HISTOIRE

DU

MOYEN AGE

Depuis la chute de l'empire d'Occident (476)
jusqu'au grand schisme d'Occident (1378).

PAR M. ÉM. LEFRANC,

AUTEUR D'UN COURS D'HISTOIRE, D'UN COURS DE LITTÉRATURE,
D'UN COURS D'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE, ETC.

NOUVELLE ÉDITION,
ENTIÈREMENT REFONDUE PAR L'AUTEUR.



PARIS,
JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

HISTOIRE

DU

MOYEN AGE.

HISTOIRE

DU

MOYEN AGE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

HISTOIRE

DU

MOYEN AGE

DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (476)

JUSQU'AU GRAND SCHISME (1378),

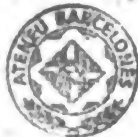
PAR M. ÉM. LEFRANC,

AUTEUR D'UN COURS D'HISTOIRE, D'UN COURS DE LITTÉRATURE, D'UN COURS D'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE, ETC.

DOUZIÈME ÉDITION,

ENTIÈREMENT REFONDUE.





PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,

Ci-devant rue du Pot de Fer Saint-Sulpice, 8.

1850.

AVERTISSEMENT

DE

LA DIXIÈME ÉDITION.

L'*Histoire du moyen âge* est encore, comme l'a été le Rudiment, l'épouvantail des écoles. C'est, en effet, le rudiment des sociétés modernes, avec son chaos de nations et de principes qui, sur la vaste arène de l'empire tombé des Romains, s'entre-choquent ou se détruisent, s'établissent ou disparaissent, se modifient ou restent invariables. Ici, la barbarie aux prises avec la civilisation ; là, le mahométisme avec la religion chrétienne : ici, la féodalité en lutte avec la monarchie ; là, la royauté d'abord avec l'aristocratie, puis avec le peuple : partout, le combat du droit et de la force ; partout, des guerres, des bouleversements, et au milieu de ces convulsions sociales, l'humanité en progrès sous l'influence du christianisme et du gouvernement providentiel. Telle est l'histoire du moyen âge avec ses mille noms, ses mille peuples ; époque de transition et de travail, où le Saint-Siége constitua, sur d'autres bases, la

société nouvelle et en fit comme une grande république catholique dont les papes furent les chefs et les gardiens.

Débrouiller ce chaos, et en faire un tableau intéressant pour la jeunesse, n'est pas chose facile, et on le voit à la rareté des livres élementaires publiés, avant le mien, sur cette grande période de l'humanité.

Cette rareté même, qui pouvait effrayer mon zèle, en a été au contraire le plus puissant auxiliaire. J'ai vu qu'il y avait un service à rendre à la jeunesse dont les progrès me sont si chers, et dès lors rien ne m'a rebuté pour lui faire connaître cette époque intermédiaire si peu connue, et pourtant si digne de l'être.

Le plan de mon livre est tout entier dans l'idée que je me suis faite de l'histoire du moyen âge, et que j'ai sommairement indiquée tout à l'heure. Au lieu de prendre de grandes masses de faits dans les annales des peuples, je les ai fait paraître, au moyen de divisions combinées avec soin, tour à tour, et selon la part qu'ils ont prise aux divers événements de chaque période. Par là, j'ai évité les répétitions, et partant, la confusion, l'obscurité, qui en résultent ordinairement. Du reste, on pourra se faire une idée de ce plan, en jetant les yeux et sur l'introduction et sur la table des matières. Si j'ai réussi, je me trouverai récompensé des peines infinies que m'a coûtées ce travail.

Le savant ouvrage de M. Mœller, professeur d'his-

toire à l'université catholique de Louvain, m'a été fort utile pour cette nouvelle édition du mien; outre quelques aperçus généraux, je lui dois un certain nombre de considérations particulières, et je me fais un plaisir comme un devoir de le reconnaître. J'en dois également d'autres à plusieurs professeurs de petits séminaires de France, et je les prie de recevoir ici l'expression de toute ma reconnaissance.



HISTOIRE

DU

MOYEN AGE.

DIVISION

DE

L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

Rome s'était agrandie parce qu'elle n'avait eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avait été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois et pénétrèrent partout en même temps.

C'est un spectacle terrible, mais instructif, que la chute de cette cité-reine, s'écroulant avec ses anciens souvenirs et son ancienne religion, pour devenir la capitale du monde chrétien, après l'avoir été du monde politique.

L'univers romain s'était usé d'abord par la conquête, puis par les vices. Trop faible pour prendre l'essor, avec le christianisme, vers une nouvelle civilisation, il fallait, pour accomplir ce merveilleux dessein de la Providence, des peuples plus neufs et plus purs. Dieu parle, et tout ce que Rome appelait Barbares, se précipite sur son empire pour s'en partager les débris et commencer une autre ère pour l'humanité.

Cette ère s'ouvrit sous les auspices de l'Église, et la nouvelle société, basée sur les principes chrétiens, forma comme une grande république catholique dont les papes furent les chefs.

A l'Occident, l'unité catholique ne fut rompue qu'au commencement du XVIe siècle, par *Luther* et le protes-

tantisme ; à l'Orient, elle fut entamée, dès le VIIe et le IXe siècle, d'un côté par *Mahomet* et l'islamisme, de l'autre par le schisme des Grecs, qui, pour ne s'être pas ralliés au catholicisme, finirent par succomber sous les efforts de la puissance mahométane.

L'espace de temps compris entre le renouvellement de la société ancienne par la fondation de la société catholique, et la destruction de l'unité chrétienne, d'un côté à l'Orient, par l'établissement du mahométisme, et de l'autre à l'Occident, par celui du protestantisme, tout cet espace s'appelle *moyen âge*, c'est-à-dire, âge intermédiaire.

L'*Histoire du moyen âge* qui, commençant à la chute de l'empire romain d'Occident en 476, s'étend jusqu'à la ruine de l'empire grec d'Orient en 1453, et l'apparition du protestantisme en 1517, peut se diviser en quatre grandes *périodes*.

Ces quatre grandes périodes correspondent aux quatre grandes phases de l'action sociale de l'Église et des papes.

La *première période*, qui commence à la chute de l'empire romain d'Occident en 476 et dure jusqu'à la fondation de l'empire germano-chrétien de Charlemagne en 800-814, s'appelle *période* ou *temps de désorganisation*.

La civilisation antique avait disparu presque tout entière sous les coups des Barbares, et comme leurs institutions politiques étaient impuissantes à fonder un nouvel ordre social, l'Église, instrument de la divine Providence, intervint dans ce chaos de la société : les envahisseurs de l'empire furent convertis au christianisme, et de nouveaux royaumes s'établirent dans les différentes parties de l'Europe, sur des bases chrétiennes, mais encore sans lien commun et sans un point central d'action. Pour que ce centre d'influence existât, il fallait que les papes échappassent à la dépendance où les tenaient encore les empereurs de Constantinople, et qu'il se formât un grand empire chrétien qui, par son étendue comme par son alliance avec le Saint-Siége, permît à l'unité catholique de se constituer fortement à l'occident de l'Europe. Ce double but fut atteint par l'indépendance temporelle donnée aux souverains pontifes, et par l'établissement de l'empire carlovingien, dû à Charlemagne.

Pendant le travail de l'organisation catholique à l'Occident, Mahomet, à l'Orient, donnait sa nouvelle religion aux Arabes, et préparait par là une lutte longue et terrible entre les deux sociétés, la société chrétienne et la société musulmane.

La *seconde période*, qui commence à la fondation de l'empire germano-chrétien de Charlemagne, en 800-814, et dure jusqu'à la réorganisation de la société catholique par Grégoire VII, en 1073, s'appelle *période* ou *temps d'épreuves*.

A toute grande institution il faut l'initiation et les épreuves.

L'unité d'une république catholique semblait fondée pour tous les peuples chrétiens de l'Occident : le Saint-Siége était indépendant, l'empire carlovingien, établi, et le chef de cet empire, couronné par le chef de l'Église. L'union la plus intime paraissait devoir régner dès lors entre les deux pouvoirs pour le triple bien-être matériel, intellectuel et moral ou religieux de la grande famille chrétienne; mais d'une part l'empire carlovingien, démembré après la mort de Louis le Débonnaire (840), fils de Charlemagne, se scinda en plusieurs royaumes qui, en s'isolant entre eux et du Saint-Siége, perdirent de leur force; et de l'autre, la papauté, paralysée dans son action par l'ambition factieuse de la noblesse romaine, ne put réaliser la merveilleuse idée d'une double et forte unité; ce fut même pour elle et pour le pouvoir politique un *temps d'épreuves*, où la république chrétienne fut, plus d'une fois, menacée d'une dissolution complète. Au dixième siècle, une nouvelle barbarie s'étendit sur presque toute l'Europe; ce fut un *âge de fer*, d'ignorance et de désordres. « Les empereurs, dit Wiseman (1), à qui leur charge imposait le devoir de défendre l'Église, « avaient juré sa perte, et, de leur côté, les sujets, oubliant la fidélité « féodale, refusaient de leur obéir. C'était une époque où toute puissance se trouvait en guerre et avec elle-même et avec les autres « puissances, où toutes les forces sociales semblaient vouloir se heurter et s'entre-détruire. »

Pendant ce temps d'épreuves, la féodalité s'établit dans toute l'Europe; l'empire passa aux Allemands, et l'Église grecque se sépara de l'Église latine.

La *troisième période*, qui commence au pontificat de Grégoire VII, et dure jusqu'à la mort de Boniface VIII (1303), s'appelle *période* ou *temps de gloire et de prospérité*.

La société civile et religieuse était menacée de ruine; ce fut Grégoire VII qui la sauva. Au milieu de l'anarchie politique qui désolait l'Europe, la papauté prit en main la cause de la civilisation mourante, en se plaçant à la tête du mouvement intellectuel des nations, en faisant respecter les lois de la morale et de la justice par les princes les plus puissants, en couvrant de sa protection l'innocent et le faible, en maintenant avec énergie les droits des peuples contre la tyrannie

(1) *Annales des sciences religieuses*, juillet 1835.

des souverains, et ceux des rois contre la rébellion de leurs sujets ; en un mot, en jouant à l'égard de tous, le rôle de modératrice suprême et désintéressée. C'est l'époque où la société catholique, placée sous le gouvernement des souverains pontifes, est aussi glorieuse que prospère.

Mais cet heureux état de choses ne dura pas assez pour se consolider à jamais : les princes, comme les peuples, méconnurent l'action salutaire et bienfaisante du Saint-Siége : en vain Boniface VIII lutta contre cet aveuglement, il succomba; et presque tous les États de l'Europe, au lieu de la liberté que leur garantissait la direction éclairée des papes, tombèrent sous le joug de l'absolutisme monarchique.

Pendant ce temps de gloire et de prospérité, la féodalité déchut, le droit public et particulier renaquit avec la découverte du code romain, et les croisades montrèrent ce que pouvait la république chrétienne sous les auspices et la conduite du Saint-Siége.

A l'Orient, l'Église grecque consomme son schisme; l'empire musulman se désunit, et les Moghols apparaissent pour porter le dernier coup au Khalifat de Baghdad.

La *quatrième période,* qui commence à la mort de Boniface VIII, en 1303, et dure jusqu'à la destruction de l'empire d'Orient, en 1453, et la naissance du protestantisme, en 1517, s'appelle *période* ou *temps de décadence* pour la société catholique.

Les efforts impuissants de Boniface VIII donnèrent gain de cause au principe de dissolution qui travaillait l'unité de la république chrétienne. L'action sociale du Saint-Siége alla toujours s'affaiblissant, et bientôt il ne resta plus d'autre lien commun entre les peuples que l'unité de croyances. La translation du Saint-Siége à Avignon plaça les papes sous la dépendance des monarques français, et prépara le *grand schisme* d'Occident. La longue durée de ce schisme permit aux hérésies modernes de se propager; nées en Angleterre avec *Wikleff,* elles reparurent, sous une nouvelle forme, en Bohême avec *Jean Huss*, pour frayer bientôt la voie à celle de *Luther,* qui consomma, par l'établissement du protestantisme, la scission du monde catholique.

A l'Orient, l'empire grec succombe sous les efforts d'un nouveau peuple musulman, les Turks-Ottomans; la poudre à canon, la boussole, l'imprimerie, le papier de linge sont trouvés; le Nouveau-Monde se découvre, et l'ère nouvelle est nouvelle de toute manière.

N. B. Nous terminerons l'Histoire du Moyen Age au grand schisme d'Occident, réservant pour le début de l'Histoire moderne les premières manifestations de l'esprit moderne dans les troubles religieux qui ont signalé la fin du XIV[e] siècle et le commencement du XV[e].

INTRODUCTION

A LA PREMIÈRE PÉRIODE OU TEMPS DE DÉSORGANISATION.

CHAPITRE PREMIER.

Décadence de l'empire romain d'Occident et état de la société à l'époque de la chute de cet empire.

§ 1er. — *Causes de la décadence de l'Empire romain.*

Rome, affaiblie par les guerres civiles de la République, s'était vue contrainte, pour avoir du repos, de renoncer à sa liberté.

Le pouvoir impérial s'établit par les armes. La maison des Césars, fondée par *Auguste* sur la force militaire (30 av. J.-C.), exerce une puissance absolue ; mais elle ne s'aperçoit point qu'en flattant les soldats, elle prépare des maîtres à l'Empire. Dès la mort de *Caligula* (41 ap. J.-C.), le sénat, sur le point de rétablir l'ancienne forme du gouvernement, en est empêché par les gens de guerre, qui veulent un chef perpétuel, et que leur chef soit le souverain de tous. Dans les révoltes causées par les violences de *Néron*, chaque armée choisit un empereur, et la milice se reconnaît capable de donner la couronne (68). Bientôt après elle s'emporte jusqu'à la vendre au plus offrant, et s'accoutume facilement à secouer le joug de ses créatures (193). Avec l'obéissance, la discipline se perd. Les bons princes s'obstinent en vain à la conserver ; leur

zèle pour maintenir l'ancien ordre ne sert qu'à les exposer aux fureurs de la soldatesque. Chaque changement de despote est accompagné d'effroyables massacres, et l'Empire s'énerve par des guerres intestines, sans cesse renaissantes.

Ainsi toute la turbulence romaine est passée de la ville dans les camps. Le sénat était vil, même à dégoûter un Tibère. Le peuple, jadis si fier, ne demandait plus que du pain et des jeux (*panem et circenses*), et Rome, qui n'avait pu souffrir le dictateur *César*, recevait, à cette double condition, avec un égal enthousiasme, des Césars de toute origine et de toute nation.

Epuisée depuis longtemps par ses guerres, Rome s'était fait, par une fausse politique, tant de nouveaux citoyens, qu'à peine pouvait-elle se reconnaître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avait naturalisés. Le sénat s'était rempli de Barbares : le sang romain s'était mêlé ; l'amour de la patrie, par lequel Rome s'était élevée au-dessus de tous les peuples du monde, n'était pas naturel à ces citoyens venus du dehors, et les autres se gâtaient par le mélange.

Au milieu de tous ces désordres, on voit la crainte et la majesté du nom romain diminuer. Les *Parthes*, souvent vaincus, deviennent redoutables du côté de l'Orient, sous l'ancien nom de *Perses* qu'ils reprennent. Les Barbares du Nord, au commencement inconnus, ensuite seulement incommodes, se rendent l'effroi de la puissance qui les a si longtemps refoulés, et la voyant se relâcher, attirés d'ailleurs par les riches provinces de l'Empire, ils en tentent l'entrée de toutes parts. Un seul homme ne suffit plus alors à soutenir le fardeau d'une domination si vaste et si fortement attaquée. La prodigieuse multitude des guerres, et l'humeur des soldats qui voulaient avoir à leur tête des Empereurs et des Césars, obligent à les multiplier. L'intérêt de dynastie s'ajoute à cette cause de multiplication. Enfin la nécessité des affaires force *Dioclétien* à partager l'Orient et l'Occident avec un collègue : chacun d'eux, surchargé, se soulage en élisant deux Césars ; mais, par cette multi-

tude de maîtres, l'État est accablé d'une dépense excessive, et le corps de l'Empire, désuni, se voit menacé d'une dissolution prochaine.

Deux causes pouvaient en arrêter la chute: l'avénement du Christianisme au trône, dans la personne de *Constantin*, et la translation du siége de l'Empire à Byzance.

Les desseins de Dieu sur la religion chrétienne n'étaient point encore accomplis Après l'épreuve des persécutions, il lui fallait celle des hérésies, et c'était peu d'avoir conquis les Romains, elle devait aussi conquérir les peuples appelés à les remplacer.

Byzance, placée au centre de l'univers romain, au point qui réunit l'Europe et l'Asie, une moitié de la monarchie à l'autre, Byzance, destinée par la nature à commander à deux parties du monde, semblait devoir en retenir les liens prêts à se détacher. Mais les successeurs de Constantin ne comprirent ni la portée ni la sagesse de sa politique, et dans leurs faibles mains, ce qui devait être un motif de force et d'unité pour l'Empire, lui devint une cause de faiblesse et de partage.

La division, commencée sous *Valens* (364), s'opéra d'une manière définitive après la mort de *Théodose le Grand* (395). L'Orient et l'Occident furent dès lors étrangers l'un à l'autre, et bientôt des sentiments hostiles en rendirent la séparation éternelle. Un pareil événement ne pouvait arriver dans un moment moins opportun. Les Barbares se pressaient de tous côtés sur les frontières de l'Empire, et deux princes faibles régnaient, l'un, *Arcadius*, à Constantinople; l'autre, *Honorius*, à Milan, sous des ministres vaillants, mais ambitieux, avec des généraux habiles, mais perfides.

Ce coup d'œil rapide nous montre, soit dans l'Empire, soit sur les frontières, trois sociétés bien distinctes, la société *romaine*, la société *religieuse* et la société *barbare*, qui, toutes trois, mais dans des proportions diverses, concoururent à la formation de la société *nouvelle;* toutefois ce fut l'élément religieux ou catholique, qui, en dominant

les deux autres, leur servit de lien commun, et qui, en pénétrant la vie publique et la vie privée jusque dans ses plus petits détails, devint à la fois le fond, la règle et le juge du nouvel ordre social.

§ 2. — *Société religieuse ou catholique.*

« Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien dès le « commencement du troisième siècle, et déjà nous rem- « plissons tout : vos villes, vos cantons, vos colonies, vos « camps, vos palais, vos sénats, vos places publiques ; « nous ne vous laissons que vos temples ! » En effet, au sein d'une société vieillie et dégradée, s'était formée peu à peu une société nouvelle, grave, enthousiaste, prête à tous les dévouements, unie d'une manière merveilleuse et si parfaitement organisée qu'elle devint le type de la hiérarchie fondée par Constantin dans l'ordre civil : c'était la SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE.

I. HIÉRARCHIE

Tous les chrétiens étaient *clercs* ou *laïques :* les clercs (du grec κλῆρος, *suffrage*), *élus* pour le service de l'Église, étaient pour ainsi dire les fonctionnaires de la société religieuse; les laïques (du grec λαός, *peuple*) comprenaient tout le reste de la population chrétienne. En voici le tableau :

ORDRE CLÉRICAL	ORDRES MAJEURS	ÉPISCOPAT	Évêques œcuméniques ou papes. Évêques proprement dits. Patriarches, primats, catholiques. Archevêques ou évêques métropolitains, exarques ecclésiastiques.
		PRÊTRISE	Cardinaux. Curés, presbytes ou prêtres. Chorevêques. Vicaires.
			Diacres.
	ORDRES MINEURS		Sous-diacres. Acolytes. Exorcistes. Lecteurs. Portiers ou ostiaires.

Religieux, ermites ou anachorètes.

ORDRE LAIQUE	Fidèles. Catéchumènes. Pénitents. Énergumènes. Hérétiques.

On appelait *gentils* (en grec ἐθνικοὶ, en latin *gentiles*, c'est-à-dire les hommes d'une *gentilité* ou famille particulière), les idolâtres qui n'étaient pas encore entrés dans le sein de la grande famille chrétienne.

PAPES : PRIMAUTÉ DU SIÉGE DE ROME.—Jésus-Christ, en donnant à Simon le nom de *Pierre* (Céphas), l'avait choisi pour chef de l'apostolat et pour fondateur de l'Église. Pierre établit sa chaire à Rome pour être à jamais le *saint-siége* et le centre d'unité catholique. Ses successeurs, héritiers de son pouvoir et de sa suprématie, furent les *évêques œcuméniques* (c'est-à-dire universels) (1), et retinrent bientôt exclusivement le nom de *papes*, qui, dans l'origine, était commun à tous les évêques, et signifiait *père* (des fidèles).

ÉVÊQUES.—Les apôtres mirent à la tête de chaque *église* (ἐκκλησία) ou société de chrétiens, établie dans les villes principales, un surveillant, un *évêque* (en grec ἐπίσκοπος, inspecteur), auquel ils communiquaient, par l'imposition des mains, la plénitude du sacerdoce, pour en exercer les fonctions et la transmettre à leur tour. Ces fonctions étaient : la *conservation de la foi et des mœurs*, l'*instruction des peuples*, la *conversion des gentils*, l'*administration des sacrements*, l'*exercice du culte*, la *direction des fidèles* et la *tutelle des pauvres*.—A l'évêque seul était dévolu le droit d'administrer et d'instruire, soit par lui-même, soit par les *catéchistes ;* de lui relevaient le temporel et le spirituel ; mais il consultait naturellement et ses collaborateurs et les autres évêques, et nul abus n'était possible ou durable. A partir du IVe siècle, ils prirent souvent le rôle de *défenseurs* dans leurs cités respectives ; beau rôle qui n'est pas une des moindres gloires de l'épiscopat (v. p. 13 et 23).

Dans les premiers temps de l'Église, tous les fidèles avaient voix consultative dans tout ce qui se rapportait à leur communauté. Plus tard, le clergé eut seul l'admini-

(1) Du grec οἰκουμένης (sous-entendu γῆς), c'est-à-dire, les évêques de la *terre habitée*, c'est-à-dire les évêques de toute la terre.

stration du diocèse, et forma le conseil ou *presbyterium* de l'évêque, unique dépositaire du pouvoir exécutif. D'abord aussi, tous les fidèles participaient à l'élection de l'évêque; plus tard, ce privilége se concentra dans le clergé : cependant le peuple garda longtemps encore le droit d'acclamation, droit par lequel il manifestait son consentement à l'élection faite. Mais ce qu'il faut bien remarquer et retenir, c'est que l'élection ne faisait pas l'évêque; il fallait l'acte de consécration, qui consistait dans l'imposition des mains de trois autres évêques.

Les évêques étaient inamovibles; on n'exceptait qu'un cas, celui de leur dégradation par un concile.

PATRIARCHES, PRIMATS, CATHOLIQUES, ARCHEVÊQUES.— Primitivement, tous les évêques, hors celui de Rome, étaient égaux : les églises se gouvernaient, chacune à part, comme autant de républiques spirituelles, indépendantes les unes des autres, mais subordonnées à l'église romaine. Plus tard, chaque diocèse se rattacha à une église mère ou *métropole;* c'était celle de la ville qui, dans la circonscription romaine, était la métropole de la province. L'*évêque métropolitain* eut une primauté d'ordre et d'honneur, qui par la suite devint primauté de pouvoir et de juridiction : de là le titre d'*archevêque* (ἀρχός, chef, ἐπίσκοπος). Les archevêques d'Éphèse, d'Héraclée, de Césarée, de Byzance (Constantinople) furent désignés, dans les premiers siècles, par le titre d'*Exarques ecclésiastiques*.

Au-dessus des archevêques, on donna le nom de *primat* au plus âgé d'entre eux, ou bien à celui qui, dans une contrée, occupait le siége de la première métropole : la primatie de la Gaule, par exemple, appartenait à l'archevêque de Lyon. On appelait *patriarches* les évêques métropolitains de Jérusalem, et après sa destruction, de Césarée, d'Antioche et d'Alexandrie. — A cette classe se réfèrent le *catholique* d'Arménie et celui de Séleucie en Perse.

PRÊTRES, VICAIRES, CHORÉVÊQUES, CARDINAUX. — Lorsque le nombre toujours croissant des fidèles obligea de

morceler une communauté chrétienne en plusieurs sections, la principale conserva l'évêque: les autres furent dites *paroisses* (παροικίαι, voisinages), et ceux qui furent chargés d'y remplacer l'évêque pour le spirituel, durent être consacrés comme lui-même, c'est-à-dire recevoir la *prêtrise :* on choisissait pour cet effet un *ancien* ou *presbyte* (πρεσβύτερος, d'où le nom de *prêtre*), qui avait la direction, la *cure* d'une paroisse; et lorsqu'il en était besoin, on donnait au *curé* pour adjoints des *vicaires* (vice-curés), engagés comme lui dans les *ordres majeurs.* — Enfin, parfois, on nomma des *chorévêques*, c'est-à-dire, évêques ou curés de campagne (χώρα).

On attribue l'institution primitive des *cardinaux* au pape *saint Évariste* (100 de J.-C.) Il désigna ainsi, lorsqu'il divisa l'église de Rome en paroisses, les prêtres qu'il attacha au service régulier de chacune. Ce ne fut dans la suite qu'une dignité honorifique; mais les cardinaux d'Italie ont toujours un titre de paroisse qui rappelle l'ancien usage.

Ordres mineurs. — Les *ordres mineurs* furent créés pour aider les prêtres dans toutes les fonctions pour lesquelles le caractère sacerdotal n'était pas obligatoire : en première ligne étaient les *diacres* et les *sous-diacres.* L'établissement du *diaconat* remonte au temps des apôtres, et *saint Étienne,* premier martyr, fut au nombre des sept premiers diacres élus. Dans les premiers temps de l'Église, les diacres étaient les tuteurs des orphelins, des pauvres veuves, des vierges sans protection : ils étaient chargés de pourvoir aux besoins temporels des fidèles emprisonnés pour la foi, d'administrer les revenus de la communauté, et de recueillir les aumônes pour les distribuer entre les pauvres. Les *acolytes* ou suivants accompagnaient partout l'évêque pour communiquer ses ordres et veiller à leur exécution. Les *exorcistes,* les *lecteurs*, les *portiers* ou *ostiaires* avaient des fonctions qui s'expliquent par leur nom même.

Religieux, moines, ermites. — Le désir de pratiquer plus exactement la perfection évangélique, engagea beau-

coup de chrétiens à se retirer dans la solitude, loin du monde avec lequel ils rompaient, ou bien à se réunir pour vivre en commun sous une règle sévère. Telle fut l'origine du *monachisme* (μόνος, seul, μόναχος, *moine*), dont les développements, à partir du III[e] siècle, furent extrêmement rapides. *Saint Paul l'Ermite*, le premier des solitaires, vivait en 250. Les *religieux* solitaires, nommés *anachorètes*, étaient déjà nombreux, surtout dans la Thébaïde ou Haute Égypte, lorsque *saint Antoine* l'Égyptien les rassembla vers l'an 305, sous les prescriptions d'une règle commune : cet exemple eut des imitateurs, et l'on vit se multiplier les *monastères* ou maisons de moines, tant en Orient qu'en Occident. L'accès en était ouvert à tous ceux qui voulaient se soustraire aux périls et aux misères du monde, jeunes et vieux, riches et pauvres, libres et esclaves, ceux-ci toutefois avec le consentement de leurs maîtres. *Chasteté*, *pauvreté*, *obéissance*, tels étaient les trois vœux essentiels de la vie monastique. Vers la fin du IV[e] siècle, les moines furent déclarés admissibles dans l'ordre clérical, et prirent rang dans la hiérarchie chrétienne entre les clercs et les laïques.

Ordre laïque.—L'ordre laïque se composait des *fidèles*, ou, selon l'expression de saint Augustin, de ceux qui avaient droit de cité dans l'Église, et des *membres imparfaits du corps chrétien*, c'est-à-dire des membres qui n'étaient pas jugés dignes de la participation aux saints mystères; c'étaient : 1° les *catéchumènes*, c'est-à-dire, ceux qui se faisaient instruire pour recevoir le baptême et mériter d'être admis dans la communauté chrétienne ; 2° les *pénitents*, que quelque faute grave avait fait temporairement exclure de l'Église ; 3° les *énergumènes*, ou possédés du démon, qu'on livrait à l'exorciste ; 4° les *hérétiques* qui avaient encouru l'excommunication.

II. JURIDICTION.

La *juridiction* particulière au clergé avait pour base le *corps de droit canonique*, où figuraient les règles de pratique données par les apôtres et leurs premiers successeurs, les coutumes traditionnelles conservées par les évêques, les prescriptions tirées de l'Écriture sainte, les canons des conciles, les décrets pontificaux et les constitutions des princes chrétiens.

Pour les matières religieuses, la juridiction ecclésiastique était purement *spirituelle :* en ce cas, la pénalité comprenait la *censure*, l'*interdiction des sacrements*, la *pénitence publique* et l'*excommunication*. Mais en même temps l'ordre clérical obtint une juridiction *temporelle :* les premiers chrétiens répugnaient à porter leurs différends devant les tribunaux païens, et les évêques auxquels ils s'adressaient, s'acquittaient, de cette magistrature paternelle avec tant d'équité que des plaideurs païens venaient souvent même réclamer leur sainte intervention. Constantin régularisa l'arbitrage des évêques en donnant force de loi à leurs décisions. Dès lors ils devinrent une des notabilités de l'État : défenseurs des cités (v. p. 23), ils les protégeaient contre les abus des agents impériaux, et jugeaient aussi beaucoup d'affaires qui survenaient entre les concitoyens. Aussi la société gagna-t-elle infiniment a l'immixtion de l'épiscopat dans le mouvement de la société civile.

III. DISCIPLINE.

Pour tout ce qui regarde la foi, l'Église avait des doctrines catholiques, c'est-à-dire universelles, invariables, résultant de la révélation évangélique, de la tradition des apôtres et de la législation des conciles; mais comme la sainteté consiste dans la pureté de la doctrine et dans celle des mœurs, l'Église veillait à en prévenir l'altération par la *discipline*, c'est-à-dire par un ensemble de dispositions réglementaires relatives à l'élection des évêques, à l'ordination des prêtres, à la subordination hiérarchique, à l'u-

sage des sacrements, au régime moral des clercs et des fidèles, à la pénitence ou correction des fautes commises, aux matières bénéficiales ou à la gestion des intérêts temporels des églises.

Dans les siècles de ferveur, les grands scandales étaient punis par la *pénitence publique*. Le coupable, exclu des sacrements, devait se couvrir de vêtements de deuil et se tenir à la porte des églises pendant un temps proportionné à l'énormité de sa faute; dix ans, vingt ans, quelquefois même jusqu'à l'article de la mort. Ceux qui refusaient de se soumettre à ce châtiment, s'excluaient eux-mêmes de la communion chrétienne.

Les revenus des premières églises étaient de deux sortes: 1° les *cotisations volontaires* ou offrandes que faisaient les riches en recevant la communion et qu'on distribuait sur-le-champ aux pauvres; 2° les *obligations mensuelles* que chacun acquittait régulièrement selon sa fortune. Constantin accorda aux églises le droit d'acquérir et de posséder légalement; c'était créer un patrimoine aux indigents. De là une pieuse émulation pour enrichir les églises. On leur donnait des maisons dans les villes, des terres avec leurs colons dans les campagnes. Presque tous les établissements religieux avaient des propriétés plus ou moins éloignées. Pour les administrer, on envoyait sur les lieux des clercs ou des officiers ecclésiastiques; les revenus s'en divisaient en quatre parts: la première était assignée à l'évêque ou à l'abbé pour le soutien de sa maison et pour les frais de l'hospitalité que sa dignité lui faisait une loi d'exercer; la deuxième était distribuée entre les clercs inférieurs pour leur subsistance; la troisième était affectée aux dépenses du culte, et la quatrième, dévolue aux pauvres.

IV. CONCILES.

Pour discuter un point de foi, un article de discipline, ou quelque importante affaire ecclésiastique, telle que la déposition d'un évêque, il y avait des réunions d'évêques appelées *conciles* (en latin), ou *synodes* (en grec). Le

concile était *provincial* ou *diocésain*, *national* et *universel* ou *œcuménique*, selon qu'il était formé de tous les évêques d'une province, d'un diocèse, de toutes les provinces d'une nation, ou de toutes les nations de la chrétienté. Tout concile œcuménique était présidé par le pape, vicaire de J.-C., ou, en cas d'empêchement, par ses légats, sous l'inspiration du Saint-Esprit.

Le premier concile est celui de Jérusalem, où *Mathias* fut élu par les apôtres pour remplacer le traître *Judas*. On en compte environ 40, tant nationaux que provinciaux, jusqu'au premier concile œcuménique, celui de *Nicée*, qui condamna l'arianisme et rédigea le *symbole des apôtres;* le second, qui eut lieu en 381 à *Constantinople*, dressa le *symbole de la messe* et anathématisa les *Macédoniens*, antagonistes de la divinité du Saint-Esprit. On en compte dix-huit autres, jusques et y compris le concile de *Trente*, tenu au XVIe siècle contre le protestantisme (1545-1564). Les conciles locaux sont presque innombrables. Les *actes* des conciles, recueillis sous le titre de *canons* ou règles, forment avec l'Écriture sainte, le fondement de la science chrétienne, et souvent ils ont été la base de la science politique.

§ 3. *Société romaine.*

I. HIÉRARCHIE.

Constantin calqua la hiérarchie de la société civile sur celle de la société religieuse : dès lors on vit se constituer, outre le souverain, trois ordres de personnes, trois membres distincts dans le corps social dont le monarque était la tête, savoir : le *clergé*, la *noblesse* et la *bourgeoisie*.

PUISSANCE IMPÉRIALE : CONSTITUTION. — Après avoir parcouru toutes les formes de gouvernement, la constitution romaine était devenue une monarchie absolue, basée sur l'armée, sur une administration centrale bien organisée, et sur un système financier réglé avec beaucoup d'habileté. La volonté de l'empereur, qui réunissait en sa personne

les différents pouvoirs de l'État, était la loi suprême. La succession au trône dépendait elle-même de la volonté de l'empereur, qui devait uniquement se ménager l'adhésion de l'armée, seul corps qui limitât, jusqu'à un certain point, le pouvoir absolu du monarque. Le sénat avait perdu toute influence gouvernementale : il était remplacé par le Conseil (*Consistorium principis*), qui néanmoins dépendait entièrement de l'empereur et n'avait qu'une voix consultative. Ce conseil se composait des grands dignitaires de la couronne, des patrices et des notaires ou secrétaires. Les charges de sénateurs, de consuls et de patrices, ne conféraient aucun véritable droit, et n'étaient plus que des titres honorifiques.

Hiérarchie nobiliaire. — La personne du monarque, instrument de Dieu sur la terre, est inviolable et sacrée : de lui émane tout pouvoir, toute justice, toute faveur. Sa chambre se nomme *sacrum cubiculum;* les récompenses qu'il accorde aux fonctionnaires publics, *sacræ largitiones;* les officiers qui l'entourent forment le *cortége sacré*. Dès lors s'introduit un cérémonial de cour. On voit naître le *courtisan*. Être admis en présence de l'empereur, baiser la pourpre qui le couvre et se prosterner à ses pieds, est un honneur réservé aux personnages du premier rang.

La hiérarchie qui réglait le rang des fonctionnaires passa dans l'ordre nobiliaire. La noblesse personnelle fut divisée en quatre classes, dont les deux premières avaient libre entrée au palais : 1° les *illustres*, comprenant les consuls, les patriciens, les préfets, les commandants-généraux, les sept ministres du palais; 2° les *respectables* (spectabiles), renfermant les proconsuls, les lieutenants-généraux, les secrétaires des ministres; 3° les *clarissimes* ou *honorables*, désignant les vice-préfets, les gouverneurs et les sénateurs; 4° les *perfectissimes* (egregii), se composant des magistrats subalternes. Par suite de cette tendance à tout classer, depuis longtemps le titre de *César* était devenu un titre moins haut que celui d'*Auguste* (le César était toujours l'héritier présomptif de l'Empire). Constantin donna celui

de *Nobilissime* à *Hannibalien*, son neveu, ce qui n'eut pas de suite. Tous les autres titres venaient après, et appartenaient à des particuliers. Le plus haut de tous était celui de *patrice* que conférait le prince, mais qui ne donnait aucune fonction.

II. ADMINISTRATION.

ADMINISTRATION GÉNÉRALE. — Autour du prince même était la haute administration, le *consistoire impérial*, conseil des ministres, où siégeaient les principaux officiers de la couronne, savoir : les deux *consuls*, magistrats honoraires; les deux *patrices*, sorte de présidents du conseil sans attributions déterminées; le préfet de la chambre sacrée (chef de la maison de l'empereur); le *maître des offices* (ministre de l'intérieur); le *comte des largesses* (ministre des finances); le *comte du trésor privé* (intendant du domaine impérial); le *questeur du palais* (chancelier et ministre de la justice); les deux *comtes des domestiques* (capitaines des gardes).

ADMINISTRATION PARTICULIÈRE. — Les anciens préfets du prétoire avaient souvent donné ou usurpé l'Empire. Constantin, pour mettre un terme à cet abus, commença par casser la garde prétorienne, et dès lors la préfecture du prétoire, au lieu d'être une sorte de dictature, ne fut plus qu'une magistrature civile.

Pour accomplir cette importante séparation du pouvoir civil et du pouvoir militaire, on partagea le territoire de l'empire en quatre grandes *préfectures* divisées en *diocèses* et subdivisées en provinces.

L'empire d'Orient avait deux préfectures, celle d'*Orient* et celle d'*Illyrie*. La préfecture d'Orient se subdivisait en cinq diocèses, savoir : la *Thrace*, l'*Asie* (Phrygie, Lydie, etc.), le *Pont* (Pont, Cappadoce, etc.), l'*Orient* (Cilicie, Palestine, etc.) et l'*Égypte*; et celle d'Illyrie, deux diocèses, savoir : la *Macédoine* (toute la Grèce), et la *Dacie* (en deçà du Danube). Ces sept diocèses renfermaient plus de soixante provinces. — L'empire d'Occident

se divisait, comme celui d'Orient, en deux préfectures, celle d'*Italie* et celle des *Gaules*. La préfecture d'Italie se divisait en quatre diocèses, savoir : *Rome*, l'*Italie*, l'*Illyrie occidentale* (Pannonie, Norique, etc.) et l'*Afrique* (Numidie, Maurétanie, etc.) ; et celle des Gaules en trois diocèses, savoir : l'*Hispanie* ou *Espagne*, les *Gaules* et la *Bretagne*. Ces sept diocèses renfermaient aussi plus de 60 provinces.

Chaque préfecture avait son *prétoire*; de là le nom de *préfet du prétoire* donné au premier magistrat civil de chaque département : il avait la haute main sur toutes les affaires de police, de justice et de finances. Après lui venaient, sous les noms de *vicaires* et de *proconsuls*, autant de vice-préfets qu'il y avait de *diocèses* dans la préfecture ; sous les ordres du vicaire, se trouvaient, avec les noms de *proconsuls*, de *consulaires*, de *correcteurs* ou recteurs et de *présidents*, autant de gouverneurs qu'il y avait de provinces dans le vicariat; enfin chaque cité ou canton rural avait pour premier fonctionnaire un *comte* ou un autre officier public, subordonné au recteur provincial. Rome et Constantinople avaient de plus leur préfet particulier. Tous ces magistrats n'avaient, comme le préfet du prétoire, que l'*administration civile* et la *juridiction:* des assesseurs pour le seconder étaient pris parmi les *jurisconsultes* ou *avocats*, qui parvenaient par degré aux premières charges, en sorte que par la suite l'étude du barreau ouvrit seule l'entrée de la carrière administrative.

Administration militaire. — L'administration militaire avait pour chefs deux maîtres-généraux de la milice (*magister utriusque militiæ*), l'un en Orient et l'autre en Occident, ayant chacun sous ses ordres un *maître de la cavalerie* et un *maître de l'infanterie ;* de plus, en Occident, huit *comtes* et douze *ducs*, commandants stationnés sur les frontières et n'ayant autorité que sur les troupes et dans le district militaire (*limes*); chacun d'eux avait sous sa direction des bureaux remplis de scribes, et c'est ainsi que l'administration bureaucratique s'introduisit dans l'armée.

La milice se divisait en *légions* de 1,500 hommes au lieu de 6,000, en *riparols* ou gardes frontières, et en *corps palatins* (les *domestici* répartis en sept écoles ou troupes, et les *protectores*). Les gardes frontières n'avaient que les deux-tiers de la paye des légionnaires; ceux-ci, à partir de Constantin, résidèrent à l'intérieur dans les villes opulentes : en revanche, on renouvela pour les riparols les dons de *bénéfices militaires*, garnis d'esclaves et d'instruments de culture.

Les légions romaines se composaient, partie de *provinciaux*, partie de *barbares :* les premiers se recrutaient au moyen d'engagements volontaires ou forcés; les derniers étaient des corps de mercenaires qui, avec leurs chefs, entraient au service des empereurs.

Administration judiciaire. — La religion nouvelle influa nécessairement sur l'esprit de la législation. Sous les empereurs chrétiens, le sentiment de la fraternité évangélique s'introduisit dans les lois. Cependant il n'existait pas encore de *code* qui réglât souverainement la sentence du juge. Les constitutions des empereurs, les décisions du sénat, les arrêts des magistrats, les coutumes, et surtout les solutions émises par les grands jurisconsultes, telles étaient les sources de la jurisprudence. Le juge prononçait suivant ses lumières ou ses passions, d'après ces autorites contradictoires, et de là une large porte ouverte à l'arbitraire.

Pour prévenir autant que possible les abus qui pouvaient résulter de cet état de choses, on régla rigoureusement la procédure. Il y eut trois ordres de juridiction et divers degrés de compétence : 1° pour les *affaires civiles* ou *criminelles,* les comtes ou officiers locaux jugeaient en premier ressort, et l'on pouvait appeler successivement de leur sentence au gouverneur provincial, ou du vicaire diocésain au préfet du prétoire ; 2° pour le *contentieux* ou *matières de finances,* on pouvait remonter depuis l'intendant du canton jusqu'à l'un des deux ministres suprêmes; 3° pour les *causes militaires,* il y avait voie d'appel au comte ou commandant de place, jusqu'aux grands-

maîtres de la cavalerie ou de l'infanterie. Il y avait en outre une juridiction ecclésiastique à laquelle on renvoyait les *causes religieuses*.

Administration financière. — L'administration financière appartenait au *comte des largesses* et au *comte du trésor privé*, qui représentaient l'*œrarium* ou trésor public et le *fisc* des premiers Augustes : la comptabilité du premier occupait sept divisions de *secrétaires*, dont les opérations se contrôlaient mutuellement. Les *receveurs diocésains* faisaient passer au ministre les excédents de revenus publics, transmis par les *receveurs provinciaux*, auxquels les donnaient les *collecteurs* de chaque cité.

A la même administration ressortissaient les *frumentarii*, qui, d'abord chargés de distribuer le grain aux soldats, devinrent bientôt des espions de police ; les *agents* qui les remplacèrent, et dont le nom ne fut pas moins odieux ; les *veredarii*, préposés aux relais et aux postes ; les *cochers du cirque*, qui, dès Domitien, devinrent de puissantes factions ; les *lètes* ou défricheurs, pionniers; les *vétérans*, et enfin la *commune chrétienne*.

Régime fiscal.—Pour subvenir au luxe de la cour, pour solder cette armée de fonctionnaires, il était nécessaire d'augmenter les ressources de l'État : la fiscalité prit dès lors une effrayante extension. Dioclétien substitua aux anciens impôts : 1° l'*indiction*, qui portait sur toutes les terres, sans en excepter le domaine impérial ; Constantin régularisa cette taxe, dont il indiquait tous les ans la quotité, répartie ensuite sur les propriétaires, au moyen d'un *cens* ou *cadastre*, revu tous les quinze ans ; de là s'établit le *cycle* et l'*ère des indictions* qui commença en 312 ; 2° l'impôt sur l'industrie (*aurum lustrale*), nommé depuis *chrysargyre*, et payable tous les quatre ans ; 3° les *dons gratuits* ou *or coronaire*, sommes qui remplaçaient les couronnes d'or décernées autrefois aux triomphateurs. Il faut ajouter à ces charges les dépenses municipales qui retombaient sur les citoyens ou les *décurions* (voy. plus loin, p. 22)

III. POPULATION.

État des personnes. — Tous les habitants de l'Empire peuvent être partagés en cinq classes, savoir : 1° les *sénateurs*; 2° les *petits propriétaires*; 3° le *petit peuple*; 4° les *colons*; 5° les *esclaves*.

1° Les *sénateurs* composaient une sorte de noblesse : l'empereur seul conférait ce titre. En partie, ils habitaient Rome et Constantinople, et dans ce cas, ils siégeaient dans les sénats ; en partie, ils étaient dispersés dans les provinces. Presque tous les grands propriétaires recevaient successivement cette dignité. Leurs prérogatives consistaient dans l'exemption de la juridiction ordinaire et de la torture, ainsi que dans celle des fonctions municipales ; mais en revanche, ils payaient des taxes plus élevées.

2° Les *petits propriétaires* formaient la véritable classe moyenne; c'étaient tous les habitants des provinces qui possédaient une propriété foncière d'au moins 25 arpents. Cette classe fut complétement ruinée par le régime fiscal et municipal de l'Empire.

3° Le *petit peuple* comprenait tous les marchands et les artisans, ainsi que les propriétaires qui n'étaient pas assez riches pour appartenir à la seconde classe. A Rome et à Constantinople, les marchands et les artisans formaient des *corporations* ou *sodalités*, lesquelles avaient leurs règlements, leur organisation, leur caisse, et des magistrats appelés *défenseurs*.

4° L'origine des *colons* est incertaine. Ruinés par les impôts ou par des désastres, un grand nombre de petits propriétaires, après avoir perdu leurs possessions, furent réduits à cultiver des terres que leur affermaient les riches propriétaires, moyennant le payement d'une redevance. Tout en conservant leur liberté personnelle, ils devinrent par là des *serfs* attachés à la glèbe, et dépendant entièrement de ceux dont ils étaient en quelque sorte les fermiers perpétuels.

5° Les *esclaves*, ne possédant aucun droit politique ni civil, ne formaient pas une partie intégrante de l'État.

IV. GOUVERNEMENT PROVINCIAL ET LOCAL.

RÉGIME MUNICIPAL. — Toutes les *cités* (1) à peu près s'administraient par elles-mêmes, et formaient des espèces de communes assimilées aux anciens *municipes* (2); d'où le nom de *gouvernement* ou *régime municipal* donné à leur administration: elles avaient sous elles un certain nombre de bourgades (*pagi*) ou villes. Les constitutions spéciales de ces communes variaient; mais un même fond se trouve partout : la ville est comme un petit État, exerçant la souveraineté en sous-ordre, ayant ses magistrats et sa police à soi, nommant aux charges municipales, jugeant les procès et les délits des siens, ordonnant et exécutant ses recettes, de même que la plupart de ses payements et dépenses, construisant et entretenant ses bâtiments, et créant à son gré des établissements d'utilité, d'instruction ou d'agrément.

Les villes étaient généralement administrées par un sénat à l'image de celui de Rome. On nommait ce sénat *Curie*, et ses membres, *curiales*, *curions* ou *décurions*; deux ou quatre anciens de la ville, choisis au sein de la curie, *duumvirs* ou *quatuorvirs*, avaient le pouvoir exécutif. Tous les habitants de la cité et de son territoire, qui avaient une propriété foncière d'au moins 25 arpents, appartenaient à l'ordre des curiales. Les curiales étaient les receveurs des impôts publics, et répondaient de leur recouvrement. Cette charge finit par ruiner toute la classe moyenne de la société; aussi les curiales employaient-ils tous les moyens pour sortir de leur triste condition. De là, des décrets tyranniques pour tenir la curie au complet, comme la défense d'entrer au service, ou de prendre les

(1) On nommait *cité* la ville à qui un acte du gouvernement déférait ou laissait ce titre et qui était tantôt un ancien État (en Gaule, par exemple), tantôt une ville à priviléges, tantôt la ville qui possédait forum, gymnase, théâtre, therme, et dans les derniers temps, église épiscopale.

(2) Les *municipes* étaient des villes qui, devenues romaines par la conquête, étaient autorisées à garder leurs biens, leurs lois, leurs usages, et à choisir dans leur propre sein des administrateurs (*munia capere*).

ordres sacrés pour échapper à la curie; il ne restait qu'un moyen de se soustraire à ce fatal honneur, c'était la *cession des biens*. A cette énormité ne remédiait que faiblement la magistrature du *défenseur*, instituée au IVᵉ siècle. Ce magistrat, chargé des rapports de la cité avec les agents impériaux, devint bientôt le patron né de la cité contre les iniquités ou les exactions du pouvoir, et juge de paix pour les débats de minime ou de moyenne importance. On a vu que les évêques prirent souvent dans la cité le beau rôle de défenseurs (V. p. 13).

RÉSULTAT. — Telle était la centralisation de l'Empire, centralisation habile, mais qui portait en elle un germe de mort. Comme une tyrannie sans bornes pesait sur les provinces, les habitants reçurent avec empressement les peuples barbares qui y entrèrent; malgré les dévastations des envahisseurs, ils étaient pourtant des maîtres moins durs que les empereurs romains. « Le nom de citoyen romain, « dit Salvien, prêtre de Marseille au VIᵉ siècle, autrefois si « estimé et payé si cher, aujourd'hui on le fuit, on le répu- « die; il n'a plus de prix, il est presque infâme. »

§ 4. *Société barbare.*

I. DIVISION DU MONDE BARBARE.

Au nord, à l'est, au sud, le monde romain était entouré de diverses nations barbares qui presque toutes l'envahirent à diverses époques, et qui peuvent être rangées en quatre grandes familles ou races, savoir : la race *germanique* ou *teutonique* au N., la race *slave* ou *sarmate* à l'E., la race *scythique* ou *tartare* au S.-E., et la race *arabe* au S. En voici le tableau :

N. B. Les Germains étant ceux d'entre les Barbares dont les mœurs peuvent nous intéresser le plus en raison de l'influence qu'elles ont exercée sur la société nouvelle, vont nous occuper d'abord; nous parlerons des autres races en leur temps et lieu.

RACE GERMANIQUE OU TEUTONIQUE.	Les Alemans. Les Suèves ou Souabes.	Confédération de toutes sortes de peuples (Usipiens, Tenchtères, Juthonges, etc.), paraissant au III[e] siècle
	Les Boïariens ou Bavarois.	Chassés de la Boheme par les Marcomans.
	Les Marcomans. Les Quades et les Sarmates Iazyges. Les Lygiens. Les Hermondures. Les Hérules.	
	Les Daces. Les Vindiles ou Vandales. Les Burgondes ou Bourguignons.	Tribus suèves, remplacées par les Vénèdes (Wenden), peuple slave.
	Les Rugiens et les Varnes. Les Langobards ou Lombards. Les Gothons. Les Goths (Ostrogoths, Visigoths et Gépides).	Chassés par les Vénèdes de la Vistule, réfugiés vers la Dacie, sous Caracalla (213).
	Les Angles. Les Saxons.	Appelés plus tard dans la Grande-Bretagne.
	Les Teutons et les Cimbres ou Kymris. Les Suions ou Suédois.	Connus ensuite sous le nom de Northmans et de Danois.
	Les Frisons ou Frisiens.	
	Les Francs.	Confédération des Saliens, des Bructères, des Sicambres, des Mattiaques, des Chérusques, des Chamaves, des Cattes, des Cauques, des Bataves, etc.
RACE SLAVE OU SARMATE.	Les Wiltzes. Les Obotrites. Les Poméraniens. Les Lusaciens. Les Moraves. Les Leckhes ou Polonais. Les Tchèques ou Bohêmes.	Entre l'Elbe et la Vistule, d'une part; la Baltique et les monts Krapacks, de l'autre.
	Les Bosniens. Les Serviens. Les Dalmates. Les Esclavons. Les Croates.	Entre la Save et la mer Adriatique.
	Les Finois ou Tchoudes. Les Lettons ou Lithuaniens. Les Vénèdes. Les Estyens. Les Roxolans ou Russes. Les Livoniens. Les Borusces ou Prussiens.	A l'est de la Baltique.
RACE SCYTHIQUE OU TARTARE.	Les Bulgares. Les Madgiares ou Hongrois. Les Turks. Les Awares. Les Alains. Les Huns ou Hiong-nou. Les Moghols, Mongols ou Tâtars (Tartares).	Venus de la Sibérie, du Turkestan et de la Tâtarie. (Tartarie).
RACE ARABE.	Les Sarracènes ou Sarrasins. Les Arabes.	Venus de l'Arabie.
	Les Maures.	Venus de l'Afrique.

II. INSTITUTIONS DES PEUPLES GERMAINS.

Étendue et aspect de la Germanie. — La Germanie, dans laquelle étaient comptées les îles Scandinaviques, s'étendait des sources du Danube jusqu'au fond du Nord, et du Rhin jusqu'au Don.

La nature du sol établissait une grande différence de mœurs entre les divers peuples de la Germanie. Les provinces situées le long du Rhin étaient les mieux cultivées : on y trouvait des germes de civilisation; l'industrie et le commerce faisaient fleurir Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Cologne et d'autres villes encore. Dans l'intérieur du pays, près des glaciers de l'Adula où sont les sources du Rhin, commençait la forêt Hercynienne, dont la longueur était estimée soixante journées de marche, et qui se prolongeait jusqu'à la mer Baltique. La forêt du Rhin, la forêt Noire, les forêts d'Oden, de Wester, de Spessart, celles de Bohême, de Thuringe, du Hartz et beaucoup d'autres, en sont des restes : les côtes septentrionales, marécageuses et sujettes à de fréquentes inondations, n'étaient habitées que dans les parties élevées qui semblaient à l'abri des eaux. Entre les côtes et la forêt Hercynienne, se trouvaient des landes immenses, susceptibles de culture, ou du moins propres au pâturage et à la chasse. La Norwége était entièrement couverte de marais et de bois; la Suède présentait le même aspect, à l'exception de ses provinces méridionales.

Origine des Germains.—Les différentes tribus germaniques étaient comprises sous la dénomination générale de *Thuitisci* (Theutisci ou Theutons), mot qui vient du dieu *Thuist*, fils de la Terre et père de *Mann*, le peuple. Les Germains se croyaient une race primitive, qui s'était maintenue sans mélange depuis la création du monde.

Suèves, Alemans, Marcomans et Francs.— Les *Suèves* menaient une vie errante et simple; ils étaient courageux, car ils n'avaient à perdre que la vie qu'ils espéraient recommencer dans le séjour des héros. Les *Alemans*, Gau-

lois ou Celtes d'origine, dédaignant de reconnaître pour leur patrie un pays conquis par les Romains, allèrent s'établir dans l'Allemagne supérieure, à l'époque où les *Marcomans* passèrent en Bohême : ils y faisaient paître leurs troupeaux dans de belles plaines, et payaient aux Romains la dîme, pour rester en paix avec eux ; ceux qui refusèrent de se soumettre à cette condition, descendirent jusqu'aux bords du Mein. On confondait souvent les Suèves et les Alemans; tour à tour ils portaient l'un et l'autre nom. Les *Francs*, qui occupaient la Westphalie et la Hesse inférieure, des bords de la Dymel jusqu'aux plaines des Bataves, formèrent plus tard une association qui avait pour but de maintenir leur liberté.

Saxons, Boïariens. — Les *Saxons* habitaient les côtes septentrionales de la Germanie jusqu'à la presqu'île de Jutland ; hardis navigateurs, ils se livraient à la piraterie suivant l'usage des temps anciens. Plus tard, ils remontèrent le Weser et l'Elbe, et s'établirent dans plusieurs provinces abandonnées, dont les habitants avaient entrepris des conquêtes lointaines.

Les *Boïariens*, qui s'étaient jadis rendus redoutables à la république romaine sous le nom de *Boïens*, habitèrent le pays de *Boïenheim* (Bohême), jusqu'au moment où les Marcomans les forcèrent à gagner le Norique et la Rhétie.

Des hordes errantes parcouraient les provinces situées entre la forêt de Thuringe, l'Oder, la Vistule et la mer Baltique : elles étaient les unes d'origine teutonique, les autres d'origine slave ou finoise ; leurs épaisses forêts les ont soustraites au joug des Romains comme à notre curiosité.

État des personnes. — Toutes ces tribus avaient à peu près la même organisation. Chacune d'elles se divisait en trois classes d'hommes : les *hommes libres*, les *nobles* et les *serfs*. La première classe comprenait les hommes libres de naissance et les affranchis ; c'était le véritable noyau de la société. La *noblesse* en était l'élite ; elle paraît avoir dû ses prérogatives à des fonctions sacerdotales : c'est dans

cette classe qu'on choisissait les chefs. Les *serfs* étaient de trois sortes : les *esclaves proprement dits*, propriété de leurs maîtres; les *esclaves domestiques*, adonnés à différents métiers dans la maison de leurs maîtres, et les *colons* ou *lètes*, espèce de fermiers perpétuels, attachés à la glèbe avec leurs familles, et qui payaient à leurs maîtres des dîmes annuelles. Les serfs ne pouvaient porter les armes.

Constitution. — Le territoire habité par une tribu s'appelait canton (*pagus, gau*), et se subdivisait en bourgades (*marcæ*, *vici*). Le pouvoir suprême résidait dans le *Mall* ou *Gauding*, c'est-à-dire assemblée des hommes libres : c'est elle qui nommait aux emplois ; c'est elle à qui les fonctionnaires publics rendaient compte de leur administration. Cette assemblée se tenait tantôt à la nouvelle, tantôt à la pleine lune ; on y venait armé, mais après le jour marqué, pour faire preuve d'indépendance. Les prêtres la présidaient : le chef ou roi proposait les objets de délibération pour lesquels la nation avait été convoquée. On entendait tour à tour les vieillards, les nobles et ceux qui s'étaient fait un nom par leur éloquence. Les guerriers manifestaient leur approbation en frappant sur leurs boucliers, et leur désapprobation, par un murmure confus.

Les crimes de trahison, de lâcheté, de désertion, étaient soumis aux jugements de l'assemblée. L'infâme était jeté dans un bourbier, image de sa vie ; le lâche était puni par la mort, afin de lui faire éprouver le malheur qu'il redoutait le plus.

C'est encore dans le Gauding que les jeunes Germains, parvenus à l'adolescence, étaient ceints en public de la terrible framée. Dès ce moment, ils n'étaient plus sous l'autorité paternelle ; leur vie, leur honneur, leurs biens appartenaient à la patrie. Nul d'entre eux ne pouvait, sans déshonneur, se soustraire aux expéditions guerrières de leur nation.

Organisation militaire. — On trouve chez les Germains deux institutions militaires fort différentes, l'*armée nationale* et la *bande guerrière*. L'armée nationale ou *heerbann* (hériban) était composée de tous les hommes libres qui se

trouvaient en âge de porter les armes : on ne la convoquait que pour les guerres qui intéressaient toute la peuplade, et elle combattait sous les auspices du dieu national. La bande guerrière ne s'organisait que par intervalles : elle se formait de jeunes gens libres qui, peu soucieux de cultiver la terre au profit d'autrui, se ralliaient autour d'un chef distingué par sa bravoure et ses richesses, pour faire du butin ou pour conquérir des terres où ils pussent s'établir. Les membres de la bande (*comites*, compagnons) faisaient vœu de l'obéissance et du dévouement le plus absolu au chef qu'ils s'étaient choisi. Ce sont ces bandes guerrières qui, apres s'être mises à la solde des empereurs, commencèrent plus tard dans les provinces romaines cette longue série d'invasions qui finirent par renverser l'empire d'Occident.

L'infanterie des Germains faisait leur principale force ; parmi leurs armes offensives, la plus redoutable était un javelot garni d'une pointe en forme d'alène, et non moins dangereux de près que de loin. Le bouclier leur servait d'arme défensive. Les chefs l'ornaient de couleurs variées et brillantes, première origine des armoiries. Souvent un combat singulier précédait la bataille. Avant d'en venir aux mains, les *Bardes*, poëtes de ces peuples barbares, entonnaient le chant de guerre, et selon que les troupes le répétaient avec plus ou moins d'ardeur, c'était pour le général un présage de victoire ou de défaite. Les soldats étaient rangés par tribus : les femmes et les enfants, placés dans un lieu sûr, assistaient à la lutte ; les mères, autres Spartiates, se faisaient gloire de panser les honorables blessures de leurs fils. Avec quelle ardeur ne devaient-ils pas combattre pour préserver de l'esclavage les objets de leur tendresse ?

Portrait, mœurs et usages.—Les Germains avaient une taille élevée, les yeux bleus, les cheveux blonds et la barbe rousse. Infatigables à la guerre, ils étaient paresseux dès qu'il s'agissait d'occupations sédentaires ; ils supportaient mieux la faim et le froid que la chaleur et la soif. Les villes ne leur paraissaient faites que pour les lâches ou

les brigands : ils les réduisaient en cendres ou les laissaient tomber en ruine; et plusieurs siècles se passèrent avant qu'ils entourassent leurs bourgs de murailles. Leurs cabanes, dispersées comme celles des Alpes, étaient bâties sur le bord d'un ruisseau, près d'une source ou sur la lisière des forêts; autour de chaque métairie paissaient les troupeaux, et dans les cantons où l'agriculture était connue, c'étaient les femmes et les esclaves qui labouraient la terre.

Les Germains se couvraient peu : l'habitude du froid leur tenait lieu de vêtement; les guerriers jetaient sur leurs épaules les peaux des bêtes sauvages qu'ils tuaient à la chasse; dans la suite, on regarda comme un symptôme de corruption la mode qu'ils adoptèrent de porter des habits étroits qui marquaient les formes du corps.

Les festins germaniques sont célèbres. C'est là que se décidaient les mariages, que se terminaient les querelles, que se formaient les entreprises. Toutefois on n'y concluait rien, de peur que la boisson n'eût égaré la raison des parties intéressées.

L'hospitalité, besoin des peuples barbares, était pratiquée religieusement au delà du Rhin. Un étranger arrivait-il dans un bourg, chaque habitant aspirait à devenir son hôte; on ne le laissait point partir sans lui faire des présents.

Les Germains n'étaient pas dans l'usage de se marier avant l'âge de vingt ans. Un cheval, un bœuf, un javelot, une épée et un bouclier, tels étaient les présents que l'époux offrait à la future mère de famille qui consentait à partager avec lui les peines et les plaisirs de la vie. Le divorce leur était inconnu; on punissait sévèrement l'adultère. Les chefs pouvaient épouser plusieurs femmes, parce que plusieurs tribus ou plusieurs familles briguaient leur alliance.

Leurs jeux favoris étaient la course, la lutte, le palet; ils aimaient passionnément les dés : souvent, après avoir perdu ce qu'ils possédaient, ils jouaient leur liberté contre une chance du sort, et devenaient esclaves sans murmure,

si la servitude devenait une dette d'honneur. Outre cette passion, on peut reprocher aux Germains le goût des orgies, une extrême irascibilité et une paresse sans bornes pour tout ce qui n'était pas la guerre, la chasse ou l'exercice de la souveraineté.

Le guerrier germain était enterré avec son cheval de bataille et ses armes; ses amis lui élevaient un tombeau; ils ne le pleuraient pas longtemps, mais ils ne l'oubliaient jamais. Dans quelques tribus, les riches adoptèrent l'usage de brûler leurs morts sur un bûcher.

Religion. — Les Germains accordaient aux prêtres, comme à des personnes qui parlaient au nom de la Divinité, un pouvoir très-étendu. La religion sanctionnait, chez eux, toutes les institutions. Leur culte était une déification de la nature : sans temples et sans idoles, ils adoraient, dans leurs forêts sacrées, le soleil, la lune, les étoiles, le feu et les arbres. Leur déité principale était *Hertha,* ou la Terre. Ils croyaient aux sorts, aux oracles, aux prophètes : les femmes surtout leur semblaient aptes à prédire, et sous ce rapport ils accordaient à quelques-unes d'entre elles une grande vénération.

Telle était cette nation avec laquelle Rome se trouva engagée dans une lutte constante, depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons, jusqu'à celle des Hérules et des Goths. Marius, avec de vrais Romains, sauva la République; mais l'Empire, avec ses sujets dégénérés, succomba presque du premier choc.

CHAPITRE II.

Guerres et migrations des peuples germains jusqu'à la chute de l'empire romain d'Occident.

14 AV. J.-C. — 476 AP. J.-C.

---

§ 1er. — *Guerres des Germains contre les Romains jusqu'à l'invasion des Huns en Europe* (114 *av. J.-C.* — 376 *ap. J.-C.*).

Cimbres et Teutons. — La lutte de Rome contre les Germains commença plus d'un siècle avant notre ère (114 av. J.-C.). Les *Cimbres* et les *Teutons*, fuyant une inondation de la Baltique, s'étaient avancés vers les frontières de la République. Après avoir vaincu ses plus belles armées dans le Norique et dans la Gaule, ils firent trembler cette ville dont les ordres étaient respectés jusqu'en Asie et en Afrique; mais les victoires de *Marius*, qui battit les Teutons près d'*Aix* (103 av. J.-C.) et les Cimbres près de *Vérone* (102), sauvèrent l'Italie et Rome.

Arioviste. — Un demi-siècle après, *Arioviste*, chef germain, s'établit dans la Gaule; mais *Jules-César*, conquérant de ce pays (50 av. J.-C.), en expulsa les Barbares, et le Rhin, qui d'abord avait séparé la race celtique ou gauloise de la race germaine, devint la frontière de l'empire romain. César tenta vainement de pénétrer dans la Germanie.

Chérusques : Arminius et Civilis. — Les Romains, maîtres de la Gaule et de la Rhétie (15 av. J.-C.), se trouvèrent dès lors en contact avec les Germains au delà du Rhin et du Danube; et dès ce moment les hostilités commencèrent. Pendant 176 ans (15 av. J.-C. — 161 après

J.-C.), la guerre fut offensive de la part des Romains; elle devint ensuite défensive vers la fin de l'ère païenne. Les *Chérusques* étaient de tous les peuples germains les plus puissants : ils avaient formé une confédération de leurs voisins. Ce fut contre eux que se portèrent *Drusus*, beau-fils d'Auguste, et son frère *Tibère*, qui réduisirent, du moins nominalement, en province romaine le pays compris entre le Rhin et le Weser (12 av. J.-C.); mais vingt-deux ans après (10 ap. J.-C.), le vaillant *Arminius* (Herrmann), que ses compatriotes adorèrent ensuite sous le nom d'*Irmensul*, délivra sa patrie du joug étranger, par la victoire qu'il remporta sur *Varus*. L'indépendance qu'il avait conquise, il la défendit, mais sans succès (16 ap. J.-C.), contre *Germanicus*, fils de Drusus, qui porta les armes romaines jusqu'à l'Elbe. Les Romains garnirent de forteresses le Rhin et le Danube, qu'ils donnèrent pour limites à leurs conquêtes. Ils contractèrent des alliances avec quelques peuplades infidèles à la cause nationale, et par là leur influence s'étendit dans la Germanie; mais les conditions de ces alliances étaient généralement si dures, que plusieurs tribus, entre autres les *Bataves*, essayèrent de s'en affranchir, sous la conduite du courageux *Civilis* (69-70 de J.-C.).

Les Hermondures et les Marcomans.—La paix entre la Germanie et Rome dura près d'un siècle (70-166 ap. J.-C.). De loin en loin, la *bande* de la nation germaine fit des incursions sur les terres de l'Empire, et peu à peu, en s'adjoignant les *Hermondures*, les *Marcomans*, etc., elle forma la ligue redoutable appelée *ligue suévique*. L'empereur *Trajan*, qui porta l'Empire à sa plus grande extension par ses victoires sur les *Daces* (106 ap. J.-C.), n'attaqua point cependant les Germains situés au nord des monts Carpathes. Soixante ans après, et sous *Marc-Aurèle*, les *Suèves* et les *Cattes* passèrent le Rhin (166), et la longue guerre des *Marcomans*, des *Quades* et d'autres peuplades alliées, ne se termina qu'avec la vie de cet empereur (180). *Commode*, son fils, acheta la paix des Barbares.

Peuples nouveaux.—La paix achetée par Commode dura

30 ans (180 – 211), pendant lesquels l'intérieur de la Germanie subit de graves changements. L'histoire se tait sur ces peuples depuis la fin du 1er siècle jusqu'au commencement du 3e, et lorsque recommencèrent les guerres, des tribus, jusqu'alors ignorées, sont devenues maîtresses du pays. Les *Alemans* (*All-menn*, toutes sortes d'hommes), tribu suève, occupent à cette époque les contrées entre les Alpes, le Mein, le Danube et le Rhin; les *Francs* s'étendent au N. des Alemans sur la rive droite du Rhin et jusqu'à l'embouchure de ce fleuve; les *Saxons* occupent tout le littoral de la mer du Nord, depuis l'embouchure de l'Ems jusqu'à l'Eider; les *Frisons* les séparent des Francs; les *Langobards* habitent les bords de l'Elbe. Dans la Germanie orientale, les *Goths* ont étendu leur domination depuis la Baltique jusqu au Danube : les *Vandales*, les *Gepides*, les *Burgondes* ou *Bourguignons* leur obéissent. Enfin les *Alains* peuplent, au N. de la mer Caspienne, les frontières de l'Europe et de l'Asie (1).

Invasions de ces peuples.—Plusieurs de ces peuples envahirent les provinces romaines sous le règne de *Caracalla.* Les Alemans franchirent le haut Rhin et ravagèrent l'Alsace (213); les Francs, après avoir conquis les îles Bataves, se jetèrent sur la Belgique (244); les Saxons abordèrent avec des flottes nombreuses au S. de la Grande-Bretagne. Les empereurs, incapables de défendre leurs frontières, incorporèrent des bandes guerrieres de Germains dans leurs légions, et leur assignèrent en récompense, dans les provinces dépeuplées, des établissements territoriaux.

LES GOTHS.—Au milieu de l'anarchie qui signala la période des *trente tyrans*, et tandis que les Francs, les Ale-

(1) Pour expliquer ces changements, il faut, dit le savant M. Mœller, ou supposer que les anciennes tribus aient formé plusieurs confédérations qui prirent des noms génériques, ou admettre une série de guerres à la suite desquelles des peuplades soumirent leurs voisins à leur domination. Cette dernière hypothèse semble confirmée par les noms de plusieurs de ces peuples, qui sont dérivés de leurs armes : ainsi, les *Francs*, du mot *framée* ou *franke* (francisque), espèce de lance courte; les *Saxons*, du mot *sachs*, un glaive court; les *Langobards*, des mots *lang*, longue, et *barde*, lance (hallebarde).

mans et les Bourguignons dévastaient la Gaule jusqu'aux Pyrénées, les *Goths* préludaient au rôle brillant qu'ils devaient jouer dans les commencements du moyen âge.

Émigration des Goths. — Sortis des îles Scandinaviques (1), sous la conduite d'*Ibor* ou *Igor* et d'*Asio*, les Goths s'arrêtèrent d'abord dans le pays de Skoningen (Prusse et Poméranie), gouverné par deux princes vandales, qui forcèrent les nouveaux venus à leur payer un tribut annuel. La famine les força à d'autres émigrations : les Lombards, une de leurs principales tribus, se fixèrent dans la Pannonie ; les autres s'avancèrent à l'orient dans les landes de l'Ukraine, jusqu'au Don.

Royauté des Goths. — Chez les Goths, comme chez plusieurs autres peuples européens, la couronne était élective pour le peuple, héréditaire pour une famille. Aux dignités de chef militaire et de grand-pontife, le roi joignait encore celle de juge suprême. En montant sur le trône, il offrait des sacrifices aux mânes de ses ancêtres, afin qu'ils lui inspirassent les vertus par lesquelles ces héros s'étaient immortalisés. Les Goths croyaient que le fondateur de la dynastie royale intercédait auprès de la Divinité pour ses descendants, et leur retirait sa protection quand ils devenaient infidèles à la vertu.

Les héros des Goths. — Sous le nom de *Wodan* ou *Odin*, les Goths adoraient probablement le chef qui avait soustrait sa nation au joug des Romains, en la conduisant dans les déserts du Nord. Quand ils allaient à la guerre, ils chantaient les louanges de *Widigan*, de *Fridiger*, d'*Ethesbamer* et d'autres anciens héros. Ces chants, entièrement historiques, étaient destinés à conserver le souvenir des anciens exploits et non à les embellir.

Claude le Gothique et la Dacie. — Au temps de l'empereur *Dèce* (250), les Goths inquiétèrent les côtes du Pont-Euxin. Ils franchirent cette mer, et brûlèrent Cyzique, Chalcédoine, Éphèse, etc. L'empereur *Claude* sauva l'empire et mérita par ses victoires le nom de *Gothique* (270).

(1) Paul Warnefrid, *Histoire des Lombards*.

Sous *Aurélien*, son successeur (272), les Goths obtinrent, par un traité, la cession de la Dacie trans-danubienne, et la fleur de leur jeunesse entra, dans le même temps, au service de Rome. Les empereurs comptaient occuper, par des expéditions, l'inquiète activité de ce peuple ; mais ils ne firent que le rendre plus formidable en l'instruisant dans la tactique romaine.

Constantin, les Ostrogoths et les Visigoths. — Les relations amicales qui s'établirent entre les Goths et l'empire romain durèrent un demi-siècle (272-322). La guerre recommença sous *Constantin le Grand*, qui, vainqueur des Francs et des Alemans à l'occident, refoula les Goths au delà du Danube qu'ils avaient franchi, et les força de renouveler la paix (322). Ce peuple formait à cette époque deux monarchies, l'une des *Goths orientaux* ou *Ostrogoths*, sous la dynastie des *Amales* ou *Purs;* l'autre des *Goths occidentaux* ou *Visigoths*, sous la dynastie des *Baltes* ou *Hardis.*

État de l'Empire et des Barbares à l'arrivée des Huns. — Les guerres que se firent les fils de Constantin permirent aux Germains de recommencer leurs invasions. Les Alemans dévastèrent l'Alsace; mais ils furent battus par *Julien*, qui les poursuivit jusqu'au Neckar. Les Francs se maintinrent, malgré lui, dans la Belgique. *Valentinien Ier* et *Gratien*, en Occident, *Valens* et *Théodose le Grand*, en Orient, furent les derniers empereurs qui combattirent avec succès contre les Barbares. A la même époque (372), *Hermanrich*, roi des Ostrogoths, commandait de la mer Noire à la Livonie, lorsque l'assassinat de ce grand prince par deux Roxolans priva le peuple goth d'un homme capable d'arrêter les Huns.

§ 2.—*Invasion des Huns et guerres des Germains contre les Romains depuis cette invasion jusqu'à l'expédition d'Attila* (376-449 *ap. J.-C.*).

Portrait des Huns. — Dans les vastes contrées qui séparent la Sibérie de l'Inde, et d'où sont sorties tant de tri-

bus dévastatrices, telles que les Moghols, les Mandchoux, les Turkomans ou Turks, erraient de temps immémorial les *Hiong-nou*, communément appelés *Huns*, peuple nomade, de la même race que les Kalmuks actuels. C'étaient des cavaliers au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, aplati et sans barbe, à la tête en forme de boule d'os et de chair, ayant dans cette tête des trous plutôt que des yeux.

Leur genre de vie.—Différents en tout des autres hommes, les Huns n'usaient ni de feu, ni de mets apprêtés; ils se nourrissaient d'herbes sauvages et de viandes demi-crues. Leurs tuniques, de toile colorée, et de peaux de rats des champs, étaient nouées autour de leur cou; ils enfonçaient leur tête dans des bonnets de peau arrondis, et leurs jambes velues dans des tuyaux de cuir de chèvre. On eût dit qu'ils étaient cloués sur leurs chevaux, petits et mal formés, mais infatigables. Souvent ils s'y tenaient assis comme les femmes; ils y traitaient d'affaires, délibérant, vendant, achetant, buvant, mangeant, dormant sur leur bête. Sans demeure fixe, sans foyer, sans lois, sans habitudes domestiques, les Huns erraient avec les chariots qu'ils habitaient, et néanmoins ils étaient dévorés de la soif de l'or.

Le Tanshou et son armée.—Leur chef prenait le titre de *Tanshou*, fils de Dieu, ou de *Tchemlikototanshou*, fils du Ciel et de la Terre. Ce prince avait deux lieutenants, l'un pour les provinces de l'est, et l'autre pour les provinces de l'ouest. Vingt-quatre chefs formaient son conseil et commandaient chacun à dix mille hommes. La cavalerie faisait la principale force de son armée.

Cruauté des Huns.—Cruels à la guerre, les Huns buvaient dans le crâne des vaincus tués, et longtemps ils conservèrent l'usage d'immoler les prisonniers aux mânes de leurs ancêtres; mais une épidémie meurtrière, qu'ils regardèrent comme une marque de l'improbation divine, les fit renoncer à cette coutume barbare, à peu près vers l'époque où les Romains abolirent les sacrifices des victimes humaines.

Religion et croyances des Huns. — Le soleil était le principal objet de leur culte; dès qu'il paraissait, le Tanshou se prosternait devant cet astre. Il rendait le même hommage à la lune.

Le Tanshou jouissait personnellement d'une grande vénération parmi ses sujets : après sa mort, ses femmes et ses esclaves continuaient à le servir comme s'il était encore en vie (1) ; on célébrait des jeux publics auprès de son tombeau, et quelquefois on l'entourait d'habitations. Les Huns croyaient, comme les Grecs, que jusqu'au moment de la sépulture, l'âme errait autour du corps dont elle était séparée, et ils accordaient une récompense au guerrier qui retirait du champ de bataille le corps de son camarade et qui lui rendait les derniers devoirs.

Histoire des Huns jusqu'à leur invasion. — En temps de guerre, les Huns mettaient en sûreté les vieillards, les femmes et les enfants dans les forêts situées au nord de leur pays, et s'y retiraient quand ils avaient été vaincus. Leur histoire, que des traditions douteuses font remonter à *Tchun-Goeï*, contemporain de la guerre de Troie (XIIIe s.), ne commence d'une manière certaine qu'à *Te-u-man*, contemporain d'Hannibal (IIIe-IIe s.). C'est pour se préserver de leurs invasions que *Moun-tien*, général chinois aussi courageux qu'instruit, bâtit, dans l'espace de cinq ans, cette étonnante muraille qui, sur une étendue de 222 myriamètres (500 lieues), présente encore aux incursions des Tartares une barrière plus fastueuse que formidable. La Chine, envahie vers 201, devint tributaire des Tanshoux. Après cinquante ans d'efforts, l'empereur *Han-vou-ti* délivra ses États de ce joug, et l'an 54 avant J.-C. le Tanshou lui-même fut forcé de rendre hommage au monarque chinois *Han-siven-ti*.

A cet affaiblissement succédèrent des guerres civiles, qui se prolongèrent jusqu'au règne de Domitien (81-96 ap. J.-C.). A cette époque les Huns, vaincus définitivement par

(1) Cet usage, qui se pratique encore en Chine, se pratiquait autrefois en France, où, jusqu'à Louis XIV, on servait les rois défunts pendant quarante jours après leur mort.

les Chinois, se partagèrent en deux corps, dont l'un fut subjugué dans sa route par des Tartares, et l'autre, porté par la Baskhirie vers les monts Ourals, où se fit une nouvelle séparation. Une division se dirigea vers l'Oxus, pour y prendre le nom de *Nephthalites* ou Blancs; l'autre, sous le nom de Huns qu'elle garda, et la conduite de *Balamir*, son chef, franchit le Volga vers son embouchure, attirée par les richesses de Rome (374 ap. J.-C.).

Défaite des Alains et des Ostrogoths; établissement des Visigoths en Thrace. — Le premier peuple qu'ils rencontrèrent, ce furent les *Alains*. Vaincus dans une grande bataille, ceux-ci se réunirent aux Huns et s'avancèrent avec eux vers le Don. Là, les Ostrogoths éprouvèrent le même sort, malgré la valeur de *Widemir*, successeur d'Hermanrich (p. 35), qui périt dans la bataille (376). A l'approche des vainqueurs de leurs frères, les Visigoths gagnèrent les rives du Danube, et supplièrent *Valens* de les recevoir sur la droite de ce fleuve, à la condition d'en défendre le passage. L'empereur accepta leur offre : les Visigoths, sous la conduite du balte *Fridigern*, et des Ostrogoths fugitifs, sous celle de *Wideric*, fils de Widemir, passèrent le Danube, s'établirent dans la Thrace au nombre d'un million, et embrassèrent l'arianisme par les soins de l'évêque *Ulphilas* ou *Wolfel*, qui traduisit pour eux l'Écriture sainte en langue gothique (1).

Lupicin et Maxime. — Les Huns, satisfaits de pouvoir errer en liberté dans les steppes et les forêts de la Russie méridionale, oublièrent pendant 60 ans les Romains et les Goths; mais ceux-ci trouvèrent d'autres ennemis dans leurs propres hôtes. Manquant de vivres pour eux-mêmes et de nourriture pour leurs troupeaux, les Goths demandèrent à la cour de Constantinople la permission de fréquenter les marchés de l'Empire. Valens confia le soin de les approvisionner à deux hommes avides, *Lupicin* et *Maxime*. Ces agents profitèrent avec dureté de la détresse des Goths, les dépouillèrent, à titre d'échange, d'abord de

(1) V. mon *Histoire des Littératures du Nord.*

leurs esclaves, puis de leurs troupeaux, et les réduisirent enfin à l'affreuse nécessité de vendre leurs propres enfants pour avoir du pain.

Révolte des Visigoths. — Lupicin projette alors d'exterminer la nation des Goths en massacrant leurs chefs dans le désordre d'un festin. Fridigern, au milieu du repas, entend les cris perçants que poussent les guerriers de sa suite, attaqués à l'improviste par les Romains. Sans proférer une parole, l'œil étincelant de colère, il se lève, vole au secours de ses amis, les délivre et part avec eux. La nation des Goths se lève comme un seul homme et se dirige vers Constantinople.

Bataille d'Andrinople. — Valens marcha, avec 300,000 hommes, à la rencontre des Goths, et le combat se livra dans les plaines d'Andrinople. La perte des Romains fut immense: l'empereur se sauva couvert de blessures; à peine eut-il la force de se réfugier dans une cabane de paysan. Les ennemis qui le poursuivaient, ne se doutant pas que l'empereur fût caché sous ce toit de chaume, y mirent le feu, et Valens y périt (378). Les Goths parurent devant Constantinople; mais cette ville, commandée par l'impératrice *Domnina,* était trop bien fortifiée pour pouvoir être enlevée par des Barbares qui ignoraient l'art des siéges.

Athanaric; les Fédérés. — *Théodose le Grand*, nommé par *Gratien*, empereur d'Occident, pour succéder à Valens (379), défit les Barbares et les rejeta au delà du Danube (380); mais, trop éclairé pour priver l'Empire de ses défenseurs, il détermina *Athanaric*, successeur de Fridigern, à venir à Constantinople pour y conclure un traité de paix. La suite d'Athanaric prit service chez Théodose et forma le corps des *Fédérés*, qui fut porté bientôt à 40,000 hommes.

Arbogast et les Francs. — Quatorze ans après (394), Théodose réprima, en Occident, l'influence des Francs, dont un des chefs, nommé *Arbogast*, avait, après la mort de *Valentinien II*, disposé du trône impérial en faveur du rhéteur *Eugène;* mais la mort de Théodose le Grand, en

395, laissa l'Empire entre de faibles mains, et avec lui se termina sa dernière période de gloire.

Alaric et les Visigoths. – La division de l'empire romain en deux fractions affaiblit ses forces, et en rendit plus facile le démembrement par les Barbares. Sous *Arcadius*, empereur d'Orient, les Goths, mécontents du payement irrégulier des subsides promis, choisirent pour chef le balte *Alaric*, et portés à la révolte par *Rufin*, ministre d'Arcadius, ils ravagèrent pendant deux ans la Grèce, n'y respectèrent qu'Athènes, patrie des arts, et n'échappèrent aux armes romaines que par la négligence coupable de *Stilicon*, ministre d'*Honorius*, frère d'Arcadius et empereur d'Occident. Mais Arcadius traita avec Alaric, et le créa préfet de la milice en Illyrie, tandis que ses compatriotes l'élevaient sur le pavois en qualité de monarque (399).

Invasion de l'Italie par Alaric et Radagaise.—Quatre ans après, les Visigoths, sous la conduite d'Alaric, envahirentpour la première fois l'Italie (403) : le Balte s'approcha de Ravenne où se trouvait alors la cour d'Honorius, et fit dire à l'empereur *que les Visigoths étaient campés dans les environs de Ravenne avec leurs femmes et leurs troupeaux, et qu'ils lui demandaient des terres pour les habiter.* En cas de refus, il lui proposait de désigner un jour où les Goths et les Romains pussent mesurer leurs forces en rase campagne. Honorius lui répondit qu'il permettait aux Goths d'occuper, dans les Gaules ou en Espagne, les terres qui étaient à leur convenance. Cette faveur n'était pas grande, puisque les Francs ravageaient alors les Gaules, et que les Alemans et les Vandales avaient déjà franchi les Pyrénées. Les Goths continuèrent leur marche ; mais *Stilicon* les défit d'abord à Pollentia, puis à Vérone, et les expulsa de l'Italie. Tandis que leur chef attendait, sur les bords du Sontius, le moment d'une seconde invasion, un autre Goth, compagnon d'Alaric, *Radagaise* ou *Radegast*, fondit sur la Péninsule avec deux cent mille Barbares de diverses nations teutoniques (405) ; Stilicon en enferma la moitié dans les défilés de Fésules, immola

leur général, et livra au reste l'entrée des Gaules où regnait l'usurpateur *Constantin*.

Invasion de la Gaule et de l'Espagne par des Suèves, des Vandales, des Alains et des Bourguignons.—A cette nouvelle, un déluge de Suèves, de Vandales, d'Alains et de Bourguignons se précipitèrent sur cette contrée mal défendue. Le Rhin fut forcé près de Mayence, et le pays, ravagé pendant deux ans. *Géronce*, révolté contre Constantin dont la domination s'étendait aussi sur l'Espagne, leur en ouvrit le passage (406), et bientôt elle fut presque réduite en désert. Un partage succéda à cette dévastation : Géronce obtint la Tarraconaise ; à *Godégisèle*, roi des Silinges, tribu de Vandales, échut la Bétique; *Hermanaric*, roi des Suèves et du reste des Vandales, occupa la Gallécie; les Alains s'établirent avec *Respendiat* dans la Carthaginoise et la Lusitanie.

Double marche d'Alaric sur Rome.—Sur ces entrefaites, Alaric, fatigué des promesses fallacieuses avec lesquelles Stilicon arrêtait son humeur guerrière, reparut en Italie, la menace à la bouche. Stilicon fut sacrifié par Honorius aux intrigues d'*Olympe*, courtisan non moins incapable que son maître (408). L'arrêt de proscription s'étendit sur tous les auxiliaires barbares de l'Empire; mais trente mille guerriers, échappés au massacre, allèrent sous les drapeaux d'Alaric chercher des compagnons de vengeance. Le roi des Visigoths se montra bientôt aux portes de Rome, qui, depuis 680 ans, n'avait pas vu d'ennemis devant ses murailles. Un ermite barra le chemin au conquérant, et l'avertit que le Ciel venge les malheurs de la terre : *Je ne puis m'arrêter*, dit Alaric; *quelqu'un me presse et me pousse de saccager Rome*. On lui députa deux Romains pour l'engager à se retirer, et lui représenter que s'il persistait dans son entreprise, il lui faudrait combattre une multitude au désespoir : *L'herbe serrée*, reprit l'abatteur d'hommes, *se fauche mieux*. Néanmoins il se laissa fléchir, se contenta d'exiger des suppliants tout l'or, tout l'argent, tous les ameublements de prix, tous les esclaves d'origine barbare : *Roi*, s'écrièrent les envoyés du

sénat, *que restera-t-il donc aux Romains? — La vie.* On fondit les statues d'or du Courage et de la Vertu. On lui promit 5,000 livres pesant d'or, 30,000 pesant d'argens, 4,000 tuniques de soie, 3,000 peaux teintes en écarlate et 3,000 livres de poivre. Alaric se retira en Toscane pour attendre l'exécution des promesses impériales; mais les voyant sans effet, il marcha de nouveau contre la ville éternelle, avec un renfort de Goths amenés par son beau-frère *Ataulfe* ou *Adolphe*, et la força de recevoir un empereur de son choix, l'Ionien *Attale*, qui ne devait être que l'exécuteur de ses volontés. Mais ce fantôme de souverain qu'il abreuvait d'humiliations jusqu'à se faire servir par lui, osa se montrer indocile aux ordres de son maître; Alaric le dépouilla de la pourpre et rendit ses bonnes grâces au meurtrier de Stilicon.

Troisième marche d'Alaric sur Rome et prise de cette ville. — Le Goth *Sarus*, général d'Honorius, mais ennemi personnel d'Alaric, brouilla les affaires par sa perfidie. Le roi des Visigoths, avide de vengeance, marcha pour la troisième fois sur Rome (410), la prit par la trahison des esclaves, et la livra au pillage, à l'exception des lieux saints qu'il plaça sous sa protection; puis, comme s'il dédaignait de commander à des Romains, il quitta au bout de trois jours la ville conquise, pour aller avec sa nation se fixer en Afrique, lorsqu'une mort subite le surprit dans la Calabre. Les Goths creusèrent une fosse au milieu du lit du Bisientum desséché : ils y déposèrent le corps de leur chef, avec une grande quantité d'argent et d'étoffes précieuses; puis ils remirent le Bisientum dans son lit, et un courant rapide passa sur le tombeau du conquérant. Les esclaves employés à cet ouvrage furent égorgés, afin qu'aucun témoin ne pût dire où reposait celui qui avait pris Rome : comme si l'on eût craint que ses cendres ne fussent recherchées pour cette gloire ou pour ce crime.

Le Goth Ataulfe épouse Placidie, sœur d'Honorius.— Ataulfe lui succéda : jeune encore, il avait rêvé, disait-il, de remplacer l'empire et le nom des Romains par l'empire et le nom des Goths; mais éclairé par l'expérience, il avait

reconnu que son peuple était encore trop barbare pour se soumettre à des lois, et persuadé qu'un État ne pouvait subsister sans elles, il se bornait à la gloire d'être le restaurateur d'un empire dont il n'était pas appelé à être le destructeur. D'après cette sage politique, les Goths redevinrent les alliés d'Honorius, et leur chef, désireux d'épouser *Placidie*, sa captive, prise au siége de Rome, s'engagea envers son frère à faire rentrer la Gaule dans l'obéissance.

Fondation du premier royaume germain.—Constantin était près de succomber en Gaule sous les efforts du traître *Géronce* et du tyran *Maxime*. Le comte *Constance*, qui avait aspiré à la main de Placidie, contraignit le premier à se donner la mort (411), et le second à se cacher. Constantin se livra de lui-même à son ennemi. Tout à coup le comte *Jovin*, avec l'aide des Bourguignons, se fit proclamer empereur à Mayence. Ataulfe marcha à son tour contre le nouvel usurpateur, le défit, et célébra à Narbonne un mariage, objet de tous ses vœux (413), la même année que les Bourguignons fondèrent, entre l'Aar et le Jura, le *premier royaume germain* sur le territoire de l'Empire, sous les ordres de *Gundicaire* ou *Gonthier*, leur *Hendin* ou chef.

Le trésor des Goths.—Le trésor des Goths était célèbre : il consistait dans cent bassins remplis d'or, de perles et de diamants, offerts par Ataulfe à Placidie; dans 60 calices, 15 patènes et 20 coffres précieux pour renfermer l'Évangile. Le *Missorium*, partie de ces richesses, était un plat d'or de 500 livres de poids, élégamment ciselé. Mais la plus grande merveille de ce trésor était une table formée d'une seule émeraude : trois rangs de perles l'entouraient; elle se soutenait sur 65 pieds d'or massif incrusté de pierreries; on l'estimait 500,000 pièces d'or.

Fondation du royaume des Visigoths en Gaule et en Espagne.—Cependant la cour de Ravenne, infidèle à ses promesses, s'abstint de livrer le blé qu'elle avait promis aux Goths. Les Barbares irrités ravagèrent les provinces méridionales de la Gaule, à tel point que Constance accourut

avec une armée pour les secourir. Ataulfe céda à des forces supérieures, franchit les Pyrénées, s'empara de Barcelone (415), et tomba sous le poignard d'un assassin. Alors les Goths portèrent sur le pavois le balte *Wallia.* Le nouveau monarque, jaloux de fonder un empire, s'accommoda avec Honorius par le renvoi de Placidie, reconquit, pour les Romains, une partie de l'Espagne (1) et obtint en 418, pour les Visigoths, la cession de l'Aquitaine avec tous les pays situés entre la Loire et les Pyrénées. Toulouse devint la capitale de ses États. Il eut pour successeur en 419, *Théodoric Ier*, fils d'Alaric.

Aétius et Boniface.—Placidie, devenue l'épouse de Constance, donna le jour à *Valentinien III*, successeur présomptif d'Honorius. A la mort de ce dernier prince (425), elle prit, pour son fils mineur, les rênes de l'empire; mais sa sagesse échoua devant les ruses du patrice *Aétius.* Doué de grandes qualités, mais ambitieux à l'excès, il calomnia tour à tour *Boniface*, comte d'Afrique, auprès de l'impératrice, et l'impératrice auprès du comte. Rappelé par Placidie, Boniface refusa d'obéir, leva des troupes, et pour prouver son innocence, il devint criminel. Quelque temps après, la princesse et le proconsul reconnurent la fourberie d'Aétius; mais le mal était irréparable : Boniface avait appelé les Vandales en Afrique.

Les Vandales en Afrique.—Cette nation avait alors pour roi *Genséric*, frère et successeur de Gondéric. Resserré entre les Visigoths et les Suèves, ce Barbare s'empressa de répondre à l'appel de Boniface; il passa, l'an 429, en Afrique avec 40,000 guerriers, qui trouvèrent pour alliés naturels les tribus nomades des Maures indépendants. En vain le proconsul, rentré dans le devoir, chercha-t-il à réparer le malheur qu'il venait d'attirer sur ce pays; en vain les deux empereurs lui prodiguèrent-ils tous les secours dont ils pouvaient disposer : rien ne résista aux Vandales qui, par un traité formel, obtinrent toute

(1) Par l'effet de cette conquête, la nation des Alains se perdit dans celle des Vandales, qui, sous leur roi *Gondéric*, se fixèrent dans la Bétique.

l'Afrique romaine, à l'exception de Carthage (429). Quatre ans après, Genséric s'empara de cette cité redevenue grande, populeuse et riche, en fit la capitale de son empire, et prit le titre de *roi de la terre, de la mer et de beaucoup d'îles.*

La mission des Barbares. — Peuples et chefs remplissaient une mission qu'ils ne pouvaient eux-mêmes expliquer : les Vandales, en passant en Afrique, cédaient moins, disaient-ils eux-mêmes, à leur volonté qu'à une impulsion irrésistible. Ces conscrits du Dieu des armées, selon l'énergique expression de Chateaubriand, n'étaient que les aveugles exécuteurs d'un dessein éternel : de là cette fureur de détruire, cette soif de sang qu'ils ne pouvaient éteindre ; de là cette combinaison de toutes choses pour leurs succès, bassesse des hommes, absence de courage, de vertu, de talent, de génie. Dans une des expéditions maritimes de Genséric, tout était prêt, lui-même embarqué : où allait-il ? il ne le savait pas. *Maître*, lui dit le pilote, *à quels peuples veux-tu porter la guerre ? — A ceux-là*, répondit le vieux Vandale, *contre qui Dieu est irrité.*

Les Francs dans les Gaules. — Vers la même époque (420), on vit se fixer dans les Gaules *Pharamond*, qui passe pour le premier roi des Francs. *Clodion le Chevelu*, son fils et son successeur (428), partit de Dispargum, sa résidence, sur la frontière des Tongres, et de Cambrai qu'il surprit, il étendit ses conquêtes jusqu'à la Somme ; mais il fut repoussé par les Romains, et son fils, tué devant Soissons : mort qui causa celle de Clodion (448), et qui fit élever sur le pavois *Mérovée*, son fils puîné.

Révolution dans la Grande-Bretagne. — Une révolution s'opérait alors dans la Grande-Bretagne (Britain). Avant la conquête des Romains, cette île était peuplée par trois races distinctes : les *Bretons*, Celtes d'origine, au nord ; les *Belges*, mélange de Celtes et de Cimbres (Cambriens ou Kymris), à l'ouest ; les *Logriens* ou *Loëgrys*, au sud. Les premiers, refoulés par les Kymris dans les montagnes septentrionales de l'île, y prirent le

nom de *Calédoniens* (du mot *Calyddon*, c'est-à-dire *pays des forêts*); une partie d'entre eux gagna l'Irlande et s'y fixa sous le nom de *Scots*, c'est-à-dire *Étrangers*. Mais lorsque l'Empire eut retiré les légions romaines de la Bretagne, les Scots revinrent dans leur patrie primitive, et, s'unissant aux Calédoniens, surnommés *Pictes* (du mot *Pictioch*, voler), ils tombèrent sur les Bretons-Kymris, dont les ancêtres avaient expulsé les leurs. Sur la demande des Kymris, on renvoya dans l'île quelques troupes qui repoussèrent les agresseurs au delà du mur de Sévère; mais « les Césariens, disent les annales galliques, re« partirent bientôt pour la terre de Rome, afin de re« pousser la horde noire (les Huns), ne laissant que des « femmes et des enfants en bas âge qui devinrent Cam« briens. »

Les Saxons en Angleterre.—Abandonnées à leurs propres forces, les différentes populations de la Grande-Bretagne formèrent contre les incursions des Pictes et des Scots une confédération, à la tête de laquelle ils placèrent, avec le titre de *Penteyrn* ou *Pendragon* (chef), *Vortigern*, prince ou roi des Silures (comté de Monmouth). Celui-ci, mal secondé par ses concitoyens et rebuté par Aétius, gouverneur de la Gaule romaine, implora le secours des Saxons du Holstein. *Witigils*, leur chef, envoya, sous la conduite d'*Hengist* et d'*Horsa*, ses fils, 1500 hommes aguerris au métier de pirates. Vainqueurs intéressés des Pictes, ils se firent céder l'île de Thanet, dans le comté de Kent, qui devint un entrepôt assuré pour leur butin, un asile commode contre les tempêtes. Soit ingratitude de la part des indigènes, soit perfidie de la part des étrangers, la lutte s'engagea bientôt entre eux; d'autres aventuriers saxons, *Angles* et *Jutes*, accoururent pour se partager les dépouilles des Bretons. Vortigern, vaincu deux fois, céda la place à *Vortimer*, son fils, jeune héros, qu'une mort précoce ravit à ses concitoyens, au milieu des plus brillants exploits. Hengist resta maître du pays compris entre la Tamise inférieure et la Manche, prit le titre de roi de Kent (455), et les Bretons émigrèrent, les uns dans les

montagnes de Galles et de Cornouailles, les autres dans l'Armorique (Bretagne française), où leur langue s'est conservée jusqu'à nos jours.

Le gémissement de la Bretàgne et les ravages des Saxons. — Les insulaires adressèrent à Aétius une lettre ainsi suscrite : *Le gémissement de la Bretagne à Aétius, trois fois consul.* Ils disaient : « Les Barbares nous chassent « vers la mer, et la mer nous repousse vers les Barbares ; « il ne nous reste que le genre de mort à choisir, le glaive « ou les flots. » D'une mer à l'autre, dit Gildas, la main sacrilége des Barbares venus de l'Orient promena l'incendie ; ce ne fut qu'après avoir brûlé les villes et les champs sur presque toute la surface de l'île, et l'avoir balayée comme d'une langue rouge jusqu'à l'Océan occidental, que la flamme s'arrêta.

§ 3. — *Invasion d'Attila dans les Gaules et chute de l'empire d'Occident* (451-476 ap. J.-C.).

Attila, roi des Huns. — C'est alors que parut *Attila* ou *Etzel*, fils de Mundzuck, roi des Huns, dont *Genséric*, roi des Vandales, avait recherché l'alliance, autant pour affaiblir l'empire romain que pour se faire un appui contre *Théodoric Ier*, roi des Visigoths de Toulouse.

La biche, l'épée et le fléau de Dieu. — La génisse d'un pâtre se blessa aux pieds dans un pâturage ; ce pâtre découvrit une épée cachée sous l'herbe : il la porta au prince tartare. Attila saisit le glaive, et sur cette épée qu'il appela l'*épée de Mars*, il jura ses droits à la domination du monde. Il disait : *L'étoile tombe, la terre tremble ; je suis le marteau de l'univers.* Il mit lui-même parmi ses titres le nom de *Godégisel* ou *Fléau de Dieu*, que lui donnait la terre.

Caractère et portrait d'Attila. — La démarche d'Attila était superbe ; sa puissance apparaissait dans les mouvements de son corps et dans le roulement de ses regards. Amateur de la guerre, mais sachant contenir son ardeur, il était sage aux conseils, exorable aux suppliants, propice

à ceux dont il avait reçu la foi. Sa courte stature, sa large poitrine, sa tête plus large encore, ses petits yeux, sa barbe rase, ses cheveux grisonnants, son nez camus, son teint basané, annonçaient son origine.

Puissance d'Attila. — Sa capitale était un camp ou grande bergerie de bois dans les pacages du Danube : les rois qu'il avait soumis veillaient tour à tour la porte de sa baraque; ses femmes habitaient d'autres loges autour de lui. Couvrant sa table de plats de bois et de mets grossiers, il laissait les vases d'or et d'argent, trophée de la victoire et chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, aux mains de ses compagnons. C'est là qu'assis sur une escabelle, le Tartare recevait les ambassadeurs de Rome et de Constantinople. A ses côtés siégeaient non les ambassadeurs, mais des Barbares inconnus, ses généraux et ses capitaines : il buvait à leur santé, finissant, dans la munificence du vin, par accorder grâce aux maîtres du monde. Lorsqu'Attila s'achemina vers la Gaule, il menait une meute de princes tributaires qui attendaient, avec crainte et tremblement, un signe du commandeur des monarques, pour exécuter ce qui leur serait ordonné. C'était cet homme que la vanité des Romains traitait de *général au service de l'Empire*; le tribut qu'ils lui payaient était à leurs yeux ses *appointements;* ils en usaient de même avec les chefs des Goths et des Bourguignons. Le Hun disait à ce propos : *Les généraux des empereurs sont des valets, les généraux d'Attila sont des empereurs.*

Étendue de l'empire d'Attila.—L'empire d'Attila, accru par lui-même ou par ses lieutenants, s'étendait de la Baltique à la Chine (433–442), lorsque, en 442, il passa la Save et prit Sirmium, capitale de la Pannonie. Quatre ans après il arracha à l'empereur d'Orient, *Théodose II,* la promesse d'un énorme tribut annuel (1200 livres d'or). Incertain s'il devait attaquer Constantinople ou Rome, l'offre qu'*Honoria*, sœur de Valentinien III, lui fit de sa main, la fière et noble contenance de *Marcien*, successeur de Théodose II, qui lui répondit qu'*il avait de l'or pour ses amis et du fer pour ses ennemis*, enfin les sollicitations

de Genséric, tout le poussa, avec la main de Dieu, vers l'Occident.

Alliés d'Attila et de Valentinien III. — Attirant alors sous ses drapeaux une foule de peuples germaniques, ses vassaux ou ses alliés, tels qu'*Hardaric*, roi des Gépides (1), et *Valamir*, roi des Ostrogoths, il se mit en marche à la tête de 500,000 hommes. De son côté, Valentinien III appela aux armes *Gundioc*, roi des Bourguignons, *Mérovée*, roi des Francs, et *Théodoric Ier*, roi des Visigoths.

Attila dans la Gaule.—Attila s'élança de la Theiss jusqu'au Rhin, défit et tua près de Bâle le roi des Bourguignons, qui lui disputèrent vainement le passage du fleuve. Dans sa marche dévastatrice, il épargna Troyes, à la recommandation de *saint Loup;* les prières de *sainte Geneviève* de Nanterre écartèrent les Huns de Paris. A leur approche, *saint Aynan*, évêque d'Orléans, se renferma dans la ville : les Huns vinrent l'assiéger. Il envoya sur les murailles attendre et découvrir des libérateurs : rien ne paraissait. *Priez*, dit le saint, *priez avec foi;* et il envoya de nouveau sur les murailles. Rien ne paraissait encore. *Priez,* dit le saint, *priez avec foi;* et il envoya une troisième fois regarder du haut des tours. On apercevait comme un petit nuage qui s'élevait de terre. *C'est le secours du Seigneur*, s'écria l'évêque. En effet, dans le moment même qu'Attila entrait par une porte de cette ville, Aétius entra par l'autre, fit un horrible carnage des Huns et les poursuivit jusqu'aux champs Catalauniques, entre Châlons-sur-Marne et Méry-sur-Seine.

Bataille de Châlons-sur-Marne. — Les deux armées sont en présence (451). Aétius, Mérovée, Théodoric commandent d'un côté ; de l'autre, Attila, Valamir, Hardaric. La bataille fut effroyable, sans miséricorde, sans quartier. Cent soixante-deux mille morts couvrirent la plaine. Théodoric fut tué, mais Attila vaincu. A l'entrée de la nuit, les Huns se retranchèrent derrière leurs chariots.

(1) C'est-à-dire *Goths tardifs*, ainsi nommés parce qu'ils avaient quitté la Scandinavie après les autres.

Attila leur ordonna d'effrayer l'ennemi par leurs chants, par celui de leurs trompes et par le cliquetis de leurs armes. Le lendemain, les Visigoths, brûlant de venger leur roi, demandèrent à recommencer le combat; mais Aétius modéra leur impétuosité, et, sur ses conseils, *Thorismond*, fils de Théodoric, alla prendre possession de la couronne gothique, tandis qu'Attila, manquant de vivres, regagnait à marches forcées la Hongrie.

Invasion d'Attila en Italie. — Impatient de réparer sa défaite, et comme pour colorer d'un prétexte une nouvelle invasion, Attila réclama la main d'Honoria, sûr d'être refusé dans sa demande. Sa prévision ne fut pas trompée. Tout à coup il tomba sur l'Italie (452), détruisit Aquilée de fond en comble, ravagea plusieurs provinces, et s'arrêta à Ravenne, pour y recevoir la soumission de Rome. Le pape *saint Léon le Grand* se présenta aux yeux du Barbare avec tout son clergé: « Jusqu'ici, lui dit-il, « tu ne t'es signalé que par des exploits; le succès de tes « armes t'a rassasié du plaisir de faire des malheureux; il « est temps pour toi de chercher une gloire plus noble et « moins facile. Fais éclater pour les hommes ta bienfai- « sance, autant que ton inhumanité s'est exercée sur eux. « Imite l'exemple de la Divinité, qui n'annonce sa puis- « sance que par des bienfaits, et crains que Dieu, dont tu « n'as été que l'instrument et le fléau, ne te brise entre ses « mains redoutables, si tu oses l'attaquer dans le san- « ctuaire qu'il s'est choisi. Pars, ta mission est remplie: « souviens-toi d'Alaric; tu n'es qu'un homme comme lui, « et le Dieu qui te parle par ma bouche est le maître de tous « les hommes. » Attila, qui s'attendait à des paroles suppliantes, resta, à ce langage menaçant, frappé d'une terreur religieuse. Il sortit de l'Italie, comme poussé par une force inconnue, et alla mourir, en Pannonie, d'un excès de débauche (453). On attribue sa mort à la trahison d'*Hildichunde*, qu'il venait d'épouser.

Funérailles d'Attila. — On lui fit de magnifiques obsèques, conformément aux usages pratiqués à la mort des princes Hiong-nou. Le corps d'Attila fut exposé sous une

tente d'étoffe de soie que l'on dressa au milieu d'une vaste plaine. Tous les guerriers huns, les cheveux coupés et le visage défiguré par de profondes incisions, firent à cheval le tour de cette tente, en célébrant les exploits d'Attila, qui était allé rejoindre les ombres de ses ancêtres, après avoir élevé sa nation au faîte de la gloire. Tous les Huns assistèrent au repas funèbre que donna *Ellak*, fils aîné d'Attila. A l'entrée de la nuit, le corps du roi, renfermé dans un triple cercueil d'or, d'argent et de fer, fut déposé dans la terre avec ses armes, ses ornements royaux et les harnais de ses chevaux : les ouvriers qui avaient creusé la fosse furent égorgés sur-le-champ, afin qu'aucun mortel ne pût indiquer le lieu où reposait le héros des Huns.

Création de Venise et fin de l'empire hunnique. — Ces deux événements, l'irruption et la mort d'Attila, eurent des suites remarquables. Des habitants de la Vénétie, fuyant les Huns, cherchèrent un asile dans les lagunes voisines, et Venise sortit du milieu des eaux, pour en être un jour la dominatrice. En même temps s'écroula l'empire hunnique. La terreur seule avait retenu sous sa domination tant de peuples divers; étrangers les uns aux autres par leur langage, leurs mœurs, leurs habitudes, ils se révoltèrent à la mort du despote et refusèrent d'obéir au vaillant Ellak, son fils aîné. Ce jeune prince périt en combattant Hardaric, roi des Gépides; *Dengésik*, son frère, subit le même sort, après une lutte de quinze ans, et le reste des Huns, sous la conduite d'*Hernak*, regagna l'Asie, pour y rester longtemps dans l'obscurité.

Trois nouveaux royaumes germains.—Trois nouveaux royaumes germains parurent alors dans l'histoire : celui des *Gépides* entre la Theiss et le Dniestr; celui des *Rugiens* dans l'archiduché d'Autriche, et celui des *Ostrogoths*, le plus puissant de tous, dans la Pannonie, que leur céda *Marcien*, empereur d'Orient, sous l'autorité de trois frères issus de la race Amale, *Walamir*, *Théodomir* ou *Ditmar* et *Widemir*.

Mort d'Aétius et prise de Rome par les Vandales. — L'empire d'Occident s'avançait à grands pas vers sa chute.

Valentinien III, roi-fantôme, ne se maintenait sur le trône que par l'appui d'Aétius. Le sénateur *Pétronius Maximus*, dont l'empereur avait déshonoré la femme, parvint à le priver de ce soutien. Par de perfides conseils, il le détermina à tuer le sauveur de son empire, et bientôt après il fit massacrer Valentinien lui-même par deux soldats de la victime. Avec Valentinien III (455) s'éteignit la postérité mâle du grand Théodose. Maximus prit alors la pourpre, força *Eudoxie*, veuve de l'empereur, à l'épouser, et dans l'ivresse de son bonheur, il ne craignit point d'avouer son crime à l'impératrice. Celle-ci, voulant à tout prix venger son premier époux, appela Genséric en Italie. Ce roi brigand accourut avec une flotte formidable, non pour châtier, mais pour piller. Maximus fut immolé par les Romains avant l'arrivée des Barbares. Les Vandales pénétrèrent dans Rome. Saint Léon le Grand essaya vainement de sauver une seconde fois son troupeau : la ville éternelle fut livrée au pillage pendant 14 jours et 14 nuits. Les Barbares se rembarquèrent ; la flotte de Genséric apporta à Carthage les richesses de Rome, comme la flotte de Scipion avait apporté à Rome les richesses de Carthage. Tous les vaisseaux arrivèrent heureusement, excepté celui qui était chargé des statues des faux dieux. Genséric embarqua aussi l'impératrice avec ses trois filles, seuls restes de la famille de Théodose. Des milliers de Romains furent entassés sur les vaisseaux du vainqueur : par un raffinement de barbarie, on sépara les femmes de leurs maris, les pères de leurs enfants. *Deogratias*, évêque de Carthage, consacra les vases saints au rachat des prisonniers. Il convertit des églises en hôpitaux, et quoiqu'il fût d'un grand âge, il soignait les malades, qu'il visitait jour et nuit. Il mourut, et ceux qu'il avait délivrés cruren retomber en esclavage.

Chute de l'empire d'Occident.—Après la mort de Maximus, *Avitus*, gouverneur de la Gaule, fut revêtu malgré lui de la pourpre (456), à l'instigation de *Théodoric II*, roi des Visigoths, son élève (1); mais la protection de son

(1) C'était le frère et le successeur de Thorismond (p. 50).

royal disciple ne put le garantir de l'ambition du comte *Ricimer*, Suève de naissance, qui le déposa. Trois autres empereurs, *Majorius*, *Libius-Sévère*, *Anthémius*, parurent sur le trône pour en descendre au gré de ses caprices (457 - 473); mais ce faiseur de rois ne sut ni réprimer les factions, ni rétablir l'ordre, ni s'opposer aux Francs qui s'étendaient dans les Gaules, aux Alemans qui s'établissaient dans la seconde Germanie (1). A sa mort, *Olybrius*, gendre posthume de Valentinien III, ne porta la couronne que pendant sept mois, et *Glycérius*, après quelques jours de règne, fut forcé de céder la place à *Julius Népos*.

Cependant les peuples barbares menaçaient chaque jour davantage l'Italie. Julius Népos chargea le patrice *Oreste*, Pannonien d'origine, d'en défendre les passages; mais ce général infidèle tourna ses armes contre son prince, le força d'abdiquer la couronne, et la mit sur la tête de son jeune fils, *Romulus Momyllus*, qui, sous le nom dérisoire d'*Augustule*, s'est acquis une triste immortalité.

A cette nouvelle, les troupes teutoniques que soldait l'Empire sous le titre de Fédérés, et qui se composaient d'Hérules, de Rugiens, de Turzelinges, etc., proclamèrent pour leur chef *Odoacre*, fils d'Edécon, ancien ministre d'Attila. Oreste s'enferma dans Pavie; mais cette ville fut prise d'assaut : le père ambitieux fut décapité (28 août 476), et Odoacre prit le titre de *roi d'Italie*.

Augustule, trouvé à Ravenne par Odoacre, fut dégradé de la pourpre. L'histoire ne dit rien de lui, sinon qu'il était beau. Le premier roi d'Italie accorda au dernier empereur de Rome une pension de 6,000 pièces d'or; il le fit conduire à l'ancienne *villa* de Lucullus, située sur le promontoire de Misène, et convertie en forteresse depuis la guerre des Vandales.

Ainsi finit l'empire d'Occident. Cet événement ne changea rien à l'état des pays qui avaient formé les provinces de cet empire; mais il devint très-important par ses suites,

(1) Voyez ma *Géographie ancienne et du Moyen âge* pour tout ce qui regarde cette dernière époque.

en ce que le lien qui, pendant plus de six siècles, avait uni le monde civilisé, vint alors à se rompre, et la civilisation ancienne à périr dans sa forme extérieure.

§ 4. — *État du monde à l'époque de la chute de l'empire romain d'Occident* (476).

[Étudier ce § avec la carte 37 de l'Atlas Monin].

Italie. — *Odoacre*, roi des *Hérules*, se distingua par une modération habile. Il satisfit ses compagnons, en leur assurant le tiers des terres de l'Italie; mais en même temps il rassura les Romains, en jurant de respecter leur croyance, leurs biens et leurs priviléges. Il ne revêtit pas la pourpre, et fit dire à l'empereur d'Orient, *Basilisque*, qu'il ne voulait gouverner qu'en son nom. Avec ses Barbares *italianisés*, il écarta de ses frontières les Barbares de la Gaule et de la Germanie, battit les Rugiens en Norique et soumit la Dalmatie.

Afrique. — Toute la côte septentrionale de l'Afrique, depuis l'Atlantique jusqu'à la Cyrénaïque, était soumise à *Genséric*, roi des *Vandales*, ainsi que plusieurs îles de la Méditerranée. Ces Barbares, dont le nom ne rappelle plus que l'idée d'un peuple féroce et destructeur, privèrent les indigènes de toutes leurs propriétés, pour les réduire à l'état de colons. Ariens intolérants, ils firent souffrir aux vaincus, catholiques orthodoxes, d'impitoyables persécutions.

Espagne. — Les *Visigoths*, sous *Euric*, frère et successeur de Théodoric II (466), avaient mis fin à la domination romaine en Espagne, et réuni à leur empire la plus grande partie de ce pays. Les *Suèves*, qui s'étaient établis en Galice et dans le nord du Portugal, y défendirent leur indépendance. Leur royaume subsista jusque vers la fin du VIe siècle (573 ou 585). Grâce au zèle du clergé catholique, la foi orthodoxe, avec les restes de la civilisation, s'était maintenue dans le pays, au milieu des dévastations commises par les peuples ariens qui s'y étaient fixés.

Gaule. — L'ancienne Gaule était divisée en cinq parties indépendantes. Les *Visigoths*, qui dominaient sur les contrées placées entre les Pyrénées, le Rhône et la Loire, s'étaient, après la conquête, livrés à l'agriculture, et avaient adopté en partie la civilisation romaine. — Les *Bourguignons*, séparés des Visigoths par le Rhône, occupaient les provinces qui s'étendent entre ce fleuve, les Alpes, le Jura et les Vosges : des relations amicales existaient entre eux et les anciens habitants de ces pays. Gundioc, mort en 463, avait partagé ses États entre ses quatre fils : *Chilpéric*, qui devint roi de Lyon ; *Gondemar Ier*, de Vienne ; *Gondebaud*, de Genève, et *Godégisèle*, de Besançon. — Les *Francs*, qui habitaient les deux rives du Rhin et les contrées entre les Ardennes, la mer du Nord et la Frise, se divisaient en deux grandes fractions : les Francs *Ripuaires* ou riverains, à l'E. des Ardennes et sur les rives du Rhin, et les Francs *Saliens* sur les bords de l'Yssel (Yssala), dans les îles des Bataves et en Belgique : ces derniers avaient alors pour chef ou pour roi *Childéric Ier*, fils de Mérovée (456-481). Les uns, comme les autres, n'avaient pas encore embrassé le christianisme. — Les *Bretons*, chassés de leur patrie (la Grande-Bretagne) par les Saxons, s'étaient fixés dans l'Armorique qui, dès lors, prit le nom de *Petite-Bretagne* (Britannia minor), et qui devint indépendante à la chute de l'empire d'Occident. Elle était à cette époque gouvernée par *Bodic.*— Au milieu de ces peuples germains et celtiques, les provinces placées entre la Seine, l'Oise et la Loire, obéissaient au comte romain *Egidius*, qui s'y était formé un État indépendant.

Grande-Bretagne.—En 455, *Hengist* avait pris le titre de roi de Kent qu'il transmit à son fils *Oisca*. Ce fut le premier royaume saxon fondé dans cette île. La fertilité de son sol y attira bientôt d'autres aventurries, *Saxons, Angles* et *Jutes*, appartenant à la même race, et qui fondèrent successivement d'autres États germains connus sous le nom d'*Heptarchie anglo-saxonne*. Les Bretons se réfugièrent en partie dans l'Armorique, en partie dans les montagnes

de Galles et de Cornouailles, où ils défendirent longtemps leur indépendance.

Germanie. — L'invasion des Huns en Europe, l'expédition d'Attila vers l'Occident, et la dissolution de son empire, avaient changé notablement l'état des peuples germains. La race germaine, qui s'étendait jadis à l'E. jusqu'à la Vistule, était alors bornée par l'Elbe et par la Bohême. Les *Frisons*, les *Saxons*, les *Angles* et les *Jutes*, qui s'étendaient le long de la mer du Nord, y étaient restés indépendants ; les *Thuringiens*, établis au S. des Saxons et à l'E. des Francs, n'avaient pas non plus quitté leur patrie ni perdu leur liberté. Mais toutes les tribus germaines de l'E. et du S. avaient successivement émigré des pays placés entre la Vistule et l'Elbe; et les *Slaves*, leurs voisins de l'E., étaient venus les y remplacer. Soumis d'abord aux Huns, les Slaves s'affranchirent après la mort d'Attila, et occupèrent dès lors les vastes contrées entre l'Elbe, la Baltique, l'Oural et la mer Noire. Les *Huns* furent refoulés au delà de cette mer. Les *Gépides* se fixèrent dans l'ancienne Dacie, entre le Danube et les Carpathes ; les *Langobards*, au N. de ces montagnes ; les *Hérules*, à l'E. du Danube; enfin les *Ostrogoths*, dans la Pannonie. — Les contrées placées entre le Danube et les Alpes, grande route des peuples germains dans leurs migrations, avaient surtout souffert dans cette période de bouleversement. Les *Boïens*, anciens habitants de ces régions, se mêlèrent aux restes de plusieurs peuples, et de ce mélange se forma la nation des *Bavarois* (Boïariens), vers la fin du v[e] siècle.

Orient. — *L'empire d'Orient*, nommé encore *empire Grec* ou *Byzantin*, comprenait en Europe la Thrace, la Macédoine, l'Épire et la Grèce ; en Asie, l'Asie Mineure et la Syrie jusqu'à l'Euphrate; en Afrique, l'Égypte et la côte septentrionale du pays jusqu'à la Cyrénaïque. *Zénon I[er]* en était alors empereur. Les *Slaves*, les *Bulgares* et les *Awares* en menaçaient les frontières du N. — Le royaume d'*Arménie* séparait le territoire grec de la monarchie *Néo-persane*, qui, fondée dans le III[e] siècle par

le Persan *Artaxerxès* ou *Ardschir* (Ardéchir), fils de *Sassan* (226), était devenue puissante sous la dynastie des *Sassanides*, alors représentée par *Pérosès Ier* ou *Firouz* (457-484). L'autorité de ces princes s'étendait depuis l'Arménie et l'Euphrate jusqu'à l'Indus. — Les Persans combattirent pendant plusieurs siècles contre les *Huns*, qui habitaient au N. de la mer Noire, du Caucase et de la mer Caspienne, et contre les *Turks* qui, vers la fin du VIe siècle, dominaient sur tout le haut plateau de l'Asie entre la mer Caspienne, l'Altaï, les monts Himâlaya et la Chine. — Les *Arabes* n'avaient pas encore abandonné la vie nomade et patriarcale qu'ils menaient depuis les temps les plus reculés. — Les habitants des *Indes orientales* et de l'*Empire chinois* n'avaient aucun rapport avec le reste du monde civilisé. — Tel était l'état du monde à l'époque où la chute de l'empire d'Occident ouvrit un vaste champ à la fondation de nouveaux royaumes et à l'établissement de la société nouvelle.



PREMIERE PÉRIODE

OU

PÉRIODE D'ORGANISATION,

DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT, 476, JUSQU'À LA FONDATION DE L'EMPIRE GERMANO-CHRÉTIEN ET LA MORT DE CHARLEMAGNE, 800-814.

CHAPITRE PREMIER.

De l'établissement des royaumes germains jusqu'à la fin des migrations (476-590).

I ROYAUME D'ITALIE.

§ 1er. — *Royaume des Hérules en Italie* (476-493).

Odoacre, porté au trône par une révolte qu'il n'avait sans doute pas provoquée, ne put obtenir d'être reconnu par *Zénon Ier*, empereur d'Orient, qui ne le traita que comme usurpateur. Pour s'affermir dans son pouvoir, le roi des Hérules conclut des alliances avec *Euric*, roi des Visigoths, et *Genséric*, roi des Vandales ; ce dernier lui céda la Sicile, et cessa dès lors d'infester les côtes italiennes. Après treize ans d'un règne paisible, Odoacre fut obligé de marcher contre ses anciens compatriotes, les Rugiens, étendit sa domination jusqu'au Danube, et détermina les Romains établis dans le Rugiland, à venir se

fixer en Italie. Cette contrée commençait à respirer sous une douce administration, lorsque sa tranquillité fut de nouveau troublée par l'invasion des Ostrogoths.

Les Ostrogoths, établis en Pannonie, avaient forcé *Léon de Thrace*, successeur de Marcien, à conclure avec eux un traité de paix, en vertu duquel ils devaient recevoir une pension annuelle et donner des otages. *Théodomir*, leur roi, dont la puissance s'étendait jusqu'aux Alpes, avait envoyé, comme garant de sa parole, son jeune fils *Théodoric*. Ce prince, conduit à Constantinople à l'âge de sept ans, s'y forma de bonne heure à la connaissance des établissements politiques et militaires des Romains. Il s'appropria les mœurs de ses hôtes, sans adopter leurs vices, sans imiter leur mollesse. De retour parmi ses compatriotes, il vainquit, à l'insu de son père, les Sarmates, et se montra digne de lui succéder, en 475, par d'autres exploits qui firent trembler Byzance elle-même.

L'empereur *Zénon Ier*, remonté sur le trône d'Orient (478), ne négligea rien pour gagner le nouveau roi des Ostrogoths : adoption par les armes, titre de patrice, dignité consulaire, triomphe, statue équestre, il lui prodigua tout. Mais les largesses impériales ne satisfaisaient ni les besoins ni les désirs de ce peuple : les Ostrogoths ne pouvaient se résoudre à cultiver paisiblement un pays qui ne leur fournissait pas assez de blé pour leur nourriture, ni des pâturages assez vastes pour leurs troupeaux. Chaque jour ils formaient de nouvelles demandes. Enfin Zénon, pour se délivrer de ces voisins turbulents, prit le parti de céder à Théodoric l'Italie, sous la condition qu'il quitterait avec tout son peuple les provinces de l'empire d'Orient.

Les Ostrogoths (489), avec leurs familles et leurs troupeaux, se mirent en marche par les Alpes Juliennes. Trois fois, Théodoric défit les soldats italiens d'Odoacre, qui combattaient mollement pour leur maître. Le roi des Hérules chercha vainement un asile à Rome, qui lui ferma ses portes, et ne vit bientôt plus d'autre parti que de se renfermer dans Ravenne, ville située au milieu des marais,

fortifiée avec soin et défendue par une garnison de 20,000 hommes ; il y soutint un siége de trois ans. Théodoric, pendant le blocus, soumit l'Italie tout entière. Enfin, Odoacre, forcé, par la disette, de capituler (493), se livra au vainqueur, qui, sur des soupçons de perfidie, l'immola dans un festin.

§ 2. — *Royaume des Ostrogoths en Italie* (période de 493 à 534).

Organisation du royaume des Ostrogoths. — Théodoric, vainqueur et meurtrier d'Odoacre, demeura seul maître de l'Italie et de la Sicile. Il commença par transférer aux Ostrogoths toutes les concessions faites aux Hérules ; mais il indemnisa ces derniers en leur accordant des terres dans la Ligurie (Piémont). Les anciens habitants conservèrent la possession de leurs biens et leur code ; l'administration resta entre leurs mains, et aucun changement ne fut d'abord introduit dans la législation. Théodoric quitta le costume national des Goths et prit la pourpre impériale, s'annonçant par là, non comme le destructeur, mais comme le restaurateur de la domination romaine. Le sénat et le peuple de Rome le reçurent avec tous les signes de la soumission ; il y rétablit les charges de la cour, les appointements des fonctionnaires et les distributions de blé. Rome semblait s'être retrouvée ; mais ce n'était qu'une vie factice : les destinées profanes de cette ville étaient accomplies.

Alliances de Théodoric.—Théodoric eut le talent de placer presque tous les rois barbares sous sa dépendance par des liens de famille ou de protection. Au roi des Visigoths, *Alaric II*, il donna sa fille *Théodegothe*; à *Sigismond*, fils de Gondebaud et chef des Bourguignons, son autre fille nommée *Ostrogothe;* à *Thrasimond*, roi des Vandales, sa sœur *Amalafrède;* à *Hermanfried*, roi des Thuringiens, sa nièce *Amalberge*, fille du premier lit d'Amalafrède; et lui-même, pour se ménager un appui redoutable, il épousa en secondes noces *Audoflède*, sœur de Clovis.

Conquêtes de Théodoric. — Théodoric s'agrandit sans prodiguer la vie de ses sujets, ni blesser les lois de l'équité. La Rhétie, l'Illyrie, la Pannonie, la Bavière, les Alpes et Genève, s'ajoutèrent successivement et comme d'elles-mêmes à ses États. Une guerre qui eut lieu l'an 509, entre les Francs et les Visigoths, lui donna occasion de réunir à son royaume le midi de la Gaule et une partie de l'Espagne, qu'il fit gouverner, tant qu'il vécut, au nom de son petit-fils *Amalaric*, fils d'Alaric II.

État prospère de l'Italie.—Théodoric eut le bonheur d'avoir pour ministre le Bruttien *Aurélius Cassiodore*, homme aussi distingué par ses vertus que par ses lumières. Grâce à son heureuse influence, les deux nations furent soumises aux mêmes lois, à l'exception qu'il réserva pour les Goths le port d'armes et les exercices militaires; pour les Romains, les arts, les métiers et les dignités civiles. D'après ce principe, les écoles romaines furent interdites aux fils des conquérants, parce que, disait Théodoric, ceux que la férule avait gouvernés ne verraient point le glaive sans frayeur.

Malgré cette défense, Théodoric protégeait l'instruction publique : il favorisa les écoles de droit, de médecine et de philosophie, à Rome, à Ravenne, à Pavie. Il possédait des connaissances multipliées, quoiqu'il ne sût écrire son nom qu'au moyen d'une lame d'or percée qui lui servait de patron ; il aimait les beaux-arts, réparait les villes et les monuments dégradés (1) ; il envoyait des musiciens à Clovis, des clepsydres à Gondebaud ; son palais était ouvert à tous les mérites : on y vit briller le Goth *Jornandès*, qui plus tard écrivit l'histoire de sa nation; le Romain *Boèce*, célèbre comme philosophe; *Symmaque*, beau-père de Boèce; l'évêque *Ennodius*, etc. Mais ses faveurs ou ses efforts ne portèrent que des fruits peu durables. Le goût

(1) On voit encore à Ravenne les ruines du palais qu'il y a fait bâtir, avec le monument sépulcral que sa fille Amalasuinthe lui fit ériger. La couverture de ce bâtiment consiste en une seule pierre ronde ayant douze mètres de diamètre et une épaisseur d'un mètre et demi, de manière qu'on l'a pu creuser en forme de coupole. Sur cette pierre était anciennement placé un vase de porphyre qui renfermait les cendres du roi.

était corrompu depuis longtemps, et la langue s'altéra de plus en plus par son mélange avec les idiomes barbares des vainqueurs.

Sous l'administration de Cassiodore, l'agriculture se releva au point que le blé produit dans le pays suffisait à l'entretien de ses habitants. Des travaux destinés à dessécher les marais de Spolète, ainsi qu'une partie des marais Pontins, furent couronnés d'un heureux succès. Le rétablissement des routes romaines facilita les communications de l'intérieur, et mille petits navires, appelés *dromónes* ou coureurs, protégèrent le commerce de la Méditerranée. Les spectacles, les jeux du cirque, les cérémonies imposantes reprirent faveur et réveillèrent les imaginations populaires depuis longtemps engourdies.

Bien qu'arien comme tous les Goths, Théodoric laissa d'abord une entière liberté à l'Église, qu'ornaient à cette époque les travaux chronologiques de *Denys le Petit* et le zèle de *Benoît de Nursia*, le premier fondateur de la vie monastique en Occident; mais sur la fin de son règne, il en ternit l'éclat par des actes despotiques et cruels.

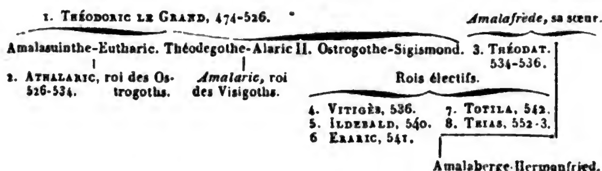
Persécution et mort de Théodoric, 526. — *Justin Ier*, empereur d'Orient, venait d'ordonner, par un édit, de resti tuer aux catholiques les églises qui, sous ses prédécesseurs, avaient été occupées par des ariens et d'autres hérétiques. Théodoric intervint en faveur de ses co-religionnaires : il envoya à Constantinople le pape *Jean Ier* qui, s'étant refusé à remplir cette mission auprès de l'empereur, fut à son retour jeté dans une prison où il mourut. Bientôt la persécution s'étendit : le consulaire *Albin* conspira, mais il fut dénoncé. Boèce vola à Ravenne pour le défendre; la chaleur qu'il y mit attira les soupçons du monarque, qui le fit jeter en prison avec Symmaque. C'est là qu'il écrivit le plus connu de ses livres : *Consolation de la philosophie;* mais il fut bientôt tiré de ses fers, mis à la torture et décapité comme son beau-père. Enfin Théodoric préparait un édit par lequel les catholiques devaient être privés de toutes leurs églises, lorsqu'il mourut à temps pour la foi (526).

Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina, dit-on, que c'était celle de Symmaque qui le menaçait, et se levant avec effroi, il se mit au lit, et expira déchiré de remords. L'histoire lui a donné le surnom de *Grand :* il fut sans contredit, après Clovis ou conjointement avec lui, le plus grand des rois barbares qui envahirent l'empire romain; il possédait le génie de la civilisation. On lui doit un code connu sous le nom de *loi gothique* ou *ostrogothique*, qu'il fit rédiger vers 500.

Démembrement du royaume ostrogoth sous le successeur de Théodoric, 526-534. — La mort de Théodoric le Grand amena le démembrement de son royaume (1) : *Amalaric*, fils et successeur d'Alaric II, rendit aux Visigoths leur indépendance; les Bavarois secouèrent le joug étranger, et l'empire ostrogoth fut restreint à l'Italie, à la Sicile et à l'Illyrie.

Théodoric, privé d'enfant mâle, avait marié sa fille de prédilection, *Amalasuinthe*, à l'Amale *Eutharic*. Ce prince mourut avant son beau-père (522), laissant un fils, ATHALARIC, qui fut reconnu roi des Ostrogoths sous la régence de sa mère. Mais l'éducation toute romaine qu'elle lui donna, mécontenta les Barbares, qui la forcèrent de mettre son fils entre les mains de précepteurs de sa nation. Les nouveaux maîtres du prince lui firent prendre goût à la débauche; sa santé dépérit promptement, et la mort le saisit à l'âge de dix-huit ans (534). Jalouse de conserver le pouvoir, Amalasuinthe s'associa son cousin *Théodat*, le seul rejeton de la race des Amales; mais ce prince ingrat, par une ambition parricide, se saisit de sa per-

(1) Voici le tableau généalogique de la famille de Théodoric le Grand, avec la série des rois électifs des Ostrogoths :



sonne et la fit mettre à mort. Ce crime eut pour conséquence de ramener une partie de la Péninsule au pouvoir des empereurs d'Orient.

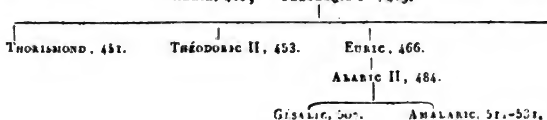
II. ROYAUME DES VISIGOTHS EN GAULE ET EN ESPAGNE (période de 466 à 531).

Euric, 466-484 (1). — Le règne d'EURIC, frère et successeur de Théodoric II (466), commença, pour le royaume des Visigoths, sa période de grandeur. Maître de presque toute l'Espagne, ce prince, après la chute de l'empire d'Occident (476), fit de Toulouse, sa résidence, une espèce de centre autour duquel gravitaient en quelque sorte les divers princes germains. Mais Euric prépara, par son fanatisme religieux, la décadence de son royaume dans les Gaules. Arien intolérant, il persécuta la foi orthodoxe que professaient les Gallo-Romains, et rendit par là plus tranchante encore la différence qui les séparait des Visigoths. Néanmoins son énergie parvint à comprimer toute manifestation de haine entre les vaincus et les vainqueurs; mais sa mort, arrivée au moment où Clovis I[er] commençait ses conquêtes (484), laissa le trône entre les mains d'un jeune prince incapable de résister au redoutable chef des Francs.

Alaric II, 484-507. — C'était ALARIC II qui, pour se concilier les populations catholiques, fit cesser les persécutions dirigées contre elles, rappela les évêques exilés, leur permit de se réunir en synodes et donna un code qui, sous le nom de *Breviarium* (abrégé du code Théodosien), arracha les vaincus à la législation germaine. Redoutant l'ambition de Clovis, il jugea prudent de se fortifier par une alliance avec le roi des Ostrogoths d'Italie, *Théodoric le Grand*, dont il épousa la fille *Théodegothe*. La médiation de ce

(1) Voici la série des rois visigoths :

ALARIC I[er], 396; — ATAULFE, son beau-frère, 410; — SIGERIC, usurpateur de 7 jours, 415, — VALLIA, 415; — THÉODORIC I[er], 419.



prince, beau-frère de Clovis, maintint en effet quelque temps la paix entre les Francs et les Visigoths.

Bataille de Vouglé, 507. — Clovis s'était converti à la foi catholique : la joie que cette conversion inspira aux évêques orthodoxes du royaume visigoth, fit renouveler contre eux les persécutions des Ariens. Plusieurs prélats furent exilés. Les catholiques se déclarèrent pour leurs pasteurs; Clovis se constitua de lui-même leur champion et vint attaquer Alaric II. Un choc terrible eut lieu à Vouglé, sur les rives de la Vienne, près de Poitiers (507). Alaric fut vaincu, et tomba frappé par Clovis lui-même. Le vainqueur reprit en peu de temps Toulouse et les villes les plus importantes de la Gaule méridionale. Les Visigoths ne conservèrent plus dans cette contrée que la province Narbonnaise, sous le nom de *Septimanie* ou *Gothie*.

Intervention de Théodoric le Grand.—Alaric II laissait un fils âgé de 5 ans, Amalaric; mais Gésalic, son fils naturel, parut aux Goths plus propre à les commander, et la royauté lui fut déférée à Narbonne. Théodoric l'Ostrogoth, qui s'était montré fort tiède à secourir Alaric, son gendre, contre Clovis, se montra plus zélé pour soutenir les droits de son petit-fils, et envoya dans la Gaule une forte armée sous les ordres d'*Ibbas* (508). Les Francs, qui assiégeaient Arles, furent obligés de se retirer avec une perte de 30,000 hommes. Clovis, de son côté, leva, à l'approche d'Ibbas, le siége de Carcassonne, et perdit presque sans résistance la meilleure partie de ses conquêtes dans le midi de la Gaule. La Septimanie des Goths, qui s'étendait des bouches du Rhône aux Pyrénées et à la Garonne, resta avec Narbonne aux Visigoths : Toulouse et l'Aquitaine, jusqu'à la Loire, devinrent le partage des Francs.

Les Bourguignons se jetèrent à leur tour sur cette proie, s'emparèrent de Narbonne, et, vainqueurs de Gésalic, le forcèrent à se réfugier en Espagne. Ibbas l'y poursuivit, le défit deux fois près de Barcelone (509-511), le prit et le fit périr. Pendant onze ans, Théodoric le Grand régna sous le nom de son petit-fils; en 522, il le fit cou-

ronner roi d'Espagne, et son fils Athalaric, après sa mort, partagea avec Amalaric cette partie de la Gaule qui unissait leurs États, désormais indépendants l'un de l'autre.

Établissement de la monarchie élective en Espagne. —Amalaric épousa *Clotilde*, fille de Clovis; mais époux arien d'une princesse catholique, il exerça contre elle, pour l'amener à l'arianisme, des violences qui trouvèrent un vengeur dans *Childebert*, roi de Paris et frère de Clotilde. Vaincu près de Narbonne, Amalaric s'enfuit, et reçut de ses soldats à Barcelone la mort dont il était digne (531). *Theudis*, son ancien tuteur, fut élu roi; de là datent la royauté élective des Visigoths et la translation du siége de leur empire en Espagne.

III. ROYAUME DES FRANCS EN GAULE (période de 456 à 511).

Childéric Ier, 456–481. — Les Francs poursuivaient leurs destinées avec succès. CHILDÉRIC Ier, fils de Mérovée (456), manqua de les compromettre par sa mauvaise conduite. Obligé de se réfugier en Thuringe et de laisser le pouvoir au comte *Égidius*, maître de la milice romaine, il en revint pour faire oublier à ses sujets les égarements de sa jeunesse par les vertus de l'âge mûr, et par des expéditions heureuses: les Francs virent, sous ses ordres, les bords de la Loire, que le fils de Childéric Ier devait ajouter, avec tant d'autres, à son empire.

Avénement de Clovis. — C'était CLOVIS Ier, monté sur le trône à l'âge de quinze ans (481). Il ne tarda pas à comprendre toutes les exigences de sa position. Roi par héritage, il devait transmettre à son tour ce qu'il avait reçu; roi d'origine barbare, il devait s'attaquer aux Romains, avant de songer à faire prévaloir la monarchie franque sur les autres étrangers, possesseurs d'une partie des Gaules.

Défaite de Syagrius.—Six peuples se partageaient alors ce pays: les Francs au nord, les Romains à leurs côtés, les Bretons ou Kymris à l'ouest, les Alemans ou Allemands

et les Bourguignons à l'est, les Visigoths au sud; c'étaient les plus puissants.

Syagrius avait remplacé son père Égidius dans le gouvernement de la petite province, seul reste de la domination romaine dans les Gaules. A la tête de cinq mille guerriers Saliens, le jeune conquérant traversa la forêt des Ardennes, et vint l'attaquer dans les plaines de Soissons (486); Syagrius, précipité dans une déroute complète, se sauva chez *Alaric II*, roi des Visigoths (p. 64). Mais telle fut la terreur qu'inspira ce coup d'éclat, que l'hôte du gouverneur vaincu le livra à son vainqueur, au mépris du droit des gens et de l'hospitalité. Toute la Celtique reconnut l'autorité de Clovis, et Soissons, témoin de sa première victoire, devint sa première résidence.

Mariage de Clovis.—Une grande idée surgit alors dans le génie de Clovis. La Bourgogne chrétienne possédait une de ces princesses héroïques que le Ciel envoie de temps en temps aux peuples pour les changer. C'était *Clotilde*, fille de *Chilpéric*, que son frère *Gondebaud* avait massacré (p. 55). Clovis la demanda en mariage (493), persuadé que cette union lui vaudrait de nouveaux partisans, et qu'en tout cas elle lui permettrait de réclamer l'héritage de son beau-père.

Sa conversion.—L'amour prépara la conversion de Clovis, une victoire l'acheva. Les Alemans venaient d'attaquer *Sigebert*, roi des Francs ripuaires, qui résidait à Cologne. Clovis, neveu de ce prince, vola à son secours et rencontra les ennemis à Tolbiac (Zulpich). La victoire penchait de leur côté, lorsque le roi des Saliens, pour ranimer l'ardeur de ses guerriers, dont plusieurs s'étaient nouvellement convertis au christianisme, fit vœu de se convertir comme eux, s'il sortait vainqueur du combat. Les Alemans furent vaincus. Clovis soumit au tribut une partie des possessions allemandes (la France Rhénane ou la Franconie, la Souabe, l'Alsace), et alla, d'après sa promesse, se faire baptiser à Reims, des mains de *saint Remi* (25 décembre 496). *Audoflède*, sa sœur, qui par la suite épousa Théodoric le Grand (p. 60), et 3,000 Francs, suivirent ce

glorieux exemple, qui lui valut, avec le titre de *Fils aîné de l'Église* et de *roi Très-Chrétien*, la soumission volontaire des cités armoricaines. Cet événement forme une ère dans notre histoire : la monarchie franque fut par là fondée, et devint le centre de cet empire chrétien qui réunit plus tard tous les peuples chrétiens de l'Occident sous un même sceptre, celui de Charlemagne.

Guerre de Bourgogne. — Dès lors Clovis porta ses regards vers la Bourgogne. Il réclama de Gondebaud l'héritage usurpé de Clotilde, s'allia secrètement avec Godégisèle, frère du meurtrier (p. 55), et tomba à l'improviste sur ses États. Gondebaud, défait près de Dijon, ne sauva sa vie qu'en se soumettant au tribut (500), et son frère, forcé de l'imiter, périt bientôt après de la même manière et de la même main que Chilpéric.

Guerre contre les Visigoths. — Clovis, satisfait de cette suzeraineté, tourna ses armes contre les Visigoths ariens de Toulouse (507). En vain Théodoric le Grand se déclara l'allié d'*Alaric II,* son gendre, contre son beau-frère Clovis. Celui-ci, suivi de toutes les tribus franques, attaqua les Visigoths à Vouglé, près de Poitiers, tua leur roi de sa propre main, et s'empara (508) de Toulouse, capitale de leur monarchie (p. 65); mais une victoire remportée sur *Thierry,* fils aîné de Clovis, par *Ibbas*, général de Théodoric, força le roi des Francs à la paix (p. 65). La Septimanie (première Narbonnaise) continua d'appartenir aux Visigoths sous le nom de *Gothie*. Théodoric resta maître de toute la Provence actuelle, et Clovis réunit à son royaume les trois Aquitaines.

Clovis créé patrice. — Au milieu de ces hostilités, Clovis avait reçu d'*Anastase,* empereur d'Orient, les insignes du patriciat; ce titre, inutile pour d'autres princes, légitima les conquêtes du roi franc aux yeux des Gallo-Romains, et, comme pour montrer qu'il succédait pleinement aux droits impériaux, il vint, après la victoire de Vouglé, fixer sa résidence à Lutèce, dans le palais même de l'empereur Julien.

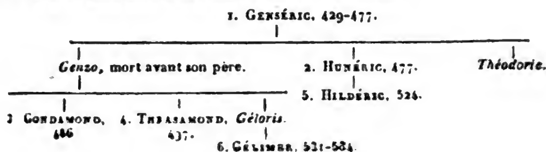
Unité de la monarchie franque. — C'était peu pour

Clovis d'avoir fondé, du Rhin aux Pyrénées, un empire avec l'unité des limites naturelles; il lui fallait encore l'unité de la monarchie franque. Pour achever le grand ouvrage d'un fondateur, il se montra cruel et perfide. *Sigebert*, roi de Cologne; *Cararic*, de Térouane; *Ragnachaire*, de Cambrai; *Regnomer*, du Mans, et tous les autres princes de la famille de Mérovée disparurent tour à tour de la scène, et le peuple franc ne reconnut plus qu'un maître. Mais ce maître unique ne jouit pas longtemps du fruit de ses travaux et de ses crimes. Il mourut l'an 511, à l'âge de quarante-cinq ans, créateur d'une monarchie, la plus belle comme la plus ancienne de l'Europe. La mort de Clovis paraît avoir été pieuse; mais ses cruautés furent punies dans ses successeurs, sous le règne desquels la Gaule fut envahie et déchirée par une nouvelle barbarie.

IV. ROYAUME DES VANDALES EN AFRIQUE (période de 429 à 531).

Genséric, 429-477 (1). GENSÉRIC, maître de Carthage depuis l'an 429 (p. 45), ne cessa, après la prise de Rome (p. 52), de faire trembler l'Occident, dont il réclamait la succession pour son fils *Hunéric*, devenu l'époux d'*Eudoxie*, fille aînée de *Théodose II*. En vain l'Orient s'arma contre lui (467); il détruisit, favorisé par les vents, une flotte de mille voiles, envoyée contre l'Afrique, avec cent mille hommes, et neuf ans après il eut la joie de survivre à la catastrophe de l'empire d'Occident, sur lequel il élevait d'étranges prétentions. Sa vie a surtout cela de remarquable, qu'il donna le funeste exemple de ces établissements barbaresques, qu'il était destiné à l'un de nos rois de réprimer avant de partir pour l'exil.

(1) Voici la généalogie des descendants de Genséric :



Dévastation de l'Afrique. — Les Vandales arrachèrent les vignes, les arbres à fruit, et particulièrement les oliviers, pour que l'habitant retiré dans les montagnes ne pût en tirer de nourriture. Ils rasèrent les édifices publics échappés aux flammes; dans quelques cités, il ne resta pas un seul homme vivant. Inventeurs d'un nouveau moyen de prendre les villes fortifiées, ils égorgeaient les prisonniers autour des remparts : l'infection de ces voiries sous un soleil brûlant se répandait dans l'air, et les Barbares laissaient au vent le soin de porter la mort dans des murs qu'ils n'avaient pu franchir.

Testament et famille de Genséric. — Le testament de Genséric ne fut pas moins fatal à sa dynastie. Le trône devait toujours passer au plus âgé de ses descendants : disposition provocatrice des meurtres, parce que chaque prince régnant, dans la crainte que la couronne ne passât point à ses fils, devait être tenté d'écarter, par des moyens violents, les membres de sa famille que l'âge rangeait entre lui-même et ses enfants. Genséric laissa, en mourant (477), deux fils, *Hunéric* et *Théodoric*, avec trois petits-fils issus de *Genzo*, son fils aîné, mort avant son père.

Successeurs de Genséric. — HUNÉRIC régna sur les Vandales jusqu'en 486. Sa vie ne fut guère qu'une odieuse persécution contre les catholiques. Il envoya dans l'exil près de 6,000 évêques et prêtres, dont plusieurs périrent de misère dans la Maurétanie. Toutes les églises orthodoxes furent données aux Ariens avec leurs dépendances. On exerça contre les catholiques, sans parvenir à les décourager, des cruautés inouïes : on leur coupa les mains et la langue; mais, dit Procope, témoin oculaire, ces intrépides confesseurs de la foi ne perdirent pas l'usage de la parole. On en admira plusieurs à Constantinople. Sous son règne, les Maures firent des incursions dévastatrices dans les provinces de son royaume, et plusieurs expéditions, entreprises dans le but de les soumettre, échouèrent complétement. La fin d'Hunéric répondit dignement à son début. Pour assurer le sceptre à son fils *Hildéric*, il fit tuer son frère *Théodoric* ainsi que *Géloris*, l'aîné de ses neveux;

mais il mourut avant que d'avoir fait disparaître les deux autres, et GONDAMOND, fils de Genzo, fut reconnu roi par les Vandales (486-497). THRASAMOND, son frère, lui succéda d'après le même motif d'âge (497-524). Ces princes persécutèrent les orthodoxes : le premier, à la manière de son oncle, et le second, à l'exemple de Julien ; mais les ravages des Maures les punirent l'un et l'autre de leur intolérance et de leurs cruautés.

HILDÉRIC vivait alors, avec sa mère, à Constantinople, où son orthodoxie lui valut l'amitié de l'empereur *Justinien Ier*. Appelé, par la loi fondamentale, au trône de son aïeul (524), il s'y montra sage et tolérant ; mais son humanité choqua les Vandales. GÉLIMER, petit-fils de Genzo, trop ambitieux pour attendre son tour de royauté, détrôna le faible Hildéric (531), et couronna cette usurpation par plusieurs meurtres qui devaient bientôt trouver un vengeur dans *Bélisaire*, général de Justinien.

V. ORIENT.

§ 1er. — *Empire d'Orient et royaume de Perse, depuis Arcadius jusqu'à Justinien Ier* (395-527).

EMPEREURS GRECS. Dynastie théodosienne : *Arcadius*, 395; *Théodose II*, 408; *Pulchérie* seule, 450; *Pulchérie* et *Marcien*, 450; *Marcien* seul, 453. — Dynastie de Thrace : *Léon Ier*, 457 ; *Léon II*, 474 ; *Zénon Ier*, première fois, 474 ; *Basilisque*, 475 ; *Zénon Ier*, deuxième fois, 477 ; *Anastase Ier*, 491. — Dynastie de Justinien et ses annexes : *Justin Ier*, 518; *Justinien Ier*, 527.

ROIS PERSANS. Dynastie des Sassanides: *Artaxerxès Ier* ou *Ardschir*, 226; *Sapor Ier*, 238; *Hormisdas Ier*, 271; *Varane* ou *Bahram Ier*, 273; *Varane II*, 276 ; *Varane III*, 293 ; *Narsi*, 294 ; *Hormisdas II*, 303 ; *Sapor II*, 310 ; *Artaxerxès II*, 380; *Sapor III*, 384 ; *Varane IV*, 389 ; *Yezdedgerd Ier*, 399; *Varane V*, 420; *Yezdedgerd II*, 440; *Perosès Ier* ou *Firouz*, 457; *Balascès*, 484 ; *Cabad* (déposé, 499 — 501), 491; *Chosroès le Grand*, 531.

État de l'empire d'Orient. — L'empire romain d'Orient, nommé encore *Bas-Empire, Empire grec* ou *byzantin*, comprenait, à la mort de *Théodose le Grand* (395), les contrées les plus belles et les plus riches de l'ancien monde, savoir : en Europe, la Grèce avec ses îles, la Thrace et la Dacie jusqu'au Danube ; en Asie, l'Asie Mineure avec une

partie de la Mésopotamie, la Syrie, la Phénicie et la Palestine; en Afrique, l'Égypte et la région Cyrénaïque.

L'organisation intérieure de l'Empire resta en Orient ce qu'elle était en Occident; néanmoins l'esprit grec qui prédominait à Constantinople et les richesses qu'elle renfermait, donnèrent à l'État byzantin un caractère tout particulier. Le gouvernement de cette capitale, les intrigues de la cour, ainsi que les discussions théologiques auxquelles les empereurs prirent une part active, absorbèrent le temps de ces princes; souvent aussi, les jeux du cirque, sous lesquels se cachaient peut-être diverses factions politiques ou religieuses, exercèrent sur les affaires une déplorable influence : plus d'un empereur perdit la couronne à la suite d'émeutes commencées dans l'arène. En général, deux partis, celui de la cour et celui de l'armée, se disputaient le pouvoir, et gouvernaient les faibles empereurs; circonstances dont profitaient les gouverneurs de province pour se rendre de plus en plus indépendants de l'autorité impériale.

État de la monarchie persane.— La révolte du Persan ARTAXERXÈS Ier ou ARDSCHIR, fils de *Sassan*, contre la dynastie des Arsacides (226), mit fin à l'empire des Parthes, et donna naissance à la monarchie néo-persane, sous la dynastie des *Sassanides*. Artaxerxès Ier établit sa résidence à Ctésiphon, et rendit à la caste des mages une partie de son antique influence. Ses successeurs étendirent bientôt leur domination, au N. jusqu'à l'Iaxarte, à l'E. jusqu'à l'Indus, et luttèrent contre l'empire romain avec des succès divers; mais les persécutions des mages contre le christianisme affaiblirent la monarchie au dedans, tandis que les Huns d'abord et les Turks ensuite l'attaquèrent au dehors et la rendirent tributaire à plusieurs reprises.

Arcadius, Théodose II et Pulchérie.— Le règne d'ARCADIUS (395-408) commence tristement la décadence de l'empire grec. Fils indigne de Théodose le Grand, il laissa son ministre *Rufin*, qui voulait à tout prix se rendre nécessaire, favoriser les fureurs d'*Alaric* et les brigan-

dages des Visigoths (p. 40). Arcadius ne fut affranchi de l'humiliante tutelle de Rufin que pour tomber tour à tour sous celle de sa femme *Eudoxie*, de l'eunuque *Eutrope* et du général goth *Gaïnas*, qui périt enfin dans un projet d'usurpation. Après treize ans d'un règne agité (408), Arcadius mourut, laissant un fils en bas âge, Théodose II, sous la tutelle d'*Anthémius*, préfet du prétoire, à qui les peuples durent plusieurs années d'un calme fort rare en ces temps malheureux; mais *Pulchérie*, sœur du jeune prince, s'empara du pouvoir en 414, et l'exerça pendant tout le règne de son frère. Sous son administration, l'Empire devint tributaire des Huns, tandis que le général grec *Ardaburius* forçait le roi de Perse, *Varane* ou *Bahram V*, à cesser la persécution des chrétiens dans son royaume (421). L'Arménie, déchirée par des guerres civiles, devint, en 441, la proie des Grecs et des Persans, qui se la partagèrent par un traité.

Les autres événements de ce règne sont la rédaction du *code Théodosien* (438), premier code officiel connu, et les querelles religieuses du Nestorianisme et de l'Eutychianisme (1), qui donnèrent lieu au concile œcuménique d'Éphèse en 431, puis au prétendu concile appelé par les orthodoxes, le *brigandage d'Éphèse*, en 449.

Pulchérie, Marcien, Léon Ier, Léon II, Zénon Ier, Basilisque.—La mort de Théodose II ne changea rien à l'état de l'Empire. Pulchérie régna d'abord seule; bientôt elle donna sa main au sénateur Marcien. Marcien se montra digne du choix de l'impératrice, en repoussant *Attila*, roi des Huns, par sa fermeté, les Sarrasins et les Nubiens, par ses armes. Toutefois il céda la Pannonie aux Ostrogoths, qui devinrent ainsi les alliés et parfois les maîtres de ses successeurs.

(1) Le Nestorianisme, hérésie consistant à soutenir qu'il y avait en Jésus-Christ, non-seulement deux natures, mais deux personnes, eut pour premier auteur *Théodore de Mopsueste*, mais fut surtout répandu vers 428 par *Nestorius*, son disciple.

L'Eutychianisme, hérésie consistant à soutenir qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une nature, la nature divine, par laquelle avait été absorbée la nature humaine, comme une goutte d'eau par la mer, eut pour auteur le Grec *Eutychès*, vers 448.

A la mort de Marcien (457), *Aspar*, fils d'Ardaburius et général des troupes, éleva au trône le Thrace LÉON Ier, surnommé *le Grand*, qui fit périr son bienfaiteur par une noire ingratitude.

En 474, il eut pour successeur LÉON II, son petit-fils par *Ariadne*, sa fille, épouse d'un Isaurien qui changea son nom de *Trascalissès* en celui de *Zénon*. C'était un Barbare très-mal fait, sans talents, sans mœurs et sans courage. Le jeune Léon II n'avait que 4 ans. Le 9 février 474, placé sur un trône élevé dans l'hippodrome, on lui fit mettre le diadème sur la tête de son père, qu'il nommait ainsi son collègue. A la mort de l'enfant (novembre 474), ZÉNON Ier L'ISAURIEN se trouva seul empereur; mais il se montra tellement indigne de ce titre, que *Vérine*, veuve de Léon Ier, et *Basilisque*, son frère, conspirèrent contre lui. Zénon fut saisi d'une telle frayeur qu'il s'enfuit secrètement chez *Théodoric le Grand*, chef des Ostrogoths. Basilisque fut revêtu de la pourpre impériale en même temps qu'*Odoacre*, chef des Hérules (p. 53), en dépouillait *Romulus Augustule* (476); mais Théodoric renversa l'usurpateur et remit Zénon sur le trône (p. 59).

Les démêlés qui survinrent entre Théodoric et Zénon empêchèrent celui-ci de combattre le nouveau maître de l'Italie. Pour se débarrasser d'un allié incommode, Zénon lui céda sur ce pays tous ses droits, et Théodoric sut les faire valoir (p. 59). L'empereur, plus occupé des affaires religieuses que de l'Empire, voulut mettre fin aux discussions théologiques par un édit appelé *hénotique* ou édit d'union; mais le pape *Félix III* refusa de reconnaître cette décision impériale (482), qui, soutenue par les trois patriarches de l'Orient (p. 10), causa le premier schisme de l'Église grecque avec le Saint-Siége. La fin de Zénon fut affreuse : comme des excès de tout genre le faisaient souvent tomber dans un engourdissement léthargique, il fut enterré vivant par la trahison de sa propre femme Ariadne, qui donna ensuite le trône avec sa main à son complice *Anastase Ier* (491).

Anastase Ier. — ANASTASE Ier, dit *le Silentiaire*, parce qu'il avait été l'un des officiers chargés de faire observer

le silence dans le palais, se fit estimer au commencement par des mesures généreuses : il supprima d'odieux impôts, abolit la vénalité des charges, interdit les combats des hommes contre les bêtes; mais il soutint l'hérésie d'*Eutychès* (p. 73), et par la déposition du patriarche catholique *Macédonius*, il plongea l'État dans la guerre civile, à laquelle vint se joindre la guerre étrangère contre les Bulgares et les Persans. C'est pour défendre Constantinople contre les incursions des premiers qu'Anastase construisit, à 48 kil. de cette capitale, un mur garni de tours, qui, du Pont-Euxin à la Propontide, s'étendait sur un développement de 75 kil.

Monarchie persane.—La paix entre les Grecs et les Persans avait duré près d'un siècle, grâce aux désordres intérieurs excités par la tyrannie de VARANE V (420-440). Les deux fils de son successeur YEZDEDGERD II, *Hormisdas* et FIROUZ, se disputèrent le trône après la mort de leur père (457). Firouz vainquit son frère par le secours des Huns Nephthalites établis au nord du Caucase et de la mer Caspienne (p. 38, 57); mais il périt lui-même dans une guerre qui éclata entre lui et ses alliés (484). Les Huns imposèrent un tribut à son successeur BALASCÈS. Sous le règne de CABAD ou COBAD, un sectaire nommé *Mardac* troubla le royaume : il gagna le monarque à ses opinions, et alors les mages, s'alliant avec la noblesse, se révoltèrent et donnèrent la couronne à *Dschamasp*, frère de Cabad. Celui-ci chercha un asile chez les Huns, qui le rétablirent sur le trône moyennant un tribut plus considérable (504). Dschamasp abdiqua, et Cabad, pour affermir sa puissance par des victoires, déclara la guerre aux Grecs : il la fit avec tant de succès que l'empereur Anastase se vit forcé d'acheter la paix au prix de 11,000 livres d'or (505).

Justin Ier. — Anastase Ier mourut frappé de la foudre. Les catholiques, pour qui combattaient l'autorité morale et la supériorité numérique, cherchèrent, pour l'élever au trône, un homme dont l'orthodoxie ne fût point suspecte (518). Leur choix tomba sur JUSTIN Ier de Thrace, qui, de simple pâtre, était devenu, par son mérite, préfet



du prétoire. Catholique zélé, cet empereur mit fin aux querelles religieuses en imposant silence aux hérétiques, et, non moins vaillant qu'orthodoxe, il repoussa les Huns et les Bulgares, érigea des forteresses sur le Danube et sur l'Euphrate, et, par la conversion des *Lazes*, habitants de la Colchide, il étendit sa domination jusqu'au Caucase. Avant de mourir, il adopta son neveu *Justinien*, et par là il rendit un grand service à l'Empire.

§ 2. — *Empire d'Orient et royaume de Perse sous Justinien Ier* (527-565).

Coup d'œil général. — Le règne de JUSTINIEN Ier fut, pour l'empire d'Orient, une dernière période de grandeur; cependant, il faut le dire, les exploits de ses généraux et les travaux de ses jurisconsultes contribuèrent plus que son caractère personnel à l'éclat de son règne. Justinien eut le mérite, toujours rare, de distinguer et d'employer à son service les hommes les plus remarquables de l'empire; mais son jugement céda souvent à la versatilité de son esprit. — Son histoire se divise d'elle-même en deux parties, celle de ses *guerres* et celle de son *administration*.

I. *Guerres de Justinien.*— Justinien était dépourvu de talents militaires : jamais il ne commanda ses armées en personne. Cependant ses armes furent presque toujours victorieuses, grâce au courage et à l'habileté de ses généraux, parmi lesquels *Bélisaire* et *Narsès* brillent au premier rang. Voici le tableau des guerres qui ont signalé son règne :

1° Première guerre contre les Perses.............	529—531
2° Révolte de Nika à Constantinople.............	533
3° Guerre en Afrique contre les Vandales.........	533— 4
4° Première guerre en Italie contre les Ostrogoths...	535 — 9
5° Invasion des Bulgares.........................	538 — 9
6° Deuxième guerre contre les Perses...........	540 — 5
7° Deuxième guerre contre les Ostrogoths.........	544 — 9
8° Troisième guerre contre les Perses...........	549 — 556

Les trois guerres contre les Perses.—La défection des Lazes, qui s'étaient donnés à Justin Ier avec leur roi *Tzathius,* causa la 1re guerre contre les Perses. *Cabad,* roi de Perse, s'attaqua aux Grecs, qui, sous les ordres de Bélisaire, construisaient la forteresse de Mindone. Compagnon voluptueux de Justinien, ce jeune général grandit avec sa position. Créé maître de la milice dans la préfecture d'Orient, il défit les Perses près de Dara. L'ardeur aveugle de ses troupes lui fit perdre la bataille de Callinique ; mais s'il sauva sa réputation et la Syrie par des manœuvres habiles, il ne put sauver son crédit à la cour de Constantinople ; *Sittas*, dont les artifices avaient décidé le rappel de Bélisaire, lui succéda dans le commandement, et son incapacité devait perdre l'Asie romaine, sans la mort prématurée de Cabad (531).

Ce prince avait désigné pour son successeur CHOSROÈS ou KHOSROU LE GRAND, son troisième fils, surnommé *Noushirwan* (c'est-à-dire, âme généreuse). En butte à la jalousie de ses frères, Khosrou pensa d'abord à l'affermissement de sa puissance, avant de penser à sa gloire, et l'an 532 il conclut avec Justinien un traité d'amitié perpétuelle. Néanmoins, les succès des armes impériales en Afrique contre les Vandales, et en Italie contre les Ostrogoths, le décidèrent à recommencer la guerre contre les Grecs (540). Antioche tomba en son pouvoir, et il menaçait d'un côté la Palestine, de l'autre l'Asie Mineure, lorsque Bélisaire, par une expédition heureuse au delà de l'Euphrate (542), le força d'abandonner ses conquêtes pour aller au secours de sa résidence, Ctésiphon. Mais le rappel du vainqueur permit aux Perses de prendre Édesse et de forcer Justinien à un armistice de 5 ans (545).

En 549, la troisième guerre de Perse s'alluma à la suite d'une révolte des Lazes, que les vexations des magistrats grecs avaient décidés à entrer sous l'obéissance des Perses. Mais irrités par les persécutions des mages, qui voulurent les soumettre au culte du feu, ils avaient pris les armes et

appelé les Grecs à leur secours. La guerre dura sept ans et finit par un traité stipulant que les Perses céderaient la Colchide aux Grecs, moyennant un tribut annuel de 30,000 pièces d'or (556).

Grand projet de Justinien Ier.—Depuis son avénement, Justinien Ier avait conçu le vaste projet de rendre à l'Empire les provinces occidentales démembrées par les Barbares. L'usurpation de *Gélimer* lui fournit l'occasion de commencer par l'Afrique. Sous prétexte de remettre le vieux *Hildéric* en possession du trône (p. 71), il déclara la guerre aux Vandales, devenus depuis longtemps les plus efféminés des hommes, et par conséquent faciles à vaincre, même par une poignée de soldats.

Révolte de Nika à Constantinople.—Naturellement pusillanime, Justinien était soutenu par le mâle courage de son épouse *Théodora*, femme ambitieuse et passionnée, qui, par sa beauté et son esprit, avait su captiver ce prince, et de l'état abject de comédienne et de courtisane, se frayer le chemin du trône. Son courage se déploya d'une manière éclatante à l'occasion d'une révolte.

Les combattants du cirque s'étaient divisés en quatre bandes appelées *factions*, qui, sous Justinien, se réduisirent à deux, les *Bleus* et les *Verts*, ainsi nommés de la couleur de leurs écharpes. A l'animosité de l'amour-propre, à l'intérêt des gageures s'était jointe la rivalité des opinions religieuses.

Toute la ville et la cour même prirent parti pour les uns ou pour les autres. Justinien favorisait les Bleus comme orthodoxes; Théodora, sa femme, protégeait les Verts comme hérétiques. La lutte n'en devint que plus vive. Enfin elle éclata (532) par une guerre civile de dix jours, qui livra au fer une infinité de citoyens, aux flammes la plus grande partie de la ville. Les Verts, maîtres du champ de bataille, proclamèrent empereur *Hyrpace*, neveu d'Anastase Ier. Justinien se préparait à fuir; Théodora l'arrêta : *Il n'est pas nécessaire de vivre*, lui dit-elle; *la mort est tôt ou tard inévitable; mais il est nécessaire de ne pas survivre à son honneur. Un empereur qui traîne dans*

l'exil une vie honteuse, ne vaut pas un homme mort. Elle lui déclara que s'il persistait à fuir, elle ne le suivrait pas : *Le trône*, dit-elle, *est le tombeau le plus glorieux* Bélisaire, sortant de la retraite où l'avait plongé la disgrâce impériale, déploya dans cette occasion tout le courage et le sang-froid qu'il avait déjà montrés : il se mit à la tête de 3,000 vétérans, balaya les rues, refoula les séditieux au cirque, et fit main basse sur eux. Les mutins avaient pris pour cri de ralliement le mot *Nika*, c'est-à-dire, victoire. Bélisaire eut dès lors la confiance entière de l'empereur, et à chaque revers qui survint dans la suite, c'est à lui qu'on eut recours pour rétablir la fortune des armes impériales.

Tout étant rentré dans l'ordre, Justinien reprit ses projets de conquête.

Guerre contre les Vandales. — Une flotte, portant 15,000 soldats, où se trouvaient 400 Hérules et 600 Huns commandés par *Pharas*, sortit du port de Constantinople, bénite par le patriarche et saluée par les acclamations du peuple (533). Le débarquement s'opéra à Sullecte : Bélisaire prit la route de Carthage, se concilia les indigènes par la sévérité de la discipline, et grossit ses troupes par un appel à l'enthousiasme religieux. Les Vandales furent battus sur tous les points. Carthage ouvrit avec joie ses portes au vainqueur, qui de là marcha à l'extermination complète des Barbares. La bataille de Tricamérum décida du sort de l'Afrique. Après six mois d'hostilités, Gélimer, assiégé sur le mont Papua par le brave Pharas, fut forcé de se rendre : *Je ne te demande que trois choses*, lui dit-il : *du pain, parce que je n'en ai pas vu depuis trois jours; une éponge pour laver mes blessures; un luth pour chanter mes malheurs.*

Bélisaire, après avoir organisé sa conquête sous le titre d'*exarchat*, s'embarqua avec son prisonnier pour Constantinople. Justinien, cédant soit à sa propre reconnaissance, soit à celle du peuple, accorda à cet illustre capitaine le triomphe, honneur que depuis Tibère les empereurs s'étaient toujours réservé. Bélisaire, arrivé devant

le trône de Justinien, qui s'élevait dans l'hippodrome, se prosterna. Gélimer se dépouilla alors de la pourpre qu'il portait, et s'humilia devant le vainqueur, en répétant ces paroles de l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, tout est vanité.* Justinien ne resta pas en arrière de cette dignité d'âme, si touchante dans le malheur. Il assigna de vastes domaines à Gélimer, et le roi des Vandales, dans une heureuse retraite, effaça par le repentir le crime de son usurpation.

Parmi le butin se trouvèrent les vases sacrés que Titus avait autrefois enlevés à Jérusalem, et Genséric, à Rome (p. 52); Justinien les rendit à la ville sainte.

Les trois guerres contre les Ostrogoths : fin de leur royaume.—L'usurpation non moins criminelle de *Théodat* (p. 63-4) appela les armes de Justinien en Italie.

Bélisaire et *Mundus* furent chargés de cette nouvelle conquête. Le second marcha par la Dalmatie, qu'il soumit; le premier débarqua dans la Sicile, qu'il réduisit en peu de jours (535). Rhégium tomba bientôt en son pouvoir; Naples, qui résista, fut emportée d'assaut (536). Mundus, moins heureux, perdit une bataille avec la vie, tandis que Bélisaire s'emparait de Rome. Théodat offrit sa couronne au prix de l'or. Les Ostrogoths, indignés de cette trahison, le déposèrent, et, renonçant à la famille des Amales, élevèrent, sur le bouclier inaugural, VITIGÈS, homme de basse extraction, mais d'une bravoure éprouvée. Le nouveau monarque, pour consacrer son élection, épousa *Malasuinthe*, sœur d'Athalaric, mit dans son parti les Francs Austrasiens par la cession de la Provence méridionale, et Chosroès le Grand, par l'accord de leurs intérêts et de leur haine. Tous les Barbares capables de porter les armes se réunirent autour de Vitigès, qui vola avec eux au siége de Rome (537). Bélisaire, avec 5,000 soldats, défendit pendant un an l'immense enceinte de cette ville; *Jean*, chef des Isauriens, s'empara d'Ariminium, menaça Ravenne, força Vitigès d'accourir à la défense de sa capitale (538), et délivra Rome par cette manœuvre.

Sur ces entrefaites, Milan était assiégée par les Bourguignons. Bélisaire n'attendait qu'un renfort pour la délivrer à son tour. Ce renfort arriva, conduit par l'eunuque *Narsès*, que Justinien envoyait plutôt comme un espion que comme un aide. Bélisaire et Narsès se brouillèrent. Leur désunion les empêcha de secourir Milan, et cette antique cité succomba avec tous ses habitants, tandis que Gênes et d'autres villes devinrent la proie de *Théodebert*, roi des Austrasiens.

Cependant Bélisaire accula Vitigès dans Ravenne, qu'il assiégea. Les Ostrogoths, désespérant de la défendre, offrirent la couronne à l'illustre capitaine, qui dissimula pour mieux servir son maître. Il entra dans la ville (540); mais quand l'ordre fut rétabli, il répondit par un noble refus aux sollicitations des Ostrogoths : toutefois les courtisans ne manquèrent pas de lui prêter des vues ambitieuses; le soupçonneux Justinien le rappela du théâtre de sa gloire, et le vainqueur revint avec le roi vaincu, qui fut décoré du vain honneur du patriciat.

Le départ de Bélisaire fit perdre tout le fruit de ses victoires. Les Ostrogoths, reprenant courage, élurent ILDEBALD, neveu de *Theudis*, roi des Visigoths (p. 66). En quelques mois, le nouveau monarque reconquit le nord de la Péninsule; mais la vengeance d'un Gépide le ravit à ses succès par un lâche assassinat (541). EURARIC (Ehrenreich), chef des Rugiens, lui succéda et subit le même sort. Enfin on proclama TOTILA, frère de Vitigès, prince valeureux, sage, modéré, digne de relever la monarchie des Ostrogoths.

Une grande victoire qu'il remporta à Faënza jeta l'alarme dans Constantinople. On ne vit que Bélisaire capable de soutenir la lutte. De l'Euphrate, où sa valeur contenait les Perses, il vola en Italie (544), sur l'ordre de Justinien, qui ne lui donna ni troupes ni trésors. Général sans argent et sans armée, Bélisaire devait, avec une poignée de soldats, empêcher Totila de prendre Rome (546). Quoique les habitants fussent réduits à se nourrir de chats, de rats, d'herbes et d'orties, la ville résista

longtemps ; enfin quatre Isauriens firent connaître aux assiégeants un endroit mal gardé du mur, où ils l'escaladèrent (546). Totila s'éloigna, et Bélisaire reprit Rome (547), pour l'abandonner bientôt, faute de pouvoir s'y défendre (549). Il obtint son rappel, et le roi des Ostrogoths s'empara une seconde fois de la ville, soumit la Sardaigne avec la Corse, et, maître de la mer Adriatique, il proposa la paix à l'empereur, qu'il trouva sourd à toutes ses offres.

La lutte ne languit quelque temps que pour recommencer plus vive. L'eunuque Narsès, homme d'un extérieur chétif, mais d'un esprit supérieur, arriva avec une armée choisie de Lombards, d'Hérules, de Huns et même de Perses. La bataille s'engagea à Tagina, près de Nocera, dans le Latium. Totila fut atteint d'une blessure mortelle; les Ostrogoths furent défaits, et Narsès entra en vainqueur dans Rome (552).

Téjas, donné pour successeur à Totila, se montra digne de lui. Bloqué sur une montagne, près du Vésuve, il périt, les armes à la main, dans un combat de deux jours. Les Ostrogoths demandèrent quartier. Narsès se montra clément, et les Barbares quittèrent la Péninsule avec leurs richesses, sous le serment de n'y plus reparaître. A peine eurent-ils franchi les Alpes, qu'arrivèrent, mais trop tard, 75,000 Austrasiens auxiliaires, conduits par *Leutharis* (Lothaire) et *Bucelin*, tous deux ducs des Alemans, sous la suzeraineté franque. Les maladies dispersèrent le corps du premier, et celui du second fut exterminé par l'épée de Narsès, près de Casilinum.

Ainsi finit le royaume des Ostrogoths (553-554). L'Italie redevint une province romaine, avec Ravenne pour capitale et pour résidence de l'*exarque* ou gouverneur; mais ni l'Italie, ni l'Empire, ne gagnèrent à ce changement. Le pays était dépeuplé, sans agriculture, sans industrie, sans commerce.

Guerre contre les Visigoths. —Une guerre civile avait armé les Visigoths les uns contre les autres. Les Grecs en profitèrent pour faire des conquêtes en Espagne. Le pa-

trice *Libérius* aborda avec une flotte sur les côtes de la Bétique, et aida *Athanagild*, père de Brunehaut et de Galsuinde, à s'emparer du trône (554). Le nouveau monarque voulut se débarrasser de ses auxiliaires; mais les Grecs, à la suite d'une guerre sanglante, parvinrent à garder les Algarves, Séville, Cordoue, Jaën, Grenade et Murcie, royaumes auxquels fut ajoutée la Cantabrie, sous le duc *Francion*, successeur de Libérius. Ils possédèrent en outre, pendant 70 ans (554-624), la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares.

Invasions des Slaves, des Bulgares et des Huns. — Les frontières septentrionales de l'Empire étaient toujours menacées par divers peuples nomades. Parmi ces peuples on comptait des tribus *germaines*, telles que les Gépides, les Langobards et les Hérules; des tribus *tartares*, telles que les Bulgares et les Huns; enfin, des tribus *slaves*, qui, avec les Tartares, devinrent les plus dangereuses de l'Empire. Pendant que les Slaves envahissaient la Mœsie, la Macédoine et la Grèce, les Bulgares passèrent à diverses reprises le Danube (538) et dévastèrent la Thrace (559). Sous la conduite de leur chef *Zaberkhan*, les Utrigures et les Cutrigures, tribus de Bulgares et de Huns, marchèrent contre la capitale. Déjà le mur d'Anastase est franchi par les brêches qu'avait produites un tremblement de terre. Constantinople pousse un cri d'alarme. Bélisaire l'entend du fond de la retraite où l'a plongé l'injustice impériale. Il appelle aux armes quelques centaines de braves, et, d'une main tremblante, qui pouvait à peine manier le glaive, il défait les Barbares, et les rejette audelà du Danube, où leurs restes vont se confondre avec la nation des Awares.

Fin de Bélisaire et de Justinien. — Rentré dans la vie privée, Bélisaire, trop grand encore pour n'avoir pas d'envieux, fut impliqué par des calomnies dans une conspiration tramée contre Justinien (561). Fort de son innocence, il dédaigna de se défendre, et alla, dépouillé de ses richesses, expier sa gloire dans les fers. C'est de là qu'est venu ce récit touchant, mais fabuleux, qui nous représente Béli-

saire privé de la lumière et réduit à mendier son pain avec un enfant dans les rues de Constantinople.

Quoi qu'il en soit, ce grand homme ne survécut que de quelques années à sa disgrâce, et Justinien, de quelques mois au sauveur de son empire (565).

Administration et travaux législatifs de Justinien. — C'est à Justinien, c'est aux habiles jurisconsultes qu'il sut employer, qu'est dû ce *Corps de droit romain*, base de presque toutes les législations modernes. Ici c'est le *code Justinien* ou recueil de toutes les constitutions impériales depuis Adrien jusqu'à l'an 534; là, les *Pandectes* ou le *Digeste* (533), système de droit civil établi d'après deux mille traités de jurisprudence; ici, les *Institutes* (533), éléments de droit romain, qui s'étudient encore dans nos écoles; là, les *Novelles*, désignées aussi sous le nom d'*Authentiques*, ou collection des édits publiés par l'empereur depuis 534 jusqu'en 565.

C'est à Justinien que l'Église fut redevable de la célèbre et magnifique Sainte-Sophie, qui sert aujourd'hui de mosquée; l'Empire, de quatre-vingts places fortes sur le Danube, depuis Belgrade jusqu'à la mer Noire, et le commerce (550), des vers à soie, dont la Chine est la patrie(1).

Les Antonins avaient fondé à Athènes des chaires de philosophie et de rhétorique, et assigné des appointements considérables aux professeurs qui les remplissaient; Justinien les supprima, et imposa silence aux philosophes. Ce que depuis quelques siècles on enseignait à Athènes sous le nom de philosophie, n'était que la doctrine absurde des néo-platoniciens sur l'émanation et la théurgie: doctrine tendant à pervertir le jugement de la jeunesse, en mettant au-dessus de la raison, je ne sais quel sentiment

(1) L'importation des soieries n'avait eu lieu jusque-là que par les caravanes de l'Inde et de la Perse. Elle fut interrompue par les guerres de Justinien contre Chosroès, et le commerce de luxe en souffrit beaucoup. Deux moines, qui, comme missionnaires, avaient parcouru la Chine, ayant vu que la soie est le produit d'un insecte qui s'enveloppe dans un cocon, racontèrent cette merveille à l'empereur. Celui-ci les détermina, par une forte récompense, à faire un second voyage en Chine, et l'an 559, ils en rapportèrent des œufs dans leurs bâtons, qu'ils avaient creusés à ce dessein.

interne et vague, qui nous conduit dans le labyrinthe de l'imagination. Ces charlatans, au lieu d'éclairer l'esprit de leurs élèves, en faisaient des mystiques, des hommes superstitieux, des visionnaires et des thaumaturges. L'école d'Athènes était le centre de toutes les doctrines réprouvées par le christianisme, et le foyer où s'entretenait la haine pour la religion de l'État, et par conséquent pour les monarques qui en étaient les soutiens.

Justinien fut moins heureux comme théologien, titre auquel il tenait beaucoup, et l'orthodoxie lui reprochera toujours de s'être jeté dans l'erreur des *Incorruptibles*, qui ne tendait rien moins qu'à nier comme réelles la passion et la mort du Sauveur.

VI. ROYAUME DES LANGOBARDS OU LOMBARDS EN ITALIE (période de 568 à 575).

Les Gépides, les Hérules et les Langobards ou Lombards. — Justinien avait été conquérant et législateur ; mais ni ses lois ni ses conquêtes ne purent ranimer les forces intérieures de l'Empire, et peu de temps après sa mort, on vit les *Langobards* ou *Lombards* former en Italie un nouveau royaume germain.

A la dissolution de l'empire hunnique (p. 51, 56), trois peuples, les *Gépides*, les *Hérules* et les *Langobards*, au lieu de suivre le mouvement qui emportait leur race vers l'ouest et le sud de l'Empire, s'étaient fixés et rendus puissants dans les contrées danubiennes.

Les Gépides, tribu gothique, occupaient les pays entre le Danube, la Theiss, les Carpathes et les montagnes de la Transylvanie. Les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Bulgares et les Ostrogoths, les affaiblirent au point de les faire tomber sous la domination des Hérules, qui comme eux appartenaient à la race scandinave. Ce fut avec les Hérules qu'*Odoacre* (comme on l'a vu p. 53) mit fin à l'empire d'Occident (476). Vers la fin du ve siècle, d'autres Hérules, sous la conduite de leur chef RODOLPHE, vinrent se fixer à l'ouest des Gépides, dans la Pannonie, où ils remplacèrent les Ostrogoths, récents conquérants

de l'Italie. Rodolphe imposa à ses voisins, Gépides et Langobards, un tribut annuel; mais la domination des Hérules ne fut qu'éphémère.

Les Langobards, qui, du temps de Tacite, habitaient sur les bords de l'Elbe au nord de la Bohême, et dont le nom disparaît pendant trois siècles de l'histoire, s'établirent vers la fin du v[e] siècle au nord des Gépides et des Hérules. Vaincus par ces derniers, les Langobards, pour se soustraire au tribut qui leur avait été imposé, prirent les armes, et, sous la conduite de leur roi Tato, défirent à leur tour les Hérules dans une grande bataille où périt Rodolphe. Dès lors le royaume des Hérules fut détruit (vers l'an 510): une partie de ce peuple alla se fondre dans la nation des Gépides; une autre se réfugia dans l'empire grec, et le reste retourna dans la Scandinavie, sa patrie primitive.

Bientôt ce fut le tour des Gépides. Ceux-ci réclamèrent l'alliance de Justinien qui, loin de répondre à leurs vœux, accorda ses secours aux Langobards. Les Gépides, vaincus dans une bataille (552), demandèrent la paix, et *Alboin*, fils d'Audoin, roi des Langobards, se rendit chez *Thorisind*, roi des Gépides, qui le revêtit de ses *premières armes*, selon l'usage germanique (p. 27). Après la mort des deux rois, la guerre éclata de nouveau. Alboin, monté sur le trône après son père, jaloux de s'attacher la nation des Gépides, demanda à leur roi *Cunimond* la main de sa fille *Rosemonde*. Sur le refus de l'imprudent monarque, il se ligua avec les Awares, récemment arrivés de l'Asie, marcha contre Cunimond, et l'immola après une victoire décisive (566). La belle Rosemonde devint, avec les dépouilles de la nation vaincue, le prix de ce succès; mais, conformément à l'usage germanique, Alboin se fit une coupe du crâne de sa victime, et se prépara de loin une mort tragique. *Baïan*, khan des Awares, obtint les pays situés entre les monts Krapacks, le Pruth et le Danube, et fonda une puissance qui devait bientôt devenir formidable à l'empire d'Orient.

Appel des Lombards en Italie. — *Narsès*, destructeur de la monarchie des Ostrogoths (p. 82), gouvernait l'Italie

depuis quatorze ans, avec autant de prudence que de fermeté, lorsque l'impératrice *Sophie*, femme de *Justin II*, successeur de Justinien Ier, envoya *Longin* à la place de l'illustre eunuque, auquel elle adressait une quenouille et son fuseau, lui commandant dans une lettre outrageante de revenir à Constantinople pour y surveiller le travail de ses esclaves.—*Dites à la princesse*, répondit Narsès, *que je m'occupe à lui filer une fusée qu'elle ne pourra jamais dévider*. Et sur-le-champ il appela les Lombards en Italie.

Conquête et règne d'Alboin, 573.— L'appel de Narsès ouvrit une nouvelle carrière à l'ardeur ambitieuse d'Alboin. A la tête de tout son peuple, que vinrent grossir les tribus saxonnes, bavaroises et bulgares, il passa les Alpes Juliennes (568), traversa sans obstacle la Carniole et l'Istrie, s'empara de Friuli qu'il donna à son neveu *Gisulf* à titre de duché, conquit successivement toute l'Italie septentrionale avec une partie de la moyenne, établit des ducs pour gouverner les provinces soumises, et introduisit partout le système féodal dans sa première simplicité. *Féroald*, l'un de ses capitaines, commença le duché de Spolète, et *Zotto*, celui de Bénévent.

Milan reçut sans résistance le victorieux Alboin (570); Pavie lui résista pendant trois ans (570-573). Irrité de la longueur du siége, Alboin jura que, pour la punir, il n'épargnerait ni l'âge ni le sexe. Les habitants se rendirent alors à discrétion, pour apaiser sa colère. Il entra dans l'indocile cité, prêt à donner le signal du carnage; mais le cheval qui le portait broncha : *C'est un avertissement du Ciel*, lui dit-on, et tout à coup son courroux se désarma à cette pieuse parole; il fit grâce à la ville, la choisit pour sa résidence, et les Lombards l'élevant sur le pavois, l'y proclamèrent roi d'Italie (573).

Le successeur de Narsès, sans talent militaire, n'avait opposé aucune résistance au valeureux Alboin, et les empereurs ne possédèrent plus dans la Péninsule, outre l'exarchat de Ravenne (Ferrare, Bologne et la Romagne), que Naples avec les villes maritimes de la Campanie et le Brutium (la Calabre). La Tuscie romaine (le patrimoine de

Saint-Pierre) et la Campagne de Rome continuèrent d'appartenir au gouvernement papal, sous la suzeraineté de Constantinople.

Les Lombards laissèrent toutes les terres aux anciens possesseurs, trouvant plus honorable et plus commode pour des guerriers de ne point exercer l'agriculture et de se faire livrer le tiers de tous les revenus territoriaux. Selon l'usage teutonique, Alboin divisa le royaume en trente-six duchés (1) qu'il conféra, sous le titre de grands fiefs, aux plus braves de ses compagnons d'armes, à la charge de récompenser par des concessions analogues ceux qui les avaient suivis à la guerre. Ces ducs avaient sous eux des *Gastalots* ou comtes; ceux-ci, des *Sculdais* ou juges, et ces derniers, des *Hérimanns* ou chefs de cantons. L'autorité royale fut limitée, mais fortifiée par des assemblées générales, qui n'étaient le plus souvent qu'une revue militaire. Grâce à cette organisation, une profonde tranquillité régna dans les provinces, et les peuples n'eurent pas à regretter l'odieuse fiscalité de la domination impériale.

Content de son ouvrage, Alboin réunit, à Vérone, dans un banquet, les fidèles compagnons de ses travaux; là, dans l'ivresse du festin, il força Rosemonde à boire dans le crâne de son père. La jeune reine, pleine d'horreur, dissimula son indignation; mais elle jura dans son cœur de se venger. *Helmichis,* son écuyer, se chargea de la vengeance, et tua le monarque, auquel il espérait succéder (574). A cette nouvelle, les Lombards se soulevèrent contre les auteurs du crime, qui s'enfuirent à Ravenne. L'exarque Longin demanda la main de Rosemonde. La princesse, trahissant celui qui s'était perdu pour elle, lui présenta un breuvage empoisonné. Le malheureux écuyer ne tarda pas à sentir la mort qui circulait dans ses veines; mais il lui

(1) Les principaux étaient les duchés de *Trente*, de *Frioul*, d'*Ivrée*, de *Ligurie*, de *Lucques*, de *Toscane*, de *Castro*, de *Ronciglione*, de *Pérouse*, de *Modène*, de *Reggio*, de *Plaisance*, de *Parme*, de *Spolète*, de *Bénévent*, etc., avec la *Pentapole* ou la *Marche d'Ancône*, la *principauté de Salerne*, la *Pouille*, qu'on nommait encore la *petite Lombardie*, et l'ancienne *Calabre*, aujourd'hui *terre d'Otrante*.

resta encore assez de force pour obliger Rosemonde à vider la coupe, et les deux coupables périrent ensemble l'un par l'autre.

Cleph, 573-5. — CLEPH, homme avide et cruel, fut élevé sur le trône lombard (573). Tandis qu'il portait ses armes jusqu'aux murs de Ravenne et de Rome, les ducs voisins de la Gaule tentèrent, dans ce pays (1), une infructueuse et dernière expédition. L'Italie, florissante sous Alboin, gémissait sous la cruelle tyrannie de son successeur; un officier du palais le poignarda (575), et les ducs, grands vassaux de la couronne, se rendirent indépendants, chacun dans leurs États. Dès lors plus d'unité dans la conquête, par conséquent nul accord dans les vues, et l'anarchie régna partout avec l'usurpation pendant la minorité d'AUTHARIS, fils de Cleph.

Pour comble de maux, la religion catholique fut persécutée par les vainqueurs, qui professaient l'arianisme. Les siéges épiscopaux furent occupés par des évêques ariens, et c'est avec beaucoup de peine que les catholiques purent conserver des pasteurs de leur religion.

Avec les Lombards finirent dans le nord de l'Europe les migrations des peuples germains; à l'est, l'état politique fut également changé par l'invasion de peuples asiatiques.

VII. MIGRATIONS DES SLAVES, DES BULGARES ET DES AWARES.

Origine des Slaves.—La *race slave* appartient incontestablement à la race indo-germanique; mais elle se distingue très-nettement des Germains, des Tartares ou Mongols et des Finois ou Tchoudes (Scythes des anciens). Il paraît que les peuples désignés par les Grecs et les Romains sous le nom de *Sarmates* étaient des Slaves. Si l'on admet l'identité de ces deux peuples, les pays situés entre la Baltique au N., et le Caucase, la mer Caspienne et le pont Euxin au S., avaient, dès les temps les plus reculés, une population slave en grande partie soumise à des peuplades germaines; mais le nom de Slaves, *Sclavi*, n'apparaît pour la première fois qu'à la fin du IVe siècle. Cette nation se divisait alors en trois grandes fractions : les *Venèdes*

(1) Sous le règne de Childebert II, de Gontran, etc.

ou *Vendes* au N., les *Antes* au S. et les *Slavines* au milieu. Ces trois tribus reconnaissaient, à cette époque, l'autorité d'*Hermanrich*, ce puissant roi des Ostrogoths, dont l'empire s'étendait de la mer Noire à la Baltique (p. 35).

Migration des Slaves.—Après la destruction de l'empire ostrogoth par les Huns, les Suèves, les Vandales, les Bourguignons, les Alains et d'autres tribus germaines, quittant les pays situés entre la Vistule et l'Elbe, émigrèrent vers l'O. et le S.; les Slaves les remplacèrent dans les provinces abandonnées; car, après la mort d'Attila (451), on trouve une population slave dans la *Pologne*, la *Prusse*, la *Poméranie*, le *Brandebourg*, le *Mecklembourg*, la *Lusace*, la *Silésie*, la *Bohême* et la *Moravie*, contrées peuplées antérieurement de Germains.

Civilisation des Slaves. — Actifs et courageux, les Slaves s'occupaient surtout de l'agriculture et du commerce : ils aimaient la musique et la danse; ils rendaient une espèce de culte à la nature, toutefois avec la croyance dans une vie à venir. Leur caractère irritable et mobile les arma souvent les uns contre les autres, et maintint leur division en un grand nombre de peuplades indépendantes. Chacune d'elles était gouvernée par l'assemblée des *Starostes* ou anciens, qui formèrent par la suite la noblesse. Les *Knèzes* ou princes sortirent des Starostes, et parvinrent à s'emparer du pouvoir suprême, qu'ils rendirent quelquefois héréditaire dans leurs familles. En cas de guerre, la tribu choisissait parmi les Starostes un commandant, nommé *Voivode* ou *Vaivode*, qui, la guerre faite, rentrait dans la vie privée, comme les dictateurs à Rome.

Migration des Bulgares.—Les *Bulgares*, peuple de race scythique, habitèrent d'abord les rives du Volga, où une ville de *Bolgari* atteste encore leur séjour. Au commencement du VI[e] siècle (502), ils franchirent ce fleuve, s'établirent sur la mer Noire et la mer d'Azof, soumirent les habitants slaves de ces contrées, et les entraînèrent avec eux dans des incursions sur l'empire grec. Les empereurs Anastase I[er], Justin I[er] et Justinien I[er] les combattirent; mais ils ne purent empêcher les Slaves de se fixer dans la Carniole, la Carinthie et la Dalmatie.

Migration des Awares.—Une révolution dans la Haute Asie réagit à cette époque sur l'E. de l'Europe. Les *Turks*, tribu tartare, s'étant révoltés contre leurs maîtres, les *Awares*, l'empire de ces derniers fut détruit (507), et *Djésabûl*, chef des Turks, devint le fondateur d'une nouvelle monarchie qui s'étendait depuis l'Altaï jusqu'au Volga. Les *Oïgors* ou *Oïghours*, anciens sujets des Awares, émigrèrent alors, et passant le Volga sous le nom d'Awares, vainquirent les Bulgares et les Slaves, soumirent les Gépides avec l'aide des Langobards, et lorsque ceux-ci eurent quitté leurs demeures pour aller s'établir en Italie (p. 86-7), ils dominèrent tout le pays jusqu'à l'Elbe et l'Ems. La plus grande extension de leur puissance eut lieu sous leur Khân ou Chagan *Baïan*, qui, dans un règne de 50 ans (568-627), soumit au tribut les rois des Francs et les empereurs de Constantinople. Avec lui périt ce vaste empire. Les Slaves de la Moravie, de la Bohême et de la Lusace, avaient déjà secoué le joug de Baïan (623), sous la conduite de *Samon*,

marchand franc auquel ils décernèrent la couronne. La domination des Awares fut dès lors restreinte à la Pannonie et à la Dacie. Dix-sept ans après, des tribus slaves, mécontentes de Samon, allèrent se fixer, avec la permission de l'empereur Héraclius, dans la *Servie*, la *Bosnie*, la *Croatie* et l'*Esclavonie*.

VIII. FONDATION DE L'HEPTARCHIE ANGLO-SAXONNE DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

Royaumes germains. — La bande de *Saxons* ou de *Jutes* dont Vortigern, prince breton, avait récompensé le secours par des terres (p. 46-7), ne reconnut pas longtemps l'autorité de ce monarque. Renforcé par d'autres bandes, le chef de ces Saxons, HENGIST, fonda, dans la Grande-Bretagne, le premier royaume germain, celui de *Kent* (455). En 477, ELLA, autre chef saxon, fonda le second royaume de l'Heptarchie, celui de *Sussex* (Sud-Sex, Saxons méridionaux). CERDIC, autre chef du même peuple, s'établit (516) à l'ouest avec ses compagnons, et conquit l'État de *Wessex* (West-Sex, Saxons occidentaux) Enfin, dix ans après, ERKENWIN (526) forma, par un démembrement du royaume de Kent, celui d'*Essex* (Est-Sex, Saxons orientaux).

Les Angles ne tardèrent pas à suivre leur exemple. Sous la conduite d'IDDA (547), ils s'emparèrent du *Northumberland*, qui, divisé sous ses fils en deux royaumes, de *Deire* et de *Bernicie*, n'en forma plus qu'un sous son petit-fils Ethelfrid (590). L'*Est-Anglie* devint, en 571, la propriété d'OFFA, qui s'était détaché de l'armée d'Idda. CRIDA, sept ans après, se fixa sur la frontière (Mark ou Merk) des Cambriens, et donna ainsi naissance au royaume de *Mercie* (584).

Tableau de l'Heptarchie Anglo-Saxonne.

DATES.	ÉTATS.	CAPITALES.	PEUPLES.	FONDATEURS.
455.	Kent avec l'île de Wight.	Kenterbury.	Jutes sous des princes saxons.	Hengist.
477.	Sussex.	Chichester.	Saxons.	Ella.
516.	Wessex.	Winchester.	Saxons.	Cerdic.
526.	Essex.	Londres.	Saxons.	Erkenwin.
547.	Northumberland ou Northumbrie	York.	Angles.	Idda.
571.	Est-Anglie.	Norwich.	Angles.	Offa.
584.	Mercie.	Lincoln.	Angles.	Crida.

Ces sept royaumes, quoique indépendants, se réunirent par une espèce de confédération dont le chef portait le titre de *Bretwalda*. Le pays conquis changea le nom de Bretagne, d'abord pour celui de *Saxe Transmarine*, ensuite pour celui d'*England* (Angleterre), sans doute parce que les Angles, mieux partagés que les Saxons, obtinrent sur eux la prépondérance; ce changement de dénomination s'étendit sur les conquérants qui, d'*Anglo-Saxons*, furent, plus tard, appelés *Anglais*.

Royaumes bretons. — Les Bretons, ainsi dépossédés, se réfugièrent, les uns dans l'Armorique, qu'ils appelèrent *Petite-Bretagne;* les autres se retirèrent dans les montagnes des provinces occidentales, où ils défendirent leur indépendance avec autant de bravoure que de succès. Il s'y forma trois royaumes bretons, la *Damnonie* ou le *Westwales* (plus tard Cornwales), dans le sud-ouest; la *Cambrie* ou le *Wales* (pays de Galles), dans l'ouest, et la *Cambrie* (Cumberland), dans le nord-ouest. On connaît peu l'histoire de ces royaumes; et celle d'ARTHUR, roi de Damnonie, qui vainquit, en 520, les Saxons et les Jutes à la célèbre bataille de Badon-Hill (Bath), est enveloppée de fables et ornée de fictions poétiques. Les bardes gallois, dans leurs chants nationaux, lui font honneur de douze victoires, qui ne purent que suspendre l'invasion étrangère.

Organisation de la conquête anglo-saxonne. — Les Anglo-Saxons de l'Heptarchie tenaient des assemblées, nommées *Wittena-Gemot* (réunion de sages). La nation se divisait en trois classes, savoir : 1° la noblesse, composée des *Eorls* et des *Thanes;* 2° les hommes libres (*Céorls*); 3° les esclaves (*Dewes*). Dès cette époque, on connut la division territoriale en *countys*, comtés, dont quarante conservent encore aujourd'hui leurs noms anciens. Les lois anglo-saxonnes, comme celles de tous les peuples germaniques, ne connaissaient pas la peine de mort. Les injures et les crimes étaient expiés par le talion, l'amende ou *fredum*, et la composition ou *weregild* (argent de l'homme).

Aucun peuple barbare n'approcha, dans l'invasion, de

la férocité saxonne. Les conquérants de l'Angleterre érigèrent la destruction en système, et, conduits par la religion sanguinaire d'Odin, ils se montrèrent impitoyables ennemis du christianisme, à tel point qu'au bout d'un siècle on n'en trouvait plus de traces que dans le pays de Galles.

Les trois vremiers Bretwalda (480-591).—ELLA, fondateur du royaume de Sussex, porta le premier, en 480, le titre de *Bretwalda;* puis, pendant près d'un siècle, on n'entend plus parler de cette dignité. Le second fut CÉAWLIN, roi de Wessex. Une révolte de ses sujets l'ayant précipité du trône, le titre de Bretwalda passa à ÉTHELBERT, roi de Kent (561). Ce monarque épousa *Berthe*, princesse chrétienne et fille de *Caribert*, roi de Paris (p. 121). Ce mariage prépara la voie à l'Évangile, qui fut porté aux Anglo-Saxons par des missionnaires italiens sous le pontificat de *saint Grégoire le Grand*, et dès lors une ère nouvelle s'ouvrit pour l'Angleterre.

IX. FIN DES MIGRATIONS GERMAINES.

C'est vers la fin du VIe siècle, dit M. Mœller, que s'acheva la grande catastrophe destinée à changer totalement la face du monde civilisé. L'empire romain avait été détruit par les armes des Barbares, et la civilisation ancienne avait disparu avec lui. La société était ébranlée jusque dans ses fondements, et les peuples germains avaient accompli la mission qui leur avait été donnée de détruire les formes païennes et vieillies qui, jusqu'alors, avaient régi les nations. Mais une dissolution complète avait remplacé l'unité romaine, et il fallait une force civilisatrice pour opérer une régénération sociale. C'est au christianisme, à l'Église seule que devait appartenir cette mission divine de reconstituer la société; seule, elle pouvait réunir dans son sein les Barbares, opérer leur fusion avec les vaincus, et mettre à la place de l'unité matérielle de l'empire romain une unité spirituelle qui fît de tous les peuples une seule et grande famille chrétienne.

CHAPITRE II.

Coup d'œil général sur la conquête des Barbares.

---

§ 1er. — *Organisation des Barbares après la conquête.*

Des terres. — Les conquérants barbares ne se conduisirent pas tous de la même manière à l'égard des peuples et des pays conquis. Les Anglo-Saxons s'emparèrent de la totalité des terres ; les Bourguignons et les Visigoths, des deux tiers ; les Hérules, les Ostrogoths et les Lombards, du tiers seulement. On ignore dans quelle proportion les Vandales, les Suèves et les Francs s'associèrent à la possession des domaines acquis par leurs armes. Partout, la spoliation complète ou partielle fut compensée par l'abolition des impôts dont le fisc impérial avait chargé la propriété.

Le partage fait entre les guerriers, il fut mis des entraves à l'aliénation des lots. Le code des Bourguignons la prohiba formellement ; celui des Francs exclut de la succession aux *terres saliques* les filles, comme inhabiles à défendre le fruit même de la conquête.

On distinguait trois espèces de terres :

1° Les *alleux* ou terres *allodiales* (*all*, toute, *od*, propriété) ; ces terres libres, résultat primitif de la conquête, s'appelaient, en latin, *sortes barbaricæ*.

2° Les *bénéfices* ou *fiefs* que les chefs détachaient du domaine public, pour en gratifier leurs *leudes* ou *fidèles*, à titre révocable, viager ou héréditaire, en les obligeant à des devoirs particuliers ou à certaines charges.

3° Les terres *censives* ou *tributaires* que possédaient des colons héréditaires, sous la condition de payer un cens annuel, comme chez les Romains.

Par la suite, les terres libres furent soumises à des im-

pôts, et cédèrent le premier rang aux bénéfices, qui, sous le nom de *fiefs*, ou terres féodales (*feh*, foi, *od*, propriété), furent affranchis des charges publiques. Les terres censives devinrent à leur tour allodiales, et par là tout changea de rôle.

Des personnes. — On distinguait aussi trois classes de personnes :

1° La première comprenait ceux d'entre les Barbares qui possédaient les bénéfices et de certains emplois : on les nommait *leudes, antrustions* (in truste regia, sous la protection royale) et *vassaux* en France ; *masnadieri* en Italie ; *thanes royaux* en Angleterre, etc. Les Romains pouvaient être assimilés à ces *seigneurs* primitifs sous le titre de *convives du roi*, et les décurions des cités conservèrent leur noblesse municipale avec les priviléges qui y étaient attachés.

2° La seconde classe comprenait tous les propriétaires barbares de biens allodiaux, qui jouissaient de tous les droits civils et politiques. On les appelait *hermanns* ou *hérimans*, *fribourgs*, *thanes*, etc. Les Romains de cette classe étaient exclus de la liberté politique ; mais ils conservaient tous les avantages attachés à l'*ingénuité* (naissance libre).

3° La troisième classe comprenait les colons tributaires, libres de leur personne ; les affranchis, qui l'étaient devenus, et les esclaves restés asservis à la glèbe ou au service domestique.

Du gouvernement.—La succession royale était élective chez les Goths et les Lombards ; héréditaire chez les Francs, les Angles, les Saxons, etc. Partout les femmes étaient exclues du trône.

L'autorité des rois était limitée par les assemblées de la nation, désignées sous les noms communs de *mallum*, *placitum* (plaid), *parliamentum* (parlement), et sous les dénominations locales de *Champ de Mars* ou *de Mai*, en France ; de *Wittena-Cemot*, en Angleterre ; de *Concile de Tolède*, en Espagne, etc. On y décidait de la guerre, de la paix et des affaires d'un intérêt général.

Il n'y avait ni impôts réguliers, ni trésor public. Les rois mérovingiens n'eurent longtemps pour revenus que le produit de leurs domaines, la moitié des amendes judiciaires, et les présents volontaires que les Francs leur apportaient aux Champs de Mars. Plus tard, on fut obligé de recourir aux impôts indirects; mais les alleux ne furent jamais soumis à la contribution foncière.

Le service militaire était dû par tous, dans les guerres nationales appelées *landwehr* (défense du pays). Chaque guerrier devait s'entretenir et s'équiper à ses propres frais. Dans les guerres privées, appelées *fehdes*, le service n'était obligatoire que pour les leudes bénéficiaires ou soldés. La guerre était annoncée par un *ban* (publication) : de là les noms de *ban* et *arrière-ban* donnés à ces anciennes milices.

En France, en Espagne, en Italie, les provinces furent administrées par des ducs, les cités ou diocèses par des comtes, et les subdivisions des comtés par des viguiers ou vicomtes, des centeniers et des dizeniers. Les ducs et les comtes percevaient les revenus publics, et menaient les hommes libres à l'armée.

La justice était rendue dans les assises (*placita minora*) tenues par les ducs, les comtes, les viguiers et les dizeniers, suivant la nature de l'affaire ou la gravité du cas. D'abord tous les hommes libres du canton devaient assister à ces plaids. Dans la suite on n'y appela qu'un nombre déterminé de juges appelés *rachimbourgs* ou *échevins*. Chacun était jugé par ses pairs.

La procédure était publique. Les jugements se fondaient : 1° sur les preuves écrites; 2° sur les témoins; 3° sur les *conjurateurs*, qui affirmaient sous serment la culpabilité ou l'innocence de l'accusé; 4° sur les épreuves judiciaires, ou jugements de Dieu, par le feu, l'eau, la croix ou le combat singulier : on les appelait *ordalies*.

La peine capitale était réservée pour des cas rares. L'amende ou *fredum* était le prix de la paix (*friede*), que la société garantit à chacun de ses membres. La *composition* ou *weregild* (argent de l'homme) compensait l'ho-

micide. Les lois barbares offraient un tarif pour toutes sortes de délits et de crimes. Le weregild d'un Franc était toujours double de celui d'un Romain de condition égale.

Législation des Barbares.— La législation des Barbares comprend sept codes principaux ; ce sont :

1° La *loi salique*, rédigée au delà du Rhin avant la conquête, et dont on attribue à Clovis une seconde publication en langue latine. Les textes que nous en avons sont ceux de Dagobert et de Charlemagne. On croit communément que la loi salique exclut les femmes de la couronne de France. Ce principe conservateur de notre monarchie n'est qu'une dérivation d'un article de ce code, en vertu duquel *aucune portion de la terre salique ne doit venir en héritage aux filles*. De là ce mot connu, que *le sceptre de France ne peut pas tomber en quenouille.*

2° La *loi des Ripuaires*, semblable à celle des Francs Saliens, et promulguée par Thierry Ier (p. 118), dans un Champ de Mars tenu à Châlons-sur-Marne.

3° La *loi des Bourguignons*, appelée aussi *loi gombette*, du nom de Gondebaud, son premier auteur, qui la fit accepter à l'assemblée d'Ambérieux, en 502. Sigismond, son fils, en publia une édition plus complète, en 517.

4° La *loi des Visigoths*, que le roi Alaric II fit rédiger, en 506, par deux jurisconsultes, l'un goth, l'autre romain, chargés de fondre ensemble les usages nationaux et le code théodosien. Plusieurs fois amendé, ce code reçut sa dernière sanction en 688, sous le règne d'Égiza, au concile législatif de Tolède.

5° La *loi des Ostrogoths*, qui n'est autre chose qu'un long édit de Théodoric, rendu en 500, dans le dessein de soumettre cette nation à la domination romaine.

6° La *loi des Lombards*, que Rotharis revisa, et dont il proposa l'acceptation à la diète de Pavie, en 643.

7° La *loi saxonne*, rédigée dans le IXe siècle par Alfred le Grand, d'après différentes lois d'Ina, Éthelbert et autres princes de l'Heptarchie. Nous n'en possédons que des fragments.

Il
rois
prod
ciaire
porta
de re
rent j
Le
nation
guerri
Dans l
obligat
La gue
les non
milices
En F
adminis
comtes
vicomte
comtes
hommes
La ju
tenues p
niers, su
D'abord
ster à ce
détermin
Chacun
La pro
1° sur le
conjurat
l'innocen
jugement
bat singu
La pein
mende ou
la société
tion ou

des peuples qui avaient
pour le fond
des caractères
anciennes et

territoriales;
de choisir la loi

tous les délits

pas tous
de vivre sous
dans le Code

États de

la civi-
l'Empire. La Pro-
l'Europe moderne,
Le christianisme
l'instrument qui
leurs âmes à la
ils seraient
chrétienne,
vue entou-
et appuyée
de foi que de raison-
moral qui,
Quelle
maintenu
des insti-
les dévastations

sur ces peuples,
de leurs lois et de les
l'Église qui posa

les fondements de ces constitutions, qui assurèrent aux citoyens de l'État plus de part au bien-être général que le peuple n'en avait eu sous la domination des Romains. En participant au gouvernement, les évêques mirent des bornes au pouvoir arbitraire des grands, qui, jusqu'alors, n'avaient vu dans l'établissement de l'ordre social qu'un moyen de faire la guerre. L'introduction du christianisme fit cesser ou rendit moins fréquentes parmi les Francs, les Anglo-Saxons, les Visigoths, les Lombards, les révolutions sanglantes qui faisaient tomber ces États des mains d'un usurpateur dans celles d'un autre. Un prince, soutenu par l'Église, trouvait, dans l'influence politique et religieuse des évêques, un appui contre la turbulence des partis. Le christianisme épura les mœurs, adoucit les sentiments, abolit l'esclavage, et rajeunit les nations usées par les excès de la civilisation elle-même.

Il est vrai que le clergé fit augmenter, sous certains rapports, la sévérité des lois; mais, au lieu de le lui reprocher, il faut convenir que ce fut par la rigueur même avec laquelle elles furent exécutées que l'humanité gagna. Si l'Église contribua à faire abroger les lois qui permettaient d'expier chaque crime par une composition pécuniaire, c'est qu'elle mettait un prix plus élevé à la vie d'un homme, et qu'elle voulait détruire l'impunité que les riches achetaient avec un peu d'argent. Si, parmi les dispositions pénales que les évêques introduisirent dans la législation des Francs et des Visigoths, il y en a de minutieuses, au moins elles accoutumaient les Barbares au joug salutaire d'un ordre social dont le but était le maintien de la paix publique.

Dès le sixième siècle, on voit le clergé participer à la puissance législative; les évêques occupaient même la première place dans les assemblées nationales. Par la part qu'on leur donnait au gouvernement, les princes revêtaient leurs ordonnances de la sanction de l'Église, et pouvaient menacer les transgresseurs de la peine de l'excommunication. Le clergé concourut ensuite, comme en Espagne, à l'élection des rois.

Tous ces codes, destinés à régir des peuples qui avaient une même origine, se ressemblent beaucoup pour le fond et pour la forme; la plupart ont, en outre, des caractères communs qui les distinguent des législations anciennes et modernes :

1° Ces lois étaient personnelles et non territoriales;

2° Elles laissaient à chacun la faculté de choisir la loi qu'il voulait suivre;

3° Elles donnaient la faculté de réparer tous les délits par des compensations pécuniaires.

Dans les royaumes où la même loi n'obligeait pas tous les sujets de l'État, les Romains continuèrent de vivre sous l'empire des constitutions impériales réunies dans le Code de Théodose II.

§ 2. — *Du Christianisme dans les nouveaux États de l'Europe occidentale.*

Les conquérants du Nord ne pouvaient recevoir la civilisation ni par leurs lois ni par celles de l'Empire. La Providence voulut que ce bienfait parvînt à l'Europe moderne, d'une source plus pure et plus sainte. Le christianisme que ces peuples trouvèrent établi, devint l'instrument qui les tira de la barbarie. Incapables d'élever leurs âmes à la simplicité sublime de la doctrine évangélique, ils seraient peut-être restés indifférents pour la religion chrétienne, ou l'auraient même proscrite, s'ils ne l'eussent vue entourée d'une pompe qui frappa leur imagination, et appuyée sur une Église qui demandait plus de foi que de raisonnement. De là naquit chez eux un sentiment moral qui, seul, pouvait les préparer à la culture intellectuelle. Quelle que fût la décadence du peuple romain, il s'était maintenu à un certain degré de civilisation, et il possédait des institutions sociales que l'Église protégea contre les dévastations des Barbares.

Aussitôt qu'elle eut établi son autorité sur ces peuples, elle s'occupa d'adoucir la férocité de leurs lois et de les faire exécuter avec plus de justice. Ce fut l'Église qui posa

les fondements de ces constitutions, qui assurèrent aux citoyens de l'État plus de part au bien-être général que le peuple n'en avait eu sous la domination des Romains. En participant au gouvernement, les évêques mirent des bornes au pouvoir arbitraire des grands, qui, jusqu'alors, n'avaient vu dans l'établissement de l'ordre social qu'un moyen de faire la guerre. L'introduction du christianisme fit cesser ou rendit moins fréquentes parmi les Francs, les Anglo-Saxons, les Visigoths, les Lombards, les révolutions sanglantes qui faisaient tomber ces États des mains d'un usurpateur dans celles d'un autre. Un prince, soutenu par l'Église, trouvait, dans l'influence politique et religieuse des évêques, un appui contre la turbulence des partis. Le christianisme épura les mœurs, adoucit les sentiments, abolit l'esclavage, et rajeunit les nations usées par les excès de la civilisation elle-même.

Il est vrai que le clergé fit augmenter, sous certains rapports, la sévérité des lois; mais, au lieu de le lui reprocher, il faut convenir que ce fut par la rigueur même avec laquelle elles furent exécutées que l'humanité gagna. Si l'Église contribua à faire abroger les lois qui permettaient d'expier chaque crime par une composition pécuniaire, c'est qu'elle mettait un prix plus élevé à la vie d'un homme, et qu'elle voulait détruire l'impunité que les riches achetaient avec un peu d'argent. Si, parmi les dispositions pénales que les évêques introduisirent dans la législation des Francs et des Visigoths, il y en a de minutieuses, au moins elles accoutumaient les Barbares au joug salutaire d'un ordre social dont le but était le maintien de la paix publique.

Dès le sixième siècle, on voit le clergé participer à la puissance législative; les évêques occupaient même la première place dans les assemblées nationales. Par la part qu'on leur donnait au gouvernement, les princes revêtaient leurs ordonnances de la sanction de l'Église, et pouvaient menacer les transgresseurs de la peine de l'excommunication. Le clergé concourut ensuite, comme en Espagne, à l'élection des rois.

Le droit d'asile des églises devint pour le clergé un moyen d'augmenter sa puissance salutaire. L'idée que la sainteté du sol sur lequel une église avait été bâtie, rendait inviolable tout ce qui s'y trouvait, frappa l'imagination des Barbares, et les pénétra de foi, de vénération. Dans les temps de troubles et de désordres qui suivirent leurs invasions, le cas où un innocent se retirait dans une église pour échapper aux haines d'ennemis puissants, devait être plus fréquent que celui de voir l'asile profané par un coupable. Par là, le clergé acquit aux yeux du peuple, qui voyait en lui le protecteur de l'infortune et le sauveur de l'innocence, une considération à laquelle aucune autre autorité ne put s'élever, une influence heureuse sur le pouvoir judiciaire, surtout dans les villes où les évêques résidaient.

Le ressort de la juridiction ecclésiastique fut étendu principalement à l'égard des causes matrimoniales. Les législateurs des Barbares ne s'étaient jamais avisés de faire des règlements sur le mariage et sur les cas d'empêchement. Tout ce que ces peuples trouvèrent établi sous ce rapport, leur était nouveau; ils regardaient les lois matrimoniales comme purement ecclésiastiques, et laissèrent au clergé le soin de les faire respecter. Toutefois les évêques eurent tant de peine à faire observer les règlements de l'Église sur les empêchements matrimoniaux, contre le concubinage et le divorce, que saint Boniface proposa au pape Zacharie de se relâcher de leur sévérité; mais le pape s'y refusa, par la conviction qu'il valait mieux souffrir, sans l'approuver, que les lois de l'Église fussent temporairement enfreintes, que d'en affaiblir l'autorité par des concessions expresses.

L'Église eut plus de peine encore à établir la partie de sa juridiction qui s'étendait sur les délits des laïques, parmi lesquels étaient rangées plusieurs actions que les Barbares n'avaient jamais regardées comme répréhensibles, telles que l'inceste, la fornication, la bigamie, l'ivrognerie. Pendant plus d'un siècle, elle ne put exercer sa sévérité que contre ceux de ces délits qui étaient publics

et notoires; rarement une confession volontaire lui permettait-elle de dicter des pénitences pour des péchés cachés. Mais, vers la fin du VIIIe siècle, elle trouva le moyen d'y porter remède. L'autorité civile imposa au peuple l'obligation de se présenter devant les commissaires (*missi*) par lesquels les évêques faisaient faire annuellement la tournée de leurs diocèses. Ces commissaires ne se contentaient pas de prononcer la punition des pécheurs, ils l'exécutaient eux-mêmes sur-le-champ. L'organisation de ces tribunaux ambulants corrigeait le peuple grossier des campagnes.

Depuis longtemps il s'élevait de toutes parts de saintes pépinières, les couvents, d'où l'on tirait les évêques, et ces intrépides missionnaires qui portèrent le christianisme chez les Barbares et en scellèrent la vérité de leur sang. Cette circonstance accéléra la réunion des moines et du clergé en un seul corps. Un plus grand nombre de moines prirent les ordres sacrés pour se rendre habiles à l'épiscopat et aux missions. Au VIIIe siècle, il n'y eut presque plus un seul religieux qui ne fût prêtre. Les maisons monastiques qui jouissaient, à cette époque, d'une réputation particulière de sainteté, étaient le monastère du Mont-Cassin, fondé par saint Benoît; celui de Lérins, fondé, en 391, par saint Honorat, évêque d'Arles; de Luxeuil, fondé, en 602, par saint Columban; de Saint-Martin, à Tours; de Saint-Denis, à Paris; de Fontenelle, en Normandie; de Saint-Gall, en Suisse. La plupart des maisons fondées au VIIe et au VIIIe siècle durent la prospérité à laquelle elles sont parvenues aux travaux pénibles par lesquels ces pieux solitaires défrichèrent les terres stériles, extirpèrent les broussailles, desséchèrent les marais. Par l'exemple d'activité, d'industrie et d'économie qu'ils donnèrent, ils devinrent les bienfaiteurs de l'humanité.

Au-dessus de tout, s'élevait le Saint-Siége, qui, par l'immutabilité de sa juridiction, était une autre Providence pour les sociétés modernes, qu'il était appelé à reconstituer.

CHAPITRE III.

Naissance de la république chrétienne en Europe.

---

§ 1er. — *Pontificat de S. Grégoire le Grand* (590-601).

Action sociale du Saint-Siége. — L'action du Saint-Siége sur la société, dit M. Mœller, prit un caractère nouveau sous le pontificat de SAINT GRÉGOIRE LE GRAND. Depuis que, par la conversion de Constantin, l'Église avait été légalement reconnue dans l'empire romain, les *souverains pontifes* avaient défendu, à la tête de l'épiscopat, d'une part la pureté du dogme chrétien contre les hérétiques, et de l'autre, les droits de l'Église contre les empereurs; mais la constitution de l'Empire les avait empêchés jusque-là d'exercer sur la société elle-même une influence plus directe. Lorsque par l'invasion des peuples germains l'empire d'Occident eut été successivement démembré et enfin détruit, les papes se déclarèrent les protecteurs des populations catholiques vaincues et souvent persécutées par leurs nouveaux maîtres qui étaient ou païens ou ariens. Un royaume catholique s'était élevé, il est vrai, dans la Gaule, où Clovis embrassa avec les Francs la foi orthodoxe (p. 67); mais la profonde corruption de ses successeurs paralysa la force civilisatrice de l'Église. Enfin les migrations des peuples germains finirent, et les papes, fidèles à leur mission divine, commencèrent la grande œuvre de la régénération sociale. Ce fut saint Grégoire le Grand qui en jeta les premiers fondements.

Pontificat de saint Grégoire le Grand. — Grégoire, fils du sénateur *Gordien*, comptait le pape *Félix IV* parmi ses ancêtres. Né l'an 550 à Rome, il y occupa la charge de préteur; mais il y renonça bientôt pour embrasser la vie religieuse (573) dans un couvent qu'il avait lui-même

fondé. Quelques années après (580), le pape *Pélage II* l'envoya comme son apocrisiaire ou légat auprès des empereurs d'Orient *Tibère* et *Maurice*. Grégoire en obtint souvent des secours pour l'Italie, que la tyrannie des Lombards réduisait à l'état le plus déplorable; et c'est encore pendant son séjour à Constantinople qu'il composa ses *Morales*, qui ont toujours été en si grande estime dans l'Église. De retour à Rome, il rentra dans son couvent dont il fut élu abbé. A la mort de Pélage II, les suffrages unanimes du clergé, du sénat et du peuple, le portèrent malgré lui à la chaire de Saint-Pierre (590). Les circonstances étaient difficiles: les Lombards menaçaient Rome, qu'une peste ravageait en même temps, et, d'un autre côté, les empereurs byzantins continuaient d'attenter, par leurs prétentions, à l'indépendance de l'Église; double danger qu'il était important de conjurer pour la sécurité du Saint-Siége.

Dès qu'il eut accepté le pontificat, Grégoire le Grand s'occupa des affaires de l'Église avec une infatigable activité; sa sollicitude embrassa tous les pays chrétiens depuis l'Écosse jusqu'en Afrique, et depuis l'Atlantique jusqu'à l'Indus. Il travailla d'abord à maintenir la pureté du dogme, et il y parvint par le retour à l'Église de plusieurs évêques schismatiques, et par l'extirpation de l'hérésie des *Donatistes*(1) en Afrique; puis, il s'efforça de rétablir la discipline parmi le clergé, et de mettre fin aux abus de la *simonie* qui s'était introduite surtout chez les Francs et les Visigoths; enfin il s'opposa énergiquement aux prétentions de *Jean le Jeûneur*, patriarche de Constantinople, qui, s'arrogeant le titre d'évêque *œcuménique* ou universel, menaçait ainsi la hiérarchie de l'Église: Grégoire le Grand fit triompher les droits du Saint-Siége; mais il ne prit pour lui-même que le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu*.

En raffermissant sur leurs bases le dogme, la discipline et la hiérarchie, Grégoire le Grand préludait à la régénération sociale. Pour continuer cette grande œuvre, il

(1) Cette hérésie tirait son nom de *Donat*, évêque du IVe siècle, qui avait produit un schisme en refusant d'admettre à la communion les *traditeurs*, c'est-à-dire ceux qui, pendant la persécution de Dioclétien, avaient livré les livres sacrés aux païens.

fallait convertir les païens et les ariens. Aux *Anglo-Saxons* encore idolâtres de la Grande-Bretagne, il envoya des missionnaires; il en envoya de même aux *Barbariciens* de Sardaigne, et ces deux îles commencèrent à connaître les bienfaits du christianisme. Chez les Lombards et les Visigoths ariens, il ramena à l'orthodoxie, ici *Agilulf*, époux de la pieuse *Théodelinde*, là *Reccarède* à qui son zèle mérita le glorieux surnom de *Catholique*. Ainsi se régénéra l'occident de l'Europe, et ce fut un bienfait du Saint-Siége.

Malgré ses infinies occupations, saint Grégoire le Grand trouvait encore le temps de veiller à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle il ouvrit des écoles; aux pauvres et aux malades, pour lesquels il fonda des hospices; il introduisit dans l'Église le chant, dit *Grégorien* de son nom, entretint une volumineuse correspondance, et écrivit un grand nombre d'ouvrages théologiques qui sont encore pour l'Église un trésor et un modèle.

§ 2.— *Conversion des Anglo-Saxons et leur histoire jusqu'à la réunion de l'Heptarchie en un seul royaume* (596-827).

Premiers missionnaires des Anglo-Saxons, 596.—Les Anglo-Saxons se distinguaient, entre tous les peuples de race germaine, par la férocité de leurs mœurs (p. 92), et les Bretons eux-mêmes s'étaient abrutis dans des combats sans fin. Leur clergé, loin de chercher à convertir leurs ennemis païens, s'était corrompu lui-même. Un hasard, suscité par la Providence, conquit au christianisme ses plus féroces ennemis, sous le règne d'Ethelbert, roi de Kent et 3e Bretwalda (p. 93), et sous le pontificat de *saint Grégoire le Grand.* Des esclaves anglo-saxons avaient été exposés en vente au marché de Rome. Frappé de leurs beaux traits, le pontife s'informa de leur pays: *Ils sont Angles*, lui répondit-on, *mais idolâtres.— Ce ne seraient pas des Angles* (Angli), *mais des Anges* (Angeli), *s'ils étaient chrétiens*, s'écria le saint pape; et dès lors il conçut le pieux dessein d'arracher cette nation aux erreurs du paganisme.

Éthelbert avait épousé *Berthe*, fille de Caribert (p. 121), zélée chrétienne dont la piété commençait à faire sentir son heureuse influence, lorsque commencèrent les travaux apostoliques du moine *Augustin*. Envoyé par saint Grégoire avec quarante autres prêtres, il passa par la France où les rois d'Austrasie, de Bourgogne et de Soissons leur firent un accueil digne de leur mission. Clotaire II même leur associa quelques prêtres francs pour leur servir d'interprètes. Ils arrivèrent, en 596, sur la côte de Kent, dont ils trouvèrent les habitants préparés à recevoir leurs saintes prédications. Éthelbert se soumit au baptême, et 10,000 des plus nobles Saxons se convertirent avec lui.

Saint Grégoire, ravi de ce succès, envoya bientôt au conquérant spirituel le *pallium*, insigne du haut épiscopat. Kenterbury (Cantorbéry) devint dès lors la métropole de l'Angleterre méridionale.

Le christianisme ne fut pas moins heureux dans l'Essex, où se convertit, vers l'an 600, *Sebert*, neveu d'Éthelbert, par les soins de *Mellitus*, premier évêque de Londres.

Le clergé breton. — Augustin s'efforça de réformer le clergé breton que le pape avait soumis à sa juridiction : après l'avoir convoqué à un synode, il l'invita à rétablir la discipline ; mais les évêques bretons refusèrent de joindre leurs efforts aux siens pour la conversion des Anglo-Saxons, et à la mort d'Éthelbert (616), la lumière du christianisme faillit s'éteindre une seconde fois en Angleterre.

Heureuse influence de Laurentius. — *Éadbald*, fils d'Éthelbert, n'écoutant que ses passions, abjura la foi chrétienne, afin de pouvoir épouser sa belle-mère, et les fils de Sebert expulsèrent les prêtres chrétiens de l'Essex ; mais *Laurentius*, successeur d'Augustin au siége de Cantorbéry (619), arracha Éadbald au double crime de l'inceste et de l'idolâtrie. La conversion définitive des Saxons de l'E. n'eut lieu qu'un demi-siècle après.

4e *et* 5e *Bretwalda : Redwald*, 616-7, et *Edwin*, 617-633.—REDWALD, 4e Bretwalda, s'était d'abord converti ; mais il retomba dans le paganisme. Il s'opérait alors d'étranges choses dans le pays de Galles et dans la Northumbrie. *Edwin*, privé de la couronne northumbrienne

par son beau-frère *Edilfrid* (Alfred), se réfugia chez *Cadvan*, monarque gallois. L'hospitalité du prince breton attira sur lui la vengeance de l'usurpateur. Les deux armées se rencontrèrent près de Chester. Au sommet d'une montagne voisine, Edilfrid aperçut une foule de gens sans armes; c'étaient les moines de Bangor qui, comme Moïse, espéraient décider, par leurs prières, du sort de la bataille : *S'ils prient*, s'écria le féroce païen, *ils combattent contre nous ;* et il les fit tous égorger au nombre de douze cents. Cadvan fut défait, et l'immense monastère de Bangor rasé jusqu'aux fondements (614).

Edwin, après diverses aventures, alla chercher un asile à la cour du Bretwalda. Edilfrid l'y poursuivit; mais il périt dans un combat livré à Redwald (616). Les enfants de l'usurpateur se sauvèrent dans le nord de l'île, et les deux couronnes northumbriennes furent réunies sur la tête d'Edwin par les armes victorieuses de son protecteur.

Edwin parvint même au titre de Bretwalda, dignité qu'il illustra par sa conversion. Il la dut aux instances de sa femme *Édilberge*, fille d'Éthelbert, et au zèle du missionnaire *Paulin*, qui fut promu, comme Augustin, aux honneurs épiscopaux, et c'est alors que York devint la métropole du nord, comme Cantorbéry l'était du midi. La conversion de l'Est-Anglie, préparée par Edwin, fut consommée l'an 629 par son frère *Sigebert*, auquel un heureux exil avait fait connaître l'Évangile en France. *Félix,* prêtre bourguignon, qu'il avait appelé dans ses États, y prêcha le christianisme, et le monarque y fonda les premières écoles saxonnes d'après le plan de celles qu'il avait vues sur le continent.

Lutte entre le paganisme et le christianisme ; 6e Bretwalda : Oswald (635-642). — Edwin périt, avec son fils Osfrid, dans une bataille contre *Penda*, roi de Mercie, et *Céadwalla*, roi de Gwynez (Nord-Galles), tous deux idolâtres et jaloux de la suprématie northumbrienne. Cet événement divisa la monarchie des Northumbriens. *Eanfrid*, fils d'Édilfrid, revint d'Écosse avec ses deux frères, *Osric* et *Oswald,* pour prendre possession de la couronne bernicienne, son héritage paternel. Osric s'empara de la deïrienne, patrimoine de sa maison, mais auquel les fils d'Edwin avaient un droit plus juste. *Eadfrid,* l'aîné de ces princes, alla se rendre à Penda, qui le fit traîtreusement égorger; les autres se retirèrent en France sous la protection du roi *Dagobert.*

Eanfrid et Osric, montés sur le trône, le souillèrent par une apostasie qu'ils payèrent de leur sang. La pieuse indignation des Northumbriens raya les noms de ces princes apostats de la généalogie royale; et l'époque de leur règne fut marquée dans les annales par l'épithète expressive de l'*année malheureuse.*

Oswald, élu 6e Bretwalda, eut à venger et sa famille et son pays. D'une part, il tua dans une bataille le meurtrier de ses frères, et de l'autre, il rétablit le christianisme dans les deux royaumes northumbriens. Ce prince, après avoir soumis les Scots et les Pictes à l'état de vassaux, périt, comme Edwin, en combattant contre Penda (642). La reconnaissance de ses sujets recueillit ses dernières paroles : *Que Dieu,* dit Oswald en tombant, *ait pitié des âmes de mon peuple.*

Triomphe du christianisme; 7e Bretwalda : Oswio, 643-670. — Oswio, frère d'Oswald, lui succéda dans la dignité de Bretwalda. Dès la seconde année de son règne, effrayé par les prétentions rivales d'*Oswin*, fils d'Osric, il lui céda la Deïrie, pour le mettre à mort bientôt après. Toutefois il ne recueillit aucun fruit de sa cruauté. *Oidilwald*, fils de sa victime, parvint à se placer sur le trône deïrien par l'influence de Penda.

Oswio réussit à se ménager l'amitié du Mercien, par le mariage de son fils *Alchfrid* et de sa fille *Alchflède* avec *Cyneburge* et *Péada*, l'une fille, l'autre fils de Penda, qui tous deux embrassèrent le christianisme. Oswio fut encore assez heureux pour faire adopter la nouvelle religion par *Sigebert*, roi d'Essex.

Penda remuait toujours malgré ses quatre-vingts ans. Il avait fait périr trois rois des Est-Angles, et deux des Northumbriens; il voulut en finir avec la nation northumbrienne. Le désespoir ranima le courage d'Oswio. Penda perdit la bataille, près de Winwidfield, sur l'Air, et le paganisme périt avec lui (654). *Wulphère*, fils de Penda, acheva la conversion des Merciens (655). La réforme du clergé breton couronna les efforts d'Oswio. Dans le synode de Withby, que présida l'archevêque *Wilfrid* d'York (664), les évêques bretons se conformèrent aux usages romains par rapport à l'époque de la célébration de la Pâque. A la mort d'Oswio (670), la dignité de Bretwalda cessa, et avec elle toute unité entre les princes anglo-saxons.

Influence sociale du christianisme en Angleterre. — Le seul royaume encore infecté du paganisme était celui de Sussex. L'archevêque Wilfrid, expulsé de son siége par *Egfrid*, fils d'Oswio, se retira dans le Sussex, dont il opéra la conversion (680). Le christianisme changea totalement le caractère des Anglo-Saxons, qui, de païens les plus féroces, devinrent les chrétiens les plus fervents. Plus de trente rois et reines anglo-saxons quittèrent le monde pour servir Dieu dans la solitude du cloître. Une foule de missionnaires, dans le cours du VIIe et du VIIIe siècle, sortirent de la Grande-Bretagne pour aller évangéliser la Germanie et la Scandinavie. L'esclavage fut aboli, et un commerce paisible s'établit entre les vainqueurs et les vaincus. De cette époque date la fondation des monastères, qui devinrent non-seulement des asiles de piété, mais encore des refuges pour les sciences et les lettres, au moment où les malheurs de la guerre les exilaient de presque toute l'Europe.

Civilisation chrétienne de l'Irlande, antérieure à la

conversion de l'Angleterre. — Les Irlandais, d'abord indociles à la voix de *Palladius,* s'étaient convertis vers 420 à celle de l'Écossais *Succath*, dont le pape *Célestin Ier* changea le nom en celui de *Patricius* (saint Patrick). La civilisation, fille du christianisme, valut à l'Irlande l'honneur d'être surnommée l'*île des Saints et des Savants.* Un de ses moines, *saint Columban,* prêcha l'Évangile aux Pictes, et l'abbaye de Columbkill ou d'Iona rivalisa de piété et de lumières avec l'infortuné monastère de Bangor.

Northumbrie, Mercie et Wessex. — Depuis la mort d'Oswio, les trois royaumes de Northumbrie, de Mercie et de Wessex se disputèrent la domination de la Grande-Bretagne, qui fut enfin réunie sous un même sceptre chrétien par *Egbert,* roi de Wessex, au commencement du IXe siècle.

Royaume de Northumbrie (670-827). — Après Egfrid, fils d'Oswio, *Alfrid,* son frère naturel, et surnommé le *Roi lettré,* monta sur le trône, qu'il occupa dix-neuf années avec bonheur (686-705). L'histoire de ses successeurs n'offre plus qu'un spectacle continuel de perfidies, de trahisons et de meurtres, qu'il serait aussi long que fastidieux de raconter. Il suffit de dire que dans l'espace d'un siècle, quarante rois prirent le sceptre, et que, dans ce nombre, à peine en compte-t-on un seul qui soit mort en paisible possession de la royauté. Sept furent tués, et six détrônés par leurs sujets rebelles. Cet état de choses dura jusqu'au moment où les Danois éteignirent complétement la dynastie northumbrienne, en 867.

Cette époque et ce pays ont du moins vu naître une foule d'hommes illustres, bienfaiteurs de leur siècle et de leur patrie : *Bède le Vénérable,* auteur de plusieurs ouvrages, entre autres l'*Histoire ecclésiastique de la nation des Angles;* le savant *Alcuin*, dont les écrits consistent en poëmes, introductions à diverses sciences, traités théologiques et correspondance intéressante avec les personnages les plus célèbres du temps; l'archevêque *Egbert* d'York, son maître, et *SS. Ewald, Willebrord, Lulle, Willehad,* etc., qui devinrent les apôtres de la Germanie septentrionale.

Royaume de Mercie (654-824). — *Wulphere*, fils de Penda, aspira d'abord à la dignité de Bretwalda; mais il périt dans une bataille contre les Northumbriens (675). L'autorité de ses successeurs fut restreinte à la Mercie. Cependant la puissance des Merciens fut rétablie par *Éthelwald*, neveu de Penda (718-757). Ce prince ambitieux et despotique étendit sa domination sur tous les rois de l'Heptarchie, excepté ceux de Wessex et de Northumbrie. Les Bretons de Galles lui payèrent un tribut. Il périt dans une révolte, et *Offa*, un de ses parents, lui succéda (757-796). Ce prince réprima les Gallois, entretint des relations amicales avec Charlemagne, et fit recueillir en code les lois de son peuple. Il eut pour successeur *Cénulf*, descendant de Penda, qui pendant un règne de vingt-six ans (796-819) maintint son autorité sur les autres princes anglo-saxons. Après sa mort, des dissensions intestines forcèrent bientôt les Merciens à se soumettre au roi de Wessex (625).

Royaume de Wessex (642-827). — Après la mort d'Oswio, le roi *Coinwalch* défendit avec succès son indépendance contre Wulphère, roi de Mercie. Il mourut en 672. *Céadwalla*, l'un de ses successeurs, devint un grand prince, c'est-à-dire, selon les idées du temps, qu'il fut entreprenant, guerrier et heureux. Il soumit le royaume de Sussex, marqua profondément ses traces dans celui de Kent, et termina sa vie par un pèlerinage à Rome, où le pape *Sergius* lui donna le baptême. Il y fut enterré dans l'église de Saint-Pierre.

Ina, son successeur, hérita de ses vertus guerrières, auxquelles il en ajouta de plus précieuses encore, la justice, la sagesse et la prudence. Il conquit le Cornwall; mais il traita les vaincus avec une générosité jusqu'alors étrangère aux conquérants saxons. Il donna de bonnes lois à ses peuples, et son règne de trente-sept ans, quoique troublé par quelques fermentations intestines, peut être regardé comme l'un des plus fortunés et des plus glorieux de l'Heptarchie (728). Le savant évêque *Aldelhm* et le célèbre *Winfrid* (S. Boniface) étaient ses contemporains.

L'histoire des successeurs d'Ina est peu connue : les

guerres contre les Bretons d'une part, et de l'autre, entre les rois anglo-saxons, voisins du Wessex, continuèrent presque sans interruption, et la constitution politique du royaume, qui donnait aux seigneurs le droit d'élire le souverain, amena plusieurs guerres civiles. *Brithric* s'empara en 784 de la couronne, malgré l'opposition du véritable héritier, *Egbert*, qui, trop faible encore pour faire valoir ses droits, alla prendre service dans les armées de Charlemagne. C'est là qu'il acquit ce mérite supérieur qui, dans la suite, le fit régner avec tant d'éclat. Familiarisé avec les mœurs françaises, il porta dans son pays les vrais trésors de cette nation, la plus célèbre alors et toujours par sa valeur et son urbanité. Ce moment se fit attendre jusqu'à l'année même où son illustre protecteur ceignit la couronne impériale (800). Brithric mourut, et la noblesse s'empressa de rappeler au trône de ses ancêtres Egbert, unique rejeton des premiers conquérants de la Bretagne, et avec lequel s'ouvrit une nouvelle période pour l'Angleterre qu'il réunit tout entière sous son sceptre (827).

§ 3. — *Conversion des Suèves et des Visigoths en Espagne, et leur histoire jusqu'à Reccarède le Catholique* (526-601).

Établissement du royaume des Visigoths.—Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, avait par son intervention sauvé le royaume gaulois des Visigoths (p. 61, 65). En mourant, il confia l'administration de l'État et l'éducation du roi mineur Amalaric, à *Theudis*, frère d'*Ildebald*, l'un des successeurs de Théodoric (p. 63). Amalaric devenu majeur épousa, pour s'affermir sur le trône, *Clotilde*, fille chrétienne de Clovis ; mais les mauvais traitements dont il l'accabla pour l'amener à l'arianisme, le conduisirent lui-même à sa perte. Attaqué par *Childebert*, roi de Paris et frère de la princesse, il fut défait et périt dans sa fuite (531). Theudis alors s'empara de la couronne, transféra la résidence royale de Narbonne à Barcelone, et repoussa les Francs au delà des Pyrénées qu'ils avaient

franchies. Dès lors la couronne devint élective, et l'ambition des grands, dont Theudis avait accru les priviléges, amena fréquemment des guerres civiles dans la monarchie gothique.

Après l'assassinat de Theudis (548), les grands déférèrent la couronne à THEUDÉGISILE, qui ne la garda qu'un an. AGILA fut élu à sa place. Dans une révolte qui éclata peu après, *Athanagild*, un des seigneurs, se mettant à la tête des rebelles, appela les Grecs à son secours. Une flotte grecque, commandée par le patrice *Libérius*, aborda l'an 554 sur les côtes d'Espagne (p. 83); Agila fut vaincu et tué; mais ATHANAGILD, qui lui succéda, ne put expulser les Grecs de la Bétique, où ils se maintinrent encore soixante-dix ans.

Royaume des Suèves. — On connaît peu l'histoire des Suèves, établis dans la Galice, au nord du Portugal. Au milieu du VIe siècle, CARARIC, leur roi, rentra avec tout son peuple dans le sein de l'Église, en abjurant l'arianisme : conversion due en grande partie à *saint Martin*, qui, venu de la Pannonie, fonda le couvent de Duma en Galice. THÉODEMIR, successeur de Cararic, acheva d'éteindre l'arianisme dans son royaume, et, dans le concile de Braga (561), tout le clergé fit publiquement une profession de la foi catholique.

Partage et réunion de la monarchie visigothe.—Athanagild entretint des relations amicales avec les Francs, et maria ses deux filles, *Brunehaut* et *Galsuinde*, à *Sigebert*, roi d'Austrasie, et à *Chilpéric*, roi de Neustrie. Il dompta l'ambition des grands, et mourut après un règne paisible de quatorze ans (567).

La mort d'Athanagild (567) donna deux rois aux Visigoths. LIUWA régna sur la Septimanie et LÉOVIGILD sur l'Espagne, à laquelle il réunit, en 572, la province de son collègue. Léovigild s'associa son fils *Herménégild*, qui, cédant aux sollicitations d'*Ingonde*, sa femme, fille de Brunehaut, et à celles de *Léandre*, évêque de Séville, se déclara catholique, et dans son second baptême prit le nom de *Jean*. Léovigild assiégea Séville, où s'était retiré son

fils, et la prit après de longs efforts. Herménégild trouva le moyen de s'échapper. Le père le poursuivit à Cordoue, lui offrit sa grâce, le trompa, et le fit jeter dans les chaînes à Valence (584). Le prince captif persista dans sa religion, et le jour de Pâques de l'an 585, il mourut martyr de sa nouvelle foi. Le père assassin, comme pour étouffer ses remords, porta ses armes contre les Suèves, dont il détruisit le royaume, contre les Basques, qu'il soumit à son sceptre, et contre les Grecs, auxquels il enleva Cordoue; mais il ne survécut longtemps ni à son crime ni à ses victoires, et Reccarède, son fils, monta sur le trône (586) pour effacer la tache du nom paternel.

Reccarède le Catholique, 586-601.—RECCARÈDE venait de défendre avec succès la Septimanie contre le roi *Gontran* et le duc *Didier* (585-587), dernière guerre où les nations des Francs et des Goths se soient trouvées aux prises l'une avec l'autre. Après la conclusion de la paix (589), jaloux de détruire l'arianisme, il assembla le troisième concile de Tolède, où soixante-dix évêques prononcèrent l'anathème contre l'hérésie d'Arius. Ce grand acte valut à Reccarède le surnom de *Catholique;* sa bienfaisance lui fit décerner le prénom de *Flavius* qui rappelait le règne de Théodose : prénom honorable qui fut adopté par la plupart des rois visigoths, ses successeurs. Après avoir anéanti plusieurs révoltes du parti arien, Reccarède s'attacha à régler l'intérieur de son royaume. Il y travailla de concert avec l'évêque Léandre et le pape saint Grégoire le Grand. La fusion des trois peuples des Visigoths, des Suèves et des Romano-Espagnols, s'opéra bientôt; la constitution germaine du royaume fut conservée, mais avec la forme administrative romaine, et la langue latine prévalut à tel point que la langue gothique s'éteignit tout à fait. Reccarède est aussi le premier roi visigoth qui se fit sacrer solennellement par les mains d'un prélat. Depuis son règne, les évêques acquirent une grande et heureuse influence dans le gouvernement, et préparèrent ainsi la mémorable révolution qui, vers la fin du 7ᵉ siècle, transporta les affaires publiques des assemblées nationales aux conciles. Recca-

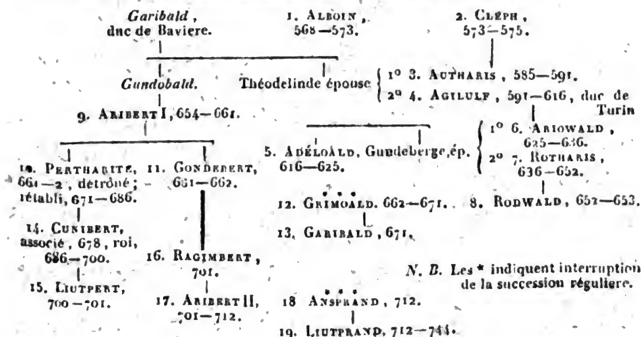
rède mourut en 601, laissant un nom encore cher aux Espagnols et pour successeur son fils *Liuwa II.*

§ 4.—*Conversion des Lombards et leur histoire jusqu'au règne de Liutprand* (575-712).

Autharis, 585-591.—Le royaume qu'*Alboin* avait fondé dans l'Italie septentrionale était menacé par deux ennemis à la fois : les Grecs qui tentèrent de reprendre leurs provinces perdues, et les Francs qui avaient à prendre revanche des invasions de plusieurs ducs lombards dans le midi de la Gaule. En effet, *Maurice*, empereur d'Orient, se ligua avec *Childebert II*, roi des Austrasiens, et *Smaragdus*, successeur de l'exarque Longin, battit l'armée lombarde et reprit la forteresse de Brissello (584). Alarmé de cette critique position, les ducs, ne voyant plus de ressource que dans l'union monarchique, se donnèrent pour roi le vaillant fils de Cleph, nommé AUTHARIS (1).

Ce prince, instruit par l'exemple et le malheur de son père, s'attacha les ducs, d'abord par la reconnaissance, en les confirmant dans leurs duchés, ensuite par le devoir, en les obligeant à lui payer la moitié de leurs revenus. De sages lois contre le vol, le meurtre et d'autres crimes, assurèrent le repos des familles, et l'adoption de l'arianisme rapprocha les conquérants, encore païens, de la croyance des peuples conquis.

(1) Voici la série des rois lombards successeurs d'Alboin :



Tout était ainsi réglé, lorsque Childebert II parut avec ses Austrasiens (586). Autharis et ses ducs s'enfermèrent dans leurs places fortes, laissant ce prince ravager impunément le pays. Des présents le déterminèrent à rentrer dans ses États; mais il reparut bientôt en Italie (588). Autharis se montra alors, et remporta sur les Francs une victoire complète. Une troisième expédition ne valut à Childebert qu'un grand nombre de captifs (590). Le roi lombard, plus heureux contre les Grecs, parcourut en vainqueur toute la péninsule jusqu'à Rhégium, et là, poussan son cheval dans la mer, comme pour prendre possession de cet élément qui n'obéit qu'à Dieu, il s'écria dans son fol orgueil : *Ce sera là la limite de l'empire lombard !* Mais le Ciel l'enleva quelques jours après à ses présomptueuses prétentions (591).

Agilulf, 591-615.—Autharis laissait une illustre veuve, *Théodelinde*, fille de *Garibald*, duc de Bavière, douée de charmes que relevaient d'éminentes qualités. Cette princesse s'était tellement concilié l'admiration et l'amour des Lombards, qu'ils promirent le trône à l'époux de son choix. Théodelinde déclara que le duc de Turin lui semblait digne du trône, et le valeureux AGILULF (Agilolf) fut proclamé l'an 591, à Milan.

Agilulf répondit à la confiance de Théodelinde et de la nation. Aussi prudent que courageux, il conclut avec les Francs une paix durable (605), fiança son fils *Adéloald* (Adelwad) à la fille de Théodebert II, consolida par ses victoires la monarchie lombarde, et cédant à la douce éloquence de la reine, il embrassa le christianisme, à la vive joie de saint *Grégoire le Grand* (p. 104).

Ce pontife entretenait une correspondance avec la reine Théodelinde, à laquelle il envoyait de temps en temps quelques-uns de ses écrits avec des cadeaux pour ses enfants ou pour elle-même. C'est à lui qu'elle dut un clou de la croix de Jésus-Christ, dont elle fit fabriquer la célèbre *Couronne de fer*, qui servit par la suite au couronnement des rois d'Italie.

Adéloald, 616-625, *et Ariowald*, 615 636.—ADÉLOALD,

fils et successeur d'Agilulf, l'essaya pour la première fois sur sa tête (616). Son règne, qui se passa presque tout entier sous la tutelle de sa mère, ne présente rien d'important, et c'est une preuve du bonheur dont jouirent les peuples. La cour toutefois ne fut pas à l'abri des intrigues. Ariowald (Ehrenwald), duc de Turin, son beau-frère, le détrôna (625), et cette usurpation hâta les jours de Théodelinde, dont il avait épousé la fille *Gundeberge*. Son règne est, du reste, fort peu connu.

Rotharis, 636-652. — A la mort d'Ariowald, en 636, Gundeberge, sa femme, qu'il tenait, sur un soupçon, renfermée depuis trois ans, fut rétablie sur le trône. A l'imitation de Théodelinde, elle épousa le prince le plus distingué des Lombards, Rotharis, duc de Brescia, dont le ferme génie calma les troubles occasionnés par l'usurpation de son prédécesseur. Le nouveau roi poussa la sévérité jusqu'à la rigueur envers les ducs turbulents; il conquit Gênes et toute la côte de la Ligurie (641), s'empara de quelques parties du Frioul restées entre les mains des Grecs, remporta, l'an 642, une victoire signalée sur *Platon*, exarque de Ravenne, et publia le code des lois lombardes, base de la législation italienne (p. 97).

Rotharis et les autres législateurs lombards ne réglèrent point la constitution politique de leur pays; ils voulaient sans doute éviter par là que les lois destinées à garantir la sûreté des personnes et celle des fortunes dépendissent de la forme du gouvernement. C'était condamner les lois à l'instabilité, la pire de toutes les choses; et la couronne à l'élection, le pire de tous les États.

Rodwald, 651-3, *Aribert Ier*, 653-661, etc. Rodwald, fils et successeur de Rotharis, périt de la main d'un Lombard dont il avait outragé la femme (653). La nation, toujours jalouse de concilier le droit d'élection avec la reconnaissance et le respect dus à la famille royale, le remplaca par Aribert Ier, neveu de la reine Théodelinde. Aribert, consultant plutôt la tendresse paternelle que l'avantage public, voulut que ses deux fils, Pertharis ou Pertharite et Gondebert, régnassent conjointement, l'un à Milan

et l'autre à Pavie. Les deux frères ne purent s'accorder, et leur désunion causa leur ruine. Gondebert appela, pour dépouiller son collègue, l'ambitieux *Grimoald*, duc de Bénévent, qui le massacra d'abord, vainquit ensuite Pertharis, et s'appropria les États des deux rois ennemis (662). Pertharis se réfugia chez le caghan des Awares, et plus tard en France, où *Clotaire III* le reçut honorablement. Grimoald épousa la sœur du prince détrôné, dans l'espoir que cette alliance affermirait la couronne sur sa tête. L'histoire romanesque de Pertharis nous fait connaître la générosité dont les seigneurs lombards étaient capables. Grimoald avait permis au monarque déchu de revenir dans sa patrie; mais l'indiscrète joie que le peuple fit éclater à son retour, ralluma la haine de l'usurpateur. Forcé de fuir une seconde fois, Pertharis ne dut son salut qu'à la fidélité d'un ami. Grimoald fut assez grand pour récompenser l'action héroïque de cet ami; et celui-ci, de son côté, aima mieux suivre Pertharis dans l'exil que de vivre sans lui à la cour, comblé d'honneurs et de richesses. Les Francs marchèrent au secours de Pertharis : Grimoald fit semblant de leur abandonner son camp, rempli d'abondantes provisions; revenant ensuite sur ses pas, il les surprit près d'Asti, les mit en déroute, et fit perdre à son rival l'espoir de reprendre sa couronne.

Guerres civiles, 671–712. — Après la mort de Grimoald (1), les seigneurs lombards rappelèrent Pertharis de son exil (672), allèrent au-devant de lui presqu'au pied des Alpes, et le reconnurent pour leur roi. Instruit par le malheur, il gouverna son peuple avec autant de modération que de bonheur, et, pour fermer à *Hunibald*, fils de Grimoald, le chemin du trône, il eut soin, avant de mou-

(1) Ce prince jouissait d'une telle réputation de sagesse, qu'une tribu de Bulgares le supplia de la recevoir au nombre de ses sujets; il y consentit, et lui céda des terres dans le comté de Molise. Ces Bulgares servirent, contre l'empereur Constant II, *Garibald*, fils de Grimoald.

Les différentes nations qui vinrent s'établir en Italie conservèrent toutes quelque chose de leur langage; de là vient cette diversité de dialectes qu'on y remarque.

rir, de faire élire pour son successeur son propre fils CUNIBERT, auquel la douceur de ses mœurs et son amour pour les lettres gagnèrent tous les cœurs. Pendant la minorité de LIUTPERT, son fils, RAGIMBERT, neveu de Pertharis et duc de Turin, sut, à la faveur d'une guerre civile, s'emparer de la couronne. Il la transmit à son fils ARIBERT II. Les Bavarois essayèrent de rétablir Liutpert dans ses droits; mais ce prince, aussi bien que son rival, perdit la vie dans cette tentative (710). Après leur mort, la nation élut à leur place le sage ANSPRAND, seigneur d'origine bavaroise, qui eut la gloire de donner à la nation lombarde le plus grand de ses rois (712). C'était LIUTPRAND, son fils.

Cependant les guerres civiles avaient considérablement accru le pouvoir des ducs : ceux de Spolète et de Bénévent, devenus presque indépendants, avaient rendu la dignité ducale héréditaire dans leur famille. Les tentatives de Liutprand pour rétablir le pouvoir royal et pour étendre sa domination sur toute l'Italie, amenèrent l'intervention des Francs dans ce pays, et préparèrent ainsi la chute du royaume lombard.

§ 5. — *Histoire des Francs, depuis leur conversion et la mort de Clovis Ier jusqu'à Clotaire II* (511-613).

Ier partage du royaume des Francs. — THIERRY Ier, fils aîné de Clovis, obtint l'*Austrasie* ou France orientale, avec l'Albigeois, le Querci, le Rouergue et l'Auvergne. Il choisit Metz pour sa résidence (511-534). Ce pays était exclusivement habité par des Germains, Francs et Alemans.

Les trois autres fils de Clovis, tous nés de Clotilde, se partagèrent la *Neustrie* ou France occidentale. CLODOMIR fut roi d'Orléans, avec l'Orléanais, l'Anjou, le Maine et le Berri (511-524); CHILDEBERT, roi de Paris, avec l'Ile-de-France, la Picardie, la Normandie, le Poitou, la Guienne, la Gascogne, etc. (511-558); CLOTAIRE Ier, roi de Soissons, avec toute la partie septentrionale du royaume. Ces

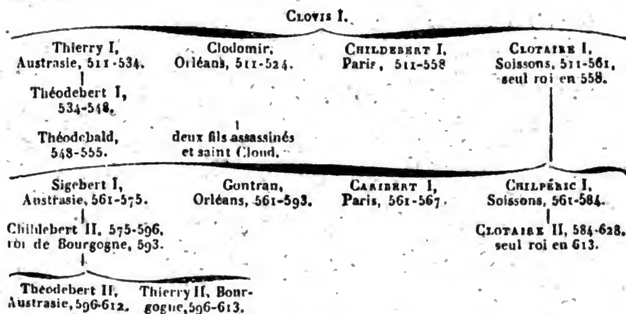
trois lots avaient une population où prédominait l'élément gallo-romain (1).

Conquêtes des enfants de Clovis : Frise, Thuringe et Bourgogne. — Grâce à leur jeune âge et surtout à la sagesse de leur mère, la concorde se maintint longtemps entre eux, et leur permit de faire d'importantes conquêtes.

Théodebert Ier, fils du roi d'Austrasie, se distingua le premier. Vainqueur d'une armée de pirates danois, qui s'étaient jetés sur les États de son père (515), il assujettit les Frisons et les riverains du Weser au joug des Francs.

La conquête de la Thuringe suivit de près. Trois frères, *Baldéric*, *Berthier*, *Hermanfroi* (Hermanfried), fils de Bazin, s'étaient partagé ses États; le dernier, comptant sur l'appui de Théodoric le Grand (2), aspirait à régner seul. Il se défit du premier par surprise, et s'allia contre le second avec Thierry Ier, auquel il promit une partie de la Thuringe. Berthier succomba; mais Hermanfroi manqua à sa parole. Thierry Ier, indigné de cette perfidie, s'unit avec Clotaire Ier, et, secondé par 9,000 Saxons, il s'empara de Scheidungen, capitale du Thuringien. Hermanfroi, sur la proposition sans doute insidieuse de Thierry, se rendit à Tolbiac pour une entrevue; mais, tandis qu'il se promenait avec son vainqueur sur les murs élevés de la ville, un officier franc le précipita dans le

(1) Voici le tableau généalogique des descendants de Clovis jusqu'à Clotaire II :



(2) Il avait épouse sa petite-fille *Amalberge*, comme on l'a vu, p. 60

fossé. La Thuringe s'ajouta dès lors aux États austrasiens (527), à l'exception du Hartz, du Brunswick et de l'Osterland (Austrie), que les Saxons reçurent pour récompense de leurs services.

Sur ces entrefaites, Clotilde, pour occuper l'ardeur inquiète de ses fils, ou plutôt pour compléter, par la réclamation de la Bourgogne, l'unité territoriale de la monarchie franque, avait engagé ses enfants à revendiquer cette province, les armes à la main, comme un héritage de leur mère. Les trois frères (1) marchèrent contre *Sigismond*, digne successeur du sanguinaire Gondebaud (523), le battirent, le prirent et revinrent dans leurs États avec leur captif. Tandis que les Bourguignons se donnaient pour roi *Gundemar II*, son frère, Clodomir fit jeter son prisonnier dans un puits avec sa famille (524); mais la colère céleste l'attendait au sein même de la victoire. Vainqueur de Gundemar à Véseronce (526), sans la participation de ses premiers alliés, il trouva la mort dans la poursuite des fuyards; sa tête fut portée sur une pique, et huit ans après, deux de ses fils furent massacrés par leurs oncles, qui se divisèrent leur héritage. Le troisième, *Clodoald*, n'échappa à leur main cruelle que pour aller finir ses jours dans le monastère de Nogent-sur-Seine, nommé depuis *Saint-Cloud*.

Childebert Ier et Clotaire Ier, unis par le crime, s'unirent de nouveau par l'ambition (534). Gundemar, défait et pris, subit sans doute le même sort que son frère : la Bourgogne s'incorpora à l'empire des Francs; mais bien que privée de son indépendance nationale, elle conserva ses lois et ses coutumes.

Suite des conquêtes : Provence et Bavière. — Dans la même année, THÉODEBERT Ier succéda à son père Thierry Ier. En vain ses deux oncles cherchèrent-ils à le dépouiller; il déjoua leurs complots et les força même à lui céder une partie de leur conquête.

Bientôt on le vit se liguer avec eux pour profiter de

(1) Thierry, qui venait d'épouser *Suavegothe*, fille de Sigismond, refusa de marcher contre son beau-père.

l'embarras mutuel que se donnaient les Ostrogoths et les Grecs (536). *Vitigès* leur céda la Provence et la Bavière. Selon d'autres, les Bavarois, resserrés entre les Alemans et les Thuringiens, sujets des Francs, renoncèrent volontairement à leur liberté. Ce qui du moins est sûr, c'est que, depuis cette époque, les Bavarois, gouvernés par des ducs héréditaires de la maison Agilolfingienne (1), reconnurent la suzeraineté franque, qui dès lors s'étendit à l'orient jusqu'à l'Ems, affluent du Danube.

Réunion de toute la monarchie sous Clotaire Ier.—Théodebert Ier mourut au milieu de vastes projets de conquête (548). Son fils THÉODEBALD (Thibaut) ne régna que huit ans, et le trépas le surprit sans postérité mâle (555). Aussitôt l'ambitieux Clotaire Ier se jeta sur ses États : les Saxons se révoltèrent, et tandis qu'il les ramenait à l'obéissance, *Chramne*, son propre fils, s'arma contre son père; le roi de Paris soutint le rebelle, et la lutte ne devint inégale qu'à la mort de Childebert Ier (558).

Childebert Ier ne laissait que des filles. La loi salique appela Clotaire Ier à régner sur toute la monarchie des Francs, et ce prince ne connut plus que des sujets ou des tributaires dans les vastes pays compris entre la Méditerranée, les Pyrénées, l'Océan, le Rhin et l'Ems. Mais, d'une part, il eut à combattre une seconde révolte de Chramne; de l'autre, il ne jouit pas longtemps du fruit de ses conquêtes ou de ses crimes : il mourut en 561.

Causes de désordres dans les royaumes francs.— C'est alors que commença dans les royaumes francs une période de guerres civiles, d'assassinats et de forfaits, qui dura un demi-siècle. La cause de ces désordres, c'était la profonde corruption des mœurs, qui envahit successivement toutes les classes de la société, et qui, en infectant aussi le clergé, paralysa l'action civilisatrice de l'Église. Les peuples germains, à peine sortis des ténèbres du paganisme ou des erreurs de l'hérésie, retombèrent dans l'état

(1) L'an 508, Théodoric le Grand leur avait donné pour duc un descendant d'*Agilolf*, dont la postérité gouverna la Bavière jusqu'au temps de Charlemagne.

de barbarie que leur conversion avait commencé de faire disparaître. Ce fut en donnant les dignités les plus élevées de l'Église à leurs favoris, que les princes francs dégradèrent le clergé, qui, malgré les efforts de *S. Columban* (p. 108), ne put être de longtemps ramené à sa sainteté primitive.

Second partage du royaume des Francs.—Les quatre fils de Clotaire Ier se partagèrent entre eux les possessions de leur père. CARIBERT Ier fut roi de Paris ; GONTRAN, d'Orléans et de Bourgogne ; CHILPÉRIC Ier, de Soissons ; et SIGEBERT Ier, d'Austrasie. La fin précoce du premier causa, quatre ans après, une nouvelle division du territoire (1), et c'est alors que le nord-ouest de la Gaule prit le nom de *Westrie* ou *Neustrie.*

Les Awares, échappés au joug des Turks Altaïques, s'étaient avancés jusqu'à la Thuringe, dont les habitants se joignirent à leurs hordes dans l'espoir d'échapper à leur tour à l'autorité des Francs ; Sigebert Ier, d'abord vainqueur (562), perdit, quatre ans après (566), une bataille avec la liberté qu'il ne racheta qu'au poids de l'or.

Sur ces entrefaites, Chilpéric Ier s'empara de Reims, ville de l'Austrasie. Sigebert Ier, redevenu libre, chassa l'usurpateur de ses États, et prit même Soissons avec *Théodebert*, fils de Chilpéric Ier ; mais, vainqueur généreux, il rendit ses conquêtes pour rétablir la paix dans la nation et dans sa famille.

Brunehaut et Frédégonde : guerres civiles.—Les deux frères, comme pour cimenter leur union, contractèrent des mariages qui les désunirent à jamais. Sigebert Ier, par l'entremise de *Gogon*, maire du palais (2), le premier dont il soit parlé dans l'histoire, obtint *Brunehaut,* fille d'Athanagild (p. 111), roi des Visigoths d'Espagne (526). Chilpéric Ier, touché de cet exemple, se sépara d'*Audowère,* sa femmme illégitime, et demanda pour épouse *Galsuinthe*

(1) La ville de Paris resta cependant indivise ; aucun des rois francs ne pouvait y entrer sans le consentement des autres.

(2) Le maire du palais, *Major domûs* (majordome) était dans l'origine ce que son titre annonce, l'intendant du palais et le chef des domestiques du roi. Il devint ensuite ministre du roi, puis commandant des armées, et finalement on le verra devenir maître du roi et du royaume.

ou *Galsuinde*, sœur aînée de Brunehaut; mais il ne renonça point aux indignes amours des concubines. La reine légitime osa s'en plaindre dans l'assemblée des États : quelques jours après, elle fut trouvée morte dans son lit. Le soupçon de cette mort tomba sur la belle *Frédégonde*, maîtresse de Chilpéric I[er], qui bientôt occupa, sur le trône, la place de sa victime (567). Dès lors naquit entre la nouvelle reine et la sœur de Galsuinthe, cette implacable inimitié qui n'a d'égale que dans les horreurs des traditions mythologiques.

Aussitôt éclata, entre Chilpéric et Sigebert, une guerre qu'apaisa la médiation de Gontran (567). Six ans après, Théodebert, fils du premier, renouvela les hostilités; il fut tué, dans un combat, par les généraux du second (574). Sigebert, d'ailleurs excellent prince, poursuivit sa vengeance sans relâche; fortifié par l'alliance de Gontran, il s'empara de Paris et s'en fit reconnaître souverain par les grands vassaux de son indigne frère, dans l'assemblée de Vitry, sur la Scarpe. Déjà les Leudes neustriens l'élevaient sur le pavois; deux sicaires, payés par Frédégonde, s'approchèrent du monarque, et le précipitèrent de ce nouveau trône dans le tombeau (575).

L'armée de Sigebert se dissipa. Brunehaut et ses fils tombèrent au pouvoir de Chilpéric I[er], qui les exila près de Rouen; mais un ami fidèle sauva l'aîné d'entre eux, et le conduisit à Metz, où les Austrasiens le proclamèrent sous le nom de CHILDEBERT II. Roi de cinq ans, privé de l'appui maternel, il ne put empêcher Gogon de gouverner le royaume au gré de ses intérêts, ni les ducs tributaires, Alemans, Bavarois, etc., de recouvrer leur indépendance.

Cependant *Mérovée*, fils d'Audowère, tomba épris de Brunehaut et l'épousa. L'évêque de Rouen, *Prétextat*, célébra leur union. La reine n'échappa qu'avec peine aux piéges de Frédégonde; mais Mérovée périt comme Sigebert, et Prétextat, d'abord relégué dans l'île de Jersey, subit ensuite le même sort au pied des autels (580).

L'année suivante, Gontran, qui venait de perdre ses deux fils, adopta, pour l'opposer à Chilpéric I[er], le jeune

roi Childebert II : *Que désormais*, dit-il, *mon neveu devienne mon fils ; que le même bouclier nous couvre, que la même lance nous défende !* L'ingrat Austrasien s'arma, avec l'époux de Frédégonde, contre son père adoptif. Après plusieurs batailles, la paix se conclut entre les deux frères et le neveu (583). Mais Chilpéric n'en jouit pas longtemps ; et le Néron de la France mourut assassiné par les mains de *Landri* (Landeric), amant de Frédégonde et maire du palais (584).

Frédégonde, effrayée des suites de ce meurtre, se réfugia dans l'église cathédrale de Paris. Gontran, par pitié pour le jeune Clotaire II, fils de cette reine, prit son parti contre Childebert II, et fit élire son nouveau pupille roi de Soissons ; il lui céda Paris, et Frédégonde fut pourvue de la régence, seul pouvoir politique que nos lois accordent aux femmes.

Traité d'Andelot. — La France tombait sans cesse des guerres civiles dans les guerres étrangères. La Lombardie, la Septimanie, l'Espagne en furent tour à tour le théâtre. A peine furent-elles terminées, que Frédégonde attenta plusieurs fois à la vie des rois de Bourgogne et d'Austrasie : un complot découvert était aussitôt suivi d'une autre tentative. Les deux princes échappèrent cependant aux intrigues de cette horrible femme, conclurent contre elle le célèbre *traité d'Andelot* (1), et Gontran mourut paisiblement à Châlons (593), dans la soixante-deuxième année de son âge. Childebert II lui succéda dans ses royaumes.

Renouvellement des guerres civiles. — Il s'éleva bientôt entre les deux pupilles de Gontran une guerre qui n'eut d'autre résultat que le ravage de quelques contrées ; quoique l'avantage fût resté du côté de Clotaire II, secondé par l'habile Landri, Frédégonde n'était pourtant pas rassurée. Pour opérer une diversion puissante, elle suscita, contre le rival de son fils, les Varnes, peuples de la Ger-

(1) Ce traité fixait les limites des deux royaumes, assurait à Childebert II l'héritage de son oncle, et garantissait aux Leudes la jouissance et même la transmission héréditaire des terres qu'ils avaient reçues des rois à titre de bénéfices.

manie. L'Austrasien les anéantit, et donna même un duc aux Bavarois; mais il ne survécut pas longtemps à ses succès. Il mourut à vingt-cinq ans (596), laissant deux fils, Théodebert II et Thierry II, dont l'un régna sur Orléans et la Bourgogne, sous la tutelle de Brunehaut, leur aïeule.

A la mort de Childebert II, la haine et l'ambition de Frédégonde se rallumèrent avec une nouvelle force. D'une part, Brunehaut et ses petits-fils, de l'autre, Frédégonde et Clotaire II se joignirent à Leucofao, dans les environs de Laon. L'avantage demeura du côté de Clotaire II (596) : Frédégonde était au plus haut point de prospérité, lorsqu'elle fut enlevée, par une mort naturelle, à la terre qu'elle avait souillée de tant de forfaits (598).

Les trois rivaux se mesurèrent derechef après la disparition de ce monstre. Clotaire II fut vaincu deux fois, et forcé d'accorder la paix avec une grande partie de ses provinces (600). D'un autre côté, les fils de Childebert II, épuisés par cette lutte, ne purent empêcher les *Escualdunacs* (Gascons ou Basques) de s'établir dans le Labour ou Lapourdan, entre l'Adour et les Pyrénées (602).

Bientôt les deux frères désunis, dit-on, par Brunehaut, se firent une guerre opiniâtre et sanglante (605-612) au sujet de l'Alsace, réunie précédemment à la Bourgogne, et que réclamaient alors les Leudes austrasiens. Théodebert II, défait près de Toul, perdit une seconde bataille, avec la vie, près de Tolbiac (612), où Clovis, son aïeul, avait, par sa victoire, fondé la monarchie française.

A cette nouvelle, Clotaire II se jeta sur le duché de Dentélénus, gage de sa neutralité. Thierry II le revendiqua. Sur le refus du nouveau possesseur, on prit les armes de part et d'autre. La mort prématurée de Thierry II fit cesser les hostilités. Il périt d'une dyssenterie, laissant quatre fils en bas âge. Brunehaut, fille, femme, mère, aïeule de rois, bisaïeule de quatre jeunes princes, s'efforça de leur conserver l'héritage royal; mais les Leudes austrasiens, las de se voir gouvernés, depuis trente ans, par une femme, se donnèrent à Clotaire II; et

Garnier, maire du palais de Bourgogne, à qui cette reine avait confié ses petits-fils, les livra traîtreusement au féroce roi de Neustrie, qui les fit disparaître. La vieille Brunehaut, arrêtée dans sa retraite d'Orbe, en Suisse, fut conduite au camp de Clotaire II, qui l'accusa, devant ses troupes, de tous les crimes commis par lui-même et par Frédégonde. L'armée, nouvelle cour de justice, la déclara coupable. On la promena par le camp, sur un chameau, pour l'exposer à la risée des soldats; on l'attacha ensuite par les cheveux, par un bras et par un pied à la queue d'un cheval indompté qui la mit en pièces, et les restes de son corps furent livrés aux flammes. Clotaire II régna seul après tant de cruautés (613); mais un trône élevé sur tant de crimes pouvait-il subsister longtemps?

Abaissement de la race mérovingienne; maires du palais. — L'abaissement de la race mérovingienne date, en effet, de cette époque. Clotaire II, pour jeter une espèce de voile sur ses forfaits, assembla, à Paris (615), un concile mixte, composé d'évêques et de seigneurs, qui décrétèrent la *constitution perpétuelle* (1) comme un remède aux vices du gouvernement. Mais les Leudes et les maires du palais en profitèrent pour accroître leur pouvoir. Malgré la réunion de tous les royaumes francs, Clotaire II, par faiblesse ou plutôt par nécessité, non-seulement laissa subsister trois maires du palais, mais même il leur donna à vie ces grandes fonctions. Toute la puissance royale passa alors entre leurs mains. La mairie n'était déjà plus une charge de la couronne, c'était une dignité de l'État, qui rassemblait sur une seule tête le titre de généralissime et de grand-juge. La royauté ne fut plus qu'un fantôme, et l'histoire des rois fainéants va bientôt commencer.

(1) Elle porte aussi le nom de *Capitulaires*, parce qu'elle était divisée par *chapitres* (en latin *capita*).

CHAPITRE IV.

De l'Orient et de la fondation de la société musulmane par Mahomet.

---

§ 1er.—*De l'empire grec et de la monarchie néo-persane jusqu'au commencement des conquêtes des Arabes.*

Empereurs grecs : *Justin II*, 565; *Tibère II*, 578; *Maurice*, 580 ; *Phocas*, 602 ; *Héraclius*, 610-641.

Rois persans : *Chosroès le Grand*, 531; *Hormisdas III*, 579; *Chosroès II*, 589; *Siroès*, 628 ; guerre pour le trône : *Adeser*, *Sarbazas* ou *Schahriar*, *Tourandokht*, reine, 629; *Kochanchdeh*, *Arzoumidokht*, reine, *Chosroès III*, *Pérosès II*, *Faroukzad*, 632 ; *Yezdedgerd III*, 632-652 ; destruction de la monarchie néo-persane par les Arabes.

Coup d'œil général sur cette époque.—Ni les travaux législatifs de Justinien, dit M. Mœller, ni les succès de ses armes en Europe, en Asie et en Afrique (p. 77 à 83), n'avaient pu ranimer les forces défaillantes de l'empire grec : la vie sociale manquait aux habitants des provinces dont il se composait, et qui n'étaient liées entre elles par aucun intérêt commun. Abandonnés souvent à l'administration arbitraire des gouverneurs, et frappés d'énormes impôts, ils considéraient la domination grecque comme un joug odieux dont ils étaient aises d'être délivrés. Aussi ne prirent-ils aucune part aux guerres des empereurs, qui n'eurent d'autres moyens de défendre leurs frontières que l'emploi de troupes mercenaires ou l'achat de la paix à prix d'argent. Qu'on ajoute à cela la multitude de sectes religieuses qui s'étaient formées dans tout l'Orient, contre la croyance et malgré les persécutions de la cour Byzan-

tine, et l'on comprendra facilement la dissolution de l'empire grec.

Justin II, 565-578.—Justin II, neveu de Justinien, fut conduit au sénat dans la nuit même où l'empereur était mort, et proclamé son successeur. Époux de *Sophie*, nièce de Théodora, ce prince timide et faible n'était pas l'homme qu'il fallait à l'Empire, entamé par les Lombards à l'occident, au nord par les Awares, et par les Perses à l'orient.

Impuissant contre les premiers, qui s'établirent dans l'Italie septentrionale (p. 87 et s.), il tenta d'opposer aux autres un peuple dont une branche devait, neuf siècles plus tard, renverser l'empire de Byzance. C'étaient les *Turks* (1), peuple du Turkestan. Justin II accueillit avec autant d'empressement que de reconnaissance une ambassade de *Djésabul*, leur khan, conclut avec eux une alliance défensive, et leur permit d'ouvrir des relations de commerce avec Constantinople (572) ; mais cette alliance, loin d'être utile à l'empereur, ne fit que lui donner une imprudente fierté dont il eut bientôt à se repentir. *Baïan*, caghan des Awares, et Chosroès le Grand, roi de Perse, irrités de l'attitude de Justin II, attaquèrent l'Empire à la fois, l'un par le Danube, l'autre par l'Euphrate. Leurs succès firent tomber le faible empereur en démence (574); mais dans un moment lucide, il adopta comme fils, et regarda comme César, *Tibère*, homme d'une naissance obscure, qui s'était élevé par sa valeur au rang de capitaine des gardes.

Tibère II, 578-580.—L'Empire sembla, sous Tibère II, changer de face. Baïan fut repoussé soit par le fer, soit par l'or. Chosroès, vaincu par le général *Justinien* à la grande bataille de Mélitène, et menacé par le vainqueur dans sa capitale, succomba de douleur pour ne laisser au trône qu'un prince incapable de le défendre contre les ennemis ou contre ses propres sujets (579).

Maurice, 580-602.—Maurice, autre général de Tibère,

(1) Ces Turks étaient un peuple féroce et païen, mais riche et passionné pour le luxe. Leur grand khan couchait dans un lit d'or massif; toute sa vaisselle était du même métal, et ses tentes étaient de soie.

battit les Perses à Constantine, et mérita par cet exploit avec la fille de l'empereur, la dignité présomptive de César. C'était un homme ferme et prudent, laborieux, juste, ami des lettres et digne de l'empire. Mais, soit malheur des temps, soit insuffisance des moyens, il ne justifia pas, empereur, toutes les espérances qu'il avait données, général. Temporiseur par goût comme par principe, il ne fut, à cause de son irrésolution, qu'un prince médiocre.

Tandis que Maurice préparait sa perte par ses incertitudes, HORMISDAS III, fils de Chosroès, précipita la sienne par sa présomption. *Bahram Nikhordjès*, satrape de Médie, vainqueur d'une armée formidable de Turks, alliés de l'Empire, venait d'être défait à son tour par un général grec. Le roi de Perse l'outragea par l'envoi d'une quenouille, et le détermina par cette injure à la révolte. Avant que Bahram eût pu tirer vengeance de cet affront, le peuple de Ctésiphon, las du joug odieux d'Hormisdas, le chassa du trône (590) et l'y remplaça par son fils, KHOSROU ou CHOSROÈS II PARWIZ (le Généreux). Le satrape se vengea sur le fils de l'insulte qu'il avait reçue du père. Chosroès s'enfuit, et trouva dans Maurice un prince digne de son propre surnom. Grâce à ses soins, il ressaisit le sceptre (591), conclut la paix avec son sauveur, épousa une de ses filles, et lui rendit presque toutes les conquêtes de son aïeul.

Maurice était moins heureux en Europe. Baïan, khan des Awares, maître de Sirmium, avait forcé Tibère à lui payer un tribut annuel de 80,000 pièces d'or. Encouragé par la faiblesse de son successeur, il haussa le ton et se permit d'incroyables insolences. — *Il était curieux de voir un éléphant*, écrivait-il un jour; et le plus grand qui fût venu des Indes fut envoyé par Maurice au khan, qui le renvoya. — *Il préférait un lit d'or*, disait-il, et le plus beau meuble fut tiré du palais de Constantinople pour celui de Sirmium; mais le Barbare le repoussa avec mépris, demanda une pension double, et sur le refus de Maurice, envahit la Thrace (587). Défait cinq fois par le vaillant *Priscus*, il revint à la charge, et ne retira de ses incursions

que douze mille prisonniers. L'empereur, imitateur imprudent de l'ancien sénat, refusa de les racheter, et donna l'ordre à *Commentiolus* de prendre ses quartiers d'hiver dans le pays même des Awares. L'armée, l'accusant d'avarice et de dureté, destitua son chef et le remplaça par *Phocas*, simple centurion, instigateur de la révolte. C'était un soldat ignorant et brutal, sans courage, ivrogne, débauché, laid jusqu'à la difformité, roux de cheveux, et portant au visage une cicatrice qui se noircissait dans la colère. De général il devint bientôt empereur, et marcha à la tête des rebelles sur Constantinople.

Cette ville venait d'être le théâtre de violentes séditions. Maurice, insulté dans une procession, n'avait dû son salut qu'à l'asile d'une église. La faction des Verts s'était déclarée pour l'insurrection populaire en même temps que pour l'usurpateur, et, victorieuse des Bleus, favorables au souverain légitime, elle l'avait forcé de quitter la capitale avec l'impératrice et ses neuf enfants (602).

Phocas, 602-610.—Phocas arrive à Byzance. Les Verts et les Bleus s'entre-battent. Le jour où son épouse, femme de la lie du peuple, fut couronnée, une voix, imprudemment amie du monarque fugitif, s'écria : *Souviens-toi que Maurice vit encore*. Bientôt l'infortuné prince et cinq de ses fils furent arrachés de leur retraite. Le barbare Phocas immola les enfants aux yeux de leur père, qui, couvert de leur sang, s'écriait avec résignation : *Seigneur! vous êtes juste, et tous vos jugements sont équitables*. Le sixième fils, la mère et ses trois filles périrent à leur tour, avec une foule d'autres personnes.

Phocas ne se maintenait dans un pouvoir criminel que par le crime. A la fin, son propre gendre, *Crispus*, projeta d'en délivrer l'Empire, et pour éloigner de lui toute accusation d'intérêt personnel, il appela l'exarque d'Afrique à la vengeance. Le vieux *Héraclius* envoya son fils à la tête d'une flotte, et son neveu, *Nicolas*, avec une armée de terre; Phocas, arrêté par les siens, fut conduit sur le vaisseau du jeune Héraclius. Celui-ci, frémissant à la vue du monstre : *Qu'as-tu fait de ton pouvoir?* s'écria-

t-il. *Meurs dans les plus affreux supplices, ils resteront toujours au-dessous de tes forfaits.* L'horrible Phocas périt dans d'horribles tourments, et la reconnaissance publique porta sur le trône impérial le libérateur de la patrie (610).

Héraclius, 610.—Le règne d'HÉRACLIUS nous offre une image fidèle de son caractère. L'un était un mélange d'héroïsme et de faiblesse; l'autre fut une alternative de splendeurs et d'humiliations. Une destinée malheureuse voulut que ses triomphes fussent placés entre une double série de revers.

Khosrou II, à la nouvelle des malheurs de Maurice, avait juré de venger son bienfaiteur et son père adoptif. Déjà ses armes victorieuses atteignaient la Syrie, lorsque Héraclius punit le meurtrier, contre lequel marchaient les Perses. Par là se trouvait atteint le noble but de Khosrou, si l'ambition n'eût point eu de part à ses démarches. Il refusa de poser les armes, et la lutte s'établit entre les deux princes pour la même cause.

Khosrou II commença les hostilités, conquit, en 611, la Syrie; la Palestine avec la vraie Croix, en 614; l'Égypte et la Cyrénaïque, en 619; et bientôt toute l'Asie Mineure tomba au pouvoir de *Saïn*, son général, jusqu'à la ville de Chalcédoine. Pendant plus de dix ans, une armée persane campa sur la côte asiatique, en face de Constantinople, et Khosrou ne manqua que d'une marine pour mettre fin à l'Empire.

D'un autre côté, les Awares avaient franchi le mur d'Anastase, et dressé leurs tentes à la vue de Byzance. Héraclius, pour les éloigner, employa l'or, ou du moins les prières; mais pendant qu'il conférait avec leur khan (619), les Barbares attaquèrent soudainement sa suite, et l'empereur ne dut son salut qu'au sacrifice de ses ornements royaux. Les Awares le poursuivirent jusqu'aux faubourgs de sa capitale, et, maîtres d'une partie de la ville, ils en emmenèrent 270,000 habitants comme esclaves.

Dans cette détresse, Héraclius projeta de transférer à Carthage le siége de l'Empire; mais le patriarche *Sergius*,

dont le patriotisme chrétien entrevoyait la ruine de la religion dans l'abandon de Constantinople, conduisit l'empereur à Sainte-Sophie, lui retraça d'une voix éloquente les funestes effets de son dessein, et lorsqu'il le vit ému : *Jurez*, lui dit-il, *devant Dieu, de vivre et de mourir avec le peuple qu'il vous a confié*. Héraclius répondit à ces paroles par un serment solennel, et l'Église d'Orient sauva toute la chrétienté.

Le clergé de Constantinople et les particuliers, à son exemple, livrent à l'empereur tous leurs trésors pour les employer au salut de l'Empire. Une première expédition signale de nouveau les plaines d'Issus, en Cilicie (622). La seconde venge, sur la ville d'Ormiah, patrie de Zoroastre, le massacre des prêtres chrétiens et la dévastation de Jérusalem. Maître du Phase et de l'Araxe, Héraclius se ligue avec les Turks de l'Oxus et les Khazares du Tanaïs (Volga); et les Awares, qui viennent assiéger Byzance, sont taillés en pièces par le patrice *Bonose* (626). Une troisième expédition porte Héraclius au delà du Tigre, et près de Ctésiphon; mais se défiant trop de sa fortune, il se replie sur Tauris. C'est là qu'il apprend la nouvelle d'une révolution intérieure dont Khosrou venait d'être la victime. SIROÈS, l'aîné de ses fils, l'avait précipité du trône et privé de la vie. Pour s'affermir dans sa puissance, il fit avec les Grecs une paix définitive, et leur rendit toutes leurs provinces avec le bois de la vraie Croix, qui, dans la conquête de Jérusalem, avait été enlevée de l'église du Saint-Sépulcre.

Après six ans d'absence et de victoires, Héraclius revint à Constantinople, où la joie du peuple acheva son triomphe; mais il ne le crut complet que lorsqu'il eut reporté lui-même à Jérusalem le gage le plus précieux de ses succès, et que, sans diadème et sans pourpre, il l'eut placé dans l'église de la Résurrection qu'il avait fait rebâtir à Jérusalem.

Ainsi se termina la longue lutte des deux nations, à la gloire de la religion et de l'empire; mais elle épuisa les vainqueurs et les vaincus, livra le trône des Sassanides à

la puissance naissante des Arabes, et compromit longtemps les destinées de Constantinople, barrière que la Providence maintint pendant plus de huit siècles contre tous les efforts de l'Asie, pour laisser à l'Europe, alors ignorante et barbare, le temps de développer toute la force de la civilisation chrétienne.

§ 2. — *De l'empire arabe jusqu'à l'établissement de la dynastie héréditaire des Ommyades* (622-660).

I. IDÉE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARABIE.

Deux golfes profonds forment la presqu'île de l'Arabie, dont on évalue la surface à 2,800,000 kil. carrés. La portion inhabitée de cette péninsule séparait jadis l'empire persan de celui des Romains.

L'Arabie, nommée dans la Bible, *Airaitz-Khaïdaim* ou pays de l'Orient (1), est connue par les trois divisions romaines d'*Arabie Déserte* (Nedjed, etc.), d'*Arabie Pétrée* (Hedjaz) et d'*Arabie Heureuse* (Yémen).

La nature est morte dans le désert; rien n'y tempère l'ardeur des rayons du soleil. Il y règne le *semoun*, appelé par les Arabes l'*ange de la mort :* c'est un vent brûlant, accompagné d'exhalaisons sulfureuses qui suffoquent les hommes et les animaux. De loin en loin, au pied de quelques bosquets de palmiers isolés, on voit couler un ruisseau qui va se perdre dans les sables. L'Arabe seul connaît ces lieux de repos, lui seul les habite; simple et frugal, il y trouve abondamment de quoi satisfaire ses besoins : c'est là qu'il conduit les esclaves et les trésors enlevés aux caravanes qui n'ont point voulu payer les droits d'escorte aux guerriers de l'*émir* ou prince du désert.

Le chameau peut seul entretenir la communication entre ces îles de terre, situées au milieu d'une mer de sable. Dès sa naissance, il apprend, comme ses maîtres, à sup-

(1) Traduction du mot arabe *Charakiiouni*, Sarrasins, par lequel les indigènes expriment leur position géographique par rapport à l'Afrique, dont ils appellent les peuples *Maghrebins*, c'est-à-dire occidentaux.

porter la soif, la faim et l'insomnie. Infatigable, il peut faire douze ou seize cents kilom. en huit ou dix jours, sans boire plus d'une fois, et rester vingt-quatre heures sans manger autre chose que des chardons, des racines d'absinthe et des orties. Il porte jusqu'à treize quintaux pesant (six mille cinq cents livres), dont il souffre la charge pendant des semaines entières. Il donne autant de lait que la meilleure vache; sa chair est bonne à manger; son poil est aussi précieux que la laine des brebis, et son fumier sert de combustible. Il est le compagnon fidèle de l'Arabe dont il fait la richesse; un signe suffit pour le gouverner, et le chant de son maître ranime ses forces.

Les montagnes de l'Arabie Pétrée cachent quelques vallons fertiles. L'Heureuse mérite son nom. Là, habite un peuple franc, vif et généreux, qui vit indépendant et fier, au milieu de ses troupeaux et de ses jardins; partout abondent, avec le froment, le maïs et les fruits du midi, l'encens, le baume, le casia, la cannelle, et surtout le café, devenu l'objet d'un important commerce (1).

La péninsule Arabique est la patrie des beaux chevaux : moins grands que ceux d'Afrique, ils égalent l'autruche en vitesse; les *kochlani*, ou chevaux de race pure, ont des généalogies qui deviennent pour l'Arabe comme des titres personnels. Les *nobles* coursiers vivent dans la société de leurs maîtres, qui les tiennent avec la plus grande propreté : ils mangent pendant la nuit; le jour, ils restent avec la selle et la bride. En un mot, le cheval obtient de ce peuple une vénération presque religieuse, et l'Arabe du désert pleure la mort de ce compagnon comme celle de l'ami le plus tendre.

II. ORIGINE, DISTINCTION ET CARACTÈRE DES ARABES.

Les *Arabes* tirent leur nom d'*Yarib*, fils de *Jectan* ou

(1) L'arbuste dont la fève sert à préparer le kahwah (café) paraît avoir été transplanté du Habesch (Abyssinie) dans l'Yémen. Ce fut un médecin italien, *Prosper Alpini*, qui fit, l'an 1583, connaître cette boisson aux Européens, et qui la recommanda comme un excellent stomachique.

Ioctan, qui descendait de Sem : c'est la souche des Arabes purs, *Ioctanides* ou *Sabéens*. Une race postérieure, appelée *Mostarabes* (Arabes mêlés), reconnait pour auteur *Ismaël*, fils d'Abraham ; c'est la souche des *Ismaélites*, Agarrasins, Sarracènes ou Sarrasins.

Les Ismaélites occupaient, outre l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte, jusqu'à l'Euphrate. L'Yémen était en la possession des Ioctanides, partagés en deux tribus ennemies, les *Cahlanides* et les *Djoramides* (1).

On distingue quatre sortes d'Arabes : les *Hadhesi* (habitants des villes), les *Fellah* (agriculteurs), les *Maedi* (tantôt citadins, tantôt campagnards) ; enfin les nomades qui s'appellent eux-mêmes, avec une sorte de fierté, *Bedaouis* (Bédouins), c'est-à-dire enfants du désert ou voleurs.

Les Bédouins habitent sous des tentes, ne s'occupent que de la chasse, de leurs troupeaux et de la guerre. Quiconque ne s'est point placé sous leur protection, est considéré par eux comme un ennemi. Le pillage est à leurs yeux un métier permis et même honorable. Du reste ils sont hospitaliers avec leurs amis, et charitables envers tous.

Chaque tribu se compose d'une ou de plusieurs familles principales, dont les membres portent le titre de *scheikhs*, c'est-à-dire, anciens ou seigneurs(2). L'un de ces scheikhs commande en chef à tous les autres ; quelquefois il prend le titre d'*émir*.

A l'amour de l'indépendance, caractère commun aux Arabes, se joint le goût de la poésie. Superstitieux, exaltés, avides de croyances et de fictions, ils mettent au premier rang l'art de conter avec intérêt, et de charmer les oreilles par d'harmonieuses paroles. Au grand marché d'Ocadh, on se disputait, dès les anciens temps, la couronne poétique ; et les ouvrages victorieux étaient affichés sur les murs du temple sacré, la *Kaaba*.

(1) Ainsi nommés des deux fils d'Ioctan. Les Djoramides ou Hamyarites étaient connus des Grecs sous le nom d'*Homérites*.

(2) Le mot *seigneur* vient, comme on le sait, du latin *senior*, vieillard.

III. HISTOIRE DES ARABES JUSQU'A MAHOMET.

Les traditions nous ont conservé le nom de *Balkis*, reine de Saba, célèbre admiratrice de Salomon; mais l'histoire de ce pays ne commence d'une manière positive qu'au second siècle de Jésus-Christ, par un événement connu des Orientaux sous le nom de *Seïl-al-Arim* (Torrent des Digues). Un réservoir immense, placé dans un vallon élevé, fournissait aux habitants de Saba l'eau nécessaire à l'irrigation de leurs champs et de leurs jardins. Les murs de ce lac artificiel s'écroulèrent tout à coup; les eaux se précipitèrent sur la ville, et la détruisirent en une seule nuit: événement qui devint la cause et le signal des premières émigrations.

Amrou-ben-Amer, chef des Cahlanides, fonda, par lui-même ou par ses descendants, la domination Ioctanide sur toute la péninsule, excepté sur les Ismaélites du désert. Acc fut colonisé par ce scheikh. *Amrou* et *Khozaï*, ses petits-fils, se fixèrent, l'un à Yathreb, depuis Médine, et l'autre à Batt-el-Marr, près de la Mecque.

Les Djoramides étaient maîtres de la Mecque, qu'habitaient les Ismaélites. Les deux races vivaient en bonne intelligence, lorsque des causes inconnues vinrent à les brouiller. Amrou-Khozaï profita de leur discorde pour s'emparer de la ville et de la garde du temple (la Kaaba), dans lequel il plaça des idoles; mais, vers l'an 464, les Khozaïdes furent dépouillés de l'intendance par les Koreishites, qui rapportaient leur origine à l'un des douze fils d'Ismaël.

Sous le règne d'Anastase Ier, empereur d'Orient, *Noowasch*, roi de l'Yémen, juif de croyance, persécuta ses sujets chrétiens; il fut attaqué par *Elesbaas*, Négusch ou Négus (empereur) d'Abyssinie, qui vengea ses coreligionnaires (529) par la défaite du prince persécuteur. Le vainqueur donna pour chef aux tribus soumises le chrétien *Abyat*, père d'*Abraa*. Celui-ci porta la guerre aux idolâtres de la Mecque; mais il échoua devant cette ville, par le courage du grand-prêtre *Abd-el-Motalleb* (570).

Les Abyssiniens ne restèrent pas longtemps maîtres de l'Yémen (1); le roi de Perse *Khosrou-Noushirwan*, deux ans après, en chassa les enfants d'Abraa, et mit à leur place, à titre de vassal de la Perse, un descendant des anciens monarques Hamyarites; mais il venait de naître celui qui devait arracher la péninsule à la suzeraineté des Sassanides.

IV. ÉTAT RELIGIEUX DE L'ARABIE.

Les Arabes avaient longtemps conservé le culte d'un seul Dieu et la circoncision comme symbole de leur origine; mais, partageant le sort des autres nations anciennes, ils étaient tombés dans l'idolâtrie. Au temps de Mahomet, quatre religions existaient en Arabie : le *christianisme*, le *judaïsme*, le *sabéisme* et le *magisme*. Le *christianisme* y avait pénétré au commencement du VIIe siècle. Lors de la captivité de Babylone, et surtout après la destruction de Jérusalem par Titus, un grand nombre de *Juifs* se réfugièrent en Arabie, et plusieurs d'entre eux se fixèrent à Médine, ainsi que dans les villes maritimes et commerciales situées au S. et à l'O. de la presqu'île. Le *sabéisme* ou le culte des astres était celui de la majeure partie des habitants; le temple de la Kaaba était le centre religieux des Sabéens, qui se firent des idoles auxquelles ils offrirent même des sacrifices humains. Le *magisme* ou le culte du feu fut importé en Arabie par la caste des mages persans, et se mêla au sabéisme.

V. MAHOMET. — SA NAISSANCE, SON ÉDUCATION, SA VIE ET SA MORT.

Mahomet naquit à la Mecque l'an 570 de notre ère, dans la race des Koreishites et la tribu des Hachémites.

(1) Mais les suites de leur conquête se font encore sentir de nos jours. Les Africains communiquèrent aux Arabes le venin de la petite vérole, que les relations commerciales propagèrent rapidement dans les pays civilisés; les épidémies furent rares d'abord, mais très-meurtrières. En moins d'un siècle, cette maladie gagna l'Italie, l'Allemagne, etc.

Cette tribu tirait son nom d'*Hachem* (1), schérif ou prince du pays, qui, dans un temps de famine, avait mérité, par son inépuisable bienfaisance, la garde suprême de la Kaaba, charge dont furent revêtus, après lui, son fils *Abd-el-Motalleb* et son petit-fils *Abdallah*, père de Mahomet (2).

Abdallah mourut à la fleur de l'âge (575), ne laissant pour toute fortune à sa veuve, la juive *Émina*, qu'une vieille esclave et cinq chameaux. Mahomet perdit sa mère peu de temps après. A défaut de fortune, il hérita de l'un une figure imposante et noble, de l'autre une imagination poétique, et surtout une éloquence naturelle, aussi capable de séduire que d'entraîner. Élevé chez son oncle *Abou-Taleb*, schérif et grand-prêtre, Mahomet annonça de bonne heure une âme ardente et un esprit réfléchi. Il était compatissant envers tous, charitable au delà de ses moyens et sensible à l'amitié. Sa contenance était grave, sa démarche fière, son visage toujours serein, ses traits délicats et gracieux. Un nez aquilin, une bouche bien formée, garnie de belles dents, une constitution robuste avec une taille moyenne, tel était le jeune homme dont le nom a rempli l'univers de sa funeste renommée.

Dès l'âge de quinze ans, il prit part à l'expédition des Koreishites contre les brigands qui, placés sur la route de la Mecque, empêchaient les pèlerins de s'y rendre pour y vénérer la pierre noire (3) déposée dans la Kaaba. Plus tard, il fit plusieurs voyages à Damas, pour le compte d'une riche veuve de sa tribu, nommée *Khadidja*, qui s'occupait de commerce. Il réussit à lui plaire, et de facteur il devint son époux.

Ce changement de fortune lui permit de se livrer sans partage à ses méditations habituelles. Jeune encore, il

(1) Ce mot veut dire : *Qui rompt le pain.*

(2) *Mouhamed Aboul-Casem Ebn-Abdallah*, c'est-à-dire, Mahomet, père de Casem, fils d'Abdallah, nommé ordinairement *Al-Nabi* ou *Nebi*, c'est-à-dire le Prophète.

(3) Cette pierre était un objet de vénération pour les Arabes, qui la regardaient comme le noyau primitif autour duquel les éléments informes du chaos étaient venus se ranger.

avait été vivement frappé de la décadence où se précipitait sa nation, et, dans son patriotisme, il désirait ramener ses compatriotes à leurs anciennes mœurs pour les ramener à l'unité nationale.

Fondre toutes les croyances en une seule, réunir tous les Arabes sous une loi commune, et donner à ce peuple un nouvel élan, tel fut le grand objet que se proposa l'ambition de Mahomet.

Retiré dans le désert, il mûrit ce vaste dessein. Son imagination s'exalta sous les feux du soleil arabique, et, soit fraude, soit illusion, il se persuada qu'il était destiné par le ciel à l'entière destruction du paganisme, de même qu'à l'accomplissement des espérances juives et chrétiennes.

A l'âge de quarante ans, Mahomet annonça sa prétendue mission de prophète et de législateur (610). Il avait vu, disait-il, en songe, l'archange Gabriel qui l'appelait à cette double fonction (1). Sa femme Khadidja, *Zeïde*, son esclave, *Waraka*, son cousin, entraînés par son éloquence, crurent au récit de cette vision, et devinrent les premiers disciples de l'imposteur. Bientôt des noms illustres grossirent la liste de ses prosélytes : *Ali*, son cousin, qui depuis épousa *Fatime*, sa fille ; le vénérable *Abu-Bekr*, qui devait être son beau-père ; *Othman* (Osman), *Abou-Obeidah*, *Zobéir*, *Omar* et d'autres, qui se signalèrent par la suite.

Les Hachémites avaient pour ennemis les *Ommyades*, branche puissante des Koreishites, qui, dans ce moment, avait pour chef l'implacable *Abou-Sofyan*, fils d'*Ommyah* et père de *Moawyah*. Ce parti rival, qu'effrayait la puissance toujours croissante de Mahomet, jura sa perte, et, ne pouvant y réussir par la ruse, le frappa d'un arrêt de mort. Mahomet s'évada de la Mecque à la faveur des ténèbres, prit le chemin d'Yathreb où l'avait devancé le bruit de ses révélations, et reçut un accueil enthousiaste

(1) Les Mahométans appellent la nuit où Mahomet eut cette vision, la *nuit des décrets de Dieu*.

de cette cité, qu'il appela dès lors *Medinat-al-Nabi* ou la ville du Prophète (1).

Cette fuite, qui fut pour Mahomet un signal de triomphe, eut lieu le 16 juillet 622 après Jésus-Christ, et c'est de ce jour que, d'après un ordre postérieur d'Omar (639), commence l'ère des Mahométans, sous le nom d'*Hégire* (Hedjra, fuite).

Mahomet arma tous ses partisans, et bientôt des tribus arabes, heureuses d'obéir aux ordres d'un chef audacieux, vinrent se ranger sous son drapeau. Distributeur consciencieux du butin, sévère observateur de l'ordre et de la justice, affable et populaire, il sut communiquer à tous ses sectateurs l'enthousiasme dont il était animé lui-même. Il marcha contre les Koreishites, qu'il défit à Bedr, devenu par la suite un lieu de pèlerinage, tailla en pièces une armée de dix mille hommes tirés des différentes nations de l'Hedjaz (2), et, campé sous les murs de la Mecque, il obtint de ses ennemis une trêve de dix années, portant que ses sectateurs pourraient à l'avenir visiter en liberté le temple de la Kaaba. C'était s'en préparer la conquête.

L'année suivante, Khaïbar, ville juive très-forte, entourée de huit châteaux, tomba en son pouvoir (627). Dès lors, payant d'audace, il écrivit à l'empereur de Constantinople, *Héraclius*, à *Khosrou II Parwiz*, roi de Perse, à *Mokawkas*, gouverneur de l'Égypte, au Négusch d'Abyssinie : *Au nom de celui qui a créé le ciel et la terre, et qui de toute éternité a produit l'islamisme, croyez en Mahomet, prophète de la loi divine et universelle.* Par là, l'imposteur annonçait à ses disciples que le monde entier appartenait à leur croyance.

Mahomet, en vertu de la trêve, se rendit à la Mecque, y baisa avec respect la pierre noire, fit sept fois le tour de la Kaaba, passa trois jours dans la prière ou dans l'intrigue, et se retira. Bientôt *Amrou, Khaled* et d'au-

(1) Ou simplement *Médine*, c'est-à-dire, la ville par excellence.
(2) On l'appelle la *guerre des nations*, à cause de cette circonstance.

tres anciens ennemis, le rejoignirent à Médine, et se déclarèrent ses plus zélés prosélytes.

La bataille de Muta donna à Zéide, son confident le plus intime et son affranchi le plus dévoué, l'occasion de mourir pour son maître au milieu d'une victoire où trois mille Arabes défirent une armée de trente mille Grecs (629). Fier de ce succès, Mahomet s'avança contre la Mecque, dont il s'empara par la valeur d'Ali, de Khaled et d'Obéidah. Les 360 idoles de la Kaaba furent détruites; l'idolâtrie fit place au culte d'un seul Dieu, et Mahomet fut déclaré souverain. Tous les autres émirs envoyèrent leur soumission (1), et l'Arabie ne connut plus qu'un maître (630).

Du moment que Mahomet tira le glaive contre les Koreishites, il avait annoncé que sa doctrine devait être portée par le fer dans toute la terre, et la *guerre sacrée* fut dès lors regardée comme l'indispensable obligation des fidèles. Il en donna le premier l'exemple. A peine avait-il soumis la péninsule, qu'il se porta vers la Syrie, limite de l'empire byzantin, à la tête d'une armée pleine d'enthousiasme; mais une maladie de langueur le força de revenir à Médine. Il y mourut le 17 juin 632, après avoir recommandé trois choses à ses partisans, savoir : d'exterminer les idolâtres et les chrétiens de l'Arabie; d'accorder aux prosélytes tous les droits et tous les priviléges des vieux croyants; enfin de ne jamais négliger la prière (2).

Ali, gendre de Mahomet, aussi distingué comme guerrier que comme poëte, se flatta de succéder à son beau-père; mais *Ajesha*, fille d'Abu-Bekr et la femme chérie du Prophète, mit en jeu la jalousie des Hachémites pour faire tomber les suffrages sur son père, et le vieillard fut proclamé successeur de Mahomet, ou *Khalife* (Khaliphah Ressoul Allah, c.-à-d. vicaire de l'envoyé de Dieu).

(1) Cette année est célèbre dans les annales musulmanes, sous le nom d'*année des Ambassades*.

(2) Le cercueil de Mahomet se voit encore dans la mosquée de Médine, où les fidèles viennent le visiter, mais dont aucun chrétien ne peut approcher; car les Mahométans, qui tolèrent ailleurs les chrétiens, les juifs et les guèbres, n'en souffrent pas en Arabie.

L'époux de Fatime, Ali, donna l'exemple de la soumission, et pendant vingt ans il vécut loin des grandeurs qui devaient un jour le précipiter à sa perte.

VI. DU KORAN OU DES PRINCIPALES DOCTRINES DE L'ISLAMISME.

Abu-Bekr débuta, dans le khalifat, par faire rassembler en un seul corps de doctrine les visions du prophète, ses révélations, ses sentences, les vers sortis de sa bouche et regardés comme la parole de Dieu même. Ce recueil reçut le nom de *Koran* (Al-Koran), ou le Livre, à l'exemple de la Bible (1), dont il n'est souvent qu'une pâle imitation, une copie maladroitement déguisée (2).

Il n'est qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète, telle est la base du mahométisme, que les Arabes appellent *Islam* (Islamisme), c'est-à-dire, soumission à Dieu, nommant *Moslemins* (Musulmans) ou fidèles, ceux qui le professent. *En quoi consiste l'Islamisme?* demande au fils d'Abdallah un ange qui se présente à lui sous les traits d'un Bédouin. — *A croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que je suis son prophète; à garder exactement les heures de la prière; à donner l'aumône; à jeûner le mois de Ramadhan (Ramazan); à faire, si l'on peut, le pèlerinage de la Mecque.* — *C'est cela même*, dit Gabriel en se faisant connaître.

L'Al-Koran se compose de deux parties, l'une dogmatique et l'autre pratique, rédigées dans le dialecte arabe le plus pur, pleines d'images et de poésie, comme il le

(1) Du mot *biblion*, livre.

(2) *Sergius* ou *Bohaïra*, moine de Bosra, fit connaître à Mahomet la loi chrétienne, et le rabbin *Abdia-ben-Salem* l'instruisit de la loi judaïque. Mahomet ne savait pas lire. Une tradition turque rapporte que l'ange Gabriel ayant dit, dans sa première apparition : *Dieu t'a choisi pour être son prophète, voici ce livre*, Mahomet répondit qu'il ne savait pas lire. Alors l'ange, l'ayant saisi par les cheveux, le jeta trois fois par terre, et dès ce moment il sut lire. Apprit-il de la même manière l'art d'écrire? c'est ce que la tradition n'ajoute pas; mais il dit que l'ange lui dicta successivement, dans un espace de 23 ans, les 114 suras ou chapitres du Koran. « Il n'y a point de doute sur ce livre. » Tel est le début de cette œuvre du mensonge.

fallait pour un peuple aussi sensible à la correction du style qu'à l'harmonie des vers.

Le dogme se réduit aux prescriptions suivantes : Croire en *Dieu*, à ses *anges*, à ses *prophètes*, à *l'immortalité de l'âme*, au *jugement dernier*, à la *prédestination.*

La pratique commande la *purification*, la *prière*, le *jeûne du Ramazan*, l'*aumône légale* et le *pèlerinage de la Mecque,* une fois dans la vie. Mahomet y ajouta, pour première obligation, la *guerre sainte* contre les infidèles, c'est-à-dire, contre tout ce qui n'était pas musulman, et cette guerre, il la regardait comme l'œuvre la plus méritoire.

Ces différentes choses ont besoin de quelques explications.

Mahomet, pour gagner les Juifs et les Chrétiens, annonça le Koran, non comme la destruction, mais comme le complément de l'Ancien Testament et du Nouveau, dont il reconnut l'origine céleste. *Avant le Koran*, dit-il, *Dieu fit descendre le Pentateuque et l'Évangile pour servir de guide aux hommes.* Moïse et Jésus-Christ étaient, d'après lui, des prophètes envoyés par le ciel; mais Mahomet était le dernier et le plus grand de tous, chargé de ramener toute la terre à l'antique croyance d'Abraham, dont il supposait que le temps avait altéré la pureté.

Le Koran admet l'existence des bons et des mauvais anges. Tandis que des esprits malins poursuivent sans cesse les hommes pour les entraîner au mal, des êtres bienfaisants ont reçu de Dieu la mission de les soutenir dans cette vie d'épreuves. Une autre vie doit éternellement ou punir le crime ou récompenser la vertu. Aux élus est promis un paradis sensuel, des bocages frais, des ruisseaux limpides, des fontaines jaillissantes et des houris aux yeux noirs. Sept enfers attendent les Musulmans impies, les apostats, les chrétiens, les juifs, les mages, les idolâtres, enfin les hypocrites de toutes les religions.

La doctrine du fatalisme, enseignée par le Koran, exerça sur les Musulmans une grande influence. Tous les événements, ainsi que tous les actes de l'homme, sont

représentés par cette doctrine comme déterminés à l'avance par les décrets absolus et immuables de Dieu. C'est ce fatalisme qui leur donna d'abord cette bravoure invincible avec laquelle ils marchèrent de victoires en victoires, et qui plus tard les plongea dans cette apathie qui forme une des qualités distinctives des Musulmans de nos jours. Le fatalisme fut, en outre, la source de leur soumission et de leur obéissance aveugle aux ordres du prophète et de ses successeurs, les khalifes : l'absolutisme devint la base de leur organisation politique, et leur donna cette puissante unité qui leur facilita la conquête de l'Orient.

Conformément aux besoins des climats chauds, Mahomet prescrivit à ses disciples de fréquentes purifications. *L'ablution*, dit le Koran, *est d'ailleurs une préparation à la prière; et, comme symbole de la pureté spirituelle, l'eau, quand elle manque, peut être remplacée par le sable.* On sait qu'il ne manque jamais en Arabie.

La prière, ajoute le Koran, *conduit sur la moitié du chemin qui mène à Dieu; les jeûnes conduisent jusqu'à l'entrée du ciel, dont les aumônes ouvrent la porte.*

La prière se fait cinq fois par jour; le Moslem doit avoir, en la faisant, le visage tourné du côté de la Mecque. Des crieurs en annoncent l'heure du haut des minarets (tours des Mosquées). On est libre de s'en acquitter chez soi, dans la route, partout où l'on se trouve, à l'exception de la prière solennelle du vendredi, qui doit se faire en commun à la Mosquée, par l'*imam* ou le *chatib* (prédicateur). Le chef de la religion s'appelle *Mufti;* les ministres subalternes, *Oulémas* ou docteurs, savants.

Le jeûne est prescrit pendant le mois de Ramazan, où le Koran est venu sur la terre. Tout Musulman doit alors s'abstenir, du lever au coucher du soleil, de tout aliment, de tout plaisir. Ce mois est suivi de la fête du *Beyram* (espèce de Pâque), où les fidèles peuvent se dédommager de leurs précédentes abstinences.

De toutes les religions, ouvrages de l'homme, celle de Mahomet est la seule qui détermine la mesure précise de la charité. Tout Musulman est astreint à l'aumône légale

qui, se distinguant de toute autre, consiste à donner aux pauvres, chaque année, le quarantième de ses biens mobiliers. Mais il ne suffit pas de pratiquer cette vertu dans les formes prescrites, il faut encore faire le bien pour lui-même : *Celui qui le fait par ostentation*, dit le Koran, *ressemble au rocher couvert de poussière; une pluie abondante survient et ne lui laisse que sa dureté*. L'usure est sévèrement interdite.

Les Musulmans, à l'exemple des anciens Arabes et d'Ismaël, fils d'Abraham, pratiquent la circoncision. Le Koran admet aussi la distinction que Moïse, dans le *Lévitique*, admet entre les animaux purs et les bêtes immondes. La chair de porc est l'objet d'une défense particulière (1) : il en est de même du vin et de toute boisson enivrante ; mais les plus habiles commentateurs du Koran n'en proscrivent que l'usage immodéré.

D'un autre côté, Mahomet autorise la polygamie, toutefois dans de certaines limites : on ne peut avoir, outre ses esclaves, que quatre femmes légitimes.

La justice est la première des vertus que recommande l'Islamisme ; le meurtre, l'adultère, le vol et la fraude sont regardés comme des crimes exécrables. Toute manifestation violente d'une passion est criminelle : *Pardonne facilement les offenses de tes ennemis*, dit le Koran; *sois bienfaisant envers tous, et ne dispute pas avec les ignorants*.

Telle est la substance de cette œuvre mensongère, où le faux se trouve toujours à côté du vrai, l'absurde auprès du sublime, le mal à côté du bien.

Au reste, l'Islamisme a de tout temps offert un grand nombre de sectes, et ces schismes ont produit des guerres terribles. La division commença, dès la mort de Mahomet, par les *Sunnites* et les *Schyytes*.

Les Sunnites admettent la succession des khalifes, à partir d'Abu-Bekr, et regardent comme également saints

(1) Le porc, dans certains pays, tels que la Judée, l'Arabie, l'Égypte, est sujet à la lèpre. De là vient que l'usage en a été défendu par Moïse et par Mahomet.

tous ceux d'entre les compagnons du prophète, qui se montrèrent fidèles aux lois de l'Islamisme. Les Schyytes, partant du principe qu'au seul Ali devait être dévolu le khalifat, maudissent Abu-Bekr (1), et rejettent tous ceux qui ne se sont pas rangés sous l'étendard de leur prince favori.

La division, d'abord civile, s'étendit bientôt sur les matières religieuses. Les Sunnites accueillirent indifféremment les explications théologiques et les décisions légales d'Abu-Bekr, d'Omar et d'Osman; c'est de là qu'on les a nommés *Sunnites*, du mot arabe *sunna* qui signifie *tradition*. Mais les Schyytes, par suite de leur opinion politique, ont rejeté ces explications comme autant d'hérésies: aussi sont-ils appelés, par leurs adversaires, *Schyytes*, d'un mot arabe qui veut dire *sectaires méprisables*. Pour eux, ils se sont appelés *Adeliés* ou les partisans de la justice.

Ces deux sectes ont dominé tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. Les Sunnites occupent à présent tout l'empire ottoman (2), l'Égypte, avec d'autres pays de l'Afrique, l'Arabie, les îles de la mer des Indes, etc. Le reste des pays musulmans appartient à la croyance des Schyytes.

L'Islamisme, dans ses diverses sectes, compte deux espèces de moines, les *Fakirs* ou pauvres, et les *Derwischs* (derviches) ou seuils de porte. Ceux qui se piquent d'une vie purement contemplative portent le nom de *Sophis*. Parmi ces religieux, les uns vivent en commun dans des couvents, les autres se font ermites; ceux-ci se fixent dans un pays, ceux-là courent le monde et mènent souvent une vie déréglée : tels sont les *Santons*, les *Kalenders*, etc., dont il est parlé dans nos relations.

VII. ÉTAT DE L'ORIENT A L'ÉPOQUE DE MAHOMET.

L'état de l'Orient à cette époque était tel qu'il ne lui

(1) Avec Omar et Osman, ses successeurs.

(2) C'est pour cette raison qu'ils se nomment *Osmanlis*, d'Osman, second successeur d'Abu-Bekr.

était guère possible d'opposer une vigoureuse résistance aux sectaires fanatiques du faux prophète. L'empereur Héraclius avait, il est vrai, reconquis les anciennes frontières de son empire (p. 131); mais les provinces, qu'avaient épuisées de longues guerres, se trouvaient encore exposées aux vexations des gouverneurs impériaux, et écrasées sous le poids d'excessives contributions. Aussi consentirent-elles aisément à acheter des Arabes le libre exercice de leur culte et une sûreté plus grande, moyennant un tribut annuel, presque toujours moins élevé que les anciens impôts. La monarchie persane tout entière avait longtemps été déchirée par la guerre civile. Le grand Khosrou Parwiz, terreur de Constantinople, après un règne glorieux de 40 ans, avait péri sous le poignard de son fils SIROÈS ou CABAD II, surnommé *Shirujeh* (628). Le parricide avait en vain essayé de faire fleurir la justice et d'effacer l'impression que son crime avait produite sur l'esprit de ses sujets. La peste ou les remords l'emportèrent au bout de neuf mois. Dans l'espace de trois ans, dix rois ou reines montèrent successivement sur le trône de Perse ; enfin, la tiare royale fut placée sur la tête d'YEZDEDGERD III, enfant de douze ans, dont l'avénement (16 juin 632) fixa pour les Perses une ère nouvelle, qui devait être bien courte.

VIII. CONQUÊTES DU MAHOMÉTISME SOUS LES KHALIFES ÉLECTIFS ABU-BEKR, OMAR, OTHMAN (OSMAN) ET ALI (632-660).

Le Koran est rédigé, les rebelles sont réduits au devoir, les apostats à la rétractation, les *faux prophètes* au silence. ABU-BEKR, docile au vœu de Mahomet, appelle tous les croyants à la conversion des *infidèles*, et la *guerre sainte* commence.

Deux armées s'élancent de la péninsule : l'une contre la Syrie, sous les ordres d'*Obéidah ;* l'autre contre l'Irak-Arabi, sous ceux de *Khaled,* que Mahomet avait surnommé l'*Épée de Dieu*. La première de ces contrées ap-

partenait aux Grecs; la seconde aux Al-Mondars, vassaux de la Perse. Khaled triomphe; mais son collègue est arrêté devant Bosra. La conquête de la Syrie demande des armes plus rapides. Sur l'ordre d'Abu-Bekr, Khaled accourt, prend la ville, tue 50,000 Grecs avec leur général *Verdan*, près d'Ainazdin, et va mettre le siége devant la capitale de la Syrie. Damas capitule d'un côté, tandis que de l'autre elle est emportée d'assaut : on l'épargne malgré sa résistance, et toute la Cœlé-Syrie tombe au pouvoir des Arabes. C'est ainsi que Khaled savait plier le fanatisme de ses guerriers à des règles de justice et d'humanité. Il respectait surtout la vie des vieillards, des femmes, des enfants et même des prêtres; il assurait la protection des lois et la tolérance religieuse à tous les chrétiens qui se soumettaient au tribut : en un mot, il voulait vaincre par la force et régner par la douceur.

A la mort d'Abu-Bekr (634), sa fille *Ajesha* réussit, par ses intrigues, à porter OMAR, autre beau-père de Mahomet, à la dignité de khalife, titre auquel il joignit celui d'*Émir-al-Moumenin*, ou Commandant des Fidèles. Omar voulut ôter à Khaled le commandement de l'armée; mais elle ne se laissa pas arracher un général qui l'avait si souvent conduite à la victoire et qui devait l'y conduire encore.

La victoire d'Yermouk (636), qu'il remporta sur 40,000 ennemis, tant Grecs qu'Arabes, lui livra en effet la Palestine jusqu'à l'Égypte, et la Syrie jusqu'à l'Euphrate. *Amrou*, fils d'Ass, son lieutenant, marcha contre les Égyptiens, et lui-même se dirigea contre la Mésopotamie supérieure, tandis que *Saïd* s'avançait à la conquête de la Perse.

La division que les doctrines hérétiques avaient semée parmi les habitants de l'Égypte, en facilita la conquête. Les Coptes, qui formaient la grande majorité de la population et qui professaient l'hérésie des Jacobites (1), abandonnèrent les Grecs qui les avaient persécutés, et se soumi-

(1) Les Jacobites ne reconnaissaient en J.-C. qu'une seule nature, la nature divine; d'où leur vient leur nom de *monophysites*.

rent aux Arabes (639). L'antique Memphis fut livrée aux flammes, Alexandrie prise d'assaut (640), Alexandrie qui renfermait les restes de la bibliothèque des Ptolémées, archives du génie humain. Amrou consulta Omar sur le sort de ces richesses littéraires : *Si les volumes qu'elle contient*, répondit-il, *s'accordent avec le Koran, ils sont inutiles; s'ils sont contraires à ce livre divin, ils sont dangereux, et par conséquent dignes de la destruction.* Ces paroles étaient un arrêt de condamnation. Tout le savoir de l'Égypte, de la Grèce et de l'Inde, périt dans les flammes, et quatre cent mille volumes servirent, pendant six mois, à chauffer les quatre mille bains publics d'Alexandrie : tel est, du moins, le récit de l'historien arabe Abulfaradsch.

A l'exemple des Pharaons, des Ptolémées et des Césars, Amrou voulut achever de percer l'isthme qui sépare la Méditerranée du golfe Arabique; mais Omar s'opposa à l'exécution de ce projet, alléguant pour prétexte qu'il ne fallait pas faciliter aux flottes des mécréants l'accès des villes du prophète. Amrou bâtit alors à l'est de Memphis la ville de Fosthath, dont on trouve encore les ruines près du vieux Caire. C'était l'usage des Arabes de détruire tout ce qui rappelait le passé, de donner à tout une nouvelle face, et de transformer en villes les camps de leurs généraux.

Les armes musulmanes n'étaient pas moins heureuses en Asie. *Roustem* (Rustan), à qui Yezdedgerd III devait la couronne, jouissait d'une haute faveur, qu'il faisait tourner tout entière au salut de sa patrie. Voulant opposer fanatisme à fanatisme, il appela sous ses drapeaux tous les adorateurs du feu. Dans un premier combat, Roustem rejeta les Arabes au delà de l'Euphrate; mais Saïd reparut l'année suivante avec une armée plus nombreuse, menaçant les Perses d'une guerre d'extermination, s'ils n'embrassaient pas l'islamisme. Cette guerre fut acceptée; le brave Roustem, déjà défait en plusieurs rencontres, périt à la bataille de Cadésiah (636), qui dura trois jours, et qui livra la Perse aux Musulmans.

Yezdedgerd continua la lutte avec courage; mais la fortune trahit toujours ses armes, surtout à Néhavend (642), où le succès des Arabes fut si grand qu'ils l'appelèrent la *victoire des victoires*. Chassé de position en position, il ne trouva momentanément d'asile qu'au delà de l'Oxus.

Les victoires de Saïd furent fatales au khalife. Omar, après avoir échappé, l'an 638, au poignard d'un Arabe, tomba sous celui d'un esclave persan, dans la mosquée de Médine (644). Il avait contribué plus que Mahomet lui-même aux progrès de l'islamisme. Suivant l'historien Khondemir, il fit détruire, pendant son khalifat, plus de 40,000 temples chrétiens, et bâtir 1,400 temples musulmans. C'est lui qui le premier introduisit l'ère célèbre de l'Hégire, et créa des registres de contrôle pour la solde de ses soldats.

OTHMAN Ibn Affan, gendre du Prophète, fut élu khalife. Jaloux des succès d'Amrou, qui gouvernait l'Égypte, il voulut le rappeler de l'armée; mais les soldats de ce général déclarèrent que si pendant la paix ils respectaient le Commandant des fidèles comme le suprême régulateur de la loi, pendant la guerre ils n'obéissaient qu'au plus habile capitaine. Amrou néanmoins obéit, et son successeur *Abdallah* tenta, contre l'Afrique septentrionale, une expédition dont il ne rapporta qu'un riche butin (647).

La Perse promettait une plus importante conquête. Yezdedgerd avait imploré l'appui de *Taï-Tsong*, empereur de Chine, qui permit au khan des Turks, son tributaire, de secourir le monarque fugitif; mais soit faiblesse, soit trahison, il périt au passage du Marghab (652). Selon d'autres, la richesse de son collier d'or et de ses bracelets tenta la cupidité d'un meunier du Ségastan (Sedjistan), qui le tua. Son fils, abandonné de ses sujets et privé de toute ressource, mais trop fier pour se soumettre, se sauva dans la Chine, et le second empire des Perses finit avec la dynastie des Sassanides.

Othman ne survécut pas longtemps à la ruine de cet empire. Pieux, humain, mais injuste envers ses généraux et prodigue envers ses favoris, il excita parmi les Arabes un

mécontentement général. *Mohammed*, fils d'Abu-Bekr, profitant de cette disposition des esprits, conspira contre le khalife, le surprit dans son palais et le poignarda de sa propre main (655).

Guerre civile pour le khalifat.—Ali succéda à Othman; mais Ajesha, qui trois fois l'avait écarté du khalifat, et que les Musulmans appelaient la *mère des fidèles*, souleva contre ce prince une partie des troupes, et une femme faillit ébranler le trône de Mahomet, dont l'étendard, vainqueur des Perses, faisait déjà trembler les Romains. Le coup qui perdit Ali, partit d'une autre main.

A côté du khalifat s'élevait l'orgueilleuse famille des Ommyades, ainsi nommée d'*Ommyah*, l'un des oncles du Prophète, et père d'*Abou-Sofyan* (p. 138). Ce dernier avait été l'un des plus grands ennemis de Mahomet; néanmoins son fils *Moawiah*, ébloui par l'éclat des victoires de son cousin, le reconnut pour l'envoyé de Dieu, devint son plus ardent prosélyte, et mérita le gouvernement de Syrie. Le nouveau khalife voulut l'en déposséder; mais Moawiah, soutenu d'Amrou, mécontent comme lui, prit le titre d'Émir-al-Moumenin. La guerre civile arrêta pendant cinq ans les conquêtes des Arabes. Trois fanatiques résolurent la perte des trois princes; Ali tomba seul sous leur poignard à Koufah (660). De ses deux fils, *Hassan* porta le vain titre de khalife, et son frère *Hossein* fut compté parmi les Imams (1). C'est depuis cette époque que les Musulmans se divisèrent entre les deux partis religieux de *Sunnites* et de *Schyytes* (p. 144-5).

(1) Voyez, pour l'explication de ce titre, § 2, chap. III, 2e période.



CHAPITRE V.

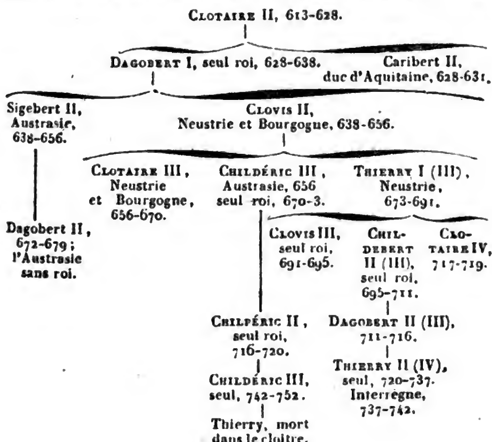
Histoire de l'Orient et de l'Occident depuis le commencement du VIIe siècle jusqu'aux guerres entre l'Occident et les Arabes, 613-714.

---

§ 1er. — *Histoire des Francs sous les maires du palais jusqu'à la mort du second Pépin* (613-714).

Puissance des maires du palais.— Les guerres civiles qui, pendant près d'un siècle, avaient désolé le royaume des Francs, finirent par l'avénement de Clotaire II (613), qui réunit sous son empire toute la monarchie franque (1). Dès lors commença une nouvelle période pour l'histoire des Francs. Le pouvoir royal passa entre les mains des premiers ministres, c'est-à-dire, des *maires du palais*, et cette

(1) Voici le tableau généalogique des derniers rois mérovingiens :

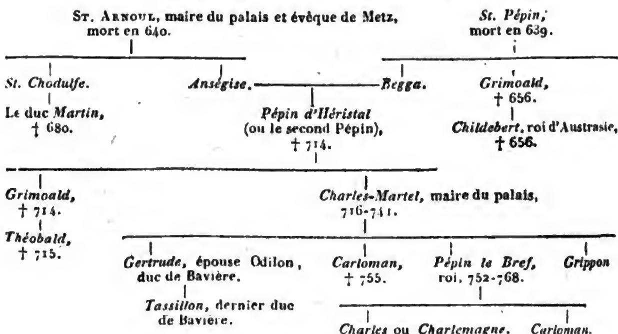


dignité, devenue bientôt héréditaire dans une puissante famille, lui prépara la voie au trône. Les tiges de cette famille furent *saint Arnoul* ou *Arnulfe* et *saint Pépin*. Le premier, d'origine gallo-romaine, appartenait à l'ancienne famille sénatoriale des *Tonantii Ferreoli* de Metz ; d'abord maire du palais en Austrasie, il entra plus tard dans les ordres, et monta sur le siége épiscopal de sa ville natale. Le second, issu d'une ancienne et riche famille germaine, avait ses principales possessions sur les bords de la Meuse, et de là vient qu'on le distingue des autres Pépins par le surnom de *Landen*, château situé sur cette rivière. Unis par la conformité de leurs vues, ces deux hommes s'unirent encore par les liens de la parenté : *Begga*, fille de Pépin, épousa *Anségise*, fils d'Arnoul (1).

Règne de Clotaire II, 613-628. — Grâce à l'influence de ces deux personnages, la paix fut rétablie dans les royaumes francs, l'industrie commença à y refleurir, et le commerce s'établit avec la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Espagne, la Syrie et l'Égypte. Clotaire II donna pour roi aux Austrasiens, en 622, son fils aîné *Dagobert Ier*, qu'il fit élever par Arnoul et Pépin, en nommant ce dernier maire d'Austrasie. Des guerres heureuses contre les Saxons étendirent l'autorité des rois francs jusqu'au delà du Weser (623-5).

Dagobert Ier, 628-638.—A la mort de Clotaire II, Pé-

(1) Voici la généalogie des descendants d'Arnoul et de Pépin :



pin prévint une nouvelle division de la monarchie franque entre DAGOBERT Ier et son frère *Caribert*. Celui-ci n'obtint qu'une partie de l'Aquitaine à titre de royaume (1).

Dagobert Ier débuta sur le trône par de belles actions; mais bientôt ses vices se montrèrent au grand jour. Las d'obéir aux sages conseils de ses ministres, Arnoul, Pépin et *Eligius* ou *Éloi*, qui d'orfévre devint évêque de Noyon, il répudia sa femme, se livra, dans son palais de Clichy, à tous les excès de la débauche, accabla les peuples d'impôts, et ne montra quelque piété que pour la décoration de la célèbre basilique de Saint-Denis. Dégénéré de Clovis, c'est aux Saxons qu'il confia la défense de la Thuringe; incapable de tout gouverner par lui-même, il confia à *Sigebert II* la France Austrasienne, et à *Clovis II* la France Neustrienne avec la Bourgogne. En se partageant, la puissance royale s'affaiblissait. Dagobert Ier mourut en 638, après avoir repris à *Judicaël* le titre de roi de Bretagne, pour ne lui laisser que celui de duc. Le partage qu'il avait fait de son vivant entre ses deux fils, fut respecté.

Clovis II, 638-656.—Dès cette époque, les deux parties du royaume des Francs, déjà divisées de mœurs et de langage, se regardèrent comme deux nations différentes. La mort prématurée de Pépin et d'*Éga*, maire de Neustrie, livra les mairies à trois ambitieux qui se firent déférer le pouvoir par les grands : *Grimoald*, fils de Pépin, en Austrasie; *Flaochat*, en Bourgogne, et *Erchinoald* ou *Archambaud*, en Neustrie (640).

L'autorité des maires n'eut plus alors de limites. Grimoald osa même, après la mort de Sigebert (656), mettre son propre fils *Childebert* sur le trône. L'usurpateur fut chassé; mais l'exemple était donné, et il devait être suivi d'une manière plus efficace.

Clovis II réunit toute la monarchie française sous la triple mairie d'Erchinoald. Il épousa *Bathilde*, princesse

(1) Caribert le posséda trois ans. *Hildéric*, son fils aîné, lui succéda (631); mais ses deux autres enfants, *Boggis* et *Bertrand*, ne le possédèrent, à partir de 637, qu'à titre de duché héréditaire. *Eudes*, fils de Boggis, hérita, dans la suite, des États de son père, de son oncle et d'*Amand*, duc de Gascogne, dont la fille, *Gisèle*, avait épousé Caribert.

d'une rare beauté, que des pirates avaient enlevée sur les côtes d'Angleterre; mais il mourut bientôt (656), laissant trois fils : *Clotaire III*, *Childéric II* et *Thierry III*.

Clotaire III, 656-670. — CLOTAIRE III régna quelques années, sous la régence de Bathilde. Au prudent Erchinoald succéda le fougueux *Ébroïn*, dont l'ambition put à peine être contenue par la douceur et l'adresse de la reine mère. Elle abolit l'impôt de la capitation, et signala son administration par d'autres utiles réformes. Mais la tyrannie d'Ébroïn amena la retraite de cette sage princesse, qui prit le voile à l'abbaye de Chelles, et la défection de l'Austrasie, qui réclama pour roi Childéric II, et *Wulfoade* pour maire du palais.

Childéric II, 670-3.—Clotaire III mourut en 670. Indignés qu'Ébroïn eût osé, de sa propre main, placer Thierry III sur le trône, les Austrasiens, soulevés par *Léodegaire* ou *saint Léger*, évêque d'Autun, l'attaquèrent, le vainquirent et le reléguèrent dans le couvent de Luxeuil. Thierry rentra dans le cloître de Saint-Denis, et les trois couronnes se réunirent sur la tête de CHILDÉRIC II (673).

Ce prince, débarrassé de ses frères, s'abandonna, non par caractère, mais par l'influence des courtisans, à toutes sortes d'excès. Il passa de la débauche à la fainéantise, et de la mollesse à des cruautés inouïes. Un de ses leudes, nommé *Bodilon*, qu'il avait fait fustiger pour une faute légère, le massacra dans son palais de Chelles, avec la reine et leur fils *Dagobert*, encore enfant. Un autre fils, qui régna par la suite sous le nom de *Chilpéric III*, fut caché dans un monastère, sous le nom de *frère Daniel* (674).

Thierry III, 673-691.—Un fils de Sigebert II vivait en Angleterre auprès de *saint Wilfrid*, archevêque d'York. Le peuple d'Austrasie, guidé par Wulfoade, le proclama sous le nom de *Dagobert II*. D'une autre part, Ébroïn et Thierry III avaient quitté leur couvent. Le premier, à force d'intrigues et de violences, s'empara de la mairie neustrienne, et permit au second de régner nominalement. Alors éclata parmi les leudes austrasiens une révolution dont les suites furent immenses. Meurtriers de Dago-

bert II, ils élevèrent au pouvoir suprême, sous le titre de *ducs des Francs*, deux seigneurs, *Martin*, fils de Chodulfe, et *Pépin d'Héristal*, fils d'Anségise, tous les deux petits-fils du maire Arnoul (679).

Ébroïn marcha contre les nouveaux dignitaires, défit Pépin à Leucofao, prit Martin à Laon, se signala par de téméraires vengeances, et périt deux ans après sous le poignard d'un officier du fisc, qu'il avait puni de ses infidélités. *Waraton*, *Gislemar*, son fils, et *Bertaire*, son gendre, lui succédèrent tour à tour dans la mairie neustrienne. Pépin, de son côté, battit Thierry III à la journée de Testry (687), le rendit prisonnier, et se fit déclarer maire de Bourgogne et de Neustrie, regardant déjà l'Austrasie comme le patrimoine de sa famille.

La naissance de Pépin était illustre; son bonheur fut grand, et sa modération, plus grande encore. Il s'attira l'admiration générale par sa valeur, par sa justice et par ses talents politiques. Il subjugua cinq princes qui cherchaient à se détacher de la monarchie : *Radbod*, duc des Frisons; *Alain*, de Bretagne; *Eudes*, d'Aquitaine et de Gascogne; *Godefrid* et *Willichar*, de l'Alémannie. L'Église fut protégée, la France rendue florissante. Thierry mourut en 691, laissant plusieurs fils, qui ne furent en quelque sorte que des rois captifs sous l'autorité de Pépin.

Clovis III, Childebert III et Dagobert III, 691-716. — CLOVIS III, l'aîné, ne régna que quatre ans. CHILDEBERT III, son frère, lui succéda dans sa captivité (695-711). Le pouvoir de Pépin allait toujours croissant. Suivant l'usage des anciens chefs germains, il avait eu deux femmes, l'une légitime, *Plectrude*, mère de *Grimoald*, et l'autre illégitime, *Alpaïde*, qui donna le jour à *Karl* ou *Charles-Martel*. Les Visigoths, les Alemans, les Frisons, éprouvèrent de nouveau les armes victorieuses du régent. L'an 711, Childebert III mourut, et DAGOBERT III, son fils, le remplaça sur le trône. Il y joua le même rôle que son père.

Sur ces entrefaites, Pépin tomba malade; Grimoald, maire du palais de Neustrie, fut assassiné (714). Pépin le remplaça par *Théobald*, fils de Grimoald, enfant de six

ans, qui devait être ministre d'un roi enfant comme lui, sous la tutelle de Plectrude. C'était un fantôme sur un fantôme, comme le dit énergiquement Montesquieu. Tel fut le dernier attentat de Pépin contre l'autorité royale. Il mourut en 714, après avoir gouverné pendant vingt-sept ans, plus en souverain qu'en ministre. Son fils Charles-Martel, héritier de ses talents, devait aussi hériter de sa puissance, et sauver la société européenne d'une nouvelle barbarie par ses victoires sur les Arabes, qui venaient de détruire le royaume des Visigoths en Espagne.

§ 2.—*Histoire des Visigoths depuis Reccarède le Catholique jusqu'à la conquête de l'Espagne par les Arabes* (601-711).

ROIS VISIGOTHS : *Liuwa II,* 601 ; *Witterich,* 603 ; *Gundemar,* 610 ; *Sisebut,* 612 ; *Reccarède II,* 620 ; *Swinthila,* 620 ; *Sisenand,* 630 ; *Chintilla,* 536 ; *Tulga,* 640 ; *Chindaswinth,* 642 ; *Réceswinth,* 652 ; *Wamba,* 672 ; *Erwig,* 680 ; *Égiza,* 687 ; *Witiza,* 701 ; *Roderich,* 709-711.

La conversion de Reccarède et de l'immense majorité des Visigoths au catholicisme (p. 112), ainsi que les institutions sages et pacifiques de ce prince, ne purent préserver son royaume de troubles et de guerres civiles, suites inévitables d'une monarchie élective.

Liuwa II, Witterich et Gundemar, 601-612. — LIUWA II, à qui son père Reccarède le Catholique avait assuré le trône avant de mourir (601), fut détrôné et mis à mort, après un règne de deux ans, par le parti arien. Les Ariens donnèrent la couronne à WITTERICH, l'un d'entre eux ; mais les persécutions qu'il exerça contre les catholiques occasionnèrent sa mort (610). Il fut assassiné dans un festin, et GUNDEMAR, élu après lui, fit disparaître les derniers restes de l'arianisme. Le court règne de ce prince (610-612) n'est remarquable que par le commencement des guerres contre les *Vascons.*

Les Vascons. — Les *Vascons* ou *Basques*, dont les *Gascons*, établis au S.-O. de la France, n'étaient qu'une tribu, appartenaient à la race ibérienne, qui n'était elle-même qu'une branche de la grande nation celtique. Lors-

que les Romains firent la conquête de l'Espagne, les Vascons, quittant les bords de l'Èbre, vinrent s'établir dans la partie occidentale des Pyrénées, qui prit d'eux le nom de *Biscaye*. Grâce à ces montagnes presque inaccessibles, ils défendirent leur indépendance, d'abord contre les Romains, et plus tard contre les Vandales, les Alains et les Suèves. Leur langue ne fut que peu altérée par le mélange de la langue latine. Vers la fin du ve siècle, le roi visigoth Euric, maître de presque toute l'Espagne, attaqua les Vascons et s'empara de leurs principales villes, Pampelune et Saragosse; mais il ne put étendre ses conquêtes sur les tribus vasconnes, cantonnées dans les montagnes. Ces tribus, restées indépendantes, commencèrent dans le VIIe siècle leurs courses dévastatrices, qu'elles dirigèrent tantôt au N. dans le royaume des Francs, tantôt au S., dans celui des Visigoths. Ce ne fut qu'au VIIIe siècle que le christianisme, en se répandant parmi eux, adoucit leurs mœurs, et leur inspira des goûts plus sédentaires.

Sisebut, 612-620, *et Reccarède II*, 620.—SISEBUT, élu successeur de Gundemar, se montre à nous comme l'un des plus grands rois qui se soient assis sur le trône des Goths. Il l'honora par ses talents comme roi, comme général et comme littérateur. Poëte, il publia sur les éclipses de soleil et de lune des vers latins qui ne sont pas dépourvus d'élégance; guerrier, il continua la guerre contre les Vascons, soumit une partie de la Cantabrie à son sceptre, et ravit aux Grecs tout ce qu'ils possédaient en Espagne, sauf quelques villes littorales des Algarves (618); prince, il parvint à faire accepter le baptême à 90,000 juifs. Sous son règne, la marine des Goths commença à prendre quelque importance. C'est à lui qu'on attribue la conquête de Tanger et de Ceuta en Afrique. *Saint Isidore* de Séville était le contemporain de Sisebut. Son fils RECCARÈDE II mérite à peine d'être compté parmi les rois goths; il n'occupa le trône que trois mois.

Suinthila Ier, 620-630. — SUINTHILA Ier, élevé au trône après Reccarède II, réforma les lois et les coutumes, soumit les Cantabres; et comme il acheva d'expulser les

Grecs de la Péninsule, on peut le regarder comme le premier roi de toute l'Espagne. Son inépuisable charité le fit surnommer le *père des pauvres*. Mais les seigneurs, mécontents de ce qu'il s'était associé contre leur gré son fils *Ricimer*, se révoltèrent, et *Sisenand*, gouverneur de la Gaule gothique, qui s'était mis à leur tête, monta sur le trône.

Sisenand, Chintilla, Tulga, Chindaswinth et Réceswinth, 630-672. — Pour remédier à ces désordres, plusieurs conciles assemblés à Tolède, et auxquels assistèrent aussi les seigneurs laïques, rendirent des arrêts qui réglèrent les élections au trône, et décrétèrent des peines sévères contre les usurpateurs. Le choix du souverain fut restreint aux familles nobles, riches et d'origine gothique. Sous SISENAND, le 4e concile de Tolède ordonna que toutes les églises catholiques des Visigoths se serviraient dorénavant de la même liturgie. Celui de 633 publia le recueil des lois civiles visigothes, en latin, qui fut ensuite traduit en visigoth sous le titre de *Fuero Juzgo*, mots corrompus de *Fori judicium* ou *Forum judicum*. Sisenand mourut à Tolède en 636.

CHINTILLA, élu après Sisenand, occupa le trône pendant quatre ans (636-640), et TULGA, son fils, pendant deux. Les trois derniers rois avaient dû la couronne à l'influence du clergé, protecteur des libertés nationales contre l'ambition des grands ; ceux-ci prirent à leur tour le dessus en 642 et mirent à la place de Tulga, le général CHINDASWINTH, homme ennemi des prêtres, qui régna dix ans (642-652). RÉCESWINTH, son fils, se montra envers les évêques aussi conciliant que son père avait été peu sage politique, puisque le clergé seul pouvait balancer le trop grand pouvoir des nobles. Aussi lorsqu'il ouvrit en 653 le 9e concile de Tolède, invita-t-il les prélats à ne pas s'occuper exclusivement des affaires de l'Église, mais aussi à donner une partie de leur temps à celles de l'État.

Les deux partis d'Espagne. — C'est surtout à cette époque que se dessinèrent les deux partis de l'Espagne : l'un, composé du clergé et du peuple, soutenait l'autorité royale, vrai boulevard de la liberté publique; l'autre,

formé par la noblesse, travaillait sans cesse à miner cette autorité dans ses fondements; il y réussit par la révolution qui porta Chindaswinth sur le trône. Aussi l'avénement prématuré de son fils n'eut-il pas lieu sans opposition de la part des grands qui pouvaient y prétendre; mainte conspiration se forma contre Réceswinth et ce droit naissant d'hérédité que les nobles avaient tant d'intérêt à ne pas laisser s'établir. C'est de son règne que date la loi salutaire qui permet les mariages entre Goths et Romains, jusque-là défendus; mais c'est sous le précédent que fut rendue celle qui, pour compléter la fusion des deux races, défendit sous des peines sévères l'usage du droit romain. Réceswinth confirma l'œuvre de son père, et fit réellement un seul peuple des deux qui jusqu'alors avaient existé en Espagne.

Wamba, Erwig, Égiza et Witiza, 672-709. — Toutefois, à sa mort, le pouvoir royal était tombé si bas par les factions des nobles, qu'il fallut presque faire violence à Wamba, son ministre, pour lui faire accepter le dangereux honneur de la royauté (672). Il se fit sacrer à Tolède par le clergé; mais, comme tous ses prédécesseurs, trop facile et trop indulgent, il ne réprima point assez les factions. Aussi, malgré les services qu'il avait rendus à la monarchie, en réprimant une révolte dangereuse du général *Paul* dans la Septimanie, fut-il forcé, par une insigne perfidie, de prendre l'habit monastique et de signer son abdication en faveur du comte *Erwig*, qu'il avait comblé de bienfaits (680).

Erwig parvint à faire confirmer son usurpation dans le douzième concile de Tolède. Égiza, son gendre et son successeur (687-701), repoussa les Arabes, dont la flotte menaçait ses États. Moins heureux que son père, Witiza (701-709) laissa *Mousa*, vice-roi musulman d'Afrique, conquérir les îles Baléares, et reconnaître même les côtes de la Péninsule, qui devait bientôt tomber au pouvoir des Musulmans.

Roderich ou fin de la monarchie visigothe, 709-711. — Outre l'Espagne et la Septimanie, les Visigoths posse-

daient en Afrique une partie de la Maurétanie-Tingitane, et tenaient garnison à Ceuta. Le comte *Julien* en était gouverneur. Pendant trois ans il se défendit avec gloire contre les Arabes : heureux s'il eût continué d'être fidèle à la cause de sa patrie.

Witiza venait d'être détrôné par RODERICH ou RODRIGUE, vengeur de son père *Théodefred*, fils de Réceswinth, à qui le monarque avait fait crever les yeux. Une conspiration se forma bientôt contre le nouveau prince. A la tête du complot se trouvait *Oppas*, archevêque de Séville et frère de Witiza; la parenté, l'ambition, et, dit-on, l'outrage fait par Rodrigue à sa fille *Florinde*, jetèrent Julien dans le parti de la révolte. Les rebelles, par une idée fatale, mêlèrent les Arabes à leur querelle : *Il ne tient qu'à Mousa*, lui dirent-ils, *de conquérir l'Espagne*. Mousa ne se fit pas prier (p. 168).

La septième année du règne du khalife *Walid Ier*, le vice-roi d'Afrique, Mousa, fit partir pour l'Espagne son lieutenant *Tarik-ben-Zeiad*, avec une armée composée d'Arabes, de Maures et de Berbères (1). A l'endroit où Tarik débarqua, s'élève un rocher de cinq cents mètres, coupé à pic et qui se prolonge vers la pointe de l'Europe. C'est l'ancienne Calpé, l'une des colonnes d'Hercule. Tarik, maître de ce roc, le fortifia, lui donna son nom (2), et partit de là pour soumettre les contrées voisines. Un premier corps de troupes, envoyé contre lui par Rodrigue, fut mis en déroute. Le prince visigoth s'avança bientôt lui-même à la tête de 90,000 hommes. La bataille se donna près de Xérès de la Frontera, sur les bords de la Lète (nommée depuis Guad-al-Lète), le 17 juillet 711, et la troisième journée du combat, Tarik, reconnaissant Roderich au luxe de ses vêtements, fondit sur lui et le perça d'un coup de lance. Furieux de la mort de leur prince, les chrétiens disputèrent encore la victoire avec tant d'acharnement, qu'elle ne devint com-

(1) Les Berbères, peuple nomade d'Afrique, résultent d'un ancien mélange des races africaines avec les races asiatiques.

(2) *Gibel-al-Tarik* (mont de Tarik), d'où vient par corruption le mot *Gibraltar*.

plète pour les Musulmans qu'après neuf jours de carnage. Tarik, après avoir coupé la tête à Roderich, la fit embaumer, et Mousa, qui la reçut, s'empressa de transmettre au khalife, avec la relation de la lutte, le trophée qui en attestait le succès (1).

Peu content d'avoir livré par sa défection la victoire aux Infidèles, Julien voulut consommer son crime. D'après ses conseils, Tarik marcha droit à Tolède, afin d'y prévenir l'élection d'un nouveau roi. Cette ville, surprise à l'improviste, se rendit sans coup férir. Les Visigoths se soumirent partout aux Arabes, et l'étendard du Prophète parut bientôt au pied des Pyrénées.

§ 3.— *De l'empire grec depuis la fin du règne d'Héraclius jusqu'au commencement de la querelle des Iconoclastes* (632-717).

EMPEREURS GRECS : *Héraclius*, 610-641; *Constantin III*, 641, *Héracléonas*, 641; *Constant II*, 642; *Constantin IV Pogonat*, 668; *Justinien II*, 1re fois, 685; *Léonce*, 695; *Tibère III* (Absincare), 698; *Justinien II*, 2e fois, 705; *Philippicus* (Bardanes), 711; *Anastase II*, 713; *Théodose III*, 717; *Léon III l'Isaurien*, 717.

Fin du règne d'Héraclius, 632-641. — HÉRACLIUS, après avoir retrouvé la vraie Croix (p. 131), tomba dans une lâche apathie, qui le rendit incapable de défendre contre l'islamisme l'inestimable trésor qu'il avait reconquis. Tout entier aux disputes religieuses de cette époque, il publia le fameux édit connu sous le nom d'*Ecthèse* ou exposition, qui, loin de calmer, ne fit qu'échauffer les dissensions (2). Les papes *Séverin* et *Jean IV* la condamnèrent; mais l'on n'en continua pas moins la dispute.

Cependant les Arabes envahissaient l'Empire; Héraclius, comme épuisé par ses efforts précédents de courage, ne put se mettre à la tête de ses troupes, et se renfermant dans Constantinople, il y mourut en 641, atteint

(1) Ce récit, tiré des historiens arabes, diffère un peu de celui des historiens espagnols, qui font fuir Roderich pendant l'action, pour aller cacher sa honte et ses remords dans une retraite obscure, où il termina sa déplorable existence.

(2) Il s'agissait de l'hérésie des *Monothélites*, qui n'accordaient qu'une seule volonté (*monos*, seul, *thelein*, vouloir) à Jésus-Christ.

d'une hydropisie monstrueuse, lorsqu'il apprit la prise d'Alexandrie par les Musulmans.

Héraclius Constantin III, Héracléonas et Constant II, 641-668. — Trois princes lui succédèrent dans l'espace d'un an : HÉRACLIUS CONSTANTIN III, empoisonné par sa mère *Martine;* HÉRACLÉONAS, son frère, qui ne régna que trois mois, au bout desquels il alla mourir en exil; enfin CONSTANT II, fils aîné du premier, qui se maintint vingt-sept ans sur le trône (641-668).

Dans le commencement de son règne, il se mêla des disputes religieuses, et publia, l'an 648, son *Type* qui abrogeait l'édit d'Héraclius et imposait silence aux deux partis. Le pape *S. Martin Ier* fit condamner le Type avec l'Ecthèse dans le concile de 649. Constantin II l'arracha de Rome, et le relégua à Cherson, où il mourut dans l'exil.

Cet empereur fit plus de mal aux arts que n'en avaient fait Alaric et Genséric lui-même. Abhorré des Byzantins, il avait, pour se venger des Grecs, formé le projet de reporter à Rome le siége de l'Empire. Après avoir empoisonné son frère *Théodose* dont il craignait la rivalité, il déclara la guerre aux Lombards, ravagea leur pays, et détruisit la florissante ville de Lucérie. *Romuald* vint à sa rencontre; on combattit des deux côtés, à Formies, avec acharnement, et la victoire resta longtemps incertaine; mais la vue d'un Lombard qui, d'une taille et d'une force gigantesques, soulevait au bout de sa lance un jeune guerrier grec qu'il venait de transpercer, imprima tant de terreur aux Impériaux, qu'ils prirent la fuite et laissèrent les Lombards maîtres du champ de bataille (665).

Après cette défaite, Constant II chercha dans Rome un asile qu'il ne pouvait garder longtemps. Il ne s'occupa qu'à dépouiller l'antique capitale de l'Empire des chefs-d'œuvre de l'art qui s'y trouvaient encore, et dépouilla le Panthéon de son toit précieux. Maudit de ses sujets et méprisé de ses ennemis, il exerça de semblables déprédations dans plusieurs villes de l'Italie, de la Sardaigne et de la Sicile. Syracuse reçut les dépouilles des provinces qu'il ne pouvait défendre; mais les vaisseaux qui devaient

transporter ces richesses à Constantinople furent pris par les Sarrasins, qui les conduisirent au port d'Alexandrie, dans cette ville où périrent deux fois les monuments du génie de l'antiquité. Constant II resta six ans en Sicile, où il fut assassiné par le fils du patrice de cette île (668).

Constantin IV, 668-685.—CONSTANTIN IV, surnommé *Pogonat* ou le Barbu, fils aîné de Constant II, monta sur le trône après la mort de son père, et s'y maintint malgré l'armée de Sicile qui avait proclamé empereur, *Miziz*, un de ses généraux. La chute de Miziz permit à Constantin IV de tourner ses armes contre les Arabes, qui, depuis sept ans, assiégeaient Constantinople (669). La ville se défendit à l'aide du feu grégeois, qu'avait inventé *Callinique* d'Héliopolis (1), et les Arabes, après de grandes pertes, se virent obligés de renoncer à leur projet. Les *Mardaïtes*, peuplade belliqueuse de l'Arménie, que Constant II avait transplantée dans le Liban, firent la guerre aux Musulmans avec tant de succès, que le khalife *Moawiah* acheta la paix des Grecs au prix d'un tribut annuel. Constantin IV eut encore la gloire de contribuer à l'extirpation de l'hérésie des Monothélites. Le 6e concile œcuménique, assemblé à Constantinople sur la demande du pape *Agathon*, l'anathématisa, et l'empereur fit exécuter les décrets de l'assemblée (680).

Justinien II, 685-695, pour la 1re fois. — JUSTINIEN II, fils et successeur de Constantin IV, reconquit sur les Arabes plusieurs provinces, et réduisit même *Abd-el-Melek* à recevoir une paix humiliante, dont il viola le

(1) C'était une composition de naphte, de soufre et de poix. Elle brûlait dans l'eau, et la flamme avait la singulière propriété de se diriger de haut en bas. On remplissait de cette matière des brûlots, qu'on lâchait contre les vaisseaux ennemis après y avoir mis le feu. On lançait aussi ce feu, en le soufflant par des tuyaux de cuivre garnis à leur extrémité d'étoupes enflammées. On enfermait la matière inflammable, soit pulvérisée, soit mêlée avec de l'huile, dans des vases de terre que les soldats jetaient à la main, après avoir allumé une amorce qui y tenait. Enfin on en lançait des quantités prodigieuses avec la baliste, et par ce moyen on couvrait de feu des bataillons, des navires entiers. On ne pouvait l'éteindre qu'avec du vinaigre ou du sable. On eut grand soin à Constantinople de cacher le secret de sa composition, et on y réussit si bien qu'il est entièrement perdu. La poudre à canon, dont l'emploi dans les batailles est du XIIIe siècle, fit tomber le feu grégeois en oubli. Cette invention sauva Constantinople pour plusieurs siècles.

premier les conditions. Aussi perdit-il l'Arménie et toutes les villes de l'Afrique, entre autres Carthage, d'où il avait rappelé ses troupes. Vers le même temps (686), Ravenne fut le théâtre d'un événement qui peut donner une idée des mœurs de l'exarchat. A l'occasion des exercices militaires que l'on faisait faire aux habitants de cette ville, il s'éleva une dispute entre deux compagnies de milice. Les soldats de la compagnie qui se croyait offensée, dissimulèrent d'abord leur ressentiment; mais ils convinrent ensuite que chacun d'eux inviterait à un repas amical un de ses camarades, qu'il le massacrerait et l'enterrerait secrètement. Cet affreux complot fut exécuté. La disparition de ces malheureuses victimes répandit l'effroi dans la ville : les enfants cherchaient leurs pères; les épouses, leurs époux ; les amis, leurs amis. Le deuil était général. On ferma les bains publics et les théâtres; on ordonna des processions et des jeûnes. Enfin le crime fut découvert, et les coupables subirent le dernier supplice. On rasa leurs maisons, et leur quartier fut nommé *quartier des brigands*.

Quelque chose de non moins affreux manqua de se passer à Byzance. Ombrageux et cruel, Justinien II, après avoir fait mutiler ses frères dans le seul but de les rendre inhabiles à régner, poussa, dit-on, la fureur jusqu'à vouloir faire égorger tous les habitants de Constantinople. L'ordre du nouveau Caligula transpira par l'heureuse indiscrétion d'un complice, et le peuple se souleva contre l'insensé tyran. *Léonce*, le meilleur général de l'Empire, se mit à la tête de la multitude, força la prison qui renfermait des personnages considérables, et marcha contre le palais impérial. Le patriarche fut obligé de se joindre à cette troupe et d'entonner l'antienne de Pâques : *Voici le jour qu'a fait le Seigneur*. Le peuple voulait massacrer Justinien ; mais Léonce obtint qu'on se contentât de lui couper le nez et le bout de la langue, pour le reléguer à Cherson. La mutilation qu'il essuya lui valut le surnom de *Rhinotmète* (nez-coupé), sous lequel il est désigné dans l'histoire. Léonce, Isaurien d'origine et gouverneur de la Grèce, fut revêtu de la pourpre.

Léonce, 695, *Tibère III Absimare*, 698, *et Justinien II*, 2ᵉ fois, 705-711.—LÉONCE essaya de reconquérir l'Afrique, et d'abord il obtint quelques succès par les armes du patrice *Jean* ; mais bientôt les troupes révoltées proclamèrent TIBÈRE III ABSIMARE, leur général, qui les conduisit à Constantinople. Il mutila Léonce, et le jeta dans un monastère (698). Pendant sept ans il s'efforça de gagner l'affection du peuple par la réforme des abus ; mais, désespérant d'affermir son autorité tant que Justinien II Rhinotmète, héritier légitime de l'Empire, serait en état de réclamer ses droits, il chargea des sicaires d'assassiner ce jeune prince. Averti de ce dessein, Justinien alla solliciter le secours de *Terbélis*, roi des Bulgares, qui le replaça sur le trône. Léonce et Tibère III périrent dans les supplices. Plusieurs seigneurs de la cour furent pendus, par ordre du tyran, à la porte de leurs palais, ou noyés cousus dans des sacs, ou forcés d'avaler du plomb fondu. Les principaux citoyens de Ravenne subirent un pareil sort. On permit à l'un des plus distingués d'entre eux, appelé *Joannicius*, d'écrire avec son sang ses dernières volontés; il écrivit : *Dieu ! délivre-nous du tyran*, et il se brisa la tête contre les murs de sa prison.

Philippicus Bardanes, 711, *Anastase II*, 713, *et Théodose III*, 717. — PHILIPPICUS BARDANES vengea l'humanité par la mort de Justinien II (711); mais il ne sut ni défendre l'Empire, ni se maintenir sur le trône. A peine y fut-il monté qu'il s'en montra tout à fait indigne. Victime d'un complot, il fut surpris pendant une fête, au milieu de son palais, et l'un des conjurés lui creva les yeux (713). L'exil et la misère devinrent ensuite la punition de ses crimes. Il avait protégé le monothélisme, persécuté les prélats orthodoxes et destitué le patriarche *Cyrus*.

Le prudent ANASTASE II (Artémius), son secrétaire, lui succéda; mais l'armée, mécontente de ce prince, se révolta, au lieu de faire la guerre aux Arabes, et força *Théodose*, simple receveur des impôts à Adramyttium, à se revêtir de la pourpre impériale sous le nom de THÉODOSE III (713). Ce dernier prince abdiqua, dès qu'il le put sans compro-

mettre sa vie (717), et le trône impérial fut occupé par Léon III l'Isaurien, fils d'un cordonnier.

Avec l'avénement de Léon l'Isaurien commence une nouvelle période pour l'empire gerc. Ce prince, après l'avoir sauvé d'une invasion musulmane, le plongéa dans une série de troubles et de désordres par ses décrets iconoclastes. Au moment même où il monta sur le trône, les Arabes attaquèrent sa capitale avec l'une des armées les plus formidables qu'ils eussent encore levées contre les chrétiens.

§ 4.—*Du khalifat et des conquêtes arabes sous la dynastie héréditaire des Ommyades* (601-720).

Khalifes : *Moawiah Ier*, 601; *Yézid Ier*, 680 (Abdallah, khalife à la Mecque, 681-693); *Moawiah II*, 683; *Merwan Ier*, 684; *Abd-el-Malek* ou *Melek*, 685; *Walid Ier*, 705; *Soliman*, 715; *Omar II*, 717-720.

Hérédité du khalifat dans la dynastie des Ommyades. — L'avénement de Moawiah Ier, fils d'Ommyah, au khalifat, est un événement majeur dans l'histoire des Arabes, d'abord, parce que le pouvoir suprême devint héréditaire dans la famille des Ommyades; puis, parce que le morcellement de l'empire arabe se prépara de loin par la division des partisans de l'islamisme en deux sectes religieuses, les *Sunnites* et les *Schyytes* (p. 145); enfin, parce que la translation du siége du khalifat hors de l'Arabie, à Damas, amena de notables changements dans l'organisation de l'empire même. La dignité des khalifes perdit dès lors son caractère patriarcal, et ces princes, en abandonnant la simplicité des mœurs arabes, cherchèrent à baser leur pouvoir sur les forces militaires, base variable et toujours chancelante, comme l'histoire l'atteste à toutes les époques.

Moaviah Ier, 661-680. — Le grand nombre de partisans qu'Ali comptait en Arabie, détermina Moawiah Ier à fixer sa résidence à Damas, ville de Syrie, où il avait séjourné comme gouverneur de cette province, et dont les environs étaient regardés comme l'un des quatre paradis de l'Orient. *Amrou* maintint son autorité en Égypte, et *Zéiad*, dans l'Arabie et la Perse.

Observateur peu scrupuleux du Koran, Moawiah Ier se permit l'usage du vin et celui des vêtements de soie; mais il s'efforça de faire oublier par ses conquêtes cette infraction à la loi musulmane. Il n'était encore que gouverneur de Syrie, lorsqu'il ouvrit la mer aux Arabes par une expédition contre les îles de Chypre et de Rhodes (1), les Cyclades et la Sicile (648). Sept ans après, sous le règne de *Constant II*, petit-fils d'Héraclius, la flotte de Moawiah força le passage de l'Hellespont. Pendant six ans (668-674), *Yézid*, son fils, assiégea six fois Constantinople; mais il en fut six fois repoussé par le feu grégeois (p. 163). *Constantin IV Pogonat* battit même complétement les troupes de terre, et Moawiah fut obligé d'acheter la paix par un tribut de 3,000 pièces d'or (678).

Les armes du khalife avaient été plus heureuses en Afrique. Quelques tribus berbères, les Bédouins de l'Afrique, sollicitèrent *Okbah*, lieutenant de Moawiah, de les soustraire au joug des empereurs grecs. Ce guerrier céda, sans tarder, à leurs prières, et, pour affermir sa conquête, il bâtit la ville de Kairwan (Qayrouân), non loin de l'emplacement de Carthage. En peu d'années Okbah soumit la côte septentrionale de l'Afrique. La reine *Damia* seule essaya de résister aux Musulmans : nouvelle Didon, elle voulut conserver l'indépendance de son pays; elle s'empara de Carthage, défit les Arabes, et dévasta les fertiles champs de l'Afrique, dans l'espoir que la famine forcerait les ennemis à se retirer. Mais *Hassan*, successeur d'Okbah, ranima l'enthousiasme de ses troupes. Carthage tomba sous ses coups, et toute l'Afrique, jusqu'au détroit de Gibraltar, se soumit au vainqueur (688).

Guerres civiles pour le khalifat.—Moawiah n'existait plus depuis huit ans, et le khalifat était ensanglanté par les guerres civiles. YEZID Ier, son fils, vainqueur d'*Hossein*, fils d'Ali (p. 156), eut encore à combattre *Abdallah*, fils de

(1) Le colosse de Rhodes avait été renversé par un tremblement de terre, l'an 224; il resta sur place jusqu'à l'invasion des Arabes, Un juif le leur acheta, le fit briser par morceaux, et transporta sur 900 chameaux, à Alexandrie, le cuivre qui provint de ses débris.

Zobéir, qu'avaient proclamé les habitants de la Mecque et de Médine. Le khalife mourut pendant que son armée assiégeait son compétiteur, et son fils MOAWIAH II abdiqua en faveur des descendants d'Ali, dont les droits au khalifat lui paraissaient plus légitimes que les siens. Mais MERWAN Ier, l'un de ses parents, se mit à la tête des Ommyades de Damas, et se rendit maître de la Syrie et de l'Égypte. Les Alides de la Perse se déclarèrent alors contre les deux khalifes, et donnèrent ce titre à *Mahomet*, demi-frère d'Hossein, et retenu captif à la Mecque. Pendant dix ans toutes les provinces de l'empire arabe furent en proie à la plus horrible guerre civile. ABD-EL-MELEK ou MALEK, successeur de son père Merwan II, à Damas, parvint, par la défaite de tous ses ennemis, à rétablir l'unité du khalifat ; mais il ne put maintenir son autorité que par les plus terribles vengeances (693-5). Les Grecs furent chassés de l'Afrique (698) par *Mousa-ben-Naser*, qui poussa ses conquêtes jusqu'à l'Atlantique. Les Berbères et les Maures embrassèrent l'islamisme et s'unirent avec les Arabes. Il n'y eut que Ceuta, qui, sous les ordres du Goth *Julien*, résista à leurs armes victorieuses (p. 160).

Walid Ier, 705-711; *conquête de l'Espagne*.—Le règne de WALID Ier, fils et successeur d'Abd-el-Malek, forme la période la plus brillante de l'empire arabe, et en effet l'autorité des khalifes fut alors reconnue depuis les Pyrénées et l'Atlantique jusqu'aux frontières de la Chine.

Pendant qu'*Hedjadj* contenait la Perse et le Khorassan, l'émir *Kotaïbah* franchit l'Oxus, s'empara de Samarkande, subjugua le Kharizme (Khowaresm) et la Boukharie, passa le Sihoun (Iaxarte), pénétra dans le Turkestan, porta la terreur jusqu'aux frontières de la Chine, et, propagateur ardent de l'islamisme, il éleva partout des mosquées sur les débris des idoles.

Dans le même temps, *Kazim*, son lieutenant, parcourait l'Inde en conquérant. Cette vaste région devait changer souvent de maîtres, sans jamais changer d'usages. Les lois qui la régissaient et qui la régissent encore, reposaient sur les mœurs nationales, ou s'étaient tellement

amalgamées avec elles, que le temps et l'habitude les ont rendues indestructibles. Leur rapport intime avec le climat et la nature du sol contribue puissamment à leur conservation ; mais elle est due surtout à l'influence de la caste nombreuse et respectée des Bramines, prêtres hindous. Attaqués déjà dans leur doctrine par les samanéens, les juifs et les chrétiens, ils virent avec douleur l'irruption des Arabes qui venaient augmenter le nombre de leurs adversaires ; mais cette invasion n'eut en général pour effet que d'adoucir la sévérité de leurs principes, et ce n'est guère que sur la côte du Malabar que l'islamisme prit d'abord racine sur le sol indien.

D'un autre côté Mousa, le conquérant de l'Afrique, avait envoyé en Espagne où l'appelaient les fils et les partisans de *Witiza* contre le roi *Roderich*, son lieutenant *Tarik*, qui, vainqueur à la fameuse bataille de Xerès (711), marcha droit à Tolède, siége des élections royales. La dissolution intérieure de la monarchie gothique facilita aux Arabes la conquête de l'Espagne, conquête où ils furent aidés par les juifs baptisés de force et qui leur livrèrent un certain nombre de villes.

Habile politique, Tarik laissa subsister les assemblées de la nation, les tribunaux et les lois. Il permit aux chrétiens le libre exercice de leur culte, à condition qu'ils s'abstiendraient de toute discussion sur l'islamisme. Les Visigoths ne purent néanmoins supporter cette loi captieuse, et l'on vit une foule d'évêques briguer la couronne du martyre. Quelques familles nobles, dédaignant de plier sous le joug des Arabes, se réfugièrent dans les montagnes des Asturies. Leur exemple fut suivi par un grand nombre de Goths, qui reconnurent pour chef un illustre guerrier, *Don Pélage*, descendant de Reccarède. Pauvres et fiers, ils firent des montagnes Asturiennes l'asile de leur culte et de leur indépendance. C'est là que la Providence, après avoir puni le peuple espagnol de ses fautes, tint en réserve ces vertus qui fondent ou rétablissent les empires. Le bourg de Gihon, situé sur les côtes des Asturies, devint le berceau d'une monarchie qui devait survivre à celle

des Arabes. Les souverains de ce petit État s'emparèrent successivement d'Oviédo, de Léon et d'autres villes, jusqu'à ce qu'*Orduno II*, l'un des descendants de Pélage, se trouvât, deux siècles après, assez puissant pour prendre le titre de roi (914).

Cependant Mousa, jaloux de Tarik, était venu lui ravir le fruit de ses travaux, le faire emprisonner, le frapper même. Rendu par Walid Ier à la liberté, le vainqueur de Xérès s'illustra par de nouvelles expéditions; les Pyrénées furent franchies et la Septimanie fut conquise. Mousa n'en vécut pas mieux avec son lieutenant. Le khalife, fatigué de leurs dissensions, les dépouilla tous deux du commandement. Tarik mourut dans l'obscurité, mais tranquille. Mousa reparut en triomphe à Damas; mais sa joie ne fut pas de longue durée. Battu de verges à la vue du peuple et condamné à une amende de 200,000 dinars d'or (1), il fut exilé à la Mecque (715). C'est là qu'il mourut, vers 718, de la douleur que lui causa la fin tragique de son fils *Abd-el-Aziz*. Ce jeune prince, soit passion, soit politique, avait épousé *Égilone*, veuve de Rodrigue. *Soliman*, successeur de Walid, le fit massacrer dans la mosquée de Séville. Depuis cette époque, les gouverneurs d'Espagne, appelés *walis*, furent placés sous la dépendance des vice-rois d'Afrique, et soumis à la plus soupçonneuse investigation.

Soliman, 715, *et Omar II*, 717-720. — SOLIMAN, successeur de Walid Ier, continua ses préparatifs contre Constantinople, dont la prise eût assuré à l'islamisme la conquête du monde entier. L'an 717, il envoya contre cette ville une flotte de 1,800 navires, portant 120,000 hommes, dont il confia le commandement à son frère *Moslem*. Mais les rigueurs de l'hiver et la bravoure de l'empereur *Léon l'Isaurien* sauvèrent, avec le feu grégeois, la cité impériale. Déjà plus de 100,000 Musulmans avaient succombé pendant le siége, qui durait depuis 13 mois, lorsque OMAR II, successeur de Soliman, permit à

(1) Monnaie arabe qui fut frappée pour la première fois sous le khalifat d'Abd-el-Melek.

Mostem de se retirer avec les débris de ses troupes. Dès lors commença la décadence de l'empire arabe, et l'on vit bientôt éclater de nouvelles guerres civiles qui mirent fin à la dynastie des Ommyades.

CHAPITRE VI.

Histoire de l'Occident et de l'Orient depuis la mort du second Pépin jusqu'à l'avénement de Charlemagne, son petit-fils, au trône, 714-768.

§ 1er. — *Histoire des Francs depuis la mort du second Pépin jusqu'au couronnement du troisième* (714-752).

Triomphe de la famille de Pépin et de Charles-Martel. — La minorité des derniers Mérovingiens, la faiblesse et l'incapacité de quelques-uns d'entre eux, l'ambition des maires et les guerres civiles qui en résultaient, menaçaient d'une entière dissolution la monarchie franque, qu'elles auraient fini par livrer aux conquérants de l'Espagne, si le second Pépin, *Pépin d'Héristal*, ne l'eût sauvée en consolidant entre les mains de sa famille le pouvoir suprême dont les circonstances mêmes l'avaient investi. Il désigna son petit-fils *Théobald*, enfant de six ans, à la mairie du palais, et par là il montra clairement que dès lors cette dignité ne dépendait plus ni du roi ni de la noblesse. Sa femme *Plectrude* avait été nommée tutrice de son petit-fils; mais, malgré ses talents et son énergie, la veuve de Pépin ne fut pas capable de maintenir son autorité dans la Neustrie, où les grands ne souffraient qu'à regret la suprématie de la race austrasienne. A la suite d'une révolte, les Neustriens expulsèrent Théobald et déférèrent la mairie du palais à *Raginfred* ou *Rainfroi*, qui régna au nom de DAGOBERT III, roi titulaire de Neustrie. Théobald mourut peu après; une armée neustrienne

s'avança contre Cologne, résidence de Plectrude, et se joignit sous les remparts de cette cité aux Frisons, commandés par le duc *Radbod*, allié de Raginfred. Sur ces entrefaites, *Charles-Martel*, fils naturel de Pépin, s'était échappé de la prison où l'avait jeté sa belle-mère; proclamé *prince des Francs orientaux* par la plupart des vassaux de son père, il marcha contre les alliés et les força de se séparer, poursuivit les Neustriens, les défit à Vincy (717), et soumit à son autorité tout le pays jusqu'à la Seine. Puis il fit sa réconciliation avec Plectrude, prit le titre de maire du palais (718), et régna au nom de CLOTAIRE IV qu'il avait décoré du vain titre de roi.

Exploits de Charles-Martel. — Alors Raginfred conclut une alliance avec le duc *Eudes*, petit-fils de Caribert (p. 153), qui possédait l'ancien royaume d'Aquitaine, la Vasconie gauloise et la Provence. Eudes marcha au secours des Neustriens avec une forte armée. Charles-Martel les attaqua près de Soissons (719), et les jeta dans une déroute complète. Paris tomba en son pouvoir et toute la Neustrie s'y soumit. Clotaire IV étant mort, il laissa le titre de roi à CHILPÉRIC III, qui avait succédé à Dagobert III. Ce prince ne doit pas être confondu parmi les rois fainéants; mais il ne put résister à l'ascendant ni aux armes de Charles-Martel. Celui-ci, pour affermir son pouvoir, conclut des traités avec *Eudes* d'Aquitaine, et *Poppon*, successeur de Radbod, qui par les soins de *saint Willebrord* avait embrassé la religion chrétienne. A la suite de guerres heureuses, il soumit les Saxons à un tribut annuel (730), et força les Alemans et les Bavarois à reconnaître de nouveau la domination franque. Mais ce n'est là que le moindre titre de sa gloire; sans lui, la France eût été asservie aux mahométans.

Première invasion des Arabes en Gaule, 721-731. — Après le rappel de *Tarik* et de *Mousa* (p. 170), conquérants de l'Espagne, cette contrée avait été organisée comme province arabe : un *émir* ou gouverneur, qui résidait à Cordoue, dirigeait l'administration civile et militaire; sous ses ordres étaient cinq *walis* qui gouvernaient les cinq

provinces de la Péninsule; des *alcaïdes* (alcades), espèce de magistrats municipaux, administraient les villes.

En 719, les Arabes essayèrent pour la première fois de franchir les Pyrénées; mais la bravoure des montagnards Pyrénéens fit échouer leurs tentatives. *El-Samah* (Zama), alors gouverneur de l'Espagne arabe, fut plus heureux que ses prédécesseurs : il traversa les Pyrénées et conquit la Septimanie, dernière province des Visigoths. Après avoir pillé Narbonne, les Arabes envahirent l'Aquitaine et firent le siége de Toulouse; mais l'émir Samah y périt.

Victoire de Poitiers (732). — *Abdérame* (Abd-el-Rahman), nouvel émir du khalife *Hescham*, voulant profiter de l'inimitié qui divisait Eudes et Charles-Martel, se jeta sur l'Aquitaine avec un nombre prodigieux de soldats, défit le prince mérovingien au passage de la Dordogne, et s'avança vers le centre du royaume. Charles-Martel accourut pour sauver la patrie commune; et tandis que les Arabes pillaient Poitiers, il fit sa jonction avec son rival. Les deux armées restèrent en présence pendant huit jours, et dévastèrent tout le pays qu'elles occupaient. Enfin, elles en vinrent aux mains dans les plaines situées entre Tours et Poitiers (732). Les Francs, longtemps immobiles, les rangs serrés et couverts d'un rempart de boucliers, s'ébranlèrent tout à coup et culbutèrent les Arabes. Abdérame périt, et avec lui la fleur de ses guerriers. Ceux qui échappèrent au carnage se retirèrent en Espagne. Ce furent peut-être des vues politiques qui empêchèrent Charles-Martel de poursuivre ses avantages; quoi qu'il en soit, cette journée mit un terme aux conquêtes des Arabes dans l'Occident. Ainsi furent sauvées à la fois la France, l'Europe et toute la chrétienté. Si la France avait été vaincue par les armes des Arabes, ni les Lombards, ni aucun autre peuple germain ou slave, n'aurait pu empêcher ces fiers conquérants d'attaquer à la fois l'Italie et Constantinople.

Fin de Charles-Martel, 732-741; *interrègne chez les Francs*.—Après la défaite des Sarrasins, tout plia, tout se

soumit à Charles; il combat et triomphe en courant. De la Frise il vole en Bourgogne; l'Aquitaine, rebelle à celui qui l'avait sauvée, rentre dans le devoir; les Saxons sont domptés; les Sarrasins, chassés à jamais de France. Charles a la fureur du lion et la rapidité de la foudre. Une nouvelle révolte de la Saxe, qui fut aussitôt apaisée que commencée, termina le règne du jeune THIERRY IV, en 737.

Aussi habile dans le gouvernement qu'invincible à la tête des armées, Charles-Martel régna sur la France sans daigner faire un roi, sans affecter un titre qui n'eût rien ajouté à sa puissance. Peut-être ne laissa-t-il le trône vacant que pour faire oublier aux peuples la race de Clovis. Tous les yeux se tournaient alors sur une dynastie dont l'aurore était si brillante. Le pape *Grégoire III*, inquiété par *Liutprand*, roi des Lombards (p. 117, 178), implora, contre ce peuple, les secours du sauveur de la chrétienté; il offrait au prince des Francs les dignités de consul et d'exarque. Mais Charles-Martel ne put ou ne voulut point profiter de cette offre; il approchait de sa fin, et la gloire de protéger le Saint-Siége était réservée par la Providence au fondateur de la seconde dynastie de nos rois.

Charles-Martel avait eu de sa première femme, *Carloman* et *Pépin;* de la seconde, *Grippon* ou *Griphon*. Du consentement de tous les seigneurs, Carloman posséda, sous le titre de maire et de prince, l'Austrasie, l'Alémannie et la Thuringe; et Pépin, la Neustrie, la Bourgogne et la Provence. Quant à Grippon, il n'obtint que douze comtés. Après ce partage, Charles-Martel mourut (741), à l'âge de cinquante ans; il en avait régné vingt-cinq sur toute la France. Son éloge se trouve dans le récit de ses actions.

Lutte des trois frères, fils de Charles-Martel.—La mort de Charles-Martel causa de grands troubles. Grippon, mécontent de son partage, souleva les Slaves, les Bavarois, les Alemans et les Saxons contre ses propres frères; mais Pépin et Carloman remportèrent une victoire complète sur leurs ennemis. Ils en profitèrent pour supprimer la dignité ducale dans l'Alémannie, qu'ils firent administrer

par des commissaires royaux ; ils remplacèrent de même les anciens patrices de la Bourgogne par des comtes. Enfin Grippon périt dans les Alpes en 753, après douze ans d'intrigues et d'aventures.

Fin de l'interrègne, 742. — L'interrègne occasionnait d'autres révoltes. Pour mettre fin aux murmures des peuples, Pépin, qui venait d'être père de *Charlemagne*, plaça sur le trône CHILDÉRIC III, fils de Thierry IV ; mais l'autorité du roi n'était qu'un fantôme à côté de celle du maire.

Childéric III ne régna que sur la Neustrie, la Bourgogne et la Provence. Carloman gouvernait en souverain l'Austrasie, toujours séparée des Francs occidentaux. Deux grandes guerres occupèrent alors la vaillance héréditaire des deux frères : dans l'une fut soumis *Odilon*, duc des Bavarois ; dans l'autre, *Hunald*, fils d'Eudes et duc d'Aquitaine. Ce dernier, renonçant à l'espoir de relever la race mérovingienne, résigna sa dignité ducale entre les mains de son fils *Vaïfre* (745). Carloman, dégoûté des grandeurs humaines, se retira dans le monastère du mont Cassin, pres de Bénévent, et Pépin resta seul maitre de toute la France (747).

Élévation de Pépin à la royauté. — Il ne manquait plus à Pépin que le titre de roi. L'intervalle était immense ; il fallait toute l'habileté de Pépin pour le franchir. Connaissant l'inviolable affection des Francs pour leurs maîtres légitimes, il s'efforça de légitimer l'usurpation qu'il méditait, par sa justice, sa libéralité, sa valeur, et, si l'on en croit quelques historiens, par l'intervention du pape *Zacharie*. D'autres prétendent que Childéric abdiqua de son plein gré. Quoi qu'il en soit, Childéric descendit du trône, et se retira dans le monastère de Sithieu, à Saint-Omer.

Pépin fut proclamé roi, d'un consentement unanime, à l'assemblée de Soissons. Ce fut *saint Boniface*, évêque de Mayence et légat du pape, qui le sacra solennellement dans la ville théâtre de son élection (752). Cette cérémonie du sacre, empruntée des Juifs, et inconnue jusqu'alors



à la nation française, parut imprimer au nouveau monarque un caractère divin. L'influence du christianisme se faisait de plus en plus sentir.

§ 2. — *Influence du christianisme en France, en Angleterre et en Allemagne.*

Charles-Martel considéré sous le rapport religieux.— Charles-Martel avait reçu de Grégoire III le titre de *patrice de l'Église romaine.* Toutefois il faut dire que la gloire militaire de ce grand homme fut ternie par les nombreux actes de violence dont il se rendit coupable, non-seulement en confisquant des biens ecclésiastiques, mais surtout en investissant ses compagnons d'armes des hautes dignités de l'Église. Cependant on peut jusqu'à un certain point lui trouver une excuse dans le besoin de ressources extraordinaires pour couvrir les frais de guerres sans cesse renaissantes, et l'appui qu'il prêta à saint Willebrord et à saint Boniface dans leurs prédications apostoliques, prouve qu'il n'était pas aussi dépourvu de sentiments religieux que le feraient supposer ces spoliations.

Le christianisme en Angleterre. — En Angleterre, malgré les guerres sanglantes que les Scots faisaient aux Calédoniens, malgré les troubles qui déchiraient les sept royaumes des Anglo-Saxons, le christianisme, et les sciences qui en sont inséparables, étaient honorés dans la Grande-Bretagne plus que partout ailleurs. Ce fut dans ce pays, en Irlande, dans l'île de Hy et à Bangor, chez les Gallois, que se formèrent plusieurs hommes pleins de talents et d'activité, auxquels les peuples de l'Occident durent en grande partie leurs progrès dans la civilisation et dans les lettres.

Saint Colomban, saint Gall et saint Kilian. — *Saint Colomban,* Irlandais d'origine, sorti du fameux monastère de Bangor avec douze autres religieux, parcourut différentes provinces de la France, dans lesquelles il opéra de notables changements. A sa voix, les écoles ecclésiastiques reprirent leur éclat, les églises furent répa-

rées par la piété des fidèles, et les cérémonies du culte, observées avec la décence convenable. Il détruisit les restes du paganisme sur la rive gauche du Rhin, et répandit la parole de Dieu sur l'autre rive. A sa mort (615), *saint Gall*, son compatriote et son disciple, annonça l'Évangile aux montagnards de l'Helvétie (615-646). *Saint Kilian*, autre Irlandais, marcha sur ses traces, et convertit un grand nombre de Franconiens.

Saints Wigbert, Wilfrid et Willebrord. — Les royaumes anglo-saxons ne furent pas moins riches en illustres apôtres. *Saint Wigbert* mourut premier abbé de Frizlar (747); *saint Wilfrid*, évêque de Northumberland, entreprit avec succès, aidé de *saint Willebrord*, la conversion de la Frise, malgré les persécutions opiniâtres du duc Radbod. Mais aucun d'eux n'égala la gloire apostolique de saint Boniface.

Saint Boniface. — Il s'appelait d'abord *Winfrid*. Enflammé de zèle, ce pieux ecclésiastique, surnommé *Boniface*, du *bien* qu'il avait *fait*, porta le flambeau de la religion chrétienne dans les forêts de la Germanie. Les églises de Bavière, fondées par *saint Rupert*, patron de ce pays, lui durent une meilleure organisation ; il en fonda de nouvelles en Franconie, dans la Thuringe, sur le Rhin, en Frise et chez les Saxons; il adoucit les mœurs de ces peuples en leur faisant connaître le Christ, et réunit ses disciples dans des villages qui se transformèrent bientôt en villes.

Le pape *Grégoire II*, attentif à tout ce qui pouvait étendre l'influence du christianisme et du Saint-Siége, sut apprécier les talents et le courage de saint Boniface ; il lui conféra la dignité d'évêque, et le nomma son légat en Germanie (722). A l'aide du crédit dont il jouissait à la cour de Rome sous *Grégoire III*, et parmi les Francs, l'apôtre des Germains réussit à faire ériger, en sa faveur, une nouvelle métropole à Mayence (746), ville qui, depuis les dévastations des Barbares, avait été forcée de céder le premier rang à celle de Worms. Saint Boniface parcourut ensuite les peuplades que les maires austrasiens avaient

soumises ou se proposaient de soumettre, leur annonça la religion chrétienne, leur prêcha l'obéissance au souverain pontife, leur recommanda les institutions des Francs, et termina dignement sa carrière apostolique, en recevant chez les Frisons, avec cinquante compagnons de ses travaux, la palme du martyre (755).

Ainsi l'empire de l'Évangile et celui du Koran furent étendus dans des régions opposées, à la même époque, mais par des moyens différents : le premier dut ses progrès à la parole de quelques cénobites ; le second, à l'épée d'une nation fanatique. Le christianisme allait bientôt s'organiser, dans l'Europe, en une grande république chrétienne, au moment même où l'Islamisme devait marcher à sa dissolution.

§ 3.— *De l'Italie depuis l'avénement de Liutprand jusqu'à la première expédition de Pépin dans ce pays* (712-754).

ROIS LOMBARDS : *Liutprand*, 712 ; *Hildebrand*, 744 ; *Ratchis*, 744 ; *Astolphe*, 749 ; *Didier*, 756 : *Adalgise* (associé dès 767), 774-788.

PAPES : *Grégoire II*, 714 ; *Grégoire III*, 731 ; *Zacharie*, 742 ; *Étienne III*, 742-757.

Liutprand, 712-736. — Pendant la première moitié du VIIIe siècle, l'état politique de l'Italie subit de grands changements. Jusqu'alors, ce pays avait été possédé par les Lombards et les Grecs, et les relations amicales de ces deux peuples s'étaient conservées, grâce surtout à la sollicitude des souverains pontifes, qui, se portant comme médiateurs entre ces rivaux, étaient parvenus à maintenir l'autorité des empereurs Byzantins dans l'exarchat de Ravenne ainsi que dans les duchés de Rome et de Naples. Par suite des guerres civiles qui pendant un demi-siècle déchirèrent la Lombardie, les rois lombards avaient renoncé au projet qu'ils avaient conçu de conquérir toute l'Italie; mais ce projet fut repris par LIUTPRAND, fils d'Ansprand (p. 117). Lorsqu'il eut rétabli l'ordre intérieur dans son royaume, les troubles survenus dans les provinces grecques lui permirent de les attaquer avec succès (726). L'empereur *Léon l'Isaurien* avait rendu ses fameux édits

iconoclastes (p. 183), par lesquels il ordonnait de briser les images des Saints dans toute l'étendue de son empire. Irrité de l'opposition de *Grégoire II* à ces mesures sacriléges, il donna l'ordre à *Paul*, exarque de Ravenne, de marcher sur Rome et de déposer le pape (727); mais l'exarque périt dans une révolte des Ravennois, qui prirent en main la défense des images et se donnèrent à Liutprand. Rome et Naples avaient été le théâtre de semblables désordres, et les habitants de ces provinces, après avoir expulsé les gouverneurs grecs, projetèrent d'élire un empereur italien qui irait détrôner l'iconoclaste Léon. Grégoire II s'opposa à l'exécution de ce projet, dans l'espoir de changer l'empereur; et non-seulement il parvint à maintenir l'autorité de Léon à Rome et à Naples, mais encore il la rétablit à Ravenne dont les Vénitiens aidèrent le nouvel exarque *Eutychius* à s'emparer (729).

Malgré le service que le pape venait de lui rendre, Léon renouvela ses édits contre les images, et *Grégoire III*, successeur de Grégoire II, se vit contraint d'anathématiser les iconoclastes. Une flotte grecque, envoyée en Italie (735), fut détruite par une tempête, et les troubles se ranimèrent dans les provinces dépendantes de l'Empire. Liutprand en voulut profiter pour attaquer Rome; mais les ducs de Spolète et de Bénévent, alliés du pape, refusèrent de se joindre au roi lombard. Celui-ci n'en continua pas moins sa route, en sorte que Grégoire III implora l'intervention de *Charles-Martel*, ami de l'agresseur (p. 174). Pendant les négociations, le pape mourut; Charles-Martel le suivit de près au tombeau, et *Zacharie*, successeur de Grégoire III, amena à un traité Liutprand, qui déposa les deux ducs rebelles, et termina sa vie au moment où il allait se rendre maître de Ravenne (746).

Ce prince n'était pas savant, dit un historien contemporain, *Paul Warnefride*, diacre d'Aquilée; mais il était plus sage que beaucoup de philosophes : il était adoré de ses sujets, et faisait trembler les grands.

Hildebrand, Ratchis et Astolphe, 744-756. — HILDEBRAND, neveu de ce prince, ne l'imita point. En voulant

être sévère, il devint tyrannique, et les Lombards le déposèrent la même année (744), pour le remplacer par RATCHIS, duc de Frioul. Celui-ci, dégoûté bientôt des grandeurs humaines, abdiqua la couronne en faveur d'ASTOLPHE (Aistulfe), son frère, et alla se renfermer au couvent du mont Cassin, où une vigne qu'il cultiva conserva longtemps son nom (749).

Astolphe se déclara tout à la fois l'ennemi des Grecs et du Saint-Siége. En 751, il s'empara de l'Istrie sur les premiers; à cette conquête il ajouta la Pentapole, et bientôt Ravenne (752), dont la prise mit fin à l'exarchat : puis il exigea des Romains un tribut et la soumission du pape. *Étienne II* envoya vainement des ambassadeurs à Ravenne et à Constantinople; mais ni Astolphe, ni l'empereur *Constantin V Copronyme* ne firent droit à ses demandes : alors il s'adressa à Pépin le Bref qui venait de monter sur le trône de France, et réclama sa protection contre les Lombards. Une démarche personnelle faite par le pape auprès d'Astolphe avec un ambassadeur grec, ne put vaincre l'opiniâtreté de ce prince; le pontife continua sa route, et se rendit à la cour de Pépin. Ce roi passa sur-le-champ en Italie, détrôna Astolphe, et fonda, par ses armes et par une donation authentique, l'indépendance temporelle du Saint-Siége (754).

Devant ce simple exposé des faits, tombe la calomnie qui nous représente la politique des papes comme fautrice de discordes en Italie, dans le but de s'arroger le pouvoir suprême de Rome. On y voit au contraire que le Saint-Siége, loin de contribuer à la chute de l'autorité des empereurs grecs dans la Péninsule, fit tous ses efforts pour l'y maintenir, et qu'en s'adressant à Pépin contre les Lombards, il n'a cédé qu'à l'empire de la nécessité.

§ 4.— *Règne de Pépin le Bref* (752-768), *ou fondation de l'indépendance temporelle du Saint-Siége.*

Coup d'œil général. — Le règne de PÉPIN LE BREF forme, dans l'histoire de la civilisation européenne, une

époque importante à un double titre : par ses guerres toujours suivies de succès, il prépara la voie à son illustre fils, auquel il laissa toute la Gaule et une grande partie de la Germanie ; par son intervention dans les affaires d'Italie, il fonda cette indépendance temporelle du Saint-Siége, si nécessaire et si utile au développement de l'idée catholique, qui pouvait seule constituer la société du moyen âge.

Règne de Pépin le Bref (752-768).—PEPIN, dit LE BREF, à cause de la petitesse de sa taille, signala le commencement de son règne par la défaite des Saxons et la réduction de la Bretagne. Dans le même temps, *Astolphe*, roi des Lombards, déjà maître de Ravenne, réclamait de Rome et d'*Étienne II* la soumission qu'ils devaient à l'exarque (p. 180). En vain le pontife demanda du secours à l'empereur *Constantin V Copronyme*. Il n'en obtint que le conseil de négocier avec Astolphe, ou, s'il était intraitable, de s'adresser au roi des Français. Le monarque lombard se refusa à toute négociation. Alors Étienne II, avec la permission de Pépin, arriva en France par les États d'Astolphe, qui n'osa lui dénier le passage. *Charles*, l'aîné des fils de Pepin, s'avança à sa rencontre. Le pontife fut reçu partout avec magnificence, avec transports ; on croyait voir la religion qui venait, par le ministère d'Étienne, consacrer l'élévation de Pépin. Tout se passa selon le désir du monarque et le besoin de la nation française. Pépin fut sacré roi par le pape, et déclaré, comme ses deux fils, patrice de Rome, titre auquel on attachait une idée de souveraineté. Étienne II obtint en récompense une donation de l'exarchat, et plusieurs villes pour l'Église romaine ; mais deux ambassades consécutives ne purent faire adhérer Astolphe à cette concession.

Sur le refus du roi lombard, Pépin lui déclara la guerre et le défit. Astolphe demanda la paix, l'obtint, la viola après le départ des Français, et vint mettre le siége devant Rome. Instruit de cette perfidie par Étienne II, Pépin repassa en Italie, rejeta les réclamations intempestives de Constantin V, assiégea Astolphe dans Pavie, et le força

de souscrire aux conditions qu'il lui imposa. Astolphe rendit l'exarchat et la Pentapole au vainqueur, qui donna ces provinces, en propriété pleine et entière, à saint Pierre et à ses successeurs. La domination grecque ayant déjà cessé de fait à Rome, les papes devinrent les souverains temporels du duché de Rome, ainsi que d'une partie de l'Italie septentrionale; les empereurs grecs ne conservèrent que le sud de la Péninsule. Telle est l'origine de la domination temporelle des souverains pontifes sur une partie de l'Italie (756).

Toute la vie de Pépin ne fut qu'une suite de grandes actions et de victoires. La Septimanie s'adjoignit à ses États, soit par la politique, soit par les armes (752-757). L'Aquitaine et son duc *Waïfre* plièrent devant lui (760-768); mais *Hunald*, fils de Waïfre, la défendit encore, et ne céda qu'à celui devant qui tout l'Occident devait céder.

Pépin eût pu passer pour le plus grand roi du monde, s'il n'avait eu pour père un Charles-Martel, et pour fils un Charlemagne. Il mourut à l'apogée de sa puissance, en 768; et, du consentement des seigneurs, il transmit à ses deux fils, *Charles* et *Carloman*, un empire plus étendu, plus redoutable, qu'il n'avait jamais été dans les plus beaux jours de la dynastie mérovingienne.

§ 5. — *De l'empire grec sous les empereurs iconoclastes* (717-803).

Léon III l'Isaurien, 717-741. — Léon III l'Isaurien avait servi comme simple soldat dans l'armée de Justinien II, et, par son mérite, il s'était élevé jusqu'au premier rang de la milice. Assiégé dans Constantinople par les Musulmans, il parvint à les repousser, déjoua les tentatives d'*Anastase*, qui cherchait à remonter sur le trône (p. 165), et soutint ensuite, avec des succès divers, en Sardaigne, en Sicile, en Italie, les attaques des Sarrasins. Mais des querelles théologiques vinrent le distraire de ses occupations militaires, et plonger l'État, raffermi par ses

armes, dans une déplorable crise : nous voulons parler de la querelle des images.

Depuis les premiers siècles du christianisme, l'Église, dit M. Mœller, avait permis de représenter par des tableaux la personne et les actes de N. S. J.-C., de la sainte Vierge et des saints martyrs, afin de rappeler par là aux chrétiens les sublimes modèles qu'ils devaient imiter. Cette coutume avait, il est vrai, donné lieu à des abus, en ce que le peuple, à peine sorti de l'idolâtrie, rendit plus d'une fois à ces images une adoration coupable. L'Église, tout en conservant les images, s'était élevée avec force contre ces abus, et avait engagé ses ministres à éclairer le peuple sur le genre d'hommage dont ces représentations saintes pouvaient être l'objet. Léon l'Isaurien persécuta ces images par des raisons toutes différentes. Élevé dans les camps, il avait été longtemps en contact avec les Arabes et les nombreux Juifs de l'Asie Mineure, et comme il manquait d'instruction, il avait adopté l'opinion qu'on lui avait inspirée de considérer toute image comme une idole (726). Dans la 10[e] année de son règne, il publia un édit par lequel il ordonnait de briser les images dans toute l'étendue de son empire. Mais cet édit ne put s'exécuter presque nulle part à cause de l'opposition du clergé, soutenu par la grande masse du peuple. Deux partis se formèrent bientôt, partis qui se donnèrent mutuellement les noms d'*iconoclastes* ou briseurs d'images, et d'*iconolâtres* ou adorateurs d'images. *Germain*, patriarche de Constantinople, fut destitué par l'empereur, et les persécutions de Léon l'Isaurien devinrent, comme l'attaque des Lombards (p. 179), l'origine du pouvoir temporel des papes.

Depuis longtemps les Romains se soumettaient à regret aux ordres de l'exarque de Ravenne, et portaient impatiemment le joug de Grecs, qui les traitaient de Barbares. Ce ne fut cependant qu'en 712, sous le règne de *Philippicus Bardanes*, qu'ils résolurent « *de refuser l'obéissance à l'empereur de Constantinople, de ne plus recevoir ses monnaies, de proscrire son image de Saint-Jean de Latran, et de rayer son nom de la liturgie*. » La po-

pulace s'ameuta, prête à maltraiter les partisans de l'empereur ; mais les prêtres réussirent à calmer le tumulte, en portant avec solennité dans les rues, la croix, l'Évangile et les cierges bénits.

Une seconde tentative d'indépendance eut lieu lorsque l'édit de Léon III parut en Italie. *Grégoire II*, Romain de naissance, qui depuis onze ans occupait le trône pontifical, avertit, dans un mandement, tous les chrétiens occidentaux de se tenir en garde contre l'hérésie des Iconoclastes. Les Italiens, indignés de l'enlèvement sacrilége des images, s'élevèrent contre les ordres de l'empereur, chassèrent ses officiers, les remplacèrent par des hommes de leur choix, et jurèrent de protéger le siége apostolique. Ils voulurent même choisir un autre empereur; mais Grégoire II leur représenta qu'il ne fallait rien précipiter, «*puisque la grâce divine pouvait encore entrer dans le cœur de Léon, et le ramener à la foi orthodoxe.*» L'Italie ne reconnut donc point d'empereur, et le pape resta seul chef d'une ligue puissante. Ainsi les évêques de Rome en devinrent les magistrats suprêmes, et le libre choix d'un peuple qu'ils délivrèrent de l'oppression, fut le premier titre de la puissance politique des papes (1).

Grégoire II, menacé par Liutprand, roi des Lombards, sut le ramener à sa cause. *Grégoire III*, également inquiété par ce monarque, détourna sa colère par l'alliance de Charles-Martel (p. 179). Délivrée de ce danger, la puissance pontificale prit un accroissement rapide, qu'elle dut à plusieurs grands hommes d'État élevés tour à tour à la chaire apostolique, tels que *Zacharie*, *Étienne II*, *Paul Ier*, et surtout *Adrien II*, qui possédait toutes les qualités nécessaires pour exercer une grande influence dans une position critique.

Constantin V Copronyme, 741-775.—Léon l'Icono-

(1) Le territoire de la république romaine, qu'on appela depuis le *patrimoine de Saint-Pierre*, s'étendait de Terracine à Viterbe, et de l'embouchure du Tibre à Narni. Bientôt les nobles romains y bâtirent des châteaux forts pour ne reconnaître ni l'empereur, ni le pape, ni le sénat de Rome.

claste mourut la même année que Grégoire III et Charles-Martel (741). Il eut pour successeur Constantin V Copronyme, qui surpassa les fureurs de son père contre les images. Le long règne de cet impie, dont quelques talents guerriers n'ont pu racheter les vices infâmes, n'offre guère qu'une suite de persécutions contre les images et ceux qui les vénéraient, de crimes affreux et d'événements sinistres. Il chassa les moines et les religieuses de leurs monastères, les força de contracter ensemble des mariages, changea les couvents en casernes. Un jour qu'il donnait des courses de chars, il obligea une foule de moines qui étaient restés fidèles à leurs vœux, de défiler dans l'hippodrome, tenant au bras chacun une femme perdue. Le public, à qui on laissait croire qu'on les avait surpris avec ces femmes, les accabla d'injures et d'outrages. Pendant que Constantin V s'occupait à trouver de nouveaux supplices, une peste horrible, qui dura trois ans, dépeupla Constantinople (747). Des guerres, non moins désastreuses, décimèrent ses armées, et plusieurs provinces entières, entre autres Rome et l'exarchat de Ravenne, furent perdues pour l'Empire. Une nouvelle peste, en 775, enleva Constantin V au trône qu'il souillait.

Léon IV Chazare, 775, *et Constantin VI*, 780-792.— Léon IV Chazare, fils de Constantin V, fut iconoclaste comme son père et son aïeul, et dans la ferveur de son zèle hérétique, il ne ménagea pas même *Irène*, sa femme, qu'il exila pour avoir conservé des images saintes. Constantin VI Porphyrogénète (1) lui succéda (780), sous la tutelle de cette princesse. Irène déploya, pendant sa régence, toutes les qualités d'un habile souverain. Le khalife *Haroun-al-Raschid* la soumit, il est vrai, à un tribut annuel (p. 190); mais elle eut la gloire de contribuer à l'extirpation de l'hérésie iconoclaste. Un concile, convoqué à Constantinople et transféré de là à Nicée (786-7), condamna cette doctrine : on révoqua les édits iconoclastes, on sanctionne de nouveau la vénération pour les saintes images, et cette

(1) C'est-à-dire, né dans la pourpre, lorsque son père était déjà empereur.

vénération se maintint à travers les siècles, malgré les attaques que les ennemis de l'Église n'ont cessé de diriger contre elle.

Irène souilla la gloire qu'elle venait d'acquérir, par son ambition et par sa cruauté envers son fils. Le jeune Constantin, à l'âge de vingt ans, avait formé le projet, d'après le conseil de quelques courtisans, de reléguer sa mère en Sicile et de régner enfin par lui-même. Avertie de ce dessein, Irène en punit les auteurs, enferma son fils dans une chambre du palais, et fit jurer à ses gardes de ne prendre ordre que d'elle seule. Mais, à la suite d'un soulèvement général excité par les troupes arméniennes, Constantin VI fut rendu, pour son malheur, à la réalité du pouvoir, et sa mère, confinée dans un château qu'elle avait fait bâtir sur la Propontide. L'inexpérience et les crimes du jeune empereur fournirent bientôt à l'ambitieuse Irène l'occasion de prendre sa revanche : elle réussit à faire arrêter Constantin, et donna l'ordre de lui crever les yeux. Redevenue maîtresse du trône, elle s'efforça de faire oublier l'odieux moyen qu'elle avait pris pour s'y rasseoir ; mais elle fut trahie par ceux-là mêmes qu'elle avait comblés de bienfaits. *Nicéphore-Logothète*, grand-trésorier de l'Empire, se fit ceindre la couronne par le patriarche de Constantinople, et relégua sa bienfaitrice dans l'île de Lesbos, où sa vie se termina dans un dénûment presque absolu (803).

Tel est le triste spectacle que présente l'empire d'Orient pendant cette époque. On peut s'étonner qu'au milieu de tant de crimes, de faiblesses et de vices, il n'ait pas encore succombé sous les armes musulmanes, sous qui tant de nations avaient déjà plié. Mais le fanatisme de la conquête arabe ne souffrait pas de longs obstacles.

§ 6.—*De l'empire arabe depuis la mort de Soliman jusqu'au règne d'Haroun-al-Raschid* (717-809).

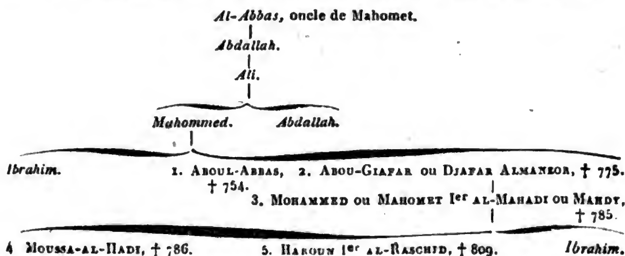
KHALIFES OMMYADES : (Moawiah Ier, Yézid Ier, Moawiah II, Abd-el-Malek, Walid Ier, Soliman) : *Omar II*, 717 ; *Yézid II*, 720 ; *Hescham*,

725 ; *Walid II*, 743; *Yézid III*, 744 ; *Ibrahim*, 744 ; *Merwan II*, 744-750.

KHALIFES ABBASSIDES : *Abboul-Abbas* (1), 750; *Abou-Djafar Almanzor*, 754; *Mohammed Mahadi ou Mahdi*, 775; *Moussa-al-Hadi*, 785; *Haroun-al-Raschid*, 786-809.

Puissance du khalifat sous Omar II, Yezid II et Hescham. — Au VIIIe siècle l'islamisme avait terminé presque toutes ses conquêtes, en sorte qu'OMAR II et ses deux successeurs YÉZID II et HESCHAM possédèrent l'empire arabe dans sa plus grande étendue, depuis les frontières de la Chine à l'est, jusqu'à l'Atlantique et aux Pyrénées à l'ouest; ils étaient à la fois souverains temporels et spirituels de la plupart des peuples soumis à leur sceptre. Mais le même fanatisme, qui avait valu tant de victoires aux Arabes, devint fatal à leur empire, parce que, se mêlant aux discordes religieuses, il amena la division politique de la société musulmane. Les Schyytes, partisans des Alides, et soutiens de leurs prétentions au khalifat, étaient fort nombreux dans le Khorassan : ils essayèrent de renverser le trône des Ommyades, et ce n'est qu'en se montrant rigoureusement juste envers tous les partis qu'Omar II, fils d'Abd-el-Aziz (p. 170), parvint à maintenir sa double autorité. Simple, modeste et juste, il révoqua les malédictions fulminées dans toutes les mosquées, depuis Moawiah Ier, contre les Alides ; il restitua même le domaine accordé par le Prophète à son gendre Ali. Cette conduite généreuse hâta les jours d'Omar II, qui périt empoisonné par les princes Ommyades (720).

(1) Voici la généalogie des Abbassides, jusqu'à Haroun-al-Raschid :



Sous le faible Yezid II, son cousin, des révoltes éclatèrent dans le Khorassan, et l'habile Hescham, son successeur, ne parvint pas à réduire complétement les rebelles. Sous son règne (724-741), les armes arabes échouèrent dans la Gaule, d'où *Charles-Martel* les refoula au delà des Pyrénées (p. 173); dans l'Asie Mineure, elles ne furent pas plus heureuses contre *Léon l'Isaurien* (p. 182). Hescham conserva le pouvoir pendant 17 ans, malgré *Zéid*, qui chercha vainement à relever la famille encore impuissante des Alides.

Guerres civiles pour le khalifat. — Les immenses trésors qu'avait amassés l'avarice d'Hescham, furent dissipés par les folles prodigalités de son neveu et successeur Walid II (741). Les guerres civiles qui s'allumèrent alors entre les membres de la dynastie régnante, accélérèrent le moment de sa chute. Après la mort de Walid, tué dans une révolte de Damas, son oncle Yézid III prit le titre de khalife. *Merwan*, gouverneur de l'Arménie, et qui appartenait lui-même à la famille des Ommyades, s'arma pour le fils de Walid. Gagné par le khalife, il le reconnut; mais à la mort d'Yezid III, il refusa de reconnaître son frère Ibrahim, s'empara de Damas, et déposant Ibrahim, meurtrier des fils de Walid, il monta sur le trône du khalifat sous le nom de Merwan II (744).

Avénement des Abbassides (750). — Ces guerres civiles encouragèrent les nombreux Schyytes du Khorassan à se révolter contre les khalifes Ommyades, qu'ils regardaient à la fois comme usurpateurs et comme hérétiques. Les descendants d'*Al-Abbas,* oncle de Mahomet, prirent la direction de ce parti, sous les ordres de *Mohammed*, fils d'Ali et père d'*Ibrahim*, d'*Aboul-Abbas* et d'*Abou-Djafar Almanzor.* En 749, lorsque Merwan II eut fait tuer Ibrahim, l'émir *Abou-Moslem* donna dans le Khorassan le signal de l'insurrection, et dès lors commença la lutte sanglante des *Noirs* et des *Blancs*, ou des Abbassides et des Ommyades.

Aboul-Abbas, marchant de succès en succès, vint se faire proclamer khalife dans la grande mosquée de Kou-

fah (749). Enfin, une bataille décisive mit aux prises les deux maisons rivales, presque sur le même terrain où Darius avait perdu la victoire d'Arbèles. Merwan vaincu se retira, toujours poursuivi, dans la Moyenne-Égypte, et de nouveau défait par l'émir *Abdallah*, sur les bords du Nil, il périt dans une mosquée qu'il avait choisie pour asile (750). Avec lui se termina la dynastie des Ommyades orientaux, après une durée de quatre-vingt-douze ans depuis Moawiah. Aboul-Abbas prit le titre de khalife, et commença la dynastie des *Abbassides* (1).

Aboul-Abbas, 750-754. — ABOUL-ABBAS justifia son surnom de *Soffah*, c'est-à-dire, le Sanguinaire. Sous l'apparence d'une feinte réconciliation, il attira quatre-vingts émirs Ommyades dans un repas solennel qui fut pour eux un repas de mort, et poussa ses fureurs jusqu'à profaner les tombeaux de leurs ancêtres.

Un seul rejeton de cette famille, *Abd-el-Rahman* (Abdérame), petit-fils du khalife Hescham, parvint à se sauver en Afrique chez les Berbères. Digne de sa naissance, Abdérame se fit des partisans, passa le détroit, battit l'émir *Yousef*, gouverneur Abbasside de l'Espagne, et se fit proclamer à Cordoue sous le titre d'*Émir-al-Moumenin* (756). Cet événement, en même temps qu'il sépara l'occident de l'orient arabe, contribua surtout à la prospérité de la péninsule Hispanique, et prolongea dans ce pays la domination des Arabes.

Abou-Djafar Almanzor. — Aboul-Abbas ne survécut que peu d'années à la fondation de la dynastie des Abbassides (754). ABOU-DJAFAR, surnommé ALMANZOR ou *le Victorieux*, ne se montra pas moins cruel que son frère envers ceux qui s'étaient dévoués à la cause de sa maison. Après avoir entrepris quelques expéditions contre les Grecs, contre le parti des Ommyades et contre les Alides, il fonda, non loin des ruines de Ctésiphon, la célèbre ville de Baghdad, qui devint la capitale du khalifat d'Orient (762). Ses guerriers

(1) Cette époque est célèbre par l'avénement de Pépin (752), par la destruction de l'exarchat de Ravenne (758) et par la chute des Ommyades (750).

portèrent leurs armes victorieuses jusque dans le Turkestan, au nord-est de la mer Caspienne. Le premier des khalifes, il protégea les sciences et les lettres, encouragea les arts et prépara les règnes glorieux de ses successeurs.

Mohammed Ier et Moussa-al-Hady, 775-786.—Son fils, MOHAMMED Ier AL-MAHDY ou *le Directeur*, lui succéda l'an 775. Autant qu'il le put, il répara les injustices ou les cruautés de son père par sa clémence et sa libéralité; mais rien n'égale le faste et la magnificence qu'il déployait en conduisant à la Mecque la caravane sacrée, s'il est vrai qu'un seul de ses voyages coûta six millions de dinars (p. 170). La guerre qu'il dirigea contre l'empire grec (780), servit à faire connaître les qualités de son fils cadet *Haroun*, qui devait jeter un si vif éclat dans l'Orient. Le jeune prince s'avança jusqu'à Chalcédoine, et fit trembler Constantinople. La mort de son père le rappela, l'an 784, à Baghdad.

MOUSSA-AL-HADY, fils aîné de Mohammed, le remplaça dans la dignité de khalife. Moins apte à régner que son frère, il conçut contre Haroun une jalousie dont *Khaizeran*, sa mère, prévint les effets par le poison (786).

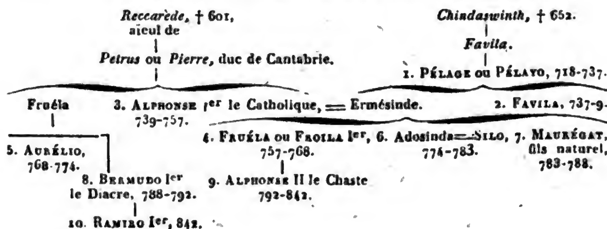
Haroun-al-Raschid, 785-809. — HAROUN monta sur le trône, et avec lui la grandeur, la gloire et les lumières. Sous lui, l'empire musulman parvint à son plus haut degré de splendeur. Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, depuis l'Espagne jusqu'aux Indes, plia sous ses armes. Il entreprit huit expéditions contre les Romains orientaux, remporta huit victoires, soumit au tribut l'impératrice *Irène*, et força *Nicéphore-Logothète* (p. 186) à le lui payer. Tour à tour brave, magnifique, libéral ou perfide, capricieux, ingrat, il répandit les bienfaits sur ses peuples, et sacrifia les droits les plus sacrés de l'humanité, de la reconnaissance et de l'équité, à d'injustes défiances, à des goûts bizarres, à d'inexplicables caprices. La famille des *Barmécides* périt tout entière par ses ordres, et néanmoins il a reçu le surnom d'*Al-Raschid* ou *le Juste*. Il protégea et encouragea les arts, les sciences et les gens de lettres. C'est sous son khalifat que les Arabes ap-

portèrent en Europe les chiffres indiens, qui remplacèrent avec avantage les chiffres romains, beaucoup moins simples ; l'algèbre, la chimie, la médecine, etc. Haroun mourut en 809.

§ 7. — *Du khalifat d'Occident et du royaume chrétien d'Espagne, depuis leur établissement jusqu'au commencement du* IXe *siècle.*

Royaume chrétien des Asturies ou d'Oviédo.—Après la conquête de l'Espagne par les Arabes, il n'était plus resté aux vaincus que la frontière septentrionale où s'étendent les montagnes des Asturies, de la Biscaye et de la Navarre (p. 169). Là quelques milliers de chrétiens, cachés dans des lieux inaccessibles, pratiquaient leur culte à l'abri des profanations musulmanes; mais ce ne fut qu'en 714 que l'affluence des fidèles attira l'attention des conquérants. Un chef arabe osa s'engager avec quelques troupes dans les gorges des montagnes Asturiennes ; mais les chrétiens, soulevés à la voix d'un vaillant guerrier, nommé PÉLAGE ou PÉLAYO, issu du sang des anciens rois goths (1), attaquèrent les Arabes à Covadonga, et les exterminèrent jusqu'au dernier. Pélage poussa jusqu'à Gijon ou Gihon, résidence du gouverneur arabe, et ce fut dans cette ville qu'il fut proclamé roi (718). Cangas de Onis, petite bourgade située dans la montagne, premier berceau de l'indépendance espagnole, devint la place d'armes des insurgés chrétiens. Soit crainte, soit mépris, les Arabes ne firent pas de grands

(1) Voici la généalogie de Pélage et de ses premiers successeurs :



efforts pour les réduire. Pélage régna paisiblement pendant 19 ans (737). Son fils FAVILA n'eut point à combattre les infidèles. A sa mort (739), ALPHONSE Ier LE CATHOLIQUE, gendre belliqueux de Pélage, subjugua la Galice, qu'il réunit aux Asturies, pénétra dans l'Aragon, et s'avança au midi jusqu'au Douro. Déjà les chrétiens possédaient Braga, Zamora, Najera, Logrono, et dans le Portugal Oporto, Viseu, Chaves (757). FROILA Ier maintint les conquêtes de son père, et fonda Oviédo, qui devint plus tard la capitale des Asturies. A la suite des succès, l'ambition et la mésintelligence avaient déjà désuni les chrétiens. Froïla mourut assassiné (768). Les troubles se prolongèrent pendant les quatre règnes suivants (AURÉLIO, 768, SILO, 774, MAURÉGAT, 783, et BERMUDO LE DIACRE, 788-792). Bermudo abdiqua la royauté en faveur d'ALPHONSE II LE CHASTE, fils de Froïla. Alphonse II fit d'Oviédo la résidence et le siége de son administration; dès lors le petit État chrétien acquit une véritable importance politique. Alphonse II se ménagea l'amitié puissante de Charlemagne. Il eut pour successeur RAMIRO Ier, fils de Bermudo le Diacre (842). C'est sous son règne qu'on découvrit en Galice un corps saint que les Espagnols regardent comme celui de saint Jacques le Majeur. Cette découverte fut due à *Théodomir*, évêque d'Iria Flavia. Le roi d'Oviédo fit bâtir à Iria une église en l'honneur de l'Apôtre, dont les miracles attirèrent une foule de pèlerins. Alphonse obtint du pape l'autorisation de faire transporter la relique à Compostelle, qui fut dès lors nommée Santiago Compostella (S. Jacques de Compostelle), et devint le siége d'un archevêché.

Khalifat de Cordoue. — ABD-EL-RAHMAN, fondateur du khalifat de Cordoue, en 756 (p. 189), mit fin aux longues guerres des Arabes et des Berbères (772); mais, dans les provinces septentrionales de son royaume, entre l'Èbre et les Pyrénées, son autorité était moins affermie tant à cause de la situation géographique de ces contrées qu'à cause du nombre plus considérable de chrétiens, qui s'y étaient réfugiés à l'époque de la conquête arabe. Les émirs

de ces provinces étaient eux-mêmes mécontents du nouveau gouvernement, sous lequel ils avaient perdu une partie de leur précédente indépendance. Celui de Saragosse se décida enfin à implorer le secours du puissant monarque des Francs, et l'an 777, Charlemagne, dans l'espoir d'améliorer le sort des populations chrétiennes de ces pays, n'hésita pas à entreprendre cette expédition lointaine et dangereuse; mais la révolte des Saxons l'arrêta dans sa marche, avant qu'il eût pu se mesurer avec Abd-el-Rahman. Entrée dans les gorges des Pyrénées, son arrière-garde fut attaquée et taillée en pièces par les Vascons; il y perdit le comte palatin *Roland*, et les montagnes dérobèrent les agresseurs à sa vengeance.

Après la retraite des Francs, Abd-el-Rahman prit Saragosse (780), et rétablit son autorité au delà de l'Èbre. Son fils HESCHAM Ier, qui lui succéda (788), appela sous les armes tous les Musulmans d'Espagne pour la guerre sainte contre les chrétiens. Le royaume des Asturies, en proie à des troubles civils, n'opposa qu'une faible résistance aux Arabes, qui s'emparèrent de plusieurs provinces chrétiennes (791), et firent au delà des Pyrénées une incursion terrible, mais infructueuse (796). Hescham Ier mourut la même année.

Ce fut sous le khalifat d'Hescham Ier qu'un ancien temple de Janus fut converti à Cordoue en une mosquée qui forme encore aujourd'hui la cathédrale. Elle a 200 mètres de long sur 85 de large (1); 1093 colonnes de marbre ou de jaspe, y compris les 100 qui forment l'enceinte intérieure de la coupole, partagent le vaisseau en 19 nefs; chaque nef a une porte de bronze, sculptée en bas-reliefs; les bas-reliefs de la grande porte étaient en or. Pendant la nuit, l'intérieur de la mosquée était éclairé par 4700 lampes qui consumaient 60,000 kilogrammes

(1) Pour qu'on ait des termes de comparaison, voici les dimensions de quelques autres grandes églises :

Saint-Pierre de Rome :	213 mètres de long	167 de large.
Saint-Paul de Londres :	148	85
Le Dôme de Florence :	172	138
Notre-Dame de Paris :	115	44

d'huile par an. Il fallait chaque année 60 kilogr. de bois d'aloës et d'ambre gris pour la parfumer. On doit aussi à Hescham le célèbre pont du Guadalquivir, qui repose sur douze arches.

Al-Hakem Ier, son fils et successeur (796–822), établit une milice soldée et créa une marine redoutable. Il possédait une bibliothèque de 400,000 volumes dont il avait rédigé lui-même un catalogue raisonné, renfermant, outre le titre de chaque ouvrage, le nom de l'auteur et la date de son décès. Sur ces entrefaites, *Alphonse II le Chaste*, roi des Asturies, défit, à diverses reprises, les Maures, et devint l'allié de Charlemagne, qui fit en sa faveur des diversions sur les provinces voisines des Pyrénées; diversions pendant lesquelles il créa pour lui-même la *Marche d'Espagne* ou *Marche de Barcelone* (810).

§ 8. — *État de l'empire des Arabes au huitième siècle.*

Les Arabes, loin de réduire les peuples vaincus à la servitude, les traitaient en frères, dès qu'ils embrassaient l'islamisme, et leur accordaient tous les priviléges dont jouissait la nation dominante. Ils étaient justes, bienfaisants, généreux, pleins d'ardeur pour les entreprises difficiles, et soumis aux ordres de leurs khalifes comme à ceux du Prophète.

Pendant la période brillante de la littérature arabe, l'Orient, l'Afrique et l'Espagne changèrent d'aspect : de vastes contrées se couvrirent de palais magnifiques, de jardins, d'écoles savantes et de manufactures. La population prit un essor rapide. C'est à ces temps que se rapportent la plupart des contes arabes, et le fameux Haroun est plus connu par les *Mille et une nuits* que par ses exploits militaires.

Les khalifes chargèrent plusieurs savants de traduire en arabe les écrits des Grecs sur la médecine, sur l'astronomie, sur la philosophie, etc. Baghdad, Bassorah, Koufah, Kesch, Nichabour, etc., possédèrent des écoles florissantes où s'enseignaient ces différentes sciences.

Les langues modernes ont emprunté une foule de mots à celle des Arabes; mais l'influence de leur littérature sur la renaissance des lettres en Occident fut plutôt nuisible qu'utile.

Leurs métaphysiciens admiraient surtout Aristote, et ne voyaient rien au-dessus de ses catégories, de ses divisions et de ses formules. Ils communiquèrent aux Européens cette admiration excessive, qui longtemps captiva l'esprit des peuples pendant le règne de la scolastique, règne qui ne fut toutefois ni sans gloire ni sans utilité.

Les Arabes regardaient la dissection des cadavres comme une profanation, et la chirurgie comme une profession ignoble; ce préjugé, qui tenait à leur religion, nuisit au perfectionnement de la médecine. D'un autre côté, le goût qu'ils avaient pour le merveilleux, goût d'où naquirent l'astrologie, l'interprétation des songes et la chiromancie, retarda les progrès des sciences en général. *Avicenne*, *Averroës* et d'autres, auraient été plus utiles à l'art médical, s'ils avaient observé davantage la nature. La géographie doit aux Arabes une foule d'observations importantes, dont on trouve le résumé dans le savant ouvrage du prince *Ismaël Albuféda*. Du reste, on peut dire que nous devons plus de reconnaissance aux Arabes pour le soin qu'ils ont pris de nous conserver les ouvrages des anciens, que pour les découvertes qu'ils ont faites eux-mêmes.

Longtemps avant Charlemagne, les Arabes avaient enseigné aux Francs la fabrication des draps. Ils perfectionnèrent les arts industriels, transportèrent en Europe beaucoup de plantes et d'arbres de l'Orient, et inventèrent les tournois, qui, de chez eux, passèrent successivement en Italie, en France, en Allemagne.

Moawiah, premier khalife de la maison des Ommyades (p. 166), établit la poste, qui n'eut lieu que huit siècles plus tard en France, sous le règne de Louis XI. Il accrut aussi sa marine pour faciliter les communications entre les provinces de son vaste empire.

C'est aux Arabes qu'on attribue le genre d'architecture

appelée *gothique;* ce nom lui a été donné parce que nos pères ont appris à le connaître dans la partie de l'Espagne soumise aux Visigoths. Cette architecture offrait un caractère de hardiesse et d'exagération qui semble appartenir aux Orientaux. La nature n'est jamais assez grande pour eux : leur imagination trouve trop calme le beau idéal des Grecs; elle aime le gigantesque, le bizarre, et se plaît dans les énigmes et les symboles.

Les Arabes ne donnaient pas à leurs *alcazars* ou palais les formes usitées chez les anciens. Le principal corps de logis renfermait de longues enfilades d'appartements, entourés de pavillons isolés : il communiquait à de longues allées d'arbres tirées au cordeau; dans l'intérieur des habitations, et même dans les chambres à coucher, on établissait des bassins et des jets d'eau, non moins pour entretenir la fraîcheur que pour servir aux fréquentes ablutions prescrites par la loi de Mahomet. Leurs maisons de campagne retraçaient, par leur arrangement, une image des environs de Damas, où trois rivières qui descendent du mont Liban serpentent dans la plaine à l'ombre de superbes arbres fruitiers, se réunissent près de la ville, dont elles traversent les rues, et vont au delà former un lac délicieux.

Le palais du khalife de Baghdad, bâti sur les bords du Tigre, en forme de croissant, surpassait en magnificence la demeure impériale de Constantinople. Schiraz et Bassorah, cités vastes, riches et peuplées, faisaient un grand commerce. D'autres villes arabes servaient de marché, d'entrepôt ou de refuge aux tribus du désert. Les montagnes de l'Yémen étaient couvertes de terrasses qui reposaient sur d'énormes murs, et soutenaient des jardins fertiles. Dans une seule province de l'Arabie, le géographe Albuféda comptait mille villes.

CHAPITRE VII.

Fondation de l'empire germano-chrétien de Charlemagne, 768-814.

---

§ 1er. — *Du règne de Charlemagne jusqu'à son couronnement à Rome* (768-800).

Le même jour, en 768, CHARLES fut couronné à Noyon, comme roi de Neustrie et d'Aquitaine; et CARLOMAN, à Soissons, comme roi d'Austrasie et de Bourgogne. Les deux frères se brouillèrent bientôt, et leur mésintelligence aurait eu des suites funestes, si la mort de Carloman, en 771, n'avait mis fin à leurs dissensions. Alors Charles, seul maître de l'empire, mérita, par ses projets comme par ses actions, le titre de *Grand,* ou de CHARLEMAGNE (Carolus Magnus), et la gloire de donner son nom à la seconde race de nos rois.

On connaît peu la jeunesse de Charlemagne. Gallo-romain par sa descendance de saint Arnoul (p. 152) et Germain par sa parenté avec la famille austrasienne du premier Pépin, il paraissait propre à fondre en une seule les deux populations de la Gaule. Jeune encore, il avait partagé les travaux guerriers et administratifs de son père, et il n'avait que 26 ans lorsque la mort de son frère le laissa seul sur le trône. Le long règne de Charlemagne n'est qu'une série de guerres, rarement interrompues par quelques années de paix; mais la tranquillité la plus profonde régna dans l'intérieur de son royaume, et l'on ne vit plus de ces révoltes qui si souvent avaient troublé les provinces franques sous ses prédécesseurs. Du reste, c'est contre les peuples voisins de ses frontières que Charlemagne

tourna ses armes, savoir : les *Lombards*, les *Saxons*, les *Arabes* d'Espagne, les *Awares*, les *Slaves* et les *Danois*. Plusieurs d'entre eux, après leur défaite, furent forcés de reconnaître la domination franque, tandis que d'autres gardèrent leur indépendance par la cession d'une partie de leur territoire.

Affaires religieuses d'Italie. — L'*Italie* attira d'abord les regards de Charlemagne. Depuis que par la donation de Pépin (p. 182), un pouvoir temporel avait été joint à la dignité pontificale, celle-ci devint le but où visa l'ambition des riches familles sénatoriales de Rome. Souvent des troubles éclatèrent à la mort d'un pape et fournirent aux princes étrangers une occasion favorable de s'immiscer dans les affaires intérieures de ce petit État. Ce fut après le décès de *Paul Ier* qu'eurent lieu pour la première fois des désordres de cette nature. Un laïque, nommé *Constantin*, issu d'une famille patricienne, s'empara de la tiare et parvint à se faire reconnaître comme pape par le peuple romain ; mais les dignitaires de l'Église appelèrent contre l'intrus le duc lombard de Spolète, dont les troupes maîtresses de Rome, dépouillèrent Constantin de la dignité qu'il avait usurpée (768). *Étienne IV* fut élu selon les règles canoniques, en dépit des Lombards qui voulaient pour pape un homme de leur choix et de leur parti. Néanmoins leur roi *Désidère* ou *Didier*, successeur d'Astolphe, persista dans ce projet : après avoir gagné quelques conseillers du nouveau pontife, il vint à Rome avec une armée, prit les deux chefs du parti qui lui était hostile, *Christophe* et son fils *Sergius*, et leur fit crever les yeux. Il retint en outre plusieurs territoires qu'il avait usurpés sous le pontificat de Paul Ier.

Affaires politiques de l'Italie.—Jusque-là, le pape n'avait obtenu aucun secours des fils de Pépin le Bref, à cause des relations qui les unissaient à Didier. Charlemagne, après avoir répudié sa première femme légitime, malgré l'opposition du pape, avait épousé la fille du roi lombard (770). Cependant le roi franc, éclairé sur sa faute, rompit peu après ce lien coupable et renvoya la princesse

lombarde à son père (771). Didier, offensé de cet affront, résolut d'en tirer vengeance; il tâcha de mettre dans son parti le pape *Adrien Ier*, successeur d'Étienne IV, et de lui faire sacrer les fils de Carloman, dans l'espoir de mettre la division parmi les Francs. Ne pouvant y réussir, il attaqua les terres de l'Église. Charlemagne, à la sollicitation d'Adrien, embrassa le parti du Saint-Siége : il fit résoudre la guerre dans une assemblée de seigneurs francs convoquée à Genève, passa les Alpes sur deux points, et courut assiéger Didier dans Pavie, et son fils, *Adalgise*, dans Vérone. La première ville lui résista; mais il emporta la seconde, où s'étaient réfugiés la veuve et les fils de Carloman, qui allèrent finir leurs jours dans un cloître.

Pendant le blocus de Pavie, Charlemagne, accompagné de quelques seigneurs francs, arriva inopinément à Rome, le samedi de la semaine sainte. Les grands, le clergé, tous les habitants de la ville, portant des branches d'olivier et de palmier, s'avancèrent à sa rencontre. Le pape, entouré de ses prélats et du peuple romain, le reçut sur les degrés de Saint-Pierre en chantant : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, et le conduisit dans le temple. Charles remercia Dieu d'avoir favorisé ses armes, accrut et confirma la donation de Pépin, son père, retourna à son camp de Pavie, reçut la soumission de cette capitale, s'empara de Didier, le relégua à jamais dans un monastère, et se fit couronner *roi des Lombards* (774), laissant à son nouveau royaume ses lois et sa constitution. La monarchie lombarde avait duré 201 ans.

L'historien *Paul Warnefride*, chancelier du roi Didier, conspira trois fois pour rétablir l'indépendance de sa nation. Dénoncé au vainqueur et traîné devant les tribunaux, il ne craignit pas d'affirmer que les malheurs de sa patrie n'avaient pas changé ses sentiments. Les juges le condamnèrent à perdre les yeux et les mains; mais Charlemagne lui fit grâce, et lui dit avec émotion : *Où trouverions-nous une main qui écrivît l'histoire comme celle-là?*

Adalgise alla chercher un refuge à Constantinople. Le

duc lombard de Bénévent resta indépendant à cause de l'alliance qu'il avait conclue contre Didier avec le pape. Après la conspiration de Warnefride, Charlemagne se vit forcé d'introduire en Italie l'administration et la juridiction franque et de distribuer à des seigneurs francs un grand nombre de fiefs. En même temps, il investit son fils *Pépin*, qui n'avait que 6 ans (780), du titre de roi d'Italie, et lui assigna Pavie pour résidence.

Le duché de Bénévent devint le centre où se rallièrent tous les mécontents du royaume lombard; mais Charlemagne fit en 786 une nouvelle expédition au delà des Alpes; le duc de Bénévent se soumit et se reconnut vassal de la couronne française.

Guerres contre les Saxons. — Avant que Charlemagne eût mis fin au royaume lombard, il avait dû porter ses armes dans le N. de la Germanie. Les *Saxons* y avaient gardé leurs institutions sociales. Partagés en peuplades indépendantes, ils avaient conquis tous les pays depuis le Eider jusqu'à l'Ems. Maîtres de la Grande-Bretagne au VIe siècle, ils avaient renoncé à leurs expéditions maritimes pour guerroyer contre la race franque. Leurs bandes guerrières ne cessèrent pendant un siècle de faire en Austrasie des incursions que leur rendaient les rois francs. Païens obstinés, ils avaient repoussé toute tentative faite pour leur prêcher l'Évangile, en sorte que Charlemagne eût été coupable d'indifférence pour la religion et de négligence pour ses frontières orientales, s'il n'avait pas tout fait pour mettre fin à cet état de choses. A l'époque de son avénement au trône, les Saxons se divisaient en trois grandes tribus : les *Westphaliens* à l'O., les *Ostphaliens* à l'E. et les *Angrivariens* au milieu. Une fois par an, tous les chefs du peuple s'assemblaient à *Marelo* sur le Weser pour délibérer sur les affaires du pays : c'était là leur plus grand et peut-être leur unique lien social.

Les guerres contre les Saxons durèrent trente-trois ans (772-805), interrompues toutefois par des intervalles de paix plus ou moins longs; souvent aussi ce n'étaient que quelques tribus qui recommençaient les hostilités, tandis

que les autres continuaient à respecter la domination de leur nouveau souverain.

Première période de la guerre contre les Saxons, 772-777.—La première révolte de ce peuple opiniâtre et toujours rebelle au christianisme, éclata, vers la mort de Carloman, par l'incendie de l'église de Deventer. Charlemagne, bientôt vainqueur, brisa, sur la montagne d'Ehresbourg, la statue d'*Hermansaül* (Irmensul), monument religieux et national des Saxons (772). Deux ans après, une seconde révolte ne fut pas plutôt apaisée qu'elle fut suivie d'une troisième. Les armes et le génie de Charlemagne ne tardèrent pas à la réprimer, et les principaux chefs se virent forcés, à la diète de Paderborn (777), de lui jurer fidélité comme à leur suzerain et de se soumettre à l'Évangile. *Wittikind*, l'un d'eux, sut se soustraire au vainqueur, et ce défenseur inflexible de la liberté de son pays, ce digne antagoniste du roi de France, alla dans le Danemark préparer une nouvelle rébellion.

Seconde période de la guerre contre les Saxons, 778-780. —Charlemagne, croyant à la sincérité de la soumission du peuple, se rendit à l'invitation des émirs arabes qui l'appelaient à leur secours contre *Abd-el-Rahman*, souverain de Cordoue (p. 193 et s.). Mais pendant cette expédition, une révolte générale éclata parmi les Saxons. Wittikind revint du Danemark (778), se mit à la tête du peuple, et réunit les Frisons sous ses étendards. Les missionnaires furent égorgés ou chassés, les églises détruites, et les provinces transrhénanes dévastées. Charlemagne marcha contre les Saxons, les tailla deux fois en pièces (779-780), les dépouilla de leurs franchises et de leurs terres dont il donna une partie au clergé (1), et l'Évangile fut de nouveau prêché dans la Saxe, qui fut alors divisée en cinq diocèses ecclésiastiques.

Troisième période de la guerre contre les Saxons. — L'ordre paraissait entièrement rétabli; mais des germes

(1) Telle est l'origine de la puissance souveraine des évêques et des abbés allemands. C'est aussi de cette époque que date la fondation des premiers siéges épiscopaux.

de soulèvement ne tardèrent pas à reparaître parmi les Saxons, mécontents d'être astreints au service militaire et au payement des dîmes pour l'entretien des églises et du clergé. Wittikind et les autres Saxons qui vivaient chez les Danois, attisèrent l'irritation des esprits, et bientôt une révolte ouverte éclata. Des troupes saxonnes, destinées à renforcer un corps d'armée franc qui marchait contre les Slaves, tombèrent sur les Francs et les taillèrent en pièces. A cette nouvelle, Charlemagne accourut en Saxe, dissipa les rebelles, et se vengea, cruellement sans doute, par le *massacre de Verden*, où la tête de 4,500 Saxons tomba sous le fer du bourreau (783). Cette vengeance généralisa la révolte. La première bataille, où les insurgés étaient commandés par Wittikind, ne décida rien. Il fallut une victoire sanglante de Charlemagne et la dévastation de plusieurs provinces pour soumettre de nouveau les Saxons. Deux ans après (785), Wittikind et un autre chef, nommé *Albion*, se convertirent au christianisme, heureuse circonstance qui affermit la domination franque dans ce pays. Dès lors les Saxons furent admis aux champs de mai des Francs; mais on leur interdit les assemblées nationales. Les anciens diocèses furent rétablis, et le culte païen fut proscrit sous les peines les plus sévères.

Quatrième période de la guerre contre les Saxons.— La soumission des Saxons n'était pas encore complète. Les tribus situées sur la rive droite de l'Elbe, toujours indépendantes, en offrant un asile à tous les mécontents, ne cessaient de menacer la tranquillité de la Saxe conquise. En 796, Charlemagne se décida à passer l'Elbe, et plusieurs expéditions forcèrent ces peuplades à reconnaître son autorité (799). Pour les affaiblir, il transplanta un grand nombre de Saxons dans la Flandre ainsi que dans les provinces occidentales de son royaume, sur les bords du Rhin et du Mein (803). Deux ans après, les guerres saxonnes se terminèrent par la paix de Seltz ou Salz, qui admit les Saxons aux droits publics et civils des Francs.

Ce fut là un immense service rendu par Charlemagne à la civilisation européenne; car, d'une part, il réunit

sous un même sceptre tous les peuples de race germaine, hors ceux de la Grande-Bretagne, et de l'autre, en devenant voisin des nations slaves, il prépara la voie par où le christianisme, et la civilisation, fille du christianisme, pénétrèrent dans l'E. de l'Europe, encore barbare et idolâtre.

Guerre de Charlemagne en Espagne. — L'Espagne à son tour devint le théâtre des exploits de Charlemagne. Abdérame Ier (Abd-el-Rahman) continuait à régner glorieusement sur la plus grande partie de cette contrée. Quelques émirs, privés de leur gouvernement, appelèrent Charlemagne et le reconnurent pour leur souverain. Le roi de France passa les Pyrénées, soumit tout le pays jusqu'à l'Èbre, créa la *Marche de Barcelone*, et revint chargé de gloire et de présents (778). Déjà ses troupes avaient franchi les défilés des montagnes, lorsque *Lope* (Loup), duc de Gascogne, tomba sur l'arrière-garde et la défit dans la vallée de Roncevaux. Là périt le fameux paladin *Roland*, que les romanciers ont tant célébré sous le nom de neveu de Charlemagne, et dont la mort fut vengée par le supplice du perfide Gascon.

Les Arabes, après avoir expulsé les Francs de Girone, franchirent les Pyrénées (793), et parvinrent jusqu'à Narbonne, dont ils brûlèrent les faubourgs; mais attaqués par le comte *Guillaume* de Toulouse, à qui Charlemagne avait confié la défense de ces frontières, ils rétrogradèrent en Espagne. Après la mort d'*Hescham Ier* (796), successeur d'Abdérame, Charlemagne, appelé par plusieurs émirs arabes (800), envoya son fils *Louis* dans la Péninsule. Huesca et Pampelune tombèrent en son pouvoir, et les émirs de Lérida et de Barcelone reconnurent son autorité. *El-Hakem*, fils d'Hescham, combattit plus de dix ans avec des succès divers contre les Francs; ceux-ci pourtant parvinrent à s'établir définitivement dans les pays situés entre les Pyrénées et l'Èbre, et Barcelone devint la résidence d'un *markgrave* (ou commandant de frontières) chargé d'administrer la *Marche d'Espagne*. Enfin un traité de paix, conclu entre El-Hakem et Charlemagne, fixa l'Èbre comme la frontière définitive des deux empires (812).

Guerre contre Bénévent, la Bavière et les Awares. — Au milieu de cette lutte, il se forma contre l'invincible monarque une ligue dont l'avertit le pape *Adrien Ier*. Charlemagne devait être à la fois attaqué par les Lombards de Bénévent, par les Bavarois, par les Awares et par les Arabes.

Charlemagne marcha d'abord (787) contre *Arichis* (Arégise), duc lombard de Bénévent, dont les États s'étendaient de Naples à Brindes. A l'approche des Francs, il se fortifia dans Salerne; mais l'épée de Charlemagne l'épouvanta : il se déclara tributaire, et donna en otage son fils *Grimoald*, qui lui succéda, et repoussa les Grecs, récemment débarqués en Calabre.

La Bavière, à son tour, appela Charlemagne. Le duc *Tassillon*, effrayé de trois armées qui se jetaient sur ses États, se soumit, et livra son fils comme garant de sa fidélité. A peine son vainqueur fut-il parti qu'il remua de nouveau. Charlemagne revint et le cita à la diète d'Ingelheim, qui le condamna à la mort. Le monarque généreux lui fit grâce, et l'envoya dans un cloître oublier, avec toute sa famille, les tourments de l'ambition et ses vains projets (788).

Les Awares résistèrent plus longtemps (791-796); mais ils ne furent pas plus heureux. Charlemagne les attaqua avec trois armées, les repoussa au delà du Raab, créa la *Marche de l'Est* (Austria, Autriche), et le roi d'Italie, *Pépin*, l'un de ses fils, acheva, dans une seconde expédition, de les soumettre aux lois des Francs et du christianisme.

Résultat de ces guerres par rapport aux Slaves. — La réunion de la Saxe à la monarchie franque avait donné pour voisins aux Francs les *Slaves* du Mecklembourg, de la Poméranie, du Brandebourg, de la Lusace, de la Bohême et de la Moravie. Nul lien politique n'existait entre ces peuplades, indépendantes l'une de l'autre sous des chefs particuliers. Les *Obotrites* du Mecklembourg avaient déjà réclamé le secours de Charlemagne contre les Danois et les Saxons, tandis que les *Wiltzes* du Brandebourg, les *Sorbes* ou *Sorabes* de la Lusace s'étaient alliés à ces deux

ennemis des Francs. Par la soumission des Awares, Charlemagne menaçait les Slaves des deux côtés, et il paraît que toutes les tribus, depuis la Moravie, au sud, jusqu'au Mecklembourg, au nord, prirent les armes contre ce prince. Charlemagne, en 805, envoya contre eux son fils aîné, *Charles*, qui remporta plusieurs victoires sur les Sorbes et sur les *Tchèques* de Bohême. Mais il ne poursuivit pas ses avantages, et se contenta de fonder deux châteauxforts, *Halle*, sur la Saale, et *Magdebourg*, sur l'Elbe (806), afin d'arrêter les incursions des Slaves.

Contact de Charlemagne avec les Normands. — C'est vers la fin de son règne que Charlemagne se trouva, pour la première fois, en contact avec un peuple qui, plus tard, devint un des ennemis les plus dangereux de l'Empire carlovingien, et contribua le plus à son démembrement; c'étaient les *Northmanns* ou *Normands* (hommes du Nord), tribus germaines qui, à une époque très-reculée, avaient peuplé le Jutland, les îles de la Baltique et la presqu'île scandinavique. Ils se divisaient en une foule de tribus indépendantes, régies par des chefs électifs. De bonne heure, la stérilité de leur sol les rendit navigateurs et pirates: après avoir ravagé les côtes de la Baltique et de la mer Blanche, ils naviguèrent, au VIe siècle, sur la mer du Nord, et s'y rendirent maîtres des Orcades, au nord de l'Écosse vers le 69°. S. Willebrord, apôtre des Frisons, essaya, mais vainement, de les convertir. Un siècle plus plus tard (787), ils abordèrent, pour la première fois, sur les côtes de la Grande-Bretagne. Pendant les guerres de Charlemagne contre les Saxons, plusieurs chefs de ce peuple s'étaient réfugiés chez les Normands ou Danois du Jutland, qui, sans doute à leur instigation, firent des descentes en Flandre. En 810, *Gottfried* (Godefroi) entreprit une expédition dans la Frise, et la dévasta; mais il fut tué par les siens, et son successeur, *Hemming*, conclut un traité de paix avec le roi franc. L'Eider fut fixé comme frontière entre les deux territoires.

Étendue de l'Empire de Charlemagne. — Par ses con-

quêtes, Charlemagne était devenu le souverain de presque toute l'Europe chrétienne, excepté les îles Britanniques, l'Espagne et les possessions de l'empire grec. Cet Empire s'étendait de l'Èbre à la Baltique, de l'Océan à la Theiss, et de la mer du Nord au Vulturne, en Italie, et comprenait : l'*Austrasie*, la *Frise*, la *Saxe*, l'*Alsace*, l'*Alémannie*, la *Bavière*, la *Carinthie*, l'*Awarie* ou *Hunnie*, la *Neustrie*, la *Bourgogne*, l'*Aquitaine* avec la *Marche d'Espagne*, la *Sardaigne* et la *Corse*, l'*Italie* avec la *Lombardie*, le *duché de Bénévent*, le *Frioul*, l'*Istrie*, la *Liburnie* ou *Croatie*, la *Dalmatie*; puis, comme peuples tributaires, les *Obotrites*, les *Wiltzes*, les *Sorabes*, les *Tchèques*, les *Moraves* et les *Slaves* entre la Save et la Drave. Il ne manquait à cet empire chrétien que d'être inauguré par le pape, chef spirituel de la société chrétienne; le IXe siècle s'ouvrit par cette magnifique inauguration.

§ 2. — *Fondation de l'empire germano-chrétien jusqu'à la mort de Charlemagne* (800-814).

Coup d'œil général. — Le couronnement de Charlemagne à Rome comme empereur est, dit M. Mœller, un événement de la plus haute importance, tant par lui-même que par ses résultats. Les princes francs, depuis leur intervention dans les affaires d'Italie, étaient considérés comme les véritables défenseurs de l'Église dans toutes les choses temporelles; de là le nom de *Patrice de l'Église romaine* donné à Charles-Martel, à Pépin et à Charlemagne (p. 174 et s.). Par la conquête du royaume lombard, des relations plus intimes de voisinage et d'amitié se formèrent entre le monarque franc et le Saint-Siége. Les papes, devenus eux-mêmes souverains temporels dans le Patrimoine de Saint-Pierre, avaient, plus qu'autrefois, besoin de l'appui d'un prince puissant pour se maintenir dans leur dignité nouvelle. Par une longue série de victoires, Charlemagne avait réuni sous son sceptre presque tous les peuples chrétiens de l'Occident, et cette dernière circonstance dé-

cida le pape *Léon III* à le ceindre du diadème impérial pour le constituer chef temporel de l'Occident chrétien, titre dont les successeurs de Constantin le Grand s'étaient rendus indignes. Ainsi, le sentiment de reconnaissance d'abord, et puis le désir de donner un défenseur puissant à l'Église, ainsi qu'un seul chef à l'Occident chrétien, furent les deux motifs principaux qui déterminèrent le pape à ce grand acte. Voici à quelle occasion il eut lieu :

Couronnement de Charlemagne comme empereur d'Occident, 800. — Deux ecclésiastiques, neveux du pape Adrien I[er], ennemis de Léon III, se portèrent non-seulement pour ses accusateurs, mais l'attaquèrent en pleine rue, l'accablèrent de coups, et l'enfermèrent demi-mort dans une prison monastique. Parvenu à s'échapper, il alla trouver Charlemagne, qui le combla d'honneurs, et se disposa à le suivre en Italie. Ce prince, arrivé à Rome, convoqua, dans l'église de Saint-Pierre, les évêques et les seigneurs, tant romains que francs, pour examiner les accusations dont ils le chargeaient. Léon parla et se justifia, par le serment, des crimes dont il était accusé ; on le déclara innocent. Le jour de Noël, Charlemagne, en habit de patrice, entendait la messe dans l'église de Saint-Pierre, lorsque tout à coup, au milieu des cérémonies ecclésiastiques, le pape lui mit sur la tête la couronne impériale, et tout le peuple s'écria : *Vive Charles, toujours auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains!* Telle est l'époque du renouvellement de l'empire d'Occident. L'ambition de Charlemagne fut pour si peu de chose dans cet acte, qu'il paraît l'avoir ignoré complétement avant son exécution ; mais, dès qu'il fut consommé, il en apprécia toute la valeur, en exigeant un nouveau serment de tous les sujets de son vaste empire.

Résultats du couronnement de Charlemagne. — Le couronnement de Charlemagne eut des résultats plus importants encore. Alors naquit un nouveau système politique, qui subsista pendant tout le moyen âge, et qui contribua puissamment, dit M. Eichorn(1), à marquer

(1) *Histoire du droit allemand*, t. II.

d'un caractère spécial cette période de l'histoire. Voici les principales idées sur lesquelles est basé ce système : « Le « christianisme, auquel, selon la divine institution de « l'Église, tous les peuples doivent appartenir, est une « chose complète en soi, et dont la conservation est assurée « par la puissance de Dieu lui-même, confiée à certaines « personnes. Cette puissance est double, spirituelle et « temporelle. Toutes deux sont données au pape, comme « vicaire du Christ et chef visible de l'Église. Par lui et « sous sa dépendance comme sous sa direction, l'empe- « reur possède l'autorité temporelle, en qualité de chef vi- « sible de l'Église dans les choses temporelles. Les autres « princes l'ont de la même manière, et ces deux autorités « doivent se soutenir mutuellement. » Tel était le système généralement reçu dans le moyen âge, à partir du IXe siècle. Par là, l'empereur était investi d'une véritable suprématie sur tous les peuples et princes chrétiens de l'Occident, et le pape seul avait le droit de lui conférer cette dignité; aussi n'était-elle ni élective, ni héréditaire, ni divisible, et nul prince n'avait le droit de s'arroger ce titre qu'avec le consentement du souverain pontife (1).

Il est évident, dit M. Mœller, que ce système politique, basé sur cette haute vérité chrétienne, que toute autorité vient de Dieu, établissait une union intime entre les deux puissances, spirituelle et temporelle, et qu'il subordonnait, en quelque sorte, la dernière à la première. Ainsi, tout en laissant au pouvoir temporel une indépendance entière dans l'administration et la direction des affaires politiques, il constituait le Saint-Siége comme tribunal suprême de la chrétienté, tribunal auquel les gouvernants et les gouvernés, les princes et les peuples, pouvaient avoir un libre recours dans leurs différends. C'étaient les souverains pontifes qui décidaient, en dernier ressort, ces graves questions où l'existence même de la société est en jeu. Ce ne fut donc pas un acte d'ambition ou d'empiétement sur les droits sacrés des souverains que cette intervention

(1) La dignité impériale en Occident a conservé ce caractère spécial jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

directe des papes dans les affaires intérieures des royaumes chrétiens, mais c'était l'exercice d'un droit, ou, pour mieux dire, un devoir que leur imposait la constitution même de la société catholique. Cette société, en effet, avait un double but, l'un relatif aux intérêts purement matériels de ses membres, et l'autre, plus élevé, qui concernait leur salut éternel. De là l'union des deux puissances, union si intime que leur séparation eût entraîné la dissolution de la société elle-même.

Le couronnement de Charlemagne, comme empereur, détermina aussi de nouveaux rapports entre les princes francs et les papes relativement à la souveraineté de Rome. Depuis cette époque, Rome, précédemment placée sous l'exclusive autorité du Saint-Siége, devint, en quelque sorte, le centre de l'empire, et les empereurs commencèrent à y partager le pouvoir suprême avec les papes. En qualité de défenseurs de l'Église romaine, ils exercèrent dans cette ville un certain degré de juridiction, mais avec de telles bornes, en droit, que la suprématie y appartenait, non pas aux empereurs, mais aux papes eux-mêmes.

Fin du règne et de la vie de Charlemagne. — Charlemagne, empereur, agit en successeur des Césars. Tous les princes de la terre ou recherchaient son alliance, ou redoutaient sa colère. Il allait, dit-on, par son mariage avec *Irène,* impératrice de Constantinople, unir l'Orient à l'Occident, lorsque cette princesse fut détrônée par *Nicéphore-Logothète* (p. 186). Celui-ci prévint, par une ambassade respectueuse, le ressentiment de Charlemagne. Les empereurs se reconnurent réciproquement, et la paix régna dans le monde.

La renommée de Charlemagne s'étendait jusqu'aux lieux où n'avaient pas pénétré ses armes. Une correspondance s'établit entre deux princes dignes de s'estimer l'un l'autre, le César d'Occident et le Khalife de Baghdad. Le héros de l'Orient, *Haroun-alRaschid,* pour mériter l'amitié de Charlemagne, lui céda la seigneurie de Jérusalem, ville que visitaient déjà de nombreux pèlerins. Parmi les présents riches et curieux que Charlemagne reçut, les Francs admirèrent

surtout une clepsydre, espèce d'horloge mue par l'eau. Les Arabes, à cette époque, pouvaient servir de maîtres à toute l'Europe, et la cour seule de Charlemagne était capable de rivaliser, quoique de loin, avec eux.

Rien ne manquait à la gloire de Charlemagne; il ne manquait à son bonheur que d'assurer le sort de ses enfants. Il suivit la coutume établie de partager ses États entre plusieurs princes. Son testament parut en 806: les évêques et les seigneurs le signèrent à Thionville; le pape l'approuva. Ce testament portait qu'en cas de dispute entre ses fils, on aurait recours au jugement de la croix, afin de connaître la volonté de Dieu. La cause était gagnée pour celui qui tenait le plus longtemps ses bras en croix. On n'eut pas besoin de cette épreuve: *Pépin*, l'aîné, fut confiné dans un monastère comme conspirateur; *Charles* et *Pépin*, rois d'Italie, furent enlevés à la fleur de leur âge. *Bernard*, fils du dernier, obtint la Bavière et l'Italie. *Louis* fut associé par son père à l'empire, dans la diète d'Aix-la-Chapelle (813), et reçut l'ordre de prendre la couronne sur l'autel, comme pour lui faire entendre qu'il ne la tenait que de Dieu.

Enfin Dieu retira du monde le héros de la France et de l'univers. Il mourut, le 27 janvier 814, au palais d'Aix-la-Chapelle, sa résidence ordinaire, et dont les eaux thermales étaient particulièrement utiles à sa santé. Son règne avait été d'environ quarante-sept ans. Son corps est conservé dans l'église de Notre-Dame de cette ville, et sa pierre sépulcrale porte pour toute épitaphe: CHARLEMAGNE.

Charlemagne fut le prodige de son siècle par ses talents, ses exploits, ses grandes vues, par son incroyable activité, par la sagesse de son gouvernement, par ses vertus et sa piété: son génie tendait au grand et à l'utile en tout genre. Il créa une marine pour s'opposer aux incursions des Northmans, et il entreprit de joindre l'Océan à la mer Noire, par un canal de communication entre le Rhin et le Danube: projet digne de Charlemagne, mais au-dessus des connaissances de son siècle. Cependant le règne de ce grand homme fait époque dans le développement

intellectuel de l'Europe, sous le triple rapport des lettres, des sciences et des arts.

§ 3. — *Organisation intérieure de l'empire de Charlemagne.*

Constitution. — La couronne continua d'être héréditaire de mâle en mâle. Le pouvoir royal était limité par les assemblées générales de la nation, appelées *Champs de Mai*, parce qu'elles se tenaient ordinairement dans ce mois. Toutefois on ne voyait plus guère dans ces assemblées que les vassaux du roi, c'est-à-dire la noblesse et les hauts dignitaires de l'Église. Le nombre des hommes libres restés en dehors de la hiérarchie féodale décroissait chaque jour, et l'éloignement des lieux où se tenaient les Champs de Mai, les empêcha souvent d'y participer. Ces assemblées décidaient de la guerre ou de la paix, et acceptaient ou modifiaient les lois qui leur étaient proposées. Les décrets émanés de la diète et revêtus de la sanction royale prenaient le plus souvent le titre de *capitulaires*, parce qu'ils étaient rangés par *capita* ou chapitres. On leur donnait le nom de *lois* quand c'étaient des articles ajoutés aux anciens codes nationaux.

Administration.—Par l'avénement des Carlovingiens, en qui la charge de maire était devenue héréditaire, la mairie du palais disparut; les rois s'étaient de nouveau saisis de l'administration. Charlemagne introduisit dans ses États de graves changements; il supprima la dignité ducale là où elle existait encore, comme chez les Lombards et les Bavarois. Les *duchés* (pays gouvernés par des ducs) furent divisés, et l'administration en fut confiée à plusieurs comtes, parmi lesquels ceux des frontières ou des *marches* jouissaient du premier rang sous le nom de *margraves*. Autour du monarque, les grands-officiers du palais composèrent une sorte de ministère, où l'on trouve un grand-aumônier (*apocrisiarius*), un chancelier, un grand-chambellan, un comte du palais chargé des affaires judiciaires, un sénéchal, etc. Les fonctionnaires locaux formaient deux catégories distinctes : 1° les magistrats sé-

dentaires, c'est-à-dire, la hiérarchie administrative des *ducs*, *comtes*, *viguiers* (ou vicaires des comtes), *centeniers*, etc., presque tous pourvus de bénéfices; 2° les magistrats temporaires, nommés *missi dominici*, ou envoyés royaux; c'étaient des inspecteurs chargés de constater, au nom de l'empereur, l'état des villes et des campagnes, des terres libres et des domaines concédés; ils jugeaient en dernier ressort les démêlés politiques et judiciaires; en un mot, ils étaient investis d'une partie du pouvoir souverain, sauf à justifier leur conduite aux yeux du roi. Pour donner plus de fixité à l'ordre judiciaire, Charlemagne remplaça les prud'hommes de bonne volonté par des jurés en titre, ou *scabins*, nommés par les comtes, avec le consentement des hommes libres; il autorisa enfin l'appel des jugements du comte ou du centenier aux *missi dominici*, qui, pour la plupart, étaient tirés de l'Église.

Organisation militaire. — Il n'existait chez les Francs aucune distinction entre le peuple et l'armée. Quand il s'agissait de protéger les frontières, on faisait des levées en masse; dans les temps ordinaires, des corps toujours armés se tenaient prêts à défendre les limites, et chaque canton avait une garde pour la police intérieure. Le propriétaire qui possédait trois ou quatre *manses* (manoirs), marchait en personne pour le service du roi, pendant que ses serfs cultivaient ses terres. L'homme qui ne possédait qu'un manoir, ou seulement une portion de manoir, contribuait à l'entretien d'un guerrier. Chaque comte menait à la guerre les hommes libres de son canton, qui servaient sans recevoir de solde.

Organisation financière. — Le roi vivait du revenu de ses domaines. Vêtu d'habits que sa femme avait filés, Charlemagne ordonnait qu'on vendît les œufs de ses basses-cours et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué, dit Montesquieu, à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns (Awares) qui avaient dépouillé l'univers.

Les serfs payaient le cens des terres qu'ils avaient à ferme; les peuples subjugués payaient, pour l'entretien

des établissements publics, un tribut que percevaient les commissaires du fisc. Les Francs n'étaient assujettis qu'aux péages; ils considéraient leurs terres comme une propriété qu'ils avaient acquise au prix de leur sang, et qui, par conséquent, devait être libre de toute redevance. Quelquefois l'assemblée générale de la nation offrait au monarque un don gratuit.

Clergé. — Les couvents, utiles pépinières de prêtres, asiles ouverts à tous les voyageurs, et lieux de refuge pour les pauvres et les lépreux, prirent un accroissement rapide; les propriétés et les personnes consacrées au culte divin étaient à l'abri de toute insulte : aussi voyait-on fréquemment des nobles céder leurs terres allodiales (p. 94) à quelque monastère, afin d'en obtenir la protection.

Avant le règne de Charlemagne, les évêques menaient en personne leurs vassaux à la guerre; mais, sur les représentations de ses conseillers, il déclara « qu'il ne con- « venait point au ministre des autels de porter une main « sacrilége sur l'homme, cette image vivante de Dieu; « que les prélats devaient se renfermer dans les fonctions « de leur état, qui consistaient à bénir les armes, à prê- « cher le christianisme aux peuples vaincus, à servir de « négociateurs, et que le roi nommerait un chef chargé de « commander leurs vassaux. » Ces sages règlements furent négligés par la suite.

La réforme des abus qui pouvaient se glisser dans le sein de l'Église, fut la préoccupation constante de Charlemagne. Il appuya de toute son autorité les tentatives de deux hommes pieux pour corriger le relâchement des monastères et du clergé séculier. Le premier fut *saint Benoît d'Ananie*, qui raffermit la discipline monastique et fit revivre dans les cloîtres les beaux jours de saint Benoît l'Ancien; le second fut l'évêque de Metz, *Chrodegand*, qui, pour contenir et discipliner les prêtres séculiers, les réunit en congrégations autour des églises de son diocèse et les soumit au régime de la communauté, institution qui fut souvent imitée et qui produisit le *canonicat ecclésiastique.* Charlemagne se préoccupa encore de réformer le

chant ecclésiastique, de régler la liturgie et de communiquer aux cérémonies du culte cette splendeur qui prédispose aux émotions religieuses. De son côté, le clergé franc eut le mérite immense de prêter un secours actif et efficace à Charlemagne dans la grande œuvre de la civilisation intellectuelle du peuple germain (1).

§ 4. — *Des lettres, des sciences et des arts jusqu'à Charlemagne.*

Littérature sacrée et littérature latine.—La civilisation avait été comme ensevelie dans le débordement de la conquête barbare. Les lettres et les arts de la Grèce et de Rome n'existaient plus; Justinien ferma la dernière école d'Athènes, en 529 (p. 84), et l'Église, où s'étaient réfugiés les débris du naufrage, se trouva seule aux prises avec la barbarie.

Alors naquit la *littérature ecclésiastique*. Après l'époque des empereurs théodosiens, où brillèrent les *Athanase*, les *Eusèbe*, les *Basile*, les *Grégoire*, les *Chrysostome*, les *Lactance*, les *Hilaire*, les *Augustin*, on vit fleurir, en Occident, le pape *saint Grégoire* (604); en Orient, *saint Jean Damascène* (756); mais bientôt les lettres sacrées, et surtout l'éloquence de la chaire, furent entraînées dans la décadence universelle, et la plupart des écrivains ecclésiastiques ne s'occupèrent que de rapporter les événements relatifs à la religion, ou la vie des saints que l'Église honore. Tels sont *Ruffin*, d'Aquilée; *Sulpice-Sévère*, Gaulois; *saint Jérôme; Orose*, de Tarragone; *Bède le Vénérable*, Anglais (du ve au viiie siècle); et les poëtes chrétiens latins, *saint Ambroise*, *Prudence*, *saint Paulin* de Nole, Gaulois; *Prosper*, d'Aquitaine; *Paulin*, de Périgueux; *Fortunat*, de Trévise (du ve au viie siècle).

La décadence des lettres latines fut plus rapide et plus générale que celle des lettres grecques, parce que l'invasion fut universelle dans l'Occident. La corruption du goût fut cependant moins sensible dans la poésie que dans la prose, et l'on peut lire encore *Ausone*, de Bordeaux; *Pru-*

(1) V. pour plus de détails mon *Histoire de France*, t. I.

dence, de Saragosse; *Claudien*, d'Alexandrie; *Sidoine-Apollinaire*, de Clermont; *Boèce*, de Rome; *Priscien*, de Constantinople; *Sisebut*, roi de Tolède (du IVe au VIIe siècle).

L'histoire se borne alors à d'arides chroniques, sauf les ouvrages de quelques auteurs qui, s'attachant plus spécialement au récit des choses saintes, nous ont transmis de précieux détails sur les événements politiques de leur temps. Parmi ces chroniqueurs, on distingue *Victor l'Africain*, le Goth *Jornandès*, le Sicilien *Cassiodore*, l'Anglais *Gildas*, *Grégoire de Tours*, *Isidore de Séville*, le Franc *Frédégaire*, *Bède* de Weihmouth (du Ve au VIIIe s.)

Littérature et sciences grecques; beaux-arts. — La littérature grecque participa de la dégradation où les esprits étaient tombés. Les lettres profanes et sacrées déclinèrent, de concert, jusqu'au moment où elles devaient périr ensemble. L'histoire et la jurisprudence échappèrent seules, pour quelque temps, à cette décadence.

C'est alors que naquit le roman, genre inconnu aux siècles classiques, et destiné à devenir dans le moyen âge et dans les temps modernes, l'expression vivante des mœurs sociales. Parmi les romanciers grecs, on distingue *Héliodore* d'Émèse, *Achille Tatius*, *Longus; Eustathius*, d'Égypte; *Aristénète*, de Nicée, etc. (du Ve au VIIe s.).

Au premier rang des historiens byzantins, il faut placer *Zozime* et *Procope*, de Césarée; après eux viennent *Eunapius*, de Sardes; l'Égyptien *Olympiodore*, *Agathias*, *Ménandre*, *Théophylacte* (du Ve au VIIe s.), noms auxquels il faut joindre ceux des géographes *Marcien*, *Étienne* de Byzance, *Cosmas Indicopleustès* (du Ve au VIe s.).

La philologie cite avec distinction *Hésychius*, d'Alexandrie; *Helladius*, *Philoxène*, *Philémon*, et surtout *Stobée* (du Ve au VIIe s.).

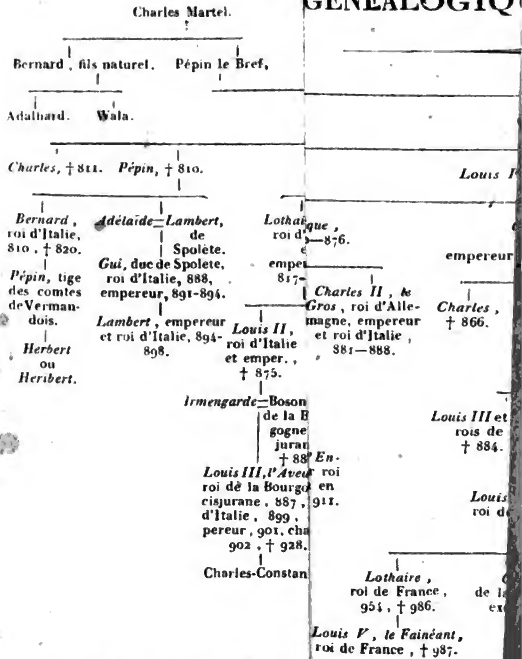
Quelques grands médecins écrivirent sur leur art; mais la science ne fit aucun progrès remarquable jusqu'à l'époque des Abbassides.

L'Église conserva les plus beaux restes de l'architecture antique, comme elle avait conservé les débris des connais-

sances humaines. Théodoric, roi des Ostrogoths, fit bâtir la célèbre Rotonde de Ravenne; et Justinien, la fameuse église de Sainte-Sophie de Constantinople; mais les invasions des Musulmans, ennemis des images, et les fureurs des Iconoclastes portèrent aux beaux-arts et surtout à la peinture et à la sculpture une atteinte irréparable. L'architecture gothique, qui venait de naître, domina pendant plusieurs siècles sur toute l'Europe.

Institutions littéraires de Charlemagne.—La ruine des monastères, dans le Midi, par les invasions des Sarrasins, et dans le Nord, par les guerres civiles, avait arrêté les études et replongé la nation dans une sorte de barbarie, lorsque Charlemagne monta sur le trône. Aussitôt ce grand prince s'occupa de réorganiser l'instruction publique, avec le savant Anglais *Alcuin*. Des conférences instituées dans le palais impérial réunirent, sous le nom d'*Académie palatine*, les hommes les plus instruits de l'époque, parmi lesquels on distinguait, après Alcuin, les deux moines écossais *Jean* et *Clément; Pierre de Pise*, *Angilbert*, abbé de Saint-Riquier en Neustrie; *Paschase Radbert;* le poëte *Théodulf*, évêque d'Orléans; *Adalhard*, abbé de Corbie; *Agobard*, évêque de Lyon; *Eginhard*, secrétaire de l'empereur, etc. Corriger et multiplier les anciens manuscrits, approprier les cours publics aux besoins divers de la population, telle fut l'occupation ordinaire de ces savants. Charlemagne était lui-même très-studieux : il apprit sur ses vieux jours, non pas à écrire, comme on l'a dit, mais à écrire calligraphiquement et à enluminer les manuscrits. Il dirigea une révision des saintes Écritures, la rédaction d'une grammaire allemande et une compilation des chants nationaux de la Germanie. En faisant construire des palais et des églises, il donna un nouvel élan à l'architecture, à la sculpture et à la peinture, et les beaux-arts, transportés de Constantinople et de l'Italie sur le sol de la Germanie et de la Gaule, ne s'éteignirent plus dans ces deux contrées, où, plus tard, ils brillèrent d'un si vif éclat (1).

(1) Voyez, pour plus de détails, mon *Histoire de France*, t. I, et mon *Histoire de la Littérature française*, moyen âge.



LEFRANC. — HIST. DU MOYEN

SECONDE PÉRIODE

OU

PÉRIODE D'ÉPREUVES,

DEPUIS LA FONDATION DE L'EMPIRE GERMANO-CHRÉTIEN DE CHARLEMAGNE ET LA MORT DE CE PRINCE, 800-814, JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE GRÉGOIRE VII AU PONTIFICAT ET LA RÉORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE, 1073.

CHAPITRE PREMIER.

De l'empire carlovingien depuis la mort de Charlemagne jusqu'à son démembrement, à la déposition de Charles le Gros, 814-888.

[V. le tableau généalogique de la famille carlovingienne].

---

§ 1er. — *Empire carlovingien ou d'Occident sous Louis le Débonnaire et ses fils jusqu'au traité de Verdun* (814-843).

Papes : *Étienne IV*, 816; *Pascal Ier*, 817; *Eugène II*, 824; *Valentin*, 827; *Grégoire IV*, 827-844.

Coup d'œil général. — La réunion de tous les peuples chrétiens d'Occident sous un même sceptre et ne formant ensemble qu'une seule famille sous l'autorité d'une même croyance, telle fut la grande idée réalisée par Charlemagne. Cependant le vaste empire qu'il avait fondé par ses victoires et qu'avait sanctionné son couronnement à Rome,

portait en lui-même les germes de sa dissolution. Commencée sous le règne de son fils et successeur immédiat, *Louis le Débonnaire*, elle s'acheva sous *Charles le Gros*, l'un de ses petits-fils. Trois causes principales amenèrent cette rapide catastrophe : d'abord la faiblesse de Louis le Débonnaire ; puis la diversité de races des peuples soumis par les armes de Charlemagne, tels que les *Aquitains*, les *Visigoths*, les *Basques*, les *Bretons*, les *Saxons*, les *Lombards*, etc. ; enfin, les attaques des nations voisines, telles que les *Danois* et les *Normands*, les *Slaves* et les *Bulgares*, les *Sarrasins*, les *Madgyars* ou *Hongrois*, etc. Ainsi périt promptement l'unité politique de l'Occident chrétien ; mais l'unité religieuse ne fut pas ébranlée, dit M. Mœller, et seule elle devint la base de cette société catholique que le pape *Grégoire VII* réorganisa pour un long avenir de gloire et de prospérité.

Règne de Louis le Débonnaire, jusqu'à la condamnation de Bernard, 814-820. — A la mort de Charlemagne, Louis Ier, seul fils qui lui eût survécu et auquel sa piété valut le surnom de *Pieux*, et sa faiblesse, celui de *Débonnaire*, se trouvait en Aquitaine. Il remplaça son père dans le double titre d'empereur et de roi ; mais, dépourvu de caractère et de génie, ce prince devait succomber sous le fardeau d'un si vaste empire.

Bientôt diminuée par sa faiblesse, son autorité s'affaiblit encore plus par le partage qu'il fit de ses États entre ses trois fils dans la diète d'Aix-la-Chapelle (817). L'Aquitaine échut à *Pépin ;* la Bavière, à *Louis le Germanique ; Lothaire*, l'aîné d'entre eux, reçut le titre d'empereur avec l'expectative de l'Italie. De là naquirent mille troubles et mille crimes dans la famille royale.

Bernard, son neveu, petit-fils de Charlemagne et roi d'Italie, s'indigna de ce partage prématuré ; ses flatteurs le poussèrent à la révolte. Il leva des troupes contre son oncle, au mépris de la dignité impériale à laquelle sa couronne était soumise. Ses troupes l'abandonnèrent ; on l'arrêta dans sa fuite. Il se rendit auprès de l'empereur, à Châlons-sur-Saône, où les grands de la nation le jugèrent

et le condamnèrent à mort; mais Louis le Débonnaire commua la peine et lui fit crever les yeux (820).

Le remords suivit de près ces rigueurs. Louis le Débonnaire s'accusa lui-même au milieu d'une assemblée tenue dans son palais d'Attigny, priant qu'on l'admît à la pénitence publique. Cette démarche, qui aurait pu le [illegible]dre, comme elle avait perdu Vamba, roi d'Espagne, [illegible] tout le monde, et lui ramena les cœurs aliénés de [illegible]jets.

[illegible]*rs soulèvements.* — Les États voisins tournèrent [illegible] profit la faiblesse de Louis le Débonnaire. Les *Sar*-[illegible]'Espagne, sous *Abd-el-Rahman II,* successeur [illegible] Ier, attaquèrent les Francs, gardiens des [illegible]au delà des Pyrénées. Les ha-[illegible]bandonnées se réunirent et [illegible]*yaume de Navarre,* Marche [illegible]mment comte. La *Marche de* [illegible]ur entre les mains des comtes [illegible]*nger.* Les *Bulgares* resserrèrent [illegible]é du Frioul et de la Pannonie. Les [illegible] chef *Harald*, que *saint Ebbon* et *saint* [illegible] convertirent au christianisme, conservèrent des [illegible]ns amicales avec les Francs; mais les *Northmans* [illegible]rent sur les côtes du Poitou, pillèrent le pays et [illegible]nt (830), à l'embouchure de la Loire, de l'île [illegible]moutiers (Her), qui leur servit de retraite. Les [illegible]*ns* de l'Armorique se déclarèrent indépendants d'a-[illegible]rd sous *Morvan,* puis sous *Noménoé,* deux de leurs [illegible]efs (818-840). C'est ainsi que furent entamés les vastes [illegible]ts de Charlemagne.

[illegible]*elations de Louis le Débonnaire avec le Saint-Siége.* [illegible] Dans ses relations avec le Saint-Siége, Louis le Dé-[illegible]naire resta fidèle au système politique créé par le couronnement de Charlemagne à Rome. D'abord il reçut à Reims le diadème des mains du pape *Étienne IV;* puis il intervint plusieurs fois en faveur des souverains pontifes, et calma les troubles suscités par les factions de la noblesse romaine. Lothaire, comme roi d'Italie, remplaça souvent

son père ; et, pour empêcher le retour des désordres qui signalaient presque chaque élection d'un nouveau pape, il fut donné, avec le consentement d'*Eugène II* (824), une loi qui exigeait des Romains la promesse jurée de ne pas troubler l'élection pontificale, et portait que le nouvel élu serait sacré en présence d'un légat impérial. Cette loi était faite tout entière dans un intérêt d'ordre et de liberté ; aussi ce fut mal à propos que les empereurs s'en prévalurent pour s'arroger le droit de confirmer l'élection des souverains pontifes.

Guerre entre l'empereur et ses fils jusqu'à sa mort (840). — Sur ces entrefaites, l'ambitieuse *Judith*, fille de *Welf*, comte de Bavière, et seconde femme de l'empereur, fit éclore toutes les semences de révolte. Pour assurer un royaume à *Charles*, son fils, elle engagea Louis le Débonnaire à faire un nouveau partage. A force de caresses et d'intrigues, elle obtint le consentement de Lothaire, qui se repentit bientôt de sa complaisance. Déjà les trois aînés forment un parti redoutable. Louis le Débonnaire tremble, s'humilie, se laisse déposer, et l'impératrice est reléguée dans un cloître. Rétabli en 832 à Nimègue, Louis le Débonnaire, par une contradiction des caractères faibles, veut agir en maître : il rappelle Judith, déclare Lothaire déchu de l'empire, déshérite, en faveur du jeune Charles, Pépin, roi d'Aquitaine, coupable d'une seconde révolte, et, par cette rigueur que sa timidité démentait, il accroît l'audace de ses fils dénaturés. La guerre civile éclate de toutes parts : Lothaire, Pépin et Louis le Germanique rassemblent leurs troupes en Alsace. L'empereur marche contre eux avec des troupes qui l'abandonnent tout à coup. Au milieu de ce péril, il prend le parti de se livrer entre les mains des rebelles. Une assemblée tumultueuse le dépose, et confère l'empire à son fils aîné. Mais veut-on savoir quel jugement la nation porta de cet événement? Le lieu où il se passa s'est appelé *Champ du Mensonge* (1).

Louis le Débonnaire, prisonnier à Soissons, dans le

(1) Campus mentitus, *Frauenfeld*.

monastère de Saint-Médard, est condamné pour le reste de ses jours à la pénitence publique. Les prélats s'y rendent pour la cérémonie : là, prosterné sur un cilice, il s'avoue coupable, et de quoi? de prétendus crimes dont on lui dicte la confession. Il quitte son épée, son baudrier, ses habits impériaux; il prend le sac de pénitent, et, chassé de l'église, il est enfermé dans une cellule, victime de son indulgence et de sa faiblesse.

Mais le cri de la nature et la voix de la justice émurent bientôt toutes les âmes. Lothaire fut abhorré; ses deux frères, pressés des mêmes remords, s'unirent contre lui, firent réhabiliter leur père, et la diète générale de 835 décréta une nouvelle division de l'empire entre les fils de l'empereur, à l'exclusion de Lothaire.

La santé de Louis le Débonnaire s'altérait de jour en jour. Judith, attentive au sort de son fils Charles, décida l'empereur, après la mort de Pépin (838), à donner l'Aquitaine à Charles, au détriment de *Pépin II*, son petit-fils. Lothaire venait de rentrer en grâce, et Louis le Germanique, d'encourir la colère paternelle. Le capitulaire de Worms accorda tout l'empire à ses deux frères, et ne lui laissa que la Bavière (839).

Indigné de ce partage, Louis le Germanique protesta, les armes à la main. De l'Aquitaine soulevée, l'empereur partit contre ce fils rebelle. Déjà l'armée du coupable s'était dispersée, lorsque Louis le Débonnaire, effrayé d'une éclipse, qu'il regarda comme un présage de mort, tomba malade près de Mayence, et mourut quarante jours après, en 840. Pressé de pardonner au roi de Bavière : *Hélas!* s'écria-t-il, *il fait descendre ma vieillesse au tombeau dans la douleur : je lui pardonne cependant; mais dites-lui que Dieu punit sévèrement les enfants indociles.*

Bataille de Fontenai (841) *et traité de Verdun* (843). — La discorde, de criminelle qu'elle était, devint alors sanglante. Lothaire entreprit de dépouiller Charles, surnommé *le Chauve*, et, voulant succéder à tout l'empire de Charlemagne, forma des projets contre le roi de Bavière. Les deux cadets, unis par un intérêt commun, défirent leur

aîné, l'an 841, à Fontenai de Bourgogne. Il y périt cent mille hommes.

Cette terrible bataille modéra l'ardeur guerrière des trois frères, qui se rendirent aux sollicitations de leurs vassaux. Ils firent un partage définitif par le *traité de Verdun* (843), et l'empire des Francs fut dissous pour toujours.

Lothaire hérita de la couronne impériale et de l'Italie; il y joignit les provinces situées entre le Rhône, la Saône, la Meuse, l'Escaut, le Rhin et les Alpes (ancien royaume de Bourgogne et Austrasie cisrhénane). Ses États, auxquels on donna le nom de *Lotharingie* ou *Lorraine,* placés entre la France et l'Allemagne, se trouvaient exposés à la fois aux attaques des Arabes et des Grecs, aux incursions des Saxons et des Northmans.

La Bavière devint le principal siége de la domination de Louis le Germanique, qui régnait sur les Allemands et les Saxons. Il avait pour voisins les Awares, les Moraves, les Tchèques de la Bohême, les Sorbes, les Limons, les Wendes, etc., peuples indépendants et sauvages, qui sortaient souvent de leurs forêts ou de leurs montagnes pour tomber à l'improviste sur les pays limitrophes; circonstance qui l'obligea d'accorder des pouvoirs très-étendus aux ducs ou margraves chargés de la défense des frontières.

Charles le Chauve devint roi de *Carlovingie;* ce fut le nom du royaume auquel l'empire des Francs se trouva réduit après le partage de Verdun.

Tel est le commencement des trois royaumes distincts de *France,* d'*Allemagne* et d'*Italie,* auxquels il faut ajouter celui de *Lorraine* et celui de *Bourgogne* ou d'*Arles.*

Le traité de Verdun contient la clef d'une grande partie de l'histoire du moyen âge. La Lotharingie, dépourvue de limites naturelles, devint l'objet d'une longue suite de guerres entre les Allemands et les Francs, dont les mœurs et le langage se confondent presque dans ces contrées. D'un autre côté, les priviléges que les rois d'Allemagne furent forcés de concéder aux grands vassaux, les con-

duisirent à l'indépendance, et les seigneurs français s'agrandirent de même aux dépens des faibles successeurs de Charlemagne, dont aucun ne sut tenir d'une main ferme les rênes de l'État.

§ 2. — *Invasions des Normands et des Sarrasins dans l'empire carlovingien.*

Coup d'œil général. — L'empire carlovingien, déchiré par les guerres civiles et affaibli par les partages, se vit encore en proie aux attaques des peuples barbares et guerriers postés sur les frontières : les *Normands* et les *Danois*, au nord et à l'ouest; les *Sarrasins*, au sud ; les *Slaves* et les *Madgyars* ou *Hongrois*, à l'est (1). La longue et sanglante guerre que les premiers firent à toute la chrétienté de l'Europe eut pour résultats : d'une part, l'établissement de la domination normande dans le nord-ouest de la France et dans la Russie, puis en Angleterre et dans l'Italie méridionale; d'autre part, celui des Sarrasins dans les îles de la Méditerranée, la Sicile, la Corse et la Sardaigne, ainsi que dans le sud de l'Italie, d'où les Normands finirent par les expulser.

Caractère des Normands. — Des mœurs simples, dures, féroces, distinguaient les *Northmans* (hommes du Nord), qui, resserrés dans les froides solitudes de la Scandinavie par l'empire de Charlemagne, furent forcés de se faire navigateurs pour menacer encore le Midi. Fanatisés par la religion guerrière d'Odin, qui, dans les temps reculés, avait été le conquérant, le législateur et la divinité suprême des contrées que baigne la Baltique, ils ne respiraient que les combats, le sang et le pillage. Les rois, dit-on, partageaient entre leurs fils la terre et la mer : aux aînés, le territoire patrimonial; aux plus jeunes, une flotte et les hasards de l'Océan; aussi s'appelaient-ils les *rois de mer* (en danois, *see konong*). Les pirates normands dirigeaient

(1) L'histoire de ces deux derniers peuples appartient à l'histoire d'Allemagne, p. 238 et s.

avec autant d'adresse que d'intrépidité de grands bateaux à voiles et à rames qu'ils appelaient leurs *chevaux ailés* et qui pouvaient porter environ cent hommes. Pour les grands bâtiments, c'était aux embouchures des fleuves qu'ils choisissaient des stations. Ils avaient en outre de petits batelets allongés qui pouvaient contenir huit hommes avec des vivres. Quand ils prenaient terre, ils transportaient avec eux ces batelets d'un fleuve à l'autre, afin de pouvoir traverser tous les courants et manœuvrer sur toutes les eaux. Ils avaient pour tactique de se retrancher à proximité des villes opulentes, dans les lieux naturellement fortifiés, ou de préférence dans les petites îles formées par les rivières.

Étendue des invasions normandes. — Il est hors de doute que les Normands ont, dès les temps anciens, sillonné la Baltique et les mers du Nord. Au VIe siècle, ils avaient déjà pris pied en *Irlande;* ils commencèrent à désoler l'*Angleterre* vers l'an 787. Au IXe siècle, à la suite d'une révolution intérieure, une multitude immense d'intrépides marins sillonnèrent l'Océan, et colonisèrent en même temps les archipels de *Feroër,* de *Shetland*, des *Orcades* et des *Hébrides;* l'île de *Man*, l'*Islande*, le *Groenland* même et le *Winland*, qu'on croit être l'île de Terre-Neuve dans l'Amérique septentrionale. Leurs pirateries s'étendirent, à cette époque, sur toutes les côtes occidentales et méridionales de l'Europe : l'*Allemagne*, le royaume de *Lorraine*, la *France,* l'*Écosse*, l'*Espagne,* les îles *Baléares,* l'*Italie,* la *Grèce* et les côtes de l'*Afrique* furent tour à tour exposés aux insultes et aux ravages de ces Barbares; l'un d'eux, nommé *Rurik,* alla faire souche royale en Russie. Mais ce fut la France qui souffrit surtout sous les faibles règnes de *Charles le Chauve* (843-877) et de *Charles le Gros* (884-888).

Invasions des Normands dans la Carlovingie, ou royaume de France. — Des îles de Walcheren et de Bétau qui les reçurent en 837, les Normands remontèrent, sur leurs frêles navires, l'Escaut, la Meuse et le Wahal, d'où leurs dévastations s'étendirent sur la Hollande, la

Flandre et la Basse-Lorraine. Louis le Débonnaire donna la Frise en fief à leur chef *Harald* ou *Harold Haarfager* (à la belle chevelure); *Godefried* ou *Gottfried* (Godefroi) et *Sigefried* (Sigefroi) la possédèrent tour à tour jusqu'en 891, et, à la mort de ce dernier, elle fut divisée en comtés.

La Loire jetait aussi sur les côtes de la Bretagne et du Poitou des essaims de Northmans; mais c'est sur la Seine qu'ils dirigèrent surtout leurs efforts. En 841, ils pillèrent, pour la première fois, Rouen, sous la conduite d'*Oscheri; Regnar Lodbrog* les conduisit trois fois devant Paris, qu'ils surprirent et brûlèrent en 845.

Retranché à Saint-Denis, Charles le Chauve, au lieu de combattre, acheta ou crut acheter la paix pour une somme de 7,000 livres pesant d'argent; c'était donner à ces pirates le moyen et leur inspirer l'envie de recommencer la guerre. Chaque année les voyait, en effet, se précipiter sur un pays qui leur procurait tant de profit avec si peu de péril; l'Aquitaine et d'autres provinces furent entièrement dévastées. S'ils ne reparurent plus pendant quelque temps, on le dut au courage du comte *Robert le Fort*, issu d'un frère de Charles-Martel, duc de Paris, et bisaïeul de Hugues Capet, d'où viennent les princes qui, depuis mille ans, ont régné sur la France avec tant de gloire. Ce héros fut tué l'an 866, à Brisserte, par *Hastings,* aventurier de la colonie northmanne de Noirmoutiers. Un demi-siècle après, nous verrons un autre chef normand, *Hrolf* ou *Rollon,* fonder dans la Neustrie le duché de Normandie.

Invasions des Sarrasins. — Les Normands ne furent pas le seul ennemi dont la société chrétienne d'Occident eut à combattre les pirateries; les *Arabes* ou *Sarrasins* (nom sous lequel on désigne les Musulmans de l'Afrique et de l'Espagne), devenus maîtres d'une partie de la Méditerranée et de son littoral, commencèrent, dans le cours du IXe siècle, à ravager les grandes îles, les côtes de la Gaule et celles de l'Italie. De petites escadres, sorties, les unes des ports espagnols, les autres des ports africains, ne cessèrent d'attaquer la Sardaigne et la Corse (806) : en

813, ils abordèrent sur les côtes de la Provence, et portèrent leurs ravages presque sous les murs de Nice. A la même époque, une colonie de Sarrasins s'établit en Crète. Les îles Baléares tombèrent peu de temps après en leur pouvoir, tandis que les Sarrasins d'Afrique formaient en Sicile de nombreux établissements (825-859).

Enhardis par leurs succès et par les guerres civiles qui suivirent la mort de Louis le Débonnaire, les Sarrasins remontèrent le Rhône jusqu'à Arles, et dévastèrent la côte, depuis Marseille jusqu'à Gênes (840-8). En même temps ils pénétrèrent dans le Tibre, et ce fut pour leur fermer ce fleuve que le pape *Grégoire IV* fit relever les fortifications d'Ostie. Néanmoins ils revinrent au moment où *Léon IV* venait d'être élu pape (847), prirent Centumcelles (*Civita-Vecchia*), et brûlèrent les faubourgs de Rome. Le courageux pontife arma lui-même les Romains, chassa les ennemis et fortifia le quartier de Rome appelé depuis *cité Léonine*. Les Sarrasins se rabattirent alors sur le sud. *Siconulf*, qui venait de prendre Salerne, leur donna, à titre d'auxiliaires, des terres près de Tarente, dont ils s'emparèrent bientôt. En même temps les Sarrasins d'Afrique s'établirent à Bari, dans le duché de Bénévent, où ils aidèrent le duc *Radelchis* à guerroyer contre ses voisins. Fixés sur ces deux points, et renforcés par des flottes qui leur venaient continuellement de l'Afrique et de l'Espagne, ce ne fut qu'à la fin du xe siècle qu'ils purent être expulsés par les Normands d'un pays tant de fois ravagé par eux.

Le midi de la France n'était pas plus heureux que celui de l'Italie. A la fin du IXe siècle (889), les Sarrasins prirent pied en Provence : ils établirent leur place d'armes à *Fraxinet*, près de Fréjus, sur la lisière d'une immense forêt, et d'autres postes fortifiés qu'ils semèrent dans la Provence, le Dauphiné, la Savoie et le Piémont, furent autant de repaires d'où ils s'élançaient pour saisir leur proie. Ni *Boson*, roi de Provence, ni son fils *Louis*, ni le comte *Hugues*, ne purent leur enlever Fraxinet; ils n'en furent chassés que vers la fin du xe siècle (972) par le

comte *Guillaume Ier*, qui reçut, pour ce grand service, le nom de *Père de la patrie.*

§ 3. — *De l'empire carlovingien, depuis le traité de Verdun jusqu'à son démembrement définitif* (843-888).

Coup d'œil général. — Plusieurs causes réunies précipitèrent la dissolution politique des trois royaumes créés par le traité de Verdun (p.222). D'abord les guerres civiles qui durèrent sans interruption entre les descendants de Louis le Débonnaire; puis les incursions des Barbares, Normands et Sarrasins, qui ruinèrent en grande partie les pays déjà épuisés par les guerres civiles, et favorisèrent les tentatives d'indépendance faites par les grands; enfin le rétablissement des ducs, la concentration de pouvoirs trop étendus entre les mains de quelques seigneurs, et l'hérédité des fiefs, que le capitulaire de Kierzy-sur-Oise sanctionna en France, et qui commença de s'introduire tant en Allemagne qu'en Italie. De là naquit la grande lutte de la féodalité contre la royauté, lutte qui déchira la France pendant plus d'un siècle, et qui mit sur le trône le principal représentant de la féodalité française.

Royaume de France. — Des trois fils de Louis le Débonnaire, le plus jeune, Charles le Chauve, était dans la position la plus défavorable. Le royaume de France, harcelé, ravagé sans cesse par les Normands et les Sarrasins, renfermait en outre deux ennemis intérieurs, les *Aquitains* et les *Bretons*. Abandonné par son oncle Lothaire Ier, *Pépin II* ne quitta point les armes après le traité de Verdun, dans lequel ses prétentions n'avaient pas été satisfaites. S'alliant tour à tour avec les comtes *Bernhart* de Barcelone et son fils *Guillaume*, avec les Normands stationnés dans la Garonne, et avec les Sarrasins d'Espagne, il lutta pendant dix ans contre son autre oncle, Charles le Chauve (850). Enfin, il fut pris, et ses jours se terminèrent dans un cloître. *Charles*, fils aîné de Charles le Chauve, devint roi d'Aquitaine (864), et ce pays recouvra pour quelque temps la tranquillité. A la même époque,

Noménoé se déclara indépendant en Bretagne, s'empara de Rennes, d'Angers et du Mans (840), défit Charles le Chauve, et prit, en 845, le titre de roi, qu'il transmit à son fils *Érispoé.* Le roi de France, vaincu de nouveau, le reconnut par le traité d'Angers (851). En même temps, l'ordre intérieur fut troublé par l'ambition des grands : les biens furent ravis aux églises, leurs priviléges foulés aux pieds, les dîmes usurpées par des laïques, les hommes libres forcés de se mettre sous le patronage de quelques seigneurs; les charges publiques devinrent héréditaires, et le roi lui-même, qui manquait d'énergie pour réprimer ces désordres, confisqua souvent les revenus des propriétés ecclésiastiques pour subvenir aux dépenses de ses guerres.

Royaumes d'Italie, de Lorraine et de Provence. — Après le traité de Verdun, LOTHAIRE Ier confia le gouvernement de l'Italie avec le titre de roi, à son fils *Louis,* et se fixa lui-même dans ses provinces cisalpines. Mais la grande étendue de ces provinces qui touchaient à la mer du Nord et à la Méditerranée, ne lui permit pas de les défendre avec succès contre les Normands et les Sarrasins. La Frise, après la mort d'*Harold,* ordonnée par Lothaire, tomba presque tout entière au pouvoir de *Godefried* ou *Gottfried,* son fils, qui la reçut à titre de fief (851) : en même temps les Sarrasins, abordant sur les côtes de Provence, détruisirent Marseille et Arles. Ces désastres décidèrent l'empereur à partager ses États, l'an 855, entre ses trois fils, et à se retirer dans un couvent, où il mourut la même année.

L'aîné, LOUIS II, obtint le titre d'empereur avec l'Italie; CHARLES, la Provence avec la Bourgogne, et LOTHAIRE II, l'Alsace avec la Lorraine. Mais ces trois princes terminèrent leur vie sans laisser d'enfants mâles légitimes, et leurs successions devinrent de nouvelles causes de discordes entre leurs oncles et leurs neveux. Charles mourut le premier (863), et ses deux frères héritèrent de la Bourgogne, qu'ils se partagèrent.

Royaume de Germanie. — Le royaume de LOUIS LE GERMANIQUE, c'est-à-dire, la Germanie proprement dite

ou Allemagne, se trouvait surtout exposé aux attaques des Slaves. D'abord il y eut entre eux des relations amicales : quatorze seigneurs bohêmes vinrent trouver le prince à Ratisbonne et se convertirent au christianisme; mais lorsque la puissance de *Moymir*, chef des Moraves, lui sembla menaçante, il marcha contre lui (p. 239), le déposa et lui donna pour successeur *Rastislav*, son neveu (846). Après une guerre contre les Bohêmes, dans laquelle les armées allemandes avaient été plusieurs fois battues, les Sorbes s'armerent à leur tour, et Rastislav s'affranchit de la Germanie (851). La guerre dura plusieurs années et eut pour résultat la fondation de la grande monarchie morave par *Swentibold* (Zuentibold), qui se fit vassal de Louis le Germanique (871).

Royaume d'Italie. — Le royaume d'Italie commença à se dissoudre sous Louis II, fils de Lothaire Ier. Il y forma cinq États ou principautés indépendantes: les duchés lombards de *Bénévent*, de *Salerne* et de *Capoue*, et les duchés grecs de *Naples* et de *Gaëte*. Les Sarrasins, appelés par ces différents princes, s'emparèrent de Tarente et de Bari. Louis II consuma tout son règne à combattre les uns et les autres, et il ne réussit à rien.

Le Saint-Siége.—Rome n'eut d'autres défenseurs à cette époque que les souverains pontifes *Grégoire IV* et *Léon IV* (p. 226). Après la mort de ce dernier (855), la noblesse romaine renouvela ses intrigues. *Anastase*, intrus au trône pontifical, fut déposé, et *Benoît III*, élu à sa place; mais les désordres se prolongèrent jusqu'à sa mort (858). Louis II intervint alors pour maintenir la tranquillité de Rome jusqu'à l'élection d'un nouveau pape. Les suffrages unanimes tombèrent sur un moine pieux, *Nicolas Ier*, que la postérité a justement surnommé *le Grand*. Nicolas défendit les droits de l'Église contre les violences de l'empereur grec *Michel III* (858) et contre l'usurpation du patriarcat par *Photius :* il s'opposa de toute sa force aux empiétements de l'archevêque *Hincmar* de Reims sur les droits des autres prélats de France ; il parvint à convertir au christianisme *Bogoris*, khan des Bulgares (863); il convertit également

plusieurs autres peuplades slaves. En même temps il se montrait le protecteur de l'innocence opprimée, le vengeur des injustices, et le conservateur des bonnes mœurs : témoin la conduite qu'il tint envers un prince qui croyait pouvoir se mettre au-dessus des lois de la morale.

Lothaire II, voulant se séparer de la reine *Thietberge* (Theutberge) pour épouser *Waldrade*, sa maîtresse et sœur de *Gonthier*, archevêque de Cologne, ne connut pas de meilleur moyen de se débarrasser de son épouse légitime que de l'accuser d'un crime abominable commis avant son mariage. Thietberge prouva son innocence, d'après la jurisprudence du temps, par l'épreuve de l'eau bouillante : Lothaire ne voulant pas admettre cette justification, on prétendit que l'ordalie avait été frauduleuse. Enfin il arracha par des menaces à la malheureuse princesse l'aveu de tout ce qu'on lui avait reproché : elle fut condamnée à terminer sa vie dans un cloître; mais ayant trouvé le moyen d'en échapper, elle se retira auprès de Charles le Chauve et rétracta sa confession. Toute la nation croyait Thietberge innocente, et il s'éleva un cri général contre Lothaire; mais les évêques prirent parti contre elle. Deux synodes autorisèrent Lothaire à se remarier; il épousa publiquement Waldrade. La reine porta plainte à Rome. Nicolas Ier, qui pouvait se regarder comme juge compétent, tant parce qu'il s'agissait d'une cause matrimoniale, que parce que la partie plaignante était de sang royal, et surtout parce qu'il était question de protéger l'innocence opprimée, ordonna que l'affaire fût examinée une seconde fois dans un concile qui fut tenu à Metz, en présence de deux légats. Mais ces prélats, gagnés par Lothaire, ne suivirent pas les instructions pontificales : au lieu de faire seulement une enquête pour mettre le pape en état de délibérer, ils prononcèrent eux-mêmes et confirmèrent la sentence du synode d'Aix-la-Chapelle; les archevêques de Trèves et de Cologne allèrent à Rome pour solliciter la sanction de ce jugement. Si Nicolas n'avait eu d'autre but que de faire reconnaître sa qualité de juge suprême, il pouvait être satisfait; mais ses vues étaient pures : il était indigné des irrégulari-

tés qu'on avait commises et de la corruption qui avait joué un rôle dans cette affaire. Un concile, réuni à Rome en 863, condamna celui de Metz, et, ce qui était sans exemple, *Theutgard*, archevêque de Trèves, et Gonthier, archevêvêque de Cologne, furent dépouillés de toute puissance épiscopale. Le pape menaça de la même punition tout autre évêque qui ne se soumettrait pas à cette décision, et fit connaître ces ordres à tous les évêques d'Occident, en se plaignant de la conduite criminelle du roi Lothaire, *si toutefois on pouvait appeler roi celui qui ne savait pas dompter ses passions honteuses.*

Les deux archevêques protestèrent contre l'acte de déposition, et se sauvèrent auprès de l'empereur Louis II, qui se trouvait avec une armée à Bénévent. Ce prince entra d'abord dans une grande fureur, et sur-le-champ il marcha à Rome. Nicolas Ier s'enferma dans la cité Léonine où il fut bloqué. Avec tout l'appareil qui pouvait émouvoir les fidèles, il fit faire des prières pour que le Seigneur détournât le danger dont son Église était menacée. Louis II, frappé de terreur par un songe et par la mort subite d'un soldat qui avait commis un sacrilége, renvoya les archevêques en Lorraine, et quitta Rome le troisième jour de son arrivée.

Charles le Chauve et Louis le Germanique, ayant interposé leur autorité auprès de leur neveu, et l'opinion publique s'étant prononcée hautement contre lui, Lothaire II sentit la nécessité de céder. Il s'humilia devant le pape en lui envoyant, à titre d'ambassadeur, l'évêque de Strasbourg, et promettant de se soumettre à son jugement suprême. Le légat du pape parut au concile d'Attigny : ce synode décréta que la reine, qui était toujours à la cour de France, serait remise entre les mains du légat, qui, au nom du pape, avait garanti qu'elle serait rétablie dans ses droits d'épouse et de reine. Le légat la conduisit à la cour de Lothaire II, auquel il la remit, après avoir reçu le serment de douze seigneurs lorrains que le roi la traiterait comme il le devait. Le légat emmena Waldrade avec lui en Italie; mais elle lui échappa

en route; et Lothaire II, qui ne pouvait vivre sans elle, engagea Thietberge à demander elle-même la dissolution de son mariage, sous prétexte qu'elle avait acquis la preuve que Waldrade avait eu, sur la main du roi, des droits antérieurs aux siens. Cette intrigue échoua auprès de Nicolas Ier, champion inflexible de la vérité, et le pontife déclara qu'il ne consentirait jamais au mariage du roi avec Waldrade, quand même la nullité de sa première union serait prouvée. Si le Saint-Siége se fût relâché de ces nobles principes, le divorce serait passé en coutume, et le monde serait retombé dans le chaos d'où le christianisme l'avait tiré.

Diverses morts et divers partages. — Lothaire II cessa de vivre en 869, et ses États, dévolus à Louis II, furent usurpés par le roi de France et celui de Germanie, Charles le Chauve et Louis le Germanique, qui se les partagèrent par le traité de Mersen (870). Mais Charles le Chauve envahit la part de son complice et la Provence, possession de l'empereur. Une nouvelle mort, celle de Louis II (875), laissa le trône impérial vacant; le roi de France se jeta sur cet héritage comme sur les précédents, courut le recevoir à Rome comme un don du pape *Jean VIII*, et se fit donner à Milan la couronne de Lombardie. *Boson*, duc de Pavie, frère de sa femme *Richilde*, fut nommé régent du royaume italique : il épousa *Hermengarde*, fille unique de l'empereur Louis II.

Louis le Germanique, mort un an après Louis II, avait partagé ses États entre ses trois fils, Louis le Jeune de Saxe, Carloman de Bavière et Charles le Gros de Souabe. Les trois frères se jurèrent une amitié qu'ils observèrent mieux que l'obéissance envers leur père, contre lequel ils s'étaient armés plusieurs fois.

Royaume de France jusqu'à la mort de Charles le Chauve. — La dignité impériale n'avait rien ajouté à la puissance ni à l'énergie de Charles le Chauve : il ne put préserver la France des Normands, qui, postés à Angers, pillèrent la Bretagne, où le roi *Salomon*, successeur d'Érispoé (874), avait perdu le trône et la vie par un assassinat.

Une guerre civile entre les ducs de Rennes et de Vannes, *Pasquiten* et *Gurvand*, favorisa les pirates. Charles le Chauve acheta la retraite du chef *Hrolf* ou *Rollon*, qui s'était avancé dans la Seine. A cet effet, il assembla, l'an 875, à Kierzy-sur-Oise, une diète qui imposa une taxe considérable sur toutes les terres du royaume. La même diète produisit ou plutôt sanctionna la féodalité. En effet, Charles le Chauve autorisa, sous certaines conditions, la transmission des comtés, et par là fut consacrée légalement une aliénation du pouvoir royal qu'il avait déjà consentie en faveur de plusieurs gouverneurs de provinces. Ainsi, l'an 863, la *Flandre* avait été érigée en comté héréditaire, en faveur de *Baudoin Ier Bras-de-Fer*, époux de *Judith*, fille de Charles le Chauve, et vaillant défenseur du pays contre les invasions des Normands. Deux ans après, avait été créé un duché héréditaire entre la Seine et la Loire, sous le nom d'*Ile-de-France* ou *duché de France*, pour *Robert le Fort*, comte du Maine et aïeul de Hugues Capet. Enfin, après la mort de Charles, fils aîné de Charles le Chauve (866), l'ancien royaume d'Aquitaine s'était divisé en deux fiefs héréditaires, le *duché d'Aquitaine* et le *comté de Toulouse*.

Après avoir réglé les affaires à Kierzy, Charles le Chauve repassa dans la Péninsule où l'appelait le pape Jean VIII contre les Sarrasins, qui s'étaient fixés sur les bords du Garigliano. A peine eut-il atteint Pavie que, trahi par ses troupes et les seigneurs, il s'enfuit, tomba malade dans une chaumière au pied du mont Cenis, et mourut empoisonné, dit-on, par son médecin *Sédécias*, Juif de nation (877).

Empire et royaume d'Italie. — Après la mort de Charles le Chauve, Jean VIII offrit l'empire à Carloman de Bavière qui, couronné roi des Lombards à Pavie, avait contraint le duc Boson à rentrer dans la Provence. Mais le nouveau roi d'Italie ne voulut point reconnaître les droits du pape sur Rome, de même que sur Ravenne dont il s'empara à la faveur d'une révolte. Jean VIII se réfugia, l'an 879, au royaume de France, d'où il revint l'année suivante.

Carloman mourut en 880, ne laissant qu'un fils naturel *Arnoul* ou *Arnulf*, duc de Carinthie, et qui parvint plus tard au trône impérial. Les deux frères de Carloman se partagèrent ses États : Louis le Jeune eut les provinces allemandes ; Charles le Gros devint roi d'Italie, et reçut de Jean VIII le diadème impérial. Après la mort de son frère Louis (882), Charles le Gros joignit la couronne d'Allemagne à celle dont il était déjà chargé, et, comme si tout concourait à les accumuler sur sa tête, les seigneurs français lui offrirent celle de France après la mort des deux fils aînés de Louis le Bègue, au détriment de Charles le Simple.

Royaume de France.—LOUIS II LE BÈGUE, fils de Charles le Chauve, acheta de ses vassaux la couronne plutôt qu'il n'y succéda. Aux uns il laissa les biens et les priviléges dont ils jouissaient sous Louis le Débonnaire ; aux autres il distribua les grâces, les dignités, les fiefs et jusqu'à ses domaines; mais il fit autant d'ingrats qu'il répandit de bienfaits, et trouva, après deux ans de règne, la même mort que son père (879).

Ses deux fils, LOUIS III et CARLOMAN (1), se partagèrent les États paternels et vécurent unis ; mais la monarchie n'en fut pas moins démembrée par leurs sujets. L'ambitieux Boson, à force d'intrigues, se fit élire roi de *Provence* ou de *Bourgogne cisjurane*, dans le concile de Mantaille, en Dauphiné, tandis que Louis le Jeune, roi de Saxe, occupait la Lorraine française. La mort de Louis III (882) laissa pour seul roi de France Carloman, qui ne garda ce titre que deux ans (884).

A sa mort, il semblait que le jeune *Charles le Simple*, fils posthume de Louis le Bègue, dût succéder à ses frères par le droit de naissance. Mais, comme il n'avait que cinq ans, on élut CHARLES LE GROS, fils aîné de Louis le Germanique.

Ce prince était à la fois empereur et roi de France, de Bavière, de Souabe, d'Italie; à la mort de son frère Louis

(1) Un troisième, posthume, s'appelait *Charles le Simple*.

le Jeune, il joignit à ces cinq couronnes, celle de Saxe; réunion qui lui forma un empire presque aussi vaste que celui de Charlemagne. C'en était trop pour un prince sans courage et sans génie.

Après son couronnement à Rome, Charles le Gros avait abandonné l'Italie aux Sarrasins pour marcher contre les Normands postés à Haslou ou Elsloo, près de Maëstricht. Précédemment, par un traité favorable, un de leurs chefs, *Godefried* (Gottfried) ou *Godefroi*, investi du duché de Frise, avait épousé *Gisèle*, fille du roi Lothaire II. Mais ce vassal normand devint si dangereux et montra tant d'exigence, que Charles le Gros ne trouva d'autre moyen de s'en débarrasser que par un assassinat (885). A cette nouvelle, *Sigefried* ou *Sigefroi*, compagnon de la victime, remonta la Seine avec une flotte de sept cents navires, qui porta quarante mille hommes devant Paris (886).

Ce siége est célèbre dans les annales de la France. De part et d'autre, on fit des prodiges de valeur et de constance. Les assiégés, animés par *Gozlin*, évêque de Paris, et par le comte *Eudes*, que ses grandes qualités élevèrent depuis sur le trône de France, se défendaient depuis dix-huit mois avec un courage inébranlable, et Charles le Gros ne paraissait point. Caché, pour ainsi dire, aux environs de Francfort, il se contentait d'envoyer quelques secours à sa capitale. Enfin, près de la perdre, il arriva avec une armée nombreuse, mais il n'osa combattre : préférant une honteuse négociation, il s'engagea à payer, dans quelques mois, aux ennemis, la somme qu'ils exigeaient; et, pour les dédommager de ce délai, leur permit de passer l'hiver en Bourgogne, c'est-à-dire de continuer leurs ravages dans cette belle province.

A cette nouvelle, tous les cœurs se soulevèrent d'indignation; les Allemands donnèrent l'exemple de la révolte. L'empereur, d'une voix unanime, fut déposé dans la diète de Tribur (887), et le dernier prince qui réunissait dans sa main tous les sceptres de Charlemagne, fut relégué dans un couvent, pour y vivre des libéralités de son successeur.

L'empire appartenait de droit à Charles le Simple;

mais ce prince fut d'abord exclu de tous les trônes, et la dépouille d'un empereur forma huit rois.

Germanie et Lorraine. — ARNOUL, duc de Carinthie, fils naturel de Carloman, fut élu roi de Germanie. ZUENTIBOLD ou SWENTIPOLK, qu'il avait eu d'un mariage illégitime, reçut le royaume de Lorraine.

Italie. — WIDON ou GUI, duc de Spolète, et BÉRENGER, duc de Frioul, se partagèrent l'Italie; mais ils se soumirent à la suzeraineté d'Arnoul. Tous deux étaient alliés à la famille de Charlemagne (1).

France. — EUDES, qui sauva Paris des Northmans, comme Robert le Fort, son oncle, avait suspendu leurs ravages, obtint la couronne de France, se reconnut vassal d'Arnoulf, et réduisit le comte *Rainulf II*, qui s'était fait roi d'Aquitaine.

Provence ou *Bourgogne cisjurane.* — BOSON en était roi depuis 879; il eut pour successeur son fils LOUIS.

Bourgogne transjurane. — RODOLPHE Ier ou RAOUL-WELF, fils de Conrad, comte de Paris, s'en fit élire roi dans la diète de Saint-Maurice, en Valais, tout en reconnaissant la suprématie du roi d'Allemagne (2).

Navarre. — Elle était occupée par les descendants d'Aznar. En 857, GARCIAS XIMÉNÈS s'était fait couronner à Pampelune. SANCHE Ier, l'un de ses successeurs (885), sépara la basse Navarre de la France.

§ 4. — *État de la civilisation en Allemagne sous les rois carlovingiens.*

Le goût pour la littérature, que Charlemagne avait réveillé, se perpétua parmi ses premiers successeurs. Charles le Chauve prouva son amour pour les lettres et son zèle pour leurs progrès, en appelant, pour diriger l'école de sa cour, *Jean Scot*, surnommé *Érigène*, c'est-à-dire,

(1) V. le tableau généalogique des princes carlovingiens, p. 217.

(2) C'était une province formée d'une partie de la Suisse entre les Alpes Rhétiques et le mont Jura; c'est de là que lui vient son nom de Transjurane.

l'Irlandais, le savant le plus célèbre de son temps, qui non-seulement savait le latin, mais, ce qui était fort rare alors, le grec et même l'arabe.

Les institutions de Charlemagne portèrent les plus beaux fruits en Allemagne. L'école de Fulde se distingua par-dessus toutes les autres, surtout depuis qu'elle possédait le célèbre *Raban-Maur* (+ 856) qui surpassa en érudition son savant maître Alcuin. Fulde n'était pas le seul monastère pourvu de bons professeurs ; malheureusement les guerres des Normands, des Slaves, des Hongrois, détruisirent les couvents et les écoles, et la culture intellectuelle, à peine commencée, fut étouffée dans son germe.

Ottfried, moine et instituteur au couvent de Wissembourg en Alsace (843-870), est le premier poëte ou versificateur connu des Allemands. Son *Harmonie des saints Évangiles* est écrite en strophes de quatre vers.

D'après une tradition généralement admise, Charlemagne a fait construire l'église des Saints-Apôtres, à Florence. Ce prince aimait beaucoup à bâtir, et il voulut transporter à Aix-la-Chapelle une partie des grandeurs qui l'avaient frappé à Rome et à Ravenne; témoin cette rotonde imitée de l'église de San-Vitale de Ravenne, et ornée de colonnes de granit, qui, sans tenir à l'architecture, servent de décoration à l'intérieur de l'église d'Aix-la-Chapelle. Les Francs introduisirent dans les Gaules l'architecture en bois, qui était inconnue aux anciens. Ce fut aussi Charlemagne qui donna à sa nation le goût d'orner les manuscrits de miniatures, art dans lequel les Allemands ont excellé au moyen âge; comme dans celui de faire, à l'aide du marteau, des reliefs en or et en argent.

Le commerce était presque exclusivement entre les mains des Juifs, qui par ce moyen accaparèrent tout l'argent monnayé. De là vient qu'ils jouèrent un rôle important auprès des seigneurs, qui souvent avaient besoin d'eux, et même à la cour des rois.

Après les Juifs, les églises et les couvents possédaient la plus grande quantité de métaux précieux. Charlemagne et ses successeurs fondèrent un grand nombre d'évêchés,

qui devinrent, en Allemagne, autant de centres de civilisation.

L'influence que le clergé exerçait sur la moralité des fidèles était d'autant plus bienfaisante que la justice et la police étaient défectueuses. Chaque évêque était obligé de faire annuellement la tournée de son diocèse, pour présider à l'examen de la conduite des prêtres et des laïques. Tous les fidèles étaient obligés, sous peine d'excommunication, de se présenter à ce tribunal. On les interrogeait sur tous les délits secrets qui pouvaient avoir été commis dans leurs cantons, et sur les vices qui y étaient en vogue. Ainsi, partout l'Église s'annonçait comme la gardienne des bonnes mœurs; elle épurait l'homme pour l'élever à Dieu.

CHAPITRE II.

Histoire de l'Occident et du Nord-Est de l'Europe depuis le démembrement de l'empire carlovingien jusqu'à son rétablissement par Othon Ier le Grand, 888-962.

---

§ 1er. — *Des Slaves, des Hongrois et des Russes.*

I. SLAVES ET HONGROIS.

Vers le temps où l'empire carlovingien s'avançait à sa dissolution, les nations *slaves* comprimées par Charlemagne (p. 204 et s.), marchaient à leur affranchissement pour jouer bientôt avec les *Madgyars* ou *Hongrois* un grand rôle dans l'histoire d'Occident.

Les Slaves de Moravie. — Après la mort de *Samon* (p. 90), par qui les Slaves avaient été soustraits au joug des Awares (623-662), les différentes tribus slaves reprirent leur indépendance; mais ce n'est qu'au IXe siècle que

deux États slaves se formèrent, l'un en *Bohême* et l'autre en *Moravie*. La Moravie eut pour premier prince *Moymir Ier*, qui régna de 825 à 846. Il se fit chrétien, et l'an 826 il conclut avec Louis le Débonnaire un traité d'amitié. L'Évangile fut prêché aux Moraves; il y eut un grand nombre de conversions, et l'on construisit plusieurs églises. Déposé par Louis le Germanique, Moymir fut remplacé par son neveu *Rastislav* (846-870).

Rastislav, pour se rendre indépendant de l'Allemagne, contracta avec les Bulgares et surtout avec les empereurs de Constantinople des relations dont les suites furent très-importantes pour toute la nation slave. Deux frères, *Cyrille* et *Méthodius*, natifs de Thessalonique, qui, choisis par le patriarche *saint Ignace*, avaient prêché et converti les Khazares et les Bulgares, furent envoyés en Moravie par l'empereur *Michel*, à la prière de Rastislav. Ils achevèrent de convertir les Moraves, et lorsque Cyrille eut inventé l'alphabet slavon appelé de son nom *Cyrilitsa*, les deux frères produisirent en langue slave l'Écriture sainte et d'autres livres relatifs à la religion; cette langue servit aussi pour le culte catholique. Méthodius, après la mort de son frère (818), devint premier évêque des Slaves, et le pape *Jean VIII* confirma leur liturgie, qui dura jusque vers 950.

Rastislav eut pour successeur son neveu *Zuentibold* ou *Swentipolk*, qui détrôna son oncle, se livra à Louis le Germanique, et reçut en récompense la Moravie à titre de fief allemand (871); mais Swentipolk ne tarda pas à secouer ce joug, épousa la fille de *Borzivoi*, duc de Bohême, et soumit presque toute la Hongrie, où il détruisit l'empire des Awares; bientôt sa domination s'étendit jusqu'à l'Oder. Borzivoi reconnut sa suprématie (889); *Arnoul*, roi d'Allemagne, conclut avec lui un traité d'alliance, et le choisit pour parrain d'un fils naturel qui régna sur la Lorraine sous le nom de *Zuentibold* ou *Swentipolk* (p. 236). Mais, à la suite de dissensions survenues entre les deux princes, Arnoul fit un appel aux Madgyars, qui conquirent la Hongrie. A la mort de Swentipolk (894), ses États furent partagés

entre ses trois fils, dont l'aîné s'appelait *Moymir II*. Dans la 12e année de son règne, les Madgyars s'emparèrent de la Moravie, qui ne fut affranchie en 906, que pour être réunie à la Bohême aussi conquise par les Slaves.

Les Slaves de Bohême. — En même temps que Moymir Ier s'établissait en Moravie, *Krok* ou *Krak* (peut-être fils de Samon) se fixait dans la Bohême (700). *Libussa*, l'une de ses filles, épousa un des seigneurs, nommé *Przémysl*, tige de la première dynastie, qui, après avoir porté la couronne ducale jusqu'à *Wratislas II* (1092), devint royale, à partir de ce temps, par un décret de l'empereur d'Allemagne Henri IV, et subsista jusqu'en 1306. Après Przémysl, on trouve *Nézamysl*, mort en 746, *Mnata*, 743, *Wogen*, 805, *Krzésomysl*, *Néklan* et *Hostiwit*, 874; puis *Borzivoi* ou *Borzivof Ier* (874-905), avec lequel commence l'histoire certaine de la Bohême. Ce prince, fils d'Hostiwit, embrassa le christianisme, et reçut le baptême avec sa femme *sainte Ludmile*, par les soins de l'évêque Méthodius. Les premiers ducs chrétiens de Bohême sont : *Spitignew Ier*, 905-915, *Wratislas Ier*, 915, *Wenceslas Ier*, 925, *Boleslas Ier le Cruel*, 936, et *Boleslas II le Pieux*, 967-1000. Sous Spitignew Ier, les invasions des Madgyars, qui franchirent pour la première fois les montagnes de la Bohême, y suspendirent les progrès de la civilisation. La majorité de la nation resta païenne, appuyée par la reine *Drahomira*, qui, veuve de Wratislas Ier (925), s'empara du gouvernement et de la tutelle de Wenceslas Ier, son fils. Elle fit périr sainte Ludmile, institutrice du jeune prince, et favorisa son second fils, Boleslas Ier le Cruel, jeune homme ambitieux et de mœurs féroces. Le parti païen se rallia autour de lui, et lorsque le roi d'Allemagne, Henri Ier, eut pénétré sous les murs de Prague et forcé Wenceslas Ier à reconnaître son autorité, Boleslas tua son frère et se saisit du pouvoir (926); il expulsa de Bohême le reste des prêtres allemands, et déclara la guerre à *Othon Ier*, fils de Henri; mais après douze ans de combats, il fut assiégé dans Prague, soumis à un tribut et forcé d'entretenir des relations amicales avec l'Alle-

magne. Ce fut sous Boleslas II le Pieux, son fils et son successeur, que s'acheva la conversion des Bohêmes au christianisme.

Les Slaves de Pologne. — Aux VIe et VIIe siècles, les pays qui formèrent depuis la Pologne, furent envahis par des tribus slaves, connues sous le nom de *Lettones* et de *Leckhes,* mais réunies plus tard sous celui de *Polènes* ou *Polonais*, c'est-à-dire Slaves de la plaine. La première période de leur histoire est fabuleuse et presque inconnue sous les chefs *Leckh*, 501, *Vanda*, 540, *Cracus*, 600, fondateur présumé de Cracovie, *Przémislas Ier*, 750, *Leckh II*, 804, *Leckh III*, 810, *Popiel Ier*, 815, *Popiel II*, 830. Vers cette époque et pendant un interrègne, le pays fut gouverné par douze palatins, auxquels succéda *Piast*, chef de la seconde race ducale de la Pologne (842).

Piast, ainsi nommé de sa taille courte et ramassée, s'occupait, dans un village de la Cujavie, de la culture de quelques arpents de terre qui formaient tout son patrimoine, lorsque les palatins du royaume, après un interrègne de douze ans, décidés à faire le choix d'un monarque, s'accordèrent pour lui donner ce titre, auquel il était loin d'aspirer. Piast apaisa les factions, fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture, n'abusa jamais du pouvoir, et sut toujours conserver, au milieu d'une cour fastueuse, la simplicité des mœurs patriarcales (842-861). Ses descendants *Ziémovit*, 861, *Leckh IV*, 892, *Ziémomislas*, 913, *Miécislas Ier le Vieux*, 962, *Boleslas Ier Khrobry* ou l'Intrépide, 992-1025, etc., occupèrent le trône jusqu'à l'avénement de Jagellon, chef de la troisième dynastie de ce royaume (1386). Le quatrième d'entre eux, Miécislas Ier le Vieux, vaincu par *Géron*, margrave de Saxe, reconnut la suzeraineté des rois allemands (961), épousa *Doubrawka*, fille du duc bohémien Boleslas Ier; et les missionnaires qui suivirent cette princesse chrétienne en Pologne, convertirent d'abord son mari, et après lui une foule de Polonais (965). On fonda un siége épiscopal à Posen; mais le christianisme ne domina qu'un demi-siècle après, par les soins de *S. Adalbert*, qui, chassé de Prague, se réfugia chez

Boleslas Ier Chrobry, fils et successeur de Miécislas le Vieux. Ce fut ce prince qui jeta les fondements de la grandeur polonaise; il étendit sa domination sur tous les pays compris entre l'Oder, la Prusse, la Lithuanie et la Galicie, fonda l'archevêché de Guesne, ainsi que les évêchés de Colberg, de Cracovie et de Breslaw, prit vers l'an 1000 le titre de roi, et se porta comme arbitre dans les affaires intérieures des États voisins.

Les Madgyars ou Hongrois. — Sur ces entrefaites, les *Uzes*, habitants de la Sibérie méridionale, forcèrent les *Petschénègues* à quitter leurs anciennes demeures au pied des monts Ourals: les Petschénègues mirent en mouvement leurs voisins, les *Madschars* ou *Madgyars*: ceux-ci remontèrent les grands fleuves de la Russie jusqu'à Kiev; mais repoussés par les Russes-Varaigues, ils se dirigèrent ensuite au sud-ouest, franchirent les monts Krapaks, et descendirent dans les plaines de la Dacie (889), où quelques tribus d'Awares grossirent leur troupe. Les Madschars furent nommés, par les peuples limitrophes, *Ugres*, *Ougres*, *Hongrois*, c'est-à-dire étrangers.

A peine *Arpad*, leur premier chef connu, leur eut-il distribué les terres qu'il venait de conquérir, qu'Arnoul, roi des Allemands, invoqua son secours contre Swentipolk, roi des Moraves, qui menaçait les frontières orientales de la Germanie (899). Les Hongrois profitèrent de la jeunesse de son fils *Louis IV l'Enfant* pour s'emparer de la Pannonie; dès 900, sous Arpad, puis sous *Zoltan*, son fils (907-944), et sous *Taksony* ou *Toxus* (944-972), ils commencèrent cette longue série d'invasions, qui, pendant 72 ans, dévastèrent les pays slaves, l'Allemagne dans toutes les directions, l'Italie jusque dans ses extrémités méridionales, la Suisse, l'Alsace, le midi de la France jusqu'aux Pyrénées, la Macédoine et la Thrace jusque sous les murs de Constantinople. Du reste, is ne s'établirent dans aucun des pays qu'ils parcoururent, car leurs expéditions n'avaient d'autre but que le butin, qu'ils rapportaient dans leurs cantonnements. Plusieurs des hordes madgyares périrent dans leurs courses; mais d'au-

tres bandes n'en suivirent pas moins leur exemple. Plus d'une fois les grands vassaux d'Allemagne, de France et d'Italie les prirent à leur solde pour guerroyer contre leurs souverains. Quelquefois encore ce fut à l'aide de leurs armes que les rois ramenèrent les seigneurs à l'obéissance. A la mort de Taksony, les Hongrois cessèrent leurs excursions dévastatrices (972).

Geysa, fils et successeur de Taksony, avait épousé *Sarolta*, fille d'un seigneur hongrois qui s'était fait chrétien à Constantinople avec toute sa famille. Il détermina les Madgyars à quitter la vie errante pour cultiver le sol fertile de leur nouvelle patrie. L'empereur *Othon II*, fils d'Othon Ier, en profita pour négocier avec Geysa, que *Piligrin*, évêque de Lorch, parvint à convertir avec un grand nombre de seigneurs. *Saint Adalbert*, évêque de Prague, baptisa le fils du duc *saint Étienne* qui, monté sur le trône l'an 1000, acheva la conversion des Hongrois et devint ainsi le véritable fondateur de la monarchie hongroise.

II. RUSSES.

GRANDS PRINCES OU CZARS DE RUSSIE : à Kiev : *Rurik*, d'abord avec *Sineous* et *Trouvor*, puis seul, 862 ; *Oleg*, régent, 879 ; *Igor*, fils de Rurik, 913 ; *Olga*, sa veuve, 945 ; *Sviatoslav Ier*, 964 ; *Iaropolk Ier*, 973 ; *Vladimir Ier*, 980 ; *Sviatopolk Ier*, 1015 ; *Iaroslaf Ier*, 1019 ; *Isiaslaf Ier*, chassé deux fois, 1054-78 (*Vseslav Ier*, 1067, *Sviatoslav II*, 1073-6.)

Origine des Russes : Rurik. — Les *Russes*, établis primitivement sur les bords de la mer Noire, s'étaient insensiblement rapprochés de la mer Baltique; ils avaient soumis ou chassé devant eux les Slaves de Kiev (Kiow, Kief) et de Nowogorod. Ils eurent à combattre, au midi, la tribu des *Khazares* et, vers le nord, les *Varaigues* (Warègues), issus de la Scandinavie. C'était moins le nom d'une tribu de Northmans que celui d'une confédération, comme ceux d'Allemands et de Francs; en effet, le mot de *War*, guerre, *Wahr* (arme), s'est conservé en anglais, en français et en allemand. Farouches dans leurs mœurs, et trop barbares

pour se soumettre à l'autorité des lois, les Russes, livrés à des factions, ne pouvaient s'accorder sur le choix d'un maître commun. *Gastomysl*, l'un des principaux habitants de Nowogorod, conseilla à ses concitoyens de chercher dans l'étranger un chef capable de maintenir l'ordre. Ils suivirent son conseil et mirent à leur tête le warègue ROURIK ou RURIK, qui partagea le pouvoir avec ses deux frères *Sineous* et *Trouvor* (862). Quelque temps après, *Askold* et *Dir*, deux chefs warègues russes d'une autre famille que Rurik, mécontents de leur position subalterne, quittèrent Nowogorod avec leur suite, pour aller chercher fortune à Constantinople. Arrivés à Kief, dont les habitants payaient toujours aux Khazares leur tribut de peaux, ils s'emparèrent de cette ville, dont ils firent le siége d'un État indépendant. Avec 200 barques, ils descendirent en 866 le Dniepr, entrèrent dans la mer Noire, dans le Bosphore de Thrace, et répandirent la terreur dans Constantinople; mais une tempête furieuse dispersa leurs barques, et les effraya tellement qu'ils firent demander à cette capitale un évêque et des prêtres qui les pussent baptiser. *Saint Ignace* leur donna des missionnaires, et c'est ainsi que les premiers germes du christianisme furent portés à Kief.

Oleg, Igor et Olga. — Rurik mourut en 879 après avoir remis le gouvernement de l'État à son parent OLEG, à cause de la trop grande jeunesse d'*Igor*, son fils. Oleg subjugua tous les pays jusqu'à la mer Noire, porta ses armes devant Constantinople, où régnait alors l'empereur *Léon le Philosophe*, et ne s'éloigna de cette ville que moyennant un tribut considérable. Oleg établit sa résidence à Kiev, et mourut en 912.

En 903, Oleg avait marié IGOR, son fils adoptif, à une jeune fille d'une naissance commune, mais distinguée par sa beauté et ses vertus; c'est *sainte Olga*, qui ne tarda pas à jouer un grand rôle.

La monarchie russe n'avait fait encore aucun pas vers la civilisation. La religion chrétienne fut, pour ainsi dire, l'étincelle électrique qui lui donna une vie nouvelle. Ce fut sous l'administration de la grande-duchesse Olga,

femme d'Igor, que les Russes commencèrent à connaître les avantages de la civilisation. Olga (912-945) ouvrit de grands chemins, construisit des ponts, multiplia les communications entre les différentes peuplades de son empire, et facilita les voyages des commerçants.

Swiatoslaf Ier, Iaropolk Ier et Vladimir Ier. — SWIATOSLAF Ier *Igorewitsch* (fils d'Igor), après avoir réduit les Khazares et la Bulgarie, résolut de mettre fin à la domination des Petschénègues, qui s'étendait sur la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie. Avant de partir pour cette expédition, il donna le gouvernement de Kiev à *Iaropolk*, son fils aîné, et celui des Drewliens au cadet, *Oleg*. *Vladimir*, troisième fils du grand-duc, fut déclaré prince de Nowogorod. Swiatoslaf fut tué dans une bataille, et IAROPOLK Ier, par la mort d'Oleg et la fuite de Vladimir, resta seul maître de l'empire russe.

En 980, Vladimir, qui s'était sauvé dans la patrie des Warègues, revint à la tête d'une troupe de Northmans, reprit Nowogorod, et marcha contre le Warègue *Ragwald*, qui régnait à Polotsk, et dont la fille, *Rogniède*, était promise au grand-duc. Vladimir tua Ragwald et ses deux fils, ainsi qu'Iaropolk, et le fils de Swiatoslaf, surnommé le *Grand*, devint grand-duc de Russie.

Wladimir Ier demanda la main de la princesse *Anne*, sœur des empereurs grecs, *Basile II* et *Constantin VIII*, qui l'accordèrent à condition que le grand-duc se fît baptiser à Kherson. L'Église russe l'a placé au rang des saints.

Vladimir (980-1015), après son baptême, épousa la princesse Anne de Constantinople, sœur de *Théophanie*, reine des Allemands. Ce héros, qui couchait en plein air, qui se servait de plats de bois, fut le tsar Pierre du dixième siècle. Il envoya des ambassadeurs aux empereurs d'Occident et d'Orient, ainsi qu'au prince des Croyants à Baghdad. Il fonda des écoles, fraya au commerce une route nouvelle au moyen du Volga, qui se jette dans la mer Caspienne, et protégea puissamment le marché de Permie. Sous le règne de ce prince, la Russie déploya des ressour-

ces immenses, et dès lors elle eut des rapports avec tous les grands États de l'Europe.

Swiatopolk Ier, Iaroslaf Ier et Isiaslav Ier. — SWIATOPOLK Ier, dit le *Scélérat*, fils d'Iaropolk, et neveu de Vladimir Ier, usurpa la couronne à la mort de son oncle sur ses douze cousins, en fit tuer trois, fut attaqué par leur frère *Iaroslav Ier*, se fit battre à Lioubitch (1017), et s'enfuit en Pologne auprès de *Boleslas Ier*, son beau-père (p. 241); il fut ramené en triomphe par cet intrépide guerrier (1018), et ne le récompensa qu'en tentant d'égorger tous les Polonais qui étaient dans ses États, sans excepter Boleslas lui-même; mais il ne put y réussir. Attaqué de nouveau par Iaroslav, il fut vaincu à la grande bataille de l'Alta, et alla végéter, puis mourir en Bohême.

IAROSLAF Ier, fils de Wladimir (1019-1054), soumit les côtes livoniennes de la Baltique, et bâtit la ville de Dorpat dans le pays qu'il venait de conquérir. Il publia des lois qu'il eut soin d'adapter aux mœurs de sa nation. D'après ce code bizarre, arracher un poil de la barbe d'un homme, était un crime beaucoup plus grave que de lui couper un doigt. Iaroslaf ne négligea rien pour élever son peuple au même degré d'instruction où se trouvaient les peuples voisins; c'est dans cette intention qu'il fit traduire en russe les auteurs classiques grecs, et qu'il multiplia les rapports entre ses sujets et les nations civilisées de l'Europe. Il conclut une alliance avec les empereurs allemands, et combattit avec eux les Hongrois, leurs ennemis communs. Il eut des liaisons avec le pape, qui cherchait à soumettre les Russes à sa domination spirituelle; mais les relations antérieures des grands-ducs avec la cour schismatique de Byzance firent sans doute échouer les efforts du Saint-Siége en faveur de la catholicité. C'est la seconde fille de ce prince, *Anne de Russie*, qu'épousa le roi de France Henri Ier, père de Philippe Ier.

ISIASLAV Ier, fils de Iaroslaf, régna à Kiev de 1054 à 1078. Son règne fut un temps de guerres et d'anarchie. Ce prince fut sans cesse en lutte avec les membres de sa famille, notamment avec *Igor*, son frère, et *Vleslav*, prince de Po-

lotsk. *Swiatoslav II*, l'un de ses frères, le détrôna en 1073, et régna trois ans, laissant un fils nommé *Oleg*, qui combattit son oncle et le tua, l'an 1078, dans une bataille. Cet Oleg devint la tige des Olgovitches, qui par la suite disputèrent la couronne aux Vladimirovitches. Ce fut Isiaslav Ier qui fonda à Kiev le grand *Couvent des cavernes*, où les sciences furent cultivées, et où le moine *Nestor* écrivit le premier les *Annales* de sa patrie, vers la fin du XIe siècle.

§ 2. — *Histoire des derniers princes carlovingiens en Allemagne* (888-911).

DERNIERS PRINCES CARLOVINGIENS : *Arnoul*, 888-899; *Louis IV l'Enfant*, 899-911.

Expédition d'Arnoul contre les Normands et les Slaves. — Après la déposition de Charles le Gros, ARNULF ou ARNOUL, duc de Carinthie et de Bavière, et fils naturel de Carloman, frère du prince déposé, eut en partage un royaume dès lors désigné par le nom de *Germanie* ou d'*Allemagne*, et qui comprenait les pays situés entre l'Eider, l'Elbe, la Bohême, le Raab, les Alpes, le Rhin, les Ardennes, l'Escaut et la mer du Nord. Menacé par les Normands, qui, campés sur les bords de la Dyle, mettaient à contribution les contrées intermédiaires de la Meuse et de l'Escaut, Arnoul alla les attaquer dans leurs retranchements, et les défit complétement avec leur chef *Sigefried* ou *Sigefroi* (891). Peu de temps après, il eut des démêlés avec *Swentipolk*, souverain de Moravie (p. 239), qui déclinait sa suprématie; mais les fils de ce prince se soumirent au roi d'Allemagne, et *Borzivoi*, duc de Bohême (p. 240), suivit leur exemple. Ce fut pour satisfaire au désir des Lorrains qu'Arnoul rétablit le royaume de Lorraine (p. 236) en faveur de son fils naturel *Zuentibold* ou *Swentipolk* (895).

Expéditions d'Arnoul en Italie. — Bérenger Ier, duc de Frioul, que *Gui* de Spolète avait défait, et le pape *Formose*, qui ne pouvait défendre les droits de l'Église contre le prince victorieux, implorèrent tous deux le secours d'Arnoul. Le roi d'Allemagne fit plusieurs expédi-

tions en Italie, mais sans pouvoir y rétablir son autorité (895) Gui étant mort, Arnoul reçut à Rome le diadème impérial; mais cette dignité ne fut pour lui qu'un vain titre, et lorsqu'il eut quitté la Péninsule, elle retomba au pouvoir de Bérenger et de *Lambert*, fils de Gui, qui s'accommodèrent par un traité. De retour en Allemagne (897), Arnoul fit reconnaitre son fils légitime *Louis* comme son successeur, et mourut l'année même où furent, pour la première fois, franchies par les Madgyars les limites de l'Allemagne (899).

Louis IV l'Enfant, dernier Carlovingien en Allemagne. — Louis IV, surnommé l'*Enfant*, n'était âgé que de six ans à la mort de son père. L'administration du royaume fut partagée entre *Hatton*, archevêque de Mayence, et *Othon l'Illustre*, duc de Saxe; mais ils ne surent ni résister aux attaques des Madgyars, ni maintenir l'ordre intérieur de l'État, ni réprimer les guerres des seigneurs. Parmi ces guerres, la plus célèbre est celle qui survint entre l'évêque de Wurtzbourg et le comte de Bamberg (902-905). D'un autre côté, Louis IV était trop jeune pour prendre part aux graves événements qui troublèrent le royaume de son frère naturel *Zuentibold*. *Régnier au Long Col*, petit-fils de l'empereur Lothaire et comte de Hainaut, se mit à la tête des seigneurs qu'avaient soulevés les violences de leur souverain, le déposa, le vainquit et le tua dans une bataille livrée l'an 900 sur les bords de la Meuse. Une partie de la Lorraine se donna alors à Louis l'Enfant, tandis qu'une autre partie entrait avec le comte Régnier sous la suzeraineté de *Charles le Simple*, roi de France. A l'âge de 13 ans, Louis IV marcha à la tête de ses vassaux contre les Madgyars, qui s'étaient avancés jusqu'au Lech; mais il fut défait totalement : peu de temps après, il mourut de ses blessures (911), et avec lui s'éteignit en Allemagne la race carlovingienne.

Changement opéré en Allemagne sous Arnoul et Louis IV. — Il s'opéra sous le règne d'Arnoul et de Louis IV un changement très-grave à signaler, ce fut le

rétablissement des dignités ducales supprimées par Charlemagne; rétablissement qui servit de base à la constitution élective de l'Allemagne. Ainsi *Brunon*, fils de *Ludolf*, devint duc de *Saxe*, et sa sœur épousa Louis IV. *Poppon*, descendant du margrave *Thaculf*, porta le titre de duc de *Thuringe* après la déposition de Charles le Gros (888), titre qui passa successivement à *Conrad*, puis à *Burchard* (892-908). Celui-ci fut tué dans un combat contre les Madgyars, et *Othon*, fils de Brunon, qui administra le pays au nom de Louis IV, joignit au duché de Saxe celui de Thuringe. *Liutpold*, margrave de Bavière, étant mort dans une bataille livrée aux Hongrois, son fils *Arnulf* se mit à la tête des Bavarois (908), et prit deux ans après le titre de duc de *Bavière*, titre que lui reconnut *Conrad Ier*, successeur de Louis IV. — Le rétablissement des duchés garantit plus que toute autre chose le maintien de l'ordre en Allemagne, tandis que sous le règne des derniers Carlovingiens la France marchait à une complète dissolution.

§ 3. — *Histoire des derniers princes carlovingiens en France* (888-987).

Rois de France : *Eudes*, 888, † 898; *Charles le Simple*, 896-923, † 929; *Robert*, roi de France, 922-3; *Rodolphe* ou *Raoul*, duc de Bourgogne, 923-936; *Louis IV d'Outremer*, 936-954; *Lothaire*, 954-986; *Louis V le Fainéant*, 986-7.

Coup d'œil général. — Après la déposition de Charles le Gros (888), la France était dans un tout autre état que l'Allemagne à la même époque. Jusqu'à Charles le Chauve, les comtés et les autres gouvernements n'avaient été concédés qu'à titre *précaire;* ce prince, par le capitulaire de Kierzy-sur-Oise, en 877 (p. 233), en autorisa, sous certaines conditions, la transmission *héréditaire*, consacrant ainsi légalement une aliénation du pouvoir royal qu'il avait déjà consentie en faveur de plusieurs gouverneurs de provinces. Les offices de ducs et de comtes devinrent par là de véritables *fiefs*, qui eurent sous leur mouvance les anciens

11.

fiefs territoriaux compris dans le ressort de leur juridiction. Parmi les vingt-neuf gouvernements rendus héréditaires à la fin du IXe siècle, et qui restèrent toujours au premier rang, on trouve le *comté de Vermandois*, le *comté de Toulouse*, le *comté de Flandre*, le *duché de France* et le *duché de Bourgogne;* le *duché d'Aquitaine* et le *duché de Normandie* jouirent un peu plus tard de ce privilége. L'ordre féodal acheva de s'établir pendant les troubles qui amenèrent la déposition de Charles le Simple et précipitèrent la ruine de la race carlovingienne.

En effet, si l'hérédité des bénéfices avait ruiné la première dynastie, l'hérédité des gouvernements perdit la seconde. Les *Héristal*, maires du palais, préparèrent la chute et recueillirent l'héritage des Mérovingiens; les ducs de France, comtes du palais, obtinrent, en suivant la même route, le même succès que les Carlovingiens. De part et d'autre, à côté de chaque race qui s'éteignait, parut une suite remarquable de grands hommes : là, *Pépin d'Héristal*, *Charles Martel*, *Pépin le Bref* et *Charlemagne;* ici, *Robert*, *Eudes*, *Hugues le Grand* et *Hugues Capet*.

Eudes (888-896). — Ce fut la valeur déployée au siége de Paris contre les Normands (p. 235) qui porta au trône EUDES, comte de Paris et duc de France; ce fut encore sa valeur qui le lui conserva contre ses trois ennemis, *Arnoul* d'Allemagne, *Gui* de Spolète et *Rainulfe* d'Aquitaine.

Eudes ne démentit point l'estime ni le choix de la nation française. Il remporta sur les Northmans une victoire glorieuse près de Paris, qu'ils étaient venus assiéger de nouveau. Depuis Charlemagne, ils n'avaient point trouvé d'adversaire plus redoutable.

Cependant *Charles le Simple,* fils posthume de Louis le Bègue, parvint a faire valoir ses droits, et reçut, sous le nom de CHARLES III, la couronne des mains de *Foulques,* archevêque de Reims (896). Arnoul et son fils *Zuentibold,* roi de Lorraine (p. 236), se déclarèrent pour le monarque légitime : mais Eudes conserva tout le pays qui se trouve

entre la Seine et les Pyrénées. Il mourut en 898 sans avoir pu ni placer sa famille sur le trône, ni guérir toutes les plaies de l'État.

Charles le Simple, 896-923 : *Rollon*. — CHARLES LE SIMPLE ne pouvait que les augmenter par sa faiblesse. La féodalité poursuivit avec rapidité ses succès, et les Normands en profitèrent pour s'établir définitivement en France.

Sous la conduite de *Rollon*, un de leurs plus illustres chefs, les Normands s'emparèrent de Rouen, dont ils firent leur place d'armes. La terreur se répandit à la cour de Charles le Simple ; il envoya offrir à Rollon sa fille *Gisèle* en mariage, avec le pays que dévastaient les Normands, sous la seule condition d'embrasser le christianisme. Le Normand consulta ses soldats, et promit de conclure l'alliance, pourvu qu'on lui cédât encore la Bretagne. On y consentit par le traité de Saint-Clair-sur-Epte ; Rollon rendit hommage à la couronne, moins en vassal qu'en conquérant, et reçut le baptême sous les auspices de *Robert*, duc de France, dont il prit le nom (912).

Rollon était digne de fonder un État. Sous ses lois, la Normandie, qui tire son nom des pirates, devint heureuse et florissante. Il dompta la férocité de son peuple, substitua l'agriculture au brigandage, et bannit le vol parmi des Barbares accoutumés aux rapines.

Tandis qu'une race étrangère s'établissait en France, la famille de Charlemagne s'éteignait en Allemagne dans la personne de *Louis IV l'Enfant*, fils d'Arnoul (911) (p. 248): la couronne devint alors élective en Germanie ; mais au lieu de la déférer à Charles le Simple qu'ils méprisaient, les Allemands la décernèrent, d'une voix unanime, à *Conrad Ier*, duc de Franconie, descendant, par les femmes, du fondateur de l'empire occidental ; de son côté, Charles le Simple, à qui les Lorrains s'étaient soumis, investit le comte *Régnier* de Hainaut de la dignité ducale en Lorraine, sans que toutefois sa puissance en reçût quelque accroissement.

Charles le Simple, au grand dépit des seigneurs, avait placé toute sa confiance dans son ministre *Haganon*, homme de basse naissance, mais très-habile dans les affaires. Robert, duc de France, plus ambitieux qu'Eudes, son frère, forma contre le monarque et son confident une conspiration redoutable. Haganon fut renvoyé, mais rappelé bientôt après. Alors la révolte éclata de toutes parts. L'archevêque de Reims, d'abord fidèle à Charles, le trahit ensuite et couronna Robert (922). Le monarque déchu sembla se réveiller un instant; il marcha contre le prétendant, qu'il tua, dit-on, de sa main (923). La mort de Robert ne ralentit point l'ardeur de ses troupes; *Hugues*, son fils, se mit à leur tête, et défit l'armée royale à la bataille de Soissons.

Ce jeune seigneur, qui depuis mérita le nom de *Grand*, pouvait prendre alors pour lui la couronne. il aima mieux la confier aux mains de *Rodolphe* ou *Raoul*, son beau-frère et duc de Bourgogne (1). Charles le Simple tomba entre les mains de son adversaire, qui l'emprisonna (924). Sa femme *Ogine* (Ogive, Edgève) se réfugia, avec son fils mineur *Louis*, chez son frère *Ethelstan* (Athelstan), roi d'Angleterre. Cependant l'autorité de Raoul resta renfermée dans les duchés de Bourgogne et de France. Le comte de Flandre et le duc de Normandie dans le N., et le duc d'Aquitaine dans le S. s'affranchirent de la suzeraineté royale. La Lorraine se sépara encore une fois de la France, et le duc *Giselbert*, fils de Régnier, se fit le vassal de *Henri Ier* d'Allemagne (925). Raoul, impuissant à protéger la France contre les Madgygars, finit par perdre presque son pouvoir dans la guerre contre Hugues le Grand, duc de France, et contre *Herbert*, comte de Vermandois (935). Henri Ier rétablit la paix entre ces deux rivaux; mais Raoul mourut l'année suivante sans postérité (936).

Louis IV d'Outre-Mer, 936-954.—A la mort de Raoul,

(1) Il ne faut pas confondre le *duché de Bourgogne* dont il est ici question avec les deux *royaumes de Bourgogne cisjurane* et *transjurane*. *Rodolphe* ou *Raoul*, duc de Bourgogne, n'est pas le même que *Rodolphe II*, roi de la Bourgogne transjurane (p. 259).

Hugues le Grand, possesseur de plusieurs abbayes, du comté de Paris et du duché de France, dédaigna de nouveau le titre de roi, ou craignit de paraître l'usurper. Il rappela Louis IV d'Outre-Mer, et la Bourgogne devint le prix de ce service.

Louis IV, prince actif et courageux, tenta de rattacher à sa couronne la Lorraine et la Normandie; mais Othon le Grand, roi d'Allemagne, resta maître de la première et s'accommoda ensuite avec Louis IV, auquel il donna sa sœur *Gerberge*, veuve de Giselbert, mort pendant la guerre (940). La Normandie fut vaillamment défendue par les sujets de *Richard Ier*, petit-fils de Rollon. Louis IV tomba même entre les mains des Normands. Hugues le Grand le racheta, et ne lui rendit toutefois la liberté que pour le comté de Laon, auquel se réduisait presque tout le domaine (945). La guerre n'en continua pas moins, et ce ne fut qu'à la suite de l'intervention active du pape *Agapet* et des évêques, qui prononcèrent l'excommunication contre Hugues le Grand, que ce puissant vassal se soumit au roi (950). Louis mourut quatre ans après, en recommandant à Hugues, *Lothaire*, l'aîné de ses fils (954).

Lothaire, 954-986. — Lothaire, qui n'avait que 13 ans à la mort de son père, fut reconnu roi (954), à l'exclusion du cadet *Charles*, âgé seulement d'un an. C'est pour la première fois, qu'en un cas pareil, la royauté suivit la règle des fiefs. Cet exemple, dont le temps a fait connaître tout l'avantage, a passé depuis en coutume, et cette coutume est devenue l'une des lois fondamentales de l'État.

Hugues le Grand mourut deux ans après, dans la force de l'âge. Descendant de Robert le Fort, allié sous Charles le Chauve à la maison royale, il avait eu pour première femme une sœur de Louis le Bègue; il était beau-frère d'Othon, roi de Germanie; d'Édouard, roi d'Angleterre; de Louis d'Outre-Mer, roi de France; oncle de Lothaire et beau-père de Richard, duc de Normandie. On a dit de lui qu'il régna vingt ans, sans être roi. *Hugues Capet*, son fils aîné, lui succéda dans ses abbayes et dans le duché de France, le comté de Paris et celui d'Orléans; *Othon* ou

Odon, l'un des cadets, obtint le duché de Bourgogne, qui après sa mort passa à son frère *Henri*.

Le règne de Lothaire passa presque inaperçu. Réduit à la seule ville de Laon, il fut presque toujours le simple spectateur des guerres que les grands vassaux se faisaient entre eux. Il tenta néanmoins de reconquérir les deux Lorraines ; mais cet effort n'aboutit qu'à conduire *Othon II*, fils d'Othon le Grand, sous les murs de Paris, et qu'à faire stipuler en 980, par le traité de Reims, la renonciation de la couronne de France à la suzeraineté des deux duchés, et la cession de la basse Lorraine au frère de Lothaire. Il mourut en 986.

Louis V, 986-7. — Lothaire eut pour successeur son fils Louis V, qui ne parvint au trône que par la protection de son cousin Hugues Capet (986). Il n'y resta qu'une année, sans avoir fait d'acte important, et de là son surnom de *Nihil-fecit*, traduit par le mot *Fainéant*, et la race carlovingienne finit en lui, sans pourtant s'éteindre encore (987). Son oncle, *Charles de Lorraine*, que la loi semblait appeler à lui succéder, s'était fait vassal d'Othon II, en lui faisant hommage du duché de basse Lorraine. Lorsqu'il réclama la couronne de France, on lui objecta qu'*en renonçant à sa patrie pour se rendre le vassal d'un prince étranger, il avait, à plus forte raison, renoncé à toutes les prétentions qu'il pouvait avoir au trône*. Hugues Capet prit le titre de roi à l'assemblée de Noyon, et se fit sacrer à Reims, avant que l'héritier naturel eût eu le temps de se reconnaître.

Avénement des Capétiens. — Ce changement s'opéra sans commotion, sans crise sociale, et par une marche si naturelle, qu'elle fut à peine aperçue aux extrémités du royaume. Hugues Capet, dit un auteur moderne, ne fut porté au trône par aucun parti, par aucune combinaison, aucune intrigue un peu générale. Il prit le nom de roi : la plupart des grands seigneurs du royaume ne s'en inquiétèrent point; leur puissance n'en était point atteinte; depuis longtemps, ils n'avaient rien à démêler avec la royauté. Hugues Capet se fit reconnaître par ses propres vassaux

qui n'avaient qu'à gagner à l'élévation de leur suzerain; peu à peu les principaux feudataires, séduits par ses concessions et ses promesses, avouèrent également le titre supérieur qu'il s'était donné; ce fut là toute la révolution capétienne. Depuis la mort de Charlemagne, la féodalité avait conquis la société : en se faisant appeler roi, un de ses principaux membres s'en déclara le chef; il s'acquérait par là, dans le présent, une dignité plutôt qu'un pouvoir. La république féodale n'était menacée que dans l'avenir, et à coup sûr elle ne s'en doutait pas. Nulle révolution n'a été plus insignifiante quand elle s'est faite, ni plus féconde en grands résultats quand elle a été établie.

Etat des fiefs. — A cette époque, six *grands fiefs* ou *pairies* relevaient directement du roi; six pairies ecclésiastiques furent créées ensuite. En voici le tableau :

PAIRIES LAIQUES.

1. Le *comté de Vermandois*, donné vers 820 à Pépin, fils du roi Bernard.
2. Le *comté de Toulouse*, détaché vers 850 du duché de ce nom, en faveur de Frédelon, à qui succéda son frère Raymond Ier.
3. Le *comté de Flandre*, dont Baudoin Bras de Fer fut le premier comte-propriétaire, en 862.
4. Le *duché de Bourgogne*, donné par Charles le Chauve à son beau-frère, Richard le Justicier (871).
5. Le *duché d'Aquitaine*, héréditaire en 931, sous Guillaume Tête d'Etoupe. Guillaume Ier, en 1052, y réunit le duché de Gascogne.
6. Le *duché de Normandie*, dont le duc était suzerain de la Bretagne, divisée en 4 comtés depuis la mort d'Alain II, en 907.

PAIRIES ECCLÉSIASTIQUES.

1. L'archevêché de Reims.
2. L'archevêché de Sens.
3. L'évêché de Noyon.
4. L'évêché de Beauvais.
5. L'évêché de Châlons.
6. L'évêché de Langres.

Outre ces fiefs, il y en avait 50 autres héréditaires dans les familles seigneuriales et qui ne pouvaient revenir au roi qu'après l'extinction totale de ces maisons princières.

§ 4. — *Histoire des derniers princes carlovingiens en Italie et dans les deux royaumes de Bourgogne* (888-993).

ROIS D'ITALIE : *Gui* de Spolète, 889 (empereur, 891), † 894; *Lambert*, son fils, emper., 892-8; *Bérenger Ier*, 888, emper., 916, † 924; *Louis* de Bourgogne-Cisjurane, 900, emper., 901-5; *Rodolphe II* de

Bourgogne-Transjurane, 922-6; *Hugues* de Provence, 926-947, avec son fils *Lothaire*, 931-950; *Bérenger II*, margrave d'Ivrée, 950-961, avec son fils *Adalbert; Othon Ier le Grand*, 950.

PAPES : *Étienne V*, 885; *Formose*, 891; *Étienne VI*, 896; *Romain*, 897; *Théodore II*, 898; *Jean IX*, 898; *Benoît IV*, 900; *Léon V*, 903; l'antipape Christophe; *Sergius III*, 904; *Anastase III*, 911; *Landon*, 913; *Jean X*, 914; *Léon VI*, 928; *Étienne VII*, 929; *Jean XI*, 931; *Léon VII*, 936; *Étienne VIII*, 939; *Martin III*, 943; *Agapet II*, 946; *Jean XII*, 955; *Léon VIII*, 964.

ROIS DE BOURGOGNE-CISJURANE : *Boson*, 879-887; *Louis Ier l'Aveugle*, son fils, 887-924; *Hugues*, 924-936, qui céda la plus grande partie de son royaume à *Rodolphe II* de Bourgogne-Transjurane.

ROIS DE BOURGOGNE-TRANSJURANE : *Rodolphe Ier*, 888-911; *Rodolphe II*, 911-937 (réunit les deux royaumes de Bourgogne en 936); *Conrad*, 937-993; *Rodolphe III*, 993-1032, réunion de la Bourgogne à l'Allemagne.

Coup d'œil général. — L'invasion des Lombards avait fait perdre à l'Italie sa nationalité, et, depuis la mort de Charlemagne, des guerres continuelles avaient déchiré le midi de la Péninsule, tandis que les factions de la noblesse romaine se disputaient la tiare, et que les Sarrasins, établis à Fraxinet, à Tarente et sur le Garigliano, ravageaient à la fois tout le pays, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine. Cet état de dissolution, ce *temps d'épreuves* dura près d'un siècle, jusqu'à la réunion de la couronne de Lombardie à celle d'Allemagne, c'est-à-dire, jusqu'au rétablissement de l'empire par Othon Ier le Grand. Plusieurs princes carlovingiens d'Italie portèrent encore, il est vrai, la couronne impériale après la mort de Charles le Gros; mais ce n'était pour eux qu'un vain titre sans puissance, en sorte que leur autorité ne franchissait pas les Alpes. La chaire de Saint-Pierre, elle-même, devint la proie des factions ou le but d'ambitions mondaines. Par cette fatale dépendance où les papes se trouvaient à l'égard de la noblesse romaine, leur action fut paralysée, et ils ne purent intervenir activement dans le développement social de l'Europe chrétienne qui, pendant le règne de Charlemagne, avait pris un nouvel essor.

Lutte de Gui et de Bérenger. — L'Italie, disputée par plusieurs princes, acheva de perdre, dans la lutte de **Bérenger** Ier, margrave de Frioul, et de Gui, duc de Spolète, l'habitude de l'obéissance et celle de la liberté. Les Italiens semblaient être revenus aux temps dont parle Tacite, où ses compatriotes ne pouvaient souffrir ni la servitude ni l'indépendance.

Gui s'était fait proclamer à la diète de Pavie, comme descendant de la famille carlovingienne; il alla se faire couronner à Rome empereur et roi des Français (891), titre auquel il associa Lambert, son fils (892). A cette nouvelle, *Arnoul*, roi d'Allemagne, accourut pour défendre ses droits; mais il ne passa point Plaisance dans cette première expédition (894). Cependant Gui mourut. Arnoul, appelé par le pape *Formose*, se rendit dans la Péninsule, et reçut du pontife la couronne impériale (896), malgré les efforts de Lambert; mais les incursions des Moraves le rappelèrent bientôt en Germanie, qu'il ne put défendre qu'avec le secours des Madgyars (Hongrois). Le fils de Gui, débarrassé de ce formidable adversaire, se ménagea l'amitié de Bérenger Ier, qui conserva le titre de roi d'Italie.

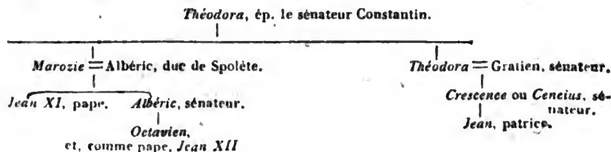
Par son habileté, Bérenger Ier s'était maintenu contre *Louis* de la Bourgogne-Cisjurane, fils de Boson, contre Gui, contre Arnoul. Les Hongrois parurent à leur tour. Vaincu par les Barbares sur les bords de la Brenta (899), Bérenger les prit à sa solde pour tenir en respect les Sarrasins de Fraxinet. Néanmoins le roi Louis revint en Italie (901) et y reçut la couronne impériale à Rome; mais Bérenger, qui le surprit à Rome, lui fit crever les yeux, d'où son surnom d'*Aveugle*. Ce malheureux prince retourna dans son royaume de Bourgogne, dont il abandonna le gouvernement à *Hugues*, fils de Théobald (Thibaut), comte de Provence, et de Berthe, fille de Lothaire.

Troubles à Rome. — Depuis quelque temps, on avait vu se former à Rome deux partis politiques, l'un *allemand*, et l'autre *italien* ou *spolétin*, entre lesquels la mort de chaque pontife renouvelait une lutte achar-

née ; car la suprématie était attachée à la possession de la tiare. Dans le court espace de seize ans (896-913), on ne compte pas moins de neuf papes. Enfin les choses en vinrent au point qu'une riche Romaine, de famille patricienne, *Théodora*, femme belle, mais débauchée et intrigante, se donna pour chef au parti spolétin (913). Dans ce parti figuraient ses deux filles, imitatrices de leur mère, et dont l'une, *Marozie*, avait épousé le duc *Albéric*, de Spolète, et l'autre, *Théodora*, un sénateur romain nommé *Gratien* (1). Le Saint-Siége tomba sous l'influence de ces femmes, et Dieu, en soumettant son Église à une si terrible épreuve, montra clairement qu'elle est basée sur cette pierre contre laquelle les portes de l'enfer n'ont jamais pu prévaloir. Ce fut par l'influence de *Théodora* que l'archevêque de Ravenne, *Jean X*, fut élevé au pontificat (914). Ce pontife habile et vaillant a été faussement accusé d'avoir partagé la corruption de l'époque. Il rétablit l'ordre intérieur à Rome, et appela à son secours Bérenger qui, couronné empereur, extermina presque entièrement les Sarrasins, cantonnés sur le Garigliano.

Royaume de Bourgogne-Cisjurane. — Les vassaux de Bérenger, ne pouvant supporter le joug des lois dont il avait rétabli l'autorité, appelèrent à leur secours *Rodolphe II*, roi de la Bourgogne-Transjurane. Rodolphe fut battu sur les bords de la Larda (923); mais il sut réparer cet échec : *Boniface* de Spolète, son neveu, qu'il avait mis en embuscade, surprit à l'improviste l'armée victorieuse qui poursuivait ses avantages; en même temps Rodolphe revint à la charge et défit ses adversaires. Bérenger, enfermé dans Vérone, périt de la main d'un de ses serviteurs qui lui devait sa fortune (922). Les Hongrois,

(1) Généalogie de la famille de Théodora :



relevés des engagements qu'ils avaient contractés envers lui, brûlèrent Pavie, sa capitale, et Rodolphe fut forcé de quitter ce pays, qui tomba sous la domination de Hugues, comte de Provence.

Après le triste sort de Louis l'Aveugle, HUGUES avait gouverné en son nom la Bourgogne-Cisjurane (905); mais il ne sut la défendre ni contre les Sarrasins de Fraxinet, ni contre les Madgyars. A la mort du roi (924), le comte garda le pouvoir, et l'exerça pour *Charles-Constantin*-fils du défunt. Soutenu par sa belle-sœur, *Hermengarde*, veuve du margrave *Adalbert* d'Ivrée, et par son beau-frère, *Gui*, duc de Tuscie, que Marozie avait épousé en secondes noces, Hugues reçut la couronne lombarde, réprima les rébellions de ses grands vassaux, et s'associa son fils *Lothaire*. Cependant Marozie, meurtrière du pape Jean X, était parvenue, après les courts règnes de *Léon VI* et d'*Étienne VII* (928), à placer sur le trône pontifical *Jean XI*, son fils du premier lit. A la mort de Gui, son second mari (930), elle offrit sa main à Hugues, qui, en l'acceptant, épousa sa belle-sœur (932). Mais l'illégitimité de ce mariage, jointe à la jalousie d'*Albéric*, fils de Marozie, et frère du pape Jean XI, ne lui permit pas de rester à Rome, qui tomba sous la domination des deux frères (938). Menacé de nouveau par Rodolphe II, Hugues lui céda presque toute la Bourgogne-Cisjurane, et Charles-Constantin ne conserva que la ville de Vienne.

Royaume de Bourgogne-Transjurane. — Après la déposition de Charles le Gros, RODOLPHE Ier, fils de Conrad, comte de Paris, se rendit indépendant dans son gouvernement de Bourgogne. Les seigneurs et les prélats des contrées situées entre les Alpes pennines et le Jura le proclamèrent roi de la *Bourgogne-Transjurane*. Il fit hommage de son royaume au roi d'Allemagne *Arnoul;* mais, à la mort de ce prince (899), il se dégagea de ce lien de vassalité. Son fils, RODOLPHE II, son successeur, s'allia avec *Burchard*, duc de Souabe, dont il épousa la fille *Berthe*, et prit, en 923, une part active aux guerres qui se firent pour le trône d'Italie. Après la cession qui lui fut faite par

Hugues, les deux Bourgognes réunies prirent le titre de *royaume d'Arles*. Rodolphe II étant mort (937), ce royaume retourna sous la dépendance de la couronne allemande. *Conrad*, son fils mineur, fut élevé à la cour d'Othon le Grand, où il resta près de sept ans. Les rois d'Allemagne invoquèrent plus tard cette suzeraineté pour réunir le royaume d'Arles à leur empire.

Après la mort de Rodolphe II, Hugues, roi d'Italie, épousa sa veuve, Berthe, dont il donna la fille *Adélaïde* à son fils *Lothaire II*. Il s'allia, en outre, avec *Albéric*, fils de Marozie, qui gouvernait Rome sous le titre de sénateur. Malgré ces précautions politiques, *Bérenger II*, avec le secours des Allemands, le força de se retirer dans la Provence (945); puis, à la mort de Lothaire (950), il se fit couronner roi d'Italie, titre auquel il associa son fils *Adalbert*. Il voulut le marier à Adélaïde, veuve de Lothaire, et, comme elle s'y refusa, il la fit enfermer dans un château; mais elle parvint à s'évader, se réfugia à Canosse, chez le comte *Azzon*, son cousin, et appela en Italie Othon le Grand, qui mit fin à la domination de Bérenger II et de son fils, circonstance qui réunit la couronne d'Italie à celle d'Allemagne pour près de neuf siècles (962).

§ 5. — *Histoire de l'Allemagne sous les premiers rois électifs jusqu'au rétablissement de l'empire par Othon Ier le Grand* (911-962).

ROIS D'ALLEMAGNE : *Conrad Ier* de Franconie, 911-918; — Maison de Saxe, 918-1024 : *Henri Ier l'Oiseleur*, 918-936; *Othon Ier le Grand*, 936-973 (empereur depuis 962).

Coup d'œil général. — La mort de *Louis IV l'Enfant* (911) faillit rompre le lien qui rattachait à un centre commun les divers peuples de l'Allemagne. Ces peuples, différant les uns des autres par leurs mœurs, leurs lois et même leur langage, conservaient encore en partie leur ancienne nationalité. Au N., se trouvaient les *Saxons*, les *Thuringiens* et les *Frisons*; les *Francs ripuaires* habi-

taient les bords du Rhin et du Mein; les *Alemannes* ou *Souabes* et les *Bavarois* s'étendaient au S. entre le Mein, le Danube et les Alpes. Les dangers dont les menaçaient les Normands, les Slaves et les Madgyars, amenèrent l'élection d'un nouveau souverain, et l'on chercha surtout à choisir un prince capable de résister à tant d'ennemis.

Conrad Ier (911-918).—Les Francs et les Saxons offrirent le trône à *Othon l'Illustre*, duc de Saxe et de Thuringe, qui refusa cet honneur, et indiqua à leur choix le comte CONRAD Ier de Franconie. Les Bavarois, avec leur duc *Arnulf*, et les Alemannes de Souabe reconnurent le nouveau monarque; il n'en fut pas ainsi des Lorrains, qui se donnèrent à *Charles le Simple*, roi de France. *Henri*, fils d'Othon l'Illustre, se rendit indépendant dans les duchés de Saxe et de Thuringe; *Burchard* se fit reconnaître duc de Souabe. *Arnulf* de Bavière, qui voulut suivre leur exemple, ne réussit pas dans sa tentative d'indépendance. Expulsé de ses possessions, il se retira chez les Madgyars, et ces Barbares vinrent effrayer l'Allemagne de dévastations presque annuelles. Au milieu de cet état de choses, Conrad Ier sentit en mourant (918) que l'Allemagne avait besoin d'un prince actif, et l'amour de la patrie l'emporta chez lui sur les liens du sang. Peu satisfait lui-même de ses efforts pour rétablir la dignité royale en Allemagne, ce prince montra au lit de mort une grandeur d'âme dont peu de souverains auraient été capables à sa place. Ayant fait appeler son frère *Éberhard*, il lui dit, en présence d'un grand nombre de seigneurs : « Je me sens mourir et te recommande les intérêts de nos Francs. Nous sommes une nation assez nombreuse pour mettre sur pied des armées; nous possédons des villes et des armes, et tout ce qui est nécessaire pour la splendeur royale : ce qui nous manque, c'est le bonheur, c'est l'adresse. Henri les possède dans un degré éminent; les Saxons seuls peuvent sauver l'État. Prends donc ces emblèmes de la dignité royale, le manteau, la lance, l'épée et la couronne des anciens rois; va les porter à Henri, et gagne son amitié; dis-lui que je l'ai recommandé pour me succéder. » Tous les as-

sistants, touchés d'une magnanimité qui rendait justice au mérite d'un ennemi, promirent de choisir *Henri Ier*, duc de Saxe, surnommé l'*Oiseleur* à cause de sa passion pour la chasse.

Henri Ier, 915-936. —HENRI Ier s'empara de la Lorraine, qu'il donna l'an 925 à *Giselbert*, son gendre, qui resta son tributaire. Il repoussa les invasions des Slaves, imposa un tribut annuel à *S. Wenceslas*, duc de Bohême, et, vainqueur de *Gorm*, roi des Danois du Jutland, il lui imposa le christianisme comme gage de sa victoire; mais il se distingua plus encore par sa politique que par ses armes. Il entoura de murs et de fossés les principaux bourgs d'Allemagne; il y transporta la dixième partie de la population des districts voisins, et y bâtit de grands magasins où les paysans étaient obligés de déposer le tiers de leurs récoltes. Les citadins reçurent le privilége exclusif d'exercer certains arts, certains métiers, avec le droit d'occuper des emplois publics et de posséder des fiefs. Par là furent établies les premières villes municipales.

Adoptant la politique de Charlemagne, il fonda plusieurs évêchés sur les frontières de l'empire, afin de répandre et d'affermir le christianisme, source de toute la civilisation moderne. Pour défendre ses frontières, il créa les markgraviats de *Sleswick*, de *Brandebourg*, de *Misnie*, d'*Autriche* et de *Styrie*, qui relevèrent d'abord des grands-duchés de Saxe et de Bavière, mais qui, par la suite, se mirent au rang des fiefs immédiats. Ce fut ce même prince qui transporta en Allemagne les jeux militaires des Arabes, en leur donnant la forme des tournois.

Au commencement de son règne, Henri l'Oiseleur avait fait avec les Hongrois une trêve de neuf ans, pendant laquelle le payement du tribut auquel Conrad Ier s'était engagé devait être suspendu. A l'expiration de la trêve, les Barbares vinrent le réclamer les armes à la main (933); Henri refusa de le payer, leur livra bataille et les défit. Son fils *Othon* remporta sur *Zoltan*, leur chef, à Mersebourg, une victoire plus éclatante encore (934), et ce peuple, ne pouvant plus s'enrichir par le pillage des provinces alle-

mandes, se vit forcé de se procurer sa subsistance par son travail et la culture de ses terres.

Attribuant au ciel la victoire qu'il venait de remporter, le pieux Henri Ier rétablit beaucoup d'églises et de monastères que les Barbares avaient détruits. Il ordonna que les filles des nobles qui étaient morts en défendant la patrie, fussent élevées et entretenues jusqu'à leur mariage à l'abbaye de Quedlinbourg. Il se préparait à entreprendre une expédition au delà des Alpes pour pacifier l'Italie, lorsque la mort le surprit. Il n'avait que 60 ans (936). De ses trois fils du second lit, Othon, l'aîné, avait été reconnu comme son successeur au trône; le second, *Brunon* ou *Bruno*, entré dans les ordres, devint plus tard archevêque de Cologne; le troisième, *Henri*, reçut des fiefs saxons en apanage. De ses deux filles, l'une, *Gerberge*, avait épousé en premières noces *Giseibert* de Lorraine, et en secondes, *Louis IV d'Outre-Mer;* l'autre, *Hedwige*, mariée au duc de France *Hugues le Grand,* devint ainsi la mère de *Hugues Capet.*

Othon Ier le Grand, 936-973.—OTHON Ier, désigné par son père de préférence à Ludolf, son frère aîné d'un premier lit, fut élu par les hommes libres de la nation allemande, dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle (936); à la fête qui suivit le sacre, les quatre premières charges de l'empire, de *grand-chambellan*, de *grand-écuyer*, de *grand-échanson* et de *grand-maréchal*, furent remplies par les quatre principaux seigneurs laïques de l'Allemagne; et les trois archevêques de *Cologne*, de *Mayence* et de *Trèves*, eurent seuls le droit de dîner avec le roi à une table séparée (1).

L'élection d'Othon Ier, que la postérité a justement surnommé *le Grand*, approuvée par le peuple, déplut aux grands vassaux. Le sort des armes le délivra des plus intraitables, et rendit ainsi vacants les duchés de Souabe, de Franconie, de Lorraine et de Bavière. Othon Ier fit alors voir à l'Europe quelle était la puissance des rois d'Allema-

(1) Les dignités de *princes électeurs de l'empire* furent plus tard réunies à ces quatre charges et à ces trois siéges archiépiscopaux.

gne. Il donna la Saxe, héritage de ses pères, au brave *Herman Billung*, et l'archevêché de Mayence à son fils *Guillaume*. De ses trois frères, *Brunon* devint archevêque de Cologne; *Henri*, duc de Bavière, et *Ludolf*, duc de Souabe. *Conrad*, son gendre, comte de Worms, reçut les duchés de Lorraine et de Franconie. Par là, les principaux archevêchés et les quatre grands-duchés de l'Allemagne se trouvaient possédés, sauf l'hérédité, par des membres de sa famille.

La guerre de Bohême occupa ce prince pendant douze ans (938-950). *Venceslas Ier*, duc de ce pays et vassal de l'Oiseleur, venait d'être assassiné par son frère *Boleslas Ier* (936), qui prit sa place (p. 240). Othon marcha contre le meurtrier usurpateur, qui persécutait le christianisme, encore nouveau dans ses États; et non-seulement il le soumit au tribut, mais encore il lui fit promettre de favoriser la propagation de la foi. Quelque temps après, *Giron*, margrave de Saxe, força *Miécislas Ier*, duc de Pologne, à reconnaître l'autorité du roi d'Allemagne (960).

Cependant *Hugues* venait de mourir, après un règne de seize ans. *Bérenger II*, son neveu, marquis d'Ivrée, s'empara du trône au préjudice de *Lothaire II*, son cousin (p. 260). A la mort de Lothaire (950), ce prince demanda pour son fils *Adalbert* la main de sa veuve; mais *Adélaïde* la refusa, et pour se soustraire aux persécutions de Bérenger II, elle appela à son secours le roi de Germanie.

Othon Ier se rendit en Italie (952), épousa Adélaïde, et prit le titre de roi des Lombards; puis il rentra en Allemagne, laissant le soin de continuer la guerre contre Bérenger, à son gendre Conrad, duc de Lorraine. Celui-ci conclut avec Bérenger un traité dont Othon Ier refusa d'abord la ratification. Piqué de ce refus, Conrad fit entrer dans ses vues Ludolf, duc de Souabe, et les deux princes s'armèrent contre leur père (953). La guerre dura deux ans, et finit par la défaite des rebelles, que le vainqueur dépouilla de leurs duchés. La Souabe passa à *Burchard*, gendre du duc Henri de Bavière, et la Lorraine, divisée en deux duchés, la *haute* et la *basse* Lorraine, fut remise entre les mains de l'arche-

vêque Brunon. Les Madgyars, complices des rebelles, avaient envahi la Germanie jusqu'au Lech, où ils mirent le siége devant Augsbourg. Othon Ier accourut au secours de cette ville, et remporta sur eux une victoire tellement complète, que dès lors ils ne reparurent plus en Allemagne (955). Une autre guerre contre les Slaves dura cinq ans (955-960), pendant lesquels Othon assaillit toutes les peuplades de cette race cantonnées entre l'Elbe et l'Oder ; il partagea leur pays en vingt districts, et le christianisme s'y propagea d'une manière heureuse. A la suite d'une guerre contre les Danois, qui, conduits par leur roi *Harald*, fils de Gorm, avaient attaqué la Marche de Sleswig, Othon Ier porta l'Évangile dans le Jutland. Harald et son fils *Swen* ou *Suénon* reçurent le baptême, et les trois villes de Sleswig, de Rippen et d'Aarhuus, obtinrent des siéges épiscopaux.

Toutes ces victoires avaient fait d'Othon le Grand le véritable souverain de presque tout l'Occident chrétien.

Il avait pour vassaux les rois de Danemark et d'Italie, les ducs de Bohême et de Pologne. Il était intervenu comme arbitre, dans les différends survenus en France entre Louis d'Outre-Mer et les grands du royaume. Il ne lui manquait plus que le diadème impérial ; les troubles de Rome le lui procurèrent, comme à son modèle Charlemagne.

Le Saint-Siége se trouvait, à cette époque, dans une position qui lui rendait nécessaire le secours d'Othon. Rome était à la fois menacée par les Sarrasins, par la discorde et par Bérenger. A l'appel de *Jean XII*, fils d'Albéric (p. 258), Othon conduisit une armée en Italie (961); il força les Lombards de le reconnaître, à Milan, pour roi ; fit crever les yeux à Bérenger, et l'envoya mourir dans les prisons de Bamberg. Adalbert se réfugia chez les Sarrasins de Fraxinet. Les Allemands traversèrent la Péninsule en vainqueurs : le peuple admirait leur haute taille, leur force, leur intrépidité ; tout en eux inspirait la terreur, jusqu'à leur langage et au son rauque de leur voix. Othon fut accueilli à Rome avec de grandes démonstrations de joie, et y fut couronné par Jean XII (962). Depuis cette époque,

la dignité impériale resta toujours attachée à la couronne de Germanie. Cependant les papes seuls se réservèrent le droit de conférer cette dignité, et restèrent par cela même à la tête de la république chrétienne, dont l'unité fut de nouveau établie par le couronnement d'Othon le Grand à Rome.

Le reste du règne d'Othon appartient, non plus exclusivement à l'Allemagne, mais à la chrétienté d'Occident; il en sera question plus loin, au ch. IV.

CHAPITRE III.

Histoire de l'Orient depuis le commencement du IXe siècle jusqu'au schisme grec et à l'avénement des Turks-Seldjoucides au khalifat, 802-1057.

---

§ 1er. — *De l'empire grec depuis le commencement du IXe siècle jusqu'à l'avénement des Comnènes* (802-1057).

EMPEREURS GRECS : *Nicéphore Ier Logothète*, 802; *Staurace*, 811; *Michel Ier Rhangabe* ou *Curopalate*, 811; *Léon V l'Arménien*, 813; *Michel II le Bègue*, 820; *Théophile*, 829; *Michel III l'Ivrogne*, 841-867.—Dynastie macédonienne : *Basile Ier*, 867; *Constantin VI*, avec *Basile*, son père, 868-878; *Léon VI le Philosophe*, 886; *Alexandre*, 911; *Constantin VII Porphyrogénète*, 912, avec *Romain Ier Lécapène* et ses trois fils (dont l'un *Constantin VIII*), 919, puis seul de nouveau, 945; *Romain II*, 959; *Nicéphore II Phocas*, 963, *Jean Ier Zimiscès*, 969, avec *Basile II* et *Constantin IX*; seuls tous deux, 976; *Constantin IX* seul, 1025; *Romain III Argyre*, 1028; *Michel IV le Paphlagonien*, 1034; *Michel V Calafate*, 1041; *Zoé*, avec *Constantin X Monomaque*, 1042; *Théodora* 1054; *Michel VI Stratiotique*, 1056; *Isaac Ier, Comnène*, 1057.

Coup d'œil général. — L'hérésie des Iconoclastes qui, pendant le VIIIe siècle, avait troublé l'empire grec (p. 103 et s.), ne disparut point entièrement après le concile œcu-

ménique assemblé sous le règne de l'impératrice Irène. Cette hérésie comptait beaucoup de partisans dans l'armée. Les empereurs qui parvinrent au trône, tantôt à l'aide du parti hérétique, tantôt à l'aide du parti orthodoxe, persécutèrent ou protégèrent le culte des images. De là des troubles qui durèrent pendant toute la première moitié du IXe siècle. A cela se joignirent les intrigues et les dépravations de la cour, la décadence successive de l'Église grecque, et sa marche rapide vers le schisme qui la sépara définitivement de l'Église romaine, centre de l'unité chrétienne; la dépendance honteuse où les patriarches de Constantinople se placèrent à l'égard des empereurs, et l'intolérable tyrannie qu'ils exercèrent sur les autres prélats d'Orient; enfin l'oubli de tous les droits, de tous les devoirs; tel est le spectacle que nous présente l'empire grec dans cette triste période.

Nicéphore, Staurace, Michel et Léon V, 802-820. — NICÉPHORE Ier, surnommé *Logothète*, comme chancelier d'Irène qu'il détrôna (802), ralluma, par la protection qu'il accordait aux Iconoclastes, la fureur des querelles religieuses, dépouilla les églises de leurs trésors, et chargea les provinces d'impôts; mais, attaqué par *Haroun-al-Raschid*, khalife de Baghdad, il se vit forcé de lui payer un tribut double de celui que les Arabes avaient obtenu d'Irène, et bientôt après il périt en combattant *Crum*, roi des Bulgares, l'un des plus terribles dévastateurs de l'empire (811).

Ni son fils STAURACE, ni sa fille *Procopie*, d'un esprit plus mâle que son époux, MICHEL RHANGABE, ne purent se maintenir sur le trône. Michel eut pour successeur LÉON V L'ARMÉNIEN (813), capitaine habile, qui défit les Bulgares et les Arabes d'Afrique, mais qui, tombé dans l'hérésie des Iconoclastes, périt assassiné par Michel le Bègue, l'un de ses généraux (820). Le patriarche *Nicéphore*, en apprenant la mort de Léon V, porta ce jugement que l'histoire a confirmé : « La religion est délivrée d'un « grand ennemi, mais l'État perd un prince utile. »

Michel le Bègue et Théophile, 820-842. — Le règne

de Michel le Bègue, natif d'Amorium, ne fut pas plus heureux. Nourri dans les erreurs des *Attingans*, secte formée de judaïsme et de plusieurs hérésies chrétiennes, il persécuta les catholiques, auxquels il voulut imposer les rites des juifs, et ramena tous les désordres de l'iconoclastie; mais une maladie l'enleva promptement à la terre (829). C'est sous lui (824) que les Aglabites de Kairwan se rendirent maîtres d'une grande partie de la Sicile. Les Sarrasins, exilés de Cordoue, s'emparèrent de l'île de Crète (Candie). Ce nouveau point d'appui, donné aux flottes musulmanes, leur inspira plus d'audace, et les provinces maritimes de l'empire furent de plus en plus exposées aux déprédations de leurs pirates.

Le fanatisme faisait aussi négliger aux Grecs l'étude des lettres, et telle était alors l'ignorance générale, que *George Syncelle*, auteur d'une compilation faite sans goût et sans critique, fut regardé par ses contemporains comme un prodige de science.

Théophile, fils de Michel le Bègue, marcha dans les mêmes errements que son père, et persécuta violemment les moines, ces défenseurs les plus courageux de la doctrine orthodoxe. Cependant les Arabes pressaient l'empire de toutes parts. Il marcha contre eux en personne (830), fut d'abord vaincu, puis vainqueur, et reçut à la fin un tel échec, qu'il ne dut son salut qu'au courage désespéré de *Manuel*, l'un de ses généraux. En 837, maître de la Syrie, Théophile fit raser la ville de Zapétra, patrie du khalife *Motasem*, qui se vengea de cette bravade par la destruction d'Amorium, lieu natal de l'empereur. Atteint, par cet événement, d'une mélancolie profonde, il refusa tout aliment, et mourut en 842, laissant le trône à *Michel III Porphyrogénète*, son fils, sous la régence de *Théodora*. C'est sous son règne que les Aglabites expulsèrent de la Sicile les dernières garnisons grecques (832).

Michel III, 841-67. — Théodora, pendant la minorité de son fils, Michel III Porphyrogénète, rétablit le culte des images, défendit avec *Bardas*, son frère, les provinces grecques d'Asie contre les Sarrasins, et soumit à

son autorité les Esclavons établis dans la Thrace. C'est sous son heureuse régence que se convertit *Bogoris*, roi des Bulgares, qui renonça à la guerre pour obtenir son amitié. A peine Michel III eut-il atteint sa quinzième année, qu'à l'instigation de Bardas, il l'obligea de se renfermer dans un monastère avec ses filles. Devenu maître absolu de l'empire, Michel III, surnommé *l'Ivrogne*, se jeta dans tous les excès, comme Néron, dont il se proclamait l'imitateur, et souilla les saints mystères de la religion avec les compagnons de ses désordres. Le patriarche *Ignace*, homme aussi pieux qu'énergique, ferma à l'empereur l'entrée de son église, et excommunia Bardas, premier auteur de tous ces crimes. Michel III destitua le patriarche (857) et le remplaça par *Photius*, neveu de Bardas, qui, en six jours, de laïque qu'il était, devint évêque. Mais le pape *saint Nicolas le Grand* prit la défense d'Ignace et excommunia l'intrus (864). Photius lança à son tour l'anathème contre le pape et contre toute l'Église de Rome qu'il accusa de plusieurs erreurs dans la discipline et le dogme. Il rejeta le célibat ecclésiastique, et tout à la fois nia la procession du Saint-Esprit. C'est de cette époque que date le schisme qui se consomma deux siècles plus tard, et qui sépare encore aujourd'hui l'Église grecque de l'Église latine. Cependant, un obscur favori, *Basile le Macédonien*, meurtrier de Bardas, et depuis associé par Michel III à l'empire, lui reprocha l'inconvenance de sa conduite, et, pour prévenir la vengeance de son maître, il le tua lui-même dans le palais (867). Michel III l'Ivrogne avait déshonoré le trône pendant plus de vingt ans; les intérêts de l'État le touchaient si peu, qu'il se mit un jour en fureur, parce qu'on le dérangea d'une course de chars dans le cirque, pour l'informer que les Sarrasins venaient d'envahir le territoire de l'empire. Les premiers conquérants de Kiev, *Ascold* et *Dir*, descendirent le Borysthène : l'apparition de leurs navires devant Constantinople y troubla les plaisirs de Michel III (867); il donna de l'or aux Northmans, et s'en consola par des débauches qui le précipitèrent du trône.

Basile, 867-886. — Basile, originaire de Macédoine, homme d'une basse extraction, devint le fondateur d'une nouvelle dynastie qui se maintint à Constantinople pendant près de deux siècles (867-1057). Cette circonstance influa grandement sur l'état intérieur de l'empire : la rivalité entre le clergé et l'armée cessa presque entièrement, et un certain nombre de familles acquit une puissance prépondérante. Les hautes charges ecclésiastiques, civiles et militaires, furent souvent remplies par les membres de ces familles, qui formaient par là une espèce de noblesse. Basile administra l'État avec sagesse, et se montra digne du trône, quoiqu'il l'eût acquis par un assassinat. C'est lui qui publia les lois connues sous le nom de *Basiliques*. Il exila d'abord Photius (867). Le huitième concile œcuménique assemblé à Constantinople (869) prononça la réunion de l'Église grecque à l'Église latine; cependant Photius remonta sur le trône patriarcal après la mort d'Ignace (877). Le pape *Jean VIII* reçut le patriarche à sa communion, espérant par cette indulgence le faire renoncer au gouvernement de l'Église bulgare; mais son attente fut trompée par le schismatique, et, depuis ce moment, la division se maintint entre les deux Églises jusqu'en 1057, où leur séparation fut définitive.

Leon VI et Alexandre, 886-911.—Basile laissa l'empire à ses deux fils, Léon VI le Philosophe, et le voluptueux Alexandre, qui, tout entier à ses plaisirs, abandonna les affaires à son frère (886). Léon VI fit, mais sans succès, la guerre aux Hongrois, et c'est avec peine qu'il repoussa de Constantinople *Siméon*, le plus illustre roi des Bulgares (888). Plus tard (891), il reprit une partie de l'Italie méridionale, pour la perdre quatre ans après. Il régna jusqu'en 911, peu digne de son surnom, qu'il ne dut sans doute qu'à quelques lumières fort rares à cette époque. Léon VI fit faire en langue grecque une nouvelle rédaction du code romain, qu'il adapta aux besoins du temps. Il laissait un fils de sept ans, *Constantin VII Porphyrogénète*.

Constantin VII et Romain Ier, 911-959. — La tutelle de

Constantin VII Porphyrogénète passa des mains d'Alexandre entre celles de l'impératrice *Zoé*, qui se trouva trop faible pour la disputer à l'ambitieux et parjure Romain Ier Lécapène, l'un de ses favoris. Ce général se fit proclamer empereur-associé (919), maria sa fille *Hélène* à Constantin VII, et donna le titre de César à ses trois fils, *Christophe*, *Étienne* et *Constantin VIII*, qui, placés à la tête des armées, combattirent avec succès les Arabes, mais ne purent défendre la Thrace contre les Bulgares et les Hongrois (934). Durant cet intervalle, Constantin VII, occupé de la lecture des anciens, étudiait la constitution politique de l'empire, et composait, sur cet objet, des écrits estimables. Cachant sa haine et son ambition sous l'apparence de la dissipation et du goût de l'étude, il réussit à détrôner l'usurpateur Lécapène par les mains de ses propres fils. Peu de temps après la chute du père, les fils furent exilés à leur tour, et laissèrent Constantin VII seul maître de l'empire. Sous son règne, comme sous celui de son père, les flottes russes du grand-prince *Igor*, fils de Rurik, pénétrèrent deux fois dans le Bosphore (904-941); mais elles en furent éloignées par le feu grégeois et par des promesses.

Romain II et Nicéphore II Phocas (959-969). — Romain II, surnommé *l'Enfant*, fils de Constantin VII, régna sans gloire (959-963) sous l'influence de son épouse *Théophanie*, et ne se servit de sa puissance que pour satisfaire ses penchants voluptueux. Théophanie empoisonna son mari et donna sa main avec le diadème à Nicéphore II Phocas, qui rétablit l'honneur des armes impériales. Simple général, il avait reconquis l'île de Crète sur les Arabes; empereur, il battit, par ses lieutenants, les Sarrasins en plusieurs rencontres, et leur enleva la Cilicie, l'île de Chypre et la Syrie. Mais pour suffire à ces conquêtes, il augmenta les charges de l'État, et perdit l'affection de ses sujets, accablés d'impôts. Théophanie, qui avait perdu son influence, ourdit un complot contre l'empereur, et gagna *Jean Zimiscès*, qui tua son cousin et monta sur le trône (969).

Jean Ier Zimiscès (969-976).—JEAN Ier ZIMISCÈS continua sous de plus heureux auspices un règne commencé par le meurtre. Il distribua la moitié de ses biens aux habitants des campagnes, et consacra l'autre à l'agrandissement d'une léproserie. Grâce à ses soins généreux, la famine cessa d'affliger ses peuples. Tout à coup, Constantinople courut un immense danger : *Swiatoslaf* (p. 245), grand-prince des Russes, après avoir vaincu les Khazares, les Petschénègues, les Hongrois et les Bulgares, voulut établir sa nation sur la rive droite du Danube. Zimiscès marcha contre l'agresseur, le força de demander la paix et reprit la Bulgarie (972). A son retour, il fut reçu dans sa capitale, en triomphe, par le patriarche, le clergé, le peuple ; et pour répondre à ces témoignages d'attachement, il abolit l'*impôt de la fumée*, qui depuis plus de 150 ans était établi sur les cheminées. Il résolut alors d'enlever aux infidèles Jérusalem, la Syrie, la Mésopotamie. L'armée qu'il fit partir dans ce but, essuya de grands désastres après de grands succès ; il se mit en campagne lui-même, et triompha partout. Mais la mort arrêta le *Vainqueur de l'Orient* dans la conquête de la Syrie (976). Zimiscès avait conclu une alliance avec *Othon le Grand*, et envoyé en Italie la princesse *Théophanie*, fille de Romain II, qui devint l'épouse d'*Othon II* (972).

Basile II et Constantin IX, Romain III et Michel IV (976-1041).—A la mort de Zimiscès, les fils de Romain II, BASILE II et CONSTANTIN IX, qu'il avait associés à la couronne, montèrent conjointement sur le trône. Le second, ami des plaisirs, laissa le fardeau de l'empire au premier. Basile II consuma presque toute sa vie en exploits contre les Bulgares, dont il détruisit le royaume, incorpora à l'empire grec la Bulgarie, la Servie, la Croatie et la Khazarie (1019), soutint partout l'honneur des armes romaines, et mourut après un règne glorieux de 50 ans (1025), peu d'années avant son frère.

Constantin IX, resté seul sur le trône, montra, dans sa courte administration, autant d'ineptie que de dureté. Il maria *Zoé*, sa fille, au patrice ROMAIN III ARGYRE, et

lui remit le sceptre (1028). Les intrigues de la cour, les meurtres et les crimes les plus atroces troublèrent, sous le règne de Zoé, la tranquillité de l'empire. Les Bulgares, les Bosniens et les Serviens se rendirent indépendants, et les Petschénègues commencèrent à ravager la Thrace. Les Normands, abordés au sud de l'Italie, en firent la conquête, et réduisirent les Grecs à quelques villes fortifiées des côtes. Enfin, les Turks-Seldjoucides, devenus maîtres dans le khalifat de Baghdad, menacèrent les dernières possessions grecques dans l'Asie Mineure. L'impératrice Zoé, subjuguée par une passion violente, fit mourir son époux, et s'unit à son complice, qui prit le nom de MICHEL IV LE PAPHLAGONIEN (1034).

Le jeune usurpateur n'était point étranger à la vertu. A peine fut-il revêtu de la pourpre, que le repentir s'empara de son âme. Inaccessible à toutes les consolations, il prit le parti de renoncer aux grandeurs qu'il avait achetées par un crime, et quittant le palais impérial, il alla s'ensevelir dans un couvent (1041), après avoir fait adopter son neveu *Michel V* par Zoé.

MICHEL V CALAFATE, ainsi nommé parce que son père était *calfat* de vaisseaux, prit, par les soins de Zoé, la place de son oncle; mais, prince ingrat et vil, il chassa sa bienfaitrice, et se jeta dans les plus affreux excès. Le peuple, indigné, rappela Zoé, *Théodora*, sa sœur, et d'autres exilés. Zoé donna sa main à CONSTANTIN X MONOMAQUE, qui ne se montra pas moins vicieux que son prédécesseur. Théodora régna seule après leur mort, et la maison de Basile Ier s'éteignit avec cette princesse (1056). Les courtisans auxquels elle avait confié la direction des affaires, placèrent sur le trône MICHEL VI STRATIOTIQUE (guerrier). Ils se flattaient que ce vaillant soldat ferait respecter l'empire au dehors, et qu'il leur abandonnerait l'administration de l'intérieur; mais leur espoir fut déçu : le nouvel empereur, jaloux de son pouvoir, n'en sut pas user avec modération, et les grands, qu'il offensa par ses rigueurs, lui substituèrent *Isaac Ier Comnène* (1057).

La dynastie des Comnènes (1) occupa le trône de Constantinople jusqu'à l'établissement de l'*empire latin* dans la quatrième croisade (1057-1204).

Le schisme grec.— L'événement majeur de cette période et celui qui contribua le plus à la décadence du Bas-Empire, ce fut le *schisme grec.* Depuis que le Saint-Siége n'était plus sous la dépendance des empereurs byzantins, ces princes avaient déjà plus d'une fois favorisé les tentatives faites par les patriarches de Constantinople, pour s'arroger la juridiction sur les autres Églises de l'Orient. Ces tentatives avaient été, il est vrai, infructueuses; mais le lien qui rattachait l'Église grecque à l'Église latine s'était relâché, et il se rompit au milieu du XI[e] siècle. *Michel Cérularius*, qui, de la prison où il avait été jeté comme perturbateur de l'ordre public (1043), était monté, par les intrigues de la cour, sur le siége patriarcal de Byzance (1053), renouvela les accusations de Photius contre l'Église romaine. Le pape *Léon IX* réfuta ses accusateurs, et des légats furent envoyés à Consantinople pour réconcilier le patriarche avec Rome. Mais Michel Cérularius ferma toutes les églises qui suivaient le rite latin à Constantinople. Alors les légats prononcèrent l'excommunication contre le patriarche, qui lança à son tour l'anathème contre le Saint-Siége. Isaac Comnène déposa Michel (1059), et l'envoya mourir en exil; néanmoins le schisme qu'il avait fomenté ne s'éteignit pas, et bientôt après, la séparation des deux Églises devint définitive.

Au milieu de ce déclin rapide de l'empire grec, les Turks-Seldjoucides, restaurateurs de la puissance musulmane en Asie, recommencèrent avec une énergie nouvelle les guerres contre la société chrétienne.

§ 2.— *Du khalifat de Baghdad depuis la mort d'Haroun-al-Raschid jusqu'à la suprématie des Turks-Seldjoucides* (809-1055).

Coup d'œil général.— La révolution par laquelle la dynastie des

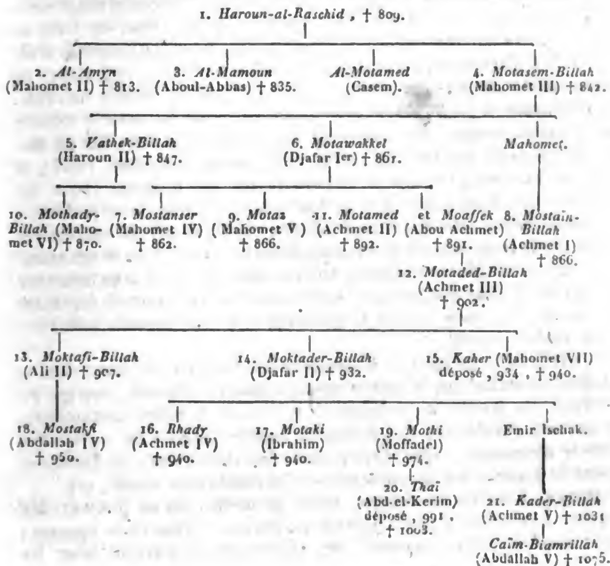
(1) Isaac Comnène était issu d'une famille illustre, originaire de Rome et fixée depuis longtemps en Asie.

Abbassides remplaça celle des Ommyades, avait ébranlé l'unité politique de l'Islamisme. Alors commença la décadence de l'empire arabe, et des dynasties indépendantes s'établirent en Espagne, à Fez, à Kairwan (p. 283). Toutefois, le règne d'Haroun-al-Raschid, contemporain de Charlemagne, jeta sur le khalifat de Baghdad un dernier et vif éclat. La cour de ce prince devint le rendez-vous des savants, des poëtes et des artistes, et Baghdad, le véritable foyer de la civilisation musulmane. Mais en divisant l'empire entre ses trois fils, Haroun en accéléra la dissolution. Vers le milieu du xe siècle, les khalifes, dépouillés de toute autorité politique, ne conservèrent que ce caractère religieux qui les faisait considérer par les Sunnites comme les successeurs légitimes de Mahomet. Cette révolution, qui plaça la puissance suprême entre les mains des *Emirs-al-Omrah* (1), premiers ministres des khalifes, en prépara une autre qui s'accomplit un siècle plus tard. L'avénement du chef des *Turks-Seldjoucides* à cette dignité, inaugura une nouvelle période dans l'histoire de l'Asie, et donna lieu à ces guerres de l'Occident contre l'Orient, du christianisme contre le mahométisme, guerres à jamais célèbres sous le nom de *croisades*.

Divers khalifes jusqu'à la création de la garde turque, 809-841. — AL-AMYN, fils aîné d'Haroun-al-Raschid (2), reçut en partage, avec le titre de khalife, la Chaldée, l'Arabie, la Mésopotamie, la Syrie, la

(1) C'est-à-dire émir des émirs. *Omrah* est le pluriel du mot *émir*.

(2) Voici la généalogie des khalifes abbassides à partir d'Haroun :



Palestine, la Médie, l'Égypte et toutes les provinces de l'Afrique jusqu'à l'Océan ; *Mamoun* obtint la Perse, la Transoxiane et tout ce que les Arabes possédaient dans l'Inde ; *Motasem* eut l'Arménie, l'Anatolie, la Géorgie et la Circassie. Al-Amyn, tout en abandonnant le soin de l'État à son vizir *Alfadhl*, voulut priver ses frères des provinces qui leur étaient échues. Mamoun leva des troupes et les envoya contre Amyn sous la conduite de l'habile *Thaher*, qui s'empara du khalife et le mit à mort (813).

AL-MAMOUN prit le titre de khalife. Pour récompenser Thaher, il lui céda à perpétuité le Khorassan, toutefois sous la réserve du droit de mouvance et d'investiture, droit que méconnut bientôt ce vassal, en fondant dans cette province la dynastie indépendante des *Thahérides* (p. 278). D'autres émirs suivirent cet exemple dans l'Inde, et les événements postérieurs montrèrent qu'un trône, dont l'opinion est l'unique soutien, chancelle, s'il n'est occupé par un homme de génie. Cependant Mamoun, pour mettre un terme aux dissensions religieuses, commencées à la chute des Ommyades, donna sa fille au chef des Alides, *Ali Rhida*, qu'il associa à l'empire, et quitta même le turban noir des Abbassides pour prendre le turban vert des Alides ; mais les Abbassides se révoltèrent, et le khalife dut renoncer à son projet d'union. Il mourut en 835.

MOTASEM, son frère, lui succéda sans troubles avec le surnom de *Billah* ou Prince par la grâce de Dieu, titre que la plupart de ses successeurs ont retenu. Motasem se montra, dans les disputes religieuses, aussi cruel que son frère s'était montré tolérant. Pour se faire un appui contre ses adversaires, il créa la milice turque, composée d'esclaves du Turkestan, et qui ne tarda pas à se rendre redoutable au trône qu'elle devait soutenir (841). Motasem mourut l'année suivante.

Puissance et excès de la milice turque. — Ce fut avec le secours de la milice turque que montèrent sur le trône les deux fils de Motasem, VATHEK-BILLAH, qui ne fut qu'un savant couronné († 847), et MOTAWAKKEL-BILLAH, qui se déshonora par ses cruautés et ses débauches. Les Turks, auxquels il avait confié la garde de sa personne, le massacrèrent dans la 15e année de son règne, et mirent successivement sur le trône son fils MOSTANSER-BILLAH († 862), l'un de ses assassins, et le petit-fils de Motasem, MOSTAÏN-BILLAH. Les Turks forcèrent ce dernier à leur abandonner, non-seulement l'élection du capitaine de ses gardes, mais encore la nomination de son premier ministre. Ils le tuèrent en 866.

A partir de cette époque, le désordre alla toujours croissant dans le khalifat. Pendant que la milice turque faisait et défaisait à son gré les khalifes, les provinces devinrent le théâtre de révoltes continuelles, et partout s'établirent des dynasties indépendantes : les *Soffarides* dans le Khorassan, à côté et sur la ruine des Thahérides ; les *Thoulounides* en Égypte ; les *Karmathes* ou *Carmathes* en Arabie, etc.

MOTAZ, frère de Mostanser, tenta de mettre fin au pouvoir des Turks : à cet effet, il prit à sa solde un corps d'Arabes et de Persans ; mais ceux-ci l'abandonnèrent dès qu'il manqua d'argent pour les

payer, et la garde turque l'assassina. MOTHADY-BILLAH, fils de Vathek, prince courageux, voulut étouffer les désordres et périt en 870 par une révolte des Turks, qui portèrent simultanément au trône deux fils de Motawakkel, MOTAMED et MOAFFEK. Ce dernier prince, aussi bon à la guerre que dans la paix, repoussa de Baghdad *Yacoub*, fondateur de la dynastie des Soffarides, détruisit les *Zinghiens*, qui, du Zanguebar, étaient venus s'établir dans l'Irak-Arabi, et réprima les excès de la milice turque. Il mourut en 891.

MOTADED-BILLAH, digne fils de Moaffek, combattit pendant les dix années de son règne contre les Alides dans la Perse, et contre les Carmathes en Arabie. MOKTAFI-BILLAH, son fils aîné, tenta de se soustraire au joug humiliant sous lequel les Turks avaient courbé ses prédécesseurs. Il fit arrêter *Mounès* (Munes), leur commandant, lui trancha la tête et la jeta toute sanglante aux pieds des rebelles qui vinrent assaillir son palais. Cette action hardie lui coûta la vie (902). Ce prince avait affaibli la puissance des Carmathes et soumis de nouveau l'Égypte à son sceptre (902); mais, sous son frère MOKTADER-BILLAH, qui parvint au trône à l'âge de 13 ans, l'empire arabe le précipita à sa dissolution. Les Fatimites s'emparèrent de l'Afrique, depuis l'océan Atlantique jusqu'à la Cyrénaïque, conquirent la Sicile et menacèrent l'Égypte, tandis que les Carmathes pillaient la Mecque et s'avançaient jusqu'à deux journées de Baghdad (929). Pour éloigner les Turks de sa personne, il les plaça sur les frontières de l'empire, sous le prétexte captieux qu'il n'avait pas de meilleures troupes pour les défendre. Cette mesure hâta leur révolte. *Mahomet-Yézid*, un de leurs chefs, réussit, vingt-neuf ans après la chute des Thoulounides, à ravir une seconde fois l'Égypte à la domination des khalifes.

KAHER, frère et successeur de Moktader, fut déposé par la milice turque en 934, et réduit à mendier aux portes des mosquées. Il fut remplacé par son neveu RHADY-BILLAH, dont le khalifat nous présente un fait analogue à nos mairies du palais. Ce prince, pressé de toutes parts par divers usurpateurs, créa la charge d'*Émir-al-Omrah* ou prince des princes, en faveur d'*Abu-Bekr-Ibn-Rayek*, l'un d'eux (935). Cette mesure porta le dernier coup à la puissance du khalifat. Depuis cette époque, il s'éleva partout des dynasties indépendantes qui ne laissèrent aux khalifes que la ville de Baghdad, avec la suprématie spirituelle et le titre de *vicaire du prophète*. Rhady mourut après un règne de sept années, à peu près semblable à celui de nos rois fainéants (940).

MOTAKI, frère de Rhady, ne fit que paraître sur le trône. Il fut déposé par l'émir-al-omrah *Tozun*, qui conféra le khalifat à MOSTAKFI, fils de Moktafi-Billah. Les fonctions de cette dignité se réduisirent alors à faire la prière dans la grande mosquée et à donner l'investiture des États qui n'étaient pas encore soustraits à la dépendance des khalifes. Bientôt les émirs-al-omrah se rendirent héréditaires. *Ahmed*, surnommé *Moezz-el-Daulah* (1), qui appartenait à la famille des Buji-

(1) C'est-à-dire, la force et la fleur de l'État.

des (p. 279), indépendante dans l'Iran et le Kerman, se jeta sur Baghdad avec une poignée d'hommes déterminés, s'empara de la ville, détrôna le khalife et lui donna pour successeur MOTHY-LILLAH, fils de Moktader (946). Son audace s'accrut avec ses succès; il força son faible protégé, fantôme de souverain, à rendre héréditaire dans sa famille la charge d'émir-al-omrah. Mothy régna 29 ans sous la tutelle de ce dignitaire, sans prendre aucune part aux affaires publiques. La charge héréditaire d'émir-al-omrah resta plus d'un siècle dans la famille d'Ahmed.

Les émirs-al-omrah bujides avaient sans cesse à combattre contre la milice turque et contre les gouverneurs révoltés des provinces. La division qui survint dans cette famille accrut encore les désordres, et le démembrement de l'empire continua. Dans la première moitié du XIe siècle, les *Ghaznévides,* qui, sous le khalifat de KADER-BILLAH (991-1031), avaient fondé à Ghaznah, ville de la Perse orientale, un royaume indépendant, étendaient leur domination depuis le Gange jusqu'au Tigre. Les guerres contre les Ghaznévides épuisèrent les forces de l'empire, et le pouvoir des émirs-al-omrah fut restreint à la ville de Baghdad, dont les bandes de brigands venaient dévaster impunément les environs

Intervention des Turks-Seldjoucides dans l'empire arabe. — Cet état de désordres dura jusqu'à l'intervention des *Turks-Seldjoucides* dans les affaires de l'empire arabe. Les Seldjoucides, tribu de la grande nation turque, habitaient, vers la fin du Xe siècle, les pays circonvoisins de Boukhara dans le Turkestan. *Mahmoud Ier*, sultan des Ghaznévides, leur accorda les districts septentrionaux du Khorassan, afin de les opposer aux Bujides. Les Seldjoucides avaient alors pour chef *Toghrul-Beig*, fils de *Michel* et petit-fils de *Seldschouk* (Seldjouk). Élevé dans le Turkestan, ne connaissant d'autre métier que celui des armes, Toghrul s'était acquis une grande réputation militaire. Tandis que *Mas'oud,* successeur de Mahmoud, s'occupait à reculer ses frontières dans l'Hindoustan, le vaillant fils de Seldjouk fit des excursions dans le Kharism, s'empara de Nischapour et s'y fit reconnaître souverain. Mas'oud revint sur ses pas; mais il fut battu par Toghrul, qui, dès lors, maître de tout le Khorassan (1040), y fit réciter en son nom la Khothbah (1).

Laissant encore debout la dynastie des Ghaznévides, le vainqueur marcha contre Ispahan, l'enleva au dernier rejeton d'une branche des Bujides (1051), en fit la capitale de son empire; délivra, quatre ans après, le khalife CAÏM-BIAMRILLAH, fils de Kader, de la tyrannie du rebelle *Bessassiry;* s'empara de Baghdad, et reçut du reconnaissant khalife le titre de *monarque de l'Orient et de l'Occident.* Suivant l'usage des peuples barbares, il partagea les pays conquis entre les principaux chefs seldjoukides; mais il eut bientôt à s'en repentir.

(1) C'est la prière que l'Iman fait tous les vendredis après midi dans la mosquée, pour la santé et la prospérité du souverain dans les États duquel il se trouve. Cette prière est regardée, par les princes musulmans, comme une prérogative de la souveraineté dont ils sont très-jaloux.

Son frère, *Ibrahim Inal*, et son cousin, *Koutoulmich*, s'unirent à Bessassiry contre Toghrul. Le premier périt (1058); le second échappa par la fuite, et le troisième alla prendre de nouveau possession de la capitale du khalifat; mais il en fut chassé (1059) par Toghrul, qui rétablit Caïm dans ses droits pontificaux, et mérita la main de *Séida*, fille du khalife. Il mourut, plein de gloire, en 1063.

De là datent la domination des Seldjoucides en Asie et une impulsion nouvelle donnée à l'Islamisme, à laquelle l'Occident opposa l'enthousiasme des croisades.

§ 3. — *Histoire des dynasties indépendantes du khalifat d'Orient, fondées tant en Asie qu'en Afrique.*

I. DYNASTIES ASIATIQUES.

Coup d'œil général. — Les khalifes, devenus maîtres de la Perse après la défaite d'Yezdedgerd (p. 149), firent gouverner cette vaste et belle contrée par des lieutenants. Ils jouirent assez paisiblement de cette conquête pendant près de deux siècles; mais après ce terme, plusieurs princes, la plupart originaires de la Tartarie (Turkestan), enlevèrent aux Arabes diverses provinces dont il se forma quelques royaumes particuliers. Cette division subsista jusqu'au règne d'*Ismaël Sefi*, qui, dans les dernières années du XVe siècle, réunit sur sa tête la plupart des anciennes provinces de l'empire persan, et fonda la dynastie moderne de princes que nous appelons *Sophis*.

I. Les *Thahérides*, 822-872, et les *Soffarides*, 872-1008.

THAHER, que le khalife *Al-Mamoun* avait nommé gouverneur du Khorassan et du Séistan ou Sedjistan (p. 276), s'y rendit indépendant l'an 822, et fixa sa résidence à Nischapour. TALAHA, fils et successeur de Thaher, se fit donner l'investiture de son royaume par le khalife, sans toutefois le reconnaître pour souverain. Des dissensions éclatèrent bientôt entre les princes thahérides, et MAHOMET, dernier descendant de Thaher, fut détrôné par YACOUB, fils de *Leizt*, soldat de fortune, qui, de chaudronnier ou *soffar*, devint le fondateur de la dynastie des *Soffarides*. Dégoûté de son état, Yacoub se mit à la tête de quelques bandits avec lesquels il entra au service de *Salih*, fils de Nasr, qui depuis s'établit maître du Séistan, après avoir chassé les Thahérides. A l'usurpateur Salih succéda son frère *Darham* qu'Yacoub remplaça dans l'autorité souveraine (862). L'indolent khalife *Motamed*, effrayé de ses succès, le reconnut légitime souverain de sa province (871), à laquelle la conquête en ajouta plusieurs autres (872-879). AMROU, son frère, acheva la soumission de la Perse; mais il fut pris par *Ismaël*, fondateur de la dynastie des Samanides (900). Thaher, petit-fils d'Yacoub, parvint cependant à s'emparer du Khorassan, et lorsqu'il en eut été chassé (908), ses descendants se maintinrent dans le Séistan jusqu'au commencement du XIe siècle (1002). Avec ces dynasties, la civilisation

et la littérature arabes se répandirent dans les contrées orientales de l'empire, et Nischapour posséda longtemps une école ou académie florissante.

II. Les *Samanides*, 888-1004.

La dynastie des *Samanides* tire son origine de SAMANI-ISMAEL, Persan de naissance, qui, d'abord conducteur de chameaux, puis chef de brigands, parvint aux plus importants emplois dans la Transoxiane. En 902 il supplanta la dynastie des Soffarides dans le Khorassan, dont le khalife *Moktafi* lui donna l'investiture. Ses successeurs fixèrent leur résidence à Boukhara, et favorisèrent la poésie, l'astronomie et l'agriculture. Le règne de NASR ou NASSER-ABOUL-HASSAN, petit-fils d'Ismaël, fut pour ce royaume une époque de gloire et de prospérité; mais vers le milieu du xe siècle, les Bujides, et, quelque temps après, les Ghaznévides, commencèrent à l'attaquer; enfin, en 1004, les Samanides furent détrônés par le khan *Ilek* (Ylek).

III. Les *Bujides*, *Bouides* ou *Bowaïdes*, 932-1056.

Les *Bujides* tirent leur origine de *Bujah*, pauvre pêcheur du Djilem. Cet homme répétait sans cesse à ses trois fils qu'ils descendaient d'un monarque sassanide. Ces intrépides jeunes hommes, désirant remonter sur un trône qu'avaient occupé leurs aïeux, embrassèrent le métier des armes et s'élevèrent rapidement au rang de chefs de parti. *Ali*, l'un d'eux, devint gouverneur de Kertch, fixa sa résidence à Chiraz, et soumit, avec ses deux frères, *Hassan* et *Ahmed*, la plus grande partie de la Perse. Le khalife *Kaher* reconnut ALI comme souverain et confia à Ahmed la charge d'émir-al-omrah, qui resta héréditaire dans la famille des Bujides (p. 277-8). Leur puissance parvint, vers la fin du xe siècle, à son apogée sous le règne de MOUJAD-EL-DAULAH; mais, affaiblie par les Ghaznévides, elle tomba au xIIe siècle devant les Turks-Seldjoucides.

IV. Les *Ghorides* ou *Ghourides*, 1150-1212, et les *Kharismiens* ou *Chowaresmiens*, 1096-1230.

Les *Ghorides* ou *Ghourides* prétendaient, comme les Bujides, appartenir à la famille des Sassanides. Gouverneur de Ghor ou Ghour, au S.-O. de Balkh, MOHAMMED-AL-HUSSEIN, attaqué par les Ghaznévides, les vainquit, mit fin à leur royaume et en fonda un autre qui dura plus d'un demi-siècle. Ses successeurs conquirent le Delhi, le Khorassan et d'autres contrées. Vers 1212, la dynastie des Ghourides s'éteignit, et les provinces occidentales de leur empire passèrent aux Kharismiens.

Vers l'an 1096, KOTHB-EDDIN, gouverneur turk du Kharism, c'est-à-dire, des contrées situées entre la mer Caspienne, le lac Aral et le Djihoun, fonda la dynastie des *Kharismiens* ou *Chowaresmiens* aux dépens de la dynastie seldjoucide. Un siècle après, leur royaume comprenait la Boukharie, le Kaboul, le Khorassan et l'Irak-Adjémi ou Persan. Vers 1219, *Djenghuiz-Khan* ou *Gengiskan*, le célèbre con-

quérant moghol, vainquit, dans une grande bataille, le schah Mahomet, dont le fils *Dschélal-Eddin* quitta le pays avec les plus braves soldats échappés à la défaite. Les poëtes persans célébrèrent les faits d'armes de ce chef qui remplit de sa renommée tous les pays depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate. Après sa mort (1231), les hordes qu'il avait conduites dévastèrent la Syrie et la Palestine, prirent et détruisirent Jérusalem, et anéantirent une armée chrétienne à la bataille de Gaza (1244). Dès lors ils servirent comme mercenaires dans les armées des sultans d'Égypte et de Damas.

Autres dynasties indépendantes. — Outre ces grandes dynasties qui se disputèrent à cette époque la partie musulmane de l'Asie, il s'en éleva dans les différentes provinces de l'empire arabe une foule d'autres, telles que les *Djilémides* ou *Ziades* (1027-1080), dans le Ghilan, au S. de la mer Caspienne; les *Barides*, dans le Khousistan; les *Hamadanides* (929-1016) à Mossoul, dans la Mésopotamie; les *Okaïlides* (990-1093) à Koufah; les *Merwanides* (990-1085) à Diarbékir; les *Merdasites* (1023-1080) à Halep. Toutes ces dynasties reconnurent toutefois l'autorité spirituelle des khalifes et restèrent unies à l'empire arabe par le lien religieux.

Sectes religieuses : les Ismaéliens. — On vit aussi s'élever à cette époque, dans l'Islamisme, un grand nombre de sectes religieuses sorties pour la plupart des *Schyytes*, cette grande fraction de musulmans, qui, rejetant la *Sunna* ou tradition arabe, soumettaient l'explication du Koran à la raison individuelle.

Parmi les Schyytes, les uns s'accordaient à reconnaître, comme souverains légitimes, les descendants directs d'*Hossein*, fils d'Ali, jusqu'au dernier de tous, qui passa pour s'être caché dans quelque lieu désert, en attendant qu'il pût reparaître sur la terre pour y faire triompher la bonne cause. Ces personnages, au nombre de douze, furent appelés *imams*, ou chefs par excellence, et le dernier de tous, *Mohammed-Montatar*, reçut le surnom de *Mâhdi*, c'est-à-dire le Dirigé. Jusqu'à l'arrivée du Mâhdi, le monde est privé d'une autorité légitime, et les rois sont censés les simples lieutenants de l'imam absent. C'est par suite de cette croyance que les Sophis de Perse, qui prétendaient descendre, par une ligne collatérale, des imams, se disaient les *esclaves du roi du pays*, et qu'ils entretenaient toujours dans leur capitale plusieurs chevaux pour le service du Mâdhi : doctrine singulière qui domine encore chez les Persans, et qui fait même chaque jour des progrès dans l'Inde.

D'autres Schyytes regardent Ali lui-même comme le futur Mâhdi : tel est le cas des *Nossairis* et des *Motoualis* qui, de nos jours, habitent le Liban. Une troisième branche admettait les six premiers imams, et prétendait que le septième devait être *Ismaël* au lieu de *Moussa*, son frère; c'est de là qu'ils furent nommés *Ismaéliens*. A cette croyance appartenaient les sectaires qui, maîtres des montagnes voisines du Liban, sont devenus si fameux, dans le moyen âge, sous le nom d'*Assassins;* et les *Druzes*, qui révèrent le khalife fatimite Hakem (XIe siècle) comme la dernière incarnation de la Divinité (p. 286).

Ce khalife doit un jour reparaître, et, jusqu'à son retour, ils l'adorent comme un dieu, sous la figure d'un veau.

La plupart de ces sectaires, entraînés tantôt par le fanatisme, tantôt par la licence, ont cru que toutes les vérités, religieuses et morales, cachaient un sens intérieur, le seul qui dût faire autorité. De ce sens intérieur, ils ont fait le domaine exclusif de quelques adeptes, se persuadant qu'avec cette connaissance on était au-dessus de tous les devoirs de la religion et de la morale. C'est par une suite de ce principe que les Assassins, les Druzes et d'autres sectaires ismaéliens, se sont, comme on le verra, livrés sans remords aux plus grands crimes.

Les Karmathes.— Les *Karmathes* ou *Carmathes* appartenaient à la secte des Ismaéliens, que l'on pourrait nommer l'école rationaliste de l'Islamisme. *Abdallah* de Syrie en fut le premier chef (890); mais ils tirent leur nom de son disciple *Karmath-Hamdan*. Les Karmathes, outre qu'ils ne voyaient dans le Koran qu'un sens allégorique, prêchaient la communauté des biens et des femmes, rejetaient toute révélation, proscrivaient le jeûne, la prière, l'aumône, et n'imposaient aucun frein aux passions. Divisés en plusieurs armées sous la conduite de différents chefs, ils parcoururent l'Arabie, la Syrie et l'Irak, dévastant, pillant et détruisant tout au nom de l'*Imam inconnu*. En 902, ils assiégèrent Damas. Commandés par *Abou-Taher*, ils prirent, en 929, la Mecque, d'où ils enlevèrent la pierre noire de la Kaaba. Cependant les émirs-al-omrah, de la famille des Bujides, les combattirent avec succès, et la puissance des Karmathes fut anéantie vers la fin du xe siècle.

V. Les *Ghaznévides*, 977-1182.

ALP-TÉCHYN, esclave turk au service d'*Ischak*, fils du khalife Moktader, devint, après la mort de son maître (977), gouverneur du Khorassan, et fonda à Ghaznah la dynastie des *Ghaznévides*, qui se reconnut dès lors tributaire ou vassale des Samanides. SÉBEK-TÉCHYN, gendre d'Alp et successeur de son fils ISCHAK, agrandit son héritage par la conquête, et ravit à *Djeipal*, roi de l'Inde septentrionale, les pays de Peïshawer et de Leingan. Plus puissant que l'émir de Boukhara, *Nouh II* (1), son suzerain, il fut assez généreux, non-seulement pour lui rester fidèle, mais encore pour le secourir dans une révolte. L'émirat du Khorassan récompensa ses services.

MAHMOUD Ier, natif de Ghaznah, qui s'était également distingué sous les ordres de Sébek (994), reçut de Nouh II le gouvernement de Nishabour (Nischapour). Vers ce temps, *Ylek*, souverain du Turkestan, précipita du trône *Abd-el-Mélek*, avant-dernier prince samanide. Un rejeton de cette famille se maintint dans le Khorassan; mais, après sa mort, la province entière tomba sous la domination de Mahmoud, au nom duquel la Khothbah (p. 278) fut désormais récitée. C'est alors qu'il éleva, sur les ruines de plusieurs dynasties provinciales, un empire puissant,

(1) Huitième prince de la dynastie des Samanides (p. 280).

mais de courte durée. Mahmoud est le premier prince musulman qui prit le nom de *Sulthan* (empereur), au lieu de celui d'*Émir* (prince ou commandant), et de *Mélek* ou *Mélik* (roi). Il mourut en 1028.

Fils aîné de Mahmoud, MAS'OUD ne reçut néanmoins en partage que l'Irak persan et le Kharism avec une partie du Khorassan. MOHAMMED, le cadet, hérita du trône du Ghaznah. A cette nouvelle, Mas'oud marcha contre son frère, le battit, lui creva les yeux, et se fit reconnaître sulthan dans tout l'empire ghaznévide. Bientôt le Mekhran tomba sous son pouvoir (1031). Une partie de l'Hindoustan reçut ensuite ses lois; mais, tandis qu'il poussait au loin ses conquêtes, il laissait croître, près du cœur de son empire, une puissance, celle des Turks-Seldjoucides, qui ne tarda pas à devenir formidable. En effet, *Toghrul-Beig*, leur chef, s'empara du Khorassan, tandis que les Indiens secouaient le joug des Ghaznévides, dont la domination fut bientôt restreinte à la Boukharie. Des guerres civiles y éclatèrent, et dans la dernière partie du XII[e] siècle (1150-1182) les princes de Ghor enlevèrent aux Ghaznévides Ghaznah et leurs autres possessions.

II. DYNASTIES AFRICAINES.

I. Les *Édrisites,* 784-973, et les *Aglabites,* 800-907.

Dynastie des Édrisites. — ÉDRIS-BEN-ÉDRIS, arrière-petit-fils d'Ali, gendre de Mahomet, indigné d'obéir à des usurpateurs, quitta l'Arabie, sous le khalifat de Mohamet-al-Mâdhy (784), pour se réfugier dans l'Afrique occidentale, au pays de Zerhoun, où plusieurs tribus le proclamèrent sous le titre d'Imam (p. 281). Son fils, qui portait le même nom, bâtit la ville de Fez, qui devint la capitale d'un État florissant, où la population s'accrut avec rapidité. Grâce à ses talents, il maintint la puissance de son père, l'agrandit et la transmit à sa postérité, qui la posséda près de deux siècles sous le nom d'*Édrisites* (788-973).

Dynastie des Aglabites. — Édris II vivait encore, quand IBRAHIM-BEN-AGLAB, gouverneur de Kairwan, refusa le tribut au khalife de Baghdad, Haroun-al-Raschid, et fonda, l'an 800, dans l'Afrique carthaginoise et la Tripolitane, le royaume des *Aglabites,* dont Tunis devint la capitale, et qui dura de 800 à 907.

II. Les *Thoulounides,* 868, et les *Ikschidides,* 935-968.

A l'époque où la garde turque était toute-puissante à la cour des khalifes, AHMED, fils de Thouloun (Tulun), Turk de nation, se fit souverain de l'Égypte après en avoir été gouverneur; un trésor qu'il découvrit servit d'instrument à son ambition. Il bâtit non loin de l'antique Memphis la ville de Catj, dans laquelle il fixa sa résidence. Bienfaisant et doux envers les pauvres, Ahmed était impitoyable et barbare à l'égard de ceux qui lui donnaient quelque ombrage. Dix-huit mille personnes périrent du supplice pendant les seize années de son règne. Ce prince aimait à faire parade de ses richesses. Lorsque sa petite-fille se rendit à Baghdad auprès de son époux, le khalife *Motaded,* successeur de Motamed, il fit préparer à chaque station de la route une

tente magnifique, comme l'était l'appartement de cette princesse dans le palais de son père. Son petit-fils, HAROUN, périt en défendant son royaume (905), et l'Égypte retourna sous la domination des khalifes.

Pour défendre cette province contre les Fatimites, MAHOMET-AL-IKSCHID, gouverneur de Damas, fut investi, l'an 935, de l'Égypte à titre de fief. La dynastie des *Ikschidides* dura 34 ans. Attaqués à diverses reprises par les Fatimites de Kairwan, ils succombèrent enfin, et l'Égypte devint, en 960, une province du vaste empire de cette dynastie.

III. Les *Fatimites*, 907-1171.

La dynastie des *Fatimites* eut pour fondateur OBEID-ALLAH, imposteur ambitieux, qui se disait issu d'Ismaël, et prétendait descendre de Fatime et d'Ali; de là les noms d'Alides, d'Ismaélites, mais plus particulièrement d'Obéides et de Fatimites, qu'on a donnés aux princes de sa famille. Ce prince, se donnant d'abord pour le Mâhdy du Koran (p.281), parvint à réunir sous sa domination les États des Aglabites et des Édrisites (909), prit le titre d'Émir-al-Moumenin, et, par cette usurpation, devint le premier auteur du grand schisme qui divisa les Musulmans pendant près de trois siècles. Mahdiah, fondée par Obéid, au sud de Tunis, devint la capitale de ses États : ses flottes ravagèrent, à plusieurs reprises, les côtes de la Calabre; il essaya même de reconquérir l'Égypte, mais cette gloire attendait son arrière-petit-fils.

C'était MOEZZ-LEDIN-ALLAH. *Djewhar,* son général, conquit l'Égypte (968). Suivi de quinze cents chameaux qui portaient ses trésors et les ossements de ses pères, Moezz se rendit dans le pays que ses armes venaient de soumettre, et s'établit (972) dans la ville du Kaire (*Al Kahirah*, c'est-à-dire, *la Victorieuse*), fondée par le vainqueur. Plein de douceur, d'aménité, de tolérance, il affermit son pouvoir par l'amour qu'il sut inspirer à ses sujets. Ses lieutenants conquirent la Syrie, Damas, Jérusalem, le mont Sinaï, etc.; de sorte que son empire s'étendait des bords de l'Euphrate aux déserts de Kairwan.

Plus sage que beaucoup d'autres conquérants, Moezz prévit qu'en gardant toutes ses conquêtes, il hâterait la ruine de son empire, et qu'il était impossible de retenir dans l'obéissance des provinces éloignées que la nature, en les plaçant au milieu des déserts, avait destinées à former des États indépendants. Il céda donc quelque chose pour mieux contenir le reste. *Zeiri*, scheikh arabe, avait battu les Zénates ainsi que d'autres tribus berbères, et conquis plusieurs provinces dont il fit hommage au fondateur de la dynastie des Fatimites. Son fils, *Yousouf-Balkin*, ne se montra ni moins dévoué ni moins habile. Il poussa les conquêtes de son père jusqu'au désert de Sshahhrâ (Sahara); mais par sa politique, il reçut de Moezz, à titre de fief héréditaire, la souveraineté de presque toute l'Afrique musulmane. Yousouf établit sa résidence à Tunis, où la dynastie des *Zeirides* (1) se maintint pendant cent soixante-dix ans.

(1) On l'appelle encore dynastie des *Sanhadjides* ou des *Badisides*.

La mystérieuse Égypte ressuscita ses vieilles initiations. Les Fatimites fondèrent au Kaire la loge ou *maison de la sagesse :* immense et ténébreux atelier de fanatisme et de science, de religion et d'athéisme. La seule doctrine certaine de ces protées de l'Islamisme, était l'obéissance pure. Leurs missionnaires pénétraient dans toute l'Asie et jusque dans le palais de Baghdad. La Perse était préparée de longue main à les recevoir. Avant Karmath, avant Mahomet, sous les derniers Sassanides, des sectaires avaient prêché la communauté des biens et des femmes, l'indifférence du juste et de l'injuste.

Cette doctrine ne porta tout son fruit que quand elle fut replacée dans les montagnes de la vieille Perse, vers Casbin. Ce fut d'abord un certain *Hassan-Ben-Sabah-Homaïri,* rejeté des Abbassides et des Fatimites, qui s'empara, l'an 1000, de la forteresse d'Alamut (c'est-à-dire, *repaire des vautours*); il l'appela dans son audace la *demeure de la fortune.* Il y fonda une association dont le fanatisme était le masque, mais dont la secrète pensée semble avoir été la ruine de toute religion. Cette corporation avait, comme la loge du Kaire, ses savants, ses missionnaires ; Alamut était plein de livres et d'instruments de mathématiques ; les arts y étaient cultivés ; les sectaires pénétraient partout sous mille déguisements, comme médecins, astrologues, orfévres, etc. Mais l'art qu'ils exerçaient le plus, c'était l'assassinat. Ces hommes terribles se présentaient un à un pour poignarder un sulthan, un khalife, et se succédaient sans peur, sans découragement, à mesure qu'on les taillait en pièces. On assure que pour leur inspirer ce courage furieux, le chef les fascinait par des breuvages enivrants, tels que celui de l'*Hasschich* (d'où le nom d'*Assassins*), les portait endormis dans des lieux de délices, et leur persuadait ensuite qu'ils avaient goûté les prémices du paradis promis aux hommes dévoués. Sans doute à ces moyens se joignait le vieil héroïsme montagnard, qui a fait de cette contrée le berceau des vieux libérateurs de la Perse, et celui des modernes Wahhabites. Comme à Sparte, les mères se vantaient de leurs fils morts et ne pleuraient que les vivants. Le chef des Assassins prenait pour titre celui de *Scheïkh de la Montagne ;* c'était de même celui des chefs indigènes qui avaient leurs forts sur l'autre versant de la même chaîne. Les Européens l'appelaient le *Vieux de la Montagne.*

Cet Hassan, qui pendant 35 ans ne sortit pas une fois d'Alamut ni deux fois de sa chambre, n'en étendit pas moins sa domination sur la plupart des châteaux et lieux forts des montagnes entre la Caspienne et la Méditerranée. Ses Assassins inspiraient un inexprimable effroi. Les princes, sommés de livrer leurs forteresses, n'osaient ni les céder ni les garder ; ils les démolissaient. Il n'y avait plus de sûreté pour les rois. Chacun d'eux croyait voir à chaque instant du milieu de ses plus fidèles serviteurs s'élancer un meurtrier. Un sulthan qui persécutait les Assassins, voit le matin à son réveil un poignard planté à terre, à deux doigts de sa tête : il leur paya tribut, et les exempta de tout impôt, de tout péage.

Henri, comte de Champagne, ayant fait un voyage dans la petite

Arménie, rendit visite, à son retour, au roi des Assassins, qui le reçut avec les honneurs les plus distingués. Le prince le promena dans tous les lieux de son séjour, et l'ayant conduit à une tour très-élevée, sur chaque créneau de laquelle étaient des hommes vêtus de blanc : *Sans doute*, dit-il à son hôte, *vous n'avez pas de sujets aussi obéissants que les miens*. En même temps il fit un signe, et deux de ces hommes se précipitèrent du haut de la tour et expirèrent à l'instant. Le chef des Assassins ajouta : *Si vous le désirez, au moindre signal de ma part, ceux que vous voyez se précipiteront également.* En se séparant de Henri, non sans lui avoir fait de riches présents, il lui dit : *Si vous avez quelque ennemi qui en veuille à votre couronne, adressez-vous à moi, et je le ferai poignarder par mes serviteurs.*

Sous le règne d'Azis-Billah, successeur de Moezz, le khalifat du Kaire s'augmenta de la Syrie. Hakem, petit-fils de Moezz, parut ensuite : il voulut établir un nouveau culte et s'en faire la divinité. Les excès de son despotisme l'ont rendu célèbre (996-1021). Il se signala par d'extravagantes fantaisies. Les boutiques étaient, d'après ses ordres, éclairées jour et nuit dans les rues du Kaire. On ne pouvait approcher de son palais, sans être mis à mort. Il avait défendu, sous les peines les plus graves, de faire aucune chaussure pour les femmes, voulant les contraindre à ne pas sortir, ou bien à marcher pieds nus. Les chrétiens et les juifs, après avoir été le jouet de ses capricieuses vexations, furent chassés de ses États. Les animaux même éprouvaient les effets de sa cruauté, puisqu'il fit égorger tous les chiens de son royaume. Un assassinat délivra la terre de ce monstre.

C'est sous son khalifat que *Durzi*, l'un des premiers apôtres de la nouvelle religion, fonda la secte mystique des *Durzes* ou *Druzes*, qui subsiste encore, et qui regarde Hakem comme la dernière incarnation de la Divinité. En attendant son retour, ils l'adorent comme un dieu sous la figure d'un veau. Les Druzes sont établis dans le voisinage du mont Liban, et forment une population assez nombreuse.

Mostanser-Billah, petit-fils d'Hakem, aspira, non pas comme son aïeul, à la divinité, mais au khalifat universel. Son règne est le plus long dont il soit fait mention dans les annales arabes (1036-1094). D'abord heureux dans ses démêlés avec *Caïm-Biamrillah*, khalife de Baghdad (p. 275), qui lui contestait l'héritage de Mahomet, il vit ensuite ses États en proie, tant à la famine qu'aux dissensions intérieures. Ses généraux, profitant de sa position critique, s'emparèrent du pouvoir, et tel fut son dénûment, qu'il ne dut la vie qu'aux aumônes d'une femme charitable. Les talents de *Bedr-el-Djémaly*, qui d'esclave s'était élevé par son mérite aux premiers emplois, lui valurent la soumission des tribus révoltées (1064), et même la réunion de Baghdad au Kaire; mais, après sa mort, ces deux khalifats furent de nouveau divisés. Les Turks-Seldjoucides conquirent la Syrie et la Palestine, et dès lors l'autorité des khalifes fatimites fut restreinte à l'Égypte. Ils se maintinrent dans ce dernier pays jusque dans la seconde moitié du XIIe siècle (1171), époque où *Saladin* les en déposséda.

IV. Les *Almoravides*, 1056-1146, et les *Almohades*, 1121-1269.

Ces deux dynasties, qui se succédèrent dans l'ancien royaume de Fez, jouèrent, au XIIe et au XIIIe siècle, un grand rôle dans l'histoire d'Espagne.

Une tribu arabe, émigrée de l'Yémen dans la première moitié du IXe siècle (830), s'était fixée dans les provinces occidentales de l'Afrique. Sous le règne de *Mostanser-Billah*, khalife de Baghdad (1056), ABD-ALLAH-BEN-JASIN prêcha l'islamisme à quelques tribus berbères. Ses sectateurs, qui joignaient le goût des entreprises militaires au zèle religieux, propagèrent la doctrine de leur maître, les armes à la main, sous la conduite d'ABOU-BEKR, fils d'Omar-Lamtouni. Les *Morabeths* ou *Marabouths*, nom que se donna cette secte (1), firent avec succès la guerre aux princes de Fez, de Tanger, de Ceuta, etc. JOUSSOUF-BEN-TASCHFYN, son cousin, commanda les nouveaux sectaires (1070), et fonda dans le désert la dynastie des *Almoravides* et la ville de Marok, dont il fit le siége de sa puissance. La nouvelle ville, dont les rues étaient ombragées de beaux palmiers et rafraîchies par des eaux vives, prit un accroissement rapide. *Youssouf* conquit l'Espagne arabe et combattit avec succès contre les rois d'Aragon et de Castille. Mais au commencement du XIIe siècle (1116), *Touwert* ou *Tomrout* (Mohammed-al-Mâhdy) commença à s'annoncer pour le véritable Mâdhy qui doit paraître à la fin du monde (p. 281). Il débita, d'accord avec *Abd-el-Moumen* de Tlemecen, ses principes sur l'unité de Dieu, d'où vint le nom de ses sectateurs *Al-Mowahedoun* (les Unitaires), plus connus sous le nom d'*Al-Mohades* ou *Almohades*. Chassé de Marok, Tomrout vit s'accroître le nombre de ses partisans, et bientôt sa puissance s'étendit au loin dans l'Afrique avec sa doctrine. Moumen vint attaquer Marok : les Almoravides défendirent avec courage leur capitale; mais la persévérance de Moumen épuisa leurs forces (1146), et le fils de Taschfyn, *Ibrahim*, fut massacré par les vainqueurs avec toute sa famille. Les Almohades, passant alors le détroit de Gibraltar, firent, en 1168, la conquête de l'Espagne musulmane. Leur puissance y dura jusqu'en 1269, époque où elle fut anéantie par de nouvelles dynasties qui se fondèrent tant en Afrique qu'en Espagne.

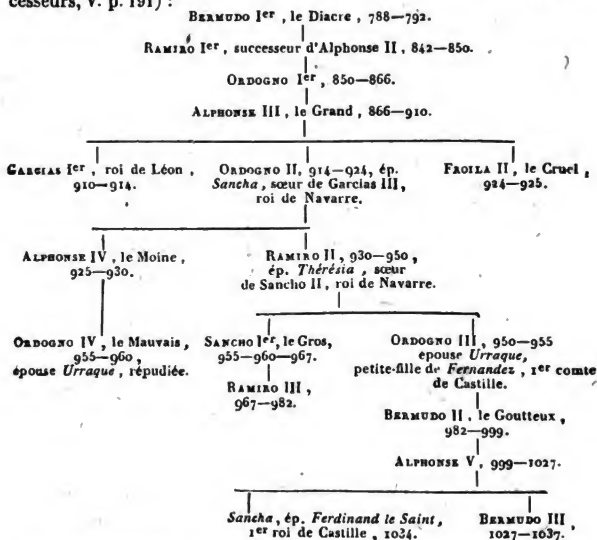
§ 4. — *Histoire de l'Espagne depuis le règne d'El-Hakem Ier et celui d'Alphonse II le Chaste jusqu'à la dissolution du khalifat de Cordoue* (822-1031).

Coup d'œil général. — La première moitié du XIe siècle forme une époque remarquable dans l'histoire d'Espagne : d'une part, fut consolidé le royaume chrétien d'Asturie par

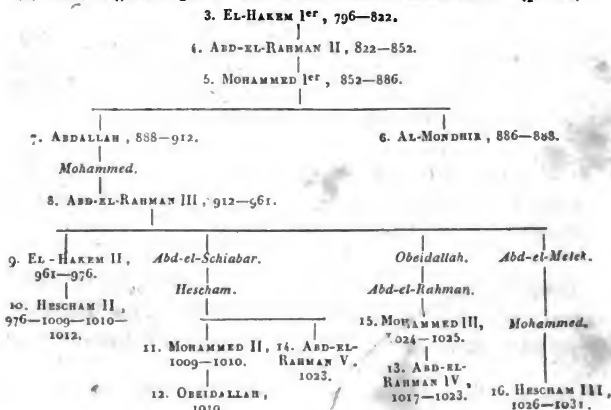
(1) Du mot *Morabethoun*, religieux; d'où *Al-Moravides* (Almoravides).

Alphonse II le Chaste (1), et de l'autre, achevée l'organisation intérieure du khalifat de Cordoue par *El-Hakem Ier* et son fils *Abd-el-Rahman II* (2). Les sciences et les

(1) Voici la généalogie des successeurs d'Alphonse II (pour ses prédécesseurs, v. p. 191) :



(2) Voici la généalogie des successeurs d'Al ou El-Hakem Ier (p. 194) :



lettres commencèrent à fleurir à Cordoue, et l'on y vit s'élever des écoles de philosophie, de droit et de théologie musulmane. Les Juifs, investis de grands priviléges, rivalisaient à cet égard avec les infidèles. On interdit, dans toute l'étendue du khalifat, l'usage du latin et du romain, et la langue arabe y devient la seule langue parlée : la langue latine ne se conserva dans les royaumes chrétiens que comme langue de l'Église. Alliant les armes à la culture des lettres et des arts, les Arabes de l'Espagne ne cessèrent de guerroyer contre les chrétiens des Asturies et de la Marche espagnole. Plus d'une fois les Francs furent expulsés de Barcelone par les Arabes, sur qui cependant ils la reprirent définitivement vers le milieu du IX[e] siècle. Sous le règne d'El-Hakem I[er], les émirs armèrent en course sur les côtes d'Espagne des flottes qui ravagèrent les îles Baléares, la Corse, la Sardaigne, et conquirent Nice et Centumcelles (Civita Vecchia) en Italie. Les vainqueurs revinrent avec de nombreux prisonniers chrétiens, en sorte qu'El-Hakem put déjà former une *garde de Renégats* composée de captifs apostats. Cette garde rendit de grands services aux khalifes et contre les émirs rebelles et contre les chrétiens eux-mêmes.

Principaux événements de cette période.

801-832. *Alphonse II le Chaste* chasse les Arabes de la Biscaye, et les repousse jusqu'au Douro.

850-866. *Ordogno I[er]* fortifie Léon, Tuy, etc., à la faveur des troubles qui affaiblissent le khalifat de Cordoue, et pousse jusqu'à Salamanque.

870. *Alphonse III le Grand* traverse le Douro, repeuple de chrétiens les villes de Lamego, Viseu, Coïmbre.

881. Le même monarque, après de nombreuses victoires, fortifie Oviédo, et fait de Burgos un rempart contre les peuples de l'Est.

903. Il s'avance jusqu'au Tage et menace Tolède.

913. *Ordogno II*, après des courses victorieuses sur le territoire mahométan, fortifie Léon, et fait de cette ville sa résidence (royaume de Léon).

932. *Ramiro II* prend Madrid et menace Tolède.

938-950. Grandes batailles de Simancas et de Talavera, gagnées par Ramiro II, roi de Léon, et *Fernand Gonçalez*, comte de Castille, contre les Musulmans espagnols et africains. Plus de 100,000 infidèles périssent dans ces deux batailles.

993-1002. *Almanzor*, ministre des derniers khalifes.

Ramiro Ier et Abd-el-Rahman II. — Alphonse II le Chaste, qui n'avait point d'enfants, transporta la couronne à RAMIRO Ier (842), fils de Bermudo Ier le Diacre, et dès cette époque le principe de l'hérédité royale paraît être adopté chez les Visigoths. Sous son règne, les *Normands* abordèrent pour la première fois en Espagne par les côtes de la Galice (843). Ramiro Ier les attaqua et leur prit sept navires avec tout le butin qu'ils avaient fait. Une autre flotte normande entra la même année dans le Tage et brûla Lisbonne; de là les pirates se rendirent sur les côtes des Algarves et détruisirent Cadix. L'année suivante ils remontèrent le Guadalquivir et pénétrèrent jusqu'à Séville. Une armée arabe, qui vint au secours de cette place, fut complétement défaite après un combat de trois jours. La ville fut prise et pillée. ABD-EL-RAHMAN II EL-MOUZZAFER (le Victorieux), successeur d'El-Hakem Ier, prit alors des mesures énergiques pour combattre ces formidables ennemis : il fit construire un grand nombre de navires qu'il envoya stationner dans les embouchures des fleuves, et dès lors les incursions normandes ne se renouvelèrent que très-rarement.

Abd-el-Rahman II fut moins heureux contre Ramiro Ier, qui remporta sur les infidèles la sanglante bataille de Clavijo près de Calahorra (847). L'apôtre saint Jacques, disent les traditions nationales, monté sur un cheval blanc, se mit lui-même à la tête des chrétiens et les conduisit contre les ennemis. Aussi le roi imposa-t-il à tous les propriétaires d'un arpent ou d'un vignoble l'obligation de payer à saint Jacques de Compostelle une rétribution annuelle en grains ou en vins.

Ordogno Ier et Alphonse III le Grand ; — Mohammed Ier, Al-Mondhir et Abdallah. — La mort du khalife Abd-el-Rahman II (852) fut le signal d'une longue série de guerres civiles, de révoltes et de désordres dans le khalifat de Cordoue. MOHAMMED Ier, son fils et son successeur, perdit la moitié de son royaume par la rébellion du renégat *Muza-ben-Zeyad*, wali de Saragosse. Muza conquit Tudela, Huesca, Tolède, et combattit avec succès d'un

côté contre le khalife de Cordoue, et de l'autre, contre les chrétiens des Asturies et les Francs de Barcelone. Attaqué par ORDOGNO Ier, successeur de Ramiro Ier, il périt dans une bataille (857). Le vainqueur fit refleurir les lois des Visigoths. Les temps héroïques des Espagnols commencent à cette époque : l'ambition et la soif de la gloire, jointes au zèle religieux, développèrent chez eux toutes les vertus militaires et politiques. Animés par leur pieuse ferveur, les chevaliers chrétiens, que les arts de la paix n'avaient pas amollis, acquirent une grande supériorité sur les Arabes.

En effet, ALPHONSE III LE GRAND, successeur d'Ordogno Ier, repoussa les Musulmans et garantit les frontières de son royaume par un grand nombre de forteresses qu'il établit sur les bords du Douro. Il conquit le nord du Portugal, Braga, Coïmbre, passa le Tage et s'avança toujours victorieux jusqu'à Mérida (881). Mohammed Ier ne résista que faiblement aux chrétiens, occupé qu'il était ailleurs par les révoltes des émirs. La plus dangereuse pour le khalifat de Cordoue fut celle d'*Omar-ben-Hafsoun*, Berbère de basse origine, qui s'empara de Saragosse et s'y déclara indépendant (866). Attaqué par *Al-Mondhir*, auquel son père Mohammed avait confié la conduite des troupes, il se réfugia dans la Navarre, auprès de *Garcias II* (881). De là survint entre le khalife et le roi des Asturies une paix qui dura dix-sept ans.

Mohammed Ier mourut en 886; son fils AL-MONDHIR eut à combattre *Caleb-ben-Hafsoun*, fils d'Omar, qui prit Saragosse, Huesca, et vainquit le khalife à la sanglante bataille de Tolède (888). Al-Mondhir y périt, et son frère ABDALLAH, qui lui succéda, eut peine à faire respecter son autorité dans la province de Cordoue. Caleb-ben-Hafsoun, maître de tout le nord du khalifat, attaqua les Asturies; mais il perdit contre Alphonse III la bataille de Zamora (901), et, comme par reconnaissance, Abdallah conclut une alliance avec le monarque chrétien. Cette alliance mécontenta les Musulmans, et les émirs de Valence, de Murcie, de Jaën et de plusieurs autres provinces reconnurent l'autorité d'Hafsoun.

Garcias Ier, Ordogno II, Froila II, Alphonse IV, Ramiro II, Ordogno III, Sancho Ier et Ordogno IV; — Abd-el-Rahman III. — Le khalifat allait passer entre les mains d'Hafsoun, lorsque la mort d'Abdallah changea la face des affaires (912). ABD-EL-RAHMAN III, son petit-fils qui lui succéda, prime tous les khalifes ommyades de Cordoue. Son règne, qui dura 50 ans, est la période la plus brillante de la domination arabe en Espagne. A peine âgé de 22 ans, il se mit lui-même à la tête de quelques troupes fidèles, et combattit avec tant de succès contre Hafsoun et les autres rebelles, qu'il les réduisit en six ans (918). Caleb-ben-Hafsoun périt dans la lutte, et ses fils se soumirent au khalife. Abd-el-Rahman proclama alors la *guerre sainte* contre les chrétiens.

GARCIAS Ier avait remplacé, l'an 910, son père Alphonse III le Grand sur le trône des Asturies. Sur ces entrefaites, *Sancho II Abarca*, prince basque, rendit la Navarre indépendante, prit le titre de roi (1) et ravit l'Aragon aux Musulmans (905). A la même époque un troisième État chrétien se forma dans la *Marche d'Espagne*, ou *comté de Barcelone*, sous *Wilfrid Ier*, qui en fut le premier comte héréditaire.

Garcias Ier n'avait été reconnu comme roi qu'à Léon, dans la Castille et en Biscaye; ses frères *Ordogno* et *Froïla* se firent reconnaître, l'un dans la Galice et le nord du Portugal, l'autre dans les Asturies. Mais Garcias mourut (914) : ORDOGNO II prit le titre de roi de Léon et força son frère à la soumission. Le nouveau monarque porta ses armes jusqu'au Tage, et déjà il projetait de marcher sur Cordoue (917), lorsque le khalife envahit le royaume de Léon avec toutes les forces réunies de son empire. Cette guerre, où brillèrent Sancho II et *Garcias III* de Navarre, se prolongea avec des succès divers jusqu'à la mort d'Ordogno II (924). Les troubles de Léon et les guerres d'Afrique interrompirent pour quelque temps les hostilités entre les chrétiens et les musulmans d'Espagne. Appelé par les

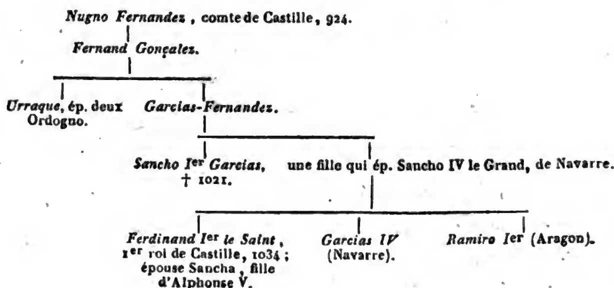
(1) Les trois premiers rois de Navarre sont : *Sancho II Abarca*, 905-920; *Garcias III*, 920-967: *Sancho III le Grand*, 967-1034.

princes édrisites de Fez (930) contre *Obeidallah*, fondateur de la dynastie des Fatimites à Kairwan (p. 284), Abd-el-Rahman III, au lieu d'agir en allié, y parut en conquérant, s'empara de Fez sur les troupes d'Obeidallah, et se fit reconnaître dans le Maghreb (la Maurétanie). Les Édrisites s'unirent alors avec leurs anciens ennemis, et ce ne fut que vers la fin de son règne qu'Abd-el-Rahman parvint à maintenir une portion de la Maurétanie sous l'autorité du khalifat.

FROILA II ne fit guère que paraître sur le trône (924-5) pour y mériter le surnom de *Cruel*. Son neveu ALPHONSE IV, fils d'Ordogno II, lui succéda; mais il abdiqua bientôt, et cédant la couronne à son frère RAMIRO II, il se retira, l'an 927, dans un couvent (d'où son surnom de *Moine*): en 928, il voulut reprendre le sceptre; mais il tomba entre les mains de son frère, qui lui fit crever les yeux. Pour faire oublier cette cruauté, Ramiro II recommença contre les Musulmans la guerre, qu'il fit avec succès: il conquit et dévasta le pays jusqu'au Tage (934), remporta près de Simancas une victoire brillante sur les 150,000 hommes d'Abd-el-Rahman III (938), et couronna son règne par celle de Talavera (950).

Après le court règne d'ORDOGNO III (950-5), fils de Ramiro II, des troubles nouveaux éclatèrent dans le royaume de Léon par l'ambition de *Fernand Gonçalez* (1), comte de la Castille, province enlevée aux Musulmans, et

(1) Voici la généalogie de Fernand:



que ses nombreux châteaux forts (*castillos*) rendaient fort importante. Fernand, dont la fille *Urraque* avait épousé successivement ORDOGNO III et ORDOGNO IV, détrôna SANCHO Ier LE GROS, frère de son premier gendre, et plaça sur le trône le second, au nom duquel il gouverna; mais Abd-el-Rahman III rétablit Sancho à Léon, et Fernand se retira dans la Castille dont il est regardé comme premier souverain (960).

Abd-el-Rahman III, malgré les longues guerres qu'il eut à soutenir, protégea les sciences et les arts; c'est lui qui fonda la première école de médecine qui ait existé en Europe depuis la chute de l'empire romain. Le premier des khalifes d'Espagne, il avait pris le nom d'*Imam* et celui d'*Emir-al-Moumenin* (Commandeur des Croyants) qui avaient appartenu exclusivement aux khalifes de Baghdad (p. 281, 274 et s.). Les écrivains chrétiens ont travesti les mots d'Émir-al-Moumenin en *Miramolin*, titre par lequel ils désignent Abd-el-Rahman III et ses successeurs. Ce prince travailla pendant les 50 années de son règne à l'embellissement de sa résidence et de ses jardins. Parmi ses maisons de plaisance, il affectionnait surtout *Zehra* qu'il avait construite avec une magnificence extraordinaire. Les Arabes décrivent ce château comme un palais enchanté. Ces mêmes historiens, grands exagérateurs, prétendent que Cordoue renfermait à cette époque 213,000 maisons et 85,000 boutiques, 600 mosquées, 900 bains publics, 70 bibliothèques et 17 grands établissements pour l'instruction de la jeunesse. Abd-el-Rahman III mourut en 961 à l'âge de 72 ans, laissant le trône à son fils El-Hakem II. A ses obsèques, le peuple de Cordoue s'écria: *Notre père n'est plus, son glaive est rompu, le glaive de l'Islam; il n'existe plus celui qui était le soutien de la faiblesse, la terreur de l'ambition et de l'arrogance.* Ses contemporains l'avaient surnommé *Annasir-Ledin-Allah*, c'est-à-dire, Défenseur de la foi divine.

Ramiro III, Bermudo II, Alphonse V, Bermudo III; — El-Hakem II, Hescham II, Hescham III. — EL-HAKEM II, fils et successeur d'Abd-el-Rahman III, entre-

tint la bonne intelligence avec ses voisins, les souverains de Léon, de Castille et d'Aragon, en même temps qu'il défendit avec succès ses possessions d'Afrique. Après lui (975), le khalifat marcha vers sa ruine, et les khalifes ne furent plus que des espèces de rois fainéants, sous la tutelle de leurs *vizirs* ou premiers ministres. Le premier et le plus célèbre fut *Mohammed-al-Manzor*, qui soutint l'honneur des armes musulmanes tant en Espagne qu'en Afrique. Profitant d'une guerre civile survenue dans le royaume des Asturies après la mort de RAMIRO III (982), Al-Manzor envahit ce pays, détruisit la ville de Léon (984), et contraignit les chrétiens à se réfugier dans leurs montagnes. L'année suivante, il s'empara de Barcelone dont il obligea le comte *Borel*, deuxième successeur de Wilfrid, à se retirer en France. Puis il se tourna contre la Navarre, dont le roi SANCHO chercha un asile dans les Pyrénées (986). Quelques années après (989), il envahit la Galice, ruina Coïmbre et Saint-Jacques de Compostelle, fit prisonnier Garcias Fernandez de Castille dans une sanglante bataille livrée sur les bords du Douro (995), et, pour achever la destruction des chrétiens, marcha avec une armée nombreuse vers les montagnes asturiennes, leur dernier refuge; mais les chrétiens réunis, Léonais, Castillans, Navarrais, le vainquirent, l'an 1002, à Calacanazor, village de l'extrême Castille; Al-Manzor alla mourir à Médina-Celi de ses nombreuses blessures qu'il ne voulut point laisser panser.

Abd-el-Melek, fils d'Al-Manzor, lui succéda dans la dignité de vizir, et poursuivit la guerre contre les chrétiens, sans pouvoir les empêcher de rétablir leur domination jusqu'au Douro. A sa mort (1008), son frère *Abd-el-Rahman* obtint du khalife HESCHAM II d'être désigné comme son successeur. Cet acte provoqua, de la part des walis, une vive opposition. *Mohammed-Al-Mâhdi* détrôna Hescham II, dont les États devinrent la proie de divers usurpateurs, et l'an 1031, HESCHAM III termina, par sa déposition, la série des khalifes espagnols. Leur dépouille forma neuf royaumes :

1010 Royaumes de Murcie et de Badajoz.
1013 Royaume de Grenade.
1014 Royaume de Saragosse.
1015 Royaume de Majorque.
1021 Royaume de Valence.
1023 Royaume de Séville.
1026 Royaume de Tolède.
1031 Royaume de Cordoue.

Rétablissement et progrès des royaumes chrétiens. — Les expéditions et les victoires d'Al-Manzor avaient changé les royaumes chrétiens en déserts. SANCHO LE GRAND releva celui de Navarre; SANCHO Ier GARCIAS de Castille, régent de Léon sous la minorité d'ALPHONSE V, son neveu, reconquit son comté sur les Arabes, et le recouvrit de forteresses. Alphonse V rebâtit Léon, sa résidence, et releva de ses ruines la Zamora du Douro. Son fils, BERMUDO III (1027), soumit à son pouvoir le comté de Castille, dont le dernier comte, GARCIAS SANCHEZ, fils de Sancho Ier, avait succombé dans une rébellion des grands (1028). Le roi de Navarre, jaloux de cette réunion, déclara la guerre au roi de Léon (1034); mais la médiation des évêques amena la paix entre les deux monarques : on stipula dans le traité que *Ferdinand*, deuxième fils de Sancho le Grand, roi de Navarre, épouserait *Sancha*, sœur de Bermudo III, et qu'il serait investi de la souveraineté de la Castille avec le titre de roi. Sancho le Grand prit le titre de *roi de Pampelune*, et garda jusqu'à sa mort (1034) une espèce de suprématie sur les autres États chrétiens. De ses quatre fils, GARCIAS IV, en qualité d'aîné, obtint la Navarre, la Biscaye et la province de Rioja, sur la rive droite de l'Èbre; le second, FERDINAND, déjà roi de Castille, réunit le royaume de Léon après la mort de Bermudo III, son beau-frère (1037); le troisième, GONÇALO, eut le royaume de Sobrarve ou de Ribagorça, au pied des Pyrénées; au quatrième, RAMIRO, échut l'Aragon. Le royaume de Gonçalo s'éteignit avec lui (1035), en sorte qu'outre les neuf États musulmans, l'Espagne comprenait ceux de *Navarre*, de *Castille* avec *Léon*, d'*Aragon*, et en outre le *comté de Barcelone*, nommé encore la *Catalogne*, où Borel laissa le pouvoir, au commence-

ment du XIe siècle, à son fils *Raymond*. Le comté de Barcelone s'était déclaré indépendant de la France à l'avénement des Capétiens (987).

CHAPITRE IV.

Histoire de l'Occident depuis le rétablissement de l'empire de Charlemagne par Othon le Grand et l'avénement des Capétiens au trône de France, jusqu'à l'avénement de Grégoire VII au pontificat, 962-987-1073.

---

§ 1er. — *Histoire de la France sous les trois premiers rois de la dynastie capétienne* (987-1060).

ROIS DE FRANCE : ***Hugues Capet***, 987-996; ***Robert***, 996-1031; ***Henri Ier***, 1031-1060; ***Philippe Ier***, 1060-1108.

Coup d'œil général. — Une heureuse usurpation devait réparer en France les suites funestes de toutes les autres. Elle avait enlevé le trône à une dynastie dégradée pour l'asseoir sur une base nouvelle et impérissable. Dans cette mémorable révolution, tout se réduisit, dit Montesquieu, à deux événements : la famille régnante changea, et la couronne fut assimilée à un grand fief; mais cette union, en rompant l'équilibre féodal et en mettant hors de tutelle la royauté désormais héréditaire, prépara un nouvel ordre de choses. Hugues Capet avait commencé à reconstituer la monarchie; il laissa à ses descendants le soin d'achever ce grand ouvrage en livrant à la féodalité un long combat suivi de la victoire, et en recomposant la classe des hommes libres qui avait été engloutie dans le naufrage de la royauté : par là, le gouvernement politique fut peu à peu substitué au gouvernement féodal.

Hugues Capet, 987-996. — HUGUES CAPET, pour se concilier les seigneurs, leur accorda l'hérédité des fiefs qui

pouvaient revenir à la couronne après leur mort. Le clergé recouvra ses richesses et sa puissance ; Hugues Capet se démit, en sa faveur, des abbayes opulentes qu'il tenait de son père. Enfin, l'adresse et la force achevèrent ce qu'avaient commencé le mérite, la naissance et la libéralité.

Voulant assurer la couronne à son fils *Robert,* Hugues Capet s'empressa de le faire sacrer (988), et donna un exemple de prévoyance qui devait être imité par ses successeurs. Cependant le prince *Charles,* oncle de Louis V et duc de la basse Lorraine, après avoir hésité un an et mis dans ses intérêts son beau-père *Herbert,* comte de Troyes ; *Arnoul,* comte de Flandre ; *Eudes,* comte de Blois ; et *Guillaume IV Fier à Bras*, duc d'Aquitaine, entreprit de faire valoir les droits de sa naissance. Le prêtre *Arnoul*, fils naturel du roi Lothaire, lui livra la ville de Laon ; et s'il reçut de Hugues Capet l'archevêché de Reims, ce fut pour ouvrir à son frère les portes de cette ville (989). Mais la trahison fit bientôt perdre à Charles ce qu'il devait à la trahison. *Ascelin,* évêque de Laon, fit tomber le prétendant entre les mains de son heureux rival, et Charles alla terminer sa vie dans une tour d'Orléans (992). De ses trois fils, deux furent enlevés au monde à leur naissance. *Otton,* le troisième, dernier rejeton direct de Charlemagne, remplaça son père dans le duché de basse Lorraine, n'éleva sur la France aucune prétention, et mourut sans postérité mâle. Les grands vassaux, qui s'étaient déclarés pour Charles, rendirent hommage au nouveau monarque, à l'exception de quelques seigneurs d'outre-Loire. Arnoul fut remplacé par le savant *Gerbert,* ancien précepteur d'*Othon III,* petit-fils d'Othon le Grand, et qui avait rempli les mêmes fonctions près de Robert, fils de Hugues Capet. Déposé quelque temps après par le pape *Jean XV*, Gerbert, par la fermeté de son bienfaiteur, n'en conserva pas moins sa dignité nouvelle, et, par la protection d'Othon III, il devint successivement archevêque de Ravenne, et pape, sous le nom de *Sylvestre II.* Hugues Capet mourut à Paris en 996.

Robert le Pieux, 996-1031. — L'autorité de Hugues Capet ne s'était guère étendue au delà des limites du duché de France, et les vassaux immédiats de la couronne avaient conservé leur indépendance. Le même état de choses dura sous ROBERT LE PIEUX, que son père Hugues avait, de son vivant, fait reconnaître comme son successeur. Robert se distingua par une piété sincère et de vastes connaissances; mais il manquait d'énergie, et il ne sut pas même faire respecter son autorité par les seigneurs du duché de France, où les comtes *Foulques* d'Anjou et *Eudes* ou *Odon II* de Blois se firent une guerre acharnée de dix ans. Une autre guerre éclata à l'occasion du duché de Bourgogne.

Henri de France, oncle paternel de Robert et successeur de son frère *Otton* dans le duché de Bourgogne (965), avait réuni le comté de même nom à ce fief, par son mariage avec *Gerberge*. Il mourut sans enfants (1002). Le droit du plus proche et la foi féodale attribuaient son héritage au roi de France, son neveu et son suzerain. Toutefois, *Otte-Guillaume*, fils de Gerberge, éleva sur le duché des prétentions dont Robert ne triompha qu'après six ans de lutte (1008). Sept ans après, il investit de cette province *Henri Ier*, son fils, qui devait y renoncer après son avénement à la couronne.

Sur ces entrefaites, la vie de Robert fut troublée par une affaire domestique. Robert avait épousé, contre les canons de l'Église (1), *Berthe de Bourgogne*, veuve d'Eudes ou Odon II, comte de Blois. *Grégoire V*, marchant sur les traces de Nicolas Ier (p. 229), le somma de la répudier, sous peine d'excommunication. Retenu par la tendresse conjugale, Robert ne se pressa point d'obéir; mais l'interdit prononcé contre le royaume effraya tellement les esprits, que le roi, craignant avec raison une révolte générale, renvoya Berthe, épousa *Constance*, fille de *Guillaume* de Toulouse, et se donna un tyran au lieu d'une compagne. Cette reine causa, l'an 1025, une révolte

(1) Ils étendaient les empêchements du mariage jusqu'au sixième degré. Or Robert était parent de Berthe au quatrième.

des fils contre leur père. Après la mort de son fils aîné *Hugues,* que Robert le Pieux avait fait reconnaître comme son successeur, Constance voulut ménager la succession à *Robert,* le plus jeune et le plus chéri de ses fils; mais les grands y mirent obstacle, et reconnurent *Henri,* son second fils, comme héritier de la couronne. Toutefois la reine ne cessa d'intriguer, au point que Henri et Robert prirent les armes, et ne les déposèrent que peu de temps avant la mort de Robert le Pieux (1031). Au milieu de ces désordres, *Guillaume V le Grand,* duc d'Aquitaine, *Richard II,* duc de Normandie, et *Baudoin IV,* comte de Flandre, accrurent considérablement leurs domaines, en sorte qu'ils traitaient avec le roi de France plutôt en alliés qu'en vassaux.

Le règne de Robert fut marqué par un événement unique dans l'histoire. C'était une croyance universelle au moyen âge que le monde devait finir avec l'an 1000 de l'Incarnation. Cette crainte du jugement dernier s'accrut dans les calamités qui précédèrent ou suivirent de près, disette, famine, peste. Ces excessives misères brisèrent les cœurs et leur rendirent un peu de douceur et de piété. C'est alors que l'Église obtint ce qu'on appela la *Paix*, et, plus tard, la *Trêve de Dieu* (1). L'Église aussi pouvait seule calmer les remords. On apportait en foule, on mettait sur l'autel des donations de terres, de maisons, de serfs. Mais le plus souvent, tout cela ne rassurait point les hommes. Ils aspiraient à quitter l'épée, le baudrier, tous les signes de la milice du siècle; ils se réfugiaient parmi les moines; et, sous leur habit, ils leur demandaient dans leur couvent une toute petite place où se cacher.

Cependant l'an 1000 passa; « et en témoignage de cette « époque, dit Glaber, dans presque tout l'univers, surtout « dans l'Italie et dans les Gaules, les basiliques des églises « furent renouvelées, quoique la plupart fussent encore

(1) Ce furent les évêques et les abbés de France, ayant à leur tête l'abbé *Odilon de Clugny*, qui proposèrent l'institution de la *Trêve de Dieu*, afin d'assurer aux agriculteurs et aux commerçants au moins quatre jours de tranquillité dans chaque semaine, et en outre de maintenir la paix pendant les temps spécialement consacrés aux exercices de piété.

« assez belles pour n'en avoir nul besoin. Et cependant les « peuples chrétiens semblaient rivaliser à qui élèverait les « plus magnifiques. On eût dit que le monde se secouait « et dépouillait sa vieillesse, pour revêtir la robe blanche « des églises. »

Henri Ier, 1031-1060. — Après la mort de *Robert le Pieux*, Constance, qui haïssait HENRI Ier, lui suscita pour concurrent *Robert*, frère de ce prince; mais Henri, aidé de *Robert II*, fils et successeur de Richard II, duc de Normandie, défit son frère à Villeneuve-Saint-George, et lui donna le duché de Bourgogne, possédé par ses descendants jusqu'en 1361. *Eudes*, autre frère du roi, paya sa révolte par la captivité.

Cependant *Guillaume*, fils naturel de Robert II le Diable, avait été reçu comme duc de Normandie (1044). Henri Ier, reconnaissant des secours qu'il avait obtenus de son père, l'aida d'abord à se mettre en possession du duché; mais, à la reprise des hostilités, il changea de bannière, et, vaincu près de Mortemer, il fut forcé de faire la paix avec son vassal (1054).

Dans cet intervalle, Henri Ier avait épousé (1051) *Anne de Russie*, fille du grand-duc *Iaroslaf* (p. 246); mariage d'où naquirent deux fils, *Philippe*, qui succéda à son père, et *Hugues*, qui devint comte de Vermandois, puis comte de Valois, du chef de sa femme *Adélaïde*.

Philippe Ier, 1060. — Peu de temps avant sa mort, Henri Ier, du consentement des évêques, des abbés et des seigneurs, s'associa Philippe. On couronna le jeune prince, sous la tutelle de *Baudoin V*, comte de Flandre. Le tuteur trahit ses devoirs envers son pupille, en favorisant l'entreprise du Normand Guillaume, son gendre, sur la couronne d'Angleterre (1066).

Après la mort de Baudoin V, PHILIPPE Ier, tombé entre les mains de mauvais conseillers et de courtisans corrompus, se plongea dans une vie oisive et déréglée. Pour se procurer de l'argent, il confisqua les biens de l'Église et vendit aux plus offrants les dignités d'abbés, ainsi que les siéges épiscopaux, et il en fût résulté pour la France une

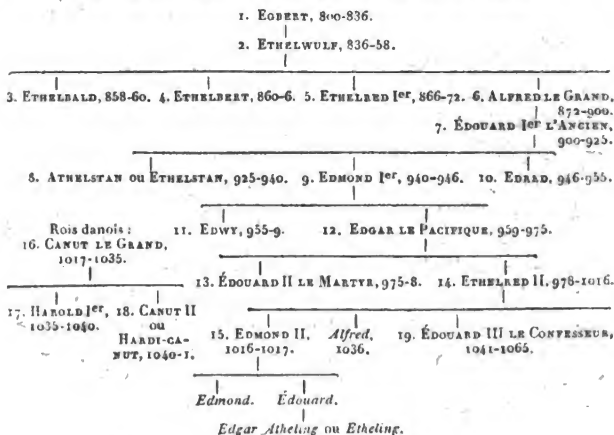
entière dissolution, sans l'énergique intervention du pape *Grégoire VII*, qui sauva non-seulement la France, mais encore tout l'Occident.

§ 2.—*Histoire de l'Angleterre, depuis le commencement du neuvième siècle ou l'avénement d'Egbert, jusqu'à la conquête de ce pays par Guillaume Ier, duc de Normandie* (800–1066).

Réunion de l'heptarchie anglo-saxonne en un seul royaume par Egbert, 800-827.—Par l'invasion des Anglo-Saxons, la Grande-Bretagne s'était divisée en deux parties bien distinctes : la partie *anglo-saxonne* ou germaine, et la partie *bretonne* ou celtique. Chacune d'elles se subdivisait en plusieurs États ou royaumes indépendants, et ce ne fut qu'au commencement du IXe siècle qu'EGBERT (1), roi de *Wessex*, soumit les autres princes anglo-saxons à son pouvoir, et jeta ainsi les fondements de la monarchie anglaise.

Egbert, petit-fils d'*Ina* (p. 110) et dernier rejeton vivant des sept dynasties primitives de l'Heptarchie, parvint

(1) Voici la généalogie des rois anglo-saxons et des rois danois de l'Angleterre, depuis Egbert jusqu'à la conquête de Guillaume :



au trône vers l'an 800, malgré les ambitieux qui prétendaient l'en écarter. Élevé à la cour de Charlemagne, il avait fait sous ce grand monarque l'apprentissage de la politique et de la guerre. A la faveur des guerres civiles suscitées et des intrigues ourdies pour la possession des autres trônes, le roi de Wessex déposséda tour à tour tous les usurpateurs. Egbert mérita le surnom de *Grand*, pour avoir ainsi réuni ces petites principautés en un seul État, qui fut appelé dès lors *Angleterre*. Ainsi finit l'Heptarchie anglo-saxonne, un peu moins de quatre cents ans après son établissement.

Cette révolution, dont les grandes qualités d'Egbert pouvaient tirer d'heureux résultats, fut neutralisée par une invasion de pirates danois. Ces barbares étaient de même origine que les Anglo-Saxons; mais en présence d'une religion différente et d'intérêts opposés, on oublia la communauté d'extraction. La première apparition des Danois en Angleterre remonte à l'année 787, et depuis cette époque ils n'avaient cessé d'infester les côtes orientales de l'île. Egbert était sorti victorieux de la grande lutte d'unité, lorsqu'il reçut avis de la nouvelle tentative des pirates. Méprisant de tels ennemis, il les attaqua sans prudence et fut défait; mais il répara ce revers par plusieurs victoires, et les pirates n'osèrent plus reparaître jusqu'à sa mort (836).

Ethelwulf et ses trois fils aînés, 836-872. — ETHELWULF, fils et successeur d'Egbert, eut aussi à combattre les Danois, qui vinrent brûler Londres et Cantorbéry; mais ce prince se montra digne de son père, et les défit à la sanglante bataille d'Okeley (852). Pour remercier Dieu du succès de ses armes, il se rendit à Rome, pendant le pontificat de *Léon IV*, et soumit chaque famille de ses sujets à payer au pape un schilling (1), tribut qui, par la suite, fut appelé le *denier de Saint-Pierre*. En passant par la France, il y épousa en secondes noces *Judith*, fille de Charles le Chauve (855). Ce mariage

(1) Le schilling vaut à peu près 1 fr. 23 c.

mécontenta ses fils, et il fut obligé de céder à l'aîné d'entre eux l'O. de son royaume (858), et la même année il mourut dans le couvent où il s'était retiré.

Le règne d'Ethelbald, son fils et son successeur (858-860), ne fut signalé que par les crimes et les vices de ce prince. Ethelbert, son frère (860-866), quoique rempli de bravoure et de prudence, ne put parvenir à repousser les Danois, qui prirent leurs quartiers d'hiver à Nottingham. Toutefois, *Regnar Lodbrog*, un de leurs chefs, fut pris et mis à mort d'une manière cruelle. Les fils du *roi de mer* revinrent, pour le venger, avec une flotte nombreuse, et s'emparèrent d'York, dont Ethelred Ier, autre fils d'Ethelwulf, ne put les chasser. Le Danois *Gothrun* prit même le nom de roi d'Est-Anglie. Il était réservé au quatrième fils d'Ethelwulf de retarder pour un siècle le succès de l'invasion danoise.

Alfred le Grand, 872-900. — Alfred avait 22 ans quand il succéda à ses frères (871). Deux fois, dans son enfance, il avait été à Rome; mais il n'avait été instruit dans les lettres ni en Angleterre ni sur le continent. Ce qui lui en inspira le goût, ce furent les ballades des anciens bardes anglo-saxons, que sa belle-mère, Judith de France, aimait à chanter. Plus tard il se fit instruire dans la langue latine. Ce fut aussi sa belle-mère qui cultiva son talent pour la musique. Le royaume d'Angleterre était sur le penchant de sa ruine. Les Danois portaient partout la terreur et la mort. Il marcha contre eux; mais la fortune trahit son courage. Les Anglais, découragés par les dévastations continuelles des Northmans, se réfugièrent, en grand nombre, dans le pays de Galles et sur le continent. Obligé de céder à sa mauvaise étoile, Alfred déposa les marques de la dignité royale pour revêtir l'habit d'un paysan, et trouva un asile dans la cabane d'un vacher, qu'il servit comme valet. La tradition rapporte qu'un jour qu'il était assis près du feu, occupé à nettoyer des armes, la femme de son maître, qui n'était pas dans le secret, obligée de s'absenter quelques instants, lui recommanda d'avoir soin de ses

gâteaux ; les trouvant, après son retour, brûlés par la négligence de ce valet, elle lui dit qu'elle voyait bien qu'il était plus propre à manger des gâteaux qu'à les faire cuire.

Au bout de quelques mois, Alfred, ayant rencontré quelques-uns de ses compagnons d'armes, se retira dans une petite île, d'où il tombait sur des partis ennemis qui marchaient isolés. Pendant cette retraite du roi, le comte *Oddun* de Devonshire était assiégé au château de Kinwith. Ce seigneur, dans une sortie heureuse, s'empara de la bannière des Danois, nommée *Réafan* (corbeau), que les trois filles de Regnar Lodbrog, renommées pour leurs sortiléges, avaient tissée; pendant le travail, leurs chansons magiques lui avaient communiqué un charme particulier qui le rendait le palladium auquel était attaché le salut de la nation. Ce corbeau déployait les ailes quand les Danois devaient vaincre, et restait immobile quand un malheur les menaçait.

Ce léger succès des siens rendit Alfred à la lutte : il rejoignit la petite armée victorieuse ; mais voulant connaître d'une manière précise les forces ennemies, il reprit le costume de berger, et, pourvu d'une harpe, il s'introduisit comme musicien dans le camp des Danois. Les Northmans, croyant la nation soumise, n'étaient point sur leurs gardes. Alfred fondit sur eux à l'improviste, et la victoire de Devon lui rendit, avec les États qu'il avait hérités de ses frères, ceux que leurs défaites avaient livrés aux étrangers (878). Gothrun et plusieurs autres chefs danois du Northumberland et de l'Est-Anglie le reconnurent pour souverain et se convertirent au christianisme.

Alfred comptait lui-même 56 batailles ou combats auxquels il avait assisté. Ce prince, qui se montra guerrier toutes les fois qu'il s'agissait de la défense du pays, aimait à déposer le glaive pour gouverner avec le sceptre, cherchant sa récréation dans les livres et les travaux littéraires. Son temps était divisé en trois parties égales, qu'au défaut d'une horloge il mesurait en brûlant des cierges d'égale longueur et d'égale épaisseur. Six de ces bougies successivement allumées brûlaient pendant 24 heures. Chaque

point correspondait à la 72e partie de la journée ou à 20 minutes. Un tiers des 24 heures était donné à la nourriture, au sommeil et aux exercices du corps, un tiers aux affaires, et le 3e tiers aux études.

Redevenu paisible possesseur de l'Angleterre, Alfred répara les désastres de la guerre. Des lois fermes et rigoureuses réprimèrent partout le brigandage : la police et la justice furent administrées avec autant de sagesse que d'équité (1). Londres fortifiée devint la capitale et l'arsenal maritime du royaume. Les navires construits dans son port servirent soit à la défense des côtes, soit aux besoins du commerce. Les arts, les belles-lettres, les sciences, furent encouragés par un prince qui les cultivait lui-même. Des écoles se fondèrent partout; les savants étrangers y répandirent des lumières, et le clergé les accueillit avec empressement. Alfred mourut l'an 900 avec le surnom mérité de *Grand*.

Édouard Ier l'Ancien et Athelstan (900–940). — ÉDOUARD Ier L'ANCIEN, son fils, qui lui succéda (900-925), prit le titre de *roi d'Angleterre*, qu'ont porté tous ses successeurs. ATHELSTAN ou ETHELSTAN (925–940), fils aîné d'Édouard, reprit la Northumbrie aux Danois après la mort de *Sightric*, qui s'en était emparé; *Anlaff* ou *Olaf*, fils de ce dernier, qui, à la tête d'une forte armée, voulut ressaisir le trône paternel, fut vaincu à la sanglante bataille de *Burnan-Burgh*, appelée par les vainqueurs le *Jour du grand combat* (937). Avec la prépondérance sur l'île de Bretagne, Athelstan acquit de l'influence sur le continent. Trois princes, destinés à jouer un rôle important dans les affaires de l'Europe, furent élevés sous sa protection : *Haco le Bon*, fils de Harald-Haarfager, roi de Norwége, *Alain* de Bretagne, fils d'Alain le Grand, et *Louis IV d'Outre-Mer*, fils d'Ogine (Edgève, Ogive), sa sœur et femme de Charles le Simple. Ces trois pupilles lui durent d'entrer ou de rentrer en possession de l'héritage de leurs

(1) Alfred renouvela la division du royaume en comtés (County, Shire), en centuries (Hundred) et en décuries (Decennary).

pères. Il mourut en 940, regretté de ses sujets non moins qu'admiré des nations voisines.

Edmond Ier, Edred, Edwy et Edgar, 940-975. — EDMOND Ier et EDRED, tous deux frères d'Athelstan, lui succédèrent l'un après l'autre dans l'ordre de leur âge. Sous leur règne, les Danois renouvelèrent leurs descentes sur les côtes d'Angleterre, et trouvèrent un appui dans leurs compatriotes de la Northumbrie. Pour mettre fin à ces attaques, Edred confia l'administration de ce pays à un seigneur qui prit le titre de *comte de Northumberland* (952).

Les invasions danoises avaient fatalement influé sur les mœurs du peuple qui, par la destruction de nombreux couvents, ne recevait plus aucune instruction : la discipline du clergé s'était relâchée, et le célibat ecclésiastique n'existait presque plus que de nom. Affligé de ces désordres, *Dunstan*, abbé de Glastonbury, non moins distingué par ses vertus que par ses connaissances, tenta d'y remédier d'une manière efficace. Edred le seconda d'abord; mais à la mort de ce prince (955), EDWY, son successeur, prince violent et corrompu, força Dunstan à quitter le pays. Dunstan se réfugia chez le comte *Arnoul de Flandre*, et ne revint dans sa patrie qu'après la mort du persécuteur, qui laissa le trône à son frère EDGAR LE PACIFIQUE (959). Dunstan, qui devint archevêque de Cantorbéry, s'occupa dès lors à régénérer le clergé et le peuple. Il releva les monastères, rétablit le célibat ecclésiastique dans toute sa rigueur, et ajouta au clergé séculier l'utile institution des chanoines. Edgar fit jouir ses sujets d'une longue paix qui lui valut le surnom de *Pacifique* (959-975). Ce n'est point par faiblesse ou par amour des plaisirs qu'il évita la guerre (1) : une armée se tenait toujours prête à marcher contre le premier agresseur; et, sans être obligé de tirer le glaive, il contraignit les souverains d'Irlande, de Galles et de l'île de Man à lui jurer fidélité.

Édouard II, Ethelred II et Edmond II, 975-1017.—

(1) Il n'eut à combattre que les loups, dont il purgea tout à fait l'Angleterre.

ÉDOUARD II le MARTYR (975-978) dut ce surnom à la manière tragique dont il finit ses jours. Sa belle-mère, *Elfride*, le fit assassiner à la chasse, et le fils de cette princesse sanguinaire, ETHELRED II, recueillit innocemment le fruit du crime de sa mère; mais aussi la paix intérieure, cimentée par les victoires d'Alfred le Grand, cessa tout à coup, et les Danois reparurent, comme des instruments de la vengeance divine.

Le succès d'une première descente engagea les rois de Norwége et de Danemark, *Olaf* et *Séweyn* (Suénon), à tenter la conquête de l'Angleterre; mais l'or des vaincus désarma les vainqueurs, et la paix (1001) fut le prix de l'impôt *Danegeld* (argent des Danois).

Un grand nombre de Danois s'établirent en Angleterre, et vécurent indistinctement avec les Anglais. Ethelred II, par une politique qui caractérise les princes faibles, donna des ordres pour les faire tous massacrer le *jour de la Saint-Brice* (13 novembre 1002) : cette nouvelle lâcheté valut à l'Angleterre de nouveaux malheurs. Séweyn reparut avec une armée considérable, battit Ethelred II en plusieurs rencontres, le força de se réfugier auprès de *Richard II*, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur *Emma*, et se fit proclamer lui-même roi d'Angleterre (1013).

A la mort de Séweyn (1014), EDMOND II, fils d'Ethelred, que sa bravoure héroïque fit surnommer *Côte-dè-Fer*, disputa valeureusement l'empire à *Canut*, fils du Danois. Plusieurs batailles n'ayant produit aucun résultat décisif, les deux princes furent forcés de traiter ensemble et de partager le royaume. Canut prit les provinces du nord; Edmond eut celles du sud; mais il survécut peu de temps à ce traité (1017).

Canut le Grand, 1017-1035.— Le règne de CANUT LE GRAND fait époque dans l'histoire du Nord. Ce prince, successeur de son frère *Harald* au trône de Danemark, conquit la Norwége, et réunit ainsi trois couronnes sur sa tête. En détruisant le paganisme en Danemark (1031), il arrêta les expéditions maritimes et les pirateries des Danois et des Normands, qui, renonçant à leur vie de pil-

lage et d'aventures, entrèrent dans les premières idées de civilisation. En Angleterre, Canut le Grand, pour consolider sa conquête, se fit reconnaître roi de toute l'Angleterre dans une assemblée composée de Danois et de Saxons. Par son mariage avec la veuve d'Ethelred II, il se concilia les vaincus et désarma le duc de Normandie. Les lois d'Alfred, si chères aux Anglais, furent remises en vigueur : les deux nations, admises aux mêmes faveurs, ne firent plus qu'un seul peuple ; le comte saxon *Godwin*, prince populaire et guerrier, épousa la fille du nouveau monarque, et l'Angleterre vécut heureuse jusqu'à la mort de Canut (1035). Canut fit un voyage à Rome. Pendant son séjour (1027), où il assista au couronnement de l'empereur *Conrad II*, il obtint pour le commerce anglais l'immunité des impôts dont il était frappé en Italie et en Allemagne, et rétablit l'école anglo-saxonne fondée à Rome par ses prédécesseurs.

On cite de Canut un trait fort remarquable. Un jour qu'il se promenait avec ses courtisans sur le bord de la mer, ceux-ci, comme c'est la coutume, lui donnèrent à l'envi de grands éloges ; ils exaltèrent ses conquêtes, et, regardant l'immense étendue de l'Océan, ils lui dirent qu'il en était le souverain, ainsi que de la terre. Le conquérant, qui ne manquait pas de jugement, voulut se moquer de ses flatteurs, et leur montrer qu'il n'était pas dupe de leurs flagorneries. Il ôta son manteau, le plia et s'assit dessus. Comme c'était précisément le temps du flux de la mer, il dit à cet élément : *Tu vois ton maître devant toi, sois attentif à ce qu'il te commande ; je t'ordonne de retenir tes flots, afin qu'ils ne mouillent pas mes pieds.* Ceux qui étaient présents s'imaginèrent que le prince perdait la tête. Les vagues s'avançaient par gradation ; le monarque restait immobile et chacun attendait le dénoûment de cette scène. L'eau de la mer parvint jusqu'à ses pieds, qu'elle trempa sans respect. Le roi se leva aussitôt, et regardant ses courtisans : *Vous voyez*, leur dit-il, *comme je suis maître de la mer, et comme elle m'obéit.*

Harold Ier et Canut II, **1035-1041.** — Canut laissa en mourant trois royaumes et trois fils. Les deux cadets, *Hardi-Canut* et *Séweyn*, obtinrent, l'un le Danemark, et l'autre la Norwége. HAROLD ou HARALD Ier, surnommé *Pied de Lièvre*, l'aîné, régna sur l'Angleterre avec tant d'injustice et de cruauté qu'il allait être déposé, lorsque la mort en délivra le pays (1039). HARDI-CANUT ou CANUT II, son frère, le remplaça sur le trône, à la grande joie du peuple; mais cette joie fut courte. Les violences de ce prince lui firent perdre bientôt l'affection des Anglais, et un impôt extraordinaire acheva de les révolter : heureusement son règne dura peu ; il mourut des excès auxquels il s'était livré aux noces d'un seigneur saxon (1041).

Édouard III le Confesseur, 1041-1065.—Harold et Canut II venaient de rendre odieuse la domination danoise. Les Anglais, résolus de remettre sur le trône les princes de la ligne saxonne, rappelèrent ÉDOUARD III LE CONFESSEUR, fils d'Ethelred II. Ce prince, dont la jeunesse s'était passée chez les Normands, montra pour eux beaucoup de prédilection, importa dans son île leur langage et leurs coutumes, leur prodigua les charges civiles et les dignités ecclésiastiques : c'était leur livrer d'avance l'Angleterre. Dès lors se forma un parti opposé aux étrangers, et partout eurent lieu des révoltes. *Godwin* et ses deux fils, *Séweyn* et *Harold*, chefs du parti indigène, et qui d'abord avaient été chassés d'Angleterre (1052), y revinrent les armes à la main, et forcèrent Édouard III de congédier ses conseillers normands (1053). Godwin mourut peu de temps après, et le roi rappela de la Hongrie, où il avait vécu depuis la mort de son père, *Édouard*, fils d'EDMOND Côte-de-Fer, et le déclara son successeur au trône ; mais l'exilé mourut dans la même année, ne laissant qu'un fils en bas âge, *Edgar*, surnommé *Etheling* ou prince royal. Harold, fils de Godwin, reprit alors son influence et ne tendit à rien moins qu'à la couronne.

Édouard mourut sans enfants en 1065. Deux princes se mirent sur les rangs, *Harold*, fils du comte Godwin, et *Guillaume le Bâtard*, fils de Robert, duc de Normandie.

Le premier se fit reconnaître par les grands de la nation; le second appuya ses prétentions sur un testament supposé d'Édouard ; mais, fort de la sanction donnée par le Saint-Siége à son entreprise, il attira sous ses drapeaux une foule d'intrépides aventuriers, réunit une flotte de trois mille vaisseaux, une armée de soixante mille hommes, partit de Saint-Valery (30 septembre 1066), et débarqua sans obstacle à Pevensey, sur la côte de Sussex.

Le succès de Guillaume était presque certain. Les Saxons étaient divisés. Le frère même de Harold avait appelé les Normands, puis les Danois, qui en effet attaquèrent l'Angleterre par le Nord, tandis que Guillaume l'envahissait par le Midi. La brusque attaque des Danois fut aisément repoussée par Harold, qui les tailla en pièces.

Il en était occupé lorsque Guillaume débarqua. Il revint enfin avec des troupes victorieuses, mais fatiguées, diminuées, et, dit-on, mécontentes de la parcimonie avec laquelle il avait partagé le butin. Lui-même était blessé. Les deux rivaux se rencontrèrent près d'Hastings.

Le combat s'engagea à l'aurore et dura jusqu'à la nuit. Les deux concurrents firent des prodiges de valeur. Enfin Harold tomba percé d'une flèche. Les Anglais, découragés, cédèrent, et la victoire demeura aux Normands. Sur la colline où la vieille Angleterre avait péri avec le dernier roi saxon, Guillaume bâtit une belle et riche abbaye, l'*abbaye de la Bataille,* selon le vœu qu'il avait fait à saint Martin, patron des soldats de la Gaule. On y lisait naguère encore les noms des conquérants, gravés sur des tables : c'est le livre d'or de la noblesse d'Angleterre. Guillaume se fit couronner roi d'Angleterre, à Londres, et une nouvelle ère commença pour ce pays avec l'avénement d'une dynastie normande.

§ 3. — *Histoire des États scandinaves ou royaumes du Nord depuis leur origine jusqu'au XIIe siècle.*

Coup d'œil général. — Les Danois, les Suédois et les Norwégiens n'étaient pour ainsi dire qu'un seul peuple,

avec des chefs différents, tantôt indépendants, tantôt subordonnés à un chef suprême. C'étaient chez tous les mêmes usages, le même état social, les mêmes vicissitudes de religion et de politique. Ces bandes redoutables d'*Hommes du Nord* qui, pendant deux siècles, sillonnèrent l'Océan et désolèrent l'Europe, sortaient de la famille scandinavique. Enfin leur origine commune se perd dans les mêmes fables mythologiques, et leur histoire réelle ne commence que vers le IXe siècle de l'ère chrétienne.

Odin, les Runes et les Sagas. — Les Finois habitaient la presqu'île scandinavique, lorsqu'ils furent refoulés au nord-est par les Goths, antérieurement à l'ère chrétienne. Le Scythe *Odin*, leur chef, devint à la fois le conquérant, le législateur et la divinité des peuples septentrionaux. Parmi les connaissances dont le Nord s'est cru redevable à ce héros fabuleux, il faut citer surtout l'*écriture runique*. La signification du mot *Run* paraît avoir été mystère ou sortilége opéré soit par incantation, soit par des signes magiques gravés sur un corps quelconque. On l'employa ensuite pour désigner des lettres ou des caractères alphabétiques, gravés sur des planchettes ou sur des rouleaux de bois bien lissés. L'alphabet runique a tant de ressemblance avec ceux des Grecs et des Romains, qu'on ne peut douter qu'ils n'aient la même origine asiatique ou phénicienne; ce qui le distingue des deux autres, c'est le manque de quelques caractères, comme *g, p, e,* et la forme droite et roide qui lui est propre. C'est en caractères runiques qu'ont été conservés les Sagas (chants historiques), rédigés depuis le XIe siècle sous le nom d'*Edda*, de *Wilkinga-saga* et de *Hervarar-saga*.

Les trois fils d'Odin se partagèrent son empire. SKIOLD, son fils aîné, passe pour la tige des premiers rois de Danemark.

Danemark. —Vers la fin du VIIIe siècle, on trouve le Danemark se divisant en petits États, sous l'autorité de différents chefs qui reconnaissaient la suprématie d'un roi. Au IXe siècle, sous le règne de HARDI-CANUT ou HARD-KNUT, c'est-à-dire Knut le Fort ou le Brave (824-855), un de ces

petits princes, rétabli par la protection de *Louis le Débonnaire,* attira dans ses domaines le missionnaire *saint Anschaire*, et prépara la conversion des Scandinaves au christianisme. En 845, les premières églises furent bâties à Sleswig et Ripa. Mais à la fin du siècle, GORM-L'ANCIEN, roi de Leire (Lethra) dans l'île de Seeland, soumit ou chassa les petits chefs du Jutland, et proscrivit la religion nouvelle; l'idolâtrie, un instant menacée, reprit son empire. Pour prévenir le ressentiment de l'empereur d'Allemagne, Gorm souleva les Slaves-Obotrites du Mecklembourg et envahit la Saxe (931); mais il fut défait et repoussé. Un de ses fils, HARALD II, surnommé *Blaatand* (aux dents bleues), reprit le projet de son père sur le N. de l'Allemagne. Vaincu par *Othon le Grand* (965), il fut forcé d'embrasser le christianisme et de faire baptiser son fils *Swen* ou *Séweyn* (Suénon), à qui l'empereur servit de parrain. Dès qu'il crut avoir réparé ses pertes, il jeta le masque et renouvela les persécutions contre les chrétiens. Il en fut puni par son propre fils SÉWEYN Ier, qui, du reste, imita bientôt son père et se montra aussi zélé païen que guerrier infatigable. Avec *Olaf Trygvason,* roi de Norwége, il fit une descente dans la Grande-Bretagne, qu'il ne quitta qu'après avoir reçu d'*Ethelred II* une forte somme d'argent (994); puis s'alliant avec *Olav Skaut-Koning,* roi de Suède (1000), il dirigea ses armes sur la Norwége, qu'il conquit et partagea avec son associé. Le massacre de Saint-Brice (1002) rappela Séweyn en Angleterre, où il se fit reconnaître roi. Ses deux fils lui succédèrent, *Harald* en Danemark, et *Canut Ier le Grand* en Angleterre (p. 308).

Maître du Danemark après la mort de son frère (1017), Canut le Grand commença pour ce pays une nouvelle ère. Devenu chrétien en Angleterre, Canut abolit en Danemark le paganisme, multiplia les évêchés et les monastères, entoura son trône d'une noblesse héréditaire, organisa une administration et fit battre monnaie. Une guerre heureuse, en 1030, le rendit maître de la Norwége. A sa mort (1035), il laissa trois royaumes à ses trois fils. HARDI-CANUT, d'abord roi de Danemark, monta sur le trône

d'Angleterre après la mort de son frère *Harold* (Harald); mais il mourut sans postérité, et le Danemark fut conquis par *Magnus Ier*, roi de Norwége, qui avait détrôné *Swen* ou *Séweyn*, fils de Canut le Grand (1042). Le vainqueur mit à la tête du royaume danois un neveu de ce même Canut, *Swen* ou *Séweyn Esthrithson* (1), avec le titre de *jarl* ou comte. Celui-ci ne tarda pas à se saisir du pouvoir, et fonda, l'an 1044, sous le nom de Séweyn III, une nouvelle dynastie qui posséda le trône danois jusqu'au milieu du xve siècle (2). Séweyn III acheva d'organiser le Danemark sous les rapports ecclésiastique et politique; mais il tenta vainement de conquérir l'Angleterre où l'avaient appelé les Anglo-Saxons révoltés contre *Guillaume le Conquérant* (1070), et mourut en 1076, laissant 9 fils, dont 5 lui succédèrent dans l'espace d'un demi-siècle.

Norwége. — Au milieu des nuages qui couvrent jusqu'à la fin du ixe siècle les traditions de la Norwége, on voit surgir un roi très-puissant, Harald, surnommé *Haarfager*, c'est-à-dire aux beaux cheveux, fils d'un certain *Halsdan le Noir* (863-933), et qui appartenait à la race *divine* des *Ynglings*, descendants d''Odin. Avec un habile et fidèle général, nommé *Guttorm*, Harald soumit les îles Shetland, les Orcades, les Feroër, les Hébrides, subjugua les petits chefs qui jusqu'alors étaient restés à peu près indépendants, et leur substitua des officiers nommés *jarls* (iarls, éarls, éorls) ou comtes. C'est alors qu'émigrèrent un grand nombre de braves, contraints d'aller tenter la fortune en pays étranger, et notamment le célèbre *Hrolf* ou *Rollon* (p. 251). Après un règne de 70 ans, Harald, en partageant ses États entre ses fils, causa des troubles qui durèrent un siècle. Éric, l'aîné d'entre eux (3), succéda d'a-

(1) C'est-à-dire, fils d'*Esthrith*, sœur de Canut le Grand.

(2) Voici les noms des premiers rois de cette dynastie : *Swen* ou *Seveyn III*, 1044 ; et après lui successivement ses cinq fils : *Harald III*, 1076 ; *S. Canut II*, 1080 ; *Olav III*, 1086 ; *Éric Ier Eyegod*, 1095 ; *Niels*, 1103-1134.

(3) Voici les noms des premiers rois de Norwége : *Harald Ier*, 863 ; *Éric Ier*, 933 ; *Hakon* (Haco) ou *Haquin Ier le Bon*, 936 ; *Harald II Grafeld*, 950 ; *Haquin II*, 962 ; *Olav Ier Trygvason* (*Olaf*, *Olof* ou *Olaüs*), 994 ; *Suénon* ou *Swen*, *Séweyn*, roi de Danemark, 1000 ; *Éric II*, 1014 ; *Olav II le*

bord à son père; mais son despotisme le fit détrôner par son frère **Hakon** ou **Haquin I**er **le Bon** (936). Celui-ci s'efforça d'introduire le christianisme en Norwége; le parti païen, composé des seigneurs qui considéraient le paganisme comme un garant de leurs priviléges, lui opposa *Harald*, fils d'Éric qui s'était réfugié en Danemark. Hakon le vainquit deux fois; mais il mourut d'une blessure (950). **Harald II**, qui lui succéda, rétablit le paganisme, et les troubles n'en devinrent que plus violents. Il périt dans une bataille contre plusieurs seigneurs rebelles qui déférèrent la couronne à l'un d'entre eux, **Hakon** ou **Haquin II** (962). Celui-ci la garda jusqu'en 994, époque à laquelle il fut obligé de la céder à un descendant d'Harald Haarfager, **Olav I**er **Trygvason**.

L'avénement de ce prince commença une nouvelle ère pour la Norwége: chrétien zélé, il parvint à convertir une grande partie de la nation; mais attaqué et vaincu par deux rois alliés, *Séweyn I*er de Danemark et *Olav II* de Suède, il se précipita dans les flots pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Les vainqueurs se partagèrent la Norwége, qu'ils firent gouverner par des seigneurs indigènes. Cependant *Olav* ou *Olaüs II le Saint*, petit-fils d'Harald, rétablit l'indépendance norwégienne (1018), pendant que Canut le Grand restait en Angleterre pour y affermir sa puissance. Olav II détruisit entièrement le paganisme en Norwége, établit à Drontheim sa cour et son administration, et envoya des colonies jusqu'au Groënland (1). Enfin, il mourut dans une guerre contre Canut

Saint, 1018; *Suénon II*, de Danemark, 1030; *Magnus I*er *le Bon*, 1036; *Harald III Hardrade*, 1047; *Magnus II* et *Olav III*, 1066; *Olav III*, seul, 1069; *Magnus III*, 1087-1103.

(1) Les Norwégiens découvrirent en 870 et peuplèrent l'Islande, qu'ils nommèrent d'abord *Seelande*. *Ingulf* y fonda une colonie qui fut régie par des lois sages et gouvernée par 12 juges appelés *laghmans*. Plus d'un siècle après (982) l'Islandais *Éric* découvrit une côte couverte de glace, ce qui lui fit nommer le pays *Groënland* (terre gelée). *Leif*, son fils, y introduisit le christianisme. Il découvrit au sud de ce pays une contrée arrosée par des fleuves riches en saumons, et couverte d'une espèce de blé sauvage et d'une plante dont les fruits ressemblaient à des raisins. Leif nomma ce pays *Winland;* on n'y établit pas de colonie; mais en 1121 un évêque groënlandais le visita. Le jour le plus court

le Grand, qui réunit de nouveau la Norwége au Danemark (1030), sous le gouvernement de son fils Séweyn ou Suénon. L'occupation étrangère ne dura que 6 ans. Magnus Ier, fils de S. Olav, revint en 1036 de la Russie où il s'était réfugié, se fit reconnaître roi de Norwége, et conquit même sur Suénon (1042) le Danemark, qu'il ne garda que deux ans. Comme il ne laissa point d'enfants, il fut remplacé sur le trône, en 1047, par son oncle Harald III surnommé *Hardrade* ou le Dur, qui trouva la mort, en 1066, dans une expédition contre *Harold II* d'Angleterre, fils de Godwin (p. 310). On lui doit la fondation de *Christiania*, qui devint bientôt la capitale de la Norwége. Sous ses deux fils, Magnus II et Olav III, qui régnèrent ensemble, le commerce norwégien prit une extension considérable. Olav III bâtit Bergen, éleva beaucoup d'églises dans les différentes provinces, acheva ainsi la civilisation de la Norwége, et entretint des relations intimes avec le grand pape *Grégoire VII*. Il eut Magnus III pour successeur (1087).

Suède. — L'histoire primitive de la Suède nous est encore moins connue que celle de la Norwége et du Danemark. A une époque qu'on ne peut fixer, les Goths s'y mêlèrent à la population indigène, à laquelle ils donnèrent leurs mœurs et leur langage. Cet élément gothique imprima aux Suédois un caractère qui les distingue des Norwégiens et des Danois.

Niorder, second fils d'Odin, fut la tige des *Ynglings* en Suède; Sigurd fonda plus tard une nouvelle dynastie (740). Rien de plus fameux dans l'histoire fabuleuse du Nord, que la guerre qui s'éleva entre Sigurd et *Harald* de Danemark, son oncle, et la bataille de Bravalla qui la

y avait huit heures; ce qui indique le 49e degré de latitude, qui répond à celle d'un district situé sur la rive méridionale du Saint-Laurent, nommé *Gaspé*, et habité jadis par une tribu d'indigènes adorateurs du soleil. A l'arrivée des missionnaires chrétiens, une partie de cette peuplade vénérait la croix, et conservait le souvenir d'un saint homme qui avait fait connaître ce signe à leurs ancêtres, qu'il avait guéris d'une maladie contagieuse. Si ce saint homme était l'évêque groënlandais de 1121, et si Gaspé est le Winland de Leif, l'Amérique aurait été découverte près de 5 siècles avant Christophe Colomb.

termina. Le souvenir en a été conservé par le poëte *Starkother* qui assista au combat, et d'après lui, par *Saxo Grammaticus*. Harald mourut de la mort des héros, et Sigurd régna en Suède et en Danemark.

Après Sigurd, la Suède reconnut la domination de son fils Regnar Lodbrog, le *Roland* du Nord, le héros des anciens chants populaires. Les derniers rois de cette dynastie, convertis au christianisme et favorables à la religion, commencèrent à prendre le titre de *rois de Suède*, au lieu de celui de *rois d'Upsala* (Upsal), porté par leurs ancêtres, parce que Upsala était le principal sanctuaire de l'idolâtrie. Du reste, il paraît que la Suède ne fut réunie sous un même sceptre que par Éric (860-855), dont la domination s'étendit sur le *Finnland*, la *Courlande* et l'*Esthonie* (1). Biœrn, son fils, qui régna 50 ans (885-985), laissa le trône à ses deux fils Éric II et Olav Ier, qui l'occupèrent ensemble jusqu'en 964. Éric II vainquit son neveu *Styrbiœrn*, fils d'Olav, et fit, contre la Norwége et le Danemark, des guerres heureuses qui lui valurent le surnom de *Segersal*, ou le Victorieux.

Olav II, fils et successeur d'Éric II (993), surnommé *Skaut-Koning* ou le Roi au giron, se fit chrétien. Le pieux évêque anglais *Siegfrid* ou *Sigefroi*, qui l'avait baptisé, devint l'apôtre des Suédois. Allié avec le roi Séweyn de Danemark, Olav II conquit la Norwége, qu'ils se divisèrent. Néanmoins, en 1022, il fut forcé de partager son trône héréditaire avec son fils Jacques Anund; il mourut deux ans après. Le jeune roi, qui se distinguait par une grande piété, travailla sans relâche à la conversion du peuple, dont il se fit aimer par sa justice. Mort sans enfants (1052), il eut pour successeur son frère Emund, avec lequel s'éteignit la dynastie d'Éric Ier (1057).

La population était alors divisée en deux races hostiles, les Suédois proprement dits attachés en général aux anciennes mœurs, et les Goths, presque tous convertis au

(1) Dynastie d'Éric : *Éric Ier*, 860; *Biœrn*, 885; *Éric II* et son frère *Olav Ier*, 935; *Olav II Skaut-Koning*, 993; *Jacques Anund*, 1024; *Émund le Vieux*, 1052-1057.

christianisme et à la civilisation. En 1057, ces derniers obtinrent la prépondérance dans une élection, et portèrent au trône STENKILL, comte de Westro-Gothie, gendre d'Anund et parent de la famille royale par sa grand'mère. L'avénement de Stenkill eut les suites les plus importantes pour la Suède (1). Le gouvernement passa des Suédois aux Goths, et de là naquit une longue série de guerres civiles. La famille de Stenkill s'étant éteinte au commencement du XII[e] siècle, la Suède fut divisée en deux royaumes, celui des Suédois, au N., et celui des Goths, au S.

La guerre éclata dès la mort de Stenkill (1066); un certain HAKON, surnommé le *Roux*, se saisit du pouvoir, qu'il garda 13 ans. En 1080, INGE ou INGEMUND I[er] et HALSDAN, fils de Stenkill, remontèrent sur le trône et l'occupèrent ensemble; mais Inge ayant proscrit le culte païen, les Suédois donnèrent la couronne à SWEN ou SÉWEYN, son beau-frère, qui la souilla par une apostasie. Swen périt trois ans après dans une guerre contre Inge, qui rétablit son autorité sur toute la Suède. A sa mort, les guerres recommencèrent sous PHILIPPE et INGEMUND II, fils d'Halsdan, qui régnèrent l'un après l'autre, et le paganisme ne disparut entièrement de la Suède que vers la fin du XII[e] siècle.

§ 4. — *Histoire de l'empire d'Occident, depuis Othon I[er] le Grand jusqu'au règne de Henri IV* (962-1073).

I. EMPIRE.

Coup d'œil général. — Par le couronnement d'Othon le Grand à Rome, l'empire chrétien, fondé par Charlemagne et renversé sous ses successeurs, se trouva de nouveau rétabli. Cet empire, il est vrai, n'embrassait plus toute la chrétienté d'Occident, puisque des royaumes indépendants s'étaient formés en France, en Espagne, en Angleterre et dans la Scandinavie; toutefois, le rétablissement de l'Empire, tout réduit qu'il fût, exerça sur la civilisation euro-

(1) Dynastie de Stenkill : *Stenkill*, 1057; (*Hakon le Roux*, 1066); *Inge* ou *Ingemund I[er]* et *Halsdan*, 1079; *Philippe*, 1110; *Ingemund II*, 1118-1129.

péenne une puissante influence, en plaçant, d'une part, les empereurs à la tête des princes chrétiens, qui se ralliaient autour du Saint-Siége, leur centre commun, et d'autre part, en donnant, par l'unité, plus de force à l'action sociale de l'Église.

Sous un autre point de vue, le concile assemblé à Rome avait concédé à Othon et à ses successeurs le droit dangereux de gouverner l'Italie, de commander à Rome, et de disposer en quelque sorte du Saint-Siége, en qualité d'empereurs et de patrices, d'investir les seigneurs ecclésiastiques de leurs principautés temporelles, enfin d'annuler toutes les élections épiscopales faites sans leur consentement. Ainsi fut établie comme une loi fondamentale qui assurait au roi élu en Allemagne, le titre d'empereur, la royauté en Italie, le domaine souverain de la ville de Rome, et une suprématie abusive sur la puissance religieuse. Cette révolution constitua ce qu'on a appelé depuis, en style de chancellerie, le *saint-empire-romain-germanique*.

Othon Ier le Grand, depuis son couronnement jusqu'à sa mort, 962-973. — Cette suprématie périlleuse des empereurs s'établit sans la participation des souverains pontifes. Le pape *Jean XII*, effrayé de la puissance d'Othon Ier qu'il n'avait pas crue si formidable, lui suscita partout des ennemis. L'empereur, instruit de ses menées, revint vers Rome où le pape avait introduit *Adalbert*, et mit le siége devant la ville. Le pontife s'enfuit avec le fils de Bérenger. Aussitôt le peuple romain ouvrit les portes à l'empereur, et lui promit de ne reconnaître à l'avenir aucun pape qui n'eût préalablement obtenu l'approbation impériale. Othon convoqua une assemblée d'évêques et de barons, qui déposèrent Jean XII; *Léon VIII*, qui n'était pas même dans les ordres, fut élu en sa place, et l'empereur confirma son élection.

Le pape déposé parvint cependant à se faire un parti considérable, avec lequel il attaqua les Allemands et les força d'abandonner Rome; mais le triomphe de Jean XII fut de courte durée. Othon parut une seconde fois devant la ville, et la força par la famine à se rendre : *Tant*

que cette épée, dit-il, *restera entre mes mains ou entre celles de l'un des miens*, *vous respecterez le pape Léon.* Telle est l'origine du droit de patronage que les rois des Allemands exercèrent dans la suite sur l'église de Rome.

A la mort de Jean XII, *Benoît V* avait été canoniquement élu par la saine partie du peuple. Othon l'emmena avec lui au delà des Alpes, et lui assigna Hambourg pour lieu d'exil. Bérenger, tombé entre les mains de l'empereur, fut également relégué hors d'Italie (965). Avant de retourner en Allemagne, Othon, comme pour faire oublier ses abus de pouvoir, diminua la puissance des ducs, comtes et autres seigneurs lombards, afin d'augmenter les priviléges des évêques, auxquels il accorda l'exemption de la juridiction séculière. Plusieurs villes obtinrent les mêmes prérogatives, et c'est de là que date la puissance des villes lombardes, telles que Parme, Crémone, Bologne, Côme, Florence, Milan, etc.

Les troubles qui signalèrent à Rome l'élection du pape *Jean XIII*, et les menées des seigneurs lombards ralliés au parti d'Adalbert, forcèrent Othon le Grand de faire une nouvelle expédition en Italie (967). A son arrivée, tout rentra dans l'ordre; cependant, pour étouffer tous les germes de nouvelles dissensions, il résolut de conquérir la Pouille, qui reconnaissait encore l'autorité des empereurs byzantins. Arrêté dans ce projet, il voulut s'en assurer l'exécution par un mariage, et il envoya demander à l'empereur *Nicéphore II Phocas*, pour *Othon II*, son fils, la main de la princesse *Théophanie*, belle-fille du prince grec, avec la Pouille pour dot. L'évêque *Liutprand*, de Pavie, historien, fut chargé de négocier cette union.

Un refus injurieux alluma entre les deux empires une guerre qui cessa bientôt par la mort de Nicéphore. *Zimiscès*, son successeur, tout en se taisant sur la question de la dot, consentit à l'union proposée (972): Théophanie, devenue l'épouse d'Othon II, introduisit à la cour allemande l'étiquette de la cour byzantine, et les savants qu'elle amena avec elle en Allemagne contribuèrent à ranimer en Europe l'amour des lettres. Othon Ier mourut l'année sui-

vante, après un règne glorieux qui lui mérita le surnom de *Grand* (973).

Othon le Grand eut pour maxime d'accroître la puissance temporelle du clergé allemand, afin de l'opposer comme contre-poids à celle des grands feudataires. Les principautés ecclésiastiques, nécessairement électives, devinrent considérables, et le titre d'archichancelier de l'Empire fut attaché à l'archiépiscopat de Mayence. Diverses institutions contre-balancèrent les abus du régime féodal, et les capitulaires des rois carlovingiens furent remplacés par une législation plus méthodique; avantages auxquels se joignit pour le royaume d'Allemagne, de rester pendant plus de quatre siècles à la tête de l'Europe chrétienne.

Othon II, 973-983. — Quoique la couronne impériale fût élective, elle ne pouvait, après le règne d'Othon le Grand, sortir immédiatement de l'illustre maison qu'il avait fondée. L'assemblée de Magdebourg la plaça sur la tête d'OTHON II, son fils, âgé de 18 ans. Son règne de 10 ans fut très-malheureux. Ce jeune prince, placé sous l'influence contraire de sa mère *Adélaïde* et de sa femme *Théophanie*, eut d'abord à combattre son cousin germain, le duc de Bavière, *Henri le Querelleur*, qu'il priva de son duché. Une révolte des Danois et des Slaves mit en feu les frontières du N. et de l'E.; mais ils furent forcés de se soumettre. La tentative faite par *Lothaire*, roi de France, pour se remettre en possession de la Lorraine, n'eut pas plus de réussite (976). Othon II, pour se venger, poussa jusqu'à Paris, et contraignit l'agresseur de renoncer pour jamais à cette contrée (980). L'Italie appela à son tour l'empereur. *Benoît VI*, successeur de Jean XIII, avait été détrôné et mis à mort par *Cencius* ou *Crescence*, descendant de la fameuse Théodora (p. 258), qui voulait élever son ami, le cardinal *Boniface*, sur le trône pontifical (972); mais les Romains élurent *Donus II*, qui mourut quelque temps après. *Benoît VII*, qui lui succéda, réclama le secours d'Othon II. A l'arrivée de l'empereur, l'ordre se rétablit, et Cencius déposa les armes. Pour se mettre en possession de la Pouille,

que son beau-frère, l'empereur d'Orient, *Basile II*, refusait de lui céder, Othon II marcha vers le S. de la Péninsule; mais, après avoir perdu la bataille de Basentello, il mourut subitement, dans sa vingt-huitième année, empoisonné, dit-on, par la princesse dont il venait réclamer la dot (983). Il ne laissait pour lui succéder qu'un fils de 3 ans.

Othon III, 983-1002. — La minorité d'OTHON III commença sous des auspices menaçants. Henri le Querelleur, revenu dans son duché de Bavière, aspira de nouveau à la couronne, et n'ayant pu l'obtenir, il réclama la régence, avec l'aide de *Warin*, archevêque de Cologne et gouverneur du roi enfant. Mais *Willigis*, archevêque de Mayence, décida les grands à rester fidèles au petit-fils d'Othon Ier, et les deux impératrices, Adélaïde et Théophanie, furent chargées de son éducation, tandis que lui-même administra l'Empire. La Marche d'Autriche, qui avait été réunie à la Bavière, fut rétablie en faveur de *Léopold Ier*, qui devint ainsi le premier margrave de l'Autriche.

Othon III, élevé par le savant abbé *Gerbert*, sous les yeux de sa grand'mère, puisa dans leurs leçons une sympathie profonde pour l'Italie.

Dès l'âge de 16 ans (996), il quitta l'Allemagne, pour n'y revenir que deux fois pendant le reste de son règne: la première, afin de repousser les attaques des Slaves-Wendes dans le Brandebourg (997); la seconde, dans le but de visiter le tombeau de *saint Adalbert*, martyr des Prussiens idolâtres (1000). Sur ces entrefaites, Rome avait été le théâtre de nouveaux troubles. Le cardinal Boniface, après avoir fait périr le pape *Jean XIV* (983), s'était saisi du pouvoir: il ne le garda pas longtemps; mais le sénateur et patrice Cencius, s'étant rendu maître du château Saint-Ange, domina la ville en despote. *Jean XV*, successeur de Jean XIV, implora le secours d'Othon III, et Cencius feignit de se soumettre (996); après le départ d'Othon III, que *Grégoire V* avait ceint du diadème impérial, Cencius recouvra sa puissance, expulsa le pontife et le remplaça par un prêtre grec. Othon III revint, prit Rome d'assaut, et fit exécuter Cencius avec douze de ses complices. Gerbert,

gouverneur d'Othon, devint alors pape, sous le nom de *Sylvestre II* (999), et l'empereur méditait de transférer, de l'Allemagne à Rome, la résidence impériale, lorsqu'il périt empoisonné comme son père, à l'âge de 22 ans (1002). Avec lui s'éteignit la branche aînée de la maison de Saxe, et il ne resta de cette famille que le fils du Querelleur, l'arrière-cousin d'Othon III, *Henri II de Bavière*, qui parvint à se faire élire et à écarter ses compétiteurs, le margrave *Eckard* de Meissen et le duc *Hermann* de Souabe.

Henri II le Saint, 1002-1024. — Henri II brillait par sa douceur et sa haute piété ; mais il était dépourvu de l'énergie nécessaire pour comprimer les grands vassaux dans leurs essais d'indépendance. *Boleslas Ier le Hardi*, duc de Pologne, à qui l'empereur Othon III avait conféré la dignité royale, l'an 1000, avait profité des embarras de l'Empire et des désordres causés en Bohême par les cruautés du duc *Boleslas III le Roux*, pour étendre sa domination depuis la Baltique jusqu'au Danube et recevoir la couronne bohémienne à Prague (1003). La Bohême étant un fief de la couronne allemande, et Boleslas Ier ayant refusé de prêter hommage à l'empereur Henri II, il en résulta une guerre (1004), qui rendit la Bohême à *Jaromir*, frère de Boleslas le Roux; mais Henri II, malgré l'appui de *Jaroslaf*, grand-duc de Russie, se vit contraint, après 12 ans de lutte, à reconnaître l'indépendance polonaise (1018).

Henri II fut plus heureux en Italie. *Arduin*, margrave d'Ivrée, y avait pris le titre de roi; mais à l'arrivée de l'empereur il s'enfuit dans les montagnes de la Savoie, et Henri II se fit couronner roi des Lombards à Pavie (1004). Neuf ans après, à la sollicitation du pape *Benoît VIII* (1013), il fit dans la Péninsule une seconde expédition contre *Jean*, fils de Cencius, et le pontife intrus *Grégoire*. Henri II suivit Benoît VIII à Rome, y reçut le diadème impérial et châtia les rebelles (1014). Une troisième expédition eut lieu, en 1020, contre les Grecs de Naples et les Sarrasins d'Afrique; mais il ne put les chasser entièrement de la Pouille et de la Calabre (1023). C'est à cette guerre que des *pèlerins normands*, revenant de Jérusalem, pri-

rent part, comme mercenaires à la solde de l'Empire; faible commencement d'une puissance qui devait bientôt s'étendre sur les Deux-Siciles (p. 231 et s.).

Henri II mourut peu après son retour en Allemagne (1024), ne laissant point d'enfants, mais une réputation de vertus et de miracles qui le fit canoniser en 1145, avec sa femme *Cunégonde*, par le pape *Eugène III.* Avec lui s'éteignit la maison de Saxe; mais ce fut lui qui prépara la réunion du royaume d'*Arles* ou de *Bourgogne* à l'Allemagne, par un traité qu'il conclut, en 1018, avec son oncle le roi *Rodolphe III,* qui n'avait point d'enfants (1), et dont la couronne devait revenir tôt ou tard à l'Empire.

Maison de Franconie : Conrad II le Salique, 1024-1039. — La *maison de Saxe* était éteinte; une élection solennelle eut lieu sur la rive gauche du Rhin, dans la grande plaine qui s'étend entre Mayence et Worms. Les prélats, les seigneurs laïques et les hommes libres de huit peuples, savoir : les *Saxons,* les *Francs,* les *Bavarois,* les *Souabes,* les *Carinthiens,* les *Hauts* et *Bas Lorrains* et les *Slaves*, qui composaient cette magnifique assemblée, élurent le comte *Conrad de Franconie*, surnommé plus tard le *Salique*, et dont le choix avait été indiqué par Henri le Saint. Avec lui commença la *maison de Franconie*, qui régna 100 ans (1024-1125).

CONRAD II, après avoir été couronné à Aix-la-Chapelle, parcourut l'Allemagne pour y rétablir partout la tranquillité. Il confirma d'abord le traité passé entre son prédécesseur Henri II et Rodolphe III, dont il épousa la nièce *Gisèle* (1025); puis, appelé par *Herbert,* archevêque de Milan, il alla recevoir dans cette ville la couronne de fer et le diadème impérial à Rome (1026-27). Les ducs lombards de Capoue et de Bénévent, ainsi que le duc grec de

(1) Voici le tableau de leur parenté :

Conrad, roi de Bourgogne.

Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne.	*Gisèle*, ép. Henri de Bavière.	*Gerberge*, ép. Hermann de Souabe.	*Berthe*, ép. le comte Odon ou Eudes.
	S. Henri II, empereur.	*Gisèle*, ép. Conrad II le Salique, emp.	*Odon* ou *Eudes*, comte de Champagne.

Naples, lui prêtèrent hommage; et le seigneur normand *Rainulf* fut investi du comté d'Averse, sous la condition qu'il continuerait à combattre les Grecs et les Sarrasins de la Pouille et de la Calabre. De retour en Allemagne, Conrad II réunit les duchés de Bavière et de Souabe sous l'administration de son fils mineur *Henri*, qu'il fit couronner roi de Bourgogne après la mort de Rodolphe III (p.329). Enfin il obligea *Miécislas*, duc de Pologne, fils de Boleslas le Hardi, à quitter le titre de roi pour se reconnaître son vassal, et *Brétislas*, fils du duc *Ulrich* de Bohême, fut investi du duché de Moravie, enlevé aux Polonais par ce prince (1028). Les affaires italiennes occupèrent le reste de son règne. Une émeute, connue sous le nom de *Mota*, ayant eu lieu à Milan et dans d'autres villes lombardes contre leurs évêques (1035), ceux-ci réclamèrent le secours de Conrad II. L'empereur s'empressa de répondre à cet appel; mais, contre l'attente générale et la justice, il prit le parti opposé aux prélats, dont la puissance lui portait ombrage, et les fit même arrêter à la diète de Pavie (1037). Les captifs s'échappèrent, et le peuple se rangea de leur côté. Conrad II marcha contre Milan; mais l'armée allemande, repoussée partout et décimée par les maladies, repassa les Alpes en désordre (1039). Conrad II mourut peu de temps après. Il avait publié à Parme un édit qui déclarait tous les bénéfices ou fiefs héréditaires de mâle en mâle, donnant ainsi force de loi à une coutume devenue presque générale dans tous les États de l'Europe.

Henri III, 1039-1056. — Henri III, dit *le Noir,* que son père Conrad II avait fait élire dès l'an 1026, fut accepté sans difficulté. Empereur et roi d'Allemagne, il était en même temps roi de Bourgogne et duc de Carinthie, de Bavière, de Souabe et de Franconie. Deux affaires l'occupèrent d'abord. *Brétislas*, duc de Moravie et de Bohême (1037), venait de conquérir la Pologne sur *Casimir*, fils mineur de Miécislas. Fier de sa puissance, il refusa de rendre hommage à l'empereur, suzerain de Bohême. Henri III, après plusieurs échecs, pénétra jusqu'à Prague et força Brétislas sous les murs même de sa résidence

(1041), non-seulement à reconnaître son autorité, mais encore à renoncer à la Pologne, où Casimir fut rétabli.

Les armes de Henri III eurent moins de succès en Hongrie. Ce royaume, organisé sous ÉTIENNE Ier, son premier roi, était presque tout chrétien, grâce aux soins de *Gisèle*, sa femme, et sœur de saint Henri II. La constitution féodale y avait été introduite, la législation, revisée, et un code de lois écrites, publié sur le modèle des lois allemandes. Étienne Ier avait pris le titre de roi avec le consentement du pape *Sylvestre II* et de l'empereur *Othon III*. Ne laissant pas de fils, il désigna, à sa mort, pour son successeur (1038) son neveu PIERRE, fils de sa sœur *Gisèle* et du comte *Odon* de Bourgogne; mais les Hongrois, considérant Pierre comme un étranger, décernèrent la couronne à SAMUEL, surnommé *Aba* ou Père, un de leurs seigneurs les plus puissants, qui avait épousé *Sarolta*, seconde sœur d'Étienne Ier. Samuel déclara la guerre à l'empereur Henri III, hôte du prince exilé; mais il périt dans une bataille livrée sur le Raab (1044), et Pierre fut rétabli sur le trône, qu'il accepta à titre de fief impérial. Cependant une révolte nouvelle éclata contre ce prince, à qui les rebelles crevèrent les yeux et substituèrent ANDRÉ Ier, issu d'Arpad, sous la condition qu'il rétablirait le paganisme. André eut la faiblesse d'y consentir, et les chrétiens eurent à subir une atroce persécution. Le roi de Hongrie la fit cesser, il est vrai, et proscrivit de nouveau le paganisme; mais il ne put se garantir d'une guerre avec Henri III, qui fit plusieurs expéditions contre son royaume. La paix fut enfin conclue, l'an 1056, par l'entremise du pape *Léon IX*, et dès lors cessa la suzeraineté de l'Empire sur la Hongrie.

Des affaires importantes occupèrent Henri III dans les autres parties de l'Empire. Craignant une révolte des Bavarois, des Carinthiens et des Souabes qu'il faisait gouverner en son nom, il fut obligé de rétablir chez ces peuples la dignité ducale; mais il eut soin d'en choisir les gouverneurs en dehors du pays. Ainsi le comte *Henri de Luxembourg* devint duc de *Bavière;* le comte palatin *Othon*, duc

de *Souabe*, et le comte *Welf* de Souabe, duc de *Carinthie* (1045). Par là les ducs, au lieu de chefs, devinrent des fonctionnaires de l'Empire, et contribuèrent à fortifier sa puissance. Par suite du même système, Henri III saisit toute occasion de diminuer le pouvoir des grands vassaux; ainsi se conduisit-il en Lorraine.

Le duché de Lorraine (Haute-Lorraine ou Lorraine Mosellane) avait eu pour premier duc *Frédéric Ier*, frère d'Adalbéron, évêque de Metz, et beau-frère de Hugues Capet (959): il fut nommé par l'empereur Othon le Grand. *Frédéric II*, son petit-fils, étant mort sans enfants (1033), *Gothelon* ou *Gozzelon Ier*, déjà duc de Basse-Lorraine, lui succéda dans la Haute. A sa mort (1046), Henri III le donna aux deux fils du duc défunt, *Godefroi le Barbu* et *Gothelon II*. Lorsque celui-ci mourut, l'empereur déféra la Basse-Lorraine au comte *Frédéric de Luxembourg*. Mécontent de cette mesure, Godefroi le Barbu prit les armes; la guerre dura plusieurs années, et finit par l'entière défaite de Godefroi, qui, privé de son ancien duché, passa en Italie, où il épousa, en 1052, *Béatrix*, duchesse de Toscane, l'une des princesses les plus riches et les plus puissantes de la Péninsule.

La *Mota*, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, avait perdu ou obtenu, à chaque revers ou à chaque succès, quelque privilége. Enfin, l'an 1045, après la mort de l'archevêque *Herbert*, la nouvelle *commune* de Milan fut associée à l'élection de ses successeurs, et la plupart des villes lombardes, en s'affranchissant de l'autorité seigneuriale de leurs évêques, parvinrent à se donner, comme Milan, une constitution communale. Arrivé vers ce temps en Italie, Henri III, après s'être fait couronner roi des Lombards à Pavie, se rendit à Rome, y fit élire pape l'évêque *Suidger* de Bamberg, qui prit le nom de *Clément II*, et soumit, contrairement à la constitution même de la société catholique, l'élection des papes à la confirmation de l'empereur. De Rome, Henri III se dirigea dans le sud de la Péninsule, où il reçut l'hommage des ducs de Bénévent, de Capoue et du Normand *Drogon*, comte de la Pouille (1047).

Devenant de plus en plus despotique avec l'âge, Henri III dépouilla le duc Henri de la Bavière, dont il donna le gouvernement à sa femme, l'impératrice *Agnès :* après la mort de *Welf*, il fit administrer en son propre nom le duché de Carinthie; puis, pour briser la résistance des Saxons, il fixa sa résidence à Gozlar et fit ainsi peser sur eux seuls toute la charge de l'entretien de sa cour; enfin, pour prévenir ou déjouer les tentatives de Godefroi le Barbu, il passa de nouveau les Alpes; mais, forcé de revenir en Allemagne, où Godefroi soulevait la Lorraine, il mourut subitement (1056), ne laissant qu'un fils, Henri IV, âgé de six ans, et qu'il avait fait reconnaître comme son successeur par les princes d'Allemagne.

Henri IV, 1056-1106. — *Agnès,* veuve de Henri III, avait d'abord été reconnue comme régente et comme tutrice de son fils mineur HENRI IV; mais la confiance illimitée qu'elle accorda à l'évêque *Henri* d'Augsbourg, homme ambitieux et superbe, produisit une révolte des grands, à la suite de laquelle l'impératrice fut forcée de se retirer, et l'administration, remise aux mains du pieux *Annon,* archevêque de Cologne (1062). *Adalbert*, archevêque de Brême, parvint, au bout de trois ans, à supplanter son collègue (1065).

Sur ces entrefaites, les duchés de Souabe, de Carinthie et de Bavière avaient été de nouveau donnés à des seigneurs à titre de fiefs; *Godefroi le Barbu* fut reconnu comme duc de Toscane, et le comte *Baudoin* de Flandre, investi du Brabant (1061). Ces aliénations avaient eu lieu sous le gouvernement d'Agnès. Sous celui d'Adalbert et par l'influence de ce prélat, irrité contre les Saxons qui s'étaient opposés à ses projets de suprématie, Henri IV traita la Saxe en pays conquis, et y viola, avec ses favoris, toutes les lois divines et humaines. Les grands obligèrent le roi de reprendre Annon dans son conseil (1066); mais Henri IV ne changea ni de conduite ni de système : il enleva le duché de Bavière au comte saxon *Othon de Nordheim,* le duché de Carinthie à *Berthold*, le duché de Saxe à *Magnus.* A la vue de tant d'actes injustes, Annon

résigna ses charges, et, dès lors, Henri IV se laissa emporter à tous les excès : il trafiqua honteusement des évêchés et des abbayes, foula aux pieds toutes les lois de la morale, brisa tous les droits du peuple. Mais il venait de s'élever au trône pontifical un homme qui, se déclarant le défenseur de l'Église et des peuples, osa s'opposer avec force au tyran dépravé qui déshonorait le premier trône de la chrétienté : c'est nommer le pape *Grégoire VII* (p. 345 et s.).

II. DIVERSES MAISONS ROYALES OU DUCALES.

Royaume de Bourgogne. — Sous RODOLPHE III, le royaume d'Arles et les autres États de Rodolphe II, son aïeul, se détachèrent de la France. Ce prince s'étant approprié, contre toute justice, les terres de l'un de ses vassaux, tous les nobles prirent les armes contre lui, sous prétexte qu'il violait les lois de la nation. Dans sa détresse, il rechercha la protection des empereurs *Henri II* et *Conrad II le Salique*, dont il se reconnut le vassal. Il mourut après un long règne (994-1033), méprisé de ses sujets, et ne laissant point d'héritier légitime. Aussitôt Conrad II, les armes à la main, se fit proclamer, à Payerne, roi de Bourgogne et d'Arles (p. 325).

Maison de Savoie. — Le nouveau monarque remit au comte HUMBERT AUX BLANCHES MAINS le gouvernement d'une partie du royaume d'Arles, confié à *Bérold* (Bérald), son père, par Rodolphe III. Telle est la tige de l'illustre maison de Savoie. AMÉDÉE Ier, son fils, régit ce gouvernement jusqu'en 1048. Le comte *Oddon*, son frère, épousa la princesse *Adélaïde*, marquise d'Ivrée, qui, suivant l'usage de ses ancêtres, rendait la justice, assise sur un trône à l'entrée de Turin. AMÉDÉE II, leur fils, hérita de la Savoie, de la vallée d'Aoste, du pays de Piémont et d'une foule de châteaux forts, dont quelques-uns étaient situés sur les côtes de la Méditerranée. Ce prince mourut en 1095.

Maisons de Châlons et d'Orange. — Les descendants d'*Otte Guillaume*, qui s'intitulait archicomte du Jura et

de la Franche-Comté, gouvernèrent longtemps leurs États avec fermeté, quoique avec douceur, et surent par là maintenir leur indépendance. Une branche cadette de cette famille devint la souche des *seigneurs de Châlons*. Héritiers des princes d'Orange, ils furent les aïeux de la princesse *Claude de Châlons*, qui porta toutes les possessions de la maison de *Châlons-Orange* dans celle de *Nassau*.

Maisons de Habsbourg et de Lorraine. — Deux autres maisons, plus célèbres encore (Habsbourg et Lorraine), tirent leur origine d'un même personnage, Étichon, commissaire royal auprès des Allemands du temps des Mérovingiens (viie siècle). Étichon avait deux fils : de l'un d'eux descendent les comtes d'Alsace, aïeux de la *maison de Lorraine;* de l'autre, les *comtes de Habsbourg*. Tous les deux avaient leurs possessions en Alsace et dans les provinces alémanniques situées en Souabe et sur les bords de l'Aar.

La maison d'Étichon éprouva de grands malheurs. Liutfried, duc d'Alémannie, l'un de ses descendants, vaincu dans une guerre qu'il entreprit contre Pépin le Bref, perdit la dignité ducale, et le comte Gontram le Riche fut dépouillé de tous ses fiefs, pour avoir assisté le fils rebelle d'Othon Ier contre son père (955), et ce n'est qu'avec peine qu'il réussit à sauver ses biens allodiaux.

Quelque temps après (1020), *Radbod* et l'archevêque *Werner* de Strasbourg, petits-fils de Gontram le Riche, bâtirent dans l'Argovie, en Suisse, le château de Habsbourg. Le fils de Radbod, nommé aussi *Werner*, prit le premier le titre de *comte de Habsbourg*, et le transmit à son fils *Otton*, premier comte héréditaire de la haute Alsace, dont son petit-fils, *Adalbert* ou *Albert le Riche*, fut premier landgrave (1180).

La branche de Lorraine dut son agrandissement à *Gérard*, premier duc de ce pays. Il hérita, l'an 1047, des vastes domaines de sa maison, dans la possession desquels il fut confirmé par Henri III. L'empereur lui fit don, l'année suivante, d'une partie de la Lorraine Mosellane,

et Gérard parvint à s'y maintenir, malgré la jalousie de quelques princes voisins.

Maisons de Flandre et de Hollande. — La Flandre mérite aussi d'être mentionnée dès cette époque. Gouvernée par des comtes forestiers (Walt-Grave) au temps de l'invasion saxonne (696), elle reçut de Charlemagne, pour administrateur, un descendant de ces comtes, dont les successeurs ne tardèrent pas à rendre leurs fonctions héréditaires. Dès 825, *Andacer*, investi, par Louis le Débonnaire, des comtés d'Arras et de Boulogne, devint la tige de la maison des *Baudoins*, qui fournit successivement seize comtes depuis BAUDOIN Ier BRAS DE FER (869) jusqu'en 1119, époque où BAUDOIN VII, dit *Hapkin*, mourut sans enfants; mais la même famille produisit quelques autres souverains, et notamment le célèbre BAUDOIN IX, premier empereur latin de Constantinople (1204).

Les comtes de Flandre et de Hollande, obligés de défendre à la fois leurs possessions contre les pirates du Nord et contre la fureur des éléments, augmentèrent la population de leur pays, en offrant de grands priviléges à ceux qui viendraient s'y fixer. On y vit accourir un grand nombre de colons, qui défrichèrent les forêts, desséchèrent les marais, et conquirent sur l'Océan de nouvelles terres par le moyen de digues audacieuses. L'industrie fit de grands progrès dans ces contrées, et les arts de la paix y prospérèrent plus que partout ailleurs.

§ 5. — *Histoire de l'Italie pendant le onzième siècle.*

1. CONQUÊTE DE L'ITALIE MÉRIDIONALE PAR LES NORMANDS.

La Péninsule italique était alors disputée par quatre peuples étrangers, les Grecs, les Lombards, les Sarrasins et les Allemands.

L'empire d'Orient y possédait encore le *thème de Lombardie* (1), comprenant la Pouille et la Calabre, et

(1) L'empire d'Orient avait été divisé en préfectures appelées *Themata*.

placé sous l'autorité d'un *katapan* ou patrice. Seulement, les villes maritimes, telles qu'Amalfi, Sorrente, Gaëte et Naples, s'étaient érigées en républiques commerçantes.

Les Lombards de Bénévent conservaient le duché de ce nom, à l'exception de Salerne et de Capoue, qui, depuis 861, étaient devenues des principautés.

Les Sarrasins étaient maîtres de la Sicile depuis 827, et, de temps en temps, ils avaient fondé sur le continent de la Péninsule des colonies militaires plus ou moins durables.

Les empereurs allemands possédaient sur l'Italie de doubles prétentions, comme successeurs des Carlovingiens.

Quarante pèlerins normands étaient abordés à Salerne, à peu près dans le même temps que des Maures d'Espagne vinrent assiéger la ville. Ils en repoussèrent les Infidèles, et leur courage reçut une riche récompense (1006). Il ne fallait que cela pour tenter l'esprit aventureux et guerrier des Normands. Bientôt 250 gentilshommes passèrent en Italie sous la conduite de trois frères, *Drengot, Osmond* et *Rainulf*, se mirent d'abord au service de *Melo* de Bari, seigneur apulien, alors en guerre avec les Grecs, le quittèrent pour *Sergius III*, duc de Naples, qu'ils rétablirent dans ses États, et Rainulf obtint de lui, pour prix de sa bravoure, le comté d'Averse (1025), dont il reçut l'investiture de l'empereur Conrad le Salique.

Il existait alors un gentilhomme normand, père de douze fils, qui l'ont rendu célèbre, *Tancrède de Hauteville*, près de Coutances. *Guillaume Bras de Fer*, l'aîné d'entre eux, passa (1037) en Italie avec deux de ses frères, *Drogon* et *Unfroi*, et trois cents compatriotes déguisés en pèlerins. Après s'être emparés d'Amalfi pour *Guaimar IV*, prince de Salerne, ils s'enrôlèrent sous les drapeaux du katapan *George Maniacès*, qui voulait enlever la Sicile aux Sarrasins. Le patrice grec frustra ses valeureux auxiliaires du butin auquel ils avaient droit; les Normands, peu nombreux, mais pleins de confiance en leurs forces, résolurent de se venger de leurs perfides alliés, repassèrent sur le continent, se liguèrent avec le comte

d'Averse et le duc de Bénévent, vainquirent à Cannes *Dokéan*, successeur de Maniacès, et subjuguèrent la plus grande partie de la Pouille, dont le sol fut partagé (1043) entre les douze principaux chefs. Guillaume obtint le comté de Pouille, qui devait passer à trois de ses frères.

Drogon lui succéda trois ans après, et périt assassiné par ses soldats (1051). Unfroi prit sa place. Les empereurs Henri III et Constantin IX se liguèrent, avec le pape Léon IX, contre les Normands : le nouveau comte battit leurs troupes à Civitella (1055), et s'empara même de la personne du pape; mais ce fier guerrier se prosterna devant le pontife, et consentit à se reconnaître vassal du chef de l'Église chrétienne.

Robert Guiscard ou *le Rusé*, quatrième fils de Tancrède et le héros de cette race, était venu rejoindre ses frères depuis 1016. Il alliait à l'héroïsme de sa famille une politique plus adroite et toutes les qualités nécessaires au fondateur d'un État. Successeur d'Unfroi (1057), il fit avec *Roger*, le plus jeune de ses frères, la conquête des deux Calabres, et prit le titre de duc. Le pape *Nicolas II*, Bourguignon de naissance, l'excommunia d'abord; mais Robert se reconnut vassal et tributaire du Saint-Siége, obtint son absolution, et reçut en outre l'investiture du duché de Pouille et de la Sicile, comme *Robert* d'Averse, celle de la principauté de Capoue (1059).

Robert et Roger, en vertu de cette investiture, pensent à la conquête de la Sicile. Le cadet passe dans cette île avec 160 chevaliers (1061), bat les habitants de Messine, fait un butin considérable, prend des renseignements sur l'intérieur du pays, et revient en Calabre pour y réunir une armée. Bientôt, dérobant son deuxième passage aux Sarrasins, qui s'étaient mis en état de défense, il surprend Messine tandis que la flotte arabe observait celle de Robert. Les deux frères opèrent leur jonction, et poussent leurs conquêtes jusqu'à Traïna. La retraite momentanée de Guiscard jette Roger dans une détresse dont il ne se tire qu'à force d'héroïsme. Il a déjà repris l'offensive avant le retour du duc de Pouille; l'arrivée de Robert décide la

prise de Catane et de Palerme (1064). Roger reçut alors de son frère l'investiture de la Sicile, avec le titre de grand-comte; mais la conquête de l'île ne fut terminée qu'en 1089.

Cependant Robert, dont l'ambition était insatiable, pensait à se soumettre toutes les possessions des Grecs et des Lombards. Salerne, propriété de son beau-frère, *Gisolfe II*, tombe en son pouvoir. Bénévent la suit de près, et voit finir la domination lombarde en la personne de *Landolfe VI* (1078). Bari, Tarente, Otrante, possessions byzantines, deviennent, deux ans après, la proie du conquérant (1080).

Ses vues s'étendent avec ses conquêtes. Détruire l'empire grec, telle est désormais l'idée qui le domine. Corfou, Butrinto, la Vallone, cèdent à ses armes (1081). Alexis Comnène se présente: il le bat, prend Durazzo d'assaut, et force l'empereur de s'enfuir à Constantinople. Bientôt obligé de repasser l'Adriatique pour venir défendre ses États menacés par des rebelles, il sort triomphant de cette nouvelle lutte, et marche alors à la défense de Rome, où *Grégoire VII*, son allié, se trouvait assiégé dans le château Saint-Ange par l'empereur Henri IV. Ce prince n'ose point l'attendre; Robert entre sans résistance dans Rome, qu'il livre néanmoins au pillage, et conduit le pontife à Salerne. Voulant ensuite réaliser son projet sur la Grèce, il rassemble une nouvelle flotte, remporte une victoire navale, et déjà le succès lui paraissait certain, lorsque la mort le surprend à Céphalonie (1104).

De ses deux fils, *Roger Bursa* lui succéda dans le duché de Pouille, au détriment de *Bohémond,* qui figurera dans les croisades; mais il vit bientôt son influence éclipsée par le pouvoir toujours croissant du grand-comte Roger de Sicile, son oncle, dont la maison ne tarda pas à tout s'approprier.

II. RÉPUBLIQUES MARITIMES, VENISE, GÊNES ET PISE (800-1095).

Les conquêtes des Normands avaient fait disparaitre les

républiques de l'Italie méridionale; mais, dans le nord, trois villes, *Venise*, *Gênes* et *Pise*, surent conserver leur indépendance au milieu des luttes politiques qui naissaient de toutes parts.

Venise fut longtemps réduite à ses lagunes : chacune des îles sur lesquelles s'élève la ville avait son gouvernement particulier; mais, en temps de guerre, elles reconnaissaient toutes un capitaine dont le pouvoir n'était que temporaire. Lassés de leurs tribuns, les Vénitiens se réunirent en un seul corps, et créèrent la dignité de *doge* ou duc à vie (697 ou 709). *Anafesto* ouvrit la série de cette magistrature qui devait durer onze cents ans.

Le pouvoir du doge, subordonné aux lois, n'était point héréditaire; à chaque vacance, les principaux magistrats présentaient à l'assemblée générale des citoyens un certain nombre de candidats, parmi lesquels elle choisissait un nouveau duc. Sous le dogat de *Pierre Candiano III* (942-952), des pirates istriens enlevèrent, au milieu de l'église de Castello, de jeunes couples vénitiens qu'on allait y marier; ce rapt fut pour la république une occasion de s'étendre. Candiano rassembla quelques barques, poursuivit les ravisseurs, les atteignit sur la côte du Frioul, détruisit leur flotte, et ramena les fiancés à Venise. Dès lors elle rompit ouvertement avec les États slaves d'Illyrie. Les corsaires de Narenta, de Capo-d'Istria, de plusieurs autres villes, furent soumis au tribut; et bientôt les cités grecques des côtes illyriennes, Trieste, Zara, Pola, Spalatro, Raguse, etc., toujours en butte aux exactions des rois voisins, se placèrent sous la protection de Venise. Le doge, Pierre *Orséolo II*, leur imposa des podestats vénitiens, et s'intitula duc de Dalmatie (997). De cette époque, l'Adriatique obéit à la république; mais Venise trouva dans les croisades un champ plus vaste à ses entreprises.

Gênes, placée sur le passage des Barbares, fut tour à tour la proie des Huns, des Gépides, des Goths, des Hérules et des Lombards. Charlemagne la soumit; Pépin lui donna des comtes. Après l'anarchie qui suivit la déposi-

tion de Charles le Gros (888), elle se rendit indépendante, et l'on vit chez elle des consuls, un sénat, des assemblées du peuple et des formes municipales que reconnut le roi Bérenger II (958). Dans ce siècle, Pise adopta le gouvernement de Gênes, et, comme elle, elle plaça ses destinées dans le commerce maritime. Attaquées par les Sarrasins, les deux républiques s'unirent et conquirent, l'une, la Corse, et l'autre, la Sardaigne, vers 1050. Mais la jalousie ne tarda pas à se mettre entre les deux alliées, et Pise, après un siècle et demi de lutte, succomba sous la puissance génoise.

III. HISTOIRE DE ROME ET DU SAINT-SIÉGE DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XIe SIÈCLE JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE GRÉGOIRE VII AU TRÔNE PONTIFICAL (1000-1073).

Désordres et troubles à Rome jusqu'à l'arrivée de Henri III en Italie. — Au commencement du XIe siècle, après la mort de SYLVESTRE II, Rome tomba sous la domination des puissants *comtes de Tusculum*, vassaux du Saint-Siége, et dont plusieurs membres avaient déjà porté la tiare. BENOÎT VIII, membre de cette famille, eut pour concurrent heureux un certain *Grégoire;* mais il se fit réintégrer par l'empereur *Henri II.* Il eut pour successeur son frère JEAN XIX, qui n'était que laïque, et telle fut dès lors la puissance de la maison de Tusculum que le comte *Albéric*, frère de Jean XIX, fit, à la mort de ce pontife (1033), asseoir sur le trône pontifical son propre fils, BENOÎT IX, âge de douze ans. Benoît IX se livra à tous les désordres; plusieurs révoltes éclatèrent contre l'indigne pontife, qui eut à combattre l'antipape *Sylvestre III.* Enfin, touché de repentir, Benoît IX abdiqua, par les conseils de l'archiprêtre *Jean Gratien* (1064). Celui-ci, pour écarter de la tiare les comtes de Tusculum, se fit lui-même, à force d'or, élire pape sous le nom de GRÉGOIRE VI, réprima des abus, et s'efforça de rétablir la discipline ecclésiastique; mais il avait été élevé par la simonie, et la simonie prévalut sur tous ses efforts.

Les trois papes allemands. — L'empereur *Henri III le Noir*, venu en Italie pour mettre fin à ces désordres, convoqua un concile où Grégoire VI abdiqua de lui-même (1046) la tiare, qui fut donnée à l'évêque de Bamberg, *Suidger*, sous le nom de CLÉMENT II. C'est ainsi que le Saint-Siége passa sous la dépendance de l'empereur qui, à la mort de Clément II, le remplaça successivement par *Poppers*, évêque de Brixen, ou DAMASE II, et par *Brunon*, évêque de Toul, ou LÉON IX (1047-8). Ce dernier, parent de Henri III, n'accepta néanmoins la dignité papale que sous la condition expresse qu'il obtiendrait les suffrages du clergé et du peuple romain. Il se rendit à Rome en habit de pèlerin, accompagné d'un jeune moine de Cluny nommé *Hildebrand*, disciple de Grégoire VI, qu'il avait suivi au delà des Alpes. La nomination de Brunon fut confirmée selon son désir. Aidé par les conseils d'Hildebrand, Léon IX se dévoua tout entier à la régénération du clergé et à l'abolition de la simonie. Il parcourut à cet effet l'Italie, la France et l'Allemagne, assemblant partout des synodes réformateurs, déposant partout les prêtres simoniaques. Mais le mal était trop enraciné, et ni lui, ni ses successeurs, VICTOR II et ÉTIENNE IX (1055, 1057), ne parvinrent à l'extirper. A la mort de ce dernier, Hildebrand, devenu archidiacre de l'Église romaine, dirigea les suffrages sur l'évêque de Florence, qui prit le nom de NICOLAS II (1059) et expulsa de Rome l'antipape *Benoît X*.

Nicolas II et Alexandre II, 1059-1073. — Nicolas II, dirigé par l'infatigable Hildebrand, attaqua le mal dans sa racine. Le concile de Rome proscrivit la simonie, confia exclusivement aux cardinaux de l'Église romaine l'élection des souverains pontifes, et ne laissa au reste du clergé et au peuple que le droit d'exprimer des vœux à cet égard. La noblesse romaine jeta les hauts cris; Nicolas II lui opposa les Normands *Richard* et *Robert Guiscard*, qu'il investit, l'un, de la Pouille, l'autre, de la Calabre, et qui, devenus ainsi vassaux du Saint-Siége, détruisirent plusieurs châteaux forts des mécontents. A la

mort de Nicolas, ALEXANDRE II, évêque de Lucques, fut canoniquement élu; mais la noblesse obtint de l'impératrice *Agnès*, qui régnait au nom de son fils mineur, *Henri IV*, un décret qui confirmait la nomination de l'évêque de Parme, *Cadolaüs* ou *Honoré II*, due à quelques prélats simoniaques de la Lombardie. Cependant le concile de Mantoue donna gain de cause au pape légitime, qui, secondé par Hildebrand et son ami *Pierre Damien*, évêque d'Ostie, continua les réformes commencées par ses prédécesseurs. Des abus disparurent devant leurs efforts réunis; mais le soutien que Henri IV prêta aux prélats simoniaques, le trafic honteux qu'il fit lui-même des dignités ecclésiastiques, ses désordres publics et privés déterminèrent Alexandre II à frapper un grand coup : après avoir vainement tenté les voies de la douceur, il se vit obligé d'excommunier les conseillers pervers de Henri IV (1073). La mort enleva le courageux pontife avant qu'il pût voir le résultat de cette mesure énergique, et c'est alors qu'Hildebrand lui succéda au trône pontifical sous le nom de Grégoire VII.

TROISIÈME PÉRIODE,

OU

PÉRIODE DE GLOIRE ET DE PROSPÉRITÉ,

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE GRÉGOIRE VII AU PONTIFICAT, 1073, JUSQU'A LA MORT DE BONIFACE VIII, 1303.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de l'Occident et de l'Orient depuis l'avénement de Grégoire VII jusqu'à la première croisade (1073-1095).

§ 1er. — *Pontificat de Grégoire VII* (1073-1085).

Coup d'œil général. — La société du moyen âge était (comme on l'a vu, p. 208 et s.) fondée sur deux principes : 1° l'*unité religieuse* de tous les peuples chrétiens ; 2° la *subordination de tout pouvoir* au pouvoir établi par Dieu lui-même en la personne des souverains pontifes. Pourvoir aux intérêts tant spirituels que matériels de ses membres, tel en était le double but. Or, ces principes et ces buts de l'ordre social avaient été pervertis non-seulement par les factions de la noblesse romaine, mais encore et surtout par les usurpations des princes qui s'étaient arrogé le droit de nommer à toutes les dignités de l'Église. De là, un débordement effroyable de simonies, et un tel relâchement de la discipline ecclésiastique que le clergé n'observait plus même le célibat. Enfin l'Église était esclave de l'Empire, qui faisait ou défaisait les papes à son gré.

D'un autre côté, la féodalité avait matérialisé toute la société : *Nul seigneur sans terre, nulle terre sans seigneur.* L'homme appartenait à un lieu, il était jugé selon qu'on pouvait dire de lui qu'il était de *haut* ou de *bas lieu.* L'Église était aussi devenue toute féodale. Les chevaliers qui s'y réfugiaient restaient chevaliers sous l'habit de prêtre ; les évêques devenaient barons et les barons évêques. Tout père prévoyant ménageait à ses cadets un évêché, une abbaye. Plus d'une fois même une fille eut en dot un bénéfice ecclésiastique. En plusieurs lieux, la femme du prêtre marchait près de lui à l'autel ; celle de l'évêque disputait le pas à l'épouse du comte.

C'en était fait du christianisme, si l'Église, amollie et prosaïsée dans le mariage, se fût matérialisée dans l'hérédité féodale ; mais Dieu lui suscita un réformateur dans la personne de Grégoire VII, et ce réformateur de l'Église fut aussi le sauveur de la société, en sorte que la mission de ce grand pape fut une mission toute sociale.

Pontificat de Grégoire VII : réforme du clergé. — Ce réformateur était fils d'un charpentier. C'était un moine de Cluny, un Italien, né à Saona : il s'appelait *Hildebrand.* Lorsqu'il était encore à Cluny, le pape *Léon IX*, parent de l'empereur *Henri III*, et nommé par lui (p. 337), passa par ce monastère ; et telle était l'autorité religieuse du moine, qu'il décida le pape à se rendre à Rome pieds nus, et comme pèlerin, à renoncer à la nomination impériale pour se soumettre à l'élection du peuple ; c'était le troisième pape que l'empereur nommait.

Pour que l'Église échappât à la domination des laïques, il fallait qu'elle cessât d'être laïque elle-même, qu'elle recouvrât sa force par la vertu de l'abstinence et des sacrifices, enfin qu'elle se retrempât dans la chasteté. C'est par là que commença Grégoire VII.

Déjà, sous les deux papes qui le précédèrent au pontificat, *Nicolas II* et *Alexandre II*, il avait fait déclarer qu'un prêtre marié n'était plus prêtre. Là-dessus grande rumeur ; ils s'écrivent, ils se liguent, enhardis par leur nombre ; ils déclarent qu'ils veulent garder leurs femmes : « Nous

quitterons plutôt, dirent-ils, nos évêchés, nos abbayes, nos cures; qu'il garde ses bénéfices. » Le réformateur ne recula pas; le fils du charpentier n'hésita pas à lâcher le peuple contre les mauvais prêtres. Partout, en vertu d'un premier concile (1074), la multitude se déclara contre les pasteurs mariés, et les arracha de l'autel. Cette épuration de l'Église lui communiqua un immense ébranlement. Le moine *Dunstan* avait fait mutiler les concubines du roi d'Angleterre (p. 307). *Pietro Damiani*, plus connu sous le nom de *Pierre Damien* (p. 338), rigide anachorète, courut l'Italie au milieu des menaces et des malédictions, sans souci de la vie, dévoilant avec intrépidité les turpitudes dont gémissait l'Église. Ainsi s'accomplit son épuration ; elle se rédima de la chair en la maudissant. C'est alors qu'elle attaqua l'Empire; c'est alors qu'ayant repris sa vertu et sa force, elle interrogea le siècle, et le somma de lui rendre la primatie qui lui était due.

Querelle et guerre des investitures. — Grégoire VII avait atteint son premier but; mais pour que le résultat fût durable, il fallait détruire l'aliment du mal, c'est-à-dire, la simonie, et, pour abolir la simonie, il fallait supprimer une coutume funeste introduite dans presque tous les pays chrétiens : cette coutume consistait en ce que l'*investiture* des fiefs, attachée par les princes aux évêchés ou aux abbayes, précédait le sacre des évêques et la confirmation des abbés. Il en était résulté que la nomination à ces charges ecclésiastiques était de fait laissée tout entière aux princes, qui trouvaient toujours quelque moyen de faire sacrer évêques ou reconnaître abbés les personnes investies de ces fiefs. En conséquence, un second concile convoqué à Rome par Grégoire VII (1075) défendit, d'une part, à tout prince séculier de donner à un évêque avant son sacre ou à un abbé avant sa reconnaissance, l'investiture des biens ecclésiastiques; et de l'autre, à tout évêque, à tout abbé, de recevoir cette investiture. Cette défense concernait non pas seulement les empereurs et les rois, mais encore tous les seigneurs, ducs ou comtes, qui s'étaient arrogé le droit d'investiture, en sorte que la

lutte devint, pour ainsi dire, universelle. Des légats portèrent ces décrets tant en France qu'en Allemagne, et pressèrent les princes de les faire exécuter.

Philippe Ier, roi de France, à qui ses désordres faisaient craindre l'excommunication, se hâta de renoncer à l'investiture; mais l'empereur *Henri IV*, exalté par ses succès contre les Saxons, au lieu de se conformer aux décisions du concile, sembla les braver avec jactance, en distribuant, au poids de l'or, des évêchés et des abbayes aux courtisans les moins dignes de ces fonctions.

Sur ces entrefaites, les Saxons, révoltés depuis 1073, et vaincus dans une sanglante bataille sur l'Unstrutt et décimés par la vengeance du vainqueur (1075), choisirent Grégoire VII pour juge de leurs récriminations. Henri IV, de son côté, avait prié le pontife d'excommunier ce peuple comme sacrilége, promettant de se conformer aux intentions du Saint-Siége; mais la victoire lui fit oublier ses promesses. Grégoire VII cita alors à son tribunal l'empereur, qui lui-même convoqua, à Worms, une diète composée en grande partie d'évêques simoniaques et mariés, et fit prononcer la déposition du pape (1076). Le pontife, à son tour, anathématisa le tyran dans un concile de Rome, le déclara déchu de la royauté, et délia ses sujets du serment de fidélité jusqu'à ce qu'il fût revenu de ses égarements.

Cet acte de justice, fait dans l'intérêt de la morale, de la religion et de la liberté, frappa d'un coup de mort ce prince tyrannique et dépravé. Les chefs du parti contraire, guidés par *Rodolphe*, son beau-frère, duc de Souabe, et *Welf*, de Bavière, suspendirent, à Tribur, l'empereur de ses fonctions, et menacèrent de le déposer, si, dans l'espace d'une année (terme que le pontife avait sollicité pour lui), il ne se faisait absoudre des anathèmes de Rome. Henri IV vint en Italie, passa trois jours dans la cour de château de Canossa en Lombardie, où se trouvait le souverain pontife, et là, après cette pénitence dure, il est vrai, mais encore au-dessous de ses méfaits, il fut relevé de l'excommunication pontificale. Mais bientôt, excité par les représen-

tations des seigneurs lombards, ses vassaux, Henri IV, dont la réconciliation avec l'Église n'avait pas été sincère, se prépara à tirer vengeance de Grégoire VII; il essaya même de l'enlever. Dès que la nouvelle de cet attentat fut parvenue en Allemagne, les princes déposèrent Henri IV, et Rodolphe de Souabe fut élu dans la diète de Forckheim (1077).

La guerre éclata entre les deux princes, et déjà elle durait depuis quatre ans sans que le pape se fût prononcé entre les rivaux, qui tous deux s'étaient adressés à lui. Grégoire VII espérait toujours pouvoir terminer le différend à l'amiable; mais lorsqu'il vit Henri IV persister dans ses violences envers l'Église, il prononça de nouveau, dans un concile à Rome (1080), l'excommunication contre ce prince opiniâtre, le déclarant en même temps indigne de porter plus longtemps la couronne. Sur ces entrefaites, Henri IV triomphait de son rival à la journée décisive de Volksheim en Thuringe (1080), et donnait le duché de Souabe à *Frédéric de Hohenstaufen*, dont la maison devait occuper un jour le trône impérial.

Dans cette lutte terrible, le Saint-Siége eut deux auxiliaires temporels, les Normands et la fameuse comtesse *Mathilde de Toscane,* si puissante en Italie, la chaste et fidèle amie de Grégoire VII. Cette princesse (1), Française d'origine, avait grandi dans l'exil et sous la persécution des Allemands. Elle était alliée à la famille de *Godefroi de Bouillon;* mais Godefroi était pour Henri IV: il portait le drapeau de l'Empire à la bataille où fut tué Rodolphe, et c'est Godefroi qui le tua. Mathilde, au contraire, ne connut pas d'autre drapeau que celui de l'Église. Elle réhabilitait la femme aux yeux du monde. Pure et courageuse comme Grégoire VII lui-même, cette femme héroïque faisait la grâce et la force de son parti : elle soutenait le pape, combattait l'empereur, et intercédait pour lui.

(1) Elle était fille de *Boniface III,* marquis de Toscane. Elle fut mariée deux fois : la 1re à *Godefroi le Barbu,* duc de Lorraine (p. 327-8), et la 2e à *Guelphe* ou *Welf V,* duc de Bavière et petit-fils du *marquis d'Este.*

Délivré de son rival, Henri IV passa en Italie (1081); mais Mathilde, quoique souveraine de la Toscane et d'une partie de la Lombardie, ne put soutenir la cause de Grégoire VII avec plus de succès que Rodolphe. Henri IV, ne gardant plus de mesure, fit donner la tiare à l'antipape *Guibert* ou *Clément III*, qui le sacra empereur à Rome (1083). Grégoire VII, assiégé dans le château Saint-Ange, fut délivré par *Robert Guiscard* (p. 334), et alla mourir bientôt après à Salerne (1085), en disant : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs dans l'exil.*

« Ces paroles, dit un auteur moderne protestant, sont « le plus brillant témoignage de la vie de ce pape et la « meilleure épitaphe pour les hommes justes de tous les « siècles. »

Considérations sur le pontificat de Grégoire VII. — Ce grand pape, dans toutes les relations qu'il entretint avec les autres princes ou peuples chrétiens de l'Europe, montra, dit M. Moeller, la même fermeté, la même sollicitude que dans ses démêlés avec Henri IV. La simonie fut abolie en France; la discipline ecclésiastique, rétablie; le célibat des prêtres, prescrit comme indispensable; l'investiture ecclésiastique, abandonnée par le monarque et ses vassaux. L'Allemagne persista en partie dans ses déplorables égarements. Mais les rois du Nord, le roi d'Angleterre, *Guillaume le Conquérant*; et le roi d'Aragon, de Castille et de Navarre, *Alphonse le Grand*, qui n'avaient généralement ni toléré la simonie, ni pratiqué l'investiture, entretinrent les meilleures intelligences avec le grand pontife, qui ne cessait de les encourager à poursuivre l'œuvre de la civilisation dans leurs royaumes.

Du reste, on a faussement accusé Grégoire VII d'avoir voulu réduire à l'état de vassaux tous les princes chrétiens de l'Europe. Rien de pareil ne fut tenté ni dans les royaumes scandinaves ni dans la Grande-Bretagne, ni en Espagne, ni en France, ni même en Allemagne. S'il existait des relations féodales du Saint-Siége aux Deux-Siciles et à la Hongrie, ces relations étaient ou antérieures à Grégoire VII ou volontaires de la part des vassaux.

C'est ainsi que *Démétrius,* prince de Croatie et de Dalmatie, prit lui-même ses États à titre de fief pontifical, en retour du titre de roi qui lui fut conféré, en 1076, à Salona par un légat de Grégoire VII.

Grégoire VII mourut avant d'avoir pu réaliser entièrement le plan gigantesque qu'il avait conçu de rendre à l'Église son indépendance, au clergé sa pureté primitive, à la société ses bases et son ordre admirable, fondé par l'intime union des deux pouvoirs. Mais l'impulsion était donnée : l'Europe entra dans une nouvelle voie de civilisation et de prospérité, et les successeurs du grand pape, marchant sur ses traces, se placèrent à la tête du mouvement social. Ce furent encore ces illustres pontifes qui mirent à exécution cette belle idée de Grégoire VII, de réunir les peuples chrétiens de l'Occident pour ces expéditions guerrières contre les infidèles, expéditions si connues sous le nom de *Croisades.*

§ 2. — *Histoire de la guerre des investitures en Allemagne, depuis la mort de Grégoire VII jusqu'au concordat de Worms* (1085-1122).

EMPEREURS : *Henri IV,* 1056-1106; *Henri V,* 1106-1125.

PAPES : *Victor III,* 1085; *Urbain II,* 1088; *Pascal II,* 1099; *Gelase II,* 1118 (antipape, *Gregoire VIII*); *Calixte II,* 1119-1124.

Coup d'œil général. — La mort de Grégoire VII fut pour la civilisation européenne un de ces moments ritiques qui peuvent changer pour longtemps la face des choses humaines. La société devait rétrograder ver s a barbarie ou s'en affranchir à jamais, suivant l'issue de la lutte engagée entre les deux pouvoirs. La cause de la moralité, de la justice, de la liberté, sembla devoir succomber avec celui qui l'avait prise en main au péril de sa vie ; mais Dieu lui suscita de dignes successeurs qui, en poursuivant son œuvre, donnèrent enfin gain de cause à tous les véritables principes de la société.

Fin du règne de Henri IV.— L'antipape *Clément III,* créé par Henri IV (p. 344), occupait toujours Rome. L'abbé

du Mont-Cassin, *Désidère* ou *Didier*, ami de *Grégoire VII*, n'accepta le pontificat qu'après un an d'hésitation (1087), sous le nom de Victor III ; il l'occupa peu de temps, mais avec honneur : il suivit la route tracée par son prédécesseur, et prêcha contre les Arabes d'Afrique une expédition qui leur devint funeste. A son successeur était réservée la gloire de déterminer la première croisade : c'était un Français nommé *Eudes* ou *Odon*, de Lagny-sur-Marne, et qui, créé évêque d'Ostie par Grégoire VII, fut désigné par ce grand pape comme un des trois hommes dignes de lui succéder. Il prit le nom d'Urbain II (1088). Après avoir chassé de Rome l'antipape Clément III, avec le secours de la comtesse *Mathilde*, Urbain II renouvela l'excommunication contre l'empereur. Cependant Henri IV parvint à se rétablir en Allemagne : *Hermann de Luxembourg*, à qui les princes avaient déféré la couronne, y renonça lui-même, et ne tarda pas à mourir (1088) ; les Saxons firent la paix avec Henri IV, et il ne lui manquait plus pour affermir son pouvoir que de renoncer à ses désordres. Mais, s'enfonçant de plus en plus dans le vice et l'orgueil, il chassa de leurs siéges les prélats qui refusaient de reconnaître l'antipape, et vint combattre, en Italie, Urbain II et Mathilde (1090). Enivré de ses succès, il ne mit plus de bornes à ses déréglements, et c'est alors que son fils aîné *Conrad*, déjà reconnu comme son successeur, se sépara de son père et se fit couronner roi de Lombardie (1093). Une ligue des villes lombardes força l'empereur à repasser les Alpes : Urbain II renouvela dans le concile de Plaisance (1095) les décrets relatifs à l'investiture et au célibat ecclésiastique, en même temps qu'il exhorta les chrétiens à une expédition générale contre les infidèles. L'Italie était trop agitée pour donner l'impulsion : Urbain II alla la déterminer en France, et, l'an 1096, au concile de Clermont, la première croisade fut résolue. De retour à Rome, Urbain II y mourut l'année même où Jérusalem fut prise par les croisés ; il eut pour successeur Pascal II (1099).

Cependant Henri IV avait fait élire, en Allemagne,

son second fils *Henri* pour son successeur, à l'exclusion de Conrad, qui mourut bientôt à Florence. Pascal II ayant renouvelé l'excommunication de l'empereur, le jeune Henri, poussé d'ailleurs par son ambition, et protestant n'avoir d'autre but que la pacification de l'Église, marcha contre son père, s'empara de sa personne, et le força, à la diète d'Ingelheim, dans la cinquantième année de son règne, de renoncer à l'empire et de lui livrer les ornements impériaux (1106). La misère et le chagrin abrégèrent ses jours; il mourut à Liége, et le corps du prince excommunié resta dans une petite chapelle de la cathédrale de Spire. Ainsi finit l'un des princes les plus corrompus et les plus pervers du moyen âge, et qui, pendant un règne de 50 ans, avait mis en feu l'Allemagne et l'Italie pour satisfaire à ses passions.

Règne de Henri V.— HENRI V, qui, du vivant de son père, avait embrassé le parti du pape, changea de système dès qu'il fut monté sur le trône. Peu content de réclamer, comme son prédécesseur, le bénéfice des investitures, il prétendit recevoir l'onction sainte des mains de Pascal II, qu'il venait d'irriter par ses prétentions. Sur le refus du pontife, Henri V se rendit en Italie (1110), où il essaya d'abord de rétablir son autorité dans la Lombardie. Profitant des circonstances, les grandes villes lombardes, après s'être affranchies entièrement du pouvoir de leurs évêques, s'étaient donné des constitutions communales, ne reconnaissant plus que la suzeraineté, d'ailleurs fort restreinte, des empereurs. Pour défendre leurs libertés, ces communes avaient fait entre elles des ligues, et des guerres avaient éclaté contre les villes qui s'étaient refusées à y entrer. Henri V, repoussé par les communes lombardes, se dirigea sur Rome, afin d'y terminer d'un seul coup la querelle des investitures. Il négocia avec le pape, qui était venu le trouver à Sutri (1111), et n'y ayant point obtenu ce qu'il désirait, il l'emprisonna avec plusieurs cardinaux. Cet attentat excita un soulèvement général : on s'égorgea dans les rues de Rome ; mais les troupes allemandes triomphèrent aisément d'une foule

indisciplinée. Pascal II, prisonnier, accepta une convention qui détruisait toute l'œuvre de Grégoire VII : il abandonnait à l'empereur le droit d'investir de leurs dignités, avant leur sacre, les évêques et les abbés canoniquement élus, de refuser l'investiture et d'annuler ainsi l'élection, s'obligeant de son côté à ne jamais prononcer contre lui l'excommunication. Après cette convention, Henri V reçut du pape la couronne impériale.

L'indépendance de l'Église venait d'être sacrifiée ; mais elle fut sauvée par les évêques partisans de Grégoire VII. Une foule de prélats, tant en Italie qu'en France et en Allemagne, protestèrent contre cette convention, et le pape lui-même déclara à Rome, dans un concile, qu'il avait failli. Le concile condamna de nouveau les investitures, et un autre concile, convoqué à Vienne, prononça l'excommunication de l'empereur. La guerre éclata de nouveau en Allemagne, et Henri V fut vaincu dans une bataille que lui livrèrent les princes alliés (1115). La mort de Mathilde vint compliquer cette grande affaire, par la donation qu'elle avait faite au Saint-Siége de tous ses domaines (1115). Henri V les réclama tous, les fiefs, comme empereur, et les alleux, comme le plus proche héritier. Bientôt il reparut à Rome, dont il ravagea les campagnes ; il en changea le pontife (1116), et se fit sacrer de nouveau par *Bourdin*, archevêque de Braga, qui devint antipape sous le nom de *Grégoire VIII*. Mais telle était la force de l'opinion, que ni l'élection de cet antipape, ni les accusations portées contre Pascal II, ni les victoires des Allemands ne purent assurer à l'empereur un avantage décisif. A la mort de Pascal II, *Guidon*, archevêque de Vienne, et sorti de la maison de Bourgogne, monta sur le siége pontifical sous le nom de CALIXTE II. C'est alors que, pressé par une foule d'ennemis, Henri V signa dans la *diète de Worms* (1122), avec les légats apostoliques, le célèbre *concordat* en vertu duquel l'empereur renonçait à l'investiture par la crosse et l'anneau, symboles de la dignité ecclésiastique, et reconnaissait à toutes les églises et à toutes les abbayes de son empire,

le droit d'élire librement, en présence d'un délégué impérial, leurs évêques et leurs abbés. L'investiture des biens devait être donnée par l'empereur aux dignitaires canoniquement élus, *avant* leur sacre s'ils habitaient l'Allemagne, *après* leur sacre s'ils appartenaient aux royaumes de Bourgogne et d'Italie ; toute contestation relative à une élection devait être décidée par l'empereur d'après le jugement du synode provincial. Telle est la substance du fameux concordat de Worms ; le neuvième concile œcuménique, assemblé à Rome par Calixte II, le confirma : la guerre des investitures finit, et l'Église fut de nouveau rendue indépendante du pouvoir temporel (1123). Calixte II et Henri V moururent, l'un un an et l'autre deux ans après le rétablissement de la paix, dû aux principes de Grégoire VII, qui survivait ainsi dans son œuvre (1124-1125).

État de l'Empire à la mort de Henri V. — Avec Henri V, mort sans enfants, s'éteignit la dynastie franconienne. La maison de Saxe avait constitué de grands apanages ecclésiastiques, dans l'espoir de contre-balancer l'influence de la haute noblesse par celle du clergé ; au contraire, sous les empereurs franconiens, les évêques firent cause commune avec les ducs, et dans les assemblées nationales des diètes, ils tendirent constamment à l'extension de la liberté. Ces diètes se composaient d'*états ecclésiastiques* que formaient les archevêques, évêques ou abbés, et d'*états séculiers* qui comprenaient les ducs, comtes, marquis, etc. Ces assemblées étaient convoquées, à des époques indéterminées, par l'empereur ou par le prince archichancelier. — La hiérarchie féodale fut aussi régularisée pendant cette période, et tous les vassaux du Saint-Empire furent distribués en six classes qu'on appela les *six boucliers militaires :* le premier désignait les grands-ducs ; le deuxième, les évêques et les princes ecclésiastiques ; le troisième, les princes séculiers, landgraves et margraves ; le quatrième, les seigneurs libres, c'est-à-dire, la petite noblesse indépendante et pourvue de biens allodiaux ; le cinquième, les *ministériaux* ou petits officiers

attachés au prince par des emplois non militaires; le sixième, toutes les personnes libres. — En outre, dans beaucoup de villes, des affranchissements opérés par les empereurs créèrent ces fortes bourgeoisies qui jouèrent, par la suite, un rôle important.

§ 3. — *Histoire de l'Orient depuis l'avénement des Comnènes jusqu'au commencement des croisades* (1057-1095).

Coup d'œil général. — A l'époque où la race des Comnènes s'introduisait à Constantinople, tout semblait se réunir pour hâter la décadence de l'empire grec. Les intrigues de la cour, la guerre civile et le schisme de son Église l'affaiblissaient au dedans, tandis que les Hongrois, les Russes, les Petschénègues, les Cumans et les Uzes le menaçaient au dehors. Mais de tous ses ennemis, les plus redoutables étaient les *Turks-Seldjoucides*, dont les chefs étaient devenus les Émirs al-Omrah des khalifes de Baghdad (p. 278), et qui, maîtres de presque toute l'Asie grecque, effrayèrent les empereurs byzantins jusque dans leur capitale. Un autre ennemi s'éleva contre eux en Italie : le Normand *Robert Guiscard* leur ravit tout ce qu'ils y possédaient, et conquit même sur eux plusieurs places de la Macédoine et de la Grèce. Ainsi l'empire grec courait, de toutes parts, des dangers, et d'un moment à l'autre il pouvait être détruit par les infidèles ou par les chrétiens eux-mêmes.

Les Comnènes jusqu'en 1081. — ISAAC Ier COMNÈNE ne parut sur le trône que pour annoncer les hautes destinées de sa famille. Doué d'un grand courage et de qualités précieuses, il manquait de la fermeté nécessaire pour gouverner un empire. Affaibli par une maladie grave, il déposa volontairement, après un règne court, mais digne d'éloges, le sceptre en faveur de CONSTANTIN II DUCAS, qu'il avait adopté (1059). Ducas aimait la justice; mais il n'était point guerrier. Heureusement pour ce prince, les Uzes qui sortirent à cette époque de l'Asie septentrionale, et qui me-

nacèrent l'Empire d'une invasion formidable, s'entre-détruisirent par leurs propres dissensions.

Constantin Ducas mourut après un règne de huit ans (1067), laissant le trône à ses trois fils mineurs, MICHEL, ANDRONIC et CONSTANTIN, sous la tutelle de sa femme *Eudoxie*. Celle-ci, malgré la promesse faite à son mari de ne point prendre un autre époux, donna sa main à ROMAIN IV DIOGÈNE, fils d'un sénateur, qui précédemment avait été condamné pour crime de haute trahison (1068). Romain IV éloigna l'impératrice des affaires, et marcha en personne contre les Turks-Seldjoucides qui, maîtres de l'Arménie et de la Mésopotamie, avaient envahi l'Asie-Mineure sous la conduite du sultan ALP-ARSLAN, neveu et successeur de *Toghrul-Beig* (p. 278). L'empereur le rejeta d'abord au delà de l'Euphrate, en 1070; mais l'année suivante il perdit contre Alp-Arslan la grande bataille de Zebra (1071), et tomba lui-même entre les mains du sultan : il ne se racheta qu'au prix de l'or et sous la promesse d'un tribut annuel.

Cependant MICHEL VII PARAPINACE (monopoleur du blé), fils aîné de Ducas, avait pris la couronne impériale : Romain IV voulut la ressaisir; mais il périt par trahison. Michel VII, plutôt savant qu'homme d'État, laissa désoler l'Empire par les rapines de ses ministres, par les invasions des Turks en Asie, des Tatars, des Slavons et des Croates, en Europe. Cependant, quelques généraux habiles, tels que les deux frères *Nicéphore* et *Jean de Bryenne*, finirent par repousser une partie de ces ennemis; mais le faible Michel paya leurs services de la plus noire ingratitude. Enfin *Nicéphore Botoniate*, général de l'armée d'Asie, souleva ses troupes, se fit proclamer empereur à Nicée, et, secondé par les Turks, il s'empara de Constantinople, l'an 1078. Michel ne sauva ses jours qu'en prenant les ordres sacrés. NICÉPHORE BOTONIATE, meilleur soldat qu'empereur, imita l'ingratitude de Michel à l'égard d'Alexis Comnène, qui, vainqueur mal récompensé de l'usurpateur Bryenne, se paya lui-même par la déchéance de Botoniate, qui se fit moine (1081).

Turks-Seldjoucides. — Sur ces entrefaites, MÉLIK-CHAH Ier, fils d'Alp-Arslan, par les soins du célèbre vizir *Nizam-el-Molouk*, fut reconnu, sans opposition, depuis le Djihoun jusqu'à l'Euphrate. Deux ans après, il promut au khalifat *Moctady-Biamr-Allah* (1074), dont l'avénement marqua la réforme du calendrier persan, si connue sous le nom d'*ère djélaléenne*. L'année suivante, il réussit par ses lieutenants à chasser les Grecs de l'Asie-Mineure et de la Syrie septentrionale; le sud de cette dernière province, possession de *Mostanser*, khalife fatimite, s'ajouta bientôt à l'empire de Mélik; puis il alla fixer sa résidence à Ispahan, où il conquit toutes les contrées de l'est depuis l'Indus jusqu'à la Chine. Les chefs des hordes turques qui reconnaissaient son autorité, continuèrent la guerre dans l'Asie occidentale. *Ortok* s'empara de Jérusalem; *Soliman*, fils de Koutoulmich (p. 279) et cousin de Mélik, après avoir soumis la plus grande partie de l'Asie-Mineure, s'établit d'abord à Nicée, et fonda le royaume turk d'*Iconium* ou *Konieh*, aussi nommé royaume de *Roum*, parce que c'était un démembrement de l'empire *romain*. Mélik-Chah, qui venait d'établir sa capitale à Baghdad, aspirait à l'autorité du khalife; mais il mourut subitement, laissant trois frères et quatre fils (1092) : alors éclata une guerre civile qui finit par l'établissement de cinq États turks indépendants, savoir : d'*Iran* et de *Kerman*, dans l'ancienne Perse; de *Damas* et d'*Halep*, dans la Syrie et la Mésopotamie; et d'*Iconium* ou *Konieh*, dans l'Asie-Mineure. Les Fatimites d'Égypte profitèrent de ces troubles pour chasser les *Ortocides* (ou fils d'Ortok) de Jérusalem (1095).

CHAPITRE II.

Histoire des croisades (1095-1270).

Grégoire VII, et avant lui, Sylvestre II, avaient conçu l'idée d'armer l'Occident chrétien contre l'Orient musulman; Urbain II exécuta ce magnifique projet. C'est donc ici le lieu de parler des croisades, ce grand épisode du moyen âge, que nous présenterons sans interruption pour lui conserver son unité et ne rien ôter à son intérêt.

Croisades. — On pourrait appliquer le nom de *croisades* à toutes les guerres entreprises pour la défense de la *croix* contre les ennemis du christianisme. Les pèlerinages qui réunissaient plusieurs milliers d'hommes armés; la lutte des chrétiens espagnols contre les envahisseurs arabes; les prises d'armes contre les hérétiques et les excommuniés; en un mot, le moyen âge tout entier ne fut guère qu'une croisade perpétuelle. Cependant, on est convenu de n'appliquer ce nom qu'aux grandes expéditions entreprises en commun par les peuples occidentaux pour arracher la Palestine aux infidèles. En conséquence on distingue seulement huit croisades dans l'espace d'environ deux siècles : la première, en 1095, sous *Godefroi de Bouillon*, duc de Lorraine; la deuxième, en 1147, sous *Louis le Jeune*, roi de France et *Conrad III*, d'Allemagne; la troisième, en 1189, sous *Philippe Auguste* de France, *Richard Cœur de Lion* d'Angleterre et *Frédéric Ier Barberousse;* la quatrième, en 1204, sous *Boniface II* de Montferrat; la cinquième, en 1216, sous *André II* de Hongrie; la sixième, en 1228, sous *Frédéric II* d'Allemagne; la septième, en 1248, et la huitième, en 1270, sous *Louis IX* de France.

§ 1er. — *Première croisade* (1095-1100).

I. ÉTAT GÉNÉRAL DE L'EUROPE A L'ÉPOQUE DES CROISADES.

État moral et religieux de l'Europe.—La barbarie des peuples de l'Occident ne ressemblait point à celle des Turks, dont la religion et les mœurs repoussaient toute espèce de civilisation et de lumières; ni à celle des Grecs, qui depuis longtemps, mais surtout depuis le schisme, n'étaient plus qu'un peuple corrompu et dégénéré. Tandis que les uns avaient tous les vices d'un État presque sauvage, et les autres, toute la corruption d'un État en décadence, il se mêlait aux mœurs barbares des *Francs* (1) quelque chose d'héroïque et de généreux qui semblait tenir des passions de la jeunesse. La barbarie grossière des Turks leur faisait mépriser tout ce qui était noble et grand; les Grecs avaient une barbarie savante et polie qui les remplissait de dédain pour l'héroïsme et les vertus militaires. Les Francs étaient aussi braves que les Turks, et mettaient plus de prix à la gloire que les autres peuples. Le sentiment d'honneur, qui créa la chevalerie, dirigeait leur bravoure, et leur tenait lieu quelquefois de justice et de vertu.

La religion chrétienne, que les Grecs schismatiques avaient réduite à de petites formules et à de vaines pratiques de superstition, ne leur inspirait jamais de grands desseins et de nobles pensées. Chez les peuples d'Occident, comme on n'avait point encore soumis à de fréquentes disputes les dogmes du christianisme, la doctrine de l'Évangile conservait plus d'empire sur les esprits; elle disposait mieux les cœurs à l'enthousiasme, et formait à la fois des saints et des héros. Quoique la religion ne prêchât pas toujours sa morale avec succès, elle tendait cependant à adoucir les mœurs des peuples barbares; elle prêtait au faible son autorité sainte; elle inspirait une crainte salutaire à la force, et corrigeait souvent les injustices des lois humaines.

(1) On nommait ainsi les Européens occidentaux.

Au milieu des ténèbres qui couvraient l'Occident, la religion chrétienne conservait seule le souvenir des temps passés, et entretenait l'émulation parmi les hommes; elle conservait aussi pour un avenir plus heureux la langue du peuple roi, la seule qui pût exprimer les grandes idées de la morale, et dans laquelle le génie de la législation avait élevé ses plus beaux monuments. Tandis que le despotisme et l'anarchie partageaient les villes et les royaumes de l'Occident, les peuples invoquaient la religion contre la tyrannie; les princes, contre la licence et la révolte. Souvent dans le trouble des États, le titre de chrétien inspira plus de respect et réveilla plus d'enthousiasme que le titre de citoyen romain dans l'ancienne Rome. Comme la religion chrétienne avait précédé toutes les institutions, elle dut être longtemps la seule autorité environnée de la vénération et de l'amour des peuples. Sous plus d'un rapport, les nations semblaient ne reconnaître d'autres législateurs que les Pères des conciles, d'autre code que l'Évangile et les saintes Écritures. L'Europe pouvait être considérée comme une société religieuse, où la conservation de la foi était le plus grand intérêt, où les hommes appartenaient plus à l'Église qu'à la patrie. Dans cet état de choses, il était facile d'enflammer l'esprit des peuples en leur présentant la cause de la religion et des chrétiens à défendre.

État politique de l'Europe. — La lutte du Saint-Siége et de l'Empire était flagrante entre le pape *Urbain II* et l'empereur *Henri IV*. La guerre civile embrasait l'Allemagne et l'Italie. Le roi de France, *Philippe Ier*, monarque indolent, était frappé d'anathème en expiation d'un mariage scandaleux. Le roi d'Angleterre, *Guillaume le Roux*, fils du Conquérant, était obligé de contenir la population saxonne qui frémissait sous le joug. Les petits rois d'Espagne étaient aux prises avec les infidèles sur leur propre territoire. Les rois du Nord et de l'Est, à peine convertis au christianisme, étaient encore en dehors du mouvement européen. Au premier coup d'œil, cet état de choses ne paraît pas promettre un soulèvement chevaleresque des populations chrétiennes, et cependant tout était prêt pour

l'immense ébranlement qui précipita l'Occident sur l'Orient : il ne fallut pour cela que la parole d'un ermite et d'un pape.

II. CARACTÈRE ET PRÉDICATION DE LA PREMIÈRE CROISADE.

Deux causes principales déterminèrent les croisades : d'un côté la religion et par conséquent l'Europe menacées ; de l'autre, les remords que les crimes de l'usurpation et de la féodalité jetaient depuis longtemps dans les âmes.

A cette époque, le khalifat de Baghdad était esclave sous une garde turque ; celui du Kaire se mourait de corruption ; celui de Cordoue, démembré, tombait en pièces. Une seule chose était forte et vivante dans le monde mahométan, c'était cet horrible héroïsme des *Assassins* (p. 285). Combien le christianisme était plus vivant au moment des croisades ! Le pouvoir spirituel, esclave du temporel en Asie, le balançait, le primait en Europe ; il venait, sous *Grégoire VII*, de se retremper par la chasteté monastique, par le célibat des prêtres. Le mahométisme se divisait ; le christianisme s'unissait. Le premier ne pouvait attendre qu'invasion et ruine, et en effet il ne résista qu'en recevant les Moghols et les Turks, c'est-à-dire en devenant barbare.

De tout temps, les chrétiens avaient été pénétrés d'une vénération profonde pour les contrées que le divin Sauveur du monde avait sanctifiées par sa vie, sa passion et sa mort. Dès les premiers siècles du christianisme, avaient commencé les pèlerinages aux lieux saints : ils étaient devenus plus fréquents depuis que l'impératrice *sainte Hélène*, mère de Constantin le Grand, avait fait élever des églises à Jérusalem avec la vraie croix retrouvée par ses soins. Pendant plusieurs siècles, les pèlerins ne cessèrent d'y affluer de toutes parts. Depuis l'an 1000 surtout, depuis que l'humanité croyait avoir chance de vivre et espérait un peu (p. 300), une foule de pèlerins prenaient leurs bâtons, et s'acheminaient, les uns à Saint-Jacques de Com-

postelle en Espagne, les autres au mont Cassin, aux saints Apôtres de Rome, et de là à Jérusalem. Les pieds y portaient d'eux-mêmes. C'était pourtant un dangereux et pénible voyage. Heureux qui revenait! plus heureux qui mourait près du tombeau du Christ, et qui pouvait lui dire, selon l'audacieuse expression d'un contemporain : *Seigneur, vous êtes mort pour moi, je suis mort pour vous!*

Les Arabes, peuple commerçant, accueillaient bien d'abord les pèlerins. Les Fatimites d'Égypte, ennemis secrets du Koran, les traitèrent bien encore. Tout changea, lorsque le khalife *Hakem*, fils d'une chrétienne (p. 286), se donna lui-même pour une incarnation (1011). Il détruisit les églises de Jérusalem et maltraita cruellement les chrétiens, qui prétendaient que le Messie était déjà venu, et les Juifs, qui s'obstinaient à l'attendre encore : dès lors on n'aborda guère le saint tombeau qu'à condition de l'outrager, comme au dernier siècle les Hollandais n'entraient au Japon qu'en marchant sur la croix.

La persécution s'arrêta sous les successeurs d'Hakem; mais les pèlerins furent exposés à des dangers plus grands encore lorsque les Turks-Seldjoucides commencèrent à faire des conquêtes en Asie Mineure et dans la Syrie (1055) : un grand nombre d'entre eux périssaient chaque année par la main des Turks, et les chrétiens établis dans ces contrées avaient également à souffrir d'horribles persécutions.

Mais les fatigues et les outrages ne rebutaient pas les pèlerins. Ces hommes si fiers, qui pour un mot auraient fait couler, dans leur pays, des torrents de sang, se soumettaient pieusement à toutes les bassesses qu'il plaisait aux Sarrasins d'exiger. Le duc de Normandie, les comtes de Barcelone, de Flandre, de Verdun, etc., accomplirent, dans le XIe siècle, ce rude pèlerinage. L'empressement augmentait avec le péril; seulement les pèlerins se mettaient en plus grandes troupes. En 1054, l'évêque de Cambrai tenta le voyage avec 3,000 Flamands, et ne put arriver. Treize ans après, les évêques de Mayence, de Ratisbonne, de Bamberg et d'Utrecht, s'associèrent à quelques chevaliers normands, et formèrent une petite armée de 7,000 hommes. Ils par-

vinrent à grand'peine, et 2,000, tout au plus, revirent l'Europe. Cependant les Turks, maîtres de Baghdad et partisans du khalife, s'étant emparés de Jérusalem, massacrèrent indistinctement Alides et chrétiens. L'empire grec, resserré chaque jour, vit leur cavalerie pousser jusqu'au Bosphore, en face de Constantinople. D'autre part, les Fatimites tremblaient derrière les remparts de Damiette et du Kaire. Ils s'adressèrent, comme les Grecs, aux princes de l'Occident. *Alexis Ier Comnène* était déjà lié avec le comte de Flandre, qu'il avait accueilli magnifiquement à son passage; ses ambassadeurs célébraient avec le génie hâbleur des Grecs les richesses de l'Orient, les empires, les royaumes qu'on pouvait y conquérir.

Tous ces motifs n'auraient pas suffi pour émouvoir le peuple et lui communiquer cet ébranlement profond qui le porta vers l'Orient. Il y avait déjà longtemps qu'on lui parlait de guerre sainte. La vie de l'Espagne n'était qu'une croisade; chaque jour on apprenait quelque victoire du *Cid*, la prise de Tolède ou de Valence. Les Génois, les Pisans, conquérants de la Sardaigne et de la Corse, ne poursuivaient-ils pas la croisade depuis un siècle? Lorsque le pape Sylvestre II écrivit sa fameuse lettre au nom de Jérusalem, les Pisans armèrent une flotte, débarquèrent en Afrique, et y massacrèrent, dit-on, 100,000 Maures. Toutefois on pensait bien que la religion était pour peu de chose dans tout cela. Le danger animait les Espagnols, et l'intérêt, les Italiens : ces derniers imaginèrent plus tard de couper court à toute croisade de Jérusalem, de détourner et d'attirer chez eux tout l'or que les pèlerins portaient dans l'Orient; ils chargèrent leurs galères de terre prise en Judée, et se firent une Terre-Sainte dans le *Campo-Santo* de Pise.

Mais on ne pouvait donner ainsi le change à la conscience religieuse du peuple, ni le détourner du saint tombeau. Dans les extrêmes misères du moyen âge, les hommes conservaient des larmes pour les misères de Jérusalem. Cette grande voix qui, en l'an 1000, les avait menacés de la fin du monde, se fit entendre encore, et leur dit d'al-

ler en Palestine pour s'acquitter du répit que Dieu leur donnait. Le bruit courait que la puissance des Sarrasins avait atteint son terme. Il ne s'agissait que d'aller devant soi par la grande route que Charlemagne avait, dit-on, frayée autrefois, de marcher sans se lasser vers le soleil levant, de recueillir la dépouille toute prête, de ramasser la manne de Dieu. Plus de misère ni de servage ; la délivrance était arrivée. Il y en avait assez dans l'Orient pour les faire tous riches. D'armes, de vivres, de vaisseaux, il n'en était pas besoin ; c'eût été tenter Dieu. Ils déclarèrent qu'ils auraient pour guides les plus simples des créatures, une oie et une chèvre. Pieuse et touchante confiance de l'humanité enfant !

Il ressort de cet exposé que le désir de porter secours à des frères opprimés, et de rendre la Terre-Sainte accessible aux pèlerins, fut, avec la vénération pour les saints lieux et la ferveur du zèle chrétien à cette époque, la principale cause des croisades. Il faut y joindre le caractère guerrier de ces temps, caractère qui se manifestait dans tant de guerres privées, et qui trouvait dans la guerre sainte un champ plus noble, en combattant pour la religion contre les ennemis de Dieu et de son Église.

Un Picard qu'on nommait trivialement *Coucou-Piètre*, c'est-à-dire, *Pierre Capuchon*, ou *Pierre l'Hermite*, d'Amiens, contribua puissamment par son éloquence à ce grand mouvement des peuples. Au retour d'un pèlerinage à Jérusalem, où il avait été témoin de l'oppression des chrétiens, et dont le patriarche *Siméon* l'avait chargé de lettres pressantes pour le souverain pontife et les princes chrétiens d'Occident, il décida le pape français *Urbain II* à prêcher la croisade à Plaisance, puis à Clermont d'Auvergne, sur la place publique (1095). La prédication fut à peu près inutile en Italie ; en France tout le monde s'arma : *Dieu le veut !* s'écria-t-on de toutes parts. Il y eut au concile de Clermont 400 évêques ou abbés mitrés. Ce fut le triomphe de l'Église. Les deux plus grands noms de la terre, l'empereur et le roi de France, y furent condamnés aussi bien que les Turks, et la querelle des investitures, mêlée à

celle de Jérusalem. Chacun plaça la croix rouge à son épaule; les étoffes, les vêtements rouges furent mis en pièces et n'y suffirent pas (novembre 1095). C'était un signe d'enrôlement, et c'est de là que sont venus les noms de *croisés* et de *croisades*.

Pendant l'hiver, on ne s'occupa que des préparatifs du voyage pour la Terre-Sainte; tout autre soin, tout autre travail fut suspendu dans les villes et dans les campagnes. Au milieu de l'effervescence générale, la religion, qui animait tous les cœurs, veillait à l'ordre public. Tout à coup on n'entendit plus parler de vols, de brigandages. L'Occident se tut, dit un auteur contemporain, et l'Europe jouit pendant quelques mois d'une paix qu'elle n'avait jamais connue.

Dieu le veut! c'était le cri de la conscience générale. En effet, le système féodal avait en quelque sorte universalisé le crime et l'injustice. Il n'était guère de châtelain qui n'eût à se reprocher quelque cas de despotisme et d'exaction, quelque abus de la puissance militaire ou judiciaire dont chacun d'eux était revêtu. Si le sentiment du droit avait été banni des âmes, cet exercice de la tyrannie, sanctionné, pour ainsi dire, par les institutions existantes, n'aurait point excité de remords dans les consciences; mais le christianisme ne permettait pas aux oppresseurs cette tranquillité dans le mal, et partout à la fois il fit naître le besoin d'une expiation égale à la grandeur des iniquités. Les pèlerinages à Jérusalem s'étaient multipliés à mesure que le régime de la force avait corrompu la société; et c'est à l'époque du plus grand développement de ce régime, que tout le personnel du système féodal se leva en masse pour se porter à la délivrance du tombeau du Sauveur. Tel est le caractère d'expiation empreint surtout dans la première croisade. Ce furent les barons et les hommes d'armes, célèbres par leurs violences et leurs brigandages, qui imprimèrent, par leur exemple, le mouvement aux populations, et cette apostrophe éloquente d'Urbain II, dans l'assemblée de Clermont : *Soldats de l'enfer, devenez les soldats de Dieu!*

résume l'esprit de ce vaste ébranlement, dont les effets sont si bien exprimés dans cette phrase de la princesse Anne Comnène, fille d'Alexis : « L'Europe entière paraissait comme arrachée de ses fondements et prête à se précipiter de tout son poids sur l'Asie. » Treize cent mille personnes s'engagèrent, dit-on, dans cette première croisade.

III. ÉVÉNEMENTS ET RÉSULTATS DE LA PREMIÈRE CROISADE (1096-1100).

Ce fut en effet un spectacle extraordinaire, et comme un renversement du monde. On vit les hommes prendre subitement en dégoût tout ce qu'ils avaient aimé. Leurs riches châteaux, leurs épouses, leurs enfants, ils avaient hâte de laisser tout cela. Il n'était besoin de prédication; ils se prêchaient les uns les autres, dit le contemporain, et de parole et d'exemple. « C'était, continue-t-il, l'accomplissement des mots de Salomon : *Les sauterelles n'ont point de roi, et elles s'en vont ensemble par bandes.* Elles n'avaient pas pris l'essor des bonnes œuvres, ces sauterelles, tant qu'elles restaient engourdies et glacées dans leur iniquité. Mais dès qu'elles se furent échauffées aux rayons du Soleil de justice, elles s'élancèrent et prirent le vol. Elles n'eurent point de roi; toute âme fidèle prit Dieu seul pour guide, pour chef, pour camarade de guerre..... Bien que la prédication ne se fût fait entendre qu'aux Français, quel peuple chrétien ne fournit aussi des soldats?..... Vous auriez vu les Écossais, couverts d'un manteau hérissé, accourir du fond de leurs marais... Je prends Dieu à témoin qu'il débarqua dans nos ports, des Barbares de je ne sais quelle nation; personne ne comprenait leur langue; eux, plaçant leurs doigts en forme de croix, ils faisaient signe qu'ils voulaient aller à la défense de la foi chrétienne. »

« Il y avait des gens qui n'avaient d'abord nulle envie de partir, qui se moquaient de ceux qui se défaisaient de leurs biens, leur prédisant un triste voyage et un plus triste retour. Et le lendemain, les moqueurs eux-mêmes,

par un mouvement soudain, donnaient tout leur avoir pour quelque argent, et partaient avec ceux dont ils s'étaient d'abord raillés. Qui pourrait dire les enfants, les vieilles femmes, qui se préparaient à la guerre? qui pourrait compter les vierges, les vieillards tremblants sous le poids de l'âge?... Vous auriez ri de voir les pauvres ferrer leurs bœufs comme des chevaux, traînant dans des chariots leurs minces provisions et leurs petits enfants; et ces petits, à chaque ville ou château qu'ils apercevaient, demandaient dans leur simplicité : *N'est-ce pas là cette Jérusalem où nous allons?* »

Le peuple partait sans rien attendre, laissant les princes délibérer, s'armer, se compter. Les petits ne s'inquiétaient de rien de tout cela. Pierre l'Hermite marchait à la tête, pieds nus, ceint d'une corde. D'autres suivaient un brave et pauvre chevalier, qui s'appelait *Gautier sans Avoir*. Dans tant de milliers d'hommes, ils n'avaient pas huit chevaux. Quelques Allemands imitèrent les Français, et partirent sous la conduite d'un des leurs, nommé *Gottesschalk*. Tous ensemble descendirent la vallée du Danube, la route d'Attila, la grande route du genre humain.

Chemin faisant, ils prenaient ce qui leur était nécessaire, se payant d'avance de leur sainte guerre. Ces bandes indisciplinées en furent punies: on les suivit à la piste, on les chassa comme des bêtes fauves. Ceux qui restaient, l'empereur leur fournit des vaisseaux et les fit passer en Asie, comptant sur les flèches des Turks. Ils y périrent presque tous.

Cependant s'ébranlaient lentement les lourdes armées des princes, des grands, des chevaliers. A la tête des croisés, on comptait *Godefroi de Bouillon*, duc de la basse Lorraine, avec *Eustache* et *Baudoin*, ses frères; *Robert II*, duc de Normandie; *Robert II*, comte de Flandre; *Raymond IV*, comte de Toulouse; *Hugues*, comte de Vermandois et frère du roi de France; *Étienne*, comte de Blois; *Bohémond*, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, avec son neveu *Tancrède*. Le pape nomma *Adhémar de Monteil*, évêque du Puy, son légat

et chef spirituel de l'armée. Il accorda une indulgence plénière à tous ceux qui iraient combattre les infidèles, et mit leurs familles ainsi que leurs biens sous la protection de l'Église.

Les princes croisés arrivèrent à Constantinople par différents chemins.

Ce fut une grande tentation que cette merveilleuse Constantinople pour des gens qui n'avaient vu que les villes de boue de notre Occident. Ces dômes d'or, ces palais de marbre, tous les chefs-d'œuvre de l'art antique entassés dans la capitale depuis que l'Empire s'était tant resserré; tout cela composait un ensemble étonnant et mystérieux qui les confondait; ils n'y entendaient rien: la seule variété de tant d'industries et de marchandises était pour eux un inexplicable problème. Ce qu'ils y comprenaient, c'est qu'ils avaient grande envie de tout cela. Nos Normands et nos Gascons auraient bien voulu terminer là la croisade; ils auraient dit volontiers comme les petits enfants dont parle Guibert : *N'est-ce pas là Jérusalem?*

Telle fut l'habileté d'*Alexis Comnène*, qu'il détermina ces conquérants qui pouvaient l'écraser, à lui faire hommage et à lui promettre d'avance leur conquête. Hugues jura d'abord, puis Bohémond, puis Godefroi. Godefroi s'agenouilla devant le Grec, mit ses mains dans les siennes et se fit son vassal. Il en coûta peu à son humilité. Dans la réalité, les croisés pouvaient se passer de Constantinople; ne la possédant pas, il fallait qu'ils l'eussent au moins pour alliée et pour amie. Prêts à s'engager dans les déserts de l'Asie, les Grecs seuls pouvaient les préserver de leur ruine. Ceux-ci promirent tout ce qu'on voulut pour se débarrasser : vivres, troupes auxiliaires, des vaisseaux surtout pour faire passer au plus tôt le Bosphore. Alexis Comnène leur fournit des bateaux pour traverser le détroit, et se fit promettre la remise de toutes les anciennes provinces de l'empire grec qu'ils arracheraient aux mains des Turks, sauf toutefois la Palestine. L'armée, qui comptait trois cent mille guerriers, et s'éle-

vait en tout à six cent mille âmes, ne dépendait pas d'un chef unique; chaque prince conduisait ses vassaux. Un corps de quatre mille Grecs les guidait. Le plus parfait accord régnait cependant parmi toutes ces troupes, grâce aux efforts de l'évêque Adhémar et d'une foule de prêtres qui se trouvaient dans les rangs des croisés.

Sur la demande d'Alexis, les croisés s'emparèrent de Nicée, sur *Kilidj Arslan Ier*, fils de Soliman (p. 352), sultan seldjoucide d'Iconium (Konieh). La victoire de Dorylée sur ce prince leur ouvrit un passage à travers l'Asie-Mineure; mais l'armée chrétienne essuya de grandes pertes par les maladies, les fatigues et la disette de vivres. Les croisés étaient arrivés à Tarse, en Cilicie, quand survint une dispute entre Tancrède et Baudoin, frère de Godefroi : Baudoin, suivi de ses vassaux, quitta l'armée, s'avança vers l'Euphrate, et se fixa à *Édesse*, qui devint ainsi le siége du premier État chrétien fondé par les croisés. La grande armée, poursuivant sa route, arriva, réduite de moitié, devant Antioche, riche cité soumise à *Séian*, neveu de Mélik-Chah. Cette ville avait trois cent soixante églises, quatre cent cinquante tours, et jadis c'était la métropole de cent cinquante-trois évêchés. Les croisés y perdirent, par les maladies et les désertions, les deux tiers de leurs gens. Cependant les musulmans d'Afrique et d'Asie s'étaient armés de toutes parts pour défendre leur religion menacée; les Turks furent défaits sur les bords de l'Oronte. Le siége d'Antioche durait depuis quatre mois (1098) lorsque le vaillant et rusé Bohémond, digne fils de Guiscard, s'en empara par surprise. Ce prince demanda la souveraineté héréditaire de la ville, et l'obtint, malgré la foi des promesses faites à l'empereur Alexis, qui, dès lors, se sépara pour toujours des croisés. A peine maîtres de la ville, les croisés y furent assiégés à leur tour par *Korbough* (Korbogha, Corbonas), sultan de Mossoul et feudataire de Barkiarok, fils de Mélik-Chah, sultan de Perse; il avait une armée de 200,000 hommes. Une horrible famine et des maladies occasionnées par l'insalubrité des aliments découragèrent tellement les chrétiens,

qu'ils voulurent négocier avec le sultan : le fier musulman s'y refusa, disant que les chrétiens ne sortiraient de la ville que par l'épée; mais la découverte de la lance qui avait percé le côté du Sauveur ranima le courage des croisés. Dans une sortie, ils fondirent sur les Turks et les anéantirent après quelques heures de combat. Bohémond devint *prince d'Antioche*, et soumit les contrées circonvoisines. A son exemple, plusieurs princes et de nombreux chevaliers quittèrent l'armée pour se faire de petits États dans la Syrie ou la Palestine; c'est ainsi que *Bertrand*, fils de Raymond, devint *comte de Tripoli*. Les croisés, dont le nombre ne s'élevait plus guère qu'à vingt-cinq mille, donnèrent alors le commandement à Godefroi de Bouillon, guerrier aussi pieux que brave et prudent, et continuèrent leur marche vers Jérusalem.

Les Fatimites d'Égypte qui, comme les Grecs, avaient appelé les Francs contre les Turks, se repentirent de même. Ils étaient parvenus à reconquérir Jérusalem, et c'étaient eux qui la défendaient. Ils y avaient réuni jusqu'à quarante mille hommes. Pieds nus, et chantant des hymnes et des psaumes, les chrétiens s'approchèrent de la cité sainte, et dans le premier enthousiasme où les jeta la vue de Jérusalem, ils crurent pouvoir l'emporter d'assaut; mais ils furent repoussés par les assiégés. Il leur fallut se résigner aux lenteurs d'un siége, établis dans cette campagne désolée, sans arbres et sans eau. Le seul bois qui se trouvait dans le voisinage fut coupé par les Génois et les Gascons, qui en firent des machines sous la direction du *vicomte de Béarn*. Deux tours roulantes furent construites pour le *comte de Saint-Gilles* et pour le *duc de Lorraine*. Enfin les croisés ayant fait, pieds nus, pendant huit jours, le tour de Jérusalem, toute l'armée attaqua; la tour de Godefroi fut approchée des murs, et le vendredi, 15 juillet 1099, à trois heures, à l'heure et au jour même de la Passion, Godefroi de Bouillon descendit de sa tour sur les murailles de Jérusalem. La ville prise, le massacre fut grand. Les croisés, dans leur ferveur, croyaient, en cha-

que infidèle qu'ils rencontraient à Jérusalem, frapper un des bourreaux de Jésus-Christ.

Quand il leur sembla que le Sauveur était assez vengé, ils allèrent avec larmes et gémissements, en se battant la poitrine, adorer le saint tombeau. Il s'agit ensuite de savoir quel serait le roi de la conquête. On institua une enquête sur chacun des princes, afin d'élire le plus digne; on interrogea leurs serviteurs pour découvrir leurs vices cachés. Quand on en vint à ceux du duc de Lorraine, ils ne trouvèrent rien à dire contre lui, sinon qu'il restait trop longtemps dans les églises, au delà même des offices; qu'il allait toujours s'enquérant aux prêtres des histoires représentées dans les images et les peintures sacrées, au grand mécontentement de ses amis qui l'attendaient pour le repas. GODEFROI se résigna; mais il refusa de prendre un titre qui, disait-il, n'appartenait qu'au fils de David : *Non*, s'écria-t-il en repoussant les ornements royaux, *il ne sera pas dit que Godefroi fut couronné d'or dans la même ville où son Dieu eut le front ceint d'épines.* Il n'accepta d'autre titre que celui d'*avoué* et *baron du Saint-Sépulcre.* Le patriarche réclamant Jérusalem et tout le royaume, le conquérant ne fit point d'objection : il céda tout devant le peuple, se réservant la jouissance seulement, c'est-à-dire la défense.

Godefroi justifia le choix de ses compagnons par la brillante victoire d'Ascalon, qu'il remporta sur les troupes du khalife fatimite *Mostali.* Dès le commencement, le royaume se trouva infesté par les Arabes jusqu'aux portes de la capitale. On osait à peine cultiver les campagnes. Tancrède, le seul des chefs, voulut bien rester avec Godefroi, qui put à peine garder en tout trois cents chevaliers. Le héros de la première croisade mourut un an après la prise de la ville sainte (18 juillet 1100); son frère BAUDOIN Ier lui succéda.

C'était cependant une grande chose pour la chrétienté, que d'occuper ainsi, au milieu des infidèles, le berceau de sa religion. Une petite Europe asiatique y fut faite à l'image de la grande. La féodalité s'y organisa sous une forme plus

sévère même que dans aucun pays de l'Occident. L'ordre hiérarchique et tout le détail de la justice féodale y fut réglé dans les fameuses *Assises de Jérusalem*, par Godefroi et ses barons. Une foule de principautés feudataires s'établirent dans la Palestine, et les comtés de *Galilée* et de *Tibériade*, de *Tripoli*, de *Joppé*, de *Tyr*, de *Césarée*, de *Béryte*, d'*Héraclée*, de *Marcab*, etc., devinrent les principaux fiefs de la couronne. Les Génois, les Pisans et les Vénitiens reçurent, en récompense de leurs services, la possession de quelques villes côtières et des établissements dans plusieurs ports de mer. Ce fut pour leur commerce un large bénéfice, et leurs armes contribuèrent puissamment à défendre les nouvelles conquêtes contre les Turks.

Telle fut l'issue de la première croisade; c'est elle que le Tasse a chantée dans un poëme immortel. Elle donna naissance à trois ordres de chevalerie. Déjà plusieurs guerriers nobles établis auprès du Saint-Sépulcre formaient une confrérie qui soignait dans l'hôpital de Saint-Jean les pèlerins malades. Baudoin les créa *chevaliers de Saint-Jean* (Johannites, *Hospitaliers*, ordre de Malte); *Gérard du Puy* en fut le premier grand maître (1121). *Hugues de Payens*, issu des comtes de Champagne, *Godefroi d'Adhémar*, et sept autres chevaliers fondèrent l'*ordre des Templiers* (1118). L'*ordre teutonique* fut établi plus tard (1190) par *Henri Walpot*. L'organisation intérieure de ces trois ordres était la même : outre les vœux ordinaires de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, tous ceux qui y entraient faisaient un quatrième vœu, celui de combattre contre les ennemis de l'Église et de protéger les pèlerins.

Sous le second grand-maître, *Raymond du Puy*, on commença à classer l'ordre des Hospitaliers par langues, et suivant leur patrie; on distingua ces langues en Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne et Angleterre. On créa des bailliages, des commanderies dans chacune de ces langues; mais les commanderies furent indistinctement attribuées à tous les chevaliers.

Les Hospitaliers portaient un habit d'ordre noir avec

une croix blanche à huit pointes ; les Templiers, un habit blanc avec une croix de drap rouge, et les Teutons, un manteau blanc avec la croix noire lisérée d'argent.

Ces ordres étaient sous la juridiction spirituelle des papes, qui les investirent de grands priviléges. Ils devinrent bientôt extrêmement riches, soit par des donations, soit par l'accession des biens qu'y apportaient les nouveaux membres. La bravoure que déployèrent ces chevaliers laisse bien loin derrière elle tout ce que l'histoire rapporte en fait d'héroïsme guerrier. Ce furent ces ordres qui soutinrent si longtemps la lutte contre les musulmans, et défendirent avec tant de persévérance en Orient les possessions des chrétiens.

§ 2. — *Seconde croisade* (1147-1149).

I. HISTOIRE DU ROYAUME DE JÉRUSALEM PENDANT L'INTERVALLE DE LA 1re ET DE LA 2e CROISADE (1100-1147).

ROIS DE JÉRUSALEM : *Godefroi de Bouillon*, 1100; *Baudoin Ier*, 1100-1118; *Baudoin II*, 1118-31; *Foulques d'Anjou*, 1131-42; *Baudoin III*, 1142-46.

Godefroi de Bouillon et Baudoin Ier. — GODEFROI DE BOUILLON, premier roi de Jérusalem, n'occupa qu'un an le trône de Jérusalem, dont il était digne à plus d'un titre. A sa mort (1100), deux princes aspirèrent à sa succession : *Bohémond*, prince d'Antioche, le plus valeureux et le plus puissant parmi les croisés, et *Baudoin*, frère de Godefroi, et fils d'Eustache, comte de Boulogne. Mais le premier ayant été pris par l'émir turk *Ebn Danishmend* qui venait de fonder, au nord de l'Arménie, une principauté indépendante sur les frontières du territoire d'Antioche, ce fut BAUDOIN Ier qui remplaça son frère, conformément aux Assises de Jérusalem, et investit du comté d'Édesse, qu'il avait créé, son neveu *Baudoin du Bourg*, qui le partagea lui-même avec son cousin *Josselin de Courtenay*.

Cependant, à la nouvelle du succès obtenu par les

croisés, trois armées nombreuses s'étaient rassemblées en Europe : la 1[re], sous la conduite de l'archevêque *Anselme* de Milan, du comte *Étienne* de Blois et de nombreux seigneurs français ; la 2[e], sous les ordres du comte *Guillaume* de Nevers ; et la 3[e], sous ceux des comtes *Guillaume* d'Aquitaine, *Hugues* de Vermandois et *Welf* de Bavière. Ces trois armées, qui se suivirent de près, furent presque anéanties par les Turks dans l'Asie-Mineure, qu'elles traversaient pour aller détruire Baghdad, centre et capitale de l'islamisme. Il n'en arriva que de faibles restes en Palestine ; mais les croisés, que les vaisseaux de Venise, de Gênes et de Pise y transportèrent, aidèrent Baudoin I[er] à s'emparer d'Aco ou Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre), un des meilleurs ports de la contrée (1104).

Au nord de la Terre-Sainte, les croisés avaient de puissants ennemis, les Grecs, les Turks d'Iconium et ceux de l'Irak. L'empereur Alexis Comnène, apprenant la captivité de Bohémond, prince d'Antioche, se porta sur cette principauté qui comprenait une portion de la Cilicie ; mais Bohémond, redevenu libre, le repoussa et marcha au secours des deux princes d'Édesse, Baudoin du Bourg et Josselin. *Mahomet* ou *Mohammed-el-Sandjar*, sultan turk d'Irak et frère de Barkiarok, vainquit les chrétiens dans une grande bataille (1104). Les deux cousins furent pris, et Bohémond ne se sauva qu'avec peine. Attaqué de nouveau par les Grecs (1105), il alla chercher en Italie des secours, avec lesquels il força l'ennemi à la retraite; mais il mourut peu de temps après (1110), ne laissant qu'un fils mineur, *Bohémond II*, pour lequel *Tancrède*, neveu de Bohémond I[er], administra la principauté d'Antioche.

La prise de *Tripoli* par *Bertrand*, fils du comte Raymond de Toulouse, ainsi que la conquête de *Sidon* et de *Béryte*, par le roi Baudoin I[er], accrut la puissance du royaume hiérosolymitain. *Sigurd*, roi de Norwége, auquel il dut cette dernière conquête, ne demanda pour récompense qu'un morceau de la vraie croix, dont il gratifia la cathédrale de Saint-Olav, à Drontheim. Baudoin I[er], toujours heureux dans ses guerres contre les Turks, forma

le projet de détrôner les khalifes fatimites d'Égypte, et déjà même il n'était plus qu'à trois journées du Caire, lorsque la mort le ravit au milieu de ses succès (1118).

Baudoin II.— BAUDOIN II (Baudoin du Bourg), neveu de Baudoin Ier, lui succéda sur le trône de Jérusalem (1118). Il investit du comté d'Édesse Josselin de Courtenay, qui, gardant sa résidence de Tellbacher, et plus occupé de tournois que de guerre, se laissa surprendre par *Balak,* sultan turk d'Halep, qui le fit prisonnier (1122). Baudoin II alla à son secours; mais il fut défait et tomba lui-même entre les mains des infidèles (1123). Josselin parvint à s'évader; quant au roi, il resta plus d'un an prisonnier, jusqu'au moment où la ville de *Tyr* fut prise, avec le secours des Vénitiens, par *Guillaume de Buris,* administrateur du royaume. Baudoin II continua énergiquement la guerre, et trouva de vaillants auxiliaires dans les deux ordres des Hospitaliers et des Templiers, dont les nombreux monastères étaient à la fois des châteaux forts; mais il mourut, l'an 1131, dans une expédition malheureuse contre Damas, ne laissant que deux filles, l'une, *Alyse*, mariée à *Bohémond II* d'Antioche, et l'autre, *Mélisende*, à *Foulques,* comte d'Anjou. La même année enleva Bohémond II et Josselin; Foulques fut désigné comme successeur de Baudoin II au trône de Jérusalem.

Foulques et Baudoin III. — Les Turks conservaient toujours les sultanies de Damas et d'Halep; mais *Zenghi* (le *Sanguin* des anciens historiens des croisades), qu'Alp-Arslan, sultan de Mossoul, avait nommé gouverneur de la Syrie et de la Mésopotamie, avec le titre d'*Atabek,* espèce de maire du palais, acquit, par la conquête d'Halep, la supériorité sur tous les gouverneurs; mais il trouva dans Foulques un rude adversaire qui le repoussa. Son inquiète activité le reporta vers l'Orient, où ses progrès inspirèrent de l'ombrage au sultan *Mas'oud,* son suzerain; cependant il sut regagner la confiance de ce prince par des marques apparentes de dévouement, et surtout par le ferme appui qu'il prêtait à l'islamisme, dans l'intérêt de sa propre grandeur. Il se mit bientôt en état

de résister à l'empereur grec *Jean Ier Comnène*, successeur d'Alexis Ier. Toutefois ce prince reconquit une partie de l'Asie-Mineure sur les Turks d'Iconium, et de l'Arménie sur le roi chrétien *Léon Ier* (1133-7); puis il porta ses armes contre la principauté d'Antioche, dont Foulques avait investi *Raymond*, comte de Poitiers et époux de *Constance*, fille de Bohémond II. Jean Comnène était près de s'en rendre maître, lorsqu'une expédition malheureuse contre Zenghi le força de retourner à Constantinople pour y réparer ses forces (1138). Quatre ans après, il revint assiéger Antioche; mais il mourut (1143) : son fils, *Manuel Ier Comnène*, conquit la majeure partie de la principauté d'Antioche, et força Raymond de venir à Constantinople lui prêter serment à titre de vassal (1144).

Attaqué lui-même par Zenghi, Foulques n'avait pu venir au secours de Raymond, et même il ne sauva le royaume de Jérusalem qu'en s'alliant avec le sultan turk de Damas, qui craignait aussi la puissance de l'Atabek. Il mourut quelque temps après, laissant le trône à son fils mineur BAUDOIN III, sous la tutelle de sa mère Mélisende.

Zenghi, profitant de cette minorité, attaqua la ville d'Édesse, s'en empara (1144) et en massacra tous les habitants chrétiens en une nuit; mais, comme une punition de sa barbarie, il périt assassiné au moment où il allait achever la conquête de cette principauté. Josselin de Courtenay reprit Édesse; mais il en fut chassé par *Nour-Eddyn* (Noureddin), fils de Zenghi, qui détruisit la ville de fond en comble (1147). La perte d'Édesse porta d'autant plus de préjudice au royaume de Jérusalem, que Baudoin III avait rompu l'alliance avec le sultan de Damas, et fait contre ce prince une guerre malheureuse dans laquelle il n'avait échappé qu'avec peine au carnage de son armée (1147). L'alliance que conclut Nour-Eddyn avec le prince de Damas menaçait d'une ruine totale le royaume de Jérusalem, lorsqu'il fut encore une fois sauvé par le zèle des peuples chrétiens de l'Occident.

II. ÉVÉNEMENTS DE LA SECONDE CROISADE (1147-9).

Baudoin III, ses prélats et ses seigneurs envoyèrent aussitôt en Europe des lettres et des messagers. Le pape *Eugène III*, qui, forcé de quitter l'Italie par l'hérétique *Arnauld de Brescia*, se trouvait alors en France, chargea *saint Bernard*, abbé de Clairvaux, et l'oracle de la chrétienté, d'y prêcher la croisade. *Louis VII le Jeune*, roi de France, qui avait à cœur d'expier l'incendie sacrilége de Vitry, ne balança pas à prendre la croix; il convoqua tous les seigneurs de son royaume à Vézelai de Bourgogne, et là, après un discours éloquent de saint Bernard, toute l'assemblée s'écria comme autrefois à Clermont : *Dieu le veut! des croix!* Saint Bernard déchira son manteau pour satisfaire à l'empressement de tous ceux qui voulaient la recevoir de sa main. Pendant que toute la France s'armait, saint Bernard se rendit en Allemagne, et sa parole inspirée excita le même enthousiasme pour la guerre sainte. Seul, l'empereur *Conrad III* se déclara contre la croisade: il fuyait devant l'irrésistible missionnaire, qui l'atteignit à Spire et parvint à vaincre sa résistance. On envoya une quenouille et des fusçaux à ceux qui hésitaient à prendre les armes. L'enthousiasme devint universel, et saint Bernard écrivit au pape: « Très-saint Père, vous avez ordonné, j'ai obéi, et votre autorité a béni mon obéissance. Les villes et les châteaux commencent à se changer en solitudes; partout on trouve des veuves dont les maris sont vivants. » Plus de trois cent mille hommes, tant français qu'allemands, se mirent en route. Conrad III devança Louis VII. Il avait fait couronner *Henri*, son fils aîné, roi des Romains, et confié l'administration de son empire au sage *abbé de Corby*. Conrad III, prenant sa route à travers la Hongrie, entra sur le territoire grec ; mais l'empereur *Manuel Ier Comnène*, croyant ou feignant de croire que l'expédition était dirigée contre lui-même, refusa de fournir des vivres à l'armée. Il en résulta des hostilités qui durèrent pendant toute la marche de l'armée chrétienne à travers l'empire byzantin. Conrad III passa

le Bosphore sans avoir vu Manuel, qui toutefois lui donna des guides; mais ces guides, sans doute d'après l'ordre de l'empereur, égarèrent les troupes allemandes, et cette armée, d'ailleurs affaiblie par la famine et la soif, fut presque entièrement détruite par les Turks, dans les montagnes de la Lycaonie (1147). Conrad et le reste de ses soldats ne durent leur salut qu'à l'arrivée des Français.

Louis VII, après avoir laissé le gouvernement de son royaume entre les mains de son ministre *Suger*, abbé de Saint-Denis, et de *Raoul*, comte de Vermandois, était parti de France, accompagné de la reine *Éléonore*. Il suivit la même route que Conrad III; mais il trouva dans l'empire grec un meilleur accueil que l'empereur d'Allemagne. Manuel Comnène gagna Louis VII par des présents, au point que le roi de France jura de ne rien entreprendre d'hostile aux Grecs. Il arrivait devant les murs de Nicée, lorsqu'il apprit la défaite de Conrad : il se porta à sa rencontre, et recueillit les 7,000 Allemands qui restaient d'une armée de 70,000 hommes. Tandis que Conrad retournait à Constantinople, d'où il s'embarqua pour la Palestine, les Français continuèrent leur marche, et remportèrent d'abord, près du Méandre, une victoire sur les infidèles; mais, quelques jours après, l'imprudence du chef de l'avant-garde, *Geoffroi de Rançon*, jeta le monarque dans un péril dont il ne se tira qu'à force d'héroïsme.

L'armée était réduite de moitié lorsqu'elle arriva à Attalie, ville grecque de Cilicie. Louis VII et les principaux seigneurs s'embarquèrent alors pour Antioche, et le reste de l'armée se dispersa. Réunis à Jérusalem, le roi de France et l'empereur d'Allemagne allèrent faire le siége de Damas; mais ils le levèrent à l'arrivée d'une armée turque, envoyée par Nour-Eddyn au secours de cette place (1148), quittèrent la Palestine, et laissèrent Baudoin III réduit aux seules forces de son royaume. Telle fut la honteuse issue de cette croisade: les deux rois revinrent en Europe sans armée comme sans gloire, et le zèle de l'Europe pour la guerre sainte en fut ralenti pendant près d'un demi-siècle.

§ 3. — *Troisième croisade* (1189-1193).

I. DU ROYAUME CHRÉTIEN DE JÉRUSALEM ET DES PRINCES MUSULMANS D'ASIE PENDANT L'INTERVALLE DE LA 2e ET DE LA 3e CROISADE (1149-1189).

ROIS DE JÉRUSALEM : *Baudoin III*, † 1162; *Amauri Ier*, 1162-73; *Baudoin IV*, 1173-85; *Baudoin V*, 1185-6; *Gui de Lusignan*, 1186-92; *Conrad de Montferrat*, 1192; *Henri de Champagne*, 1192-3.

Fin du règne de Baudoin III. — Après le départ de *Louis VII* et de *Conrad III*, le royaume de Jérusalem, laissé à ses propres forces, se précipita vers sa ruine. Les seigneurs, presque indépendants dans leurs possessions respectives, ne tenaient aucun compte de l'autorité royale, et de là des désordres qu'augmentaient encore les dissensions du roi BAUDOIN III et de sa mère *Mélisende*. Ces dissensions amenèrent une guerre civile, après laquelle la reine mère fut dépouillée de toute influence (1152). L'année suivante, grâce à la bravoure des Templiers et des Hospitaliers, Baudoin III s'empara d'Ascalon, après un siége de six mois (1153). La même année, à la mort du sultan seldjoucide *Mas'oud*, le khalife *Moktafy-Léamr-Allah* secoua le joug de ses oppresseurs et recouvra son indépendance. Ce fut à cette époque qu'*Ala-Eddyn* (Aladin), sultan de Ghaur ou Ghour, détrôna le prince qui régnait à Ghaznah, dans l'Asie centrale. Il conquit tout le pays de Moultan, prit Delhi, ville fameuse, et pilla le trésor des Ghaznévides, dans lequel il trouva, dit-on, trois mille livres pesant de diamants. Ses successeurs ne surent pas conserver ses conquêtes ; les gouverneurs des provinces éloignées se rendirent indépendants, et l'empire des Ghaurides devint la proie des sultans turks de Khowaresmie, qui régnaient sur la Perse.

La domination des Turks s'étendait depuis la Khowaresmie jusqu'à la ville d'Iconium (Konieh). Ils étaient gouvernés par les descendants de *Koutoulmich* (Koutloumich), petit-fils de Seldjouk.

Nour-Eddyn continuait à se signaler par ses exploits ;

il conquit sur les Grecs, auxquels Baudoin l'avait cédé, le comté de Tellbacher (1150), réunit à ses possessions l'État turk de Damas (1154), et s'empara de tout ce que possédait le royaume de Jérusalem sur la rive gauche du Jourdain (1158). Une guerre qui survint entre Nour-Eddyn et le sultan turk d'Iconium sauva pour quelque temps encore les autres conquêtes chrétiennes. L'empereur *Manuel Ier Comnène* en profita pour attaquer Antioche et forcer le prince *Rainald* à le reconnaître comme suzerain. Baudoin III mourut quelques années après, sans postérité (1162), et son frère *Alméric* ou *Amauri*, comte de Joppé, lui succéda sur le trône.

Règne d'Amauri Ier. — Le règne d'AMAURI Ier ne fut qu'une suite de guerres : il prit surtout une part très-active aux événements d'Égypte, qui devinrent si funestes aux chrétiens d'Orient.

Les khalifes fatimites du Caire, chefs spirituels des Schyytes, avaient eu le même sort que leurs antagonistes, les khalifes de Baghdad, chefs spirituels des Sunnites. Dans la seconde moitié du XIe siècle, ils étaient tombés sous la dépendance de leurs premiers ministres, d'abord nommés *émirs*, puis *vizirs* et *sultans*. Ceux-ci, choisis ordinairement parmi les esclaves des khalifes, commandaient les troupes, administraient le pays, et décidaient souvent de la succession au trône. Sous le dernier fatimite, *Adhed-Ledin-Allah*, la dignité de vizir mit aux prises deux hommes, *Schaver* et *Dargam*. Schaver, d'abord esclave, se saisit de cette charge au moyen de troupes mercenaires (1163); mais vaincu par Dargam, son compétiteur, il alla réclamer le secours de Nour-Eddyn. Accompagné d'une armée turque sous les ordres de *Shirakuh* ou *Chirkouh*, Kurde d'origine, Schaver revint en Égypte et triompha de son rival. Mais il avait promis à Nour-Eddyn le tiers des revenus égyptiens comme tribut annuel, et Shirakuh resta dans le pays pour veiller à l'exécution de cet engagement. Avec lui était venu son neveu *Youssouf*, fils de *Nashweddin-Ejoub* ou *Ayoub*, appelé plus tard *Salah-Eddin* ou *Saladin*. C'était un jeune homme

rempli de connaissances et de talents, que ses études avaient tenu jusqu'alors éloigné des affaires. Bientôt il aida son oncle de ses conseils, et sa bravoure loyale lui concilia l'affection des troupes. Shirakuh et Schaver ayant cessé de s'entendre, il s'éleva entre eux une guerre (1164) à laquelle Amauri Ier prit une part active, comme allié des Égyptiens contre Nour-Eddyn. Cette guerre, qui dura trois ans, finit, l'an 1167, par l'expulsion de Shirakuh et par la concession d'importants priviléges aux chrétiens.

Cependant Amauri Ier, comprenant combien la conquête de l'Égypte serait importante pour le royaume de Jérusalem, conclut une alliance avec Manuel Comnène, et se porta contre son ancien allié Schaver (1168) ; Schirakuh, de son côté, vint au secours du vizir, força Amauri à la retraite, entra au Caire, fit mettre Shaver à mort, et investit Saladin de la dignité de vizir. L'Égypte fut gouvernée dès lors au nom de Nour-Eddyn (1169), et à la mort du khalife fatimite Ledin-Allah (1171), Saladin y fit reconnaître l'autorité spirituelle du khalife abbasside de Baghdad. Après une attaque infructueuse de Damiette par Amauri et Manuel, Saladin envahit le royaume de Jérusalem; mais la mort du khalife, suivie de celle de Nour-Eddyn, l'empêcha de poursuivre cette expédition (1173).

Nour-Eddyn était mort avec la réputation d'un grand monarque et d'un saint. Il partageait son temps entre les devoirs de la religion, les soins du gouvernement et la guerre ; il relevait les remparts, bâtissait des forteresses, fondait des mosquées, des colléges, des hôpitaux, des caravansérails, des maisons de bienfaisance ; il accueillait avec distinction les savants, les docteurs et quiconque se signalait par une invention utile. Ce fut lui qui organisa des postes régulières servies par des pigeons, moyen de communication très-ancien dans l'Orient.

La mort de ce prince, qui ne laissait qu'un fils mineur, *Ismaël*, ouvrit une libre carrière à l'ambition de Saladin. Le conquérant de l'Égypte s'en arrogea la souveraineté, y joignit bientôt tous les autres États du fils de Zenghi, et fonda, par l'ingratitude, la courte dynastie des *Ayoubites*

(1173). Saladin marcha sur les traces de Nour-Eddyn, créa des hospices, fortifia des villes, notamment celle du Kaire, où l'on voit encore les travaux qu'il ordonna; soumit l'Arabie, et, son ambition croissant avec le succès, il résolut d'éteindre le royaume de Jérusalem, et de rendre aux fils de Mahomet toutes les terres occupées depuis un siècle par les adorateurs de la croix.

Baudoin IV, Baudoin V et Gui de Lusignan. — Amauri Ier était mort quelques mois après Nour-Eddyn, laissant un fils de treize ans, BAUDOIN IV, qui fut reconnu comme son successeur; mais la lèpre qui l'attaqua peu après, le rendit incapable du gouvernement. On nomma régent du royaume, le comte *Raymond* de Tripoli, qui, devenu bientôt odieux par son insouciance, fut remplacé par le comte *Guillaume de Montferrat*, époux de *Sibylle*, sœur aînée de Baudoin IV; mais Guillaume mourut un an après, et sa femme mit au monde un fils posthume, qui fut depuis *Baudoin V*.

A l'arrivée de *Philippe*, comte de Flandre, les chrétiens reprirent les armes et remportèrent sur les infidèles une brillante victoire près de Ramla (1177); mais Saladin obligea les croisés, par la bataille de Phanéas(1178), à la conclusion d'un traité. Deux ans apres, Baudoin IV maria sa sœur Sibylle à *Gui de Lusignan*, seigneur français, auquel il remit en même temps l'administration de l'État (1180). Cette mesure indisposa tellement les seigneurs du royaume, et surtout Raymond, qu'ils se refusèrent à marcher contre les Turks. Saladin s'empara de Galilée (1183), et le roi abdiqua en faveur de son neveu BAUDOIN V, enfant âgé de six ans, qu'il plaça sous la tutelle du comte de Tripoli. Un nouveau traité fut conclu avec Saladin, et la tranquillité commençait à se rétablir, lorsque Baudoin V alla rejoindre son oncle au tombeau (1186). Gui de Lusignan se saisit du pouvoir et de la couronne, avec l'aide du grand-maître des Templiers et du patriarche, tandis que les Hospitaliers refusaient de le reconnaître. C'est alors que Raymond s'allia avec Saladin, pour défendre la ville de Tibériade contre son rival;

mais lorsque Rainald, comte de Sidon, eut rompu l'armistice en attaquant une caravane de pèlerins musulmans qui se rendaient à la Mecque, Saladin appela les mahométans à la guerre sainte.

Saladin pénétra sans peine dans la Palestine, et mit le siége devant Tibériade. Aussitôt le roi de Jérusalem marcha au secours de cette ville avec ses chevaliers et ses barons; mais les chrétiens, au lieu d'agir, ne firent que délibérer, et donnèrent au sultan la facilité de les surprendre. Les Musulmans remportèrent une victoire éclatante (1187), et Lusignan tomba entre leurs mains. Saladin tua lui-même Rainald, comme auteur d'un sacrilége; presque tous les Templiers et les chevaliers de Saint-Jean furent massacrés, par la raison que leur vœu les engageait à combattre l'islamisme jusqu'à la mort. La plupart des villes du royaume ouvrirent leurs portes au vainqueur, qui permit aux habitants de rester dans leurs foyers ou de les quitter à leur choix. Saint-Jean d'Acre se soumit; Ascalon capitula sous la condition que Lusignan serait rendu à la liberté; alors Saladin s'approcha de la ville sainte. Il l'attaqua successivement de plusieurs côtés, et le quatorzième jour il pénétra dans Jérusalem. Il faut le dire à la louange du conquérant, sa douceur et sa clémence ne se démentirent pas dans cette occasion; il protégea les chrétiens contre la fureur de ses troupes, et leur permit de se retirer où bon leur semblerait.

Pendant la captivité de Lusignan, *Conrad de Montferrat* prétendit à la couronne, défendit avec succès la ville de Tyr contre les Sarrasins, et rallia dans cette place les débris de la chrétienté de Syrie.

A la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem, chacun s'accusa d'avoir, par ses fautes, excité la vengeance du Ciel; tous les fidèles cherchaient à fléchir, par la pénitence, un Dieu qu'ils croyaient irrité. En pleurant la perte du tombeau de J.-C., on se ressouvint des principes de l'Évangile, et les hommes devinrent tout à coup meilleurs. Le luxe fut banni des villes; on oubliait les injures, on prodiguait les aumônes. Les chrétiens couchaient sur la cen-

dre, et se couvraient d'un cilice; ils expiaient leurs fautes par le jeûne et les mortifications. Le clergé donna l'exemple : les mœurs des cloîtres furent réformées; les cardinaux se condamnèrent à la pauvreté des apôtres, et promirent de se rendre dans la Terre-Sainte en demandant l'aumône.

II. ÉVÉNEMENTS DE LA TROISIÈME CROISADE (1189-1193).

Le patriarche *Héraclius*, le clergé, les ordres religieux et beaucoup de bourgeois sortirent de Jérusalem et se rendirent, les uns, en Europe, les autres, dans les villes de Syrie qui restaient encore aux chrétiens. L'archevêque de Tyr, *Guillaume*, l'historien de ces temps, alla porter à Rome la nouvelle des victoires de Saladin. Le pape *Urbain III* en mourut de chagrin; les cardinaux adressèrent aux princes de l'Occident des lettres pressantes, pour les engager à la délivrance de la cité sainte. Leurs exhortations produisirent un effet prompt et universel. Plusieurs conciles, provoqués par leurs pieux efforts, décrétèrent l'établissement d'une contribution générale sous le nom de *Dîme Saladine*. Les Templiers et les chevaliers de Saint-Jean, dispersés dans toute l'Europe, se rassemblèrent, et s'embarquèrent les premiers pour retourner en Palestine. Les Italiens formèrent une armée sous les archevêques de Ravenne et de Pise; les Danois et les Frisons équipèrent cinquante vaisseaux, sous les ordres du neveu du roi de Danemark; les Flamands, trente-sept, sous ceux de *Jacques d'Avesnes. Richard Cœur de Lion*, le plus vaillant chevalier de son temps; *Philippe Auguste*, l'un des plus grands rois de la France; l'empereur *Frédéric Ier Barberousse*, que son siècle comparait à Charlemagne, et les princes allemands les plus distingués par leur puissance et leur bravoure, prirent la croix, sous le pontificat de *Clément III* (1189).

Frédéric Barberousse, âgé déjà de 67 ans, partit le premier avec une armée de cent mille hommes, traversa la Hongrie, et arriva, sans obstacle, sur le territoire de

l'empire grec, où régnait *Isaac l'Ange*. Fidèle à la politique astucieuse des Comnènes, ses ancêtres, le faible et perfide Isaac crut pouvoir impunément tendre des piéges à Frédéric ; mais celui-ci le réduisit à la condition d'auxiliaire. L'empereur traversa le détroit, battit les Seldjoucides, et gagna les frontières de Syrie ; mais il trouva la mort, en 1190, dans les eaux glaciales et rapides du Saleph (Cydnus), qu'il voulut passer à cheval, non loin des lieux où le grand Alexandre faillit périr par une semblable imprudence. Sa mort fut le signal de la dissolution de l'armée. La plupart des croisés revinrent en Europe : il ne resta que cinq mille hommes, qui prirent pour chef *Frédéric de Souabe*, neveu de Barberousse, et se rendirent sous les murs d'Acre ou Ptolémaïs, assiégée déjà depuis un an par les chrétiens de la Palestine.

Sur ces entrefaites, le roi Gui de Lusignan, rendu à la liberté, avait renouvelé la guerre contre Saladin, et marché contre Acre, l'un des premiers ports de la Palestine ; mais, en dépit de tous les malheurs qui les accablaient, les chrétiens ne renoncèrent pas à leurs dissensions. Conrad de Monferrat, seigneur de Tyr, se posa en rival de Gui ; celui-ci, devenu veuf de la reine Sibylle, fut abandonné par une foule de seigneurs qui reconnurent pour roi son rival. Frédéric de Souabe suivit leur exemple. Toutefois on ne put s'emparer de la ville ; mais la discorde qui régnait entre les croisés eut pour résultat la fondation de l'*ordre Teutonique*, par *Henri Walpot*, qui voyait avec peine les Templiers et les Hospitaliers ne recevoir que peu d'Allemands dans leurs ordres (1190). On songeait à laisser le siége d'Acre, lorsque la nouvelle de l'arrivée des rois de France et d'Angleterre rendit aux chrétiens un courage qu'ils usaient dans les discordes.

Les rois de France et d'Angleterre, instruits par l'expérience, avaient renoncé à la route de terre. Ils s'étaient embarqués l'un à Gênes, l'autre à Marseille, et ils avaient passé l'hiver en Sicile (1190). Les artifices de l'usurpateur *Tancrède*, les animosités nationales, et surtout le mariage que Richard, fiancé à *Alix de France*, contracta avec

Bérengère de Navarre, brouillèrent les deux rois et les deux flottes, qui mirent séparément à la voile. Philippe-Auguste arriva le premier devant Saint-Jean d'Acre; Richard, en continuant sa route, aborda à l'île de Chypre, en dépouilla *Isaac Comnène,* souverain grec de cette île, et resta maître de l'île, qu'il devait bientôt vendre à Gui de Lusignan, roi titulaire de Jérusalem (1).

Même avant l'arrivée des deux rois, l'armée chrétienne était déjà si formidable qu'un chevalier s'écriait : *Que Dieu reste neutre, et nous avons la victoire !* D'autre part, Saladin avait écrit au khalife de Baghdad et à tous les princes musulmans, pour en obtenir des secours. C'était la lutte de l' Europe et de l'Asie. Il s'agissait de bien autre chose que de la ville d'Acre. Des esprits aussi ardents que Richard et Saladin devaient nourrir d'autres pensées. Celui-ci ne se proposait pas moins qu'une anticroisade, une grande expédition, où il eût percé à travers toute l'Europe jusqu'au cœur du pays des Francs. Ce projet téméraire eût pourtant effrayé l'Europe, si Saladin, renversant le faible empire grec, eût apparu dans la Hongrie et l'Allemagne, au moment même où 400,000 Almohades essayaient de forcer la barrière de l'Espagne et des Pyrénées.

Les armées de France et d'Angleterre, réunies aux princes chrétiens de Syrie, s'emparèrent de Saint-Jean d'Acre, après un siége mémorable, où périt le duc de Souabe (1191). On épargna la vie des vaincus, sous certaines conditions; mais l'hésitation qu'ils montrèrent dans l'exécution du traité, coûta la vie à 5, 000 soldats musulmans que Richard fit passer au fil de l'épée.

Cependant, le monarque anglais affectait une suprématie qui blessait tous les chefs; Philippe-Auguste, aigri déjà par un outrage public que Richard venait de faire à *Léopold,* duc d'Autriche, en abattant une bannière plantée par le prince au haut d'une tour, et, ne pouvant plus supporter l'orgueil de son rival, s'embarqua pour revenir en Europe, laissant à l'armée des Croisés 10,000 fantassins

(1) Elle resta pendant trois cents ans sous la domination de la maison de Lusignan et de ses héritiers.

et 500 cavaliers, sous le commandement du duc de Bourgogne, *Hugues III*. Richard, resté seul, ne réussit pas mieux; il choquait tout le monde par son insolence et son orgueil. Une victoire qu'il remporta près d'Assur, resta inutile; il manqua le moment de prendre Jérusalem, en refusant de promettre la vie à la garnison. Au moment où il approchait de la ville, le duc de Bourgogne l'abandonna avec ce qui restait de Français, et dès lors tout fut perdu.

Lorsque Richard annonça qu'il était aussi résolu de partir, les grands du royaume lui demandèrent pour roi Conrad de Montferrat, prince de Tyr. Richard y consentit, et lui écrivit de venir recevoir le sceptre et les ornements royaux. Cette lettre fut présentée à Conrad le 27 avril 1192, et le 29 il fut assassiné dans la rue par deux émissaires du Vieux de la Montagne (p. 285), qui, en lui enfonçant leurs poignards dans le cœur, s'écrièrent: *Tu ne seras pas margrave, tu ne seras pas roi.* HENRI DE CHAMPAGNE fut élu à sa place. La retraite du duc d'Autriche obligea Richard de conclure avec Saladin (1192) une trêve qui, pendant trois ans et huit mois, devait laisser ouvertes aux chrétiens les portes de Jérusalem. Il s'embarqua à son tour pour l'Europe; mais, voulant regagner son royaume par l'Allemagne, il fut arrêté près de Vienne par Léopold, et livré à l'empereur *Henri VI* qui le retint en prison (1193).

Saladin ne survécut pas longtemps à la troisième croisade; il mourut admiré des chrétiens et pleuré des musulmans. Formidable envers ses ennemis, il était clément et bon envers les vaincus, bienfaisant, modeste, et pourtant rempli de noblesse et de dignité. Il ne laissa ni palais, ni jardins, ni aucune propriété immeuble; toute sa fortune consistait en 47 pièces d'argent et 1 d'or. Ses fils, ses frères, ses cousins, se partagèrent son immense succession (1193).

Parmi ses frères se distinguait *Malek-Adhel-Saphadin* (Melik-el-Adel-Saïf-Eddyn), plein, comme lui, de courage, d'ambition et de talents. Déjà puissant sous Saladin, il le devint encore plus après sa mort. Au moyen

des divisions qu'il entretint entre ses trois neveux, il les affaiblit l'un par l'autre, régna souverainement à Damas, sous le titre d'Atabek (p. 370), s'empara du Kaire, et ceignit la couronne d'Égypte. Bientôt il y joignit Damas, Jérusalem et la plus grande partie de la Mésopotamie.

§ 4. — *Quatrième croisade* (1202-1204).

Coup d'œil général. — La marine des républiques italiennes était à cette époque assez développée pour opérer le transport des armées chrétiennes. Les croisés renoncèrent à la route de terre, non moins dangereuse par les obstacles naturels que par la perfidie des Grecs. Il y avait économie de temps et sécurité plus grande à franchir la Méditerranée, pour débarquer sur les côtes de la Palestine, et parvenir ainsi directement au terme de leur voyage. Déjà, dans la troisième croisade, les rois de France et d'Angleterre s'étaient embarqués à Marseille et à Gênes: désormais, les croisades vont devenir pour les républiques maritimes de l'Italie, et en particulier pour Venise, une spéculation politique et commerciale pour l'agrandissement de leur puissance et l'extension de leurs relations.

Ce changement de route dans les croisades devint, par le concours d'autres circonstances, l'occasion de l'établissement de l'empire latin à Constantinople, sur la ruine de l'empire grec.

I. — HISTOIRE DE L'EMPIRE GREC DEPUIS LA PREMIÈRE CROISADE JUSQU'À LA QUATRIÈME (1095-1204).

EMPEREURS GRECS : *Alexis Ier Comnène*, 1081; *Jean Ier Comnène*, 1118; *Manuel Ier Comnène*, 1145; *Alexis II*, 1180; *Andronic Ier*, 1183; *Isaac Ier l'Ange*, 1185; *Alexis III*, 1195; *Alexis IV*, 1203; *Murtzuphle*, 1204.

Alexis Ier Comnène. — Les croisades, en arrachant Jérusalem aux infidèles, pouvaient avoir pour l'empire grec les plus heureux résultats; mais la défiance ou la perfidie des Grecs, outre qu'elles contribuèrent à la ruine des plans

formés par les princes d'Occident pour anéantir l'islamisme, finirent par devenir fatales aux empereurs d'Orient eux-mêmes. ALEXIS Ier COMNÈNE, irrité de ce que le Normand Bohémond s'était fait prince d'Antioche (p. 365), contre la foi des promesses (1098), conclut des alliances avec les Arméniens et les Turks; mais, pendant la captivité de son oncle, *Tancrède* conquit sur les Grecs la côte de la Cilicie et la ville de Laodicée (1102). Rendu à la liberté, Bohémond attaqua vainement l'Illyrie; Alexis le força à la paix (1108), et combattit à la fois les Turks d'Iconium, Antioche et les Cumans (1115-1117). Il mourut en 1118, laissant le trône à son fils *Jean Ier Comnène*.

Jean Ier Comnène. — JEAN Ier COMNÈNE eut d'abord à vaincre les intrigues de sa mère *Irène*, qui, voulant porter à la couronne sa fille *Anne*, mariée à *Nicéphore Bryenne*, conspira contre son propre fils. Après s'être affermi sur le trône, Jean Comnène enleva d'abord Laodicée qui était tombée au pouvoir des Turks, anéantit dans une grande bataille presque toute la nation des Petschénègues (1123), et, par son mariage avec *Irène*, fille de *Ladislas Ier*, roi de Hongrie, trouva l'occasion d'y conquérir Belgrade (1128). Mais une révolte des Serviens et les progrès de l'émir *Ebn-Danischmend* en Asie le forcèrent de renoncer à ses conquêtes. Quelques années après, il obligea *Raymond*, prince d'Antioche, à lui prêter hommage; puis, réunissant ses troupes à celles du prince d'Antioche et du comte d'Édesse, il marcha contre *Zenghi* et fit le siége de Césarée; mais l'approche de l'hiver et l'invasion que les Turks d'Iconium firent sur le territoire de l'Empire, le contraignirent à la retraite. En 1142, Jean Comnène reprit son projet sur Antioche et Édesse; il assiégeait la première de ces villes, lorsqu'une blessure qu'il reçut à la chasse le ravit au cours de ses exploits (1145).

Manuel Ier Comnène. — MANUEL Ier COMNÈNE, fils et successeur de Jean Ier, avait hérité de son génie militaire. Raymond d'Antioche, assiégé dans sa résidence, fut contraint de se rendre à Constantinople, pour y recevoir sa principauté à titre de fief. Alors Manuel se tourna contre

le sultan d'Iconium, le vainquit et le poursuivit jusque sous les remparts de sa capitale (1145) : il défit ensuite le sultan *Ebn-Danischmend* dans une brillante affaire ; mais il laissa *Nour-Eddyn*, fils de Zenghi, s'emparer d'Édesse (1147) : bien plus, ce fut lui qui fit avorter la croisade de *Louis VII* et de *Conrad III*. Allié avec les Vénitiens, il attaqua la Sicile; mais une révolte des Serviens le rappela de cette expédition.

Celle qu'il entreprit contre la Hongrie n'eut pas plus de succès. Ses armes furent plus heureuses en Asie : après avoir contraint *Rainald* ou *Renaud*, prince d'Antioche, à lui prêter hommage, il s'allia avec *Baudoin III*, roi de Jérusalem, et eut tant d'avantages sur les Turks, que le sultan d'Iconium, *Kilidj-Arslan II*, vint lui-même à Constantinople et s'engagea à une paix perpétuelle avec l'empereur. Manuel prit une part active aux expéditions d'*Amauri Ier*, successeur de Baudoin III, contre l'Égypte, et à celles des villes lombardes contre *Frédéric Ier Barberousse :* une de ses flottes assiégea Damiette (1169); une autre s'empara d'Ancône (1174); mais cette ville retomba peu après au pouvoir des Impériaux. Vers la fin de son règne, Manuel déclara la guerre à la puissante Venise, et prépara ainsi de loin l'expédition des croisés contre Constantinople. L'outrage fait à l'ambassadeur vénitien *Henri Dandolo*, qui devint plus tard doge de Venise, inspira à celui-ci une haine implacable contre les Grecs (1180). Manuel mourut avant d'avoir terminé cette guerre provoquée par les intrigues qu'il avait ourdies pour s'emparer de la Dalmatie, possession vénitienne.

Alexis II, Andronic Ier, Isaac l'Ange et Alexis III. — Manuel ne laissait qu'un fils mineur, ALEXIS II, âgé de 13 ans, qui fut reconnu comme empereur; son règne ne fut pas long.

En effet, ANDRONIC Ier COMNÈNE, issu d'une branche cadette de la maison impériale, prince très-spirituel, mais d'une humeur inquiète, dominé tour à tour par les plaisirs et par l'ambition, assassina le jeune Alexis II, et monta sur le trône de Constantinople; son règne, qui ne dura que

deux ans, signalé par des mesures excellentes et par des actions atroces, offre les mêmes bizarreries que son caractère. Devenu redoutable à toute sa cour, il fut détrôné par son parent Isaac Ier l'Ange, et livré, sur la place publique, à la mort la plus cruelle (1185).

Le règne d'Isaac l'Ange, prince d'un bon naturel, mais de mœurs efféminées, ne fut qu'une série de guerres civiles, de révoltes et de conspirations qui troublèrent l'Empire au dedans, tandis qu'au dehors, il était sans cesse attaqué par les Turks d'Iconium, les Cumans et les Bulgares. Ce faible empereur ne put même maintenir la tranquillité dans sa capitale, où l'on vit se livrer des combats sanglants entre les habitants grecs et les étrangers venus de l'Occident, que l'on désignait sous le nom général de *Latins* (1187). Isaac, qui avait refusé de secourir les chrétiens de la Palestine contre Saladin (1189), s'opposa à la marche de Frédéric Ier Barberousse à travers son empire, et ne céda qu'aux armes de ce prince. Il fut enfin précipité du trône dans une guerre contre les Bulgares (1195), par son frère Alexis III, qui lui fit crever les yeux. Alexis III n'avait ni les talents militaires, ni le courage nécessaire pour repousser les attaques des Barbares, ou réprimer les révoltes qui surgissaient de toutes parts (1202). *Alexis IV*, fils de l'empereur déchu, se rendit alors en Occident, auprès de l'empereur allemand, *Philippe de Souabe*, époux d'*Irène*, fille d'Isaac. Mais ce prince, ayant à combattre pour le trône d'Allemagne contre son rival *Othon IV*, donna au prince grec le conseil de s'adresser aux croisés qui s'étaient réunis à Venise pour se rendre en Palestine. Alexis écouta cet avis, et c'est ainsi que fut décidée l'expédition de Constantinople (1202).

II. ÉVÉNEMENTS DE LA QUATRIÈME CROISADE. — FONDATION DE L'EMPIRE LATIN A CONSTANTINOPLE.

Royaume de Jérusalem.— Après la mort de Saladin et pendant les guerres civiles qui la suivirent, Henri de Champagne (1), roi de Jérusalem, était parvenu à négo-

(1) Il avait épousé *Isabeau*, sœur de Sibylle.

cier une paix entre *Bohémond III* d'Antioche et *Léon II* d'Arménie (1195); mais, menacé par les Turks, il implora le secours de l'Occident. Déjà, au bruit des dissensions musulmanes, le pape *Célestin III*, que l'infructueuse issue de la troisième croisade avait profondément affligé, lorsqu'à peine il s'élevait à la chaire de Saint-Pierre, songea à relever les États chrétiens en Asie; mais les démêlés de Richard et de Philippe-Auguste paralysèrent le zèle religieux des sujets de ces deux princes, et l'Allemagne seule arma ses guerriers pour la nouvelle expédition, après la diète de Worms. L'empereur *Henri VI*, fils de Frédéric Barberousse, s'en était déclaré le chef; toutefois, occupé de projets ambitieux, ce prince feignit de céder aux instances de ses peuples, et laissa partir sans lui les troupes, divisées en deux corps d'armée. Mais à peine l'un d'eux eut-il quitté Constantinople, que *Malek-Adhel-Saphadin*, frère de Saladin, informé des apprêts de l'expédition, s'empara de Jaffa, avant que les chevaliers et les barons de la Palestine eussent eu le temps de se joindre aux Allemands, pour secourir la garnison de cette ville. Henri de Champagne mourut sur ces entrefaites, et eut pour successeur AMAURI II DE LUSIGNAN, roi de Chypre et frère du roi Gui. Avec le secours des croisés que commandait l'archevêque *Conrad* de Mayence, et parmi lesquels se trouvaient le duc *Frédéric d'Autriche*, *Henri de Brabant*, le comte *Walram de Limbourg*, le comte palatin *Henri*, etc. Amauri II remporta sur le vaillant Saphadin, entre Tyr et Sidon, une brillante victoire, et toutes les villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Sur ces entrefaites, l'arrivée d'un nouveau corps de 50,000 soldats allemands décida l'entreprise du siége de Jérusalem; mais, dépourvus de machines de guerre, en butte aux intempéries de la saison, les croisés se virent contraints, après des prodiges de valeur, à se retirer. Un affreux ouragan les poursuivit dans leur retraite, et les deux armées alliées se séparèrent avec de mutuels reproches de trahison (1193). Amauri II conclut alors un armistice avec les Turks.

Quatrième croisade.—Menacés d'une ruine prochaine, les chrétiens de Saint-Jean d'Acre avaient député leur évêque en Europe pour y solliciter des secours; mais, agitée de troubles et de dissensions, elle se montrait sourde aux pressantes sollicitations du prélat. L'avénement d'un jeune pape, plein d'ardeur et de génie, *Innocent III*, sembla pourtant ranimer la chrétienté. Rempli de zèle pour les chrétiens d'Orient, ce pape ne se laissa arrêter par aucun obstacle; mais il n'obtint d'abord de quelques souverains que de stériles promesses. L'enthousiasme d'un prêtre devait triompher de cette tiédeur des esprits. *Foulques*, curé de Neuilly-sur-Marne, qu'Innocent III avait choisi pour prêcher la croisade, apprenant qu'un célèbre tournoi venait d'être proclamé à la cour de *Thibaut IV*, comte de Champagne, s'y rendit, et bientôt ses discours eurent enflammé d'ardeur la foule de chevaliers qu'il y trouva réunis; la plupart d'entre eux reçurent de sa main le signe de la croisade, et, à leur exemple, la noblesse accourut de toutes les provinces pour se ranger sous la bannière du Christ.

Les croisés donnèrent le commandement de l'expédition à *Boniface II*, marquis de Montferrat. *Baudoin IX*, comte de Flandre, *Simon de Montfort*, *Louis de Blois*, figuraient parmi les chefs. On fit avec les Vénitiens un traité par lequel ils s'engagèrent à fournir les transports, sous la condition que les croisés aideraient la seigneurie de Venise à reprendre Zara tombée au pouvoir des Hongrois. Cette condition une fois remplie, la croisade se trouva encore détournée de son objet par les sollicitations d'*Alexis IV*. Le doge *Dandolo*, vieillard octogénaire, presque aveugle, politique adroit, acheva de faire tourner au profit de Venise un armement qui avait coûté tant d'efforts au Saint-Siége, et, malgré les réclamations d'Innocent III, Constantinople devint l'unique théâtre des opérations militaires des croisés (1203).

Les croisés, maîtres de Constantinople, rétablirent Isaac avec Alexis IV sur le trône, sous la condition de la réunion de l'Église grecque à l'Église catholique, de deux

cent mille marcs d'argent, de vivres et de troupes auxiliaires. Les vainqueurs attendaient dans leur camp l'exécution de ces promesses. Au lieu de s'y montrer fidèle, Alexis IV chercha à brûler, par surprise, la flotte vénitienne. Les Grecs, redoutant la vengeance des Latins, voulurent déposer Alexis IV. Ce prince chargea son cousin *Ducas Murtzuphle* de traiter avec les mécontents ; mais Murtzuphle, trahissant les intérêts de son maître, usurpa la couronne par le meurtre d'Isaac et de son fils. Constantinople, assiégée de nouveau, tomba une seconde fois au pouvoir des croisés, qui la livrèrent au pillage et au carnage. Les ecclésiastiques qui suivaient l'armée, contribuèrent, par leurs discours, à faire cesser le massacre ; l'un d'eux, *Martin Litz*, parcourut les rangs de l'armée victorieuse, prêchant, imposant la modération aux vainqueurs. Les croisés se partagèrent ensuite la dépouille de l'Empire : BAUDOIN fut élu solennellement empereur; *Boniface* fut fait roi de Macédoine et de Thessalie; *Villehardouin*, historien de ces événements, devint souverain d'Achaïe; *Otton de la Roche*, seigneur bourguignon, duc d'Athènes, etc. Quant aux Vénitiens, ce qu'ils voulaient ces marchands, c'étaient des ports, des entrepôts, une longue chaîne de comptoirs, qui leur assurât toute la route de l'Orient. Ils prirent pour eux les rivages et les îles (Péra, Corfou, Candie, etc.) ; de plus, trois des hauts quartiers de Constantinople, avec ce titre bizarre : *Seigneurs d'un quart et demi de l'empire grec* (1204).

Les ecclésiastiques n'aspirèrent qu'à posséder quelques saintes reliques. Martin Litz eut en partage un morceau de la vraie croix, les ossements de saint Jean-Baptiste, un bras de saint Jacques. Un autre prêtre, nommé *Galon de Dampierre*, du diocèse de Langres, demanda, les larmes aux yeux, d'emporter dans son pays le chef de saint Mamas; un troisième, qui était de la Picardie, ayant trouvé le chef de saint George et celui de saint Jean-Baptiste, cachés parmi des ruines, se hâta de quitter Constantinople, et, chargé de ce précieux butin, vint offrir à la cathédrale d'Amiens, sa patrie, les reliques dont la Providence l'avait rendu possesseur.

Toutefois les princes et les barons ne dédaignèrent pas ces saintes dépouilles. Dandolo ayant eu en partage un morceau de la vraie croix, que l'empereur Constantin faisait porter devant lui à la guerre, en fit présent à la république de Venise. Baudoin garda pour lui la couronne d'épines de Jésus-Christ, et plusieurs autres reliques trouvées dans le palais de Bucoléon. Il envoya à Philippe-Auguste un morceau de la vraie croix, qui avait un pied de long, les cheveux de Jésus-Christ enfant, et le linge dont l'Homme-Dieu fut enveloppé dans l'étable où il naquit.

Les Grecs, chassés de Constantinople, fondèrent plusieurs nouveaux États. L'entreprenant *Théodore Lascaris,* gendre d'Alexis III, établit à Nicée un fantôme d'empire grec; *Alexis Comnène* alla prendre le titre d'empereur à Trébizonde, sur la côte sud-est de la mer Noire, contrée où la civilisation et la barbarie se confondaient d'une manière bizarre; *Michel Comnène* se fit *despotat* ou prince d'Épire, et *Léon Sgure*, d'Argos.

Innocent III blâma hautement les croisés d'avoir détrôné un empereur chrétien, au lieu d'aller combattre les infidèles : il lança même contre eux une sentence d'excommunication ; mais il les en releva presque aussitôt en considération des circonstances. Au reste, il connaissait assez les Latins pour prévoir qu'ils ne conserveraient pas longtemps l'empire de Constantinople.

Les Grecs appelèrent les Bulgares à leur secours, et la révolte éclata simultanément dans toutes les provinces de l'Empire, où les Latins furent égorgés sans pitié. Baudoin, avec une faible armée, marcha contre ses ennemis; mais *Johannicius*, roi des Bulgares, le fit tomber dans une embuscade, le vainquit et le fit prisonnier (1204). Après Baudoin, le sceptre impérial passa successivement entre les mains de son frère Henri, de son beau-frère Pierre de Courtenay, petit-fils de Louis le Gros, et des fils de Pierre. Les mœurs des Latins ne s'amalgamèrent jamais avec celles des indigènes, et le nouvel empire ne put acquérir aucune consistance.

La conquête de l'Empire par les Latins fut fatale aux

lettres : les Occidentaux négligèrent les trésors littéraires qui se trouvaient dans les bibliothèques de Constantinople, et les Grecs ne purent en profiter tant que leur capitale resta sous la domination des Latins, qui dura 57 ans.

§ 5. — *Cinquième croisade* (1216-1221).

Croisade d'enfants. — Les chrétiens d'Orient, réduits à la possession de quelques places, et toujours divisés entre eux, se défendaient, à force d'héroïsme, contre les sulthans d'Égypte, dont les États les enveloppaient de toutes parts. JEAN DE BRIENNE (1), successeur d'Amauri II au trône de Jérusalem, ne cessait de réclamer les secours des chrétiens d'Occident. *Innocent III* renouvela ses exhortations aux fidèles pour la défense du royaume de Jésus-Christ. Mais au milieu des troubles et des guerres civiles, il ne put faire entendre les plaintes de Jérusalem, et versa des larmes de désespoir sur l'indifférence des peuples de l'Occident. On vit alors ce qu'on n'avait point encore vu dans ces temps si féconds en prodiges et en événements extraordinaires. Cinquante mille enfants, en France et en Allemagne, s'attroupèrent et parcoururent les villes et les campagnes, en chantant ces paroles : *Seigneur Jésus, rendez-nous votre sainte croix.* Lorsqu'on leur demandait où ils allaient et ce qu'ils voulaient faire, ils répondaient : *Nous allons à Jérusalem pour délivrer le sépulcre du Sauveur.* Une grande partie de cette jeune milice traversa les Alpes pour s'embarquer dans les ports d'Italie (1212). Ceux qui venaient des provinces de France se rendirent à Marseille. Sur la foi d'une prédiction, on leur avait fait croire que cette année la sécheresse serait si grande, que le soleil dissiperait les eaux de la mer, et qu'un chemin facile conduirait les pèlerins à travers le lit de la Méditerranée jusque sur les côtes de Syrie. Plusieurs de ces jeunes croisés s'égarèrent dans les forêts, et périrent de chaleur, de faim, de soif et de fatigue. Parmi ceux qui s'embarquèrent, quelques-uns firent naufrage, ou furent livrés aux

(1) Il avait épousé *Marie*, fille d'Isabeau (p. 386).

Sarrasins qu'ils allaient combattre ; plusieurs recueillirent la palme du martyre et donnèrent aux infidèles le spectacle édifiant de la fermeté et du courage que la religion chrétienne peut inspirer à l'âge le plus tendre comme à l'âge mûr.

Cinquième croisade. — Le souverain pontife, pour accomplir ses desseins et réchauffer l'enthousiasme des fidèles, avait besoin de frapper vivement l'imagination du peuple et d'offrir un grand spectacle au monde chrétien. Innocent III assembla donc à Rome, au palais de Latran, un concile général, qui publia, l'an 1215, une nouvelle croisade.

Rien n'égalait l'ardeur et l'activité de ce souverain pontife. En même temps qu'il réclamait partout la réforme des mœurs, il cherchait partout des ennemis aux Musulmans ; il s'adressait tour à tour au patriarche d'Alexandrie, à celui d'Antioche, à tous les princes de l'Arménie et de la Syrie. Ses regards embrassaient à la fois l'Orient et l'Occident. Ses lettres et ses ambassadeurs allaient sans cesse remuer l'Europe et l'Asie. Innocent III envoya la convocation pour le concile et la bulle pour la croisade dans toutes les provinces de la chrétienté, et ses exhortations apostoliques retentirent depuis les bords du Danube et de la Vistule jusqu'aux rives du Tage et de la Tamise.

L'empereur Frédéric II devait marcher à la tête de cette expédition ; mais, occupé du soin de raffermir son trône encore menacé par des guerres intestines, il remit à un autre temps son départ pour l'Asie. *André II,* roi de Hongrie, le remplaça dans le commandement des croisés, et s'embarqua à Limisso, sur des navires fournis par la république de Venise. *Hugues de Lusignan*, roi de Chypre, y joignit ses troupes, et tous deux se réunirent à Jean de Brienne, devant Saint-Jean d'Acre ; mais, après avoir fait briller une lueur d'espoir aux yeux des chrétiens d'Orient, André II quitta brusquement ses compagnons et retourna dans son royaume, où l'appelait l'insubordination de ses magnats ; Hugues mourut subitement. Loin de se décourager, Jean de Brienne résolut de transporter la guerre

en Égypte. Déjà le siége de Damiette était commencé, lorsque arrivèrent de nouveaux renforts de France et d'Angleterre, sous la conduite de deux cardinaux, l'un, *Robert de Courçon*, et l'autre, *Pélage*, légat du pape *Honorius III*. La ville fut prise après dix-sept mois de résistance; mais qu'y trouvèrent les chrétiens? Les tristes débris de la peste et de la famine. Bientôt ils arrivèrent, presque sans coup férir, à l'extrémité du Delta; les Sarrasins, retranchés sur la rive opposée du fleuve, n'étaient pas sans effroi, malgré le courage de leurs chefs, entre autres *Mélik-el-Kamel* (Meledin Melek-el-Kamel), fils aîné de Saphadin; et Jean de Brienne aurait obtenu la restitution de Jérusalem, sans l'obstination du légat Pélage, qui s'opposa à toute espèce de traité avec les infidèles. L'époque du débordement du Nil surprit les croisés dans une imprudente inaction. Accablés à la fois par l'inondation et par la famine, les chrétiens furent forcés à leur tour de demander la paix à leur ennemi. *S. François d'Assise* était venu en Égypte dans l'espoir d'y faire quelque grande conversion. Le jour qui précéda la dernière bataille, il avait un pressentiment miraculeux de la défaite des chrétiens; François en fit part aux chefs de l'armée, qui l'écoutèrent avec indifférence. Mécontent des croisés, et dévoré du zèle de la maison de Dieu, il conçut alors le projet de faire triompher la foi par son éloquence et par les seules armes de l'Évangile : il s'avança vers le camp ennemi, et se fit prendre par les soldats sarrasins, qui le conduisirent au sulthan. Alors François d'Assise s'adressa à Mélik-el-Kamel et lui dit : *C'est Dieu qui m'envoie vers vous pour vous montrer la voie du salut.* Après ces paroles, le missionnaire exhorta le soudan à embrasser l'Évangile; il défia en sa présence tous les docteurs de la loi, et proposa de se jeter dans un bûcher allumé, pour confondre l'imposture, et prouver la vérité de la religion chrétienne. Le sulthan, étonné, congédia le zélé prédicateur, qui n'obtint rien de ce qu'il souhaitait ardemment; car il ne convertit pas le chef des infidèles, et il ne cueillit point la palme du martyre.

Mélik-el-Kamel, dans la joie du triomphe, se montra généreux envers les chrétiens, et les débris de l'armée retournèrent en Palestine (1222). Jean de Brienne revint en Europe, et donna sa fille *Yolande* à l'empereur *Frédéric II*, qui, par cette alliance, devint roi de Jérusalem.

§ 6. — *Sixième croisade* (1228).

Frédéric II avait pris la croix depuis quinze ans, et les anathèmes du Saint-Siége n'avaient pu le décider à tenir sa promesse. Enfin, sous le pontificat de *Grégoire IX*, il partit de Brindes (1228), à l'invitation de *Mélik-el-Kamel*, qui, pressé par l'inimitié de ses deux frères, chercha contre eux un appui dans l'empereur ; mais bientôt il se repentit d'avoir introduit dans ses États un allié si formidable, et, pour s'en débarrasser, il fut obligé de lui céder la souveraineté de Jérusalem, de Béthléem, de Nazareth et de plusieurs autres lieux saints. Frédéric II voulut s'y faire couronner roi; mais aucun évêque n'osa donner l'onction royale à un prince excommunié, qui vivait dans une intimité suspecte avec le sulthan d'Égypte, adoptait les mœurs musulmanes et témoignait un secret penchant pour l'islamisme. A son retour, il trouva, dans la Péninsule, des ennemis plus redoutables que les Musulmans (1229).

§ 7.—*Septième croisade* (1248-1254).

Dans l'intervalle de la sixième et de la septième croisade (1229-1248), tout l'Orient fut déchiré par l'anarchie : une guerre ouverte avait éclaté entre les Templiers et les Hospitaliers, et ces deux ordres, qui avaient pour principal but de combattre les infidèles, s'allièrent, l'un avec les Turks de Damas, et l'autre avec ceux d'Égypte. Jérusalem, prise et reprise par divers princes ayoubites, resta enfin au pouvoir de *Mélik-el-Salah*, sulthan d'Égypte. Ce prince, vainqueur des Francs et des Turks à la sanglante bataille de Gaza, s'empara de Damas sur *Mélik-Ismaïl*, avec le secours des Khowaresmiens (Kharizmiens), chassés de leur patrie par les Moghols. C'est à ce

prince qu'on attribue l'établissement de la milice des *Mamelouks* ou *Mameluks*, qui devaient être si funestes à sa race (1). *Louis IX*, le saint roi de France, avait fait vœu, pendant une maladie dangereuse, de prendre la croix. A la nouvelle de la défaite de Gaza, il s'embarqua au port d'Aigues-Mortes avec la reine *Marguerite* et la plupart des princes du sang et des vassaux (1248). Arrivé en Chypre, il passa l'hiver dans cette île, et commença par s'emparer de Damiette pour assurer ses communications avec la fertile Égypte, et fermer au sulthan du Kaire la route de Jérusalem. La prise de Damiette aveugla les croisés, et les plaisirs succédèrent aux combats. Le roi ne put arrêter les désordres, ni par ses menaces, ni par son exemple. Enfin, l'arrivée de son frère *Alphonse*, comte de Poitiers, ranima l'ardeur belliqueuse des croisés, dont l'armée réunie compta 60,000 fantassins et 20,000 cavaliers. On se dirigea sur le Kaire. L'imprudent *Robert d'Artois* périt au combat désastreux de Mansourah (la Massoure), où tomba aussi l'orgueilleux *Fakreddin* ou *Facardin*, lieutenant de *Mélik-el-Moadham* (Almohadan), fils et successeur de Salah (1250). Le gros de l'armée, surpris par l'inondation du Nil, et moissonné par la contagion, fut enveloppé par les Musulmans que commandait le nouvel émir *Bibars-Bondoucdâr* (Bondockar, c'est-à-dire, chef des arbalétriers). Louis IX fut fait prisonnier avec plus de 20,000 Français ; mais le saint roi se montra dans les fers plus grand même que sur le trône.

Cependant les Mamelouks massacrèrent El-Moadham, dernier sulthan ayoubite, et se donnèrent pour chef *Ibek* (Ibegh, Abeki). Maîtres de l'Égypte, ils exigèrent un tri-

(1) C'étaient dans l'origine de jeunes Caucasiens que les Tatars avaient vendus à des marchands égyptiens. Mélik-el-Salah les racheta de ces marchands, au nombre de mille, et les fit instruire au métier des armes, dans une forteresse au bord de la mer (en arabe *bahar*), d'où vient leur nom de *Baharites*, *Bahrites*. Toutes les habitudes des Mamelouks étaient militaires. Leur race, renouvelée sans cesse par de jeunes recrues, d'une taille haute et d'une grande beauté, qu'on tirait du mont Caucase, leur patrie, conserva toute son énergie, malgré le climat amollissant de l'Égypte.

but considérable des indigènes qu'ils méprisaient. Les sulthans mamelouks régnèrent dans ce pays pendant plus de 250 ans. La couronne passa rarement du père au fils, et le plus souvent on vit monter sur le trône un soldat intrépide ou quelque esclave favori.

La mort du sulthan ayoubite jeta saint Louis dans de nouveaux dangers ; sa fermeté les dissipa. Enfin, il recouvra la liberté sous la condition de ne rien entreprendre contre Jérusalem. Il se rendit en Palestine, et malgré les instances de la reine mère *Blanche* qui le rappelait dans son royaume, alors livré aux brigandages des *Pastoureaux*, paysans armés pour aller délivrer saint Louis, il resta quatre ans dans la Terre Sainte, répara des places qui devaient bientôt tomber pour toujours entre les mains des infidèles, et entretint des relations amicales avec le *Vieux de la Montagne* (p. 285), et *Mengho*, khan des Moghols, auquel il envoya *Duplan-Carpin* et le frère *Rubruquis*. Enfin, la mort de sa mère le décida à revenir en France (1254).

Tandis que saint Louis était prisonnier en Égypte avec son armée, le roi de Norwége, que le pape avait dispensé du pèlerinage en Orient, faisait la guerre aux idolâtres du Nord; soixante mille croisés, commandés par un roi de Bohême, marchaient contre les peuples de la Lithuanie, livrés encore au culte des idoles; une autre armée de croisés partait des rives de l'Oder et de la Vistule pour combattre les païens de la Prusse. Les progrès du christianisme, favorisés par les armes des croisés, tendaient à rapprocher des peuples séparés jusque-là par la différence des mœurs et des croyances. Les calamités des guerres ne furent point perdues pour l'Europe devenue toute chrétienne, et les révolutions par lesquelles elle avait passé devaient à la fin donner à l'esprit humain une direction plus conforme aux lois de la justice et de la raison, plus favorable aux intérêts de l'humanité. C'est ainsi que la Providence, mêlant toujours le bien avec le mal, renouvelle les sociétés humaines, et jette les semences fécondes de la civilisation au sein même des désordres de la barbarie.

§ 8.—*Huitième et dernière croisade* (1270).—*Fin de la domination chrétienne en Syrie et en Palestine* (1270-1291).

Les Moghols, après avoir soumis au tribut les sultans d'Iconium, d'Halep et de Damas, étaient entrés dans la Terre-Sainte; mais ils en furent bientôt chassés par *Bibars-Bondoucdâr,* que la milice des Mameluks-Baharites avait proclamé sulthan d'Égypte (1260). Ce conquérant, fourbe et cruel, battit les chrétiens et les musulmans, s'empara de Damas, de Tyr, de Césarée, de Jaffa, d'Antioche, et, par ses progrès, il détermina la huitième croisade.

Bibars avait, en montant sur le trône, juré qu'il ne poserait point les armes qu'il n'eût anéanti les États chrétiens. Les projets de ce prince farouche, les sollicitations du khan des Moghols, mais surtout le désir de briser les fers des prisonniers chrétiens, déterminèrent *saint Louis* à se croiser sous le pontificat de *Clément IV.* Son frère, *Charles d'Anjou*, conquérant de la Sicile, le prince *Édouard*, fils du roi d'Angleterre, le roi de Navarre et beaucoup d'autres, prirent la croix, et l'expédition se dirigea vers Tunis, dont Louis IX espérait convertir le roi *Mohamed-Mostanser.*

L'armée française débarqua sur les ruines de Carthage. Saint Louis ne voulut commencer l'attaque de Tunis qu'après l'arrivée de son frère, qui ne pouvait longtemps se faire attendre. Sur ces entrefaites, une maladie contagieuse, produite par la chaleur, vint assaillir les croisés; et bientôt la soif, la famine, la peste, exercèrent dans leur camp les plus affreux ravages. Un des fils de saint Louis, le *duc de Nevers*, expira; *Philippe* (depuis Philippe III), l'aîné de ses enfants, était près de succomber. Troublé sur le sort de ce jeune prince, mais tranquille sur le sien, il tomba lui-même victime de la contagion, qu'il n'avait pas craint d'affronter pour porter à ses malheureux compagnons d'armes des consolations et des secours. Le même jour (15 août 1270), le roi de Sicile rejoignait les croisés;

la mort du saint roi répandit une consternation générale dans l'armée des chrétiens : toutefois le courage ne les abandonna pas. Philippe III et Charles d'Anjou, animés par ce déplorable événement, battirent le roi de Tunis en plusieurs rencontres, lui dictèrent les conditions de la paix, et renoncèrent à l'expédition de la Terre-Sainte.

Une trêve de dix ans venait d'être conclue, lorsque le prince Édouard débarqua sur les côtes d'Afrique avec des troupes d'Écosse et d'Angleterre; mais il ne renonça point au projet de secourir les chrétiens, qui, toujours en butte aux attaques de Bibars, pouvaient à peine lui faire face. Les Hospitaliers et les Templiers s'unirent aux guerriers d'Édouard, et remportèrent quelques avantages sur les infidèles; mais la mort de *Henri III*, père d'Édouard, rappela ce prince en Europe (1272). Le sulthan d'Égypte *Kelaoun Saïf-Eddin* et son fils *Khalil-Aschraf* devaient accomplir le cruel serment de leur prédécesseur Bibars. La prise de Margrat, de Tortose et de Laodicée, signala l'avénement du premier; Tripoli, ruiné de fond en comble, disparut sous ses coups; enfin Saint-Jean-d'Acre fut assiégé par le second à la tête de 200,000 Sarrasins. Ce dernier asile des chrétiens succomba (1291), et l'empire des Francs fut anéanti dans l'Asie. Le reste des trois ordres de chevaliers se retira dans l'île de Chypre. Dès lors aucune armée de croisés ne parut plus dans la Terre-Sainte, qui retomba sous le joug des Musulmans.

§ 9. — *Résultats généraux des croisades, politiques, commerciaux, industriels et littéraires.*

Les croisades eurent sur la société des résultats *politiques, commerciaux, industriels et littéraires* qu'il importe de signaler.

Dans l'ordre politique, nous voyons d'abord le torrent de l'islamisme arrêté dans son débordement, et l'Europe sauvée de l'invasion musulmane; ce résultat immense fut dû au Saint-Siége, qui, placé depuis Grégoire VII, à la tête de la politique chrétienne, consacra par ce glorieux service

la légitimité de sa suprématie : ajoutons que cette politique, en multipliant les relations internationales jusqu'alors fort restreintes, prépara le système diplomatique des temps modernes. D'un autre côté, la féodalité s'affaiblit au profit du pouvoir royal et du peuple : la noblesse se décima elle-même sur tous les champs de bataille, vendit ou engagea ses propriétés aux princes ou à ses serfs, et regagna en illustration, en distinctions honorifiques, ce qu'elle avait perdu en puissance. Plus que toute autre cause, les croisades favorisèrent les affranchissements, l'établissement des communes, et par suite la formation du tiers état. Il faut joindre à ces résultats la création de la *chevalerie* libre et de la *chevalerie religieuse*, enchaînée par des vœux.

Dans l'ordre industriel et commercial, il faut noter les progrès rapides de la navigation : Venise put à elle seule armer une flotte de cent gros navires; Gênes et Pise, Marseille, Barcelone, et d'autres ports de la Méditerranée, luttèrent d'importance et d'activité; les villes du Nord rivalisèrent plus tard avec elles, et vers 1240 se forma leur première association de commerce sous le nom de *hanse* ou de *ligue hanséatique :* la piraterie fut réprimée, et l'approvisionnement des croisés donna lieu à de vastes spéculations commerciales. En avançant la civilisation générale par les relations nouvelles des peuples entre eux, les guerres saintes introduisirent des connaissances et des industries, des produits artificiels ou naturels, inconnus jusqu'alors à l'Occident. La géographie leur dut des découvertes; l'agriculture, le blé de Turquie (maïs), et la canne à sucre qui fut transplantée en Sicile, et plus tard en Amérique; l'industrie, le mûrier et le travail de la soie, l'art de préparer les métaux, de tremper l'acier, de fabriquer de riches tissus (comme à Damas), de fondre le verre et les glaces (comme à Tyr et à Sidon), etc.

Dans l'ordre littéraire, les résultats, quoique moins sensibles ou moins immédiats, n'en furent pas moins précieux. Il s'établit une communauté d'idées entre les peuples de génie et de langages divers : il fallut, pour être compris,

apprendre non-seulement les langues européennes, mais encore celles d'Asie. Quelques traces de sciences et de bon goût s'étaient conservées dans la Grèce et jusqu'au fond de l'Asie, où les khalifes avaient encouragé les lettres; de là, les progrès de la médecine et des mathématiques, cultivées avec succès par les Arabes. Les relations suivies que les Italiens surtout entretinrent avec l'Orient, et particulièrement avec Constantinople, toute pleine encore de monuments artistiques, leur permirent de se familiariser avec les lettres grecques, d'en ranimer le goût, et de préparer ainsi de loin l'époque de la renaissance.

CHAPITRE III.

Histoire de France et d'Angleterre depuis l'avénement de Philippe Ier et la conquête de Guillaume jusqu'à la mort de saint Louis et de Henri III, 1060-1172.

§ 1er.— *France et Angleterre jusqu'à la seconde croisade* (1060-1147).

ROIS DE FRANCE : *Philippe Ier*, 1060-1108; *Louis VI le Gros*, 1108-1137; *Louis VII le Jeune*, 1137-1180.

ROIS D'ANGLETERRE : *Guillaume Ier le Conquérant*, 1066-1087; *Guillaume II le Roux*, 1087-1100; *Henri Ier Beau-Clerc*, 1100-1135; *Étienne de Blois*, 1135-1154.

France : Philippe Ier. — PHILIPPE Ier, fils mineur de Henri Ier, était monté sur le trône de France sous la tutelle de *Baudoin V*, comte de Flandre. Après la mort de ce seigneur et celle de son fils aîné, *Baudoin VI*, père d'*Arnoul III*, *Robert le Frison*, oncle paternel de ce dernier, le dépouilla du comté de Flandre, avec l'aide des Flamands que révoltaient les tyrannies de la régente *Richilde*. Philippe Ier s'arma pour soutenir la cause de son

vassal dépossédé; mais Arnoul III périt à la bataille de Cassel (1071). Philippe Ier, vaincu, regagna ses États; et Robert le Frison, vainqueur de Richilde dans un second combat, resta maître du comté qu'il avait usurpé. Le roi de France reçut ensuite (1072) l'hommage du vassal qui l'avait défait, et prit pour femme *Berthe de Hollande*, belle-fille du Frison.

Imitateur du simoniaque *Henri IV*, Philippe Ier, qui vendait au plus offrant les évêchés et les bénéfices, fut menacé (1074), par *Grégoire VII*, des foudres de l'Église, qui tombèrent toutes sur son modèle. Imitateur de son incontinence, il répudia la reine Berthe, sous le prétexte d'une parenté imaginaire, enleva *Bertrade de Montfort*, femme de *Foulques*, comte d'Anjou, et l'épousa (1093). Un légat d'*Urbain II* excommunia le royal ravisseur, dans le concile d'Autun; le pape vint lui-même en France, et ne voyant dans ce prince aucun changement de conduite, il le frappa d'une excommunication nouvelle, au concile de Clermont (1095), où fut prêchée la première croisade. Philippe renonça à cette liaison coupable; mais après la mort de la reine Berthe, il reprit Bertrade, et ce ne fut qu'après une nouvelle excommunication et grâce à l'intervention énergique du clergé assemblé en synode à Paris (1098), qu'il se décida à renoncer à un mariage aussi illicite (1104). Philippe Ier se retira alors dans un couvent, et abandonna le gouvernement à son fils *Louis VI le Gros*.

Angleterre: Guillaume Ier. — C'est du règne de Philippe Ier que date la rivalité de la France et de l'Angleterre; et il ne pouvait en être autrement, depuis qu'un vassal de la couronne française était monté sur le trône anglais : car les relations féodales du roi d'un grand royaume avec celui d'un pays voisin devaient nécessairement amener des conflits qui ne pouvaient se terminer que par les armes.

Après sa victoire d'Hastings et son couronnement à Londres (1066), Guillaume le Conquérant s'y prit d'abord avec douceur et quelques égards pour les vaincus. Il dégrada un des siens qui avait frappé de son épée le cadavre

d'Harold ; il prit le titre de roi des Anglais; il promit de garder les bonnes lois d'Édouard le Confesseur; il s'attacha Londres, et confirma les priviléges des hommes belliqueux de Kent. Il essaya même d'apprendre l'anglais, afin de pouvoir rendre justice aux hommes de cette langue. Il se piquait d'être justicier, jusqu'à déposer son oncle d'un archevêché, pour une conduite peu édifiante. Cependant il fondait une foule de châteaux et s'assurait de tous les lieux forts.

Peut-être Guillaume n'eût-il pas mieux demandé que de traiter les vaincus avec douceur. C'était son intérêt; il n'eût été que plus absolu en Normandie. Mais ce n'était pas le compte de tant de gens auxquels il avait promis des dépouilles et qui attendaient. Il repassa en Normandie et y resta plusieurs années, sans doute pour éluder, pour ajourner, pour donner aux étrangers qui l'avaient suivi, le temps de se rebuter et de se disperser.

Ses officiers, n'étant plus contenus par sa présence, accablèrent de vexations et de mauvais traitements les Anglais, qu'ils méprisaient comme un peuple asservi par leur valeur. Une conspiration se trama pour massacrer tous les Normands, le mercredi des Cendres, au moment où les oppresseurs assisteraient au service divin, sans armes et dans un costume de pénitence, selon l'usage du temps; mais Guillaume, averti du complot, arriva à l'improviste, et terrifia les vaincus par le massacre d'Exeter.

La terreur se dissipa, et bientôt se déclara une insurrection générale des provinces, qui prirent les armes sous les ordres des comtes *Edwin* et *Morkar*. Un descendant de Cerdic, *Edgar Etheling* (c'est-à-dire prince royal), fut reconnu comme roi dans le Northumberland. Guillaume triompha de tous ses ennemis, anglo-saxons, écossais, danois, gallois, irlandais. Inexorable envers les vaincus, il déposa tous les prélats; l'Angleterre tout entière fut mesurée, décrite ; 60,000 fiefs de chevaliers y furent créés aux dépens des Saxons, et le résultat en fut consigné dans le livre noir de la conquête, le *Doomsday book*, le livre du jour du jugement. Il bâtit des forteresses dans toutes les

villes, substitua la langue française à la langue anglo-saxonne, désarma tous les habitants, établit l'usage du couvre-feu, et pesa enfin sur le peuple conquis de tout le poids de la conquête (1067-1077).

Quels qu'aient été les maux de la conquête, le résultat en fut immensément utile à l'Angleterre. Le lien social y fut tendu à l'excès. Peu nombreux au milieu d'un peuple entier qu'ils opprimaient, les barons furent obligés de se serrer autour du roi. Guillaume reçut le serment des arrière-vassaux comme celui des vassaux. La royauté se constitua, et l'Église à côté, une Église forte comme celle que Charlemagne avait fondée en Saxe pour discipliner les anciens Saxons. Nulle part le clergé n'eut si forte part; on sentait que lui seul pouvait plus que les armes pour contenir les vaincus.

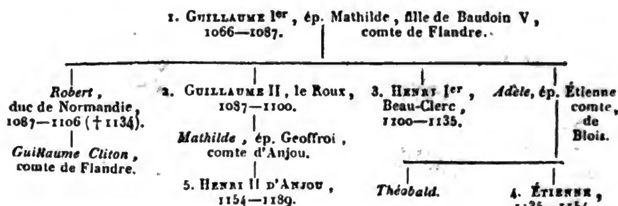
Toutes ces mesures continrent l'Angleterre; le roi *Malcolm* d'Écosse, chez qui s'étaient réfugiés un grand nombre d'Anglo-Saxons mécontents, fut contraint à recevoir du conquérant son royaume à titre de fief. Mais Guillaume trouva dans sa propre famille des sources de guerre et de discorde. Il avait trois fils, *Robert, Guillaume* et *Henri*. Robert, d'un caractère ombrageux, croyant avoir à se plaindre de son père et de ses frères, s'enfuit à Rouen avec quelques-uns de ses partisans, et, secrètement aidé du roi de France, Philippe Ier, il essaya de se rendre maître du duché de Normandie. Guillaume parut sur le continent avec une armée d'Anglais, et le fils rebelle rentra dans le devoir.

A peine Guillaume était-il de retour en Angleterre, qu'il perdit sa tendre épouse, la princesse *Mathilde* de Flandre, et qu'il apprit la défection des Manceaux, qui s'étaient donnés au comte d'Anjou. Robert avait de nouveau levé l'étendard de la révolte (1084). Guillaume apaisa la rébellion du Maine; et, furieux de la résistance de son fils, il méditait de s'en venger sur Philippe Ier, à la première occasion favorable. Piqué par une raillerie de Philippe, il se mit en campagne, assiégea Mantes et la brûla; mais une mort imprévue vint l'arrêter pendant qu'il mar-

chait sur Paris (1087). Robert, frustré de la couronne, n'obtint que la Normandie, et GUILLAUME, surnommé LE ROUX, monta sur le trône d'Angleterre (1).

Angleterre : Guillaume II et Henri Ier. — Robert réclama vainement son héritage les armes à la main. Trompé dans ses efforts, il partit pour la première croisade, et afin de subvenir aux dépenses de l'expédition, il prit le mauvais parti d'engager à son frère Guillaume son duché de Normandie, pour la somme de dix mille marcs d'argent; peu de temps après, le comte de Poitiers, duc de Guienne, conclut un marché semblable avec le roi d'Angleterre, que la mort empêcha d'aller prendre possession de ses différents États (1100). Le successeur du Roux, ce ne fut pas le frère aîné Robert. Le royaume du bâtard Guillaume devait passer au plus habile, au plus hardi. Ce royaume volé appartenait à qui le volerait. Quand le Conquérant expirant donna la Normandie à Robert, l'Angleterre à Guillaume : *Et moi*, dit Henri, le plus jeune, *et moi donc, n'aurai-je rien? — Patience, mon fils*, dit le mourant, *tout te reviendra tôt ou tard*. Le plus jeune était aussi le plus avisé. On l'appelait Beau-Clerc, comme on dirait l'habile, le vrai Normand. Pour s'attacher les Anglais, HENRI Ier BEAU-CLERC épousa *Mathilde*, issue des anciens rois saxons, et chérie comme telle de la nation anglaise. Aussi les barons le placèrent-ils sur le trône; ils obtinrent de lui l'abolition de plusieurs redevances féodales, et la suppression de la loi qui ordonnait d'éteindre le feu et la lumière dès que la cloche du soir aurait sonné.

(1) Voici la généalogie des descendants de Guillaume Ier :



Au retour de la croisade, Robert, trouvant ses droits encore méconnus, entreprit de les faire valoir; mais la défaite de Tinchebrai (1106) lui fit perdre toutes ses espérances et la liberté. Beau-Clerc le garda bien logé, bien nourri, dans un château fort, où il vécut jusqu'à 84 ans (1134). Robert qui n'aimait que la table, s'y serait consolé, n'eût été que son frère lui fit crever les yeux. Dès lors le duché de Normandie fut réuni véritablement au royaume d'Angleterre.

Louis VI de France; Henri Ier et Étienne d'Angleterre. — Louis VI, surnommé le Gros, successeur de Philippe Ier (1108), avait favorisé cette spoliation; il s'en repentit bientôt, et la possession d'une petite forteresse alluma cette grande querelle qui devait ébranler la monarchie française.

Gisors, objet de contestation entre les deux monarques et mis en séquestre, fut envahi par Henri Ier. Louis VI en réclama la destruction et prit les armes. Vainqueur à Neaufle, il fut défait à Brenneville, où même il faillit tomber entre les mains de son rival. Le pape *Calixte II* rétablit la paix entre les deux princes; mais elle ne fut pas de longue durée.

Guillaume Cliton, fils de Robert, se porta prétendant au duché de Normandie. Louis le Gros lui donna des secours, et de là naquit une nouvelle rupture. Henri Ier mit dans ses intérêts son beau-père, l'empereur *Henri V*. Tous deux se mirent en campagne avec une armée nombreuse. Louis VI convoqua ses vassaux et les milices communales; la guerre devint ainsi nationale. L'empereur, intimidé, repassa précipitamment le Rhin, et le roi d'Angleterre fut contraint de demander la paix (1125). Au lieu de la Normandie, Guillaume Cliton reçut l'investiture du comté de Flandre, devenu vacant par l'extinction de ses anciens comtes en la personne de *Charles le Bon*, mort sans enfants (1127); mais *Thierry d'Alsace* s'en rendit maître après la mort de ce prince.

Henri Ier mourut sans enfant mâle (1135). Aussitôt Étienne de Blois, comte de Boulogne, et neveu du

Conquérant par sa mère, s'empara de la couronne au préjudice de *Mathilde*, fille du monarque défunt, qui, veuve de l'empereur Henri V, avait épousé *Geoffroi Plantagenet*, comte d'Anjou. L'usurpateur obtint de Louis le Gros des secours, et même le titre de gendre pour son fils *Eustache*, qui fut investi du duché de Normandie.

Louis le Gros mourut en 1137. Collègue de son père, il avait déjà réprimé l'audace des feudataires. Monté sur le trône, il sentit la nécessité de les réduire. Le royaume devait s'éteindre s'il ne s'agrandissait pas. Des seigneurs, que leur alliance ou la situation de leurs châteaux (1) rendaient redoutables, osaient prendre les armes contre leur suzerain : Louis VI passa sa vie à *batailler* contre ces rebelles; son activité triompha de tous les obstacles, et chaque entreprise fut suivie d'une victoire et d'un accroissement de domaines.

Louis VII le Jeune de France; *Étienne d'Angleterre.* — Louis VII, fils et successeur de Louis VI, avait été surnommé LE JEUNE, parce qu'il avait été sacré du vivant de son père. Il ne se fit pas sacrer de nouveau, parce que l'autorité royale devenait de jour en jour plus grande, et qu'il allait l'affermir par son mariage avec *Éléonore*, fille de *Guillaume X*, héritière de l'Aquitaine et du Poitou.

L'Angleterre était devenue la proie des guerres civiles. Étienne s'était brouillé avec le clergé : il avait défendu d'enseigner le droit canon; il avait emprisonné des évêques. Alors *Mathilde* reparut pour revendiquer ses droits les armes à la main, soutenue par son oncle *David*, roi d'Écosse. Vraie fille du Conquérant, insolente, intrépide, elle choqua, elle brava tout le monde. Trois fois elle s'en-

(1) La royauté était paralysée au centre par la ligue de ses vassaux immédiats qui formaient une enceinte de forteresses autour de Paris. La même famille possédait les tours de Corbeil, de Montlhéry, de Châteaufort et de Montfort-l'Amaury ; cette ligue, appuyée par de grands vassaux, tels que le comte de Champagne et le roi d'Angleterre, duc de Normandie, séparait le roi de l'Orléanais et de l'Anjou, autres fiefs de la couronne, et le tenait bloqué dans sa capitale.

fuit la nuit, à pied, sur la neige et sans ressource. Étienne, qui la tint une fois assiégée, crut, comme chevalier, devoir ouvrir passage à son ennemie, et la laisser rejoindre les siens. Les Écossais furent vaincus à la bataille de l'Étendard (1138); mais Étienne perdit à celle de Lincoln la victoire et la liberté (1141). Mathilde resta maîtresse du trône; mais sa mauvaise administration excita des soulèvements qui la forcèrent de fuir, et rendirent Étienne au trône dont elle ne s'était pas montrée digne. *Henri Plantagenet*, fils de Mathilde, qui, malgré son jeune âge, promettait déjà d'être à la fois habile politique et grand capitaine, recommença les hostilités. La mort d'Eustache y mit un terme. Étienne, privé de son fils aîné, désigna pour son successeur Henri Plantagenet, et le calme se rétablit.

La France, à son tour, perdit le repos. Louis VII, ayant refusé de recevoir l'archevêque de Bourges, nommé par *Innocent II*, le souverain pontife, à l'instigation du comte *Thibaut* de Champagne, mit le domaine de la couronne en interdit. Le roi, transporté de colère, attaqua les terres du comte, s'empara de Vitry et l'incendia. Les flammes gagnèrent malheureusement la principale église, où la plupart des habitants s'étaient refugiés. Ils y étaient au nombre de 1300, hommes, femmes et enfants. On entendit bientôt leurs cris; le vainqueur lui-même ne put les sauver, tous y périrent. Cet horrible événement brisa le cœur du roi. Il devint tout à coup docile au pape, et se réconcilia à tout prix avec lui. Le pardon du saint-père ne lui parut pas suffisant; il lui fallait une plus grande expiation, et l'occasion s'en présenta bientôt dans la seconde croisade, qu'il exécuta avec l'empereur *Conrad III* (p. 372 et s.). Élève de *Suger*, abbé de Saint-Denis, il lui confia, pendant son absence, l'administration de l'État, conjointement avec le comte *Raoul de Vermandois*.

§ 2. — *Naissance des communes et des bourgeoisies en Angleterre, en France et en Belgique.*

Angleterre. — Les chartes d'incorporation communale remontent en Angleterre à Guillaume le Roux (1087-1100). Henri Ier, en montant sur le trône, confirma et augmenta par une *charte*, qu'il publia à cet effet, les droits et priviléges des vassaux tant de la couronne que de l'Église. L'an 1127, il octroya aux habitants de *Londres* une *charte de liberté*, qui devint plus tard la base de la constitution communale de cette ville.

France. — L'administration municipale des Romains s'était maintenue, surtout au midi de la France. *Paris* et *Reims*, au nord, en conservaient des vestiges. Dans le XIe siècle (1070), le Mans donna le premier exemple connu de ces *communautés* qui s'armèrent pour se défendre contre les seigneurs voisins ou contre les leurs propres. Les seigneurs vendirent aux bourgs, par des chartes, les immunités de la *bourgeoisie* ou de la *commune*.

Louis VI reconnut par des chartes l'établissement de plusieurs communes, telles que celles d'*Amiens* (1113), de *Saint-Riquier* (1126), de *Laon* (1128), de *Noyon*, de *Beauvais*, de *Soissons*, de *Mantes*, etc. C'étaient autant de petites républiques qui pouvaient se choisir des *mayeurs* (maires) pour l'administration, des *échevins* (scabini) ou juges pour la justice, et d'autres magistrats municipaux ; mais elles devaient fournir chacune un certain nombre de gens de guerre, qui marchaient sous la bannière du saint de leur paroisse. La juridiction criminelle resta entre les mains d'un juge royal ou seigneurial appelé *prévôt* (præpositus). Les intérêts communaux étaient confiés à des *conseillers* ou *jurés* (consiliarii, jurati). Chaque commune possédait un sceau, une cloche pour convoquer le conseil, une prison et une tour, d'où un gardien, en sonnant le tocsin du *beffroi*, donnait le signal du feu ou d'autres dangers. Ce n'est qu'à cette époque que les bourgeois acquirent le droit de changer de

domicile, de se marier, de commercer, de disposer librement de leur fortune et de leurs propriétés.

Les chartes des communes différaient en quelques points ; mais, uniformes sur les points les plus importants, toutes abolissaient la servitude personnelle, et changeaient les taxes arbitraires en prestations déterminées ; toutes autorisaient les officiers municipaux à faire prendre les armes aux habitants, toutes les fois qu'ils le jugeaient nécessaire pour défendre les droits et les libertés de la commune, soit contre des voisins entreprenants, soit contre le seigneur lui-même.

Ce rétablissement du principe municipal ne fut pas seulement la réparation d'un grand désordre, il eut un effet politique dont la portée fut immense : il rendit à l'autorité royale le secours qu'il en avait reçu, en mettant à la disposition du roi une milice nombreuse et vaillante, indépendante des seigneurs, et qui pouvait aider le monarque à triompher de leur rébellion. Cette milice, qui, sous Louis le Gros, effraya les grands vassaux, le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne (p. 405), triomphera plus tard de l'Europe à Bouvines (1214).

Le bourgeois du moyen âge, qui reconstruisit la moyenne propriété dans les cités, n'était pas du tout le bourgeois de la monarchie moderne : c'était un personnage important, souvent appelé à délibérer sur les plus graves affaires de la patrie. Il y avait de grands, de petits et de francs bourgeois : le bourgeois pouvait posséder certains fiefs. Le nom de bourgeois signifiait quelquefois *homme de guerre ;* il ne dérogeait point à noblesse.

Le nombre des villes affranchies prit sous Louis VII un essor rapide. Ce prince régnait encore, qu'il n'existait pas quatre cités dans les anciens pays francs (entre la Meuse et la Loire) qui n'eussent leur commune.

Partout où la cité entière ne put se réunir en association générale sous le nom de *commune*, il surgit du moins des associations partielles, embrassant chaque classe de citoyens, chaque profession, et les corporations ou *corps de métiers* reçurent isolément des *franchises*.

Elles portaient bannière, assistaient aux processions, avaient leur *roi d'armes* et tous les priviléges des agrégations du moyen âge. Les membres de ces corporations achetaient du roi, leur sire, par quelque redevance, le droit d'exercer librement leur industrie.

Il se forma, de plus, sous Louis VII, une humble et dernière classe de communes; c'étaient les *villes neuves*, dans lesquelles on recevait les *hommes de corps* (les serfs) échappés à la glèbe : on leur accordait quelques priviléges et quelques terrains. Henri, comte de Champagne, et d'autres grands vassaux suivirent, à cet égard, l'exemple du monarque, et telle est l'origine de ces noms de *Villefranche* et de *Villeneuve* si répandus en France.

Belgique. — Trois villes de Flandre furent les premières entre les villes soumises au royaume de France, qui reçurent des constitutions communales d'une manière paisible et légale. *Baudoin V le Pieux*, comte de Flandre (1034-67), donna aux habitants de *Bruges* et de *Gand* le droit d'élire un collége d'échevins; *Baudoin VI*, son fils, accorda le même privilége aux habitants de *Grammont*. *Aire*, en Artois, fut la quatrième ville belge qui reçut ce droit. Dans le courant du XIIe siècle, *Saint-Omer*, *Ardres*, *Audenarde*, *Arras* et *Lille*, obtinrent des comtes de Flandre le privilége d'une constitution communale.

§ 3. — *France et Angleterre jusqu'à la guerre des Albigeois.*

ROIS DE FRANCE : *Louis VII*, † 1180; *Philippe-Auguste*, 1180-1223.
ROIS D'ANGLETERRE : *Etienne de Blois*, † 1154; *Henri II d'Anjou*, 1154-1189; *Richard Ier Cœur de Lion*, 1189-1199; *Jean sans Terre*, 1199-1216.

Louis VII. — Grâce aux sages mesures prises par l'abbé *Suger* et le comte *Raoul* (p. 407), grâce aussi au départ d'un grand nombre de seigneurs pour la croisade, l'ordre n'avait point subi d'atteinte en France pendant l'absence de Louis VII. A son retour, il donna à Suger, de concert avec le peuple, le nom de *Père de la patrie;* mais il le perdit

peu après (1153), ainsi que Raoul et *saint Bernard*, ses meilleurs conseillers. Après leur mort, Louis VII prit une résolution funeste dont Suger l'avait détourné. Sous prétexte de parenté, le roi répudia la reine *Éléonore*, qui, dans la Palestine, s'était conduite avec légèreté. Pour se venger de cet affront, elle déshérita ses deux filles, épousa le jeune *Henri Plantagenet* d'Anjou, déjà possesseur de la Normandie, du Maine et de l'Anjou (p. 407), et priva, par ce moyen, la couronne royale de la Guienne et du Poitou. Bientôt après (1154), HENRI II, par suite d'un traité conclu avec Étienne de Blois, devint roi d'Angleterre, et l'un des princes les plus puissants de l'Europe.

Henri II : martyre de saint Thomas Becket.— Henri II commença la race d'Anjou, qui donna des rois à l'Angleterre jusqu'en 1485. Il débuta par réformer les abus et révoquer les priviléges que les grands avaient arrachés à la faiblesse de ses prédécesseurs ; il donna des chartres favorables au peuple, accorda aux bourgeois opulents une part dans l'administration, et posa ainsi les bases de la liberté anglaise.

C'est alors que se fit connaître le fameux *Thomas Becket*. D'abord au service de l'archevêque de Cantorbéry, il était, dit-on, fils d'une femme sarrasine qui avait suivi un Saxon revenu de la Terre-Sainte. Sa mère semblait lui fermer les dignités de l'Église, et son père, celles de l'État. Il ne pouvait rien attendre que du roi ; le roi le fit tout, en le faisant chancelier, archevêque de Cantorbéry et précepteur de son fils aîné *Henri*. C'était le moment où le Saxon *Breakspear* venait d'être élu pape sous le nom d'*Adrien IV*. Becket lui-même répugnait au titre d'archevêque : *Prenez garde*, dit-il au roi, *je deviendrai votre plus grand ennemi*. Le roi ne l'écouta pas, et le fit primat au grand scandale du clergé normand.

Becket s'entoura des Saxons, des pauvres, des mendiants, revêtit leur habit grossier, mangea avec eux et comme eux. Désormais il s'éloigna du roi et résigna le sceau. Henri II, profondément blessé, obtint du pape une bulle qui rendait indépendant de l'archevêque l'abbé du

monastère de Saint-Augustin. Thomas Becket, par représailles, somma plusieurs barons de restituer au siége de Cantorbéry une terre que leurs aïeux avaient reçue des rois en fief, déclarant qu'il ne connaissait point de loi pour l'injustice, et que ce qui avait été pris sans bon titre devait être rendu. Les évêques, plus barons qu'évêques, se déclarèrent la plupart pour le roi, et l'assemblée de Clarendon (1164) décréta plusieurs statuts, connus sous le nom de *Statuts de Clarendon*, et qui n'étaient rien moins que la confiscation de l'Église au profit du roi. Le roi percevant les fruits de la vacance, on pouvait être sûr que les siéges vaqueraient longtemps, comme sous Guillaume le Roux, qui avait affermé un archevêché, quatre évêchés, onze abbayes. Les évêchés allaient être la récompense, non plus des barons peut-être, mais des agents du fisc, des juges complaisants. Les institutions d'aumônes et d'écoles, d'offices religieux, devaient nourrir les Brabançons, les Cottereaux, et les fondations pieuses, payer le meurtre. Ce qu'il y avait de plus grave, c'était l'anéantissement des tribunaux ecclésiastiques et la suppression du *bénéfice de clergie*. Ces droits pouvaient donner lieu à quelques abus; mais quand on songe à l'épouvantable barbarie, à l'exécrable fiscalité des tribunaux laïques au XIIe siècle, on est obligé d'avouer que la juridiction ecclésiastique était une ancre de salut. Elle pouvait épargner quelques coupables; mais combien elle sauvait d'innocents! L'Église était presque la seule voie par où les races méprisées pussent reprendre quelque ascendant. Les libertés de l'Église étaient celles du monde.

L'archevêque, menacé de mort par le roi, et cédant aux prières des autres prélats, retira la clause qu'il avait mise à son adhésion : *Sauf les droits de notre ordre*, et souscrivit pleinement aux statuts de Clarendon. Mais bientôt, se repentant d'avoir faibli, il les communiqua au pape *Alexandre III*, qui les condamna. Cet acte irrita le roi au point que l'archevêque, pour sauver ses jours, fut obligé de quitter l'Angleterre : il se retira d'abord en Flandre. Louis VII lui accorda sa protection, et le pape prit

vivement sa défense. La crainte d'une excommunication, dont il fut menacé, décida Henri à céder et à permettre à Becket de retourner à Cantorbéry; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il fut assassiné par quatre chevaliers de la suite du roi, au pied même de l'autel de la cathédrale (1172). Ainsi périt le martyr de l'Église du moyen âge (1).

Le roi Henri II se trouva dans un grand danger; tout le monde lui attribuait ce meurtre. Le roi de France, le comte de Champagne l'accusèrent solennellement par-devant le pape. L'archevêque de Sens, primat des Gaules, lança l'excommunication. Ceux même qui lui devaient le plus, s'éloignèrent de lui avec horreur. Il apaisa la clameur publique à force d'hypocrisie. Les évêques normands écrivirent à Rome que pendant trois jours il n'avait voulu manger ni boire. La cour de Rome les crut. Le roi jura qu'il n'avait nulle part à la mort de Thomas; il offrit aux légats de se soumettre à la flagellation, sacrifia les constitutions de Clarendon, s'engagea à payer pour la croisade, à y aller lui-même quand le pape l'exigerait, et déclara l'Angleterre fief du Saint-Siége. Alexandre III canonisa le courageux défenseur des droits de l'Église, et excommunia ses meurtriers.

Bientôt le fils aîné du roi, *Henri Court Mantel,* réclama sa part du royaume, et déclara qu'il voulait venger la mort de celui qui l'avait élevé, du saint martyr Thomas de Cantorbéry. Il se rendit auprès de son beau-père, le roi de France (2); deux de ses cadets, *Richard* de Poitiers, et *Geoffroi*, comte de Bretagne, vinrent l'y joindre et firent hommage à Louis VII. Ils envahirent la Normandie et assiégèrent *Rouen*, tandis que le roi *Guillaume* d'Écosse dévastait le nord de l'Angleterre où avaient

(1) V. pour plus de détails sur ce grand épisode du XIIe siècle, mon *Histoire d'Angleterre*, nouvelle édition.

(2) Il avait épousé *Marguerite*, fille de Louis VII et de *Constance*, sa seconde femme, laquelle était fille d'*Alphonse VII*, roi de Castille. Louis VII épousa en troisièmes noces *Alix* ou *Adélaïde*, fille du comte de Champagne, *Thibaut le Grand*, mariage d'où naquit Philippe-Auguste, son successeur.

éclaté en même temps de nombreuses rébellions. Le danger était grand. Pour le conjurer, Henri II pria Alexandre III de défendre son royaume comme fief de l'Église romaine. Il ne crut pas encore en avoir assez fait : il se rendit à Cantorbéry. Du plus loin qu'il vit l'église, il descendit de cheval, et s'achemina en habit de laine, nu-pieds, par la boue et les cailloux. Parvenu au tombeau, il s'y jeta à genoux, pleurant et sanglotant. Puis il se dépouilla de tous ses vêtements, et tout le monde, évêques, abbés, simples moines, fut invité à donner successivement au roi quelques coups de discipline. Tout le jour et toute la nuit, il demeura en oraison auprès du saint martyr, sans prendre d'aliments. Il resta tel qu'il était venu; il ne permit pas même qu'on mît sous lui un tapis. Après matines, il fit le tour des autels et des corps saints; puis de l'église supérieure, il descendit encore dans la crypte, au tombeau de saint Thomas. Dès lors ses armes furent partout heureuses. Le roi d'Écosse fut fait prisonnier à la bataille d'Alnwich et forcé de se reconnaître vassal de la couronne d'Angleterre. L'ordre fut rétabli dans ce royaume, et Henri II, passant en Normandie, força ses fils à se soumettre, et conclut une paix à Montlouis avec le roi de France qu'il avait battu à Verneuil (1174). Louis VII entreprit lui-même un voyage à Cantorbéry et passa quelque temps à la cour de Henri II.

Conquête de l'Irlande. — L'événement civil le plus important du règne de Henri II fut la *conquête de l'Irlande* et la réunion de cette île à l'Angleterre.

Le peuple irlandais, frère des montagnards d'Écosse, offrait toutefois plusieurs des caractères physiques et moraux qui distinguent les races originaires du Midi. La majeure partie des Irlandais étaient des hommes à cheveux noirs, à passions vives, aimant et haïssant avec véhémence, prompts à s'irriter, et pourtant d'une humeur sociale. Ce fut au milieu de l'invasion saxonne que d'abord indociles à la voix de *Palladius*, ils se convertirent (432-493) à celle de l'Écossais *Succath*, moine de Lérins, dont le pape *Célestin* changea le nom en celui de *Patricius*

(saint Patrick). La civilisation, fille du christianisme, valut à l'Irlande d'être surnommée l'*île des Saints* et l'*île des Savants*. La religion et la science y étaient l'objet de l'enthousiasme général, et nul pays ne fournit plus de missionnaires chrétiens ardents à propager les connaissances et la foi de leur patrie.

L'état social de l'Irlande avait quelque chose de bizarre. Les Irlandais étaient divisés en tribus ou clans, dont le simple nom leur servait de titre : chaque clan avait son *canfinny* (chef); ces chefs, subordonnés entre eux, selon leur degré de puissance, reconnaissaient un *ardriagh*, grand roi ou roi du pays, qui, s'il ne l'exerçait, prétendait du moins à l'entière souveraineté de l'île. Le fils n'héritait point des dignités de son père; l'héritier présomptif, appelé *tanist*, était élu par les suffrages du clan, durant la vie même du chef qui gouvernait. De cette coutume, nommée *tanistry*, naissaient incessamment des querelles intestines, des guerres civiles, qui coûtèrent la vie à la plupart des rois et préparèrent tous les malheurs de la nation.

Au milieu de ces dissensions, les mœurs, même celles du clergé, se corrompirent. Ni le zèle de *saint Malachie*, ni les synodes des prélats irlandais (1140), ne purent arrêter les progrès de la corruption. L'invasion des Anglais l'acheva. A cette époque, l'île se divisait en cinq royaumes, *Munster*, *Méath*, *Ulster*, *Leinster* et *Connaught*, et la grande royauté du pays venait de passer des *O'Nials* aux *O'Connors*, rois du Connaught. Toute l'île était en rumeur, en discorde, et elle semblait plus n'attendre qu'un maître.

Le Conquérant et Beau-Clerc avaient pensé l'un et l'autre à conquérir l'Irlande; mais ce projet, qu'ils avaient abandonné, fut repris par Henri II. Vers 1170, quelques aventuriers gallois et normands débarquèrent en Irlande, à la sollicitation d'un prince indigène. *Dermot-Mac-Morrogh* (c'est-à-dire Dermot, fils de Morrogh), roi de Leinster, avait précédemment enlevé *Dervorgil*, femme d'*O'-Ruarc*, prince de Leitrim (1152). L'époux, pour venger

son affront, réclama l'assistance de *Turlogh O'Connor*, roi du pays, et l'adultère fut obligé de rendre la fugitive (1153). Après de longues et sanglantes querelles, O'Ruarc détruisit Ferns, capitale du Leinster, et Dermot, chassé de l'île, alla mendier des secours étrangers. Les Gallois et les Normands qu'il prit à sa solde le rétablirent sur le trône et se fixèrent eux-mêmes dans le Leinster; mais cette colonie permanente alarma toutes les provinces voisines, et l'inimitié particulière contre Dermot se transforma en hostilité nationale. Il fut mis, comme ennemi public, au ban de la confédération irlandaise, et au lieu d'un seul roi, presque tous lui déclarèrent la guerre. Les nouveaux colons appelèrent de toutes parts d'autres aventuriers, normands, français et même anglais de race, et, dédaignant d'obéir à celui qui les avait accueillis, ils prirent pour chef *Richard de Clare*, comte de Pembroke, au pays de Galles. Waterford, ville du Munster, succomba d'abord sous ses armes; Dyvlin ou Dublin, fondée comme Waterford par les corsaires danois, eut le même sort; une foule d'autres cantons subirent également le joug de ces étrangers; et des châteaux forts, chose nouvelle en Irlande, leur en assurèrent la possession (1170).

Les Irlandais, attribuant leur malheur à la colère divine, crurent conjurer le fléau qui leur venait d'Angleterre, en affranchissant tous les hommes de race anglaise qui se trouvaient esclaves en Irlande. Cette résolution généreuse ne fit point tomber l'épée des mains de Richard. Maître du Leinster, sous le nom de Dermot dont il épousa la fille, le Normand pensait à conquérir tout le pays, lorsque Henri II, jaloux de ses succès, fit publier une proclamation menaçante, ordonnant à tous ceux de ses hommes liges qui séjournaient présentement en Irlande, de rentrer en Angleterre sous peine de *forfaiture* ou confiscation de tous leurs biens. Richard, incapable de tenir tête à ce nouvel adversaire, prit le parti de lui céder Dublin et les meilleures villes de ses conquêtes. En retour, Henri II confirma aux Normands d'Irlande leurs posses-

sions territoriales, pour les tenir de lui en fief, sous condition de foi et d'hommage. De chef souverain qu'il était, Richard devint sénéchal de Henri II en Irlande, et le roi vint prendre possession d'une conquête qui lui avait coûté si peu de peine. Roderic O' Connor, dernier ardriagh, se soumit à son tour (1175). Deux ans après, Henri II investit son fils *Jean* de la seigneurie d'Irlande.

Philippe-Auguste de France; Henri II et Richard Ier d'Angleterre. — Louis VII (1) avant de mourir (1180) avait fait couronner son fils PHILIPPE-AUGUSTE, et l'avait marié à *Isabelle*, fille de *Baudoin V*, comte de Hainaut, et nièce de *Philippe*, comte de Flandre. Une partie de ce dernier pays et les villes d'Arras, de Saint-Omer et d'Hesdin, données en dot à la princesse, furent réunies à la France.

Henri Court-Mantel et Marguerite, sa femme, étant morts sans enfants, Philippe-Auguste réclama le Vexin, dot de sa sœur. Sur un refus de restitution, les hostilités recommencèrent avec les Anglais (1186). Le roi de France se jeta sur le Berri, protégea le comte de Toulouse, et vit accourir sous ses drapeaux Richard, duc de Guienne, fils aîné de son ennemi. Dès lors Henri II ne put tenir la campagne, et bientôt il se trouva contraint d'accepter l'humiliant traité de la Colombière, par lequel il pardonnait à son fils ainsi qu'à tous ceux de ses sujets qui s'étaient armés contre lui. Cette humiliation abrégea ses jours. On rapporte qu'ayant demandé la liste des barons auxquels il devait faire grâce, il lut en tête le nom de Jean, son jeune fils, l'objet de sa prédilection. Il fut atterré d'une perfidie si noire, et, ne pouvant contenir son indignation, il accabla ce fils ingrat de malédictions, et mourut consumé par le feu de la fièvre et du chagrin (1189).

La mort de Henri II donna pour rival à Philippe-Auguste le fougueux RICHARD Ier CŒUR DE LION, prince brillant qui avait tous les défauts des hommes du moyen âge et qui

(1) Il avait pour frères *Robert le Grand*, tige des maisons de Dreux et de Bretagne, et *Pierre*, époux d'*Isabelle Courtenay*, dont le fils fut empereur de Constantinople en 1216.

ne leur plaisait que mieux. Le fils d'Éléonore était surtout célébré pour cette valeur emportée qui s'est rencontrée souvent chez les Méridionaux. A peine l'enfant prodigue eut-il en main l'héritage paternel, qu'il le donna, perdit, vendit, gâta. Il voulait à tout prix faire de l'argent comptant, et partir pour la croisade. Il trouva pourtant à Salisbury un trésor de 100,000 marcs, tout un siècle de rapines et de tyrannie. Ce n'était pas assez. Il vendit à l'évêque de Durham le Northumberland pour sa vie; il vendit au roi d'Écosse Berwick, Roxburgh et cette glorieuse suzeraineté qui avait tant coûté à ses pères; il donna à son frère Jean, croyant se l'attacher, un comté en Normandie et sept en Angleterre: c'était près d'un tiers du royaume; puis il se croisa avec Philippe-Auguste pour aller combattre les infidèles, qui, sous la conduite de *Saladin*, venaient de s'emparer de Jérusalem (p. 379 et s.).

Naissance des Albigeois.—Au moment où devait s'exécuter la 3e croisade, le midi de la France était gravement troublé par des sectes hérétiques. Vers le commencement du XIe siècle, on avait vu paraître la secte des *Paterins* ou *Cathares* qui repoussaient plusieurs dogmes de l'Église et cachaient tous les vices sous l'apparence d'une vie très-sévère. Ces doctrines s'étendirent au loin en France, sur les bords du Rhin et dans la Lombardie. *Pierre de Bruys* les développa avec son disciple *Henri*, deux sectaires qui rejetaient tous les sacrements de l'Église et menaient une vie infâme (1104). Le premier fut brûlé par le peuple sur un bûcher fait avec le bois des croix qu'il avait abattues (1124); le second fut arrêté et mourut dans les prisons de Reims. Deux autres sectes plus remuantes encore parurent à cette époque, celle des *Vaudois* et celle des *Albigeois* (1149). *Pierre de Vaux* ou *Valdus*, riche marchand de Lyon, qui avait embrassé les doctrines des Cathares, devint le fondateur de la première : il prétendit que l'Église et le clergé ne pouvaient rien posséder (1170), prit la Bible pour seule règle de la foi, et exigea de tous les chrétiens le vœu de pauvreté. Excommunié par le pape *Luce III*, il se sépara, avec ses partisans, de l'Église. Les Albigeois,

qui reçurent leur nom du pays d'*Albi*, où se trouvait leur principal siége (1184), professaient les erreurs des Cathares, et, protégés par le comte *Raymond VI* de Toulouse, ils ne tardèrent pas à déclarer une guerre ouverte à tous ceux qui ne voulaient pas adopter leurs erreurs. Ils persécutèrent le clergé catholique, brûlèrent les églises des couvents, et s'élevèrent partout contre les orthodoxes avec la plus grande violence. Ces désordres firent intervenir les papes et les rois de France; mais Philippe-Auguste fut cependant d'abord trop occupé de croisade pour songer à pacifier le sud de ses États.

Suite du règne de Philippe-Auguste et de Richard Ier. — En partant pour la Terre-Sainte, Philippe-Auguste avait confié l'administration de son royaume à sa mère *Alix* ou *Adélaïde*, et à son oncle *Guillaume*, archevêque de Reims. Grâce à cette sage mesure, la France resta dans l'ordre pendant l'absence du roi. Ce qui hâta son retour, ce fut le décès de Philippe, comte de Flandre et d'Alsace, mort sans enfant mâle. Le roi de France, qui avait épousé la nièce du comte, voulut se saisir du comté d'Artois et de Flandre, au préjudice de son beau-père Baudoin (1192); mais un traité, conclu à Péronne, termina cette guerre: l'Artois fut réuni à la France; *Marguerite*, veuve du comte Philippe, conserva les villes de Lille et de Douai, et Baudoin fut investi du comté de Flandre. Déçu de ce côté, Philippe-Auguste essaya d'agrandir son royaume aux dépens du roi d'Angleterre.

Richard Ier avait imprudemment confié l'administration de ses États à *Guillaume Longchamps*, évêque d'Ely, Français de naissance, et les violences qu'il avait exercées pour se procurer l'argent nécessaire à la croisade, avaient laissé dans le peuple un vif mécontentement. Aussi des troubles éclatèrent-ils aussitôt après son départ. Longchamps, dont la gestion avait été violente, fut contraint par les barons de se sauver d'Angleterre (1191), où Jean, frère ambitieux de Richard, réussit à faire passer les affaires entre les mains de son ami *Gauthier*, archevêque de Rouen. C'est alors qu'arriva la nouvelle que Richard

quittait la Palestine; mais peu de temps après, on apprit qu'il avait été fait prisonnier par le duc d'Autriche (p. 382).

Une tempête ayant en effet poussé sur la côte de l'Italie le vaisseau qui transportait le roi d'Angleterre en Europe, Richard voulut prendre la route de terre pour regagner son royaume : déguisé en simple pèlerin, il passa par Vienne (1192), où il fut reconnu et jeté dans une étroite prison par le duc *Léopold* d'Autriche, qui avait l'affront d'Antioche à venger (p. 381). Le duc traita son captif avec rigueur, et, moyennant une somme de 60,000 marcs, il le livra à l'empereur *Henri VI*, qui espérait en tirer plus encore. Richard fut confiné au château de Trifels.

Il existait alors si peu de communications entre les peuples, que les Anglais ignorèrent longtemps ce qu'était devenu leur souverain. Un ménétrier français, nommé *Blondel*, jouant, dit-on, sur sa harpe un air qu'il savait être connu de l'infortuné monarque, l'entendit répéter sa romance sur le même instrument, et découvrit ainsi le lieu de sa détention. Henri VI fut obligé de relâcher son illustre prisonnier; mais il ne lui rendit la liberté que par l'intervention du pape *Célestin III*, et pour une rançon de 150,000 marcs d'argent.

Philippe-Auguste avait favorisé les projets d'usurpation de Jean, frère du Cœur de Lion. Richard se jeta sur ses ennemis. Jean, traître à son frère, le fut également envers Philippe. Ce ne fut partout qu'incendie, ravage, désolation. On se battait, on traitait ensuite, on reprenait bientôt les armes. Philippe, défait à Fretteval, tour à tour vainqueur et vaincu près de Gisors, se réconcilia forcément avec Richard (1198). Le roi d'Angleterre périt, l'année suivante, au siége de Chalus, château du Limousin, par la flèche d'un archer nommé *Gourdon*.

Philippe-Auguste de France; Jean-sans-Terre d'Angleterre. — Richard laissa par testament la couronne à son frère JEAN-SANS-TERRE, ainsi surnommé parce qu'il n'avait point reçu d'apanage; mais le droit de représentation suivi dans les États féodaux donnait la couronne au jeune *Arthur* de Bretagne, fils de Geoffroi d'Angleterre,

frère aîné de Jean. Le légitime héritier, appuyé par le roi de France, la réclama les armes à la main; mais après quelques hostilités, Jean se rendit maître de sa personne, et s'en défit par un lâche assassinat (1203). Il le prit, dit-on, dans un bateau, lui donna lui-même deux coups de poignard, et le jeta dans la rivière, à trois milles du château de Rouen.

A cette nouvelle, tous les cœurs se soulevèrent d'indignation. La mère d'Arthur, la noblesse de Bretagne, demandèrent justice au roi de France. Philippe-Auguste, en qualité de seigneur suzerain, somma Jean de comparaître à la cour des pairs (1). Il n'obéit pas. On le déclara alors coupable de parricide et de félonie; tous ses fiefs furent confisqués, et Philippe ajouta au domaine royal, déjà augmenté de l'Artois et du Vermandois, la Normandie, la Touraine, l'Anjou, le Maine et le Poitou. Il ne resta aux Anglais que la Guienne. La Bretagne passa à la sœur d'Arthur qui, plus tard (1212), épousa *Pierre de Dreux*, arrière-petit-fils de Louis le Gros, et chef de la race royale des ducs de ce pays.

Brouillerie de Philippe-Auguste avec le Saint-Siége. — Depuis quelques années, Philippe-Auguste avait plongé la France dans le trouble, en violant les lois de la morale et de l'Église. Il avait épousé en secondes noces *Ingeburge*, sœur de *Canut VI*, roi de Danemark (1193); mais trois mois après, il la renvoya honteusement, fit annuler son mariage par le synode de Compiègne, et jeta l'épouse répudiée dans un couvent. Bientôt après (1196), il épousa *Agnès*, fille du duc de Méran, et de là connue sous le nom d'*Agnès de Méranie*. Mais Ingeburge et son frère Canut VI adressèrent leurs plaintes au Saint-Siége, et le pape *Célestin III*, dont la désapprobation avait déjà frappé le divorce du roi, fit partir pour la France des légats qui

(1) Ce tribunal se composait à cette époque de douze membres, savoir : les 6 archevêques et évêques de *Reims*, *Laon*, *Langres*, *Beauvais*, *Châlons* et *Noyon*, les 3 ducs de *Bourgogne*, de *Bretagne* et de *Guienne*, et les 3 comtes de *Flandre*, de *Champagne* et de *Toulouse*. Ces 12 seigneurs occupaient le premier rang dans la noblesse féodale de France et formaient le conseil intime du roi.

convoquèrent un synode à Paris. Les prélats n'eurent pas le courage de remplir leur mission, et les choses restèrent ans le même état, jusqu'à la mort du pape (1198).

Innocent III succéda à Célestin. Ce grand pontife fut à peine monté sur le trône pontifical, qu'il s'occupa de mettre fin au scandale donné par Philippe-Auguste. *Pierre de Capoue*, légat du pape, vint en France et somma le roi de rompre le lien coupable qu'il avait formé, au mépris des lois de l'Église. Les négociations durèrent deux ans, et ce ne fut qu'à la suite d'un refus formel opposé par Philippe-Auguste aux justes demandes du souverain pontife, qu'Innocent III lança l'interdit contre la France (1200). Le roi voulut d'abord braver cette sentence; mais le mécontentement général du peuple, et l'opposition énergique des seigneurs, le forcèrent à se séparer d'Agnès : celle-ci mourut dans la même année (1201), et il reprit Ingeburge.

Différend de Jean-sans-Terre avec le Saint-Siége. — La vacance du siége de Cantorbéry devint entre Jean-sans-Terre et le Saint-Siége l'occasion d'un grave différend. *Jean de Gray*, conseiller intime du roi, avait, à sa recommandation, obtenu quelques suffrages; mais la majorité des électeurs protesta contre son élection et s'adressa au pape Innocent III. L'élection de Jean de Gray fut annulée, et le cardinal *Étienne Langton*, prélat d'une rare vertu, fut élu (1205). Jean-sans-Terre refusa de ratifier ce choix, et persécuta les amis et les parents de Langton, à tel point que celui-ci ne put entrer en possession de son siége. Innocent III, après avoir épuisé toutes les voies de la douceur, jeta l'interdit sur l'Angleterre (1208). Cette mesure ne fit qu'ajouter à l'irritation du monarque, et tous les évêques qui se conformèrent aux ordres du souverain pontife, furent en butte aux plus horribles vexations. Alors Innocent III lança l'excommunication sur Jean-sans-Terre et ses principaux conseillers : Jean déclara qu'il voulait se faire musulman, pour trouver des auxiliaires dans les Sarrasins d'Espagne et d'Afrique. Contre un tel tyran, il ne restait plus au pape d'autre parti que de le

déclarer indigne de gouverner plus longtemps un peuple chrétien. En conséquence, il délia tous ses sujets du serment de fidélité, et chargea Philippe-Auguste d'exécuter cet arrêt (1212). Jean-sans-Terre, effrayé, dépêcha un ambassadeur à Rome, pour y négocier sa réconciliation avec le Saint-Siége. Un légat du pape se rendit en Angleterre, et Jean finit par céder sur les points les plus importants (1213) : il reconnut l'archevêque Langton, indemnisa les évêques qu'il avait persécutés, et rendit à l'Église tous les droits dont il l'avait dépouillée. Peu content de ces réparations, il se déclara vassal du pape, en recevant des mains du légat son royaume comme un fief du Saint-Siége. L'interdit fut levé, et le roi rentra dans la communion de l'Église.

Bataille de Bouvines. — Le légat du pape passa en France pour réconcilier aussi Philippe-Auguste avec Jean-sans-Terre : le roi de France, indigné que le comte *Ferrand* de Flandre, son vassal, se fût allié avec le roi d'Angleterre, fit envahir et conquérir la Flandre par une armée; mais la défaite de sa flotte au port de Damme le força de rentrer en France. Le comte Ferrand reparut alors, et reprit son comté plus vite qu'il ne l'avait perdu; puis il conclut une nouvelle alliance avec Jean-sans-Terre, l'empereur *Othon IV*, le duc de Brabant et les comtes de Hollande et de Namur.

Les Français rencontrèrent à Bouvines les princes ligués qui comptaient deux cent mille combattants; Philippe-Auguste n'en avait que cinquante mille. Serrés autour de leur roi, lui faisant un rempart de leurs corps, les nobles français terrassèrent cette ligue européenne, et fondèrent en cette journée le premier monument de notre gloire nationale (1214).

La Grande-Charte et fin du règne de Jean-sans-Terre. — A la nouvelle de cette défaite, une révolte presque générale éclata soudain en Angleterre contre Jean-sans-Terre. Frappé de terreur, il négocia. Au mois de janvier 1215, et de nouveau le 15 juin, on lui fit signer l'acte célèbre connu sous le nom de *Grande-Charte*. Jean y

promettait aux barons de ne plus marier leurs filles et veuves malgré elles ; de ne plus ruiner les pupilles sous prétexte de tutelle féodale ou garde noble ; aux habitants des villes, de respecter leurs franchises ; à tous les hommes libres, de leur permettre d'aller et venir, comme ils le voudraient ; de ne plus emprisonner ni dépouiller personne arbitrairement ; de ne point faire saisir le *contenement* des pauvres gens (outils, ustensiles, etc.) ; de ne point lever, sans le consentement du parlement des barons, l'*escuage* (taxe de guerre), hors les cas prévus par les lois féodales ; de ne plus faire prendre par ses officiers les denrées et les voitures nécessaires à sa maison. La cour royale des plaids ne devait plus suivre le roi, mais siéger au milieu de la cité, à Westminster. Enfin, les juges, constables et baillis, devaient être désormais des personnes versées dans la science des lois. Cet article seul transférait la puissance judiciaire aux scribes, aux clercs, aux légistes, aux hommes de condition inférieure. Ce que le roi accordait à ses tenanciers immédiats, ils devaient à leur tour l'accorder à leurs tenanciers inférieurs. Ainsi l'aristocratie anglaise sentait qu'elle ne pouvait affermir sa victoire sur le roi, qu'en stipulant pour tous les hommes libres. Dès ce jour, l'ancienne opposition des vainqueurs et des vaincus, des fils des Normands et des fils des Saxons, disparut et s'effaça.

Quand on lui présenta cet acte, Jean s'écria : *Ils pourraient tout aussi bien me demander ma couronne.* Il signa, et tomba ensuite dans un horrible accès de fureur. Dès que les barons furent dispersés, il fit publier par tout le continent que les aventuriers Brabançons, Flamands, Normands, Poitevins, Gascons, qui voudraient du service, pouvaient venir en Angleterre, et prendre les terres de ses barons rebelles. Il s'en présenta une foule. Les barons, effrayés, appelèrent les rois d'Écosse et de France, demandant pour roi, *Louis*, fils de Philippe-Auguste. Louis eut bientôt conquis presque toute l'Angleterre ; mais la mort subite de Jean (1216) changea la face des affaires. La haine des sujets s'éteignit avec la vie du souverain,

et les vœux de la nation se ralliant au sang de ses rois, *Henri III*, fils de Jean, fut proclamé. Louis, défait à Lincoln, quitta l'Angleterre, et vint s'engager dans une guerre sanglante, à la fois civile et religieuse, la guerre des Albigeois.

§ 4. — *Guerre des Albigeois, concile de Latran et fondation des Ordres mendiants.*

Guerre des Albigeois. — Issue du manichéisme (1) et apportée sans doute en France, à la suite des croisades, comme une subtile contagion, l'hérésie des Albigeois admettait deux principes opposés, le bon et le mauvais, croyait à la métempsycose, rejetait le baptême et les principaux exercices du culte chrétien, soutenait le fatalisme ou la nécessité des actions humaines, etc. Les mœurs des sectaires étaient en général corrompues, car ils repoussaient presque tous le sacrement de mariage. Sur l'ordre d'*Innocent III*, trois religieux de Cîteaux, l'abbé *Arnald*, le frère *Raoul* et le légat *Pierre de Castelnau*, avec l'évêque espagnol d'Osma et le prieur *Dominique de Guzman* (le fondateur de l'ordre des Dominicains), parcoururent le midi de la France pour ramener les populations égarées. Ils réussirent en Gascogne ; mais ils ne trouvèrent que des traitements ignominieux dans le Languedoc, province alors soumise au débauché *Raymond VI*, comte de Toulouse, qui fit assassiner le légat (1208). Le Saint-Siége, justement irrité du crime de Raymond, non moins qu'alarmé de la défection d'une des plus importantes contrées de la France, excommunia le comte de Toulouse avec les autres protecteurs des hérétiques, et prêcha contre les Albigeois une croisade. Cinquante mille combattants se réunirent à Lyon, et marchèrent sous les ordres du fameux comte *Simon de Monfort*, qui s'était distingué dans la 4e croisade (p.388). Raymond VI, intimidé, feignit de se soumettre;

(1) *Manès*, hérésiarque du IIIe siècle, né en Perse, reconnaissait deux principes créateurs : l'un, auteur du bien, et l'autre, auteur du mal ; il rejetait l'Ancien Testament, n'admettait que la venue et l'intervention spirituelle de Jésus-Christ, etc.

mais il ne tarda pas à renouer ses liaisons avec les hérétiques, et la croisade dut se poursuivre. Le comte de Toulouse appela sous sa bannière les plus puissants seigneurs de la France méridionale, et même le roi *Pèdre* ou *Pierre II* d'Aragon. Celui-ci franchit les Pyrénées avec 100,000 combattants. Contre cette multitude d'ennemis, Simon de Monfort remporta avec une poignée d'hommes la sanglante et miraculeuse victoire de Muret (1213). Le roi d'Aragon y périt, et la déchéance du comte de Toulouse fut prononcée d'abord par le concile de Montpellier, puis par celui de Latran, convoqué par Innocent III, et où Raymond VI assista avec son fils *Raymond VII* (1).

Concile de Latran, 1215. — Innocent III avait combattu le désordre partout où il l'avait rencontré, en France, en Angleterre, en Allemagne, et pendant les dix-sept années de son pontificat, il s'était placé à la tête du mouvement politique, religieux, intellectuel et moral de la chrétienté. Pour couronner dignement son œuvre, ce grand pape assembla à Rome, un an avant sa mort, un *concile œcuménique* (1215), le plus nombreux qui se tînt jamais en Occident. On y compta 71 métropolitains, 412 évêques, 900 abbés et prieurs, les ambassadeurs des empereurs *Frédéric II* d'Allemagne et *Henri Ier* de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie et de Chypre, les deux Raymond de Toulouse, et un grand nombre d'autres princes. Le nombre total des personnes admises au concile ne s'éleva pas à moins de 2283. Le pape ouvrit le concile à la Saint-Martin, dans l'église de Saint-Jean de Latran, par une allocution touchante et digne du chef suprême de la chrétienté. Le concile s'occupa d'abord de quelques points dogmatiques et des hérésies; puis il insista particulièrement sur l'observation de la discipline ecclésiastique et sur l'enseignement de la théologie dans toutes les villes épiscopales. Les *jugements de Dieu*, source de nombreux abus judiciaires,

(1) Les guerres contre les Albigeois durèrent encore longtemps, et les hérésies n'auraient pas été de sitôt exterminées sans les efforts des nouveaux ordres religieux pour la conversion des sectaires.

furent supprimés, et l'on confirma le privilége de l'immunité pour le clergé de tous les pays catholiques. Enfin l'illustre assemblée se sépara, lorsqu'elle eut pris des mesures à l'effet d'organiser la 5e croisade, et confirmé la fondation des deux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François. Innocent III mourut huit mois après (1216), emportant dans la tombe l'amour et la vénération de tous ses contemporains, sentiments auxquels doit s'associer une postérité équitable.

Fondation des Ordres mendiants. — Dieu, toujours attentif au salut de son Église, proportionne ses secours à ses besoins. Ainsi, lorsqu'au XIIe et au XIIIe siècle des hérésies la menacent dans ses doctrines, lorsque des hérésiarques attaquent son existence temporelle dans ses richesses, nous voyons surgir deux Ordres qui donnent l'exemple d'une absolue pauvreté, en ne vivant que de la charité chrétienne, en même temps qu'ils contractent l'obligation d'un dévouement illimité au bien-être spirituel de leurs frères catholiques. Ici, on n'impose point, comme aux Chartreux, aux Bernardins, aux Norbertins et aux Carmes, une séparation entière du monde : les religieux des *Ordres mendiants* doivent vivre au contraire au milieu de la société, en se préservant de sa corruption par leur vœu de pauvreté.

Les Ordres mendiants eurent une mission commune, la prédication. Le premier âge des monastères, l'âge du travail et de la culture, où les Bénédictins avaient défriché la terre et l'esprit des Barbares, cet âge était passé. Celui des prédicateurs de la croisade, des moines de Cîteaux et de Clairvaux, avait fini avec la croisade. C'est une croisade morale qu'il fallait à l'Église, une croisade où elle appelât les hommes, non plus à la Jérusalem de Judée, mais à la Jérusalem de charité, d'union, de simplicité, d'obéissance. L'unité de l'Église en devait étendre les bienfaits. Au temps de Grégoire VII, elle avait été soutenue par les moines; mais les moines sédentaires et reclus ne servaient plus guère, lorsque les hérétiques couraient le monde pour répandre leurs funestes doctrines.

Contre de tels prêcheurs, l'Église eut ses *prêcheurs*, c'est le nom même de l'ordre de Saint-Dominique. Ces missionnaires puisèrent à la source de la grâce; il en jaillit deux Ordres, ceux de *Saint-Dominique* et de *Saint-François*. A cette source, tout le monde, les laïques même furent admis comme *Tiers-Ordre* (Tertiarii). Ainsi tous ceux à qui leurs occupations ou leur position ne permettaient pas de quitter le monde, mais qui voulaient cependant s'associer à la grande œuvre de la régénération religieuse de la société et à la propagation du christianisme, pouvaient s'affilier aux Ordres mendiants. On leur prescrivait certaines prières et des œuvres de charité; on leur donna le nom de *pénitents du Tiers-Ordre*. C'est surtout ainsi que ces institutions gagnèrent une influence puissante sur la société; car le nombre des hommes de toute classe et de tout âge qui entrèrent dans le Tiers-Ordre fut immense. Saint Louis et sa mère appartenaient au Tiers-Ordre de Saint-François.

Telle fut l'influence commune des deux Ordres. Toutefois ils eurent, dans cette ressemblance, un caractère divers. Celui de Saint-Dominique, fondé par un esprit austère, par un gentilhomme espagnol qui appartenait à la maison de Guzman, né sous l'inspiration de Cîteaux, fut le principal auxiliaire du Saint-Siége jusqu'à la fondation des Jésuites. Les Dominicains furent chargés de régler et de réprimer. Ils eurent l'inquisition et l'enseignement de la théologie dans l'enceinte même du palais pontifical. Les Franciscains parcouraient le monde, sans se fixer.

Le fondateur de cet Ordre fut un marchand ou colporteur d'Assise en Italie (1172). On appelait cet Italien *François*, parce qu'en effet il ne parlait guère que *français*. C'était, dit le biographe, dans sa première jeunesse, un homme de vanité, un bouffon, un chanteur : léger, prodigue, hardi, il avait 19 ans lorsqu'une vision le convertit; il quitta la maison paternelle pour mener une vie d'édification. Un jour qu'il assistait à la célébration de la messe dans une église d'Italie, il fut frappé du passage de l'Évangile où Notre-Seigneur dit à ses disciples : *Ne portez*

ni or, ni argent, ni autre monnaie, ni sacs pour le voyage, ni sandales, ni bâtons. Dès lors François voit en pitié toutes les richesses de ce monde. Il monte à cheval, va vendre ses étoffes à Foligno, en rapporte le prix à un vieux prêtre, et, sur son refus, jette l'argent par la croisée. Il veut du moins rester avec le prêtre, mais son père le poursuit; il se sauve, vit un mois dans une caverne; son père le rattrape, le charge de coups; le peuple le poursuit à coups de pierres. Les siens l'obligent de renoncer juridiquement à tout son bien, en présence de l'évêque : ce fut sa plus grande joie.

Le voilà lancé sur la terre; il parcourt les forêts, en chantant les louanges du Créateur. Des voleurs l'arrêtent et lui demandent qui il est : *Je suis,* dit-il, *le héraut qui proclame le grand roi.* Ils le plongent dans une fondrière pleine de neige : nouvelle joie pour le saint; il s'en tire et poursuit sa route, exhortant toutes les créatures à louer et remercier Dieu.

Cependant un pauvre idiot d'Assise s'attacha à lui; puis un riche marchand laissa tout pour le suivre. Ces premiers Franciscains, et ceux qui se joignirent à eux, donnèrent d'abord dans les plus grandes austérités, se serrant de chaînes de fer et d'entraves de bois. Ils bravaient le mépris de la multitude et s'en faisaient une gloire devant Dieu; lorsqu'on leur demandait d'où ils venaient, ils avaient coutume de répondre : *Nous sommes de pauvres pénitents venus d'Assise.*

Saint François chercha longtemps en lui-même lequel valait mieux de la prière ou de la prédication. Il consulta *sainte Claire* et le frère *Sylvestre*; ils décidèrent pour la prédication. Dès lors il n'hésita plus, se ceignit les reins d'une corde, et partit pour Rome. Le pape Innocent III l'autorisa. Il demandait pour grâce unique de prêcher, de mendier, de n'avoir rien au monde, sauf une petite église de Sainte-Marie-des-Anges, dans le petit champ de la *Portioncule,* qu'il rebâtit de ce qu'on lui donnait. Cela fait, il partagea le monde à ses compagnons, gardant pour lui l'Égypte où il espérait le martyre : on a vu qu'il ne put réussir à en gagner la palme (p. 393).

Tels furent les progrès du nouvel Ordre, qu'en 1219 saint François réunit 5,000 Fransciscains en Italie, et il y en avait dans tout le monde. Les Franciscains portèrent quelquefois la parole de Dieu jusque chez les peuples sauvages; quelques-uns allèrent en Afrique et en Asie, cherchant, comme leur maître, des erreurs à combattre et des maux à souffrir; ils plantèrent souvent la croix de Jésus-Christ sur les terres des infidèles; dans leur innocente croisade, ils répétaient ces paroles évangéliques : *Que la paix soit avec vous;* ils n'étaient armés que de leurs prières, et n'aspiraient qu'à la gloire de mourir pour la foi.

Au milieu du XIIIe siècle on comptait déjà huit cents monastères franciscains et plus de vingt mille religieux; ceux-ci, au commencement du XIVe siècle, s'élevaient à 150,000. De grands saints et de célèbres docteurs de l'Église sortirent de cet Ordre, tels que *saint Bonaventure*, *saint Antoine* de Padoue, *Roger Bacon, Duns Scot.* Les pauvres *Claires* ou *Clarisses,* fondées par sainte Claire, fille du comte Sciffi en Italie, adoptèrent la règle sévère de saint François. Le pape *Innocent IV* la confirma, et l'Ordre prit bientôt une grande extension.

L'ordre de Saint-Dominique ou des *Frères-Prêcheurs* comptait à la fin du XIIIe siècle plus de 417 monastères. Il serait trop long d'énumérer les grands hommes sortis de cet Ordre, qui peut à juste titre se glorifier de *saint Raymond* de Pennaforte, d'*Albert le Grand,* de *Henri de Suze,* et de *saint Thomas d'Aquin.*

§ 5. — *France et Angleterre jusqu'à la mort de saint Louis* (1216-1270).

ROIS DE FRANCE : *Philippe-Auguste*, † 1223; *Louis VIII*, 1223-1226; *Louis IX* ou S. *Louis*, 1226-1270.

ROI D'ANGLETERRE : *Henri III*, 1216-1272.

Suite de la guerre albigeoise sous Philippe-Auguste et Louis VIII. — Louis, fils de Philippe-Auguste, forcé de quitter l'Angleterre à la mort de Jean Ier (p. 425), fut

chargé par son père de marcher contre les Albigeois qui, après la mort d'Innocent III, avaient repris les armes contre les catholiques. Le concile de Latran avait assigné au jeune *Raymond VII* les fiefs impériaux du comtat Venaissin et de la Provence, comme dédommagement du comté de Toulouse, dont Philippe-Auguste avait investi Simon de Monfort. Cependant Raymond VI, aidé de son fils et du roi *Jayme* ou *Jacques Ier* d'Aragon, parvint à rentrer dans Toulouse (1217). Simon de Monfort en forma le siége; depuis neuf mois il faisait des efforts inutiles pour s'en emparer, lorsque, dans une dernière attaque, il fut atteint et tué d'une grosse pierre (1218).

Son fils *Amauri* continua la guerre contre les Albigeois. Il fut d'abord secondé par le prince Louis, à la sollicitation du pape *Honorius III*. Livré ensuite à ses propres forces par le rappel de son auxiliaire, et reconnaissant qu'il n'était plus en état de résister à Raymond VII, Amauri prit le parti d'offrir à Philippe-Auguste tous ses droits au comté de Languedoc. Le roi n'accepta point cette offre; mais à sa mort la cession eut lieu (1223).

Fils d'*Isabelle*, qui descendait en ligne directe d'*Ermangarde*, fille aînée de *Charles*, duc de Lorraine, Louis VIII fit remonter avec lui sur le trône le sang de Charlemagne. Sans posséder le génie de ce héros, il en avait la valeur ambitieuse. Les Albigeois devinrent pour lui ce qu'avaient été les Saxons pour son modèle; mais l'issue de la guerre albigeoise fut moins heureuse.

Raymond VII, que le pape avait reconnu depuis peu catholique, fut excommunié de nouveau comme hérétique impénitent. Louis VIII se mit à la tête d'une nouvelle croisade contre les Albigeois; deux cent mille hommes marchèrent sous ses ordres. Avignon, encore gouvernée par ses consuls, refusa ses portes et ne fut prise qu'après six mois de siége. Le roi parvint jusqu'à Toulouse; mais une contagion ravagea son armée, et lui-même, atteint du fléau, alla mourir à Montpensier en Auvergne (1226). Il laissait quatre fils. *Louis IX*, *Ro-*

bert Ier, tige de la branche d'Artois, éteinte en 1472, *Alphonse*, comte de Poitiers, et *Charles*, comte d'Anjou, qui fut la tige des rois de Sicile.

Louis IX ou saint Louis de France, et Henri III d'Angleterre. — LOUIS IX, plus connu sous le nom de SAINT LOUIS, n'avait que douze ans à son avénement au trône. La guerre des Albigeois continua pendant sa minorité; mais elle se termina trois ans après par le traité de Meaux (1229). Raymond VII se réconcilia avec l'Église, et conserva la possession de la Provence et du comtat Venaissin dont il fut investi par l'empereur *Frédéric II*. Le comté de Toulouse avec tous ses fiefs fut réuni au domaine royal de France. Afin d'extirper les hérésies, on réorganisa l'université de Toulouse, où dès lors des professeurs distingués enseignèrent la doctrine catholique. Le pape *Grégoire IX*, en 1233, chargea l'ordre des Dominicains de veiller à la pureté du dogme dans ces contrées, et, quant à ceux des hérétiques qui s'obstineraient à professer publiquement, et à propager soit par leur exemple, soit par leur enseignement, des doctrines hétérodoxes, on devait les livrer au bras séculier, afin qu'ils fussent punis d'après les lois existantes. C'est ce tribunal auquel on donna plus tard le nom d'*Inquisition*.

La minorité de Louis IX fut orageuse. *Blanche de Castille*, sa mère, avait, contre les coutumes de l'État, pris la régence réclamée par le comte de Boulogne, *Philippe*, oncle du jeune roi. Les princes et les barons français s'armèrent en faveur du comte de Boulogne; mais Blanche, avec l'aide de *Mathieu de Montmorenci*, détacha de la ligue *Thibaut VI*, comte de Champagne, sur qui les rebelles portèrent leur vengeance. En vain appuyèrent-ils les prétentions d'*Alix* de Chypre sur la Champagne; en vain *Pierre Mauclerc*, fils de Robert de Dreux et comte de Bretagne, reconnut-il la suzeraineté de l'Angleterre: Louis IX réduisit le second au devoir par le traité de Compiègne, et le premier, protégé par la régente, lui céda les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et de Châteaudun, pour indemniser pécuniairement sa cousine

Alix, et pour aller prendre possession de la couronne de Navarre, dont il venait d'hériter (1234).

Par ces acquisitions et d'autres, le domaine royal se trouvait si bien arrondi, que les grands vassaux ne pouvaient ni l'attaquer séparément avec succès, ni réunir leurs forces contre lui. L'année suivante, Louis IX épousa *Marguerite*, fille de *Raymond Bérenger VI*, comte de Provence. Ce comté devait être bientôt apporté comme dot, par *Béatrix*, sœur de Marguerite, à Charles d'Anjou, frère du roi de France.

Louis IX, qui connaissait les véritables intérêts de la monarchie française, refusa les États de l'empereur excommunié Frédéric II, que le Saint-Siége offrait au comte d'Artois. Il répondit qu'il suffisait à Robert d'être frère du roi de France, et bientôt il montra ce que peut un roi de France pour les siens ou contre ses ennemis.

Hugues de Lusignan, comte de la Marche, avait refusé l'hommage au comte de Poitiers, son suzerain. Louis IX se mit en devoir de châtier le vassal félon. Hugues implora l'appui de *Henri III*, roi d'Angleterre, dont il avait épousé la mère. Louis IX marcha contre les deux princes alliés. Le pont de Taillebourg était défendu par les Anglais ; il s'élança le sabre à la main, et seul, contre une armée, mit en fuite les ennemis. Le lendemain, il gagna encore une victoire aux portes de Saintes. Henri III s'enfuit : le comte de la Marche demanda grâce; il fut pardonné de Louis IX, grand dans le bonheur comme il devait l'être dans l'adversité. La Guienne resta à l'Angleterre sous la condition de l'hommage-lige (1241-1243).

Cependant saint Louis tomba malade à Pontoise (1244). La consternation se répandit dans toute la France. Le roi crut voir en songe la religion éplorée qui l'appelait au secours de l'Orient. Il fit le vœu de se croiser, et se regarda comme indispensablement obligé de l'accomplir, malgré les remontrances de sa mère, des seigneurs et de l'évêque de Paris. Les préparatifs durèrent près de quatre ans (1244-1248). Enfin il partit avec une nombreuse flotte. Il resta 6 ans en Orient, combattit les musulmans d'abord

en Égypte, puis dans la Palestine (p. 395 et s.), et il ne quitta la Terre-Sainte qu'à la mort de sa mère (1254).

Saint Louis revint en France, où tous les yeux eurent des larmes pour les malheurs qu'il avait essuyés, et pour les dangers qu'il avait courus. Lui seul les oublia pour ne s'occuper que du bien de ses peuples, dont il était le véritable père.

Il n'en était pas de même en Angleterre sous Henri III. La minorité de ce prince s'était d'abord passée paisiblement sous l'administration du comte *Henri de Pembroke;* mais à la mort du comte, *Hubert de Burgh*, grand-justicier, et son successeur dans la régence, eut un antagoniste dans *Pierre des Roches*, évêque de Winchester et gouverneur du jeune roi. *Pandolfe*, légat du pape, maintint quelque temps l'accord entre les deux rivaux, et contribua puissamment à guérir les plaies de l'État. Elles se rouvrirent à la majorité de Henri III (1225), qui disgracia Hubert de Burgh pour donner toute confiance, tout pouvoir, à Pierre des Roches. Celui-ci, Français de naissance, donna à son tour les principales charges à ses compatriotes qu'il appelait en Angleterre. Cependant les seigneurs anglais contraignirent Henri III à congédier les étrangers pour les remplacer par des conseillers indigènes (1234). Mais le mariage de Henri III avec *Éléonore de Provence* (1236) redonna de la force au parti français de la cour : les oncles de la reine occupèrent les honneurs les plus lucratifs; et l'un d'eux, *Boniface*, devint archevêque de Cantorbéry. Les barons anglais se soulevèrent et mirent à leur tête *Simon de Monfort*, comte de Leicester (1258) (1), qui força le faible monarque à convoquer, dans la ville d'Oxford, un parlement extraordinaire, surnommé le *Mad* ou l'*Enragé*. Non-seulement Henri III y jura de nouveau l'exécution de la Grande-Charte, mais encore il y

(1) Fils puîné du fameux Simon de Monfort, il se retira en Angleterre où il fut bien accueilli par Henri III. Il y recouvra le titre de comte de Leicester et les terres considérables dont son père ou son aïeul avait été dépossédé par le roi Jean, et qui provenaient de la succession de l'Anglaise *Amicia*, sa grand'mère paternelle. Il avait épousé *Éléonore*, sœur de Henri III.

consentit à d'autres concessions importantes, connues sous le nom de *statuts* ou *provisions d'Oxford*. Le comte de Leicester fut mis à la tête d'un conseil suprême de vingt-quatre barons investis de toute l'autorité. Mais tout pouvoir usurpé devient bientôt oppression : Simon et ses complices exercèrent un despotisme sans frein pour se gorger de richesses. Le roi crut pouvoir violer un serment imposé par la force, et qui n'avait tourné qu'au malheur public. Un second soulèvement éclata dans le royaume. Louis IX, choisi pour arbitre, prononça un jugement équitable qui ne satisfit aucune des parties (1). On prit les armes de part et d'autre. La victoire de Lewes livra Henri III et la puissance souveraine à Leicester, qui plaça dans chaque shire un *conservateur* des priviléges de la nation, et fit admettre, pour la première fois, au parlement, les députés des communes (1264). Mais ce nouveau parlement ne répondit point aux vues du comte, et le peuple, voyant qu'un changement de maître n'améliorait pas sa situation, demanda le rétablissement de la famille royale. *Édouard*, fils de Henri III, servait d'otage à son père : le comte, se faisant un mérite de la nécessité, rendit au prince la liberté; mais il l'entoura d'espions pour déranger tous ses projets.

Bientôt Édouard apprit que le comte *Richard de Glocester* s'était armé pour sa défense; il trompa la vigilance de ses surveillants, s'échappa et leva l'étendard royal (1265). Une terrible bataille se livra près d'Evesham, à l'avantage du parti royal, et Monfort périt, les armes à la main, après avoir vendu chèrement sa vie. La guerre dura deux ans encore, jusqu'à ce que l'*édit de Kenilworth* eut accordé une amnistie aux partisans de Leicester (1267). Henri III mourut 5 ans après, et laissa le trône à son fils Édouard, qui avait accompagné le roi Louis IX à la 8e croisade (p. 398).

Coup d'œil sur le règne de saint Louis. — C'est dans cette 8e et dernière croisade que mourut le grand roi, qui

(1) Saint Louis prononça en faveur de l'autorité royale, déclarant néanmoins qu'il ne prétendait déroger en rien aux chartes, aux libertés, aux coutumes de la nation.

suffirait seul à faire l'honneur et à assurer la durée d'une race. « En effet, ce furent les armes, dit Muller, qui fondèrent l'empire des Francs; ce fut la vertu qui affermit la royauté en France. » Ces derniers mots contiennent toute la vie, tout l'éloge de Louis IX. Ce grand monarque, dont les paroles étaient respectées comme des oracles, et que les souverains de l'Europe prirent pour arbitre (1), se dépouillait souvent du faste royal, et s'asseyant, soit dans la cour de la Sainte-Chapelle, soit sous un vieux chêne de la forêt de Vincennes, il écoutait avec bonté les plaintes de ses sujets, et leur rendait à tous une exacte justice. Telle était la vénération que l'on avait pour ses *Établissements* (ordonnances), qu'on aurait cru pécher de les enfreindre. Aussi les cas royaux (2) se multiplièrent-ils sous son règne, parce que tout Français désirait être jugé par le saint roi Louis. Quant à l'ordonnance attribuée à saint Louis, sous le nom de *Pragmatique-Sanction*, en imitation de la Pragmatique de Bourges, promulguée par Charles VII en 1438, c'est l'œuvre d'une fraude sans exemple dans les annales de notre clergé : inconnue des historiens contemporains, il n'en est question pour la première fois qu'à plus de deux siècles et demi de distance, sous Charles VII, où les tendances anti-catholiques de l'église gallicane moderne, si différente de celle du XIIIe siècle, furent consacrées par le concile de Bourges (3).

(1) Le duc de Bretagne et le roi de Navarre, Henri III et ses barons, Grégoire IX et Frédéric II.

(2) On appelait ainsi les causes réservées à la décision du roi.

(3) M. A. Thomassy, ancien élève de l'école des Chartes, a démontré d'une manière irrécusable le caractère apocryphe de la Pragmatique attribuée à saint Louis. Voy. la 15e livraison de la 2e année du *Correspondant*, p. 342-370.

CHAPITRE IV.

Histoire de l'Empire et de l'Italie depuis le concordat de Worms jusqu'à la fin des croisades, 1122-1270.

§ 1er. — *De l'Empire depuis la mort de Henri V jusqu'a la seconde croisade* (1125–1147).

EMPEREURS : *Henri V,* † 1125 ; *Lothaire II de Saxe,* 1125-37 ; Maison de Hohenstaufen ou de Souabe, 1137-1254 ; *Conrad III,* 1138-1152.

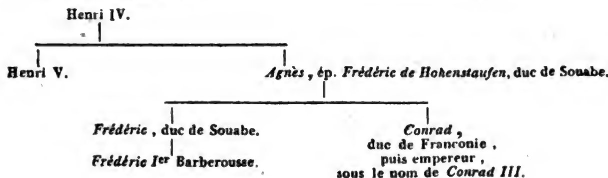
PAPES : *Calixte II,* 1124 ; *Honorius II,* 1124-30 ; *Innocent II,* 1130-43 ; *Célestin II,* 1143-4 ; *Luce II,* 1144-5 ; *Eugène III,* 1145-53.

Fin de la maison Franconienne. — La maison de Franconie, qui, pendant un siècle entier, avait occupé le trône d'Allemagne, s'éteignit, l'an 1125, avec l'empereur *Henri V,* mort sans postérité, et deux princes furent désignés, comme dignes du trône, par l'assemblée des Électeurs. C'étaient *Lothaire II* et *Conrad III.*

Lothaire II, fils de *Gerhard,* comte de Supplingenbourg, était devenu duc de Saxe par son mariage avec *Richenza,* fille de Henri le Gros et dernière descendante de l'Oiseleur.

Conrad III n'appartenait point à cette famille. Son père, comte de Hohenstaufen, originaire du château de Wiblings (Gibelin), avait mérité, par ses services, la main d'*Agnès,* fille de Henri IV(1), et le duché de Souabe (1080),

(1) Voici la parenté :

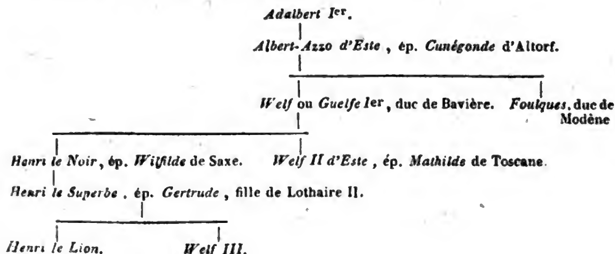


vacant par la révolte et la mort de *Rodolphe de Rheinfelden.*

A la même époque, s'élevait une autre maison, qui n'entra dans la lutte impériale qu'après la mort de Lothaire. Elle descendait d'*Adalbert Ier*, margrave de Toscane (847-875), dont l'un des successeurs, *Albert-Azzo* d'Este, épousa *Cunégonde d'Altorf*, héritière d'une partie de la Souabe. De cette union naquirent *Welf* ou *Guelfe Ier*, qui reçut de Henri IV, en 1071, le duché de Bavière, et *Foulques*, tige de la maison de Modène. Welf Ier eut pour fils *Henri le Noir*, qui s'unit à *Wilfilde*, héritière de Lunebourg et fille de *Billung*, duc de Saxe; et *Welf II* d'Este, époux de la comtesse *Mathilde* d'Este, héritière de Toscane. *Henri le Superbe*, fils de Henri le Noir, se maria à *Gertrude*, fille de Lothaire II, qui lui apporta la Saxe et le Brunswick, et le rendit père de *Henri le Lion* et de *Welf III* (1).

Lutte pour l'Empire (1126-1135). — Lothaire II et Conrad III se firent proclamer tous les deux empereurs (1127). Pendant ce temps, les Romains, également divisés après la mort d'*Honorius II* (1130), se donnaient deux papes dans les personnes d'*Innocent II* et d'*Anaclet II*. Chassé de Rome par une faction, le premier alla trouver à Liége Lothaire II, qui le prit sous sa protection, le reconduisit dans ses États et se fit sacrer par lui (1132). Bientôt toute l'Allemagne, excepté la Souabe, le reconnut; mais les Hohenstaufen, Frédéric et Conrad,

(1) Voici le tableau généalogique de cette maison :



après avoir rendu la ville d'Ulm au duc Henri de Bavière et de Saxe, se réconcilièrent avec Lothaire et lui prêtèrent hommage (1135). Devenu paisible possesseur de l'Empire, il convoqua, l'an 1135, la *diète de Magdebourg*, où furent faites quelques lois de police intérieure. Deux ans après, il repassa dans la Péninsule pour défendre Innocent contre *Roger II*, neveu de Robert Guiscard, roi de Naples et de Sicile, qui soutenait Anaclet. Après avoir été couronné roi des Lombards à Milan, il marcha contre Rome. L'antipape Anaclet perdit son pouvoir, et Roger II, sa souveraineté sur la Pouille et la Calabre. Innocent II, comme suzerain de ce pays, en investit *Rainulf*, seigneur normand (1137). Lothaire mourut la même année à Trente, lorsqu'il retournait en Allemagne : il ne laissait point de fils.

Lutte entre les maisons de Hohenstaufen ou de Souabe et de Welf ou d'Este. — Deux maisons rivales se présentèrent alors dans la lutte. Laquelle l'emportera, celle de Hohenstaufen (Souabe) ou celle de Welf (Este)? La diète germanique prononça pour la première, et de cette décision naquit la querelle des *Guelfes* et des *Gibelins*, qui, passant en Italie, associa à ses débats l'Empire, le Saint-Siége et les républiques italiennes.

Conrad III de Hohenstaufen, duc de Franconie, fut porté sur le trône impérial sans le concours du peuple (1138) : Henri le Superbe, duc de Bavière et de Saxe, et chef de la maison de Welf, protesta contre cette élection; mais il fut mis au ban de l'Empire et dépouillé de ses duchés. *Albert l'Ours*, margrave de Brandebourg, reçut la Saxe ; et *Léopold V*, margrave d'Autriche, la Bavière. Mais, après la mort de leur père, Henri le Lion reprit la première de ces provinces, et Welf III, la seconde. Après plusieurs années de guerre, l'aîné des deux frères fut réintégré dans le duché de Saxe, moins le Brandebourg, qui devint fief immédiat de l'Empire (1142). Le cadet fut nommé duc de Toscane, et les deux maisons parurent réconciliées. Conrad III put dès lors penser à la seconde croisade qui se préparait contre les infidèles (p. 372).

lumière. Il s'y forma deux hommes, fondateurs d'une philosophie catholique, si souvent décriée et si peu comprise, connue sous le nom de *Scolastique* (1). Ce furent *Lanfranc* et *saint Anselme*, tous deux archevêques de Cantorbéry. Anselme créa surtout un ensemble de spéculations correspondantes aux dogmes chrétiens, et ses idées furent développées par un grand nombre de savants, dans l'école ou académie de Paris, qui jeta le plus vif éclat sous *Roscelin de Compiègne*, *Guillaume de Champeaux* et *Abailard* (2). Ce dernier y mêla de graves erreurs que son disciple, *Arnauld de Brescia*, propagea dans la Lombardie. Saint Bernard combattit le maître et l'élève: en France, il fit taire Abailard; mais l'anarchie de la Péninsule permit à l'hérétique Arnauld de se faire des partisans dans les villes lombardes (p. 445). Il prétendait que nul prêtre, nul couvent ne pouvait posséder, ni les évêques, exercer de droits régaliens, et que, par conséquent, la spoliation de l'Église et du clergé était une œuvre agréable à Dieu. *Innocent II*, que saint Bernard avait fait prévaloir sur l'antipape *Anaclet*, imposa silence au corrupteur qui alla prêcher ses erreurs dans le midi de la France et de l'Allemagne. Cependant il s'était fait des partisans presque sous les yeux mêmes du Saint-Siége. Les Romains, égarés par ses prédications, refusant de reconnaître le pape comme leur souverain temporel, proclamèrent la république sous la direction d'un sénat. Innocent II mourut sur ces entrefaites (1143). Ses deux successeurs *Célestin II* et *Luce II* ne parvinrent pas à vaincre les rebelles, et *Eugène III* allait obtenir l'intervention de *Conrad III*, lorsque le départ de l'empereur pour la croisade différa de quelques années le rétablissement de l'ordre en Italie.

(1) Il faut distinguer deux âges dans la Scolastique; nous parlons ici du premier; le second, comme nous l'avons dit, fut surtout un âge de vaines subtilités.

(2) V. pour plus de détails, mon *Histoire de France*, t. I, et mon *Histoire de la Littérature française* au moyen âge.

§ 3. — *Histoire de l'Empire et de l'Italie depuis la croisade de Conrad III* (2e) *jusqu'à celle de Frédéric Ier Barberousse* (3e) (1149-1190).

I. EMPIRE.

EMPEREURS : *Conrad III*, 1152; *Frédéric Ier Barberousse*, 1152-1190.

PAPES : *Eugène III*, 1153 ; *Anastase IV*, 1153-4 ; *Adrien IV*, 1154-9 ; *Alexandre III*, 1159-81 ; *Luce III*, 1181-5 ; *Urbain III*, 1185-7 ; *Grégoire VIII*, 1187 ; *Clément III*, 1187-91.

Fin du règne de Conrad III, et avénement de Frédéric Ier Barberousse. — CONRAD III, revenu malade de l'Orient, mourut l'an 1152, avant d'avoir rétabli l'ordre troublé en Allemagne par les prétendants au duché de Bavière, et en Italie par les doctrines hérétiques d'*Arnauld de Brescia*. Comme il ne laissait pas d'enfant mâle, il avait proposé son neveu *Frédéric de Hohenstaufen*, duc de Souabe, pour son successeur. Ce prince réunit tous les suffrages a la diète électorale de Francfort. Les Italiens le surnommèrent *Barberousse* à cause de la couleur de sa barbe. Ce fut lui qui porta au plus haut degré d'étendue et de puissance l'empire germano-romain, dont son règne forme la période la plus brillante.

Coup d'œil général sur l'Empire à l'avénement de Frédéric Ier Barberousse. — Pendant les longs démêlés des investitures, les grands vassaux de l'Empire s'étaient arrogé le droit de conférer, de leur propre autorité, les fiefs vacants, d'aliéner les domaines de la couronne, et de restituer aux feudataires condamnés par les États, les provinces dont ils avaient été dépossédés. Privés de tout moyen de récompenser leurs serviteurs ou d'agrandir leur famille, les empereurs n'avaient d'autre considération que celle qu'ils devaient à leurs qualités personnelles.

Le domaine impérial se composait en grande partie des provinces rhénanes. Les comtes palatins du Rhin administrèrent d'abord ces provinces au nom de l'empereur, et finirent par en acquérir la propriété.

Égaux entre eux, les princes allemands ne pouvaient s'agrandir les uns aux dépens des autres. La constitution de l'Empire mettait obstacle à l'établissement de tout pouvoir arbitraire. De même que les grands vassaux se prêtaient un mutuel appui pour déjouer les projets ambitieux des empereurs, les barons et les chevaliers se réunissaient pour défendre leurs prérogatives contre les grands vassaux. D'une autre part, à mesure que les progrès de l'agriculture et de l'industrie enrichissaient les campagnards et les artisans, les villes se peuplaient et contractaient des alliances entre elles. Sous les empereurs des maisons de Saxe et de Franconie, Soest, Cologne, Magdebourg et Lubeck obtinrent des priviléges et des statuts, et l'on vit alors combien il était avantageux pour les villes de se réunir en communautés.

L'état politique de Lombardie n'avait pas à cette époque subi moins de changements. Presque toutes les villes lombardes s'étaient soustraites à la suzeraineté de leurs évêques, et avaient mis la dernière main à leurs constitutions communales. Depuis plus de 50 ans, les empereurs avaient cessé de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Lombardie, et Henri V, Lothaire II, Conrad III, s'étaient montrés satisfaits de quelques promesses vagues de soumission. Parmi les villes lombardes, Milan tenait la première place, tant par l'étendue de ses priviléges que par la puissance et la richesse de ses habitants : elle dominait sur plusieurs autres cités importantes, telles que *Asti*, *Chieri*, *Tortone*, etc., et elle avait détruit les villes de *Lodi* et de *Côme* qui s'étaient refusées à reconnaître sa suprématie.

Première expédition de Frédéric Ier Barberousse en Italie. — Telle était la situation de l'Empire lorsque le belliqueux Frédéric Ier Barberousse monta sur le trône impérial. Il soumit d'abord à sa suzeraineté le Danemark, dont il investit *Suénon III* par l'épée (1); puis, pour finir la contestation relative au duché de Bavière, il cita les

(1) L'investiture des royaumes se faisait par l'épée, et celle des provinces par l'étendard.

deux compétiteurs, le duc de Saxe *Henri le Lion* et le margrave d'Autriche *Henri*, à comparaître devant une diète. Sur les refus obstinés du margrave, Frédéric I[er] transféra le duché de Bavière à son rival. La maison des *Welf* ou *Guelfes* reprit ainsi son ancienne puissance en Allemagne, et la rivalité avec la maison *Gibeline* où des Hohenstaufen recommença bientôt. Les affaires du royaume une fois réglées, il tourna ses vues sur l'Italie.

Sans compter Venise, Gênes et Pise, trois puissances dominaient dans la Péninsule, le Saint-Siége, le roi de Sicile et les communes de Lombardie.

Adrien IV était en butte aux fureurs de l'hérétique *Arnauld de Brescia,* qui venait d'anéantir son autorité temporelle. On ne parlait dans la capitale du monde chrétien que de rebâtir le Capitole et de substituer à l'autorité pontificale celle des consuls et des tribuns de l'ancienne Rome.

Roger, roi de Sicile, avait privé *Robert II* de sa principauté de Capoue ; les villes lombardes, enfin, étaient divisées en deux partis, l'un guelfe, sous le patronage de Milan, et l'autre gibelin, sous celui de Pavie: ces trois circonstances appelèrent Frédéric I[er] en Italie.

Les Milanais offrirent à l'empereur une somme d'argent pour la confirmation de leurs priviléges ; mais ce prince refusa leur offre, et les somma de reconnaître son autorité. Milan imita le refus de l'empereur, qui, n'osant pas, pour le moment, s'engager dans une lutte avec cette riche et laborieuse commune, se contenta de prendre les villes sur lesquelles elle dominait, et s'étant fait couronner à Pavie roi des Lombards, il continua sa marche sur Rome, remettant sa vengeance à un temps plus opportun.

L'hérétique Arnauld envoya au-devant de Frédéric I[er] une ambassade qui demanda, comme préliminaire, une somme d'argent et la reconnaissance des prétendus droits de la république. Mais l'empereur pénétra dans la ville les armes à la main, prit Arnauld et le livra au préfet de Rome, qui fit pendre le perturbateur rebelle et rétablit l'autorité du souverain pontife. Le fantôme de république romaine disparut ainsi (1155) ; Frédéric reçut des mains

d'Adrien le diadème impérial, et, forcé par les affaires d'Allemagne, il quitta l'Italie sans avoir réduit Milan qui l'avait bravé.

Affaires d'Allemagne.—La guerre bavaroise s'était rallumée entre Henri de Saxe et Henri d'Autriche. L'empereur cita les deux rivaux devant une diète, qui mit enfin un terme à leur différend (1156), par l'érection du margraviat d'Autriche en duché immédiat, c'est-à-dire, ne relevant que de l'empereur. L'année suivante, son mariage avec *Béatrix*, fille unique du comte *Renaud* d'Arles, lui permit de terminer les affaires relatives à l'ancien royaume de Bourgogne. Il confirma à son beau-père la possession de la Bourgogne transjurane, sous le nom de *Comté libre* ou *Franche-Comté*, et distribua les fiefs de la cisjurane entre les seigneurs ecclésiastiques et laïques de cette province : c'est ainsi, qu'entre autres, il donna la suzeraineté de *Lyon* à l'évêque de cette ville. Bientôt après, l'expédition de Frédéric Barberousse contre la Pologne obligea le duc *Boleslas IV* à lui faire hommage pour son duché (1158) ; le duc *Wladislas II* de Bohême reçut la couronne de ses mains, et *Wlademar Ier*, roi de Danemark, se déclara son vassal. Le roi *Geysa III* de Hongrie le prit pour arbitre de ses différends avec *Étienne*, son frère, et le puissant *Henri II* d'Angleterre reconnut dans une lettre la suprématie impériale. Frédéric Barberousse se crut alors assez fort pour commencer la guerre contre Milan ; mais, ébloui de ses succès, il voulut élever son pouvoir au-dessus de celui qui seul est d'institution divine, et par là il se jeta dans une lutte qui lui devint fatale.

Seconde expédition de Frédéric Ier en Italie et diete de Roncaglia. — Frédéric Ier passa pour la seconde fois les Alpes, en 1158, à la tête d'une nombreuse armée. Vainqueur des Milanais, il convoqua, dans les plaines de Roncaglia, une diète générale où se trouvèrent réunis les députés de 14 villes lombardes. L'empereur y fit faire la recherche des fiefs usurpés sur le domaine impérial, et des droits régaliens négligés par ses prédécesseurs (1). Quatre juris-

(1) Ces droits consistaient dans les péages, les droits de monnaies, la

consultes de l'université de Bologne, imbus de la jurisprudence romaine, lui décernèrent tout le pouvoir des anciens Césars; le fameux *Barthole* même déclara hérétique quiconque nierait la puissance universelle des empereurs romains. C'étaient des principes entièrement contraires à la constitution féodale; et de là résultèrent les décrets de la diète qui tendaient à établir dans toute l'Italie, et même dans les domaines du Saint-Siége, un état nouveau et impossible de choses. Il anéantissait d'un seul trait de plume tous les droits et priviléges des villes, des couvents et des évêques. Frédéric prétendit même à l'exercice de l'autorité suprême à Rome, sans laquelle, disait-il, le titre d'empereur n'était qu'une fiction.

Guerre de Frédéric Ier contre Milan et le Saint-Siége. — Le Saint-Siége et les villes lombardes, surtout Milan, ne tinrent aucun compte d'une prétention aussi subversive. Frédéric leur déclara la guerre. Adrien IV allait l'excommunier lorsqu'il mourut (1159). Le cardinal *Octavien*, ami de l'empereur, fut élu pape par deux cardinaux, sous le nom de *Victor IV*, tandis que tous les autres donnèrent leurs suffrages à l'habile et courageux *Alexandre III.* Instruit de la désunion du sacré collége, Frédéric convoqua un concile à Pavie, pour faire examiner cette double élection. Les prélats assemblés prononcèrent en faveur de Victor IV; mais Alexandre III refusa de se soumettre, excommunia ses adversaires, déclara l'empereur déchu de la couronne, et sollicita tous les princes chrétiens d'embrasser sa cause.

Cependant, les villes guelfes de Lombardie, qui s'étaient déclarées pour Alexandre III, se donnèrent des constitutions républicaines, formèrent des ligues et s'armèrent: le même esprit d'indépendance se manifesta à Rome. Frédéric, irrité de cette résistance, incendia Crême, et força Alexandre III à se réfugier en France. Une circonstance outrageante le décida au siége de Milan. Les Milanais, s'étant saisis de l'impératrice, l'avaient promenée dans

pêche, les pontonages, les ports de mer, la nomination des magistrats, les tributs annuels, et les fourrages pour l'entretien de l'armée.

leurs rues sur un âne. La ville fut prise après un siége de deux ans, et détruite de fond en comble; il y fit passer la charrue et semer du sel, pour marque de malédiction (1162). Cette terrible vengeance effraya les communes lombardes, qui se soumirent à l'empereur. La nouvelle loi fondamentale décrétée à Roncaglia fut alors mise à exécution; des gouverneurs impériaux, appelés *Podestats* (du mot latin *potestas*, puissance), furent envoyés dans toutes les villes rebelles. Puis l'antipape Octavien étant mort, Frédéric le fit remplacer par *Pascal III*; mais cette intrusion ne fit qu'étendre la lutte.

Troisième expédition de Frédéric Ier en Italie, et première ligue lombarde.— Une première *ligue lombarde* se forma en Vénétie pour l'affranchissement de la Péninsule (1164). Alexandre III revint à Rome; les Allemands, après avoir pris Ancône sur les Grecs, reparurent à Rome à leur tour, et mirent en fuite des essaims de soldats mal commandés. Maître de la cité Léonine, où il installa l'antipape, Frédéric offrit la paix aux Romains, à condition que les deux papes renonceraient à leurs prétentions, et qu'une élection libre rendrait le calme à la chrétienté. Alexandre III, s'apercevant que cette offre refroidissait le zèle de ses partisans, s'échappa secrètement de Rome, et Frédéric y fit son entrée; mais il ne put s'y maintenir longtemps: ses soldats y périrent en foule, victimes de leurs excès et du climat, et l'empereur ne ramena en Allemagne que les débris de son armée.

Alexandre III avait choisi pour refuge Venise, à laquelle il accorda, entre autres droits, celui d'épouser chaque année la mer Adriatique, comme une marque de son empire maritime. Il donna au doge un anneau en lui disant: *Épouse la mer avec cet anneau; que la postérité sache que les Vénitiens ont acquis l'empire des flots, et que la mer leur a été soumise comme l'épouse l'est à son époux.* D'un autre côté, les Lombards confédérés bâtirent, en son honneur, la forteresse d'*Alexandrie*, tandis que les Milanais reconstruisirent leurs murailles (1170). Le pontife renouvela ses excommunications. Frédéric essaya,

mais en vain, de semer la désunion entre le pape et ses alliés. Il se détermina alors à finir cette querelle par la voie des armes.

Quatrième expédition de Frédéric Ier en Italie.—Frédéric envoya dans la Romagne l'archevêque de Mayence, qui échoua devant Ancône (1174). Pour lui, passant le mont Cenis, il brûla Suze, et fit le siége d'Alexandrie, qui l'arrêta pendant quatre mois. Les Allemands allaient pénétrer dans la place par une route souterraine ; mais les milices lombardes arrivèrent à l'improviste, et leur attaque, jointe à celle des assiégés, força Frédéric à brûler son camp, pour écouter des propositions de paix.

Frédéric traînait les négociations en longueur pour surprendre ses ennemis. Instruits de ses intentions hostiles, les partisans du pape, faisant porter devant eux la bannière de saint Ambroise, attaquèrent les Impériaux près de *Lignano*. Henri le Lion, prince comblé des faveurs impériales, venait d'abandonner son bienfaiteur. Frédéric n'en déploya dans le combat que plus de valeur et d'habileté ; mais une blessure qu'il reçut au fort de la mêlée, décida, en faveur des Guelfes, le sort de la journée : les Allemands prirent la fuite ; et les citoyens de Côme, ennemis irréconciliables des Milanais, périrent tous sur le champ de bataille (1176).

Frédéric regagna la fidèle Pavie. C'est de là qu'il demanda une trêve au pape. Alexandre III répondit que « si « l'empereur faisait grâce aux Lombards, il pourrait trai- « ter avec lui. » Le pontife se rendit à Venise, comme en triomphe. Le doge *Sébastien Ziani*, suivi de toute la noblesse, s'avança à sa rencontre, et reçut de lui, comme marque d'honneur, la *rose d'or* consacrée. Frédéric y vint à son tour. Le chef de l'Empire et celui de l'Église eurent leur première entrevue dans la cathédrale. L'empereur se prosterna devant le pape ; celui-ci s'empressa de le relever, l'embrassa, et le conduisit au pied de l'autel. La réconciliation parut sincère ; mais la trêve ne devint paix définitive qu'à la *diète de Constance* (1185). Ce traité célèbre assura l'indépendance aux villes lombardes, sauf la haute

suzeraineté de l'empereur. Alexandre III fit son entrée dans la capitale du monde chrétien avec une pompe que lui auraient enviée les triomphateurs de l'ancienne Rome, et Frédéric retourna punir en Allemagne la défection de Henri le Lion.

Guerre de Frédéric Ier contre Henri le Lion.—Atteint du crime de félonie, Henri le Lion fut mis au ban de l'Empire à la *diète de Wurtzbourg* (1180). Ses fiefs furent partagés dans deux autres diètes. *Bernard d'Anhalt*, second fils d'Albert l'Ours, fut élu duc de Saxe; *Otton de Wittelspach*, duc de Bavière. Henri le Lion soutint sa cause par une guerre de trois ans; mais, trop faible, il se vit contraint d'implorer sa grâce; il l'obtint à condition qu'il sortirait de l'Allemagne pendant sept ans, et qu'il ne posséderait à l'avenir que les alleux ou biens propres de sa maison : alleux qui, réunis, composèrent, dans la suite, les duchés de Brunswick et de Lunebourg, immédiatisés en 1235. Plusieurs villes furent déclarées *villes libres* de l'Empire. Le *Mecklembourg* recouvra l'indépendance; la *Poméranie* devint un duché immédiat. Les landgraves de *Thuringe* acquirent plus de puissance ; la *Westphalie*, sous le titre de duché, fut réunie au siége archiépiscopal de Cologne; la *Styrie* fut élevée au rang de duché, et les ducs de Méranie prirent le titre de ducs de *Tyrol*, dont ils obtinrent la plus grande partie. Ainsi finit la puissance de la maison de Welf : un siècle plus tard, la maison victorieuse de Hohenstaufen eut une destinée plus triste encore.

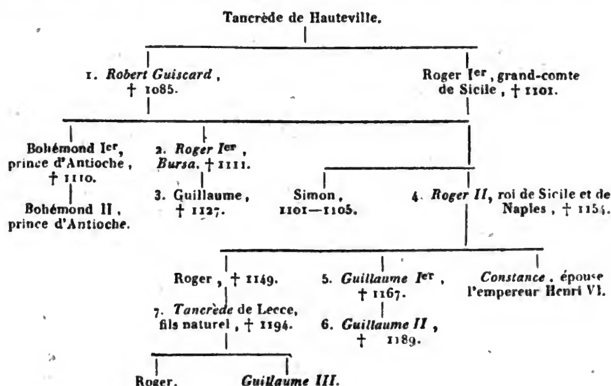
Fête de Mayence et fin du règne de Frédéric Ier.—Pour célébrer le rétablissement de la paix avec les Lombards et de l'ordre intérieur en Allemagne, Frédéric institua à Mayence une fête solennelle. On y compta plus de 40,000 chevaliers, et le nombre total des étrangers s'éleva à plus de deux cent mille (1184). Il y arma chevaliers ses deux fils aînés, *Henri VI* et *Frédéric*. Il y fut servi par les grands-officiers de sa couronne, qui depuis ce temps perpétuèrent leurs charges dans leurs familles. Henri fut ensuite élu roi des Romains; et par son mariage avec *Con-*

stance, fille de Roger II, il s'assura la succession des Deux-Siciles. Sur ces entrefaites, de nouvelles contestations s'étaient élevées entre Frédéric Barberousse et le Saint-Siége, sous *Urbain III*, lorsque la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin arma le vieil empereur pour la troisième croisade, avec les rois d'Angleterre et de France, Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste. Frédéric Barberousse périt avant d'avoir atteint la terre sainte (1190) (p. 380), et son fils Henri VI lui succéda.

II. NAPLES ET SICILE OU LES DEUX-SICILES (1100-1190).

ROGER BURSA, fils de *Robert Guiscard* (1), remplaça son père dans le gouvernement des États conquis par les Normands en deçà du Phare (1085-1111); mais *Roger Ier*, son oncle, grand-comte de Sicile, secoua sans peine le joug du duc de Pouille; et, par l'appui qu'il prêta contre *Henri IV* au pape *Urbain II*, il obtint (1098), pour lui comme pour ses successeurs, le titre de légat apostolique en Sicile, avec tous les droits du Saint-Siége. Il mourut trois ans après, laissant deux fils encore jeunes, sous la tutelle de sa troisième femme, *Adélaïde de Montferrat*. SIMON, l'aîné, gouverna l'île quatre ans (1101-1105), sans augmenter la puissance de sa famille; mais il n'en

(1) Voici le tableau généalogique des premiers souverains normands des Deux-Siciles :



fut pas de même de son frère et successeur Roger II.

Ce prince, monté sur le trône à l'âge de vingt ans, y développa non moins de courage que d'habileté. Il sut réunir, dans un même intérêt, les peuples qu'il commandait, Musulmans, Grecs et Catholiques, séparés par leur langue et leurs croyances, sans affection pour leurs dominateurs, sans habitude de subordination. A leur tête, il repoussa les débarquements des Africains, et les conduisit à leur tour à Malte et sur les côtes d'Afrique. Vers 1122, il se fit céder la Calabre par son cousin *Guillaume*, duc de la Pouille, avec la présomption de son héritage. A la mort de Guillaume (1127), Roger II parvint à se faire reconnaître souverain par un grand nombre de villes; mais le pape *Honorius II* s'avança pour réunir au Saint-Siége la Pouille et la Campanie. Le grand-comte marcha contre le pontife. Les deux armées, séparées par le fleuve Brandano, s'observèrent pendant quarante jours, au bout desquels le pape, cédant le premier, ouvrit des propositions qui furent acceptées par son adversaire. Honorius II accordait à Roger II l'investiture des duchés de Pouille et de Calabre. Deux ans après (1130), lorsque l'Église romaine était divisée par les prétentions de l'antipape *Anaclet II* contre *Innocent II*, les deux papes, élus simultanément, cherchèrent à se fortifier, chacun de leur côté, par des alliances avec les princes voisins. Anaclet, pour s'attacher Roger II, lui fit l'offre de la couronne royale, et bientôt le grand-comte se fit couronner à Palerme comme roi de Sicile.

Réunissant, en 1131, le royaume entier des Deux-Siciles par la soumission de Naples et d'Amalfi, Roger II ne montra point, dans le gouvernement de ses nouveaux États, les talents et les qualités qui l'avaient rendu cher aux Siciliens; et presque tout le reste de son règne ne fut qu'une longue lutte entre l'autorité royale et les barons normands, les villes lombardes et les colonies ou républiques grecques qui voulaient recouvrer leur liberté. Il laissa l'empereur *Lothaire II* envahir le royaume de Naples, et ce ne fut qu'après le départ de ce prince qu'il re-

parut à Salerne pour recouvrer ce qu'il avait perdu. Il ne lui fallut pas moins de douze ans pour raffermir sa puissance dans l'Italie méridionale. Dès lors Roger II tourna son ambition vers des conquêtes plus éloignées. Ses flottes désolèrent les côtes de l'Afrique et de la Grèce (1146-1147); il s'empara de Corfou, saccagea Céphalonie, Corinthe, Thèbes, Athènes et Négrepont, fit transporter en Sicile beaucoup d'agriculteurs et d'ouvriers grecs, par qui furent introduits à Palerme, et de là dans tout l'Occident, la culture du mûrier, l'art de filer et de tisser la soie. Moins heureux dans sa famille, il perdit quatre des cinq fils issus de son premier mariage. Une troisième union lui donna pour fille *Constance*, qui, survivant à son frère et à son neveu, GUILLAUME Ier et GUILLAUME II, porta l'héritage de la maison de Tancrède dans celle de Souabe, par son mariage avec Henri VI.

Avant que la Sicile changeât de maître, le trône y fut usurpé par *Tancrède*, fils naturel de Roger, duc de Pouille. Emprisonné par Guillaume Ier, son oncle, qui craignait de se voir disputer par lui le trône, il parvint à s'échapper, s'enfuit à Constantinople, revint après la mort de son persécuteur, et reçut un bon accueil de son cousin Guillaume II. A la mort de ce dernier, Tancrède, que sa générosité, sa bravoure et sa prudence avaient rendu cher aux Siciliens, se fit, avec l'aide du chancelier *Mathieu* décerner la couronne de Sicile.

§ 4. — *Histoire de l'Empire et de l'Italie jusqu'à la mort de Henri VI et l'avénement d'Innocent III au pontificat* (1190-1197, 1198).

Affaires des Deux-Siciles. — HENRI VI, fils et successeur de Frédéric Ier Barberousse, se fit, par la perfidie et la cruauté, l'imitateur de Henri IV. Après le départ de Barberousse pour la croisade, le duc *Henri le Lion*, revenu de son exil, avait repris une partie de ses anciens États, entre autres le Holstein; mais Henri VI arrêta ses conquêtes, et même il les eût toutes reprises, si la mort de *Guil-*

laume II, roi des Deux-Siciles, et l'usurpation de *Tancrède*, ne l'eussent appelé promptement en Italie. Sur ces entrefaites, il apprit la mort de son père (1190). S'étant fait confirmer à la diète générale de Mayence, il passa les Alpes, reçut à Rome, de *Célestin III*, le diadème impérial et marcha contre Tancrède. Celui-ci s'était fortifié sur le trône par une alliance avec l'empereur grec *Isaac l'Ange*, qui donna sa fille *Irène* à *Roger*, fils aîné de Tancrède. Aidé des Grecs et des Napolitains, il repoussa les Impériaux, et Henri VI fut obligé de quitter l'Italie.

De retour en Allemagne, l'empereur s'attira la haine par sa violence et son despotisme; il viola et les droits de l'Église, et ceux des seigneurs, et aucun moyen ne lui répugna pour se procurer de l'argent. L'énorme rançon qu'il exigea de *Richard Cœur de Lion*, livré entre ses mains par le duc d'Autriche (p. 420), lui servit à lever une armée contre l'Italie.

Après la mort de Tancrède (1194), les Siciliens avaient placé sur le trône son fils mineur Guillaume III. Henri VI se rendit en Sicile pour faire valoir ses droits, vainquit tous ses ennemis, conduisit le jeune roi captif en Allemagne et lui fit crever les yeux. A peine eut-il quitté la Sicile, qu'un autre prétendant y parut. Ce rival tomba, comme son prédécesseur, au pouvoir de Henri VI; l'empereur lui fit clouer le diadème sur la tête avec des clous très-pointus, fit pendre ou brûler ses fils, et condamna les chefs des rebelles à s'asseoir sur des fauteuils en fer rougis au feu. Le *comte d'Acerra* fut attaché à la queue d'un cheval; on le suspendit ensuite la tête en bas, et au bout de deux jours, comme il vivait encore, un histrion, nommé *Follis*, pour plaire à l'empereur, attacha au cou du malheureux comte une grosse pierre, qui le força à rendre l'âme. Ces supplices atroces inspirèrent aux Siciliens un si grand effroi, qu'ils se soumirent à l'empereur. Sur les instances du pape Célestin III, Henri VI promit de s'amender et d'expier ses fautes par une croisade; mais il n'en reprit pas moins ses intrigues et ralluma les guerres civiles dans la Lombardie, où il parvint à gagner un certain nom-

bre de villes que l'on désigna dès lors par le nom de *villes gibelines*, tandis que Milan et la plupart des villes appelées déjà *villes guelfes* opérèrent contre l'empereur le renouvellement de l'ancienne ligne lombarde.

Fin du règne de Henri VI.—Redouté de tous les souverains de l'Europe, Henri VI forma le projet de rendre l'empire héréditaire dans sa famille. Déjà la plupart des princes allemands y prêtaient les mains; mais l'opposition des prélats et surtout du pape lui fit abandonner ce projet. Il en conçut alors un autre qui ne tendait à rien moins qu'à réunir l'empire allemand à l'empire grec, où l'empereur Isaac l'Ange venait d'être détrôné. A cet effet, il envoya deux armées en Orient (1196), l'une par terre, l'autre par mer, et il était prêt lui-même à s'embarquer, lorsque les affaires du royaume de Naples réclamèrent son interven-vention. Henri VI y déploya une cruauté inouïe. Heureusement pour ce peuple opprimé, ce prince barbare mourut subitement, dans sa trente-deuxième année, ne laissant qu'un fils, *Frédéric*, âgé de trois ans (1197). Une longue guerre éclata pour la succession au trône d'Allemagne entre les deux maisons rivales des Hohenstaufen et des Welf, guerre qui réagit sur la Lombardie et sur les Deux-Siciles; mais le grand pape *Innocent III*, qui venait de monter sur le trône pontifical, sauva l'Occident chrétien d'une nouvelle crise.

§ 5. —*Histoire de l'Empire et de l'Italie sous le pontificat d'Innocent III* (1198-1216).

Coup d'œil général. — *Innocent III* peut être regardé comme la plus haute personnification du moyen âge; car ce grand pontife avait compris, dans toute son étendue, la haute mission que lui donnait sa dignité de vicaire de Jésus-Christ. « Gracieux et bienveillant dans ses manières, dit un auteur moderne (1), doué d'une beauté physique peu commune, plein de confiance et de tendresse dans ses amitiés, généreux à l'excès dans ses aumônes et ses fon-

(1) M. de Montalembert, *Introduction à la Vie de sainte Élisabeth*.

dations; orateur éloquent et profond; écrivain ascétique et savant, poëte même comme le démontrent cette belle prose *Veni, sancte Spiritus* et cette sublime élégie *Stabat Mater*, dont il fut l'auteur; grand et profond jurisconsulte, comme il convenait de l'être au juge en dernier ressort de toute la chrétienté; protecteur zélé des sciences et des études religieuses; veillant avec sévérité au maintien des lois de l'Église et de sa discipline, il avait ainsi toutes les qualités qui eussent pu illustrer sa mémoire, s'il avait été chargé du gouvernement de l'Église dans une époque paisible et facile, ou si ce gouvernement s'était alors borné au seul soin des choses spirituelles. Mais une autre mission lui était réservée... La constitution de l'Europe à cette époque lui conférait la glorieuse fonction de veiller à tous les intérêts des peuples, au maintien de tous leurs droits, à l'accomplissement de tous leurs devoirs. Il fut, pendant tout son règne de dix-huit années, à la hauteur de cette colossale mission. Quoique sans cesse menacé et attaqué par ses propres sujets, les turbulents habitants de Rome, il planait sur l'Église et le monde chrétien avec un calme imperturbable, avec une sollicitude permanente et minutieuse, portant partout un regard de père et de juge. De l'Islande à la Sicile, du Portugal jusqu'en Arménie, pas une loi de l'Église n'est transgressée qu'il ne la relève, pas une injure n'est infligée au faible qu'il n'en demande réparation, pas une garantie légitime n'est attaquée qu'il ne la protége. Pour lui, la chrétienté tout entière n'est qu'une majestueuse unité, qu'un seul royaume sans frontières intérieures, sans distinction de races, dont il est le défenseur intrépide au dehors et le juge inébranlable et incorruptible au dedans. »

Affaires de Rome et de l'Italie. — La sollicitude d'Innocent III se porta d'abord sur Rome et l'Italie. Il abolit le droit abusif que s'étaient arrogé les empereurs d'exercer l'autorité suprême à Rome, et ce fut de ses mains que le préfet de la ville reçut son investiture; ce fut entre ses mains qu'il prêta le serment de fidélité; puis il remit son autorité en vigueur dans toutes les provinces de la Romagne

et de l'Italie septentrionale, et le peuple, délivré des seigneurs allemands que les empereurs avaient pourvus de fiefs dans ces provinces, rentra avec joie sous la domination pontificale. Innocent III reconnut ensuite le jeune FRÉDÉRIC II comme roi de Naples et de Sicile; et lorsque Constance l'eut à sa mort choisi pour tuteur de son fils (1198), il le maintint en possession de ces pays contre tous ses ennemis, tant Allemands que Normands. Ces affaires réglées, il rétablit la liberté des élections ecclésiastiques, et détruisit dans toute la Péninsule les abus qui s'étaient introduits à la suite des empiétements de Henri VI sur les droits de l'Église.

Affaires d'Allemagne. — La mort de Henri VI jeta l'Empire dans une guerre civile de dix ans. Au lieu de lui donner pour successeur son fils Frédéric, qui n'avait que trois ans, les princes allemands élurent son frère, PHILIPPE DE SOUABE; mais quelques-uns d'entre eux, soit éloignement personnel pour Philippe, soit crainte de la maison de Souabe, lui opposèrent le duc OTHON IV de Brunswick, fils de Henri le Lion (p.438).

Othon IV, couronné et sacré à Aix-la-Chapelle, notifia son élection au pape et réclama son appui. Philippe, précédemment excommunié pour avoir participé aux actes de son frère Henri VI, n'envoya d'ambassadeur à Rome que pour annoncer au pape son intention d'y être couronné. Innocent III laissa d'abord la chose en suspens dans l'espoir d'une réconciliation entre les deux rivaux (1200); mais voyant l'inutilité de ses efforts, il se déclara pour Othon IV. Philippe protesta, et la guerre se poursuivit à la fois dans presque toutes les parties de l'Allemagne. L'avantage resta presque partout à Philippe, et lorsqu'il se fut emparé de Cologne, Othon se vit réduit à ses duchés de Brunswick et de Lunebourg (1206).

Philippe, pour achever le succès de ses armes, promit d'obéir à toutes les décisions du Saint-Siége : Innocent III retira l'excommunication qui l'avait atteint, et lui persuada non-seulement de licencier ses troupes, mais encore de négocier avec son rival. Pendant les négociations (1208),

Philippe fut assassiné par le comte *Othon de Wittelspach*, son ennemi personnel, et Othon IV fut reconnu comme seul souverain de l'Allemagne. Après après avoir célébré ses fiançailles avec *Béatrix*, fille de Philippe, il punit l'assassin de son compétiteur, et, sur l'invitation d'Innocent III, se rendit dans la Péninsule; il réussit à réconcilier les Guelfes et les Gibelins, et reçut le diadème impérial à Rome, sous la promesse de n'élever aucune prétention sur les Deux-Siciles (1209). Cependant il viola bientôt sa foi : le pape employa d'abord les voies de la douceur; mais, tout étant inutile, il excommunia Othon IV (1211), dont la chute suivit de près cette sentence. Les princes allemands le déposèrent en effet, et leurs suffrages unanimes portèrent sur le trône FRÉDÉRIC II, déjà roi des Deux-Siciles. L'Italie et l'Allemagne le reconnurent. Alors Frédéric, dans la *diète d'Egra* en Bohême (1213), publia une célèbre constitution, dite *Bulle d'Or*, par laquelle il confirma l'Église dans tous les droits qu'elle possédait depuis Charlemagne, renonça aux alleux de la grande-comtesse *Mathilde*, promit de ne jamais réunir la couronne des Deux-Siciles à celle d'Allemagne, et s'engagea à se croiser le plus tôt possible : engagements qu'il ne tarda pas à violer avec autant de légèreté que d'obstination.

Cependant Othon IV tenait encore : il avait pour partisans le roi *Jean* d'Angleterre, le duc *Henri* de Brabant, ainsi que les comtes de Flandre, de Hollande et de Boulogne. Othon réunit ses troupes à celles de ses alliés; mais leur armée fut complétement défaite à Bouvines par le roi de France *Philippe-Auguste*, partisan de Frédéric II (1214). Othon survécut quatre ans à cette défaite, sans recouvrer rien de son ancienne puissance, tandis que Frédéric II, après la mort de son bienfaiteur Innocent III (1216), commençait à prendre une ligne de conduite qui devait le mener à sa perte.

§ 6. — *Histoire de l'Empire et de l'Italie jusqu'au commencement du grand interrègne allemand, ou la mort de Frédéric II* (1216-1250).

EMPEREURS : *Frédéric II*, 1212-1250 ; *Henri Raspon* de Thuringe, 1246-7 ; *Guillaume* de Hollande, 1247-56 ; *Conrad IV*, 1250-4.

PAPES : *Honorius III*, 1216-27 ; *Grégoire IX*, 1227-41 ; *Célestin IV*, 1241-3 ; *Innocent IV*, 1243-54.

Coup d'œil général. — Un historien protestant moderne (1) a parfaitement caractérisé l'empereur FRÉDÉRIC II de Hohenstaufen, en l'appelant *un prince protestant au XIIIe siècle*. En effet, rendre sa maison souveraine dans l'Empire, soumettre l'Allemagne et l'Italie tout entière à son pouvoir absolu, sans tenir compte des droits de l'Église, des peuples et des princes, tel fut le but auquel il tenta d'arriver par tous les moyens. Mais c'était ébranler jusque dans ses fondements la société politique du moyen âge, en sorte que Frédéric II se trouva par cela même en opposition directe avec le Saint-Siége, véritable garant et défenseur commun de la chrétienté. De cette opposition naquit entre les deux puissances une guerre qui se prolongea jusqu'à la ruine des Hohenstaufen. La justice et le bon droit militaient pour les papes, champions de la foi, de la morale et de la liberté, contre un prince impie, immoral et despotique. Aussi finit-il par succomber, parce qu'il avait contre lui la grande majorité des populations chrétiennes, et cette foi vive qui combattit avec le Saint-Siége pour le salut de la société catholique.

Première expédition de Frédéric II en Italie. — Frédéric II ne tarda pas, après la mort d'Innocent III, à changer de conduite envers le Saint-Siége. *Honorius III* lui rappela sa double promesse à l'égard des Deux-Siciles et de la croisade ; mais Frédéric II, contre la première, fit désigner son fils *Henri*, déjà reconnu roi des Deux-Siciles, comme son successeur à l'Empire (1220), et contre la seconde, il demanda délai sur délai, avant de s'engager dans

(1) M. de Raumer, *Histoire de la maison de Hohenstaufen*.

la croisade (1220). Après avoir reçu du pape le diadème impérial, il épousa en secondes noces *Marie Yolande*, fille de *Jean de Brienne*, roi titulaire de Jérusalem. Le clergé avait partout fourni des sommes considérables pour la croisade prêchée par les Dominicains et les Franciscains; cependant Frédéric II trouva de nouveaux prétextes pour remettre une expédition tant de fois promise; enfin, dans le *traité de San-Germano*, conclu l'an 1225 avec le pape, il promit, sous peine d'excommunication, de partir, sous deux ans, pour la Terre-Sainte : engagement qu'il viola comme les autres avec une audace qui trahit ses desseins.

Empiétements de Frédéric II sur les droits de l'Église. — Grâce aux sages conseils de son chancelier *Pierre des Vignes*, Frédéric II avait rétabli l'ordre dans le royaume des Deux-Siciles contre l'insubordination des seigneurs normands. L'université de Naples refleurit, et les restes des Sarrasins de Sicile, vaincus par l'empereur, vinrent s'adjoindre à ses troupes. Fort de ces auxiliaires, non-seulement il s'arrogea les revenus des siéges épiscopaux vacants, mais encore il expulsa les évêques récemment nommés par le pape. Frédéric II passa ensuite en Lombardie, où durait toujours la lutte des deux partis, et lorsqu'il se fut déclaré pour les Gibelins, quinze villes guelfes renouvelèrent (1226) l'ancienne *ligue lombarde* pour la défense de leurs droits et priviléges. Frédéric II obtint, par l'entremise du pape, un armistice jusqu'après la croisade (1227); et Honorius ne survécut que de quelques mois à ce traité. Il eut pour successeur un neveu d'Innocent III.

C'était *Grégoire IX*, vieillard octogénaire qui se montra digne et de son oncle et de son homonyme (Grégoire VII). Pressé par les exhortations, mais déterminé seulement par les menaces du Saint-Siége, Frédéric II s'embarqua enfin pour la sixième croisade; mais deux jours après, sous prétexte d'une maladie, il revint dans la Péninsule. Alors Grégoire IX l'anathématisa, tout en l'exhortant à rentrer au sein de l'Église. De son côté, Frédéric II publia contre l'Église un manifeste violent, et partit pour la Palestine où il ne fit qu'aggraver ses torts envers le Saint-Siége (1229).

Pendant son absence et par ses ordres, une armée impériale s'était jetée sur le territoire du Saint-Siége. Grégoire IX fit prêcher contre l'empereur une croisade. Henri, son fils, et Jean de Brienne, son beau-père, se rangèrent dans le parti du pape et des quinze villes lombardes confédérées; mais Frédéric II, à son retour de la Terre-Sainte, rétablit l'ordre par la défaite des alliés.

Cependant l'avantage était définitivement resté à la ligue lombarde. Frédéric II, afin de pouvoir lui tenir tête, se réconcilia avec le pape, et, toujours prodigue de promesses, il s'engagea par un nouveau traité conclu à San-Germano, à réparer ses torts envers l'Église (1230). Grégoire IX le releva de l'excommunication. Les actes de Frédéric dévoilèrent bientôt la perfidie de ses promesses. Après avoir donné un nouveau code de lois aux Deux-Siciles (1231), il reparut dans la Lombardie, investit de toute sa confiance le cruel podestat de Vérone, *Ezzelino III da Romano*, fauteur des hérétiques, indisposa tout le monde par ses violences, et s'attira une nouvelle révolte de son fils Henri. Mais le rebelle, excommunié par le pape dont les efforts tendaient toujours à la paix, n'eut d'autre ressource que de venir se jeter aux pieds de son père, qui lui rendit ses bonnes grâces (1235). Bientôt après, sur de nouveaux griefs, Frédéric l'enferma dans le château de Saint-Félix en Pouille, où il mourut. *Conrad*, son second fils, fut élu comme son successeur.

La paix prêchée par Jean de Vicence.—Grégoire IX avait envoyé, vers ce temps, dans plusieurs provinces de l'Occident, des orateurs sacrés pour apaiser les troubles et les guerres civiles, qui nuisaient au triomphe de la religion, et détournaient les peuples de la grande entreprise des guerres saintes.

Les disciples de saint Dominique et ceux de saint François d'Assise, chargés de cette mission évangélique, parcoururent les campagnes et les cités en prêchant la paix et la concorde. Parmi les prédicateurs envoyés pour pacifier les États, frère *Jean de Vicence* se fit remarquer par les prodiges qu'opéraient ses paroles; dans tous

les pays qu'il parcourait, les nobles, les paysans, les bourgeois, les guerriers, accouraient pour l'entendre, juraient d'oublier leurs injures, de terminer leurs querelles. Après avoir rétabli dans plusieurs villes la paix troublée par l'esprit de jalousie et par toutes les passions orageuses de la liberté, il annonça qu'il prêcherait dans la grande plaine de Pesquièra. Tous les habitants des contrées voisines, ayant à leur tête leur clergé et leurs magistrats, se rendirent au lieu indiqué pour entendre l'ange de la concorde et l'orateur de la paix publique : en présence de plus de 400,000 auditeurs, frère Jean monta dans une chaire élevée au milieu de la plaine de Pesquièra; un profond silence régnait dans l'assemblée; tous les regards étaient fixés sur le saint prédicateur; ses paroles semblaient descendre du ciel. Il avait pris pour texte ces mots de l'Écriture : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix.* Après avoir fait un tableau effrayant des malheurs de la guerre et des effets de la discorde, il ordonna aux villes lombardes de renoncer à leurs inimitiés, et leur dicta, au nom de l'Église, un traité de pacification universelle. Jamais le moyen âge n'avait offert un spectacle plus touchant et plus sublime. Le discours du frère Jean remplit son auditoire d'un saint amour pour la paix, et les villes qui se faisaient la guerre, jurèrent devant lui d'oublier à jamais le sujet de leurs longues divisions et de leurs éternelles rivalités. Ces prédications évangéliques rendirent à l'Italie quelques jours de paix (1235).

Lutte nouvelle de Grégoire IX contre Frédéric II. — Cette paix, quoique jurée, dura peu (1236). Ezzelino III da Romano, chef du parti gibelin et lieutenant de Frédéric II, réprima les révoltes toujours renaissantes des villes lombardes, par d'horribles cruautés. Padoue tomba en son pouvoir (1237), tandis que l'empereur remportait sur les Milanais une grande victoire à *Corte-Nova*. Dès lors Frédéric II ne garda plus de mesure : son fils naturel *Enzius*, époux d'une riche veuve de Sardaigne, reçut la suzeraineté de cette île, qui depuis plusieurs siècles reconnaissait celle du Saint-Siége; le clergé des Deux-Siciles fut en butte

aux plus grandes violences; l'empereur y protégea les Sarrasins au détriment des chrétiens, et foula aux pieds tous les droits de l'Église. Grégoire IX, ne pouvant le changer par la douceur, l'excommunia de nouveau (1239). Frédéric II lança un manifeste rempli des plus absurdes accusations contre le pape (1240), et s'avança contre Rome avec ses troupes. Grégoire IX y convoqua un concile que l'empereur avait lui-même sollicité; mais Frédéric II arrêta les prélats français, anglais et allemands, qui s'étaient embarqués sur une flotte génoise, et assiégea la résidence du Saint-Père (1241). Le pape, presque centenaire, n'abandonna point son poste, et mourut en encourageant les siens par son exemple et par ses paroles.

Concile général de Lyon.—Les douze cardinaux, présents à Rome, élurent *Célestin IV*, qui mourut dix-huit jours après. Le siége pontifical vaqua pendant deux ans, tant à cause de la crainte qu'inspirait l'empereur, que par les violences du peuple romain qui ne permirent aucune élection. Sept cardinaux parvinrent à se réunir et choisirent l'un d'entre eux, *Sinibald Fieschi*, qui prit le nom d'*Innocent IV*. Celui-ci, après de vains efforts pour réconcilier l'empereur et le Saint-Siége, quitta Rome où il n'était plus en sûreté, fit voile vers la France, indiqua un concile général à Lyon, et somma l'empereur d'y comparaître. On l'accusa de plusieurs vices odieux, de blasphèmes, de projets impies contre la religion chrétienne. Frédéric II empêcha les prélats allemands et italiens de se rendre à Lyon, et refusa d'y venir en personne. Alors le pape, avec l'assentiment unanime des prélats, prononça contre l'empereur la sentence d'excommunication, le déclara déchu de l'Empire, et engagea les princes à procéder à l'élection d'un nouveau souverain (1246).

Les princes allemands rejetèrent d'abord l'arrêt du concile; mais cédant aux exhortations du pape, ils considérèrent le trône comme vacant. HENRI RASPON, dernier landgrave de Thuringe, reçut la couronne impériale, qu'il ne garda qu'un an (1246) : il mourut d'une blessure reçue dans une bataille que lui avait livrée *Conrad*, fils de l'em-

pereur, et à sa place on élut GUILLAUME, comte de Hollande, jeune guerrier actif et courageux. L'intrépide Frédéric II et son fils Conrad défendirent leur couronne avec courage; mais la fortune les abandonna. L'empereur, battu devant Brescia, dont il faisait le siége, se retira dans la Pouille (1249), laissant le soin de la guerre à son fils naturel Enzius. Celui-ci fut pris, et vécut 22 ans encore dans les prisons de Bologne. Quant à Frédéric II, il mourut en 1250, accablé sous le poids de l'âge et des infortunes; une garde sarrasine entoura le lit mortuaire du chef temporel de la chrétienté : digne fin d'un prince qui par ses mœurs, son despotisme et son impiété, s'était rendu indigne de porter la première couronne de l'Occident.

Réflexions sur le règne de Frédéric II. — Frédéric II égalait en courage ses prédécesseurs, et les surpassait en lumières. Il cultivait la poésie provençale. On trouve, dans ses vers, de la sensibilité, de la chaleur et de l'harmonie. Sa fermeté était inébranlable; la dignité de ses manières était tempérée par sa douceur et son affabilité; le goût qu'il avait pour le plaisir augmentait encore l'agrément de son commerce. En un mot, il avait la plupart des qualités qui font les grands hommes; mais elles furent obscurcies par des défauts et des faiblesses.

Frédéric, par ses cruautés, ses injustices, son ambition extrême, justifia les rigueurs du Saint-Siége, dont il fut tour à tour le pupille, le protecteur et l'ennemi; comme ses prédécesseurs, il ne cachait point le projet de relever l'empire des Césars, et sans l'influence des papes, il est probable que l'Europe aurait subi le joug des empereurs de la Germanie.

La politique des souverains pontifes, en affaiblissant la puissance impériale, favorisait en Allemagne la liberté des villes, l'accroissement et la durée des petits États. Aussi l'on peut dire que les foudres du Saint-Siége sauvèrent l'indépendance de l'Italie et peut-être celle de la France.

Au XIe et au XIIe siècle, la société européenne, sans expérience, sans lois, plongée dans l'ignorance et dans l'a-

narchie, s'était jetée entre les bras des papes, comme pour se mettre sous la protection du ciel.

Comme les peuples n'avaient d'autre idée de la civilisation que celle qu'ils recevaient de la religion chrétienne, les souverains pontifes se trouvèrent naturellement les arbitres suprêmes des nations; au milieu des ténèbres que la lumière de l'Évangile tendait sans cesse à dissiper, leur autorité dut être la première établie et la première reconnue; la puissance temporelle avait besoin de leur sanction; les peuples et les rois imploraient leur appui, consultaient leurs lumières: ils étaient ainsi appelés à une dictature souveraine.

Cette dictature, ils l'exerçaient au profit de la morale publique et de l'ordre social; elle protégeait le faible contre le fort; elle arrêtait l'exécution des projets criminels; elle rétablissait la paix entre les États; elle sauvait les sociétés naissantes des excès de l'ambition, de la licence et de la barbarie. Aussi c'est le plus beau spectacle qu'aient jamais offert les sociétés humaines : l'Europe chrétienne ne reconnaissant qu'une religion, n'ayant qu'une loi, ne formant en quelque sorte qu'un empire, gouvernée par un seul chef qui parlait au nom de Dieu, et dont la mission était de faire régner l'Évangile sur la terre.

§ 7.—*Histoire de l'Empire et de l'Italie depuis la mort de Frédéric II, jusqu'à la fin du grand interrègne allemand* (1250-1273).

Grand interrègne allemand.—A la mort de Frédéric II, avait commencé le *grand interrègne* allemand de vingt-trois années (1250-1273). *Conrad IV*, fils de l'empereur, élu roi des Romains, disputa les Deux-Siciles à *Manfred* ou *Mainfroi*, son frère naturel, et l'empire à *Guillaume*, comte de Hollande; mais une mort prématurée l'empêcha de faire triompher ses droits (1254). *Conradin*, son fils, lui succéda dans les duchés de Souabe et de Franconie; mais, trop jeune pour faire valoir d'autres prétentions, il vit *Alphonse X*, roi de Castille, et *Richard* de Cornouailles, frère du roi Henri III d'Angleterre, élus simultané-

ment à la diète de Francfort, après le décès de Guillaume (1261).

Croisade contre Ezzelino da Romano. — Sur ces entrefaites (1254), une croisade avait été prêchée dans toutes les cités italiennes contre *Ezzelino da Romano.* Ce seigneur avait profité du désordre des guerres civiles pour usurper une domination tyrannique sur plusieurs villes de la Lombardie et de la Marche Trévisane. Tout ce qu'on nous rapporte des tyrans de l'antiquité fabuleuse, n'approche point des cruautés d'Ezzelino, que la voix du peuple et la voix de l'Église avaient déclaré l'ennemi de Dieu et des hommes.

Le pape *Alexandre IV* excommunia d'abord Ezzelino, dans lequel il ne voyait *qu'une bête féroce sous une face humaine*; peu de temps après, il publia une croisade contre ce fléau de Dieu et de l'humanité. *Jean de Vicence,* qui avait prêché la paix publique, 20 ans auparavant, fut un des prédicateurs de cette guerre sainte. On promettait aux fidèles qui prendraient les armes contre Ezzelino, les mêmes indulgences qu'à ceux qui partaient pour la Palestine. Cette croisade, entreprise pour la cause de la liberté et de l'humanité, fut proclamée dans toutes les républiques d'Italie : l'éloquence des orateurs sacrés entraîna facilement la multitude ; mais ce qui enflammait surtout le zèle et l'ardeur du peuple, c'était la vue des malheureux qu'Ezzelino avait fait mutiler au milieu des tortures; c'étaient les gémissements et les plaintes des familles où ce tyran avait choisi ses victimes. Dans plusieurs provinces d'Italie, les habitants des villes et des campagnes prirent les armes pour défendre la cause de la religion et de la patrie, impatients d'obtenir la couronne civique, s'ils triomphaient de la tyrannie; la couronne du martyre, s'ils venaient à succomber.

L'étendard de la croix fut développé à la tête de l'armée; la foule des croisés marcha contre Ezzelino, en chantant cette hymme de l'Église :

Vexilla Regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium.

L'armée des fidèles obtint d'abord de rapides succès ; mais comme l'archevêque de Ravenne qui les commandait, manquait d'habileté ; comme les croisés de chaque ville n'avaient pour chefs que des moines et des religieux, ils ne profitèrent point de leurs premiers avantages ; et il fallut quatre années de périls et de travaux pour abattre une domination impie, et venger l'humanité par la défaite et la mort d'Ezzelino.

Tombé entre les mains de ses ennemis, la prison ne put calmer sa fureur. Des prêtres vinrent le voir, et l'exhortèrent à se réconcilier avec Dieu. La *bête féroce* leur répondit : « Je ne me repens que de ne m'être pas « suffisamment vengé de mes ennemis, d'avoir mal con- « duit mon armée et de m'être laissé prendre. » Puis il déchira l'appareil de ses blessures, et rendit son âme au Dieu vengeur des forfaits (1252).

Conquête des Deux-Siciles par Charles d'Anjou. — Dans le même temps, Manfred s'était fait reconnaître roi de Sicile, au préjudice de son neveu Conradin et malgré les réclamations du Saint-Siége, suzerain de ce royaume. C'était un homme brillant, spirituel, débauché, impie comme son père, homme à part, que personne n'aima ni ne haït à demi. Il se faisait gloire d'être bâtard, comme tant de héros et de dieux païens. Tout son appui était dans les Sarrasins, qui lui gardaient les places et les trésors de son père. Il ne se fiait guère qu'à eux ; il en avait appelé neuf mille encore de Sicile, et dans sa dernière bataille, c'est à leur tête qu'il chargeait l'ennemi.

Urbain IV, successeur d'Alexandre IV, offrit les Deux-Siciles à Louis IX pour un des fils de France. Le saint roi les refusa ; mais *Charles*, comte de Provence et duc d'Anjou, son frère, ne craignit pas d'accepter cette offre pour lui-même. Il s'obligea, par le traité de 1265, à payer à la cour de Rome un tribut annuel de huit mille onces d'or, et reçut, avec le titre de sénateur romain, l'investiture du royaume de Naples.

Le duc d'Anjou marcha en Italie ; tout céda à son impétuosité. La croisade prêchée contre Manfred, gros-

sit l'armée provençale d'une multitude d'aventuriers italiens. Les partis se rencontrèrent à Bénévent (1266). On prétend que Charles d'Anjou dut la victoire à l'ordre qu'il donna aux siens, *de frapper aux chevaux*. C'était agir contre toute chevalerie. Au reste ce moyen était peu nécessaire; la gendarmerie française avait trop d'avantage sur une armée composée principalement de troupes légères. Quand Manfred vit les siens en fuite, il voulut mourir et attacha son casque; mais il tomba par deux fois: *Hoc est signum Dei*, dit-il; il se jeta à travers les Français et y trouva la mort. Naples, Messine, Manfredonia, toute la Sicile tomba au pouvoir du vainqueur, avec la famille de Manfred, qui périt, à l'exception d'une fille, épouse de *Jayme Ier*, roi d'Aragon.

L'administration violente de Charles ne tarda pas à déplaire à ses nouveaux sujets. Il lança par tout le pays une nuée de gens avides, qui, fondant comme des sauterelles, mangèrent le fruit, l'arbre et presque la terre. Le pape *Clément IV* en fit de sévères remontrances au conquérant. Les plaintes retentissaient dans toute l'Italie et au delà des Alpes. Tout le parti gibelin de Naples, de Toscane, Pise surtout, implorait le secours du jeune Conradin. La mère de l'héroïque enfant le retint longtemps, inquiète de le voir si jeune encore entrer dans cette funèbre Italie, où toute sa famille avait trouvé son tombeau. Mais dès qu'il eut quinze ans, il n'y eut plus moyen de le retenir. Son jeune ami, *Frédéric d'Autriche*, dépouillé comme lui de son héritage (1), s'associa à sa fortune. Ils passèrent les Alpes avec une nombreuse chevalerie. Outre les Gibelins d'Italie, des nobles espagnols réfugiés à Rome prirent parti pour lui. Il y avait une grande ardeur dans cette armée, lorsqu'ils rencontrèrent, derrière le Tagliacozzo, l'armée de Charles d'Anjou; ils passèrent hardiment le fleuve et dispersèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant

(1) *Hermann VI*, père de Frédéric, avait épousé (1248) *Gertrude*, petite-fille de *Léopold VI*, duc d'Autriche et héritière de ce duché, qu'elle lui apporta en dot; mais il fut enlevé à la maison de Bade, à la mort de ce prince.

eux. Ils croyaient la victoire gagnée, lorsque Charles, qui, sur l'avis d'un vieux et rusé chevalier, s'était retiré derrière une colline avec ses meilleurs gendarmes, vint tomber sur les vainqueurs fatigués et dispersés. Les Espagnols seuls se rallièrent, et furent écrasés.

Conradin était pris, le dernier rejeton de cette race formidable : grande tentation pour le vainqueur. Il se persuada sans doute, par une interprétation forcée du droit romain, qu'un ennemi vaincu pouvait être traité comme criminel de lèse-majesté. Charles nomma des juges pour faire le procès à son prisonnier. Mais la chose était si inouïe, qu'entre ces juges même il s'en trouva pour défendre Conradin : les autres se turent. Un seul condamna, et il se chargea de lire la sentence sur l'échafaud dressé à Naples. Ce ne fut pas impunément. Le propre gendre de Charles d'Anjou, *Robert de Flandre*, sauta sur l'échafaud, et tua le juge d'un coup d'épée en disant : *Il ne t'appartient pas, misérable, de condamner à mort un si noble et si gentil seigneur.*

Le malheureux enfant n'en fut pas moins décapité avec son inséparable ami, Frédéric d'Autriche. Avant de mourir, il jeta son gant dans la foule ; ce gant, dit-on, fidèlement ramassé, fut porté à la sœur de Conradin, à son beau-frère le roi d'Aragon. On sait les Vêpres Siciliennes. Mais étaient-ce donc, dit Muller, les mânes des seigneurs normands qui, livrés par Henri VI à une mort cruelle, demandaient, pour expiation, la mort de son arrière-petit-fils ?

Avec Conradin et Frédéric s'éteignirent les deux illustres maisons de Hohenstaufen et de Bamberg (1268).

Frédéric le Mordu. — Une fille restait de la maison de Souabe. Elle avait été mariée au duc de Saxe, quand toute l'Europe était aux pieds de Frédéric II. Lorsque tomba cette famille, *cette race de vipères* (1), comme on le disait alors, le Saxon se repentit d'avoir pris pour femme la fille de l'empereur. Il la frappa brutalement ; il

(1) De vipereo semine Friderici secundi.

fit plus, il la blessa au cœur en plaçant à côté d'elle dans son propre château, et à sa table, une odieuse concubine, à laquelle il voulait même la forcer de rendre hommage. L'infortunée, voyant que bientôt il voudrait son sang, résolut de fuir. Un fidèle serviteur de sa maison lui amena un bateau sur l'Elbe, au pied de la roche qui domine le château. Elle devait descendre par une corde au péril de sa vie. Ce n'était pas le péril qui l'arrêtait; mais elle laissait un petit enfant. Au moment de partir, elle voulut le voir encore, et l'embrasser endormi dans son berceau. Ce fut là un déchirement !... Dans le transport de la douleur maternelle, elle ne l'embrassa pas, elle le mordit. Cet enfant vécut : il est connu dans l'histoire sous le nom de *Frédéric* LE MORDU; ce fut le plus implacable ennemi de son père.

Fin du grand interrègne. — Cependant aucun des princes élus, Guillaume, Conrad IV, Richard de Cornouailles et Alphonse X de Castille, n'exerçait en Allemagne une véritable autorité, et c'est avec raison que l'intervalle entre la mort de Frédéric II et l'élection de *Rodolphe de Habsbourg*, en 1273, est appelé le *grand interrègne allemand.* Une nouvelle période commença pour l'Allemagne avec le règne de ce prince.

État de l'Italie au milieu du XIII[e] siècle. — Le reste de l'Italie n'était pas plus tranquille que le Sud depuis la mort de Frédéric II. La querelle des Guelfes et des Gibelins, changeant une seconde fois d'objet, ne fut plus qu'une lutte entre les nobles et les plébéiens. Après des cruautés sans nombre, *Albéric*, frère du fameux Ezzelino le Féroce, podestat de Trévise et chef du parti gibelin, avait péri par un meurtre (1259-1260); les dépouilles de la maison de Romano passèrent à celles d'*Este*, della *Scala*, della *Torre*, etc. Mais les Torriani furent dépossédés de Milan par l'archevêque *Otton Visconti*, qui, proclamé *seigneur perpétuel*, fonda la grandeur héréditaire de sa famille.

Alors sortait de son obscurité Florence, qui devait son origine à quelques familles nobles, telles que les *Buondelmonti*, les *Donati*, les *Amidei* et les *Uberti*. Les deux

premières étaient guelfes, et les deux autres, gibelines. Le parti aristocratique triompha jusqu'en 1250, époque à laquelle le parti populaire s'empara du pouvoir par l'adresse de *Sylvestre de Médicis*, chef d'une maison naguère ignorée. D'autres villes adoptèrent une constitution démocratique (1250-1253). Les Gibelins rentrèrent deux ans après, dans Florence, par le secours de Manfred; ils partagèrent toute la population, sans distinction de naissance, en douze sections politiques, à chacune desquelles appartenait un corps de métier. Les sept premiers, qu'on appela les *Arts majeurs*, étaient : 1° les juges et les notaires; 2° les marchands qui vendaient des draps à l'étranger; 3° les banquiers et les changeurs; 4° les fabricants d'étoffes de laine; 5° les médecins et les droguistes; 6° les marchands de soieries; 7° les merciers et les pelletiers. On donna à chaque Art majeur son conseil, son capitaine, son porte-drapeau et son gonfalonier. Les cinq *Arts mineurs*, auxquels on n'accorda pas de part au gouvernement, furent : 1° les marchands détailleurs; 2° les bouchers; 3° les cordonniers; 4° les maçons et les charpentiers; 5° les maréchaux et les serruriers. Chaque noble était obligé de se faire inscrire dans un des sept Arts majeurs. Par la suite les Arts mineurs furent portés à douze. Cette constitution de 1266 est la base de tous les régimes d'après lesquels Florence fut gouvernée depuis. Les Gibelins n'en jouirent pas longtemps : ils furent chassés une seconde fois par les Guelfes alliés du nouveau roi de Sicile (1267).

Les républiques maritimes continuaient à lutter l'une contre l'autre. Gênes et Pise se disputaient la Corse; Venise et Gênes, le monopole du commerce. Les Vénitiens dominaient à Constantinople depuis l'établissement de l'empire latin (1204); les Génois en favorisèrent la destruction pour nuire à leurs rivaux.

CHAPITRE V.

Histoire de l'empire latin et de l'empire grec à Constantinople, depuis la 4e croisade jusqu'à la 8e et jusqu'aux premières conquêtes des Turks-Ottomans, 1204-1270, 1300.

---

§ 1er. — *Empire latin de Constantinople* (1204-1261).

Empereurs latins de Constantinople : *Baudoin Ier* de Flandre, 1204-5 ; *Henri* de Flandre, 1205-16 ; *Pierre de Courtenay*, 1216-19 ; *Robert de Courtenay*, 1219-28 ; *Baudoin II*, 1228, † 1272 ; *Jean de Brienne*, tuteur, puis empereur, 1231-5 ; prise de Constantinople par les Grecs, 1261, *Philippe*, empereur titulaire.

Empereurs grecs de Nicée : *Théodore Lascaris Ier*, 1204-22 ; *Jean Ducas Vatace*, 1222-55 ; *Théodore Lascaris II*, 1255-9 ; *Jean Lascaris*, 1259-60 ; *Michel VIII Paléologue*, 1260-82 (rétablit son trône à Constantinople, 1261) ; *Andronic II*, 1282-1328.

Sultans turks : *Soliman*, 1228 ; *Ertogroul*, 1232 ; *Osman* ou *Othman*, 1288-1326.

Coup d'œil général. — L'*empire latin*, fondé dans la quatrième croisade (p. 388) par les seigneurs français, flamands et italiens, manquait à la fois, pour se consolider, et d'unité politique et de force militaire. L'autorité de l'empereur n'était respectée ni par ses vassaux ni par les Vénitiens qu'on avait largement pourvus dans le partage de l'empire. D'un autre côté, la haine des Grecs qui composaient la grande majorité de la population, contre leurs nouveaux maîtres dont ils différaient par la langue, la religion et les mœurs, ne permettait pas aux vainqueurs d'établir dans ces contrées une nationalité latine, d'autant plus que l'opiniâtre clergé de l'église grecque refusait de se réunir à l'église catholique. Enfin les attaques continuelles des Bulgares à l'ouest, et des empereurs grecs de

Nicée à l'est, occasionnèrent des guerres funestes, auxquelles l'Occident ne prenait aucune part, sauf les papes, qui, seuls parmi les princes chrétiens, envoyèrent de l'argent et des troupes à Constantinople doublement menacée.

Succession des empereurs latins de Constantinople. — BAUDOIN Ier de Flandre, élu empereur par les Croisés, triompha des Grecs dans la Macédoine, et commença la conquête de l'Asie Mineure, où *Théodore Lascaris Ier*, gendre de l'empereur Alexis III, avait pris la pourpre. Mais il indisposa ses sujets par le mépris qu'il affectait pour eux; les mécontents appelèrent à leur secours *Johannicius*, roi des Bulgares, et celui-ci, étant venu attaquer Baudoin, pendant qu'il assiégeait Andrinople révoltée, le battit, le prit et le fit mourir cruellement (1205).

HENRI de Flandre, frère de Baudoin Ier, lui succéda à l'empire. Il repoussa les Bulgares qui s'étaient avancés jusqu'à Constantinople, et recouvra, par des traités ou par les armes, presque toutes les provinces européennes de l'empire grec: il s'efforça de gagner par des emplois et des faveurs l'affection de ses sujets grecs; mais il mourut empoisonné l'an 1216, sans postérité. On appela de France, pour lui succéder, son beau-frère, PIERRE, comte de Courtenay et d'Auxerre. Ce prince se mit en route; mais il fut trahi par les Vénitiens au siége de Durazzo, et tomba aux mains de *Théodore l'Ange*, prince d'Épire, qui, après deux ans de prison, le fit mourir (1219). *Yolande*, sa seconde femme, gouverna pendant sa captivité.

Sur le refus de *Philippe*, comte de Namur, fils aîné de Pierre, on offrit alors la couronne à son second fils ROBERT, qui l'agréa. Cependant il n'arriva que l'an 1220 à Constantinople. Robert conclut une paix avec Lascaris Ier de Nicée, qui lui fiança sa fille. La mort de Lascaris rompit ce mariage (1222). En même temps Théodore d'Épire, s'étant rendu maître de Thessalonique, y prit la pourpre. Robert commença alors une double guerre et contre Théodore et contre *Jean Ducas Vatace*, successeur de

Lascaris; mais il n'éprouva partout que des revers. Les habitants d'Andrinople ouvrirent leurs portes aux Grecs, et Théodore s'empara de presque toute la Romanie. Réduit à Constantinople, Robert alla chercher du secours en Occident; mais il mourut l'an 1228 en revenant dans ses États.

BAUDOIN II, frère de Robert, étant mineur, les seigneurs offrirent le diadème impérial à JEAN DE BRIENNE, roi titulaire de Jérusalem, qui l'accepta, mais qui ne se rendit à Constantinople qu'après la cinquième croisade (1231). Après avoir fiancé *Marie*, sa fille, à Baudoin II, il resta dans l'inaction, et les troupes nombreuses qu'il avait rassemblées se dispersèrent (1233). Enfin, il marcha dans l'Asie Mineure contre Jean Ducas; en retour, celui-ci, faisant alliance avec les Bulgares, vint assiéger Constantinople à la tête de 100,000 hommes. Jean de Brienne repoussa cette attaque, et mourut pendant qu'il déterminait les Occidentaux à lui porter secours. Baudoin II, qui s'était rendu en France pour conduire lui-même les croisés à Constantinople (1237), y parut enfin avec une armée de 60,000 hommes. Mais, faute d'argent pour solder ses troupes, il fut obligé de traiter avec Jean Ducas (1240). Il se rendit de nouveau en France, où il resta quatre ans sans obtenir de secours, à cause des préparatifs que faisait lui-même saint Louis pour sa première croisade. Dès lors, il lui fut impossible d'arrêter la décadence rapide de l'empire latin : *Michel Paléologue*, empereur de Nicée, s'empara sans peine de Constantinople (1261), et Baudoin se retira en Occident, laissant à son fils PHILIPPE le vain titre d'empereur de Constantinople.

§ 2.—*Empire grec de Nicée* (1204-1300).

Succession des empereurs grecs à Nicée.—Après la prise de Constantinople par les Latins, à la quatrième croisade (1204), THÉODORE LASCARIS Ier, gendre d'Alexis III, ralliant sous ses drapeaux tous les Grecs impatients du joug des Croisés, alla, par une suite de guerres heureuses,

fonder dans l'Asie Mineure l'*empire de Nicée*, qui comprenait la Bithynie, la Mysie, la Lydie, et une partie de la Phrygie. Il eut à la fois à combattre Alexis, son beau-père, les seigneurs latins et les Turks d'Iconium; mais il sut se délivrer de ses ennemis et se maintenir sur le trône jusqu'à sa mort (1222). Il eut pour successeur son gendre JEAN III DUCAS, surnommé *Vatace*, qui, par la bonté de son administration, par la faveur accordée à l'agriculture et au commerce, ainsi que par des succès contre les empereurs latins *Robert* et *Jean de Brienne*, consolida et agrandit son empire (1224). Aidé des Bulgares, il vint assiéger Constantinople sans pouvoir s'en emparer (1235). L'alliance qu'il contracta avec les sultans d'Iconium lui permit de faire des conquêtes en Europe, de détruire l'empire grec de Thessalonique, et de réduire les empereurs latins presque à la seule ville de Constantinople. A sa mort (1255), THÉODORE II LASCARIS, son fils, monta sur le trône : prince épileptique, il ne signala son règne de trois ans que par ses cruautés. Après lui, son fils mineur, JEAN LASCARIS, fut détrôné par MICHEL VIII, qui du côté paternel descendait de l'ancienne famille des *Paléologues*, et du côté maternel appartenait à la maison impériale des Comnènes (1259). Ce fut lui qui, deux ans après, enleva Constantinople aux Latins, et y rétablit le siége de l'empire grec (1261).

§ 3.—*Empire grec de Constantinople.*

Coup d'œil général. — MICHEL VIII PALÉOLOGUE avait rétabli dans Constantinople le siége de l'empire grec (1261). La race des Paléologues, dont il fonda ainsi la triste grandeur, devait porter pendant deux siècles un sceptre fragile, livré à la merci de moines schismatiques et de marchands génois. L'empire, affaissé sous ce double joug, était réduit à quelques provinces, bornées en Asie par le Méandre et le Sangarius; en Europe par le mont Hæmus (Balkan) et la chaîne du mont Œta. Harcelé d'un côté par les Bulgares, d'autre part démembré par les Mongols, et



plus tard par les Turks-Ottomans, il ne pouvait compter sur une seule île de l'Archipel, où dominaient les Vénitiens; et le podestat qui gouvernait la colonie génoise de *Péra* (faubourg de Constantinople) observait tous les mouvements de la capitale, et dictait souvent les résolutions de la cour. Condamnés à subir le patronage de ces étrangers, les empereurs, depuis longtemps dépourvus de vaisseaux, confièrent la défense de leurs côtes et la garde du Bosphore aux galères génoises, qui hypothéquaient leurs secours sur les douanes de Constantinople, et épuisaient ainsi à sa naissance la plus abondante source du revenu impérial.

Empereurs grecs de Constantinople. — Michel VIII, après avoir fait crever les yeux à Jean Lascaris, fut anathématisé par le patriarche *Arsénius*. Dans sa détresse, il sollicita l'appui de la chrétienté; mais l'Occident demandait la réconciliation des Grecs avec l'église catholique, et son secours était à ce prix. La réunion, décrétée par le concile de Lyon, en 1274, fut jurée par Michel Paléologue; mais à sa mort (1282), elle fut rompue par son fils et successeur ANDRONIC II L'ANCIEN, et les empereurs qui la tentèrent plus tard ne parvinrent jamais à vaincre la fanatique répugnance du peuple et du clergé byzantin. Les Grecs avaient d'ailleurs leurs divisions religieuses et leurs querelles théologiques, auxquelles ils attachaient une bien plus grande importance qu'aux intérêts généraux de l'église chrétienne et au salut de l'empire.

Une nation ainsi dégradée ne pouvait trouver dans son sein des soldats pour la défendre. Les Comnènes avaient autrefois pris à leur solde des Russes, des Anglais, des Normands et même des Turks; alors l'empire avait encore de grandes ressources, et le commerce de l'Asie remplissait le trésor public. Il n'en était plus de même lorsque le second Paléologue appela sous ses drapeaux les aventuriers connus sous le nom d'*Almogavares* ou *Catalans*, et que la réconciliation des maisons d'Aragon et d'Anjou, opérée par le partage des Deux-Siciles, laissait sans emploi

comme sans foyers (1303). La solde de ces intrépides mercenaires et les exigences de leur chef, *Roger de Flor*, ruinèrent la cour de Byzance, qui, ne pouvant satisfaire leur cupidité, ni réprimer leurs brigandages, s'efforça vainement de les détruire. Ces guerres intérieures favorisèrent les conquêtes des Turks-Ottomans qui venaient de fonder à Konieh un empire destiné à jouer bientôt un grand rôle.

§ 4. — *Naissance de l'Empire-Ottoman.*

Origine des Turks. — Les *Turks* ou les *Tartars*, originaires de la vaste contrée qui s'étend entre la mer Caspienne et les monts Altaï, contrée qu'on nomme *Turkestan* ou *Tartarie* (1), sont le même peuple que les livres de l'Ancien Testament et les écrivains arabes appellent *Magog*. Les Grecs les comprenaient sous la dénomination vague de *Scythes;* mais il paraît que ce peuple n'a jamais porté de nom général. Le mot *Tartar* ou *Tatar* est chinois, et signifie *nomade;* le mot *Turk* est persan, et signifie *voleur*.

Quand les Arabes, poussant leurs conquêtes vers la Haute-Asie, rencontrèrent les Turks, ils durent, petits de taille et maigres qu'ils étaient, être frappés de la force corporelle et des beaux traits de cette race : ils les attirèrent (comme on l'a vu, p. 276) à leur service, et les khalifes de Baghdad choisirent parmi eux leurs gardes, leurs généraux et leurs ministres. Des chefs entreprenants s'attachèrent des peuplades turques, se mirent à leur tête, et fondèrent des dynasties dont plusieurs devinrent illustres. Ce ne fut que d'après ces chefs que les différentes tribus turques reçurent des noms propres : tels furent les *Turks-Seldjoucides;* tels encore les *Turks-Osmanlis* ou *Turks-Ottomans*, le plus célèbre des peuples caspiens. Sortis du Turkestan, ils parcoururent l'Asie méridionale et restèrent pendant quelque temps maîtres de la Perse.

(1) V. ma *Géographie moderne*, nos 381 et s.

Leur langue, très-pauvre, s'enrichit de mots persans et de mots arabes, lorsqu'ils eurent adopté l'islamisme. Au commencement du XIV[e] siècle, cette race guerrière et sauvage eut un chef qui s'acquit assez de gloire pour lui laisser son nom ; ce fut *Osman* (Othman, Ottoman).

Premiers chefs des Turks-Ottomans. — La généalogie d'Osman ne remonte pas au delà du XIII[e] siècle. En 1228, Soliman, son aïeul, était à la tête d'une petite troupe destinée à devenir une nation puissante; elle se composait de 440 hommes à cheval, lorsque Ertogroul (Erdogrul, Ordogrul), fils de Soliman, la conduisit en Asie Mineure: arrivé sur les frontières de l'Empire seldjoucide d'Iconium, Ertogroul rencontra deux armées qui se combattaient: sans s'informer qui c'était, il se joignit à celle des deux qui paraissait la plus faible, et lui procura la victoire; c'était celle d'*Alaeddin*, le sultan seldjoucide. Pour récompenser ce service, il permit à ce guerrier généreux de se fixer avec ses compagnons dans la ville d'Ancyre (Angouri, Angoura). Ainsi une action chevaleresque illustra le berceau de l'Empire ottoman.

Depuis que les sultans seldjoucides d'Iconium étaient tombés sous la dépendance des Mongols, leur autorité ne trouvait plus de soumission dans les provinces, et lorsque *Mas'oud II* entreprit de la relever, la plupart des émirs prirent les armes, et il périt en combattant les rebelles (1294). Ainsi finit l'Empire seldjoucide de l'Asie Mineure.

Parmi les émirs dont la mort de Mas'oud légitima l'indépendance, se distinguait Osman, fils et successeur d'Ertogroul. Ce vaillant chef profita de la confusion que causa dans l'Asie Mineure la mort de *Cazan*, khan des Mongols, auxquels il enleva Konieh (1299). Il sut inspirer à ses guerriers l'enthousiasme du courage et celui de la religion; il leur promit de riches dépouilles et l'entrée du paradis, et grâce à ce double appât, il vit accourir une foule de soldats sous l'étendard sacré de Mahomet, qu'il prétendait avoir reçu du dernier sultan seldjoucide. Toutefois, l'autorité d'Osman ne s'étendit d'abord que sur un petit territoire; mais bientôt il porta ses armes victorieuses

jusque sous les murs de Nicée (1301), et ravit aux Grecs une grande partie de leurs provinces asiatiques. Tel fut le début des guerres qui dans le XVe siècle devaient amener la chute du Bas-Empire.

CHAPITRE VI.

Histoire des Moghols et des États slaves ou des Russes, des Polonais, des chevaliers Teutons et des Porte-Glaives jusqu'à la fin du XIIIe siècle.

---

§ 1er. — *Histoire des Moghols depuis Témoudjyn ou Gengiskhan, jusqu'à la dissolution de l'empire fondé par ce prince* (1206-1294).

GRANDS-KHANS DES MOGHOLS : *Témoudjyn* ou *Gengiskhan*, 1206-1227 ; *Oktaï* (Ogotaï), 1227-41 ; *Gayouk* (Couyouc), 1241-7 ; *Mangou*, 1247-59 ; *Houpilaï* (Coupilaï), 1259-1294.

Témoudjyn ou Gengiskhan, ou fondation de l'empire moghol. — Vers la fin du XIIIe siècle, il s'opérait dans l'ancienne patrie des Huns une importante révolution qui changea la face de l'Asie et ébranla plusieurs empires de l'Europe.

Huns de race, les *Moghols* ou *Mongols*, peuple barbare qui reconnaissait l'autorité spirituelle du Dalaï-Lama, vivaient encore en tribus isolées au commencement du XIIe siècle. *Gassar-Khan* et son fils, *Yesoukaï Bahadour*, en réunirent plusieurs sous leur domination; mais au fils de ce dernier était réservée la gloire de fonder un vaste empire.

TÉMOUDJYN, orphelin à l'âge de treize ans (1176), se vit d'abord méconnu par les Moghols; treize tribus seulement lui restèrent fidèles. A peine adolescent, il signala

son étonnante carrière par la réduction des rebelles, et préluda par l'horrible supplice de leurs chefs aux innombrables boucheries dont il allait épouvanter le monde entier. Protégé par le grand-khan des Tatars Kéraïtes, qui lui fit épouser sa fille, le jeune Témoudjyn sortit victorieux de toutes les guerres. Plus avide de gloire que de richesses, il distribuait les dépouilles des ennemis vaincus à ses compagnons d'armes, qu'il traitait en frères, et se montrait aussi bon à ses amis que terrible à ses ennemis.

Déjà sa réputation s'étendait au loin, lorsque les Moghols se réunirent à Caracorum pour se choisir un chef. Au milieu de la *Cour-Iltaï* (assemblée), un de leurs sages, aussi vénérable par son âge que par ses vertus, se leva et dit : « Mes frères, le grand Dieu du ciel m'est apparu dans « une vision, assis sur un trône de feu, entouré des intelli« gences célestes et jugeant toutes les nations de la terre : « je l'ai entendu donner l'empire du monde à notre prince « Témoudjyn, et le proclamer roi des rois (*Djenguyz-« Khan*, *Gengiskhan*). » A ces mots, tous les Moghols levèrent leurs mains au ciel et jurèrent de suivre Témoudjyn Djenguyz-Khan dans toutes ses entreprises (1206).

Djenguyz-Khan ou Gengiskhan, fier de son nouveau titre et persuadé que rien ne pourrait lui résister, donna des lois à ses sujets, et forma le projet gigantesque de parcourir toute la terre en conquérant et de n'accorder la paix qu'aux vaincus. Soudain, il sortit de ses déserts sauvages, soumit les Tatars *Naïmans*, *Oïgours* et *Kin* ou *Niu-Tche*, sans être arrêté par la grande muraille (1209), s'empara du Cathay, et prit d'assaut Khan-Balu (Cambalu, Yenking, Pe-King), et retourna ensuite en Tatarie, laissant ses généraux à la poursuite de l'empereur chinois (1215). De là, se dirigeant vers l'ouest, il réduisit le Tibet, fit alliance avec le khalife *Nasser* contre *Mohammed*, sulthan du Kharizme (1), qu'il tailla en pièces malgré ses 400,000 soldats; la Boukharie, le Khorassan, l'Irak-Adjémy, cédèrent à ses armes, et toutes les villes

(1) Il était fils de *Tahhas*, qui avait renversé l'empire des Ghaurides et qui dominait sur la Perse et sur une grande partie de l'Hindoustan.

florissantes de ces contrées furent livrées à la destruction (1218-1223).

Pendant que Djenguyz portait ses armes jusqu'aux rives de l'Indus, son fils, *Douschi* ou *Touchi*, fit le tour de la mer Caspienne, tailla en pièces, sur le Don, les Russes, sur qui régnait *George* ou *Jouri II Vsévolodowitsch*, et s'empara du *Kapstchak* (Grande Cumanie), où se fixa la *Grande Horde* ou *Horde d'Or*.

Djenguyz assembla à Tokat une Cour-Iltaï pour y recevoir les présents de mille princes tributaires (1224), laissa Touchi dans sa conquête, et retourna à Caracorum pour courir à de nouveaux exploits. Les royaumes chinois d'Hia, de Tangut, etc., furent subjugués par lui-même ou par ses lieutenants (1225-1237), et c'est alors qu'il mourut, maître absolu d'un territoire qui s'étendait de Tauris à Pe-King (plus de 6666 kilom.). Son existence, son élévation et ses fureurs coûtèrent à l'espèce humaine cinq à six millions d'individus, sans parler d'une foule de monuments des arts, de manuscrits précieux et uniques que renfermaient Balkh, Samarcande, Pe-King, etc., célèbres par leurs établissements littéraires et les travaux de leurs savants.

Partage de l'empire moghol. — A sa mort, l'empire moghol se partagea entre les fils du conquérant : Oktaï devint khan suprême ; *Dshagataï* (Zagataï), khan de Transoxiane et du Tibet ; *Touli*, du Khorassan, etc.; les fils de Douschi, du Kapstchak et du Turkestan.

Après qu'Oktaï, vainqueur du Cathay, eut mis fin à la domination des Kin (1227-1233), *Goujouck* ou *Gayouk* et *Batou*, fils de Douschi, pénétrèrent en Russie, prirent Rezan, Moscou, Wladimir, et par la défaite de Jouri II, décidèrent la soumission des autres princes russes (1236). Kief, Kaminiec, Halicz, et d'autres villes, tombèrent en leur pouvoir. Bientôt les Moghols entrèrent en Pologne (1240). L'Europe était alors dans un état de fermentation et d'anarchie qui la laissait presque sans défense. L'empereur *Frédéric II* se trouvait engagé dans de violents démêlés avec les papes ; *Louis IX* avait à lutter contre

des vassaux inquiets et rebelles; le roi de Danemark, *Éric VI*, ne pensait qu'à réparer les maux que ses États avaient soufferts sous le règne de son père; *Éric XII*, roi de Suède, régnait sur un pays déchiré par des factions; les ducs de Pologne et de Mazovie se faisaient une guerre acharnée, malgré les liens de parenté qui subsistaient entre eux. *Boleslas V*, prince polonais, défait à Schidlow, abandonna lâchement ses États. *Béla IV*, fils d'André II, roi de Hongrie, osa marcher contre les Moghols; mais il fut vaincu. Les vainqueurs dévastèrent la Hongrie, réduisirent en cendres Breslau, et répandirent la terreur jusqu'à Berlin.

L'empereur et les cardinaux, instruits de la défaite de Béla IV et des progrès des Moghols, exhortèrent toutes les nations chrétiennes à secourir les petits souverains de la Silésie. Un grand nombre de seigneurs et de chevaliers se rangèrent avec leurs vassaux sous les drapeaux du duc *Henri II*. L'armée des Occidentaux rencontra celle des Tatars à Wollstadt, non loin de Liegnitz; la bataille fut sanglante, et se termina à l'avantage des Barbares. Les paysans et les habitants des villes, saisis de frayeur, se sauvèrent dans les montagnes. C'en était peut-être fait de l'Occident, si la mort d'Oktaï n'eût rappelé les Moghols en Asie (1249).

GAYOUK régna trois ans (1249-1251). MENGHO ou MANGOU, fils de Touli-Khan, lui succéda (1251), et envoya ses frères *Houpilaï* (Koublai, Koblaj) vers l'Orient, et *Houlagou*, vers l'Occident, à de nouvelles conquêtes.

KOUBLAI succéda à Mangou (1259). Il accorda à son frère Houlagou la souveraineté de la Perse. Pour lui, se dirigeant vers l'Orient, il s'empara d'une partie de la Corée et de toute la Chine septentrionale. L'empereur *Li-Tsong* refusa de lui payer tribut; Koublai passa alors la Rivière-Bleue (1273), s'empara du monarque chinois, et mit fin à sa race. Les Chinois, insurgés en faveur de *Ti-Ping*, furent réduits à l'obéissance (1279). Koublai fonda, sous le nom de *Chi-Tsou*, la vingtième dynastie chinoise, celle des *Yuen* (Iven), qui devait régner jusqu'en 1368. *Chi-*

Tsou échoua contre le Japon; mais il rendit tributaires les rois du Tonquin, de la Cochinchine, de Pégou, du Tibet, etc.; il exerça une espèce de suzeraineté sur les Khans moghols de la Perse, du Dshagatai, du Kapstchak; son empire s'étendit depuis le Dniepr jusqu'au Japon, et depuis l'Inde jusqu'au golfe de Finlande. Élevé dans les sciences des Chinois, il en devint le protecteur le plus éclairé. Il répara les maux de la guerre, repeupla les provinces dévastées, fit fleurir partout l'agriculture, le commerce et l'industrie, publia un nouveau code par lequel il donna aux Chinois des lois plus sages et plus humaines que celles auxquelles d'autres conquérants les avaient assujettis. Ce fut sous son règne que le célèbre voyageur vénitien *Marco-Polo* vit la Chine et y passa dix-sept ans. *Chi-Tsou* mourut en 1294.

Sur ces entrefaites, Houlagou s'était rendu indépendant en Perse, et les souverains du Kaptschak ne reconnurent plus l'autorité du khan suprême de Caracorum (1279). La Chine s'en sépara après la mort de Koublai ou Chi-Tsou, et les Moghols se retirèrent dans leurs steppes, d'où ils sortirent encore une fois, un siècle plus tard, avec Tamerlan. Cependant leurs conquêtes laissèrent des traces profondes; car ils avaient anéanti la civilisation de l'Islamisme, et, en détruisant la puissance des Turks-Seldjoucides, ils avaient préparé la voie à un autre empire turk, celui des Ottomans, qui se forma dans l'Asie Mineure.

§ 2. — *Histoire des Russes depuis la fin du XIe siècle jusqu'au commencement du XIVe* (1078-1328).

Grands-ducs de Russie : *Vsévolod Ier*, 1078-93; *Swiatop olk II*, 1093-1113; *Vladimir II*, 1113-1125; *Mstislav Ier*, 1125 32; *Iaropolk II*, 1132-7; *Viaitchislav*, 1137-8; *Vsévolod II*, 1138-46; *Igor II*, 1146; *Isiaslav II*, 1146-1154; *Iourié* (Jouri) ou *George Ier Dolgorouki*, duc de Souzdal, en 1125, de Moscou, en 1147, enfin de Kiev, 1149-57; — schisme de 86 ans : 2 grands-princes ou plus : à Kiev, *Daniel*, 1240-6; à Moscou, *Iourié* (Jouri) *II*, 1213-38, *Iaroslav II*, 1238-40; — à Vladimir et à Moscou : *Iaroslav II*, 1240-7; *Swiatoslav III*, 1247; *S. Alexandre Ier Newski*, 1247-9 (André de Souzdal, 1249-52); *Ia-*

roslav III, 1263-72; *Vasili* ou *Basile Ier*, 1272-76; *Dmitri Ier*, 1276-94; *André II*, 1294-1304; *Michel II* de Tver, 1304-19; *Iouri* (Jouri) *III*, 1319-26; *Ivan Ier*, 1328.

Divers princes jusqu'à la fondation de Moscou et la conquête des Moghols.—Vsévolod Ier, fils d'Iaroslav Ier (p. 246), remplaça, comme grand-duc, à Kiev, son frère Isiaslav. Les guerres civiles, commencées sous le règne précédent, continuèrent pendant le sien, ainsi que pendant ceux de Swiatopolk II (1093-1113) et de Vladimir II (1113-1125). Au milieu de ces guerres, les *Polovtses*, nation tartare qui, venue de l'Oural, s'était établie, au milieu du ve siècle, sur les frontières orientales de la Russie, dévastèrent à diverses reprises les provinces russes qui touchaient à leur territoire. La mort de Vladimir II mit le comble à l'anarchie, et les Polovtses se mêlèrent souvent à la lutte des princes russes qui se disputaient le trône de Kiev. C'est à cette époque que fut fondée *Moscou* (1116) sur la Moskva. D'abord maison de campagne d'un prince russe, la ville s'agrandit bientôt, et devint, grâce à sa situation géographique, le centre de la Russie.

Le commerce toujours croissant des Allemands, des Danois et des Suédois, avec les côtes de la Courlande et de la Livonie, puis de là avec Novogorod, acquit à la Russie du Nord une véritable prépondérance sur celle du Sud, et Kiev ne garda guère que son titre de résidence. Les souverains de Novogorod trouvèrent l'occasion d'augmenter leur puissance dans une guerre contre les Suédois. *Saint Éric*, roi de Suède, ayant conquis la Livonie, attaqua la ville de Ladoga (1164); mais les habitants appelèrent les princes novogorodiens à leur secours, et repoussèrent leurs ennemis. Peu de temps après (1169), la prise et la destruction entière de Kiev dans une guerre civile rompit le dernier lien qui jusque-là avait uni les différents princes russes. Dès lors cessa toute unité politique (1201); dissolution qui permit aux chevaliers *Porte-Glaives* la conquête de la Livonie, et aux Moghols, celle de toute la Russie.

Conquête de la Russie par les Moghols.—Les Moghols,

vainqueurs des Russes à la grande bataille de la *Kalka*, soumirent tout le pays à leur pouvoir (1224). Dès lors ils donnèrent l'investiture aux princes russes, qui ne purent souvent l'obtenir qu'en se pliant à toutes les exigences de leurs barbares maîtres. Les discordes incessantes des ducs, dont plusieurs s'abaissèrent aux plus honteuses flatteries pour mériter des khans moghols le titre de *grand-prince*, et avec ce titre, une espèce de suprématie sur les autres, ne firent qu'accroître les maux qui pesaient sur la Russie à cette époque. En proie aux guerres civiles, épuisé par les énormes tributs qu'il fallait payer aux Moghols, et livré à toutes les dissensions du schisme, ce pays ne put s'affranchir de cette barbarie nouvelle que vers le milieu du XVe siècle. A la fin du XIIIe, ce n'était qu'une simple province de l'empire moghol du *Kaptschak*, dont les khans résidaient à Saraï sur les bords du Volga. Néanmoins la *principauté de Kiev* se délivra en partie de leur joug, avec l'aide que lui fournirent les rois de Pologne et de Hongrie. Plus tard, la Galicie s'adjoignit à la Pologne, et la Valachie, de même que la Moldavie, recouvra l'indépendance. La Pologne et la Moldavie s'attachèrent à l'Église catholique, lorsque DANIEL, prince de Kiev, ayant renversé le schisme (1256), eut été sacré roi de la Russie méridionale, par un légat du pape *Innocent IV*.

IAROSLAV II, prince de Vladimir, reçut du khan moghol le titre de *grand-prince* de toute la Russie (1243). Mais ni lui, ni ses successeurs ne parvinrent à primer les autres princes russes. ALEXANDRE Ier NEWSKI (1247-63) lutta heureusement contre les Lithuaniens et l'Ordre Teutonique, chassa les Suédois de la Finlande, et domina sur Novogorod; mais il lui fallut soumettre son peuple à un dénombrement général, ordonné par les Moghols pour régulariser le tribut. Après ses deux frères IAROSLAV III et VASILI ou BASILE Ier, qui lui succédèrent tour à tour sous le titre de grands-ducs, il s'éleva entre les fils d'Alexandre Ier des guerres civiles qui permirent aux Moghols de dévaster encore la Russie, et renversèrent la

puissance du prince de Vladimir, au profit des souverains de Moscou. Ceux-ci, parvenus peu à peu à étendre leur domination sur leurs voisins, devinrent ainsi les fondateurs de l'empire russe. De riches présents, une basse flatterie et une obéissance aveugle leur valurent aussi l'amitié des khans du Kaptschak. C'est par ces moyens que Iourié ou George III en obtint le titre de grand-prince et la main de sa sœur (1319). Aidé des Moghols, il vainquit son rival, le prince de Tver, et fit avec succès la guerre contre les Suédois. Assassiné l'an 1328, il eut pour successeur son frère *Iwan Ier*.

§ 3. — *Histoire de la Pologne depuis Boleslas Ier jusqu'au commencement du XIVe siècle* (1025-1333).

Souverains de Pologne : *Boleslas Ier le Grand*, † 1025; *Miécislas II*, 1025-37 (Othon, Maslav, etc., compétiteurs, 1032 : anarchie, 1037-42); *Casimir Ier*, 1042; *Boleslas II le Hardi*, 1058; *Vladislas Ier Hermann*, 1081; *Boleslas III Bouche de travers*, 1102 (Zbignev, 1102-7); *Vladislas II*, 1138; *Boleslas IV*, 1146; *Miécislas III*, 1173; *Casimir II*, 1177; *Lech V le Blanc*, 1194-1227; *Boleslas V le Chaste*, 1277; *Lech VI le Noir*, 1289; *Przémislas II*, 1290; *Vladislas IV Lokiétek* ou *le Nain*, 1295; *Wenceslas de Bohême*, 1300, *Vladislas IV*, 2e fois, 1304-1333; *Casimir III le Grand*, 1333.

Coup d'œil général. — La civilisation commença dans la Pologne (1000), dès que le christianisme y devint la religion dominante. Néanmoins plusieurs circonstances ne permirent pas à cet État de se consolider : d'abord la proximité des peuples païens et barbares, tels que les Prussiens, les Poméraniens et les Russes, éternels ennemis des Polonais ; puis les relations des ducs de Pologne avec les monarques de l'Allemagne dont ils déclinèrent la suprématie; enfin, les discordes civiles signalèrent la mort de presque tous les princes. De ces guerres résulta pour la Pologne une division politique, qui se perpétua jusqu'au XIVe siècle, époque où *Vladislas IV* et son fils *Casimir III le Grand* donnèrent au royaume de Pologne une organisation définitive.

Boleslas Ier, Miécislas II, Casimir Ier et Boleslas II.

—BOLESLAS Ier, surnommé le *Grand*, monta sur le trône de Pologne en 992. Jusqu'à lui, les souverains de ce pays n'avaient porté que le titre de ducs. L'empereur *Othon III* lui conféra celui de roi, en affranchissant la Pologne de la dépendance de l'Empire. Boleslas Ier vainquit les Moscovites, conquit la Moravie et mourut en 1025. Il eut pour successeur son fils MIÉCISLAS II, qui perdit une partie des conquêtes paternelles. L'empereur *Conrad II* le força de renoncer au titre de roi pour se reconnaître son vassal (1028). C'est alors que s'établirent aux dépens de ses possessions, les principautés de *Mecklembourg*, de *Brandebourg*, de *Holstein*, de *Lubeck*, etc. Il tomba en démence par suite de ses débauches, et mourut à la fin en 1037, laissant son royaume dans l'anarchie.

Cette anarchie provenait du mécontentement excité chez les seigneurs par l'acte de vassalité envers l'Empire. Il se forma un parti contre CASIMIR Ier, fils de Miécislas et de *Richenza*, princesse allemande. A la mort de son père (1037), il fut chassé de la Pologne, et le pays tomba au pouvoir de *Brétislav*, duc de Bohême; mais l'empereur *Henri III*, hôte du prince polonais, défit le duc de Bohême, et l'obligea de rendre le trône de Pologne à Casimir Ier (1042).

Pendant son exil, Casimir Ier avait pris en France le diaconat dans l'ordre de Cluny. Lorsqu'il remonta sur le trône, les Polonais obtinrent du pape *Benoît IX* qu'il pût se remarier. Casimir épousa une fille d'Iaroslav Ier, grand-duc de Russie, et fit goûter à ses sujets le bonheur d'une sage administration. Il réunit à son sceptre le duché de Breslau que lui céda le duc Brétislav de Bohême; mais il ne put empêcher *Maslav*, duc de Mazovie, de se déclarer indépendant de la Pologne (1054).

A la mort de Casimir Ier (1058), les troubles recommencèrent sous son fils BOLESLAS II LE HARDI. Ce prince se rendit odieux par ses vices et ses cruautés. Le pieux évêque *Stanislas* de Cracovie l'ayant énergiquement exhorté à corriger sa vie et son despotisme, il le tua de sa

propre main au pied de l'autel de sa cathédrale. Il fut excommunié par le pape *Grégoire VII*, puis déposé (1081). Il s'enfuit alors en Hongrie, de là en Carinthie, et se cacha dans le couvent de Villach, où il fut réduit à faire la cuisine. Il y mourut en 1090.

Vladislas Ier et Boleslas III. — VLADISLAS ou ULADISLAS Ier, frère de Boleslas II, fut placé sur le trône. Renonçant au titre de roi qu'avait usurpé son prédécesseur, il renoua les relations de la Pologne avec l'Empire (1087), épousa *Judith*, sœur de *Henri IV*, lutta avec bonheur contre les Prussiens, et conquit une partie de la Poméranie. Il mourut en 1102.

BOLESLAS III, fils et successeur de Vladislas Ier, après avoir vaincu son frère naturel *Zbignev*, que son père avait investi de la Mazovie, de la Cujavie et de la Pomérelle, réunit de nouveau ces provinces à la couronne polonaise, prit le titre de roi, le défendit avec succès contre l'empereur *Henri V* (1109), et fit même une expédition victorieuse dans la Bohême; néanmoins l'empereur lui enleva le titre de roi.

Sous son règne, *Otton*, évêque de Bamberg, se chargea de la fonction dangereuse d'annoncer le christianisme aux Poméraniens. Le duc *Wratislas*, qui avait épousé une chrétienne, nommée *Haïla*, favorisa cette pieuse entreprise. Otton commença, l'an 1124, sa mission à Pyritz, où il baptisa 7,000 païens qu'il instruisit ensuite dans les vérités de la religion. A Camin, Wratislas et son épouse déclarèrent que depuis longtemps ils étaient chrétiens, et le prince congédia son sérail composé de 24 concubines. Un des premiers soins de l'apôtre fut d'abroger l'usage où étaient les femmes poméraniennes de faire mourir leurs enfants nouveau-nés dont la constitution paraissait faible. A la voix d'Otton, les pirates de Julin et de Stettin cessèrent leurs brigandages, et l'an 1125 il avait achevé la conversion de toute la nation.

Succession de divers princes jusqu'à l'invasion des Moghols. — A la mort de Boleslas III, son vaste héritage se divisa (1139) en quatre principautés indépendantes,

de *Silésie*, de *Poznan*, de *Lublin* et *Thorn*, presque toujours ennemies. La Pologne, ainsi démembrée, rétrograda vers la barbarie, dont elle était sortie.

Pendant que les fils de Boleslas III luttaient entre eux, l'empereur *Frédéric Ier Barberousse* se jeta sur la Pologne et contraignit BOLESLAS IV, souverain de Cracovie, à la vassalité impériale (1157). La Pologne reprit un peu de calme lorsque CASIMIR II, le plus jeune des fils de Boleslas III, fut monté sur le trône (1177). Ce prince gouverna avec vigueur, et fit contre les Prussiens une expédition heureuse; mais sa mort ramena les guerres civiles. LECH ou LESZKO V LE BLANC, son fils et son successeur (1194), eut à repousser les prétentions de son oncle *Miécislas* et de son cousin *Vladislas III.* Victorieux de ses compétiteurs, il fit à son frère *Conrad* la cession du duché de Mazovie. Il mourut en 1227. Devenu le tuteur de BOLESLAS V LE CHASTE, fils et successeur de Lech, Conrad parvint à repousser l'invasion de *Henri le Barbu*, duc de Breslau, et fit avec le grand-maître de l'Ordre Teutonique un traité portant cession des conquêtes que les chevaliers feraient sur la Prusse (1228). Boleslas V commençait à peine à régner par lui-même, que les Moghols vinrent envahir et ravager la Pologne; il s'enfuit lâchement en Hongrie, sans essayer de défendre ses États (1237).

Depuis l'invasion des Moghols jusqu'à la fondation du royaume de Pologne. — A son retour (1243), Boleslas V essaya vainement de rétablir l'unité politique du pays. Les ducs de la *Grande-Pologne*, de la *Mazovie* et de la *Silésie,* après s'être affranchis de son vivant, se disputèrent son trône après sa mort (1279). LECH ou LESZKO VI LE NOIR, fils du duc Conrad, ne parvint pas à terminer ces guerres, et son demi-frère VLADISLAS IV LOKIÉTEK OU LE NAIN, qui lui succéda (1289), eut d'abord à lutter contre trois compétiteurs, le duc *Henri de Breslau*, le duc *Przémysl* ou *Przémislas* de Grande-Pologne, et le roi *Venceslas II* de Bohême. La mort de ces deux derniers princes lui valut le triomphe (1306), et la réu-

nion de la Grande-Pologne à ses États. Par là fut fondé le *royaume de Pologne :* Vladislas IV se fit solennellement couronner roi à Cracovie, avec le consentement du pape *Jean XXII* (1320).

§ 4. — *Histoire de l'Ordre Teutonique et des chevaliers Porte-Glaives en Livonie* (1200-1300).

Coup d'œil général. — Au sud et à l'est de la mer Baltique vivaient des populations appartenant à la race sarmate ou slave, mais toutefois soumises aux nations germaniques, telles que les Vandales, et surtout les Goths. Attila, destructeur du grand empire gothique, étendit sa domination jusqu'à cette mer ; mais sa mort rendit à l'indépendance toutes les peuplades qui se trouvaient entre les bouches de la Vistule et le golfe de Finlande, c'est-à-dire, la Prusse, la Courlande, la Livonie et l'Esthonie : elles vivaient sans aucun lien politique, indépendantes les unes des autres, sous des chefs indigènes et de grands-prêtres nommés *Grives.* L'influence politique des Grives et leur éloignement des peuples chrétiens expliquent la longue durée du paganisme dans ces contrées, et l'opposition qu'y rencontrèrent les premiers missionnaires.

Saint Adalbert et Christian. — Longtemps avant les croisades, *saint Adalbert* avait quitté la Bohême, sa patrie, pour parcourir les forêts de la Prusse et convertir les Prussiens au christianisme : son éloquence, sa modération, sa charité n'avaient pu désarmer les prêtres de leur première divinité, *Perkunas*, dieu du tonnerre et du feu. Adalbert mourut percé de flèches et reçut la palme du martyre : d'autres missionnaires eurent le même sort ; leur sang s'éleva contre leurs meurtriers, et le bruit de leur mort, le récit des cruautés d'un peuple barbare, allèrent partout solliciter la vengeance des chrétiens du Nord. Chez tous les peuples voisins, on parlait sans cesse de prendre les armes contre les idolâtres de la Prusse. Un moine du monastère d'Oliva, nommé *Christian*, plus habile et surtout plus heureux que ses prédécesseurs, entreprit la conver-

sion des païens de l'Oder et de la Vistule, et parvint, avec le secours du Saint-Siége, à former une croisade contre les adorateurs des faux dieux (1220); un grand nombre de chrétiens prirent la croix, à la voix de Christian, qui leur promit la vie éternelle, s'ils succombaient dans les combats; des terres et des trésors, s'ils triomphaient des ennemis de Jésus-Christ.

Conquêtes de l'Ordre Teutonique. — Six ans après, *Conrad*, duc polonais de Mazovie, qui pouvait à peine se soutenir contre les turbulents Prussiens, appela les Teutons à son aide, et leur céda Culm, sous la grande-maîtrise d'*Herman von Balk* de Saltza. Fidèles au vœu qu'ils avaient fait de combattre les infidèles, ces chevaliers s'érigèrent en croisade permanente contre les voisins de Conrad, conquirent la Courlande (1230), et bientôt leur domination s'étendit sur la Livonie et l'Esthonie.

Les Porte-Glaives. — Conquis par les princes polonais de Polotzk, les peuples de ces provinces étaient restés païens jusqu'à la venue de *Mainhard* ou *Maynard*, chanoine de Sigeberten Holstein, qui devint le premier évêque de Livonie. Toutefois ses efforts furent presque infructueux, et à sa mort (1196), son successeur *Berthold* fut expulsé par les païens. Berthold reparut avec des croisés armés, et mourut au sein de la victoire. C'est alors qu'*Albert de Bohême*, qui le remplaça dans l'évêché de Livonie (1198), fonda l'ordre des *Frères de la milice du Christ*, appelés communément les *Porte-Glaives*, à cause du glaive ajouté à la croix qui ornait leur manteau. La ville de *Riga*, bâtie par Albert (1201), servit de résidence épiscopale, et peu après de capitale au pays qui fut regardé comme un fief impérial.

Réunion des deux Ordres.—Trente-six ans après (1237), l'Ordre des Porte-Glaives se réunit à l'Ordre Teutonique, et dès ce moment la Livonie, la Courlande et l'Esthonie devinrent provinces prussiennes. L'empereur *Frédéric II* érigea les deux Ordres en principautés de l'Empire. Les Prussiens furent domptés et convertis après une guerre de 23 ans (1260-1283); Kœnigsberg, Memel, Marien-

werder, furent fondées au moyen de colonies allemandes, et *Marienbourg*, château situé sur la Vistule, après l'expulsion des chrétiens de la Palestine, devint, en 1309, le chef-lieu de l'Ordre Teutonique. Dès lors commença pour la Prusse une période de prospérité qui dura un siècle entier.

CHAPITRE VII.

Histoire des États scandinaves ou royaumes du Nord, depuis l'établissement du christianisme jusqu'au commencement du XIVe siècle.

L'histoire du Nord, peu intéressante dans ses détails, mérite de fixer l'attention durant cette époque. C'est celle des derniers progrès du christianisme en Europe, de la civilisation des peuples scandinaves et vénèdes, de la fondation des villes de la Baltique, etc.

ROIS ESTHITHRITES DE DANEMARK : *Swen* ou *Suénon III*, 1047 ; *Harold III*, 1076; *Canut II le Saint*, 1080; *Olaf Hunger*, 1086; *Éric III*, 1095; *Niels* (Nicolas), 1103; *Éric IV*, 1134; *Éric V*, 1137; *Suénon III* et *Canut III*, 1147; *Valdemar Ier le Grand*, 1157 ; *Canut IV*, 1182; *Valdemar II le Victorieux*, 1202; *Valdemar III*, 1219; *Éric VI le Saint*, 1241; *Abel*, 1250; *Christophe Ier*, 1252; *Éric VII Glipping*, 1259; *Éric VIII Menvend*, 1286; *Christophe II*, 1320.

ROIS DE NORWÉGE : *Olaf III*, 1069 ; *Magnus III*, 1087; *Olaf IV*, *Eystein Ier* et *Sigurd Ier*, 1103; *Eystein Ier* et *Sigurd Ier*, 1106; *Sigurd Ier* seul, 1122; *Magnus IV* et *Harald IV*, 1130; *Harald IV* seul, 1135 (anarchie de 25 ans); *Hingo Ier*, 1136-61; *Sigurd II*, 1136-55; *Eystein II*, 1142-57; *Magnus V*, 1142; *Haquin III*, 1161; *Sigurd III*, 1162; *Magnus VI*, » ; *Sverr* ou *Sverrer*, 1185; *Hingo II*, compétiteur; *Haquin IV*, 1202; *Guttorm*, 1204; *Hingo III*, 1205; *Haquin V*, 1217 (*Ben*, 1218, *Sigurd IV*, 1220); *Haquin VI*, 1247; *Magnus VII*, 1263; *Éric II*, 1280; *Haquin VII*, 1299; *Magnus VIII* (*II*, comme roi de Suède), 1319.

ROIS DE SUÈDE; RACE DE STENKILL : *Stenkill III*, 1056 (*Éric VII* et *Éric VIII*, 1066; *Haquin Ier*, 1067); *Inge Ier*, 1080-1112 (*Hals-*

tan ou *Halsdan*, 1080-90); *Philippe*, 1112; *Inge II*, 1118-29; — race de Sverker et de Stenkill-Éric alternativement : *Sverker Ier*, 1129; *Éric IX le Saint*, 1155; *Charles Ier (VII)*, 1161; *Canut*, 1167; *Sverker II*, 1199; *Éric IV (X)*, 1210; *Jean Ier*, 1226; *Éric V (XI)*, 1222-50; — princes divers : *Valdemar Ier*, 1250; *Magnus Ier*, 1275; *Birger II*, 1290; *Magnus II*, 1319.

§ 1er. — *Du Danemark depuis l'avénement des Esthithrites jusqu'à la première charte danoise* (1044-1320).

Divers princes jusqu'à la soumission du Danemark à la suprématie de l'empire allemand. — Le Danemark, converti vers l'an 1000 au christianisme, fut hiérarchiquement organisé vers la fin du XIe siècle sous SWEN, SÉWEYN ou SUÉNON III, fondateur de la dynastie des *Esthithrites* (p. 314). Des cinq fils qui lui succédèrent l'un après l'autre, HARALD III ne régna que quatre ans; son frère CANUT II LE SAINT porta toutes les vertus sur le trône et bâtit de nombreuses églises. Il assigna le premier rang aux prélats parmi les dignitaires, et le privilége de l'immunité fut dévolu au clergé; mais ses sujets, encore nouveaux chrétiens, se révoltèrent, et le pieux monarque fut tué dans une église où il s'était réfugié (1080).

Les Danois, à l'exclusion de *Charles*, son fils, qui devint plus tard comte de Flandre, sous le nom de Charles le Bon (p. 405), placèrent sur le trône OLAV III, son frère, dont le règne ne fut signalé que par une horrible famine. ÉRIC III, son frère et son successeur (1095), envoya 1,500 hommes à la 1re croisade (p. 362), et se dirigea lui-même en pèlerin vers Jérusalem; mais il mourut dans l'île de Chypre avant d'avoir atteint la Terre-Sainte (1110). NIELS (Nicolas), le plus jeune fils de Suénon III, ceignit à son tour la couronne, malgré *Henri*, son neveu, prince des Wendes et des Obotrites du Holstein et du Mecklembourg. *Magnus*, fils aîné de Niels, tua *Canut*, successeur de Henri, et alors éclata une guerre civile (1131), qui survécut au roi. Le peuple donna la couronne au plus jeune de ses fils, ÉRIC IV, qui, vainqueur de ses deux frères, régna dès lors paisiblement. A sa mort (1137),

la guerre de succession reprit avec une nouvelle fureur, et ruina le Danemark pendant vingt ans, jusqu'au moment où il tomba sous la dépendance de l'empereur *Frédéric Ier Barberousse* (1157).

Période de prospérité et de puissance.—VLADEMAR Ier LE GRAND, après avoir reçu l'investiture des mains de Frédéric Ier et pacifié le Danemark (1157), réprima les pirateries des Slaves, soumit les princes de Julin et de Rugen, fonda Dantzick (Dantzig) et Copenhague, intervint dans les affaires de l'empire allemand, et donna de sages lois à ses peuples (1157-1182).

CANUT IV, fils de Vlademar Ier, ne prit le titre de roi qu'avec l'aveu de la *noblesse danoise*, dont les guerres civiles avaient accru les priviléges, aux dépens des petits propriétaires; dès lors ceux-ci composèrent une espèce de classe moyenne, sous le nom de *paysans libres*. Canut IV conquit le Holstein et acheva de policer les Danois. Il mourut l'an 1202. Son frère, VLADEMAR II LE VICTORIEUX, rendit tributaire le *royaume de Vandalie*, subjugua la Poméranie orientale ultérieure, fit ériger ses nombreuses conquêtes en royaume de Vandalie, fonda Revel dans l'Esthonie, et mourut en 1219 après avoir perdu le Holstein, le Mecklembourg, Hambourg et Lubeck, qui s'affranchirent alors du joug danois.

Période d'anarchie jusqu'à la première charte danoise. — Les six règnes qui suivirent et remplirent un siècle entier, furent extrêmement agités. Presque tous les rois périrent de mort violente, symptôme funeste pour les peuples. Des impôts arbitraires et lourds, ainsi que la rivalité des paysans libres et de la noblesse, causèrent révolte sur révolte, guerres civiles sur guerres civiles. De ces désordres, naquirent les *États du royaume*, composés du haut clergé, de la noblesse, des députés des villes et des paysans libres. Les États ne tardèrent pas à consigner leurs droits dans une espèce de *Charte*, sur laquelle les rois furent forcés de jurer à leur avénement. Ce fut CHRISTOPHE II qui le premier prêta ce serment en 1320.

§ 2. — *De la Norwége depuis Olaf III, jusqu'à sa réunion à la Suède* (1069-1119).

Période de calme, puis de désordres. — Olaf ou Olaus III, dit le Pacifique, monté sur le trône en 1069, ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, favorisa le commerce et les arts, étala un luxe qui faisait contraste avec l'âpreté du climat, bâtit Bergen, Stavanger, etc., donna aux Anglais un quartier dans Bergen, au clergé un revenu fixe, et organisa des associations religieuses pour étendre la civilisation. Il mourut en 1087. Son fils Magnus VII inaugura la guerre contre la Grande-Bretagne. Maître des Orcades et des Hébrides, il tenta de conquérir l'Irlande; mais il succomba dans une bataille (1103). Ses trois fils, Olav IV, Eystein Ier et Sigurd Ier, occupèrent d'abord simultanément le trône. Sigurd entreprit une croisade particulière dans la Terre-Sainte et contribua à la prise de Sidon par *Baudoin Ier*, roi de Jérusalem (1110) (p. 369). A son retour et après la mort de ses deux frères, il divisa son royaume en diocèses, et promulgua de sages lois à l'effet d'assurer l'exécution des préceptes évangéliques. A sa mort (1130), éclatèrent entre les princes de la famille royale des guerres civiles que les souverains pontifes tentèrent inutilement d'arrêter par leurs légats. En vain *Innocent III* frappa de ses foudres spirituels le tyran Sverr ou Sverrer (1198), usurpateur du trône : les troubles ne prirent fin que vers le milieu du XIIIe siècle, lorsque Haquin V, après une guerre de 23 ans (1217-1240) eut triomphé de ses compétiteurs et associé son fils Haquin VI à la couronne.

Formation des États norwégiens. —Haquin V et son fils tentèrent d'arracher la Norwége aux maux où l'avaient plongée les guerres civiles. En 1250, ils s'allièrent avec la Ligue hanséatique, par la concession d'importants privilèges. Ce fut sous leur règne que l'Islande et le Groënland furent définitivement réunis à la Norwége (1262). Après la mort de son fils aîné, Haquin V le remplaça par

le cadet MAGNUS VII, surnommé *Lagabœtter* ou le *Législateur*, pour le grand nombre d'améliorations qu'il fit subir au code norwégien. C'est lui qui, l'an 1273, céda aux États le droit d'élire le souverain, tout en restreignant leur choix aux membres de la famille régnante ; d'autre part, le clergé reçut le privilége de l'immunité avec la liberté d'élection aux dignités ecclésiastiques. Les seigneurs laïques, nommés *barons* et *chevaliers*, obtinrent également une extension de priviléges, et les *paysans libres* gardèrent le droit d'envoyer des députés à l'assemblée générale appelée *Storthing*. Magnus VII céda les Hébrides, moyennant un tribut annuel, au roi d'Écosse *Alexandre Ier*, et défait par les Finnois, envahisseurs de la Norwége, il laissa le sceptre à son fils ÉRIC II, âgé de 12 ans (1280).

Décadence de la Norwége et sa réunion à la Suède. — Éric II intervint, pour le malheur de la Norwége, dans les troubles qui déchiraient alors le Danemark. Vaincu par la flotte de la Ligue hanséatique (1284), il fut forcé d'en accroître les priviléges et d'en faire lui-même partie. Avec HAQUIN VII, son frère et son successeur, s'éteignit, en 1299, l'ancienne dynastie dans la ligne masculine. *Ingeburge*, sa fille aînée, avait épousé le prince suédois *Éric*, dont le fils *Magnus II*, âgé de 3 ans, fut proclamé par les États comme roi de Norwége, sous le nom de MAGNUS VIII (1319). Le royaume fut régi par un conseil de 12 seigneurs, jusqu'à la majorité du jeune monarque, et dès lors la Norwége resta presque toujours réunie soit à la Suède, soit au Danemark.

Civilisation de l'Islande. — Sur ces entrefaites, l'Islande, colonisée par les Scandinaves, devenait industrieuse et policée. Le christianisme y fut introduit dans le XIe siècle; les évêques *Torlak*, *Runolf* et *Ketell Thorstan*, de concert avec les seigneurs tant séculiers qu'ecclésiastiques du pays, rédigèrent un code de droit canonique, un des plus anciens monuments de la législation septentrionale. Peu de temps après, *Are Polyhistor* et *Semund Sifgusson* écrivirent l'histoire de leur pays (1128). Un

siècle plus tard (1241), le juge *Snorre Sturleson* recueillit les traditions antiques des Islandais (l'Edda), qui servirent de matériaux aux poëtes du Nord.

Éric, fils de *Torwald*, partit de l'Islande pour aller former une colonie dans le Groënland. Les Islandais faisaient un commerce réglé, par la mer Blanche, avec la Permie. Ils allaient jusque dans l'empire grec et dans la Terre-Sainte, pour chercher des aventures, pour s'enrichir et pour s'instruire. De retour dans leur pays, ils charmaient les longues soirées d'hiver, soit par le récit des merveilles qu'ils avaient vues, soit par l'éloge de leurs héros et de leurs exploits.

§ 3. — *De la Suède depuis l'extinction de la famille de Stenkill, jusqu'à la victoire de l'aristocratie sur la royauté* (1129-1319).

Race de Sverker et de Stenkill-Éric alternativement jusqu'à Charles Ier. — Après l'extinction des Stenkill en la personne d'*Inge* ou *Ingemund II* (1129), la rivalité des Suédois dans le Nord et des Goths dans le Sud produisit une suite de guerres de succession entre deux familles, celle de *Sverker*, ou des rois goths, et celle d'*Éric IX le Saint*, ou des rois suédois.

Quatre ans après la mort d'Inge II, SVERKER ou SUERKER Ier, élu par les Goths, parvint à s'affermir sur le trône, et s'occupa surtout d'extirper le paganisme (1152), œuvre où il fut aidé par les moines *de Saint-Bernard* et par le légat papal *Nicolas* (depuis *Adrien IV*). Dans le Nord, les Suédois portèrent au trône *saint Éric III* (Éric IX), surnommé *Bonde* ou le Paysan; c'était en effet, d'après les chroniques suédoises, le fils d'un riche paysan. A la mort de Sverker (1155), les Goths intronisèrent son fils CHARLES Ier (VII). Saint Éric travailla surtout à la conversion des Suédois, bâtit de nombreuses églises, entre autres celle d'*Upsal*, sa résidence, abolit les sacrifices païens, et entreprit de convertir la Finlande (1156)

avec l'évêque d'Upsal *Henri*. Saint Éric succomba dans une guerre contre *Magnus*, roi de Danemark, qui, d'abord maître du trône suédois, en fut chassé par Charles I[er]. Celui-ci réunit alors le Nord au Sud, et *Canut*, fils d'Éric, alla chercher un refuge en Norwége (1161).

De Charles Ier à l'avénement de la dynastie Folkungienne. — Charles I[er] est le premier qui porta le titre de *roi des Suédois et des Goths*. C'est alors que l'élévation de l'évêque d'Upsal au rang d'archevêque et de primat du royaume acheva l'organisation ecclésiastique de la Suède (1164) : le clergé, investi du privilége de l'immunité, employa tous ses efforts à civiliser les populations. En 1167, CANUT, fils d'Éric Bonde, détrôna Charles I[er], et régna jusqu'en 1199. A sa mort, SVERKER II, fils de Charles I[er], reçut la couronne suédoise; mais les fils de Canut la revendiquèrent les armes à la main; et comme trois d'entre eux succombèrent dans cette lutte, ce fut le quatrième, ÉRIC IV, qui, vainqueur de son rival, se saisit du sceptre (1210). Six ans après, JEAN I[er], fils de Sverker II, fut élu par les grands; ce fut le dernier prince de la maison de Sverker. Il eut pour successeur, en 1228, ÉRIC V, fils posthume d'Éric IV.

Au milieu de ces longues guerres de succession, la noblesse avait acquis une grande influence dans les affaires, et plusieurs familles étaient devenues extrêmement puissantes par l'hérédité des principales charges; c'est ainsi que l'autorité du *duc* ou *jarl de Suède*, premier dignitaire du royaume, égalait presque celle du roi. Comme ce fonctionnaire administrait le royaume dans le cas de minorité, le jarl *Canut*, de la famille des *Folkunges*, usurpa le pouvoir sur le jeune Éric V (1229). Après la mort de Canut (1234), Éric V parvint à se rétablir; mais les Folkunges gardèrent leur suprématie politique, et s'ouvrirent ainsi la voie au trône lorsque la dynastie de saint Éric s'éteignit en 1250 en la personne d'Éric V; et en effet, le comte *Folkungien Birger*, son beau-frère, fit élire pour roi son fils *Valdemar*.

La famille Folkungienne jusqu'au triomphe de la

noblesse.—Birger régna sous le nom de son fils VALDEMAR Ier, et donna le titre de duc à deux autres de ses fils, *Magnus* et *Éric*, avec de grandes possessions, et jeta ainsi parmi les siens des semences de dissension. A sa mort (1266), la guerre civile éclata, guerre dans laquelle Valdemar fut défait et pris par ses frères (1275). MAGNUS Ier prit le titre de *roi de Suède et de Gothie* (1). Le système de l'hérédité directe commença alors à prévaloir.

BIRGER, fils de Magnus, fut proclamé roi à l'âge de 10 ans (1290). *Torkel Knutson* ou *Canutson*, qui administra en son nom, fit beaucoup pour la gloire et la prospérité de la Suède : il acheva de conquérir la Finlande, et fit faire un nouveau recueil de lois; mais il provoqua la haine dangereuse des nobles dont il voulait restreindre les priviléges exorbitants, et il tomba victime de son zèle (1306). Birger, livré à lui-même, lutta péniblement contre une aristocratie factieuse. Exaspéré par les machinations de ses frères Valdemar et Éric, il leur tendit des piéges et les fit périr (1317). Un cri d'indignation s'éleva contre le roi, qui, malgré le secours du Danemark, fut battu et expulsé; le fils d'un des princes sacrifiés par Birger, le jeune MAGNUS II, déjà adopté par le roi de Norwège, *Haquin VII*, son aïeul maternel, fut déclaré roi de Suède sous la direction d'un régent et d'un conseil. Dès lors le gouvernement tomba tout entier entre les mains de la noblesse, qui promut à la régence l'un de ses membres, nommé *Mats Ketilmundson*.

(1) Magnus reçut aussi le surnom de *Ladulas* (serrure de grange), parce que sous son règne la sûreté publique fut si bien établie, que le cultivateur n'avait pas besoin de fermer ses granges.



CHAPITRE VIII.

Histoire de l'Empire et de l'Italie depuis le grand interrègne jusqu'à la mort de Boniface VIII, 1250-1303.

---

§ 1er. — *De l'Empire depuis le grand interrègne jusqu'à l'avénement de la maison de Luxembourg* (1250-1309).

Coup d'œil général.—Les troubles qui déchirèrent l'Allemagne après la mort de Frédéric II (1250) (p. 465 et s.), produisirent la *ligue Rhénane* et la *ligue Hanséatique*, qui, toutes deux, avaient pour but de protéger le commerce et de maintenir la sûreté des grandes routes. La première comptait plus de soixante villes, à la tête desquelles se trouvaient *Mayence*, *Worms* et *Strasbourg*; la seconde comprenait quatre-vingts villes de l'Allemagne septentrionale, dont les principales étaient *Brême*, *Hambourg*, *Lubeck*, *Brunswick*, *Erfurt* et *Dantzig*. *Londres*, *Bruges*, *Bergen* et *Novogorod* avaient aussi contracté des liaisons avec la Hanse.

D'un autre côté, les empereurs élus après Frédéric II, n'ayant pas été reconnus par tous les électeurs, l'Empire manqua de point de réunion. Le lien fédéral était relâché: l'esprit public avait disparu; les princes allemands, négligeant le bien général, ne songeaient qu'aux intérêts de leurs maisons. Déjà possesseurs de tous les droits régaliens, ils s'emparèrent encore des domaines qui composaient la dotation de la couronne, et tentèrent d'opprimer les nobles immédiats; mais ceux-ci, pour se défendre contre leurs vexations, formèrent entre eux une confédération, qui subsista jusqu'à nos jours.

Les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, le duc de Bavière, comte palatin, le duc de Saxe, le roi de Bohême et le margrave de Brandebourg, s'arrogèrent,

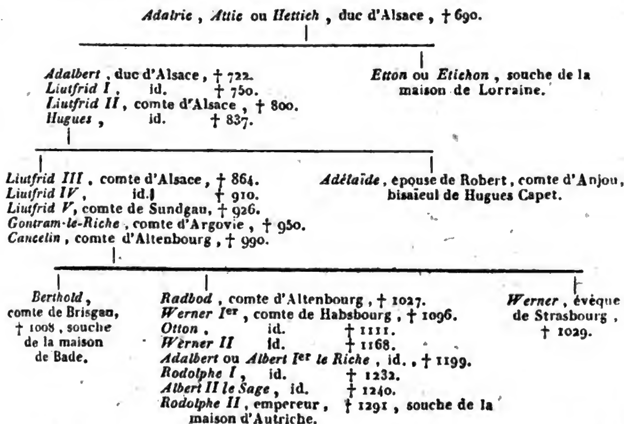
après la mort de *Guillaume de Hollande*, le privilége exclusif d'élire l'empereur. Telle fut l'origine des *sept électeurs.*

Enfin, l'Allemagne manquant d'un chef qui pût faire respecter les lois, on vit une foule de seigneurs et de chevaliers transformer leurs châteaux en repaires de brigands, infester les grands chemins, dépouiller les voyageurs et se livrer entre eux des guerres cruelles.

Avénement et règne de Rodolphe de Habsbourg (1273-1291).—L'excès de ces désordres fit désirer aux princes allemands de voir sur le trône un empereur capable de rétablir la paix et la tranquillité; mais, en même temps, ils voulaient que cet empereur ne fût pas assez puissant pour leur parler en maître et pour s'opposer à leurs projets d'agrandissement. Un seul homme parut réunir ces deux conditions, ce fut RODOLPHE de Habsbourg (1).

Fils d'*Albert II le Sage*, Rodolphe fut élevé dans les camps de Frédéric II, et se distingua de bonne heure dans tous les exercices militaires. A la mort de son père

(1) Voici le tableau généalogique de Rodolphe:



Outre le titre de comte de Habsbourg, *Rodolphe Ier* ou l'*Ancien*, aïeul de Rodolphe II, avait celui d'*avoué* des cantons libres d'*Uri*, de *Schwytz* et d'*Unterwalden*.

(1240), il hérita seul, comme aîné, du landgraviat de la haute Alsace, du burgraviat de Rheinsfeld, et concurremment avec ses deux frères, de quelques domaines, entre autres du comté de Habsbourg, dans le canton de Berne. Dans les guerres fréquentes qu'il entreprit pour la défense de ses amis ou de ses protégés, il suppléait à la modicité de ses forces par d'habiles stratagèmes et par sa valeur personnelle. Il purgea les routes des brigands qui les infestaient, et protégea les habitants des villes contre les vexations des seigneurs. C'est ainsi qu'il sut se concilier la confiance des républiques voisines de ses États. Au retour d'une expédition, entreprise contre les Prussiens idolâtres, sous les ordres d'*Ottokar II*, roi de Bohême, il se fit reconnaître patron des villes de Strasbourg, Lauffenbourg et Zurich, ainsi que des trois cantons helvétiques. Il venait d'hériter de la maison de Kybourg et d'enlever Bâle à son évêque, lorsque la diète de Francfort l'appela au trône impérial (1273).

Rodolphe était un seigneur orthodoxe, protecteur des églises, soutien de la justice, plein de sages conseils, d'une piété parfaite. La tradition en a conservé un exemple bien touchant. Étant encore comte de Habsbourg, il voyageait un jour à cheval, accompagné d'un seul serviteur. En route il rencontra un prêtre marchant à pied et portant le Saint-Sacrement dans un village éloigné. A cette vue, Rodolphe sauta de cheval, y fit monter le prêtre, et le conduisit par la bride jusqu'au village. Alors le prêtre voulut rendre le cheval à son propriétaire; mais : *Dieu me garde*, dit Rodolphe, *que jamais je me serve d'une monture qui a porté mon Seigneur !*

Les députés d'Ottokar II, l'un des candidats au trône impérial, protestèrent contre l'élection du comte; mais Rodolphe s'empressa d'obtenir l'adhésion de *Grégoire X*. Le roi de Bohême, sommé de faire hommage pour ses fiefs, répondit avec dédain, ne donnant à Rodolphe que le titre de comte de Habsbourg. La diète d'Augsbourg, irritée, mit Ottokar au ban de l'Empire, avec l'ordre de restituer le duché d'Autriche, la Carniole et la Carinthie

qu'il avait usurpés après l'extinction de la maison de Bamberg; mais ce prince persista dans ses refus, et même il viola le droit des gens, en faisant mettre à mort les hérauts de la diète. La guerre ne pouvait manquer d'éclater (1275).

Les forces de Rodolphe ne paraissaient pas suffisantes pour résister, il manquait surtout d'argent. Quelqu'un lui ayant demandé qui était son trésorier: *Je n'ai*, dit-il, *ni trésorier, ni trésor; mais le Seigneur qui m'a toujours été en aide ne m'abandonnera pas*. Toutefois la confiance religieuse du prince, qui attendait ses succès de la Providence, ne l'empêcha pas de se servir de tous les moyens que la prudence conseillait. Secondé par la plupart des princes de l'Empire, et plus encore par le mécontentement des États autrichiens, il défit d'abord *Henri*, duc de Bavière, le plus puissant allié d'Ottokar II, le força de renoncer à cette alliance, et s'empara de Vienne. Ottokar se vit réduit à demander la paix, et la réconciliation fut scellée par un double mariage entre les enfants des deux rivaux (1277).

Rodolphe établit sa résidence à Vienne et se concilia l'affection de la noblesse; mais, voulant récompenser les compagnons de ses conquêtes, il imposa de fortes contributions à ses nouveaux sujets. Enhardi par leurs murmures, Ottokar rompit la paix pour recouvrer ses anciennes possessions avec le secours des rois de Pologne et de Bulgarie. Rodolphe, de son côté, conclut une alliance avec le monarque hongrois *Ladislas IV*. Ottokar s'avança jusqu'à Vienne; mais il périt à la mémorable *bataille de Markfeld* (1278). *Otton de Brandebourg*, régent de Brandebourg pendant la minorité de *Wenceslas I*er, fils d'Ottokar, déposa les armes. Par le traité d'*Iglau*, Rodolphe laissa la Bohême au fils d'Ottokar, dont il fit son gendre. Les duchés d'Autriche et de Styrie, la Carniole et la Carinthie, furent déclarés fiefs vacants, et, comme tels, administrés au nom de l'Empire par ses deux fils *Albert* et *Rodolphe* (1282).

Rodolphe, après avoir rendu le repos à l'Allemagne, voulut, en 1290, faire placer la couronne impériale sur la

tête d'Albert, le seul fils qui lui restât. Il espérait que ses services, ses exploits et la gloire d'avoir réhabilité l'Empire, engageraient les électeurs à laisser le sceptre dans sa maison ; mais la diète de Francfort s'y refusa, sous le prétexte qu'il ne pouvait exister deux rois des Romains. Peu de mois après ce refus, Rodolphe mourut, frustré de sa plus douce espéranee (1291). Le collége des électeurs préféra à son fils Albert d'Autriche, le comte *Adolphe de Nassau de Weilbourg*, issu d'un frère de l'empereur Conrad Ier.

Le caractère de Rodolphe s'est peint dans ses actions ; il se peignait encore mieux dans ce vieux proverbe allemand : *Probe comme Rodolphe.* « La réputation de ce prince, dit Volcman, historien du XIIIe siècle, repand la consternation parmi les grands et les méchants, et la joie parmi le peuple. Nous voyons la paix remplacer la guerre et la désolation. Le laboureur reprend sa charrue qui a reposé longtemps. Le négociant, que la crainte des brigands retenait à la maison, parcourt en sûreté le pays ; et les brigands, qui naguère se montraient impunément, se cachent dans les déserts. »

Le trait suivant achèvera de faire connaître Rodolphe. Un jour qu'il rendait lui-même la justice à Nuremberg, un négociant vint se plaindre d'un aubergiste de cette ville, auquel il avait confié 200 marcs d'argent dans une bourse de peau, et qui niait le dépôt. Quelque temps après, cet aubergiste se présenta devant le roi, comme un des députés de la bourgeoisie. Rodolphe fit semblant d'admirer une toque neuve qu'il portait, et le pria de la lui confier. Lorsqu'il en fut en possession, il l'envoya secrètement à la femme du bourgeois, avec ordre de remettre au porteur la bourse du négociant. La femme, qui regarda la toque comme un gage de la volonté de son mari, se dessaisit de la bourse. Rodolphe ayant ordonné au négociant de répéter la plainte devant le dépositaire, convainquit facilement celui-ci de sa fraude.

Adolphe de Nassau (1291-1298). — ADOLPHE de Nassau, réduit aux revenus de ses États héréditaires, peu considérables, se vit forcé, pour subvenir aux dépenses

qu'exigeait sa nouvelle dignité, de recourir à des expédients extraordinaires. Les tentatives qu'il fit à cet égard indisposèrent contre lui ses vassaux, et leur mécontentement, fomenté par Albert d'Autriche, ne tarda pas à se montrer au grand jour. Quatre électeurs tinrent une diète à Mayence (1298), citèrent Adolphe à leur tribunal, prononcèrent l'arrêt de sa déposition, et lui donnèrent pour successeur le fils du grand Rodolphe. Ces deux rivaux se mesurèrent près de Worms, à Gelnheim (1298). Adolphe chercha Albert, et le voyant : *Approche*, lui cria-t-il, *c'est ici que tu me rendras et ma couronne et la vie.—Nos vies sont dans la main de Dieu*, répondit Albert; il poussa son cheval, et renversa Adolphe qui fut tué sous ses yeux dans la mêlée. Cette mort lui valut la victoire.

Albert Ier d'Autriche (1298-1308). — Ennemi de tout ce qui gênait son pouvoir, ALBERT Ier d'Autriche travailla, dans l'intérieur de ses États, à l'abaissement de la noblesse, à la restriction des priviléges bourgeois; et au dehors, à l'agrandissement de ses possessions. Les troubles de Hongrie offrirent bientôt un appât à son ambition.

André III, roi de Hongrie, venait d'y terminer avec sa vie la race royale d'Arpad (1302). On appela pour le remplacer *Wenceslas IV*, roi de Bohême, élu récemment roi de Pologne, après la déposition de *Wladislas IV Lokiétek* (1300). Wenceslas accepta pour son fils un trône que lui disputèrent *Otton* de Bavière et *Charles Robert* (Charobert) de Naples (1); mais le jeune Wenceslas ne put tenir longtemps contre ces compétiteurs : il revint en Bohême, où son père mourut quelques années après (1305), lui laissant une couronne qu'il ne porta que quelques mois. Avec lui s'éteignit la postérité mâle de la maison des Tzeckhes (1306).

Deux trônes restaient vacants. L'empereur Albert en disposa pour ses deux fils, *Rodolphe* et *Frédéric*; mais *Henri de Carinthie*, beau-frère de Wenceslas V, reçut la couronne des États de Bohême, et Charobert l'emporta sur ses deux concurrents en 1310.

(1) Il était neveu de *saint Louis* et fils de *Charles*, roi de Naples.

D'autres tentatives d'Albert n'eurent pas plus de succès. A la mort de *Jean Ier* (1299), petit-fils de l'empereur Guillaume de Hollande, dont la mort mettait fin à la maison hollandaise, il voulut s'emparer du domaine de cette maison, au préjudice de *Jean d'Avesnes*, comte de Hainaut, héritier légitime de Jean Ier; il essaya d'enlever la Thuringe aux margraves de Misnie, et leurs prérogatives aux évêques de Saltzbourg; mais il trouva partout d'invincibles résistances, et sa colère impuissante se porta contre les Suisses révoltés.

Origine de la Confédération Helvétique. — De la domination romaine, l'Helvétie (Suisse) avait passé sous celle des Goths, puis des Francs. Après Clovis, elle ne reconquit un moment son indépendance que pour se confondre ensuite dans la monarchie de Charlemagne. Relevant ainsi de l'Empire, elle se trouvait, au XIVe siècle, morcelée en deux cents fiefs immédiats, quatre villes impériales, et les trois *waldstettes* ou villes forestières d'*Uri*, de *Schwytz* et d'*Unterwalden*. Albert Ier fit proposer à ces trois villes de se mettre sous la protection de la maison d'Autriche. Ennemies de tout changement, et pleines de défiance, elles s'y refusèrent. L'empereur, pour les punir, chargea les intendants des terres allodiales qu'il possédait dans ces contrées, d'y exercer avec la dernière rigueur les droits de l'Empire. Irrités de ces mauvais traitements, les montagnards intrépides des trois cantons chassèrent les intendants impériaux, et démolirent les châteaux appartenant à la maison de Habsbourg, sans toutefois en envahir les domaines. Jusque-là, le sang n'avait point été répandu.

Gessler, bailli d'Albert, homme farouche et soupçonneux, avait élevé sur la place publique d'Altorf un chapeau représentant, sans doute, le chapeau ducal d'Autriche, auquel il prétendait que tout le monde rendît hommage. *Guillaume Tell* n'obéit point, et fut arrêté. Gessler voulut le conduire à son château-fort de Kusnacht. Le bateau se trouvait près du Grütli, où la conspiration helvétique avait pris naissance, lorsqu'une violente tempête se

déclara, qui força Gessler à confier la conduite de la barque à Tell. Celui-ci tint le gouvernail pendant quelque temps, et s'approchant du rivage, il y sauta, laissant son compagnon dans le plus grand danger. Gessler s'en tira pourtant; mais, comme il passait par un chemin creux pour gagner Kusnacht, Tell lui décocha une flèche et l'étendit mort sur la place (1).

C'était une déclaration de guerre. Trois autres Helvétiens, *Arnold de Melchtal, Walter Furst* et *Stauffacher,* conclurent pour dix ans une alliance défensive (1308), qui devint par la suite une fédération républicaine sous le nom de *Suisse* (Schwytz).

Albert, à cette nouvelle, marcha contre les cantons insurgés; mais il périt, au passage de la Reuss, par la main de son neveu, *Jean de Souabe*, auquel il refusait son patrimoine. Ainsi finit ce prince, qui possédait de grandes qualités, mais qui ne rechercha pas assez l'affection et l'estime des hommes : ses descendants demeurèrent exclus du trône d'Allemagne pendant quatre générations. *Frédéric le Bel,* fils d'Albert Ier, aspira vainement à lui succéder. Les électeurs lui préférèrent *Henri,* comte de Luxembourg, seigneur plus distingué par son mérite personnel que par l'éclat de sa maison. Il prit le nom de Henri VII.

§ 2. — *De la Bohême, depuis le milieu du Xe siècle jusqu'au commencement du XIVe, c.-à-d., jusqu'à l'avénement de la maison de Luxembourg* (950-1310).

Souverains de Bohême : *Boleslas Ier*, † 967 ; *Boleslas II le Pieux*, 967 ; *Boleslas III*, 1000 ; *Jaromir*, 1005 ; *Udalrich* ou *Ulrich*, 1013 ; *Brzétislas Ier*, 1037 ; *Spitignew II*, 1041. — Rois électifs : *Wratislas II*, 1061 ; *Conrad Ier*, 1092 ; *Brzétislas II*, 1092 ; *Borzivoy II*, 1100 ; *Swiatopolk*, 1107 ; *Wladislas Ier*, 1109 ; *Sobieslas Ier*,

(1) On a révoqué en doute l'authenticité de ce fait aussi bien que de cet acte de cruauté réfléchie de Gessler, qui aurait ordonné à Tell d'enlever avec une flèche une pomme placée sur la tête d'un de ses enfants. Il est vrai de dire que la même fable est racontée dans l'histoire de Danemark, écrite au XIIe siècle par Saxo Grammaticus (Liv. 10, p. 286 de l'édition de Leipzig).

1125; *Wladislas II*, 1140; *Frédéric* (1re fois), 1173; *Sobieslas II*, 1174; *Frédéric* (2e fois), 1178; *Conrad II*, 1189; *Wenceslas II*, 1191; *Henri*, évêque, 1194; *Wladislas III* (abdique), 1198.— Rois héréditaires : *Ottokar Ier*, 1198; *Wenceslas Ier*, 1230; *Ottokar II*, 1250. — Interrègne, 1278 83 : *Wenceslas II*, 1283; *Wenceslas III*, 1305; *Rodolphe* d'Autriche, 1306; *Henri* de Carinthie, 1307 ; *Jean de Luxembourg*, 1310.

Divers princes jusqu'à l'élévation de la Bohême au titre de royaume.— Depuis que le christianisme avait civilisé la Bohême, il s'était formé, vers le milieu du xe siècle, des relations féodales entre ce pays et l'Empire. Boleslas II le Pieux, fils et successeur de Boleslas Ier (967), avec l'aide de *saint Adalbert*, évêque de Prague, acheva l'œuvre de la civilisation chrétienne dans son royaume. A cette époque, les ducs de Bohême dominaient sur la Moravie, la Silésie et presque toute la Galicie ; mais à la mort de Boleslas II (1005), ces provinces se séparèrent de la Bohême, qui tomba sous le sceptre polonais. L'empereur *Henri II* rendit à la Bohême son indépendance ; mais la lutte des deux frères Jaromir et Udalrich ou Ulrich lui porta un coup funeste. L'État se releva sous Brzétislas Ier, conquérant de la Moravie et de la Pologne ; mais l'empereur *Henri III* l'obligea de renoncer à cette acquisition, et de ne garder même la Bohême qu'à titre de fief impérial (1041).

Après Spitignew II (1061), son frère cadet Wratislas II se déclara le partisan le plus fidèle de l'empereur *Henri IV*. Pour le récompenser de ses bons offices, Henri IV lui accorda le titre de roi (1075), et Wratislas fut solennellement sacré par l'archevêque *Égilbert*, de Trèves. Malgré, ou plutôt à cause de cette distinction qui n'était accordée qu'à la personne de Wratislas, sa mort fut suivie d'une guerre civile qui dura jusqu'à ce que le troisième de ses fils, Wladislas Ier, se fût saisi du pouvoir (1109). Il eut pour successeur son frère Sobieslas Ier, qui, sous *Lothaire II*, se reconnut vassal de l'empire allemand. Après lui (1140), Wladislas II, son neveu, fut porté au trône par le choix des seigneurs, à l'exclusion des propres fils de Sobieslas ; *Conrad III* lui prêta secours con-

tre l'ambition de ses proches, et Wladislas II suivit son allié à la troisième croisade (1148). Dix ans après (1158), *Frédéric Ier Barberousse* lui accorda, pour lui et pour ses successeurs, le *titre de roi*. Lassé des grandeurs, il abdiqua, l'an 1172, pour se retirer dans un couvent, abdication qui fut suivie de 25 ans de guerres civiles jusqu'à l'avénement d'*Ottokar Ier*, l'un de ses fils (1198).

Rois héréditaires. — Avec Ottokar Ier commence pour la Bohême une nouvelle ère. Le pape *Innocent IV*, d'accord avec l'empereur *Othon IV*, la promut au rang de *royaume héréditaire*. Ottokar donna à son clergé l'immunité, et des chartes communales aux villes fondées en Bohême par des colons allemands. De là résulta pour ce pays un nouvel état politique. La multiplication des couvents accéléra le développement intellectuel et moral des populations. Wenceslas Ier, fils et successeur de Boleslas (1230), accrut encore les richesses et la puissance de l'État pendant les guerres civiles de *Frédéric II*. L'anarchie de l'Allemagne lui permit de faire élire duc d'Autriche, de Styrie, de Carinthie et de Carniole (1252), son fils *Ottokar II*, époux de *Marguerite*, sœur aînée du duc Frédéric et seule héritière de ces pays. Monté sur le trône bohémien, Ottokar II fit des conquêtes en Prusse (1254), fonda des villes, favorisa l'exploitation des mines, protesta contre l'élection de *Rodolphe de Habsbourg* (1273), s'allia avec *Henri de Bavière* et le roi de Hongrie, fut mis au ban de l'Empire (1275), et se vit abandonné de ses alliés, privé de l'Autriche (1276), obligé de renoncer à tous ses duchés : il recommença bientôt la guerre ; mais il périt l'an 1278 à la bataille de Laa ou de Markfeld.

Interrègne et divers princes jusqu'à l'avénement de la maison de Luxembourg.—Un interrègne de 5 ans (1278-83) suivit la mort d'Ottokar II. En 1283, on mit sur le trône Wenceslas II, son fils, âgé de 13 ans, sous la régence du marquis de Brandebourg, son cousin. En 1300, Wenceslas fut élu roi de Pologne par le parti opposé à *Wladislas IV Lokiétek*, et il se mit en possession du

royaume. Un parti hongrois lui offrit aussi, en 1301, la Hongrie; mais il préféra la céder à son fils *Wenceslas III*. Il mourut en 1305.

WENCESLAS III, monté sur le trône hongrois à l'âge de 12 ans (1301), se soutint contre *Charles-Robert* jusqu'en 1303, quitta ensuite le royaume, et abandonna ses prétentions à *Othon IV* de Bavière (1305), en montant sur le trône bohémien; il se préparait à faire valoir ses droits sur la Pologne lorsqu'il périt assassiné en 1305. Il eut pour successeur RODOLPHE d'Autriche et HENRI de Carinthie (1306-7); en 1309, les seigneurs de Bohême se révoltèrent contre Henri, et décernèrent la couronne à *Jean l'Aveugle*, fils de l'empereur *Henri VII* de Luxembourg (1310).

§ 3. — *De la Hongrie, depuis le commencement du XIe siècle jusqu'à l'avénement de la maison d'Anjou au commencement du XIVe* (1000-1310).

ROIS DE HONGRIE; MAISON D'ARPAD : *Étienne Ier le Saint*, 997, 1er roi, 1000; *Pierre*, 1038; *Samuel Aba* (anti-roi), 1041; *Pierre*, rétabli, 1044; *André Ier*, 1046; *Béla Ier*, 1061; *Salomon*, 1063; *Geysa Ier*, 1074; *Ladislas Ier le Saint*, 1077; *Coloman*, 1095; *Étienne II*, 1114; *Béla II*, 1131; *Geysa II*, 1141; *Étienne III*, 1161; (*Ladislas II* et *Étienne IV*, usurp., 1162); *Béla III*, 1173; *Émeric*, 1196; *Ladislas III*, 1204; *André II*, 1205; *Béla IV*, 1235; *Étienne V* de Cuman, 1270; *Ladislas IV*, 1272; *André III*, 1290; *Wenceslas* de Bohême, 1302, *Othon* de Bavière, 1305; — Maison d'Anjou : *Charles-Robert* ou *Charobert*, 1310.

ÉTIENNE Ier LE SAINT, chef des Madgyars depuis 997, prit, l'an 1000, le titre de roi. Ce prince soumit complétement les Slaves et les Bulgares, et la Hongrie lui dut la plupart de ses institutions sociales. A sa mort (1038), PIERRE, son neveu, fils du doge vénitien *Orseolo*, fut placé sur le trône; mais il ne l'occupa qu'au milieu des plus grandes vicissitudes (1038-46). Les Hongrois donnèrent alors la couronne à ANDRÉ Ier, issu d'un frère de *Geysa*, prédécesseur de saint Étienne. Sous BÉLA Ier, son frère, ils voulurent revenir à leurs anciennes coutumes et au paganisme; mais leur roi triompha, non sans périls, de

ce projet. SALOMON, fils d'André, régna jusqu'en 1074. Après lui, GEYSA II attira, dans la Transylvanie, beaucoup de familles allemandes, dont les descendants furent appelés *Saxons*. LADISLAS Ier LE SAINT, son frère et son successeur (1077), rendit tributaires les Bulgares et les Serviens, réunit à ses États la Dalmatie et la Croatie, fonda la ville de *Grand-Varadin*, et mourut en 1095, lorsqu'il se préparait à la première croisade. Pieux et juste, il fut mis au rang des saints par *Célestin III*, en 1198. Après COLOMAN (1095-1114), on distingue ÉTIENNE II (1114-1131), sous qui le clergé partagea le pouvoir législatif avec la noblesse ; BÉLA II, son cousin (1131-1141), qui, vainqueur des Vénitiens (1205-1235), parut un instant à la cinquième croisade, et qui, de retour dans ses États, donna à la noblesse hongroise la charte de ses priviléges ; BÉLA IV (1235-1270), sous qui les Moghols envahirent et dévastèrent la Hongrie (1240); enfin ANDRÉ III (1290-1302), dernier rejeton de la dynastie d'Arpad. Parmi les prétendants qui se disputèrent la couronne (*Wenceslas* de Bohême, *Othon* de Bavière, *Charles-Robert* d'Anjou), les états de Pesth, après huit ans de guerres civiles, élurent CHARLES-ROBERT, ou CHAROBERT, fils du roi de Naples, et petit-fils d'*Étienne V*, qui commença en Hongrie la *maison d'Anjou* (1310).

§ 4. — *De l'Italie depuis l'avénement de la maison d'Anjou au royaume des Deux-Siciles jusqu'au commencement du XIVe siècle* (1268-1313).

Coup d'œil général. — L'empereur *Frédéric II*, dont les violences et les crimes avaient livré l'Allemagne à toutes les horreurs de l'anarchie, rompit encore le lien qui depuis si longtemps unissait l'Italie à l'Empire, et de là naquit une suite de luttes intestines, qui déchirèrent pendant plus d'un siècle le nord de la Péninsule, et donnèrent aux villes lombardes une organisation politique entièrement nouvelle. Il se forma en effet dans presque toutes, des principautés où le pouvoir fut disputé par les puissan-

tes familles patriciennes. Les deux partis des *Gibelins* et des *Guelfes* devinrent les partis des *nobles* et des *plébéiens*. Les *podestats,* qui avaient remplacé les deux consuls annuellement élus par les communes, furent choisis parmi les seigneurs, et ne tardèrent pas à se rendre plus ou moins indépendants de l'Empire.

Affaires des Deux-Siciles : Vêpres Siciliennes. — CHARLES I[er] D'ANJOU, maître des Deux-Siciles, et chef du parti guelfe, déplaisait à ses sujets comme étranger et comme issu d'une nation dont les mœurs contrastaient avec les mœurs italiennes. Il s'était aliéné les cœurs par son avarice et ses cruautés; il acheva de se rendre odieux par la licence qu'il tolérait dans les gens de sa suite. Aussi Naples et la Sicile écoutèrent-elles avidement les émissaires de *Constance,* fille de Manfred et femme de *Pierre* ou *Pèdre III* d'Aragon.

Une conspiration se trama, dirigée par deux hommes savants, *Brunetti* l'astronome, et *Jean de Procida,* médecin de Manfred. Au même jour, le lundi de Pâques, à l'heure des vêpres, ils ordonnèrent, l'un dans la Romagne, l'autre à Palerme, le massacre de tous les Français, massacre si connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes* (1282). Peu de temps après, les Siciliens appelèrent à leur secours Pierre d'Aragon; il arriva avec une flotte considérable, et reçut la couronne malgré les foudres lancées par le pape *Martin IV,* partisan de la maison de France.

Cependant *Philippe III,* roi de France, envoya à son oncle une puissante armée. Pierre III, pour conjurer l'orage, proposa à son rival, dans les environs de Bordeaux, un combat de cent Aragonais contre cent Français; il ne voulait que gagner du temps. Charles d'Anjou, moins politique et plus brave, accepta le défi, se trouva en Guienne au rendez-vous, n'y rencontra point son adversaire, et perdit ainsi, par la perfidie, l'occasion de recouvrer la Sicile.

Le pape, irrité contre le roi d'Aragon, offrit le royaume du perfide monarque à *Charles de Valois,* second fils de Philippe III, et publia une croisade pour l'exécution de

sa bulle. *Jayme d'Aragon*, roi de Majorque, reçut, traître à sa famille, les ennemis dans son comté de Roussillon. L'armée française passa en Espagne, y commit toutes sortes d'excès, et revint sur ses pas presque entièrement détruite par les maladies, tandis que l'amirante aragonais, *Roger de Loria*, battait trois fois les flottes combinées de Naples et de France sur les côtes de la Catalogne, et se rendait maître de *Charles*, prince de Salerne, fils de Charles d'Anjou. Charles Ier mourut après cette expédition, la même année que le pape, Pierre III et Philippe III (1285).

Pendant la captivité de CHARLES II LE BOITEUX (1285-1288), la régence de Naples avait été remise à *Robert II*, comte d'Artois. Devenu libre, Charles II s'efforça vainement de reconquérir la Sicile; mais il gouverna les peuples avec plus de sagesse et de douceur que son père. Il mourut en 1309, laissant le trône à son fils ROBERT LE SAGE, oncle de *Charobert*, roi de Hongrie (p. 511).

Après Pierre III d'Aragon (1285), la Sicile passa à son fils JAYME ou JACQUES Ier, qui la posséda jusqu'en 1296. Il eut pour successeur FRÉDÉRIC Ier.

Italie septentrionale.—Charles Ier d'Anjou et ses successeurs avaient prêté leur appui au parti guelfe ou italien contre le parti gibelin ou impérial, en Toscane et dans la Lombardie. Les papes eux-mêmes, pour terminer les guerres civiles, avaient déféré de loin en loin aux rois de Naples la dignité de *vicaires impériaux* dans la Toscane, surtout pendant la période où les rois d'Allemagne ne purent s'occuper de l'Italie. Le pape *Clément IV* donna ce titre à Charles Ier d'Anjou, dans la lutte acharnée de Pise et de Florence. *Nicolas Ier* suivit le même système sous *Rodolphe de Habsbourg;* mais les gouverneurs envoyés par ce prince et ses successeurs ne réussirent pas à faire reconnaître leur pouvoir.

La Lombardie vit s'établir le même état de choses où Milan garda toutefois son antique prépondérance. Après l'excommunication de *Frédéric II*, le pouvoir y fut disputé par deux familles, les *della Torre* et les *Visconti*. En 1256, *Martin della Torre* parvint au titre de podestat

qu'il transmit d'abord à son frère *Philippe* (1265), puis à son neveu *Napoléon*. Ce dernier obtint même de Rodolphe le titre de *Vicaire impérial*. Mais *Othon de Visconti*, archevêque de Milan, chef du parti gibelin (1276), défit Napoléon et son fils aîné, les prit et les tua. Tandis que le vainqueur joignait au titre d'archevêque celui de podestat, *Cassone*, second fils de Napoléon, réfugié à Parme, s'allia contre Othon avec les autres villes guelfes et le marquis de Montferrat. *Mattéo Visconti*, arrière-neveu d'Othon (1294), nommé vicaire impérial par *Adolphe de Nassau* et confirmé dans cette dignité par *Albert d'Autriche* (1298), resta maître de Milan; mais défait par ses adversaires, il fut forcé de se retirer dans ses châteaux. Les Torriani revinrent à Milan, et *Guido della Torre* réussit à se faire nommer à vie *Capitano* ou seigneur de la ville (1307).

Henri VII de Luxembourg, à la sollicitation du pape *Clément V* et de tous les partis lombards, franchit les Alpes et se rendit à Milan (1311), où il reçut la couronne de fer. Il réussit d'abord à réconcilier les deux maisons rivales; Guido et Mattéo se donnèrent devant tout le peuple le baiser de paix. Mais la discorde se ralluma bientôt: les Torriani furent expulsés de Milan, et Mattéo fut nommé vicaire impérial de la Lombardie. Il y eut de nombreux mécontentements. Henri VII, après avoir réduit Lodi, Crémone et Brescia, se dirigea vers Rome où le parti guelfe, dirigé par la famille des *Orsini* ou *Ursins*, avait appelé *Robert le Sage*, roi de Naples. Les *Colonna* et le parti gibelin se déclarèrent pour Henri VII, que couronnèrent les légats du pape (1312); mais l'empereur mourut un an après, au moment où, avec son fils *Jean l'Aveugle*, roi de Bohême, et *Frédéric d'Aragon*, roi de Sicile, il se préparait à conquérir le royaume de Naples.

Les républiques maritimes, Venise, Gênes et Pise.— La Corse, disputée par les Génois aux Pisans, brouilla pour jamais les deux peuples, et la bataille de *la Méloria*, qui détruisit la marine des seconds, livra la mer Tyrrhénienne aux premiers (1284). Dès lors Pise fut do

minée par les Guelfes. *Ugolin de la Gherardesca*, citoyen ambitieux, y régnait en maître. *Que me manque-t-il encore?* dit-il un jour, en revenant d'un festin, à l'un de ceux qui l'accompagnaient. — *Rien que la colère de Dieu*, répondit son compagnon. La colère de Dieu l'atteignit en effet, et le frappa d'une manière terrible. Le comte Ugolin, accusé d'avoir voulu livrer la ville aux Florentins, fut attaqué dans son palais par le peuple, sous les ordres de l'archevêque *Roger des Ubaldini*, non moins ambitieux que son adversaire. Après une vigoureuse résistance, Ugolin fut pris avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils. Roger fit enfermer ces cinq personnages, que le Dante a rendus si célèbres, dans une tour près de la ville, nommée depuis *Tour de la faim*; et pour les y laisser mourir de faim, il jeta dans l'Arno les clefs de cette horrible demeure (1287). La mort d'Ugolin ne calma point les discordes intestines, et telle en devint la violence, que Pise fut réduite à conclure avec les Génois un traité qui la condamnait à combler son port (1290). Sans port et sans vaisseaux, cette république ne put défendre longtemps la Sardaigne, et céda, l'an 1325, ses droits de souveraineté sur cette île à *Jayme II*, roi d'Aragon.

Gênes, par le rétablissement de l'empire grec, avait fait perdre à Venise, son autre rivale, l'influence dont elle jouissait à Constantinople, et, par deux grandes victoires navales (1293-1298), elle la contraignit à retirer ses vaisseaux de la mer Noire et de la mer de Syrie.

D'un autre côté, l'asservissement de plusieurs villes libres de la Péninsule, après l'extinction des Hohenstaufen, avait fait craindre aux chefs de la république vénitienne que des citoyens malveillants ou des voisins ambitieux ne déconcertassent leurs entreprises militaires, ou ne compromissent le salut de l'État par d'indiscrètes révélations. Dès lors ils exclurent successivement leurs vassaux de Chypre, de terre ferme, de Ferrare et de Trévise, de toutes les délibérations qui concernaient ces pays. Après avoir ainsi préparé les esprits aux changements qu'ils projetaient, ils

procédèrent, sous le dogat de *Pierre Gradenigo* (129[illegible] à la grande *Serratura del Consejo* (fermeture du Consei[l] d'où furent éloignés à perpétuité les descendants de ce[ux] qui, dans l'année 1297, et dans les quatre années précé-dentes, n'avaient pas été membres de ce corps. C'était u[n] grand pas de fait vers le règne de l'aristocratie qui n[e] tarda pas à triompher entièrement.

CHAPITRE IX.

Histoire de l'Espagne et du Portugal depuis la dissolution du khalifat de Cordoue jusqu'au commencement du XIVe siècle, 1031-1327.

---

§ 1er. — *De l'Espagne et du Portugal depuis la dissolution du khalifat de Cordoue et la mort du roi Sancho III le Grand de Navarre, jusqu'à l'invasion des Almohades et la séparation des royaumes de Castille et de Léon* (1031-1034-1157).

ROIS DE CASTILLE ET DE LÉON : *Ferdinand Ier le Saint*, 1035-65, divise le royaume entre ses trois fils : *Sancho II*, 1065-72; *Garcias*, 1065-73; *Alphonse VI*, 1065-1109; *Urraque* avec *Alphonse VII*, 1109-1126; *Alphonse VIII*, 1126-57; deux royaumes :

Castille. { *Sancho*, 1156-8; ALPHONSE IX LE CASTILLAN, 1158-1214; *Henri Ier*, 1214-7;

Léon. { FERDINAND II, 1157-1158; ALPHONSE IX LE LÉONAIS, 1183-1230.

Castille et Léon réunis : *S. Ferdinand III*, 1217-1252; *Alphonse X le Savant*, 1252-84; *Sancho IV le Brave*, 1284-95; *Ferdinand IV*, 1295-1312; *Alphonse XI*, 1312.

ROIS D'ARAGON : *Ramiro Ier*, 1034-63; *Sancho Ier Ramirez*, 1063-94; *Pedro Ier*, 1094-1105; *Alphonse Ier le Batailleur* (Alphonse VII, en Castille), 1105-1134; *Ramiro II le Moine*, 1134-7; *Raymond Bérenger IV*, comte de Barcelone, 1137-62; *Alphonse II*, 1162-96; *Pedro II*, 1196-1213; *Jayme* ou *Jacques Ier le Conqué-*

rant, 1213-76; *Pedro II*, 1276-85; *Alphonse III*, 1285-91; *Jayme II*, 1291-1327.

Rois de Navarre : *Sancho III le Grand*, 1034; *Garcias IV*, 1034-54; *Sancho IV*, 1054-76 (réunion de la Navarre à l'Aragon, 1076-1134); *Garcias Ramirez*, 1134-50; *Sancho VI*, 1150-94; *Sancho VII le Sage*, 1194-1234; *Thibaut Ier*, comte de Champagne, 1234-53; *Thibaut II*, 1253-70; *Henri*, 1270-4 (réunion de la Navarre à la France, 1274-1322).

Comtes de Barcelone : *Raymond Bérenger Ier*, 1035-76; *Raymond Bérenger II*, 1076-82; *Raymond Bérenger III*, 1082; *Raymond Bérenger IV*, qui réunit Barcelone à l'Aragon, † 1162.

Comtes et rois de Portugal : *Henri de Bourgogne*, comte de Portugal, 1087-1112; *Alphonse Ier Henriquez le Conquérant*, comte, 1112, roi, 1139-86; *Sancho Ier*, 1185-6; *Alphonse II le Gros*, 1186-1223; *Sancho II*, 1223-45; *Alphonse III*, 1245-79; *Denis Ier*, 1279-1325.

Principaux événements de cette période.

(1063) Les petits rois musulmans de Séville et de Saragosse consentent à payer tribut.

(1073) Le roi de Saragosse prête hommage aux rois de Navarre.

(1081) Alphonse VI, roi de Castille, conquiert le royaume musulman de Tolède, qui devient la *Nouvelle Castille*.

(1086) Grande bataille de *Zalaca*, gagnée par l'Almoravide Joussouf-ben-Taschfyn ; plus de 100,000 chrétiens y périssent.

(1094) Exploits et conquêtes du Cid, don Rodrigue Diaz de Bivar.

(1095) Le comte Henri de Bourgogne est créé comte et gouverneur du Portugal par Alphonse VI, de Castille.

(1097) Conquêtes des Almoravides, qui reculent la domination musulmane au delà du Tage.

(1108) Bataille d'*Uclès* gagnée par les Almoravides. L'héritier du trône de Castille, sept comtes castillans et 20,000 chrétiens y perdent la vie.

(1114-1121) Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre, conquiert successivement Saragosse dont il fait sa capitale, Tudela, Tarragone, etc.

(1130) Grande victoire d'*Ourique* remportée sur les mahométans par Alphonse Ier, comte de Portugal, à la suite de laquelle il est proclamé *roi*.

(1138-1145) Alphonse VII, de Castille, profite de l'affaiblissement des Almoravides pour envahir l'Andalousie : il pousse au delà du Guadalquivir et prend beaucoup de places. Il conquiert Calatrava, et menace Alméria.

(1147) Le roi de Portugal conquiert Santarem et Lisbonne.

(1157) Fondation de l'ordre militaire de *Calatrava* dans la Castille.

(1163) Fondation de l'ordre militaire de *Saint-Jacques de Com stelle*, dans le royaume de Léon.

(1184) Désastreuse bataille de *Santarem*, perdue par les Almohad

(1195) Bataille sanglante d'*Alarcos*, gagnée sur le roi de Casti par l'Almohade Yacoub-Ebn-Joussouf: 30,000 chrétiens périssent 20,000 demeurent prisonniers. Progrès de la domination musulma à la suite de cette bataille.

(1203) L'Almohade Mohammed-el-Naser conquiert les îles Baléares

(1212) El-Naser perd la bataille décisive de *Tolosa*, contre une armée de croisés, au nombre desquels sont beaucoup de Françai 200,000 mahométans sont tués dans cette bataille qui ruine l'influence musulmane en Espagne; le butin des vainqueurs en métaux précieux, en étoffes, en armes, en vivres, est inestimable.

(1229) Alphonse IX, roi de Léon, prend Cacérès, Badajoz, Mérida.

(1230) Jacques Ier, d'Aragon, reprend les îles Baléares. Le même prince s'empare de Valence et de ses dépendances.

(1235-1242) Sancho II, de Portugal, conquiert Elvas, Serpa, Tavira, et plusieurs autres places.

(1236-1248) Ferdinand III, de Castille, conquiert Cordoue et le territoire environnant; il s'empare de Séville, dont 300,000 musulmans s'éloignent. Jaën, Medina-Sidonia, Xérès, San-Lucar, Cadix, se soumettent tour à tour.

(1253) Alphonse III, de Portugal, s'empare des Algarves.

(1257) Ferdinand III, de Castille, bat les rois de Grenade et de Murcie, malgré les secours des Maroquins. Grenade devient tributaire de la Castille; la Murcie reste au pouvoir du vainqueur.

Coup d'œil général. — La dissolution du khalifat de Cordoue en plusieurs États indépendants inaugura une ère nouvelle dans l'histoire espagnole. Dès lors s'évanouirent les prétentions des Sarrasins à la domination exclusive du pays, où plusieurs fois le christianisme avait été sur le point de périr, et les chrétiens, au contraire, leur arrachèrent à leur tour la suprématie de la Péninsule. Depuis le milieu du XIe siècle, les chrétiens croissaient toujours en puissance; les provinces limitrophes des États mahométans tombèrent tour à tour au pouvoir des valeureux monarques d'Aragon, de Castille et de Portugal, et l'Espagne aurait été rendue tout entière au christianisme vers la fin du même siècle, sans l'apparition de deux dynasties musulmanes de l'Afrique, qui, venant au secours de leurs coreligionnaires, s'établirent en souverains dans cette malheureuse contrée. Les *Almoravides* d'abord

et les *Almohades* ensuite suspendirent les progrès des armes chrétiennes, et c'est par ces deux peuples surtout que la domination musulmane parvint à subsister en Espagne jusqu'à la fin du xv[e] siècle. Il faut dire aussi qu'elle eut pour auxiliaire les guerres presque interminables des princes chrétiens, comme aussi la coutume de partager le royaume entre les fils d'un roi défunt.

Divers princes jusqu'à la prise de Tolède par les chrétiens : le Cid.—SANCHO III LE GRAND, roi de Navarre, avait réuni l'Aragon et la Castille à sa couronne héréditaire; mais à sa mort (1034), il divisa ses États entre ses quatre fils, *Garcias IV*, *Ferdinand I[er]*, *Gonzalo* et *Ramiro I[er]*, et, par ce partage inopportun, il affaiblit lui-même la puissance redoutable qu'il avait fondée.

GARCIAS IV, en qualité d'aîné, reçut la couronne de Navarre; mais ce royaume, resserré entre la France et les États chrétiens de Castille et d'Aragon, ne put s'étendre, comme ces derniers, aux dépens de ses voisins. Dans l'espace de 320 ans, ce petit royaume passa, par la succession des femmes, dans des maisons étrangères, savoir, en 1234, après l'extinction des descendants mâles de Garcias IV, dans celle de *Champagne ;* en 1274, dans celle des *Capétiens directs ;* en 1328, dans celle d'*Évreux*, branche des Capétiens; en 1425, dans celle d'*Aragon ;* en 1479, dans celle de *Foix ;* en 1483, dans celle d'*Albret ;* enfin, en 1555, dans celle de *Bourbon*.

RAMIRO I[er] obtint l'Aragon, auquel il ajouta la Sobrarve et le Ribargoça, partage de son autre frère Gonzalo. Il mourut en combattant les Maures à Graos. On lui attribue les anciennes *Cortès* d'Aragon.

FERDINAND I[er] le Saint reçut le comté de Burgos ou de Castille (1). Alors régnait à Léon BERMUDO III, qui, forcé de céder aux armes de Sanche le Grand une portion des Asturies, consentit ensuite à la donner pour dot à sa sœur, à condition qu'elle épouserait Ferdinand. Mais, à la mort de son vainqueur, Bermudo, espérant

(1) Ce comté fut érigé en royaume à l'occasion de son mariage.

reconquérir ce que la nécessité l'avait contraint d'accorder, fit la guerre aux rois de Castille et de Navarre ; il perdit la bataille et la vie (1037). Avec lui finit la postérité de Pélage et celle des anciens monarques visigoths, descendants de Reccarède le Catholique. Par cette mort, Ferdinand Ier réunit les deux royaumes de Léon et de Castille: prince éminemment guerrier, il rendit tributaires les rois de Tolède, de Séville et de Saragosse, repoussa les Maures de la Castille, et recula, jusqu'au milieu du Portugal (1038-1065), les bornes de ces États, qui furent partagés entre ses fils *Sancho II* et *Alphonse VI*.

C'est sous Sancho II, roi de Castille, que commença l'illustration chevaleresque du *Cid*. Issu d'une famille noble de la vieille Castille, don *Rodrigue Diaz de Bivar* fut armé chevalier, à l'âge de vingt ans, par Ferdinand Ier. Sancho II le compta parmi ses plus braves guerriers. A la mort de ce monarque (1072), Rodrigue encourut la disgrâce d'Alphonse VI, roi de Léon, parce qu'il voulut faire prêter à ce monarque le serment de n'avoir pas trempé dans le meurtre de Sancho, son frère; mais, en quittant la cour, Bivar ne cessa point d'être dévoué à son souverain et à son pays. Une armée, commandée par cinq chefs maures, ayant envahi la Castille, le héros disgracié vainquit les infidèles et leur imposa un tribut au nom de son roi. Cet important service lui valut son rappel à la cour, et c'est alors que les ambassadeurs des rois vaincus le saluèrent du nom de *Seid* (seigneur) ou *Cid*, suivant la prononciation et l'orthographe espagnole.

Sous le règne d'*Yahia*, roi de Tolède (1), Alphonse VI invita les plus illustres chevaliers chrétiens à se joindre à

(1) Alphonse VI avait été chassé du trône par son frère Sancho II. Le prince *Al-Mamoun*, qui régnait à Tolède, l'avait recueilli avec cette hospitalité que les Arabes exerçaient envers tous les étrangers et surtout envers les malheureux. A la mort de son frère, Alphonse quitta Tolède; mais il jura au prince son hôte une inviolable amitié. Al-Mamoun mourut après cet événement, et son fils ne lui survécut que fort peu; son petit-fils *Yahia-al-Cader Billah* se rendit aussi odieux que méprisable à ses sujets et à ses voisins.

ıi pour faire le siége de cette ville. Située sur un rocher, lle est entourée de trois côtés par le Tage. Les Maures ı défendirent avec un courage héroïque ; mais la contance castillane finit par remporter la victoire, et c'est insi que l'ancienne capitale des Visigoths retourna sous a domination des chrétiens (1085).

Origine du royaume de Portugal. — Le comte *Henri le Bourgogne,* arrière-petit-fils de *Robert,* roi de France, :tait accouru sous les drapeaux d'Alphonse VI avec d'au:res chevaliers. Son bouillant courage se signala dans la prise de Tolède. Pour s'attacher ce jeune héros, le roi de Castille lui confia, sous le titre de comté, le gouvernement des provinces que ses prédécesseurs avaient conquises sur la côte occidentale de la Péninsule, vers l'embouchure du Tage et du Douro (1). Le nouveau comte épousa dona *Thérèse Guzman,* fille naturelle d'Alphonse VI, dont l'héritière légitime, l'infante *Urraque,* fut mariée à *Raymond de Bourgogne,* cousin de Henri.

De l'Espagne et du Portugal jusqu'à la bataille d'Uclès.—Alphonse VI avait aussi reçu le secours de *Mohammed II Ben-Abad,* roi musulman de Séville, de Cordoue et de Malaga; mais il se brouilla bientôt avec cet auxiliaire. Ben-Abad implora l'aide de *Joussouf-Ben-Taschfyn,* chef des Almoravides. Dans le même temps les ulémas et les imans de Cordoue proclamèrent la *Gacie* ou *Gazoua* (guerre sainte) contre les chrétiens. Le roi de Castille, de son côté, fit un appel à tous les guerriers espagnols, ainsi qu'aux chevaliers français. Joussouf passa en Espagne, monté sur un chameau cuirassé ; il combattit à la tête de ses soldats, et défit Alphonse à Zélaka, près de Badjoz (1086) ; la retraite inopinée du prince almoravide sauva l'Espagne chrétienne.

Quatre ans après, les Almoravides reparurent dans la Péninsule; mais, n'ayant pu s'emparer de Tolède, ils tournèrent leurs armes contre les Musulmans. Joussouf

(1) Henri établit sa résidence à Guimaraens, dans la province entre Douro et Minho. Il s'empara de la ville de *Porto,* qui, appelée jadis *Portus Calle,* puis *Portucale,* donna son nom à tout le pays, *Portugal.*

détrôna Ben-Abad, vainement soutenu par son gen Alphonse VI, et mit fin au puissant royaume de Sévil Les États indépendants d'Alméria, de Cordoue, de G nade, de Murcie et de Valence, tombèrent tour à tour son pouvoir, pendant que son lieutenant *Schyr-ben-Abo Bekr* lui soumettait Lisbonne et la plus grande partie la Lusitanie. Deux héros soutinrent l'honneur des arm castillanes. Henri de Bourgogne enleva le comté de Por tugal aux Musulmans, et le Cid, exilé de la cour par d nouvelles intrigues, se consola d'une disgrâce non mérité par la prise de Valence (1094). Cette dernière conquête, moins importante que celle de Porto, retomba bientôt aux mains des Almoravides, et les îles Baléares subirent le même sort. Alphonse VI leva contre les Africains une grande armée ; mais il perdit encore la bataille d'Uclès (1108) avec son fils et son gendre, et Joussouf resta maî tre de toute l'Espagne arabe.

Pour affermir sa domination, il emmena prisonnier le grand-émir de Séville, *Motamed*, fils de Ben-Abad. Retenu dans les fers, Motamed charma les ennuis de sa longue captivité par la culture de la poésie, et sa fille, qui le suivit en Afrique, le nourrit du travail de ses mains.

Règne d'Alphonse VII. — Après la bataille d'Uclès (1108), ALPHONSE VII LE BATAILLEUR (Alphonse Ier, comme roi d'Aragon) épousa l'héritière de Castille, *Urraque*, fille légitime d'Alphonse VI, et veuve de Raymond de Bourgogne. Ce mariage pouvait avancer de quatre siècles la réunion des deux monarchies, qui s'opéra sous Isabelle et Ferdinand le Catholique, en 1474 ; il fut, au contraire, l'origine de longues guerres civiles. De la mésintelligence, les deux époux en vinrent à une rupture ouverte, et même à des hostilités (1111). Urraque fit couronner roi de Galice (1112) le jeune fils qu'elle avait eu de son premier époux, et qui commença, quatorze ans plus tard, en Castille et Léon, une dynastie nouvelle, sous le nom d'*Alphonse Raymondez* ou ALPHONSE VIII (1126).

Sur ces entrefaites, le mariage d'Alphonse VII et d'Urraque avait été déclaré nul, à cause de parenté (1114).

ivé de la Castille, et réduit au royaume d'Aragon 116), mais libre de toute entrave, Alphonse VII s'empara de Saragosse, qui devint la capitale de l'Aragon 118). Dès lors, ce royaume marcha à la tête des États rétiens. La grande victoire d'Arançuel sur les Almorades (1123) porta le monarque aragonais jusqu'à Grenade; mais il revint sur ses pas sans avoir pu prendre ucune place, ni se maintenir en aucune position (1125). perdit même, par les armes d'Alphonse VIII, Burgos t d'autres forteresses importantes. Jaloux de reconquérir 'un côté ce qu'il perdait de l'autre, et de contre-balancer es succès de son beau-fils en Andalousie (1133), le Batail-eur reprit ses expéditions contre les Maures; mais il rouva devant Fraga le terme de ses succès. Échappé avec peine à une sanglante défaite (1135), il se sauva dans un monastère et se laissa mourir de tristesse.

Fin de la descendance mâle d'Aznar, en Navarre. — Alphonse VII, sans enfants, avait légué ses États d'Aragon et de Navarre à l'Ordre déjà puissant des Templiers; mais les cortès se donnèrent pour roi son frère, Ramire le Moine (1), qui ne fut tiré du cloître que pour marquer, par son abdication, la fin de la descendance mâle d'Aznar (1137). La Navarre se sépara de l'Aragon, et porta sur le trône don Garcias Ramirez, arrière-petit-fils de Sanche III.

Fondation du royaume de Portugal. — Au milieu de ces troubles et de ces malheurs, le Portugal prenait place parmi les États indépendants. *Alphonse Henriquez* (c'est-à-dire fils de Henri) y régnait depuis seize ans sous le nom d'Alphonse Ier et la régence de dona *Thérèse Cuznan*, sa mère (1112-1128). Une fois maître du pouvoir, il marcha sur les traces de son père, et conquit les belles plaines de l'Alem-Tejo. Cinq princes arabes, voulant arrêter ses progrès, se liguèrent et marchèrent contre lui avec des forces supérieures; mais l'armée d'Alphonse remporta

(1) Avec les dispenses de l'antipape *Anaclet*, il épousa la fille de *Guillaume IX*, duc d'Aquitaine. Il eut de ce mariage une fille nommée *Pétronille*.

une victoire éclatante dans les plaines d'*Ourique*, et proclama roi du Portugal sur le champ de bataille (113 Quatre ans après, les cortès de Portugal, assemblée Lamégo, sanctionnèrent l'élection militaire d'Alphonse et stipulèrent, comme loi fondamentale, qu'à défaut fils, les filles succéderaient à leur père, mais que la couronne passerait au frère du roi défunt, si les filles épousaient des princes étrangers.

Alphonse Ier, avec la couronne, reçut le surnom d'*El Conquistador* (le Conquérant), qu'il justifia par la soumission de l'Estremadure et du Beira. Quelques années après Alphonse assiégea Lisbonne (1147). L'armée chrétienne peu nombreuse, attendait des renforts, quand elle vit arriver, dans l'embouchure du Tage, une flotte qui transportait en Orient un grand nombre de croisés français Alphonse, petit-fils du roi Robert de France, se rendit auprès des guerriers, que le Ciel semblait envoyer à son secours, et leur promit la conquête d'un royaume florissant. Il les exhorta à venir combattre ces mêmes Sarrasins, qu'ils allaient chercher en Asie à travers les périls de la mer. *Le Dieu qui les envoyait devait bénir leurs armes : un glorieux salaire et de riches possessions allaient récompenser leur valeur.* Il n'en fallait pas davantage pour persuader les guerriers qui avaient fait vœu de combattre les infidèles et qui cherchaient des aventures guerrières. Ils abandonnèrent leurs vaisseaux et se réunirent aux assiégeants : les Maures leur opposèrent une vive résistance ; mais au bout de quatre mois, Lisbonne fut prise d'assaut, et Alphonse en fit la capitale de son nouveau royaume.

Origine et invasion des Almohades. — Sur ces entrefaites, tandis que les Musulmans Andalous massacraient les Almoravides d'Espagne, ceux d'Afrique furent renversés par un nouveau prophète qui dirigea contre eux le fanatisme de ses partisans.

Toumert ou *Tomrout*, vulgairement *Tomrut* (Mohammed-al-Mâhdy-ben-Abdallah), avait commencé, l'an 1116, à s'annoncer pour le véritable Mâhdy (12e imâm), qui

doit paraître à la fin du monde (p. 281). Il débita, d'accord avec le jeune *Abd-el-Moumen* de Tlemecen, ses principes sur l'unité de Dieu; d'où vient le nom de ses sectateurs *Al-Mowahedoun* (Unitaires), plus connus sous celui d'*Al-Mohades* (Almohades). Affichant dans sa doctrine, dans son extérieur et dans ses actes, une austérité pieuse, il excita les peuples à se soulever contre la dynastie des Almoravides. Chassé de Marok, il vit s'accroître le nombre de ses partisans : il étendit avec eux sa secte et son pouvoir au loin dans l'Afrique; mais, fatigué de ces expéditions, il chargea du commandement de ses troupes, et décora du titre d'Imâm son fidèle Moumen. Celui-ci ne tarda pas à paraître sous les murs de Marok. Les Almoravides défendirent leur capitale avec leur ancienne valeur; mais la persévérance d'Abd-el-Moumen épuisa leurs forces (1147). Après la prise de Marok, les Almohades étendirent leur domination sur toute l'Afrique septentrionale, des frontières de l'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar. Bientôt l'Espagne attira leurs armes (1150). Les Almoravides de la Péninsule, assaillis à la fois par les Maures espagnols et par les Unitaires, se réfugièrent dans les îles Baléares; Moumen vainquit les chrétiens près d'Andujar, et dès 1157 il resta maître de presque toute l'Espagne musulmane (Algarve, Séville, Grenade et Murcie).

Les quatre Ordres chrétiens. — Les rois chrétiens, voulant opposer au fanatisme des Almohades l'exaltation chevaleresque de leurs guerriers, instituèrent plusieurs Ordres religieux et militaires. Alphonse VIII institua celui d'*Alcantara* (1157). Ceux de *Calatrava* en Castille, de *Saint-Jacques* en Galice, et d'*Aviz* en Portugal, le suivirent de près (1158, 1161, 1162), et tous quatre rendirent, par la suite, des services signalés à la cause commune.

Réunion de la Catalogne à l'Aragon. — Cependant le royaume aragonais, placé, depuis l'abdication de Ramire le Moine, sous la régence de RAYMOND BÉRENGER IV, comte de Barcelone, marchait à sa décadence, lorsqu'une

nouvelle famille de rois vint en relever la gloire. *Pétronille,* fille du prêtre-roi, porta ses droits au régent (1151), et par là fut jointe au belliqueux Aragon l'industrieuse Catalogne. Deux ans après, RAYMOND BÉRENGER chassa tout à fait les Maures de cette dernière province, et prépara, par ses conquêtes, le règne glorieux de ses successeurs. ALPHONSE II, son fils, s'empara de la Provence sur *Raymond V* de Toulouse (1167).

§ 2.—*De l'Espagne et du Portugal depuis l'invasion des Almohades jusqu'à la fin de leur domination et la mort de saint Ferdinand III* (1157-1248-1252).

Coup d'œil général.—La mort d'Alphonse VIII, roi de Castille et de Léon, ouvrit pour les royaumes chrétiens d'Espagne une déplorable époque de guerres civiles. La Péninsule serait tombée de nouveau au pouvoir des Musulmans, si d'une part les Ordres militaires ne leur eussent opposé une vigoureuse résistance, et si d'ailleurs de fréquentes rébellions n'avaient occupé les Almohades dans les provinces soumises à leur domination. C'est sur l'Ordre des Templiers, qui s'étaient fixés dans l'Aragon, que furent organisés les quatre Ordres de la Péninsule, avec les modifications que réclamaient les besoins du pays. Les princes chrétiens leur octroyèrent de grands priviléges, et les chevaliers élevèrent une foule de châteaux forts sur les points les plus menacés des royaumes chrétiens. Malheureusement la séparation de Castille et de Léon paralysa leurs efforts pendant plus d'un demi-siècle.

Institutions politiques de l'Aragon et de la Castille.—Les priviléges des communes résultèrent, en Espagne, de la guerre contre les Maures. La charte ou *fuero* de Léon est du XIe siècle. Les *regidors* et les *alcades* furent élus et investis de la juridiction. Il y avait en Aragon un magistrat célèbre, le *Justiza,* qui, chargé de juger les différends entre les rois et la noblesse, finit par acquérir la plus grande influence.

Le gouvernement représentatif était dans toute sa force

en Espagne, pendant qu'il s'introduisait péniblement et avec lenteur dans les autres royaumes. Les communes faisaient partie des États ou *Cortès* d'Aragon, en 1130, et de ceux de Castille, en 1169. Quatre ordres composaient les premiers : 1° les prélats ; 2° les grands (*ricos hombres*) ; 3° les chevaliers (*infanzones* ou *caballeros*) ; 4° les députés (*procuradores*). En Castille, la noblesse inférieure était représentée par les *ricos hombres*. La convocation des Cortès, irrégulière en Castille, fut tour à tour annuelle et biennale en Aragon. Dans les deux royaumes, les Cortès votaient l'impôt, exerçaient le pouvoir législatif et empiétaient sur les prérogatives royales.

Séparation de Castille et de Léon.—A la mort d'Alphonse VIII, ses États furent partagés entre ses deux fils, SANCHE III, roi de Castille, et FERDINAND II, roi de Léon (1157). L'année suivante fut signalée par la victoire de Rema, que la ligue des princes chrétiens remporta sur les Almohades. Malheureusement Sancho III survécut peu de temps à ce succès (1159). La tutelle de son fils ALPHONSE IX, surnommé le *Magnifique*, disputée à don *Guttière de Castro* par don *Manrique de Lara*, fut l'origine d'une querelle entre ces deux puissantes maisons, à laquelle prirent part presque tous les seigneurs du royaume, et qui ne finit en 1169 que par la médiation du pape *Alexandre III*. Instruit de ces divisions, le miramolin almohade *Yousef*, fils d'Abd-el-Moumen, en profita pour conquérir l'Espagne orientale (1172). Après un séjour de cinq ans dans la Péninsule, il repassa la mer pour apaiser une révolte dans le Belâd-el-Djéryd (pays des dattes) : trois ans après, il revint en Espagne, et s'avança de Séville sur les frontières du Portugal ; mais il périt à la sanglante bataille de Santarem, également funeste aux deux partis (1184). *Yakoub*, son fils, lui succéda.

Tréve avec l'Almohade Yakoub.— Ferdinand II, roi de Léon, mourut, laissant pour successeur un fils nommé ALPHONSE IX, comme le roi de Castille (1188). Les deux Alphonse IX unirent leurs armes comme leurs noms

étaient unis, et leurs progrès alarmèrent tellement les Maures, qu'Yakoub publia contre eux la *Gazoua* ou *Gacie* (p. 521). La grande victoire d'Alarcos vengea la défaite de Santarem (1195). Le vainqueur pénétra dans la Manche, dans l'Estremadure, dans la Castille et jusqu'aux Asturies; détruisit plusieurs places fortes, ravagea la campagne, accorda généreusement aux chrétiens une trêve de douze ans, et revint à Marok élever une magnifique mosquée, pour perpétuer le souvenir de son triomphe.

Guerres civiles des princes chrétiens. — Pendant cette trêve, la Péninsule fut déchirée par les guerres des rois de Castille, de Léon et de Navarre. SANCHE VII, fils de Sanche VI, roi de ce dernier pays, perdit les provinces de Biscaye, d'Alava, de Guipuscoa (1200). L'Aragon et le Portugal restèrent étrangers à cette lutte. A Alphonse II d'Aragon succéda PEDRO ou PIERRE II, dont le frère devint comte de Provence, tandis que dans le Portugal SANCHE I[er] fut remplacé sur le trône par un autre ALPHONSE II, surnommé le *Gros*, dont le frère, *Ferdinand* ou *Fernand*, devint comte de Flandre du chef de sa femme (1211).

Bataille de Tolosa. — La trêve conclue avec Yakoub expira (1208). Les États chrétiens firent aussitôt leurs préparatifs pour reprendre d'un commun accord la guerre nationale. Les chevaliers de Calatrava l'ouvrirent par une irruption dans la province de Valence; Alphonse IX le Castillan les y suivit, et ravagea le pays jusqu'à la mer.

A la nouvelle de cette agression, Mohammed-el-Naser, fils d'Yakoub, passa le détroit à la tête de la plus formidable armée que l'Afrique eût jusqu'alors envoyée contre l'Europe, s'il est vrai qu'elle se montât à plus de 450,000 hommes, lorsque les guerriers d'Andalousie s'y furent réunis. Tandis que les troubadours appelaient les chevaliers chrétiens sous la bannière sainte, le grand pape *Innocent III* écrivit à tous les évêques de France, leur recommandant d'exhorter les fidèles de leurs diocèses à se trouver à une grande bataille qui devait se livrer entre

les Espagnols et les Maures, vers l'octave de la Pentecôte. Innocent promettait aux guerriers qui se rendraient en Espagne les indulgences des guerres saintes; on fit à Rome une procession solennelle pour demander à Dieu la destruction des Maures et des Sarrasins. Les archevêques de Narbonne et de Bordeaux, l'évêque de Nantes, un grand nombre de seigneurs français traversèrent les Pyrénées, suivis de 2000 chevaliers avec leurs écuyers et leurs sergents d'armes. Le 16 juillet 1212, les deux armées se rencontrèrent sur un plateau de la Sierra-Morena, dans un endroit appelé *Las Navas de Tolosa* (Puerto-real). Les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre, y combattirent avec une égale bravoure, et les Musulmans furent précipités dans une effroyable déroute. Plus de 200,000 infidèles perdirent la vie ou la liberté. Les vainqueurs, chargés de dépouilles, entourés de Maures, chantèrent le *Te Deum* sur le champ de bataille; l'étendard du chef des Almohades fut envoyé à Rome comme un trophée de la victoire accordée aux prières de l'Église chrétienne. Les princes chrétiens, sans profiter de ce grand succès, qui leur promettait pourtant de faciles conquêtes, revinrent à Tolède se livrer à la joie du triomphe, et les coups les plus terribles portés aux Almohades partirent des Maures eux-mêmes.

En apprenant la victoire de Tolosa, le souverain pontife, au milieu de tout le peuple romain, remercia Dieu d'avoir dispersé les ennemis de son peuple, et fit des prières pour que le ciel, dans sa miséricorde, délivrât enfin les chrétiens de Syrie, comme il venait de délivrer les chrétiens de l'Espagne.

Réunion définitive de Léon et de Castille. — L'année suivante, PEDRO II ou PIERRE II, roi, chevalier et troubadour, l'un des héros de Tolosa, périt en combattant les croisés de Languedoc, et par cette mort commença le règne long et glorieux de son fils JAYME ou JACQUES Ier, surnommé le Conquérant. Alphonse IX, le Castillan, laissa sur le trône HENRI Ier, qui ne régna que trois ans dans les orages de la minorité (1214-1217). Ce prince mourut

sans héritier. La couronne revenait de droit à *Louis de France* (saint Louis), fils de *Blanche de Castille*, sœur aînée de Bérengère (1); mais SAINT FERDINAND III, fils d'Alphonse IX, le Léonais, et petit-fils du Castillan par sa mère, reçut de Bérengère la couronne vacante par le décès de Henri Ier; et, par celui de son père, il unit définitivement le royaume de Léon à celui de Castille (1230). Son règne, si mémorable par ses vertus, le fut aussi par d'utiles conquêtes sur les Musulmans désunis.

Fin de la dynastie d'Aznar, remplacée par la dynastie de Champagne. — Sur ces entrefaites mourut Sanche VII de Navarre (1234), dernier roi de la race d'Aznar. Il fut remplacé par THIBAUT Ier, comte de Champagne, roi du chef de sa mère *Blanche*. Ce prince commença une dynastie qui, par le mariage de sa petite-fille JEANNE Ire avec *Philippe le Bel*, alla se perdre dans la maison royale de France (1284), et revivre ensuite sans beaucoup de gloire dans celle d'Évreux par le mariage de JEANNE II, sa petite-fille, avec *Philippe d'Évreux*, fils de Philippe le Hardi (1328-1425).

Fin de la domination des Almohades, et mort de Ferdinand III le Saint.—Jayme Ier conquit sur les Sarsasins (1229) les îles Baléares (2), livra pendant son règne trente-trois batailles, bâtit mille églises, et laissa le trône, en 1276, à PEDRO ou PIERRE III. Sur ces entrefaites, deux insurrections éclatèrent à la fois contre les Almohades, l'une dans les Alpujarras, et l'autre à Valence. Les rois d'Aragon et de Castille en profitèrent, l'un pour se faire céder par *Abou-Saïd* le royaume de Valence; et l'autre, pour s'emparer de Cordoue, de Jaën, de Murcie (1236-1238). Bientôt il ne resta plus aux Musulmans indigènes qu'un chef indépendant, *Mohammed-ben-Ahmar*, qui venait de fonder le royaume florissant de Grenade, dernier asile de l'islamisme en Espagne.

(1) Épouse d'Alphonse IX, roi de Léon; elle avait été répudiée (1209) sous prétexte de parenté. Les États de Castille la déclarèrent régente pendant la minorité de son frère Henri Ier, auquel elle succéda pour remettre bientôt la couronne à son fils aîné, *Ferdinand*.

(2) Elles firent un royaume indépendant jusqu'en 1349

Mohammed, menacé par les Almohades, se joignit, pour les combattre, à saint Ferdinand III, qu'il aida dans la conquête de Séville (1248). Le monarque castillan établit sa résidence dans l'ancien palais des souverains arabes, édifice somptueux entouré de bosquets de myrtes et de jardins arrosés par des ruisseaux limpides. C'est de là qu'il partit pour s'emparer de Cadix, et pour soumettre les Maures réfugiés dans les montagnes de Jaën. La mort l'enleva (1252), lorsqu'il se préparait à conquérir le royaume de Marok. Comme guerrier et comme législateur, Ferdinand fut un des plus grands princes de son siècle. On lui doit la fondation de l'université de Salamanque et le conseil de Castille. Il eut pour successeur ALPHONSE X, surnommé *le Sage*, ou plutôt *le Savant*.

Agrandissement du Portugal.—Le Portugal continua, comme la Castille, de s'agrandir aux dépens des Maures, et, sous les règnes de SANCHE II (1223-1245) et d'ALPHONSE III (1245-49), la soumission des Algarves donna à ce royaume les limites qu'il conserve encore. Ces limites étaient l'État castillan et l'Atlantique. Dès qu'il les eut atteintes, il cessa de s'agrandir, et, comme les Phéniciens de l'antiquité, les Portugais demandèrent à l'Océan ce qui leur manquait du côté du sol.

§ 3. — *De l'Espagne et du Portugal depuis la mort de saint Ferdinand III jusqu'au commencement du XIVe siècle* (1252-1325).

Coup d'œil général.—Pendant le reste de cette période, l'histoire de l'Espagne n'est guère que celle des deux *royaumes de Castille* et *d'Aragon*. Le *royaume de Navarre*, restreint à quelques provinces sur le versant méridional des Pyrénées, resta dépendant de la France, même après le rétablissement du trône, sous la dynastie d'Évreux (1316); en sorte que l'histoire de ce royaume se lie intimement à celle de France. Le *royaume musulman de Grenade*, tour à tour soumis aux rois de Castille et d'Aragon, trouva ses éléments de durée dans la rivalité

de ces princes, comme dans les secours des souverains de *Marok*, de *Tlemcen* et de *Tunis*, États nés en Afrique après la chute des Almohades. Quant au *Portugal*, ce royaume au XIVe siècle se développa d'une façon toute particulière, par les découvertes maritimes.

Castille. — La Castille, tant par son étendue que par sa position géographique, semblait destinée à une espèce de suprématie sur toute l'Espagne, d'autant plus que les rois d'Aragon se trouvèrent, à cette époque, engagés dans les affaires des Deux-Siciles (p. 512); mais des guerres de succession et des troubles intérieurs occasionnés par de fréquentes minorités, ne permirent pas aux monarques castillans de marcher sur les traces du grand Ferdinand III.

Alphonse X le Savant, fils de Ferdinand III, débuta sur le trône par la prise de Xérès et de la Niébla (1257), qui lui valut la soumission de toutes les Algarves, et par là s'éteignit dans la Péninsule la domination des Almohades.

Les côtes septentrionales de l'Afrique échappèrent également à cette dynastie. Les *Meirinides*, descendants d'*Abdoul-Hakk*, déjà maîtres d'une grande partie du Maghreb, s'emparèrent bientôt après de Marok (1269), dans le même temps qu'Alphonse X conquérait sur les Musulmans le royaume de Murcie.

Six ans après, *Abou-Yousouf-Yakoub II,* roi de Fez, envahit l'Espagne, en l'absence d'Alphonse X; la valeur de *Sanche le Brave,* infant de Castille, sauva la Péninsule, menacée de nouveaux dominateurs (1275-1276); mais il abreuva de chagrins la vieillesse de son père. Les cortès, convoquées à Valladolid, le placèrent à la tête du royaume (1282). Alphonse X s'adressa vainement à tous les rois de la chrétienté; dans son désespoir, il implora l'appui de Yousouf, et ce chef de Barbares donna aux princes chrétiens une grande leçon du respect qu'on doit à l'infortune. En recevant au milieu de son armée le monarque détrôné, Yousouf lui céda la place d'honneur, en lui disant : *Je vous traite ainsi parce que vous êtes malheu-*

reux, et je m'unis à vous pour venger la cause commune de tous les rois et de tous les pères. Alphonse X, aidé de ce puissant renfort, ne reconquit sa couronne que pour pardonner généreusement à son fils. Il mourut bientôt après (1284). On lui doit le code connu sous le nom de *Siete Partidas* (sept parties), et des tables astronomiques appelées *Tables Alphonsines.*

Aragon et Portugal.—Vers l'avénement le Sanche IV le Brave, commencèrent en Aragon le règne d'Alphonse III, qui conquit Minorque (1285); en Portugal, celui de Denis I[er] qui, pendant quarante-six ans, mérita le surnom de *Père de la Patrie* (1279-1325). C'est lui qui fonda l'université de Lisbonne, transportée plus tard à Coïmbre.

Castille. — Sanche IV le Brave, fils d'Alphonse X le Savant, s'empara de Gibraltar et de Tarifa (Tarik), sur le miramolin Yousef, et, par ces importantes acquisitions, il éloigna le retour des invasions meirinides (1290). Pendant la minorité de son fils, Ferdinand IV (1295), la régente *Marie de Molina* dissipa les factions, déconcerta les usurpateurs, et repoussa les attaques des Maures, de l'Aragon et du Portugal. Une nouvelle minorité, celle d'Alphonse XI, frère de Ferdinand (1312), troubla toute la Péninsule. Les deux régents, oncles du roi, furent tués dans un combat contre les Musulmans (1319).

Sur ces entrefaites, Jayme II, successeur d'Alphonse III au trône d'Aragon (1291), après avoir abandonné la Sicile pour épouser la fille de Charles le Boiteux, conquit sur les Pisans l'île de Sardaigne, dont il fit hommage au Saint-Siége (1325), et sur laquelle les Génois conservèrent longtemps des prétentions.

Tel était l'état des divers royaumes d'Espagne au commencement du XIV[e] siècle.

CHAPITRE III.

Histoire de la France et de l'Angleterre depuis la mort de saint Louis jusqu'à celle du pape Boniface VIII, 1270, 1274-1303.

---

§ 1er. — *De la France et de l'Angleterre jusqu'aux démêlés de Philippe le Bel avec le Saint-Siége.*

Rois de France : *Philippe III le Hardi*, 1270-85 ; *Philippe IV le Bel*, 1285-1305.

Rois d'Angleterre : *Henri III*, † 1278 ; *Édouard Ier*, 1272-1307.

Philippe le Hardi. — Fils aîné de saint Louis, Philippe III, surnommé le Hardi, lui succéda (1270). La dernière croisade, si funeste à son père, ouvrit, au profit de la couronne, de riches et nombreuses successions, entre autres, la Champagne et la Navarre.

Thibaut II, roi de Navarre et comte de Champagne, et qui avait épousé *Isabelle*, fille de saint Louis, était mort au retour de Tunis. *Henri le Gras*, son fils, ne laissa qu'une fille âgée de trois ans, nommée *Jeanne*. Philippe III la prit sous sa protection armée, déjoua tous les partis contraires, et, en l'unissant à son fils Philippe le Bel (1284), il réunit la Navarre à la couronne, réunion qui dura jusqu'en 1328.

Pendant que *Robert d'Artois* prenait, au nom de son frère, possession de la Navarre (1276), *Alphonse X*, roi de Castille, perdit son fils aîné, *Ferdinand de Lacerda*. Qui devait hériter du sceptre castillan, ou les fils de l'Infant, ou *Sanche le Brave*, son frère ? Les cortès de Ségovie, se fondant sur la loi des Goths, qui, pour l'hérédité du trône, admettait le droit d'*immédiation* et non celui

de représentation, décidèrent en faveur du dernier. Cette décision brouilla l'Espagne avec la France. Philippe III prit en main la cause de ses neveux, et déclara la guerre à la Castille (1277); mais le pape intervint pour accommoder la querelle. Sanche le Brave garda la présomption de la couronne, et les fils de Lacerda devaient obtenir en apanage le royaume de Murcie (1280).

Cinq ans après, Philippe III mourut au retour d'une expédition qu'il avait entreprise en Espagne pour y soutenir, contre la maison d'Aragon, les droits des maisons de France et d'Anjou (1285).

Philippe le Bel. — PHILIPPE IV LE BEL, fils de Philippe III, continua mollement les hostilités contre l'Aragon. Cependant les provocations de la flotte aragonaise le déterminèrent à prendre des mesures plus vigoureuses. Oubliant les intérêts des fils de Ferdinand de Lacerda, ses cousins, il conclut avec *Sancho IV le Brave*, roi de Castille, une alliance offensive (1288). Cette ligue amena, par la médiation d'Édouard Ier, le traité d'Oléron avec *Alphonse III*, successeur de Pierre III, roi d'Aragon, qui rendit à la liberté *Charles II le Boiteux*. Enfin, deux autres traités, ceux de *Tarascon* et *d'Agnani* (1291-1295), terminèrent cette grande querelle. Charles de Valois renonçait à l'Aragon pour le duché d'Anjou qu'abandonnait Charles II de Naples; et Jayme Ier, à la Sicile pour la couronne d'Aragon, vacante par la mort de son frère Alphonse III. Cette île néanmoins resta dans la maison espagnole, par l'occupation de Frédéric Ier, frère de Jayme.

Conquête du pays de Galles par Édouard Ier. — ÉDOUARD Ier, roi d'Angleterre, n'avait paru dans cette lutte que comme médiateur. L'ambition le retenait dans son île.

Jaloux de réunir à son royaume la principauté de Galles, il somma *Léwellyn* ou *Léolyn*, souverain de ce pays, de lui rendre, pour ses États, un hommage auquel il avait été soumis sous le règne précédent. Sur son refus, il pénétra dans le pays, franchit des montagnes jusqu'alors inaccessibles aux troupes anglaises, et força Léwellyn à

se reconnaître vassal (1277); mais la soumission ne fut pas de longue durée. Sur la foi de prophéties qui promettaient aux Gallois l'empire de l'Angleterre, les montagnards de la Cambrie reprirent les armes; mais ils furent défaits à la bataille de Snowdon, où périt l'infortuné Léwellyn (1282). *David*, son frère et son successeur, tombé, l'année suivante, entre les mains d'Édouard, termina sa vie dans d'horribles supplices. Édouard acheva de souiller sa gloire par le massacre des Bardes, dont les chants patriotiques entretenaient dans les âmes l'amour de l'indépendance (1283). Le pays de Galles devint une principauté, dont l'héritier présomptif porte le nom (*prince de Galles*).

Guerre d'Écosse. — Peu de temps après, la *mort d'Alexandre III*, roi d'Écosse (1286), et celle de *Marguerite*, sa petite-fille (1291), firent songer Édouard Ier à s'emparer de ses États. Ce royaume était disputé par douze concurrents, qui bientôt, réduits à deux, *Jean Baliol* et *Robert Bruce*, descendants du roi David Ier (1114) par les femmes, prirent pour juge celui qui pensait à les dépouiller. Édouard Ier commença par s'assurer la suzeraineté d'Écosse au parlement de Norham, et plaça sur le trône Baliol, plutôt comme vassal que comme roi (1292); mais celui-ci ne tarda pas à se fatiguer de la dépendance humiliante dans laquelle il était tenu par le roi d'Angleterre.

Guerre entre la France et l'Angleterre, mêlée à celle de Flandre et d'Écosse. — Une circonstance imprévue mit dans le même temps aux prises Édouard Ier et Philippe le Bel.

Deux matelots, l'un normand, l'autre anglais, se prirent de querelle à Bayonne (1292). Le premier périt, frappé d'un poignard. Pour venger leur compatriote, les Normands firent des courses sur mer; les Anglais les battirent, surprirent la Rochelle, la ravagèrent, et pillèrent les campagnes d'alentour. Philippe le Bel envoya des députés à Édouard Ier pour lui demander satisfaction (1293). Le monarque anglais n'opposa que de fiers refus à cette

juste demande. Cité deux fois, comme duc-vassal de Guienne, à la cour des pairs (1293), il n'y comparut point: il eut beau, pour dissiper l'orage, envoyer son frère *Edmond* comme négociateur; au terme de la citation, le roi confisqua la Guienne, dont le *connétable de Nesle* saisit les places fortes. Édouard Ier déclara la guerre à la France, avec l'empereur *Adolphe de Nassau* et le comte de Flandre, *Gui de Dampierre*, le *duc de Brabant*, le *duc Jean II de Bretagne* et le *comte de Savoie* pour alliés. Jean Baliol devint l'auxiliaire de Philippe le Bel (1295).

La lutte s'ouvrit dans la Guienne, où le *comte de Richemont* ne put résister aux armes de *Robert d'Artois* et de *Charles de Valois*. A la révolte de Dampierre, le comte d'Artois vola en Flandre, et gagna sur les Flamands la victoire de Furnes (1297), que suivit une suspension d'armes de deux ans.

On se battait depuis deux ans en Écosse. Baliol perdit à Dunbar la liberté (1297). Édouard Ier, maître de tout le royaume, fit détruire tous les monuments qui pouvaient réveiller l'esprit national chez les Écossais, et rappeler le souvenir de leurs anciens rois. C'est alors que parut le célèbre *Guillaume Wallace*, fameux dans les annales de ce pays; c'était un gentilhomme d'une taille gigantesque, d'une force prodigieuse, et d'un courage à toute épreuve. Proclamé régent, il chassa les Anglais du royaume; mais la *bataille de Falkirk*, gagnée par Édouard Ier qui revenait de Flandre, livra de nouveau l'Écosse à l'oppression du vainqueur (1298). La Flandre subissait le même sort par les armes de Charles de Valois; et dans les deux pays, l'abus de la force fit éclater, en 1302, une formidable révolte.

Les Écossais, sous les ordres de Wallace, détruisirent trois armées anglaises. Les Flamands s'insurgèrent sous *Pierre König*, consul des tisserands, et massacrèrent les Français à Bruges. Les fils de Gui, captif au Louvre, se mirent à la tête du mouvement. Robert d'Artois arriva contre eux avec cinquante mille hommes, sans prendre aucune précaution, et perdit la fameuse *bataille de Courtrai*, dans

des marais où sa témérité l'avait engagé : il y périt avec une infinité de seigneurs et vingt mille Français ; quatre mille éperons dorés restèrent aux ennemis pour monument de leur victoire, comme autrefois les cinq mille anneaux d'or des chevaliers romains attestèrent à Carthage la victoire d'Hannibal à Cannes.

Les deux rois, affaiblis par leurs revers, conclurent la paix (1303). Les Anglais recouvrèrent la Guienne, et la fille de Philippe, *Isabelle*, épousa le fils aîné d'Édouard Ier. C'était se livrer réciproquement leurs alliés.

Philippe le Bel marcha deux fois en personne contre les Flamands, et les vainquit à Mons-en-Puelle (1304), mais sans les dompter. Enfin il consentit à déposer les armes, retenant pour les frais de la guerre quatre villes, et rendant le reste à *Robert de Béthune*, fils aîné de Gui-Dampierre, à condition qu'il en ferait hommage à la couronne.

Édouard Ier marcha de même deux fois en personne contre les Écossais, et gagna sur eux deux batailles sans pouvoir les réduire (1302-1304). Enfin la trahison lui livra le brave Wallace, qui périt comme Léwellyn, sur une potence (1305). Mais *Robert Bruce*, fils du prétendant de ce nom, rallia ses compatriotes qui lui déférèrent la couronne, et chassa les Anglais de sa patrie. Vainement Édouard Ier jura-t-il d'en tirer une vengeance éclatante ; Dieu, ce maître des rois, l'arrêta par la mort (1307) sur les frontières mêmes du pays qu'il menaçait du plus dur esclavage.

§ 2. — *Démêlés de Philippe le Bel avec le pape Boniface VIII.*

Alors siégeait sur le trône pontifical *Boniface VIII*, le digne successeur des Grégoire VII et des Innocent III. Dès les premiers jours de son règne, il s'était érigé en pacificateur de l'Europe : noble et sainte mission qu'il poursuivit au péril de ses jours.

Philippe le Bel, après avoir anéanti les priviléges de

ses vassaux, dirigea ses attaques contre les prérogatives et les droits que tous les États catholiques reconnaissaient alors au clergé de l'Europe, tels que l'exemption des impôts directs, la liberté des élections et des nominations, etc. Les princes avaient déjà attaqué ces prérogatives, en sorte qu'elles n'avaient dû leur maintien qu'à l'énergique intervention des souverains pontifes. Lorsque Boniface VIII ceignit la tiare en 1294, de grands abus s'étaient établis à ce sujet tant en France qu'en Angleterre. Obsédé par *Édouard Ier*, le clergé anglais lui avait cédé la moitié de son revenu annuel, et Philippe le Bel, exigea du clergé français le 50e de tous ses biens meubles et immeubles. Le pape, après avoir négocié d'abord entre les deux souverains une paix qui tournait toute à l'avantage de Philippe le Bel (1296), publia la bulle *Clericis laïcos*, par laquelle il interdisait d'une part au clergé de payer aux princes des taxes extraordinaires sur les biens ecclésiastiques, et de l'autre, aux princes et seigneurs laïques de frapper ces biens de pareils impôts. La bulle ne désignait personne : cependant Philippe le Bel saisit cette occasion pour donner suite à ses empiétements. Afin de priver la cour de Rome des secours pécuniaires envoyés annuellement par le clergé de tous les pays, le roi prohiba l'exportation du numéraire. Boniface VIII se plaignit de cette prohibition ; mais sur les instances de l'archevêque de Reims, il envoya, l'an 1297, au roi de France une lettre explicative de la bulle, déclarant qu'il n'avait pas entendu parler des sommes que les seigneurs ecclésiastiques devaient au roi comme vassaux, ni des subsides que le clergé dans certains cas accordait quelquefois au prince. Philippe le Bel parut satisfait et révoqua sa défense.

Mais il rompit bientôt cet accord par des mesures arbitraires contre les droits les mieux établis de l'Église. C'est ainsi qu'il confisqua des biens ecclésiastiques, frappa les églises et les couvents de contributions énormes, et s'arrogea l'investiture du *comté de Melgueil,* fief de l'Église de Narbonne. Les choses en étaient là lorsque Philippe le Bel, comme pour braver le Saint-Siége, donna asile aux *Co-*

lonna, barons romains, bannis par Boniface pour leurs manœuvres séditieuses. Le pape envoya, en qualité de légat, l'évêque de Pamiers, *Bernard de Saisset* (1301). Le prélat menaça le roi d'anathème, s'il ne changeait de conduite. Le roi l'ayant chassé de sa présence, on le dénonça comme un rebelle, comme un séditieux. Plusieurs témoins déposèrent contre lui; Philippe le fit arrêter, et refusa de le relâcher.

Cet acte obligea le pape à déployer plus d'énergie ; il adressa au roi la bulle *Ausculta, Fili*, dans laquelle, après lui avoir rappelé qu'il existait une autorité supérieure à la sienne, et qu'il était soumis au souverain pontife comme tout autre chrétien, il l'informait qu'il venait de convoquer pour un synode, à Rome, les prélats et les docteurs de France, afin de délibérer avec eux sur les moyens de mettre fin aux abus que le roi s'était permis: il le priait enfin de s'y faire représenter par des ambassadeurs.

Le roi de France, dans un emportement inexcusable, fit brûler publiquement la bulle. Aussi, peu tranquille sur l'issue de cette grande affaire, il assembla, le 10 avril 1302, dans l'église de Notre-Dame, le clergé, la noblesse et les communes, pour décider les mesures qu'il fallait prendre au milieu de ces circonstances difficiles. Les trois ordres se réunirent pour la première fois sous le nom d'*États-Généraux*. Cette assemblée, trompée par un rapport mensonger du chancelier *Pierre Flotte*, qui montrait le Saint-Siége comme prétendant à la suzeraineté du pape sur la France, approuva la conduite de Philippe le Bel. Cependant Boniface, après la tenue d'un consistoire, publia la célèbre décrétale *Unam Sanctam*, dans laquelle il définissait de nouveau et d'une manière aussi simple que claire, la relation du pouvoir spirituel au pouvoir temporel, entre l'autorité dont le souverain pontife était investi de Dieu lui-même, et l'autorité que les princes séculiers possédaient à un titre moins élevé.

Philippe le Bel, voyant qu'il ne gagnait rien sur la fermeté du pape, réunit de nouveau les trois ordres (1303).

Il appela de toutes les décisions de Boniface au futur concile, et son procureur, *Guillaume de Nogaret*, issu d'une famille albigeoise, accusant le pape d'être hérétique et simoniaque, conclut à son emprisonnement. Nogaret et *Sciarra Colonna* allèrent, avec une troupe de mercenaires, l'arrêter dans Agnani, sa ville natale, où il résidait alors. Ses compatriotes, touchés de compassion, le délivrèrent de leurs mains. Boniface partit pour Rome; mais à peine fut-il arrivé qu'il y mourut, prisonnier d'une faction, à l'âge de 86 ans (1303).

La mort de Boniface VIII, et, quelques années après, la translation du Saint-Siége à Avignon, commencent une nouvelle période dans l'histoire de la société catholique, période de décadence pour l'ordre politique qu'elle avait fondé, et pendant laquelle se prépara le grand événement qui bouleversa l'Europe au XVIe siècle, sous le nom de *Réforme religieuse*.

QUATRIÈME PÉRIODE,

OU

PÉRIODE DE DÉCADENCE,

DEPUIS LA MORT DE BONIFACE VIII, 1303, JUSQU'A LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE D'ORIENT, 1453.

[N. B. Voy. la note qui termine l'introduction.]

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de l'Occident depuis la mort de Boniface VIII jusqu'au grand Schisme, 1303-1378.

§ 1er. *Histoire des papes depuis la mort de Boniface VIII jusqu'au grand Schisme d'Occident* (1303-1378).

PAPES : *Benoît XI*, 1303-4 ; *Clément V*, 1304-14 ; *Jean XXII*, 1316-34 ; *Benoît XII*, 1334-42 ; *Clément VI*, 1342-52 ; *Innocent VI*, 1352-62 ; *Urbain V*, 1362-70 ; *Grégoire XI*, 1370-8.

Coup d'œil général. — Le lien civil et religieux qui, depuis Grégoire VII, avait placé tous les peuples catholiques de l'Occident sous l'étendard d'une magnifique unité, alla se relâchant de plus en plus, à mesure que diminua l'action politique des souverains pontifes, comme chefs de la république chrétienne. *Boniface VIII* avait succombé dans la grande lutte qu'il avait entreprise contre Philippe le Bel, dans l'intérêt commun de la chrétienté, et le monarque

français, qui mettait toujours la ruse au service de son habileté, sut tirer parti de sa victoire, pour enchaîner les successeurs de cet illustre pape à la politique française. Ce changement de relations décomposa la société catholique, amena le grand Schisme d'Occident, et, dans ce schisme, un prélude à la Réforme de Luther.

Translation du Saint-Siége à Avignon (1309). — BENOIT XI, successeur de Boniface VIII, rétablit la paix entre la France et le Saint-Siége, et mourut huit mois après son élection. Le conclave de Pérouse, longtemps divisé sur le choix d'un pontife, élut enfin *Bertrand de Goth*, archevêque de Bordeaux, qui prit le nom de CLÉMENT V, et qui, d'ennemi du roi, devint son plus zélé partisan. Le nouveau pape consentit à tous les désirs de son bienfaiteur, qui demandait, avec la translation du Saint-Siége en France, la condamnation de la mémoire de Boniface et l'abolition des Templiers.

Clément V, qui d'abord avait fixé sa résidence à *Lyon* (1309), la transféra plus tard à *Avignon*. Dès lors la politique des papes obéit, pour ainsi dire, à l'influence française, et le conseil des cardinaux se composa en grande partie de Français. Six autres papes, tous Français, suivirent l'exemple de Clément V; mais cette *captivité de Babylone*, selon l'expression italienne, prépara le grand Schisme d'Occident qui devait éclater 69 ans plus tard.

Abolition de l'Ordre des Templiers. — L'Ordre des Templiers, après s'être longtemps signalé dans la Terre-Sainte, s'était attiré l'envie par ses richesses, la haine par son orgueil, et l'horreur de tous par ses débauches. L'impiété, disait-on, et des excès pour lesquels la nature n'a point de nom, étaient chez eux passés en lois. Un grand nombre d'*initiés* professaient des hérésies manichéennes, albigeoises et autres. On arrêta tous les Templiers en 1307, et l'on nomma des inquisiteurs pour instruire leur procès. La plupart des chevaliers firent des aveux terribles qu'ils rétractèrent bientôt après; et des cinquante-neuf qu'on jeta dans les flammes, aucun ne démentit ce désaveu, malgré l'appât du pardon.

Enfin, le pape, sans entendre la défense des grands-officiers de l'Ordre, le supprima dans le concile de Vienne (1312), où Philippe le Bel fut relevé des censures pontificales, et Boniface VIII, absous d'hérésie. Les biens des Templiers passèrent aux Hospitaliers, d'autres disent, au roi de France. Pour *Jacques de Molay,* dernier grand-maître de l'Ordre, et les principaux dignitaires, on les brûla vifs à Paris comme hérétiques (1314).

Clément V mourut, comme Philippe le Bel, la même année que Molay.

Du pape Clément V à Rienzi. — Le trône pontifical vaqua deux ans, par suite de la division qui régnait parmi les cardinaux. Enfin les suffrages se réunirent sur un Français, *Jacques d'Euse,* natif de Cahors, qui prit le nom de Jean XXII, et dont le pontificat, entièrement dévoué aux intérêts français, fut presque tout entier absorbé par une lutte contre l'empereur *Louis V* de Bavière. L'autorité de Jean XXII fut pour ainsi dire annulée en Italie, en sorte qu'il se vit forcé de mettre des impôts sur les biens ecclésiastiques en France et dans d'autres pays, afin de couvrir les frais de la vaste administration de l'Église. Jean XXII pensait à rétablir son siége à Rome, lorsqu'il mourut en 1334.

Benoit XII, de Saverdun, dans l'Ariége, succéda à Jean XXII dont il voulut réaliser le projet; mais il en fut empêché par les intrigues de la cour de France, et par l'opposition des cardinaux français. L'influence française empêcha aussi tout accommodement entre le pape et l'empereur Louis V.

Sous Clément VI (*Pierre Roger*, natif du Limousin), successeur de Benoît (1342), le nombre des cardinaux français s'accrut encore : il déposa Louis de Bavière, et favorisa l'élection de *Charles IV* de Bohême. C'est lui qui racheta la ville d'Avignon, de la reine *Jeanne* de Naples, en même temps comtesse de Provence : par là (1348), il ne fit que fixer davantage l'existence du Saint-Siége dans cette ville. Il se passait alors d'étranges choses en Italie.

Coup d'œil sur l'état de l'Italie. — Depuis qu'Avi-

gnon était devenu la résidence des papes, ils avaient dû chercher à se faire, dans la Péninsule, des partisans qui, sans pouvoir leur devenir redoutables, fussent en état de défendre le Saint-Siége contre les empereurs. Ainsi Benoît XII confirma les seigneurs guelfes dans les droits qu'ils s'étaient arrogés sur plusieurs villes libres, et, de son côté, Louis V consolida les usurpations des seigneurs gibelins, qui s'étaient emparés des villes pontificales. Dans le fait, il ne fit qu'autoriser ce qu'il ne pouvait empêcher: c'est ainsi qu'il ne pouvait rien dans la Lombardie sans les *Visconti*; dans la Toscane, sans le héros de Lucques, *Castruccio Castracani*.

Chaque jour de nouveaux États se formaient en Italie : les princes d'*Este* s'affermissaient à Modene ; les *Gonzague*, à Mantoue ; les *della Scala*, à Vérone et à Parme ; les *Carrara*, à Padoue, etc. Les seigneurs de *Malatesta* se rendaient maîtres de Fano, de Pesaro, de Rimini ; la marche d'Ancône obéissait à ceux de *Monte-Feltro*; mais il serait trop long de nommer tous les personnages qui, dans ces temps orageux de transition, furent tantôt les pères, tantôt les oppresseurs de leur ville natale.

Rome était aussi livrée, par l'absence des souverains pontifes, à l'ambition des nobles et des tribuns. Des légats apostoliques résidaient à Pérouse; mais ils n'exerçaient sur Rome qu'une indirecte autorité : cette ville conservait encore quelque ombre des institutions républicaines, comme un sénateur annuel, des capitaines du peuple, etc., tandis que les *Colonna*, les *Orsini*, etc., se disputaient la réalité du gouvernement. Du milieu de cette anarchie surgit tout à coup un homme qui prépara le retour des papes, et, dans ce retour, le grand Schisme d'Occident.

Rienzi et le Bon État. — Cet homme était *Colas de Rienzo* ou *Rienzi*, c'est-à-dire, *Nicolas*, fils de *Laurent* ou *Lorenzo*, cabaretier. Malgré l'obscurité de son état, Lorenzo le fit élever avec soin, et ne négligea rien pour favoriser en lui les heureuses dispositions de la nature. Rienzi ne tarda pas à devenir l'orateur le plus distingué

de son temps. Il se lia d'amitié avec le poëte *Pétrarque*, qui venait d'être couronné à Rome (1341), et ce fut dans l'étude commune de l'antiquité qu'ils échauffèrent mutuellement leurs sentiments républicains. Sauver Rome de l'affreuse anarchie dans laquelle elle était plongée, devint, dès lors, l'unique objet de son ambition. Par le seul empire de la parole, il rétablit le gouvernement de la république sous le nom de *Bon État*, et prit celui de *Tribun du peuple* (1347). Il en fit jurer l'observation aux nobles romains; mais la tête du réformateur n'était pas assez forte pour résister longtemps au vertige. Il conçut le projet de réunir l'Italie, que dis-je? l'Europe entière, dans une république unique, dont Rome serait le centre. Des courriers de *Nicolas le Sévère et le Clément, le Libérateur de Rome, le Zélateur pour le bien-être de l'Italie, l'Ami du monde, Tribun auguste* (tels sont les titres qu'il prenait), parcouraient la presqu'île, invitant les villes et les princes, y compris le pape et les deux empereurs des Romains, à envoyer à Rome des députés pour délibérer sur le *Bon État* de l'Europe. Pérouse et Arezzo se soumirent au tribun; d'autres villes lui firent des réponses honorables; quelques-unes traitèrent son projet d'extravagant. Rienzi affectait dans son costume, dans tout ce qui l'entourait, une pompe qui frappait les yeux des Romains. Il inventait des fêtes et des cérémonies; il se fit recevoir chevalier et accepta les couronnes qu'on lui décerna. Il se baignait dans le vase de porphyre qu'on appelle le baptistère de Constantin le Grand. Il cita à son tribunal et Louis V de Bavière, et Charles IV, roi de Bohême, pour y déduire leurs droits à la couronne impériale, et les électeurs, pour dire qui leur avait donné l'autorité de la leur conférer. Il somma aussi le pape Clément VI et le sacré Collége de venir à Rome, métropole de l'Église universelle. Après avoir prononcé devant le peuple ces vaines citations, preuve d'un esprit déréglé, il tira son épée de chevalier, en frappant l'air du côté des trois parties du monde, et répéta : *Ceci est à moi! ceci est à moi! ceci est moi!*

Depuis ce moment, sa conduite fut celle d'un fou et d'un lâche. Les nobles de la campagne prirent d'abord les armes ; repoussés, ils revinrent à la charge, et le peuple se joignit alors à eux. Cédant à l'orage, Rienzi s'enfuit en Hongrie, puis à la cour de Charles IV. L'empereur le remit au pape, et Clément VI confina le tribun dans les prisons de sa résidence. La mort de ce pontife et le crédit de Pétrarque le sauvèrent du supplice. INNOCENT VI (*Étienne d'Albert*, natif du Limousin), successeur de Clément VI (1352), pour délivrer Rome des nouveaux démagogues qui séduisaient le peuple, lui renvoya son ancienne idole (1353). Le plus vif enthousiasme accueillit Rienzi; mais il tua, de sa main, *Francesco Baroncegli*, qui venait de se mettre à la tête des Romains, et il fut massacré à son tour par les Colonna au pied de ce même escalier, conduisant au Capitole, par lequel jadis il était monté au rang suprême (1354). Le légat *Albornoz*, politique habile, parvint à comprimer les factions, réduisit les vassaux rebelles de la Romagne, et Rome rentra sous l'autorité pontificale.

Fin de la résidence papale à Avignon. — Innocent VI eut pour successeur *Guillaume Grimoard* du Gévaudan, qui prit le nom d'URBAIN V (1362). Quoique Français, il voulut, en dépit des sollicitations du roi *Charles V*, retourner en Italie, pour affranchir la papauté de la tutelle française : il séjourna à Rome de 1367 à 1370, et parvint même à décider l'empereur Charles IV à se rendre en Italie, pour y réduire les usurpateurs des fiefs ecclésiastiques; mais ce prince étant venu avec des forces insuffisantes, Urbain V reprit la route d'Avignon, malgré *sainte Brigitte* qui lui prédit une mort prochaine. Il mourut, en effet, dix mois après son retour à Avignon (1370).

GRÉGOIRE XI (*Pierre Roger*, neveu de Clément VI) succéda à Urbain V. L'Italie, qui continuait d'être en tout sens déchirée par les factions, désirait ardemment le retour du pape, espérant que sa présence mettrait un terme à tant de malheurs : Grégoire XI, aux sollicitations particulières de *sainte Catherine de Sienne*, crut devoir

céder au vœu général, et revint à Rome l'an 1377, laissant à Avignon que six cardinaux français. Il mourut l'année suivante, et le grand Schisme éclata par l'élection de deux papes, l'un, URBAIN VI à Rome, et l'autre CLÉMENT VII à Avignon.

§ 2. — *De l'Italie méridionale depuis le commencement du XIVe siècle jusqu'au grand Schisme d'Occident* (1300-1378).

Les Deux-Siciles, séparées par les Vêpres siciliennes (1282), ne purent se réunir, ni par les traités, ni par les armes (p. 512).

ROBERT LE SAGE, fils et successeur de *Charles le Boiteux* (1309), régnait sur le continent, tandis que FRÉDÉRIC Ier d'Aragon, frère de *Jayme* ou *Jacques II* (1305), possédait l'île. C'est en vain que, pour la conquérir, il épuisa toutes les ressources de son royaume et de son comté de Provence; mais, devenu le chef des Guelfes de la Péninsule, il s'y créa, par l'obtention de plusieurs seigneuries, une grande prépondérance, que détruisirent les passions déréglées de ses successeurs. Il l'avait prévu, lorsqu'à la mort du *duc de Calabre*, son fils unique, il s'écria : *La couronne est tombée de ma tête, malheur à vous! malheur à moi!* Il mourut en 1343.

Livrée comme une Messaline à ses passions effrénées, JEANNE Ire, sa petite-fille, fit étrangler *André*, son cousin et son premier époux, fils de *Charobert*, roi de Hongrie (1345). La coupable reine écrivit à *Louis le Grand*, roi de Hongrie, frère de son mari, pour se justifier du crime dont la voix publique l'accusait. Voici la réponse qu'elle reçut : « Jeanne, le désordre de ta vie passée, l'ambition qui t'a fait usurper le pouvoir royal, ta négligence « à punir, et tes excuses subséquentes prouvent que tu as « été complice de la mort de ton époux. Tu n'échapperas « pas à la vindicte divine et humaine pour un crime si « affreux. » Bientôt après, le monarque hongrois s'avança contre cette reine homicide, qui s'enfuit en Provence.

En vain, pour se donner un soutien, épousa-t-elle successivement *Louis de Tarente*, *Jacques d'Aragon*, et plus tard *Otton de Brunswick*; en vain rechercha-t-elle l'appui de *Clément VI*: un autre pontife, *Urbain VI*, donna l'investiture du royaume de Naples à *Charles de Durazzo* ou *Duras*, cousin de Jeanne (1378), qui, maître de la capitale, la fit périr, en juste punition des crimes, des malheurs et des scandales dont elle avait rempli les quarante années de son règne (1382).

La Sicile, plus paisible, fleurit sous Frédéric Ier (1296-1337), PIERRE II (1337-42) et LOUIS (1342-55); mais FRÉDÉRIC III LE SIMPLE (1355-77) reconnut l'île comme fief de la couronne de Naples, et arrière-fief du Saint-Siége. Sa fille MARIE (1377-1402) recourut à la main d'un roi d'Aragon pour se maintenir sur le trône : elle épousa *Martin le Jeune*, fils de Martin le Vieux, et petit-fils de *Pierre* ou *Pedro IV* d'Aragon.

§ 3. — *De l'Italie septentrionale depuis le commencement du XIVe siècle jusqu'au grand Schisme d'Occident* (1300-1378).

I. LOMBARDIE.

Il en a été parlé plus haut.

II. FLORENCE.

Florence, sous la protection des rois de Naples (p. 471), ne tarda pas à devenir la ville la plus puissante de la Toscane; celles de *Sienne*, de *Pistoie*, de *Pérouse* et d'*Arezzo* s'allièrent avec elle. Les Florentins détruisirent Volterra, dont ils s'incorporèrent les habitants, à l'exemple des Romains. Telle était, au XIVe siècle, la population de Florence, qu'après la grande peste de 1348, qui fit périr 96,000 hommes, il lui restait encore assez d'habitants pour défendre sa domination et sa liberté.

Cette peste, qu'on appela la *peste noire*, et les Italiens, la *peste de Florence*, avait pris naissance sur le plateau de la Tartarie; elle parcourut toutes les contrées de l'O-

rient et de l'Occident, et causa, en peu d'années, le trépas de 13 millions d'hommes. Ce fléau avait suivi dans sa marche funèbre la route que suivaient les marchands qui apportaient en Europe les productions de l'Inde, et les pèlerins qui revenaient de la Palestine.

Dernier asile des Guelfes (1) et leur centre d'activité, Florence bannit ou du moins exclut du gouvernement les Gibelins. Un événement funeste changea le nom des deux partis, et servit d'aliment à leur haine réciproque.

Lore de Pistoie blessa grièvement, dans un tournoi, son cousin *Geri Cancellieri*. Le jeune pistoïen, profondément affligé, se rendit auprès du père de Geri pour lui demander pardon : *Le fer seul*, lui répondit cet homme féroce, *peut guérir les blessures faites par le fer* ; et sur-le-champ il lui fit couper la main. De là, grande dissension dans la ville. Les Florentins se mêlèrent de la querelle ; les *Donati* prirent le parti de l'offenseur, et les *Cerchi*, celui de l'offensé. Les premiers insultèrent les seconds aux fêtes champêtres du printemps, et de là naquirent les factions des *Noirs* et des *Blancs ;* les Guelfes ou Noirs chassèrent les Gibelins ou Blancs, au nombre desquels se trouvait le poëte *Dante Alighieri*, l'un des chefs de la république.

Cependant le commerce et l'industrie répandaient dans Florence une prospérité générale, et des spéculations heureuses procuraient des richesses immenses à quelques familles qui s'élevèrent ensuite au-dessus de toutes les autres. D'un autre côté, les bourgeois partageant avec les nobles le soin de défendre la patrie, ceux-ci se virent obligés de leur accorder la jouissance de tous les droits civils et politiques; mais, pour les leur ravir, ils s'allièrent souvent aux prolétaires, et l'inimitié des deux partis devint si grande, qu'ils ne crurent pouvoir sauver la république qu'en la confiant aux mains d'un étranger. Le choix tomba sur *Jean de Brienne* (1342), seigneur français (2), dont la ty-

(1) Ils avaient pour eux, outre les papes, les rois et les princes de la maison angevine de Naples.

(2) Il était issu d'une maison qui avait possédé quelque temps la souveraineté d'Athènes.

annie ramena l'État aux formes populaires (1343). Néanmoins la situation devint plus critique. Assiégée par *Jean Galéas Visconti*, Florence ne dut son salut qu'aux communes guelfes de Lombardie (1350); mais elle retomba bientôt dans l'anarchie par la lutte sanglante des factions aristocratique, bourgeoise et populaire (1376). En un mot, « Sous le régime des patriciens, dit Muller (1), Florence fut déchirée par les Guelfes et les Gibelins; sous le gouvernement des familles plébéiennes, elle vit fleurir dans son sein le commerce et les arts; sous le règne de la populace, elle devint la proie de magistrats avides qui cherchaient à dissimuler l'obscurité de leur naissance sous les dehors d'un luxe scandaleux. »

III. VENISE, GÊNES ET PISE.

La fermeture du conseil avait commencé à Venise le triomphe de l'aristocratie (p. 516); des complots l'achevèrent.

La conjuration démocratique de *Marino Bocconio* (1299) fut suivie d'une autre ourdie par le noble *Bejamonte* ou *Bohémond Tiépolo* (1310). Bohémond attira beaucoup de bourgeois dans son parti. Le complot fut découvert, et l'on se battit avec acharnement dans la ville; accablés par le nombre, les conjurés demandèrent et reçurent la permission de quitter Venise, avec le serment de ne jamais rentrer dans leur patrie. Le Grand-Conseil créa, pour examiner cette affaire, un comité de dix sénateurs; ce comité, nommé d'abord pour le terme de quinze jours, puis pour celui de six semaines, fut indéfiniment continué dans ses fonctions, et finit par être permanent, sous le nom de *Conseil des Dix*, mystérieux et terrible dépositaire de toute la puissance publique (1355). Dans cet intervalle, sous le doge *Jean Soranzo*, le Grand-Conseil devint héréditaire (1319); et les noms des familles maîtresses de cette noblesse nouvelle furent inscrits sur le *Livre d'Or*.

Plus heureuse au dehors qu'au dedans, Gênes, dé-

(1) Histoire universelle, t. II, p. 63.

chirée par les factions des *Doria* et des *Spinola*, recourut au gouvernement d'un seul (1339). *Simon Boccanegra* en fut le premier *doge* ou duc; mais le dogat fut, pour la république, une source de troubles qui l'auraient perdue, sans ses expéditions extérieures.

Les Vénitiens, exclus de la mer Noire et de la mer Syrienne, dominaient encore dans l'Archipel, et par le traité conclu l'an 1347 avec le sulthan mamelouk *Haçan-Naser*, ils venaient de s'assurer le monopole commercial de l'Égypte et de l'Inde, lorsque les Génois, brouillés avec les Tatars, bloquèrent la mer d'Azof, et fermèrent à Venise, par ce blocus, le port de Tana. La guerre éclata entre les deux républiques (1350). Vainqueurs à Gallipoli, battus à Cagliari, les Génois triomphèrent à Porto-Longo, par l'habileté de leur amiral *Paganino Doria*.

Dans le même temps, le vieux *Marino Faliero*, doge de Venise (1354), jaloux à l'excès d'une épouse jeune et belle, qu'il croyait complice de *Michel Steno*, l'un des chefs du tribunal criminel, tramait, avec six cents plébéiens, une conspiration dont le but était la mort de tous les patriciens; son complot fut découvert la veille du jour marqué pour l'exécution. Les conspirateurs périrent avec leur chef dans les supplices (1355) : mais Venise, craignant les suites de ces exécutions sanguinaires, conclut avec les Génois une paix désavantageuse, pour veiller, avec toutes ses forces, à la sûreté de la chose publique; et deux ans après elle se vit forcée de céder l'Istrie et la Dalmatie à *Louis le Grand*, roi de Hongrie (1357). La guerre de Chiozza (1378) la mit à deux doigts de sa perte, et sans la valeur de *Victor Pisani*, qui captura la flotte et l'armée génoise, c'en était fait de cette république et de ses brillantes destinées.

IV. SAVOIE.

Humbert II (p. 329), fils d'Amédée II, ajouta la Tarentaise au comté de Savoie; Amédée III, son fils, prit la croix avec

Louis le Jeune, et mourut à son retour, en Chypre (1148); ses États avaient été érigés par *Henri V* en États d'empire. Humbert III, fils d'Amédée III, élevé par un évêque, vécut comme un saint au milieu des affaires : il prit parti pour le pape *Alexandre III* contre l'empereur *Frédéric Barberousse*, vit ses États dévastés et Suze brûlée, en 1174, avec les archives de sa maison; mais, l'année suivante, il s'empara de Turin. Son fils Thomas Ier, après avoir passé sa minorité sous la tutelle de *Boniface*, marquis de Montferrat, au lieu de défendre le Saint-Siége, comme son père, s'allia avec *Frédéric II*, qui le créa vicaire impérial en Piémont. Il étendit sa domination sur le pays de Vaud, le Bugey et le Valais, et fit de Chambéry sa capitale. Amédée IV, son fils, marcha sur ses traces dans les démêlés du Saint-Siége et de l'Empire : en 1244, il céda le Piémont à son frère *Thomas II*, déjà comte de Maurienne. Boniface, fils d'Amédée IV, ayant voulu réduire Turin qui s'était révolté, fut pris par les rebelles, et mourut en prison, sans laisser d'enfants (1263). Il eut pour successeur Pierre, fils de Thomas, qui reçut, pour les services rendus à *Henri III* d'Angleterre, le titre de comte de Richmont et d'Essex; Philippe, son frère, épousa *Alix*, héritière du comté de Bourgogne. Amédée V, surnommé le Grand, neveu de Philippe, fit la guerre avec succès à tous ses voisins, seconda Philippe le Bel contre les Flamands, suivit l'empereur *Henri VII* en Italie, réunit à ses États le Bas-Faucigny et une partie du comté de Genève. A son avénement, il avait été obligé de céder le Piémont à *Philippe de Savoie*, prince d'Achaïe, son neveu, héritier légitime du trône, et dont il n'était que le tuteur. La principauté de Piémont resta, depuis, détachée de la Savoie, jusqu'en 1418. Edouard le Libéral, fils d'Amédée V, se distingua près de *Philippe VI de Valois*, à la bataille de Cassel; il eut pour successeur son frère, Aimon le Pacifique, qui réforma l'administration de la justice, et se signala par des fondations pieuses. Amédée VI, son fils, lui succéda (1343-1383).

§ 4. — *De l'Empire, de la Bohême et de la Pologne depuis l'avénement de la maison de Luxembourg jusqu'au grand Schisme d'Occident* (1309-1378).

Empereurs : *Henri VII de Luxembourg*, 1310-13 ; *Louis V de Bavière*, 1313-47 (*Frédéric III le Bel*, antiemp., 1313-30) ; *Charles IV de Luxembourg*, 1347-78 ; *Wenceslas de Luxembourg*, 1378-1400.

Henri VII de Luxembourg. — Après la mort d'*Albert d'Autriche* (1308), telle fut la division des princes allemands, que *Philippe le Bel*, roi de France, proposa son frère *Charles de Valois* au trône d'Allemagne. Cependant l'archevêque de Mayence, *Pierre Aichspalter*, fit porter les suffrages des électeurs sur *Henri, comte de Luxembourg*, célèbre par la vaillance qu'il avait déployée dans les guerres et dans les tournois. Le pape *Clément V*, après l'avoir reconnu, le détermina à passer en Italie pour y être solennellement couronné.

Henri VII travailla activement au rétablissement de l'ordre en Allemagne, qu'il ne cessa de parcourir, rendant la justice en personne. Comme la maison des comtes de Habsbourg lui faisait ombrage, il accorda aux trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden, une charte qui les enlevait à leur juridiction ; et, réunissant le royaume de Bohême, déchiré par des partis, à ses possessions héréditaires, il parvint à fonder ainsi une puissance qui ne connaissait pas de rivale dans l'Empire. Des seigneurs bohémiens avaient refusé de reconnaître comme roi *Henri de Carinthie*, et offert la main d'*Élisabeth*, seconde fille du roi *Wenceslas III*, et, avec elle, la couronne, à *Jean l'Aveugle*, fils de Henri VII (1311). Ce fut ce dernier prince qui commença la dynastie civilisatrice de ce royaume, en même temps que *Robert le Sage*, troisième fils de Charles II, héritait du sceptre de Naples (1309).

Henri VII, jaloux de rendre à l'Empire le patronage de l'Italie, se rendit dans la Péninsule. Son arrivée, loin d'exciter la satisfaction générale, inspira des in-

quiétudes à toutes les villes, comme à tous les seigneurs qui s'étaient rendus indépendants (1311). Florence s'allia avec Robert de Naples, jadis son ennemi, et, pour mieux défendre sa liberté, rappela la plupart des citoyens exilés. Les *Orsini*, famille la plus puissante de Rome à cette époque, appelèrent aussi Robert à leur secours. Henri VII reçut la couronne au Capitole, de la main des légats du pape Clément V, tandis que le monarque napolitain occupait la cité Léonine avec les Guelfes. Henri VII, irrité contre le roi de Naples, alla tenir à Pise une diète où Robert fut mis au ban de l'Empire; mais il mourut subitement, empoisonné, dit-on, par un Napolitain (1313). Son fils Jean l'Aveugle, occupé d'affermir sa puissance en Bohême, abandonna toute prétention à la couronne impériale.

Louis V de Bavière. — Les suffrages des électeurs, après un an d'interrègne, se partagèrent entre Louis V de Bavière et *Frédéric le Bel*, duc d'Autriche (1314). Les Suisses embrassèrent le parti du premier. Le duc *Léopold*, frère du second, porta la guerre en Helvétie; mais son armée fut détruite dans le défilé de Morgaten (1315), le même jour qu'un autre corps de troupes, commandé par *Otton de Strassberg*, essuya dans l'Unterwalden une déroute complète. Les vainqueurs signèrent à Brunnen une ligue perpétuelle, qui fut approuvée par Louis de Bavière.

Cependant Frédéric le Bel luttait contre son rival, qui, secondé par le *Burgrave de Nuremberg*, le vainquit et le fit prisonnier à la bataille de Muhldorf (1322). Le fils aîné de Louis V fut investi de l'électorat de Brandebourg, vacant par la mort du margrave *Henri*.

L'auxiliaire de Louis V prit dans ce combat un grand nombre de seigneurs autrichiens, et ne les relâcha que sous la condition expresse qu'ils le reconnaîtraient pour leur suzerain, et telle fut l'origine de la cour féodale que la maison de Brandebourg posséda dans les terres d'Autriche. Un autre auxiliaire de la maison de l'empereur, Jean l'Aveugle, s'empara du duc Henri de Carinthie dans le

même combat, et ne le relâcha qu'après avoir obtenu qu'il renonçât à ses prétentions sur la Bohême.

Louis V, impatient de porter ses armes en Italie, rendit à la liberté Frédéric (1325), et par le traité d'Ulm, il partagea l'empire avec son prisonnier, qui ne jouit pas longtemps de ce vain titre (1330). L'empereur survivant n'en fut pas plus heureux; les anathèmes du Saint-Siége, sous le pontificat de *Jean XXII* et de *Benoît XII*, le poursuivirent pendant de longues années. Il eut également à lutter contre la politique astucieuse des princes de Luxembourg. Une mort subite termina son existence (1347) au moment où ses ennemis, les électeurs de Mayence, de Cologne, de Trèves et de Saxe, venaient de déclarer le trône impérial vacant, et d'y placer *Charles de Luxembourg*, fils et successeur de Jean l'Aveugle, roi de Bohême.

Casimir III de Pologne. — Sur ces entrefaites, CASIMIR III LE GRAND, fils et successeur de Lokiétek (p. 489), avait suspendu les hostilités avec l'ordre Teutonique, par le traité de Kalicz (1343), qu'il n'observa pas longtemps. Ami de la gloire et des conquêtes, il illustra les armes polonaises par des victoires sur les Bohémiens, les Tatars, les Lithuaniens et les Russes, recula les limites de ses États jusqu'au Dniepr, donna le premier code de lois à ses peuples, restreignit l'autorité des rois de Pologne, par l'association de la noblesse au pouvoir législatif, améliora la condition des paysans, qu'il dispensa de la juridiction des seigneurs, d'où son surnom de *roi des paysans*, et, pour encourager le commerce, accorda de nombreux priviléges aux juifs (1333-1370).

Charles IV de Luxembourg.—CHARLES IV de Luxembourg parvint, à force de largesses et de concessions, à se faire reconnaître par tous les princes de l'Empire. Le reste répondit à ce début. Pour obtenir en Italie l'honneur d'un second couronnement (1354), il abandonna la suzeraineté des terres pontificales, et créa *Jean Galéas Visconti*, duc de Milan, *vicaire perpétuel de l'Empire.*

Au retour de cette expédition vénale, Charles IV publia, dans la diète de Nuremberg (1356), un édit célèbre ap-

pelé plus tard la *Bulle d'or*, à cause de la boîte d'or qui renfermait le grand sceau de l'Empire attaché au document. Cet édit régla définitivement l'élection de l'empereur et du roi des Romains, l'administration de l'Empire pendant la vacance du trône, les droits et priviléges des princes électeurs, dont le nombre fut limité à sept, savoir : les *trois archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves*, et quatre princes, le *duc de Saxe*, le *roi de Bohême*, le *comte Palatin du Rhin* et le *margrave de Brandebourg*. Ces princes, qui dès lors tinrent le premier rang après l'empereur, furent presque transformés en souverains dans les territoires auxquels était attaché le droit électoral. Les dignités des princes séculiers furent déclarées héréditaires dans leurs familles, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, et les sept électeurs obtinrent le privilége de battre monnaie, d'exploiter les mines, et d'exercer la haute juridiction sans appel, sur tous les habitants de leurs possessions électorales; enfin on appliqua à leurs personnes la loi de majesté. La *Bulle d'or* restreignit le droit de diffidation en l'enlevant aux vassaux qui se seraient crus lésés par leurs souverains ; par là furent diminuées les guerres particulières, et l'établissement d'une paix générale dans l'Empire devait sortir de cette heureuse réorganisation.

Toutefois la Bulle d'or hâta la dissolution politique de l'Allemagne, puisque, d'une part, elle anéantissait dans un grand nombre de localités la suprématie impériale, et que de l'autre, elle invitait les prélats, ducs, comtes et seigneurs, à se créer, chacun dans son territoire respectif, une égale indépendance.

De plus, comme la noblesse de second ordre en général, et les villes en particulier, voyaient dans le pouvoir des princes électeurs ou des princes indépendants une menace continuelle pour leur liberté, elles formèrent, pour se garantir de toute atteinte, des ligues et des confédérations, qui, quoique défendues par la Bulle d'or, contribuèrent encore à l'affaiblissement de l'autorité impériale.

Charles IV, suivant la politique de son père et de ses

prédécesseurs, s'occupa d'agrandir et de consolider la puissance de sa famille. Aussi son règne forme-t-il la période la plus brillante de l'histoire bohémienne. Il orna Prague, où il résidait habituellement, d'une foule d'églises, de couvents et de palais, jeta sur la Moldau un pont en pierre, chef-d'œuvre d'architecture, dota cette capitale d'une *université*, l'une des plus anciennes de l'Allemagne et des plus savantes de l'Europe, protégea les sciences et les arts, et fit fleurir le commerce et l'industrie à l'abri de la paix et d'une équitable administration. Maître de la Lusace, que son père avait détachée de la Pologne, Charles IV accrut encore ses États du Brandebourg, qu'il acquit par un traité de son gendre, le faible *Otton*, fils de Louis de Bavière. Enfin, désirant perpétuer l'empire dans sa maison, il acheta les suffrages des *électeurs* au moyen de diverses concessions et de 100,000 florins d'or payés à chacun d'eux, et c'est ainsi que, plus heureux que Rodolphe le Grand, il parvint, avant sa mort, à faire élire roi des Romains son fils aîné *Wenceslas* (1378) qui obtint la Bohême et la Moravie; *Sigismond*, le second, eut en partage le margraviat de Brandebourg, et *Jean*, le troisième, la Lusace; mais Jean étant mort peu après sans postérité, la Lusace fut de nouveau réunie à la Bohême.

§ 5. — *Histoire de la France et de l'Angleterre depuis le commencement du XIVe siècle, jusqu'au grand Schisme d'Occident* (1300-78).

1. HISTOIRE DE CES DEUX PAYS JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES VALOIS (1328).

ROIS DE FRANCE : *Philippe le Bel*, † 1314; *Louis X le Hutin*, 1314-16; *Jean Ier*, 1316; *Philippe V le Long*, 1316-22; *Charles IV le Bel*, 1322-28; *Philippe V de Valois*, 1328.

ROIS D'ANGLETERRE : *Édouard Ier*, † 1307; *Édouard II*, 1307-27; *Édouard III*, 1327-77.

Affaires d'Angleterre et d'Écosse. — ÉDOUARD II, fils d'Édouard Ier, monté sur le trône à l'âge de 23 ans (1307), ne réalisa point les espérances qu'il avait données. Oubliant

les affaires pour le plaisir, il se laissa gouverner par l'un de ses favoris, *Gaveston*, fils d'un chevalier de Gascogne. Ce jeune homme, spirituel, brave, actif, mais efféminé, vicieux et débauché, fit le malheur de son maître et de l'État. Une ligue puissante, à la tête de laquelle était le *comte de Lancastre*, premier prince du sang, se forma bientôt contre l'indigne favori, qui, pressé dans la forteresse de Scarborough, se livra par capitulation et périt malgré le traité (1312). La mort de Gaveston mit fin à la guerre civile.

Édouard II ne fut pas plus heureux contre l'Écosse que contre ses barons. La défaite des Anglais à Bannock-Burn garantit l'indépendance à la nation écossaise et le trône à *Robert Bruce* (1314); enfin, la défaite essuyée par le roi près de Blackmor eut pour résultat une trêve en 1323.

Affaires de France. — Philippe le Bel (1) était mort l'année même de la bataille de Bannock-Burn. Louis X le Hutin, son successeur, réunit à la couronne de France celle de Navarre, que devaient porter ses deux frères. Sous ce jeune prince, les barons français, à l'exemple des barons anglais, réclamèrent leurs anciens priviléges. Pour compenser les concessions qu'il fut obligé de faire, il affranchit tous les serfs de ses domaines par une ordonnance célèbre qui portait : « Que dans l'empire des Francs, tout homme devait être *franc* (libre); que le roi, par conséquent, après avoir entendu son conseil, déclarait que chaque serf pouvait obtenir son affranchissement à des conditions équitables. » A cette ressource pécuniaire, Louis X ajouta le rappel des juifs exilés sous son père, et la mort du surintendant *Marigni*, qu'on accusait d'avoir altéré les monnaies pendant le règne de Philippe le Bel.

La mort de Marigni ne délivra la nation ni des malheurs ni des taxes. L'an 1315, une famine affreuse désola la France, et *Robert de Béthune* viola le traité pré-

(1) Il avait eu pour fils *Louis X le Hutin; Philippe V le Long,* qui épousa *Jeanne de Bourgogne-Comté; Charles IV le Bel;* et pour fille *Isabelle*, mariée à Édouard II

cédemment conclu. Louis X alla mettre le siége devant Courtrai; mais l'intempérie de la saison le força de le lever, et de laisser dans la fange tout l'attirail de l'expédition. Il n'y survécut que peu de temps, et mourut en 1316, sans laisser d'enfant mâle; cependant la reine était enceinte de trois mois.

Philippe le Long.—Alors il s'éleva pour la succession une grande difficulté. Louis X n'avait eu de son premier mariage qu'une fille nommée *Jeanne*, qui devait, au jugement d'*Eudes IV,* duc de Bourgogne, son oncle maternel, succéder au roi de France. Sur ces entrefaites, la reine accoucha d'un fils qui ne vécut que huit jours, et qui, dans la pompe funèbre, fut proclamé roi de France et de Navarre, sous le nom de JEAN Ier. Conformément à la loi salique, les États-Généraux exclurent Jeanne de la couronne, et PHILIPPE V LE LONG, frère de Louis X, monta sur le trône (1316).

Le nouveau monarque, prudent et tout à la fois actif, calma les mécontents par les bienfaits, par les négociations ou par la force; il donna sa fille au duc de Bourgogne, avec la Franche-Comté pour dot, et plus tard (1320) une autre fille de Philippe V épousa *Louis de Rethel,* héritier du comté de Flandre.

Une affreuse conspiration se découvrit quelque temps après. Les juifs et les lépreux, à l'instigation des rois de Grenade et de Tunis, qui craignaient une nouvelle croisade, avaient formé le complot d'empoisonner les puits et les fontaines publiques. Philippe le Long chassa les premiers du royaume et confisqua leurs biens, ainsi que ceux des ladreries, dont le nombre et les richesses s'étaient prodigieusement accrus.

Toutes les pensées de Philippe le Long ne tendaient qu'au bonheur des peuples. De sages ordonnances réformèrent les mœurs. La simplicité de ses manières passa de la cour à la ville; les bourgeois devinrent une milice nombreuse toujours prête à le servir au besoin. C'est lui qui fit déclarer inaliénable le domaine de la couronne.

Charles IV le Bel. — Philippe V mourut, comme son frère aîné, sans laisser d'enfant mâle; CHARLES IV LE BEL, son frère cadet, lui succéda sans opposition (1322).

Deux faits importants signalent le règne de ce prince.

La baronnie de Bourbon fut érigée par une lettre royale en duché-pairie, pour *Louis Ier*, fils aîné de Robert de France et petit-fils de saint Louis.

Moins prudent à l'égard de sa sœur *Isabelle*, qui, délaissée par son époux Édouard II, préparait en Guienne des moyens de vengeance, Charles le Bel envoya dans cette province une armée sous les ordres de *Charles de Valois*, son oncle, qui, pour dernier exploit d'une existence ambitieuse, se rendit maître de l'Agénois. Isabelle, peu contente de cet effort, et brûlant d'arracher Édouard II aux *Spencer*, favoris successeurs de Gaveston, ramassa des troupes, et repassant en Angleterre, elle souleva toute la nation contre son mari, qu'elle fit déposer par un acte du parlement. Les deux Spencer furent pendus, et le monarque périt d'une mort que la plume se refuse à retracer (1327). ÉDOUARD III, son fils et successeur, signa la paix avec Charles le Bel, qui mourut l'année suivante (1328).

C'est sous son règne qu'on vit se former, à Toulouse la *gaie société des sept Troubadours* ou poëtes du Midi; ceux du Nord s'appelaient *Trouvères:* cette société prit ensuite le nom de *Collége de rhétorique*, et devint enfin l'*Académie des jeux Floraux*, à laquelle *Clémence Isaure* assigna, par son testament, des fonds pour les frais des prix et des séances.

II. DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE DEPUIS L'AVÉNEMENT DES VALOIS JUSQU'A LA MORT DE JEAN LE BON (1328-1364).

Avénement des Valois. — Après la mort de Charles le Bel, la monarchie française prit une nouvelle face. Fondée par Clovis, agrandie par Charlemagne, appauvrie sous les descendants de Louis le Débonnaire, changée par Hugues-Capet, puissante sous Philippe-Auguste et saint

Louis, s'accroissant de nouveau sous les deux Philippe, père et fils, elle fut ébranlée jusqu'en ses fondements sous Philippe VI de Valois, par l'ambition d'un étranger que nos fautes ont rendu plus célèbre que ses vertus.

Charles IV était mort sans laisser d'enfant mâle. Deux compétiteurs se disputèrent le trône : *Édouard III*, fils aîné d'Isabelle, et *Philippe VI de Valois*, fils aîné de Charles, oncle des trois derniers rois (1); le premier, le plus proche parent par les femmes, se vit préférer le second, plus éloigné d'un degré, mais allié du côté paternel, et, par là, la loi salique fut cimentée pour toujours.

La reine accoucha d'une fille : PHILIPPE VI DE VALOIS monta sur le trône, et rendit le royaume de Navarre à *Jeanne*, fille de Louis X, et femme de *Philippe*, comte d'Evreux, exclue, comme Édouard III, de la couronne par la décision des États-Généraux.

Guerre de Flandre et d'Écosse.—Les deux rois rivaux s'occupèrent d'abord de leurs voisins : ici Philippe VI, par la victoire de Cassel, réprima la mutinerie des Flamands révoltés contre leur comte *Louis de Nevers* (1328); là, malgré le traité conclu par son ministre *Mortimer* avec l'Écosse, Édouard III déclara la guerre à *David Bruce* en faveur d'un *Baliol,* son compétiteur, qui, vainqueur près d'Hallidon-Hill, se fit couronner à Scone, sans pouvoir jouir d'une conquête qu'il devait aux armes anglaises (1331-1342).

Le fier Édouard III s'était vu forcé de faire hommage de la Guienne à Philippe VI dans la cour plénière d'Amiens (1329). Il n'attendait plus qu'une occasion pour rompre avec son suzerain : elle se présenta dans une nouvelle révolte des Flamands, commencée par les Gantois (1337).

Jacques Artevelle, brasseur de Gand, se mit à la tête des rebelles, et contribua plus que tout autre, avec *Robert d'Artois* (2), aux entreprises d'Édouard III. Tous

(1) On a vu que Charles de Valois était fils de Philippe le Hardi et frère de Philippe le Bel.

(2) *Robert,* beau-frère du roi de France, avait fabriqué, pour recou-

deux lui persuadèrent de prendre le titre et les armes de roi de France, pour dissiper les scrupules des Flamands que retenaient les liens de la vassalité.

Les hostilités et les malheurs de la France commencèrent par la défaite navale de l'Écluse (1340). La Flandre ouvrit ses portes aux vainqueurs; mais Tournai se défendit avec succès contre Édouard III et ses 100,000 soldats; et Robert d'Artois, qui commandait 50,000 Flamands, fut défait près de Saint-Omer par le *duc de Bourgogne*. Une trêve d'un an se conclut alors.

Troubles de Bretagne. — Les troubles de la Bretagne, étrangère à la lutte des deux rois, les mirent une seconde fois aux prises.

Le duc *Jean III* venait de mourir (1341). *Jean de Montfort* et sa sœur aînée, *Jeanne de Penthièvre,* se disputaient sa succession. Les pairs de France l'adjugèrent à la dernière, et par elle à son mari, *Charles de Blois.* Jean de Montfort fut pris à Nantes; Robert d'Artois périt à Vannes, et c'est en vain qu'Édouard III assiégea cette place défendue par les troupes de Philippe VI. Après une trêve de deux ans, Charles de Blois tomba à son tour entre les mains de ses ennemis (1345). Deux femmes, *Jeanne la Boiteuse,* épouse de Charles de Blois, et *Jeanne la Flamande,* femme de Montfort, restèrent seules dans la lutte, qui se prolongea jusqu'au traité de Guérande, pour faire triompher la maison de Penthièvre (1365).

Bataille de Créci et prise de Calais. — Cependant le supplice d'*Olivier de Clisson* et d'autres seigneurs bretons dévoués à la cause anglaise avait rompu la trêve entre les deux monarques. Édouard III s'embarqua pour la Guienne qu'il savait dégarnie de troupes; la victoire le suivit partout. Bientôt *Geoffroi d'Harcourt,* perfide Normand qui s'était réfugié précédemment en Angleterre, lui donna le funeste conseil d'envahir la Normandie. Édouard III la parcourut en conquérant, s'avança avec 30,000 hommes sur Paris, et se replia vers la Flandre.

vrer l'Artois, un faux testament de son grand-père, et sur son refus de comparaître au parlement, il avait été banni du royaume.

Philippe se mit à sa poursuite. Pressé par l'armée française, il passa la Somme et dressa son camp à Créci. C'est là que, pendant que *Philippine de Hainaut*, femme d'Édouard III, battait et prenait à Nevil's Cross le roi David Bruce, Édouard III gagna, surtout avec l'aide de six pièces de canon (1), la mémorable *bataille de Créci* où périrent 30,000 hommes et l'élite de la noblesse (1346).

Sans perdre de temps, Édouard III, pour profiter de sa victoire, vola à Calais, ville maritime de la plus grande importance, et s'en rendit maître, en 1347, après onze mois de siége. L'héroïque dévouement d'*Eustache de Saint-Pierre* la sauva de la destruction ; mais le vainqueur en chassa tous les habitants, et s'en assura la possession par une colonie d'Anglais.

La peste et la trêve.— Tant de calamités, jointes à des impôts excessifs, réduisirent la France au désespoir. Pour comble de maux, la peste pénétra du fond de l'Asie jusqu'au fond de l'Europe. Chaque jour, l'Hôtel-Dieu de Paris envoyait 500 morts au cimetière des Innocents. De ce fléau naquit la secte des *Flagellants* qui, courant les villes et les campagnes, se déchiraient les épaules à coups de fouet (*flagellum*, en latin), pour expier les péchés du monde.

Le pape *Clément VI*, qui résidait à Avignon (p. 544), prenant en pitié les malheurs des peuples, parvint (1350) à ménager, entre la France et l'Angleterre, une trêve d'un an, qui dura jusqu'à 1355.

Le Dauphiné.— Au milieu des désastres publics, la couronne acquit par achat de *Jayme d'Aragon*, roi de Majorque, le comté de Montpellier, et le Dauphiné de Viennois par la donation de *Humbert II de la Tour du Pin*, qui, inconsolable de la mort de son fils, résolut de quitter le monde, et céda ses États à Philippe VI (1349), à condition qu'ils deviendraient l'apanage du fils aîné de France, avec les armes et le nom de *Dauphin*.

(1) Le premier usage du canon eut lieu en Espagne à la défense de Niébla, par *Ben-Obéid* (1257). *Berthold Schwartz*, cordelier allemand, passe donc à tort pour avoir inventé la poudre à canon en 1330.

Philippe de Valois mourut en 1350, laissant, pour lui succéder, un fils âgé de quarante ans.

Jean II le Bon et Charles le Mauvais. — JEAN II LE BON, plus malheureux fils d'un malheureux père, commit de plus grandes fautes, et s'attira de plus grandes disgrâces. Se trouvait-il dans quelque besoin, il altérait les monnaies; concevait-il quelque soupçon contre quelque seigneur, il le vouait sur-le-champ à la mort. C'est ainsi qu'il fit exécuter sans l'entendre, comme vendu aux Anglais, le *connétable d'Eu*, dont il donna la charge à *Ferdinand de Lacerda*, déjà pourvu du comté d'Angoulême (1351).

Ce comté devait, par hypothèque, revenir à *Charles d'Évreux*, roi de Navarre, son gendre, digne d'être appelé *le Mauvais*, qui débuta, dans sa criminelle carrière, par l'assassinat du prince castillan (1354), pour conspirer bientôt contre la personne de Jean. Instruit de ce complot, son beau-père donna l'ordre de l'arrêter à Rouen, et fit décapiter, sous ses yeux, quatre seigneurs ses complices. Édouard III, partisan de Charles le Mauvais, reprit les hostilités avec la fureur de son protégé.

Bataille de Poitiers.—Jean le Bon convoqua les États-Généraux, qui votèrent la levée de 30,000 hommes d'armes (150,000 combattants), sans compter les milices communales, et, pour leur entretien, un subside de 10 millions. De son côté, le souverain promit de fixer invariablement la valeur des monnaies, renonça à la *pourvoirie* ou ancien droit de prendre des vivres et des voitures pour sa maison, et s'engagea à ne conclure ni paix, ni trêve, sans l'avis des trois ordres (1355).

Déjà le *prince de Galles*, fils d'Édouard III, et surnommé le *Prince Noir*, à cause de son armure, avait ravagé l'Aquitaine et plusieurs autres provinces. Jean le Bon, vainqueur en Normandie, passa la Loire pour arrêter les progrès du fils d'Édouard III; mais la *bataille de Poitiers* livra aux Anglais une éclatante victoire, et la personne du monarque français (1356).

Troubles civils en France. — Le dauphin *Charles*

(depuis Charles V le Sage) prit les rênes de l'État en qualité de lieutenant-général. Ses grandes qualités ne s'étaient point encore fait connaître. Trop jeune encore, il devait se former à l'école du malheur. Les États-Généraux, convoqués pour la défense de l'État, voulurent, par une audace inouïe jusqu'alors, s'emparer du gouvernement. Charles, obligé de céder, laissa s'établir un conseil de régence, composé de trente-six membres, également choisis dans les trois ordres.

Alors régnaient sur le peuple, par leurs intrigues, les deux hommes les plus dangereux de leur temps, *Robert le Coq*, évêque de Laon, chef du conseil, et *Marcel*, prévôt des marchands, qui, comme son collègue, ne s'effrayait d'aucun crime, afin d'ouvrir le chemin du trône à Charles le Mauvais. Deux séditions remplirent Paris d'épouvante et de meurtres. Le Dauphin s'éloigna de sa capitale, laissant cette grande ville se dévorer elle-même, et voulant lui faire connaître, par l'excès de ses maux, toute l'utilité de la subordination : politique aussi sage que profonde, qui sauva la royauté (1358).

En effet, Marcel, moins habile qu'il n'était pervers, ne pouvant plus, en l'absence du Dauphin, justifier ses attentats, chancela dans son pouvoir. Il offrit ouvertement la couronne à Charles le Mauvais, et déjà même il se préparait à lui livrer la ville, lorsqu'il fut tué avec ses complices par *Jean Maillard*, son parent, qui vengea par ce meurtre la honte de cette alliance.

Aussitôt Paris changea de face. Le peuple, moins coupable qu'égaré, se livra à la joie la plus vive. On députa au Dauphin, reconnu régent du royaume par les États de Compiègne; on le conjura de revenir, on le reçut avec acclamation, et une amnistie générale signala son retour.

Cependant les provinces n'étaient pas tranquilles. Les *Jacques* ou paysans brûlaient les châteaux de la Picardie, et les *Routiers* ou *Malandrins* portaient partout la terreur et les ravages (1).

(1) Le duc *Jacques de Bourbon* périt à Brignais (1361) en les combattant.

Traité de Bretigny. — D'un autre côté, le roi Jean le Bon, captif à la Tour de Londres, s'ennuyant de sa captivité, conclut (1359) avec Édouard III un traité que rien ne peut excuser. Il lui cédait toutes les provinces que possédaient les rois d'Angleterre dans le XIIIe siècle, sans compter une rançon de quatre millions d'écus d'or. Le régent et les États rejetèrent unanimement ces humiliantes conditions. Les hostilités recommencèrent. Édouard III s'avança jusqu'aux portes de Paris; mais ne pouvant s'en rendre maître, il entama de nouvelles négociations qui se terminèrent par le *traité de Bretigny* (1360). Ce traité donnait au roi d'Angleterre, Calais, le Ponthieu, l'ancien duché d'Aquitaine en pleine souveraineté, mais à condition qu'il renoncerait à toute prétention sur la couronne de France. Les renonciations respectives devaient se faire à Bruges. Édouard III y manqua; mais Charles V en sut plus tard tirer parti.

Mort de Jean le Bon. — Bientôt le duc *Louis d'Anjou*, fils de Jean et l'un des otages, s'enfuit d'Angleterre. Esclave inébranlable de ses engagements, Jean reprit le chemin de Londres, fidèle à cette maxime qu'il répétait souvent : « Si la justice et la bonne foi étaient bannies du reste « du monde, elles devraient se retrouver dans la bouche « et dans le cœur des rois. » Il mourut à Londres en 1364.

Sous son règne, la couronne acquit la Normandie, le comté de Champagne, celui de Toulouse, et le duché de Bourgogne; mais Jean Ier le donna pour apanage à *Philippe le Hardi*, son quatrième fils et chef de la seconde maison de Bourgogne, qui devint si redoutable à la France. L'otage fugitif de la paix de Bretigny, Louis, fut la tige de la seconde maison de Naples et d'Anjou.

Jean le Bon est le premier roi de France qui se soit entouré d'une garde ordinaire. A l'exemple d'Édouard III, par qui fut institué, l'an 1349, l'ordre de la *Jarretière*, il créa celui de l'*Étoile* (1351). Ce fut vers la fin de son règne que s'attacha à la France *Bertrand du Guesclin*, gentilhomme breton, serviteur le plus valeureux de Charles V, le plus sage de nos princes.

III. DE LA FRANCE, DE L'ESPAGNE ET DE L'ANGLETERRE SOUS CHARLES V ET ÉDOUARD III.

Charles V et du Guesclin. — CHARLES V, comme régent, avait sauvé la France; comme monarque, il sut, en moins de dix ans, réparer tous les maux du dernier règne. Il mérita justement le surnom de *Sage*, titre glorieux qui renferme tous les autres.

Son règne commença sous les plus heureux auspices. Du Guesclin battit, à Cocherel, les troupes du roi de Navarre, dont le parti fut ruiné par cette défaite. Il y prit le fameux *Captal de Buch*, nommé *Jean de Grailli*, général de l'armée navarroise, capture qu'il avait promise à Charles *pour étrennes de sa noble royauté*. Enfin Charles V, plus ami de la paix qu'avide de vengeance, consentit à s'accommoder avec le Mauvais, et le traité de Pampelune mit un terme aux vaines prétentions de la maison d'Évreux (1365), la même année que finit la guerre de Bretagne.

Ainsi disparaissaient insensiblement les discordes; mais les Malandrins perpétuaient en pleine paix les calamités de la guerre. Du Guesclin les conduisit au secours de *Henri de Transtamare*, frère naturel de *Pierre le Cruel*.

Pierre de Castille avait commencé son règne par des assassinats (1350). Il fit mourir dix princes ou princesses, entre autres *Blanche de Bourbon*, sa femme, trois de ses frères, et son vassal, le roi de Grenade; mais toutes ces victimes trouvèrent un vengeur dans un frère naturel, et par la bravoure d'un gentilhomme français.

Obligé de se réfugier en France, Henri de Transtamare offrit de prendre à sa solde les Grandes Compagnies. L'offre est aussitôt acceptée : du Guesclin se charge de conduire l'affaire. Tout plie devant leurs armes. Pierre le Cruel s'enfuit auprès du prince de Galles, duc souverain d'Aquitaine. La bataille de Najéra (Navarette) rend le trône au fugitif, et fait perdre à du Guesclin la liberté (1367). L'adversité, loin de corriger Pierre ou d'abattre

Henri, ne sert qu'à rendre l'un plus cruel, et l'autre plus intrépide. Transtamare revient de France avec des secours; du Guesclin, sorti de prison, ne tarde pas à le rejoindre avec deux mille hommes. Tous deux atteignent Pierre à Montiel, en 1368, et le vainquent.

Le tyran, fait prisonnier, est conduit à son frère, qui l'immole aux mânes de dix victimes royales. Avec Pierre finit la postérité légitime de Raymond de Bourgogne. La branche bâtarde trouva, dans son fondateur, un prince qui sut défendre sa conquête contre quatre prétendants, les rois de Portugal, *Ferdinand Ier*, d'Aragon, *Pedro IV*, de Navarre, *Charles le Mauvais*, et le duc de Lancastre (1368-1379).

Guerre entre la France et l'Angleterre. — Tandis qu'Édouard III s'endormait en Angleterre au sein des plaisirs, le prince de Galles, fastueux imitateur de son père, écrasait l'Aquitaine d'impôts. La noblesse murmura et se plaignit. Charles V reçut l'appel des seigneurs. Comme les renonciations convenues à Bretigny ne s'étaient pas faites, il cita, en qualité de suzerain, le prince de Galles à la cour des pairs. Édouard répondit qu'il s'y rendrait, mais à la tête de soixante mille hommes. Charles V convoqua les États-Généraux, et, d'après leur décision, on confisqua juridiquement les provinces que l'épée de du Guesclin devait bientôt conquérir.

Saint-Pol et *Châtillon* envahirent le Ponthieu; le *duc d'Anjou*, frère du roi, se signala en Guienne, et le *duc de Bourgogne* arrêta, en Picardie, le père du prince de Galles.

En même temps que *Robert Knolles* arriva en France avec de nouvelles troupes anglaises (1370), du Guesclin, revenu de Castille, reçut, avec l'épée de connétable, le commandement général des armées. Suivi *d'Olivier Clisson* et de toute la noblesse bretonne, qu'il détacha du parti de Montfort, il battit Knolles en toute rencontre, et le poursuivit de province en province; tandis que, sous les ordres d'*Yvain de Galles*, la flotte française, accrue de la flotte castillane, battait le *comte de Pembroke* devant la

Rochelle. Bientôt du Guesclin reçut la soumission volontaire de toute la Bretagne, et Montfort s'enfuit en Angleterre. En 1373, Édouard III avait déjà perdu toutes ses conquêtes, à l'exception de Calais et de Bordeaux.

Une trêve, sollicitée par le pape *Grégoire XI*, suspendit les hostilités, ou plutôt les triomphes des Français, et permit aux deux princes anglais de descendre en paix dans la tombe (1375-1377).

A l'expiration de la trêve, cinq armées françaises attaquèrent les ennemis de toutes parts. La puissance anglaise allait disparaître de la France, si le duc de Bretagne n'eût livré Brest, et le roi de Navarre, Cherbourg. Henri de Transtamare ravagea le royaume du dernier, tandis que du Guesclin lui prenait tout ce qu'il possédait encore de places en Normandie. Quant au premier, Charles V confisqua ses États sans les formes voulues, et cet arrêt prématuré les lui fit perdre. Il perdit aussi l'*épée du royaume*, du Guesclin, qui termina devant Château-Neuf-Randon, dans le Gévaudan, le cours de sa vie et de ses exploits (1379). La guerre continua quelque temps encore. Charles V, autre Fabius, et comme lui *bouclier de l'État*, temporisait toujours, laissant l'ennemi se détruire lui-même. Enfin, il mourut en 1380, après avoir assez vécu pour sa gloire, et trop peu pour le bonheur de la France (1).

C'est lui qui, par l'*édit de Vincennes*, fixa la majorité des rois à quatorze ans, et qui fonda la Bibliothèque royale. Celle de Jean le Bon, son père, n'était que de vingt volumes; il en porta le nombre à neuf cents, augmentation étonnante pour un temps où les manuscrits, seuls monuments des connaissances humaines, se vendaient, pour ainsi dire, au poids de l'or.

(1) Outre *Charles VI*, qui lui succéda, Charles V eut pour fils *Louis*, duc d'Orléans, tige des seconds Valois.

CHAPITRE II.

Des lettres, des sciences et des arts depuis les croisades jusqu'au grand Schisme d'Occident, 1270-1378.

---

§ 1er.— *Coup d'œil général sur cette époque.*

Après les croisades, l'Europe méridionale semblait toucher au moment d'une renaissance universelle. Tout à coup les progrès des lumières s'arrêtèrent, et pendant près de deux siècles, la France, l'Angleterre et l'Espagne, divisées par la guerre et bouleversées par les factions, perdirent le fruit de leurs premiers efforts, et se virent menacées de retomber sous leur récente barbarie. L'Italie seule vit, au milieu des discordes civiles, briller les arts de la paix, et se prépara la gloire d'éclairer le monde une seconde fois.

La double supériorité du génie et du savoir, si bien acquise à l'Italie, ne fut pas l'effet du hasard. Partagée en un grand nombre de souverainetés, elle offrait, dans toutes ses villes, des cours rivales de magnificence comme d'intérêts qui se disputaient les talents, et dont les princes tenaient à honneur l'amitié d'un grand poëte, d'un savant laborieux, d'un habile artiste. Le mérite, partout recherché, partout accueilli, pouvait braver la persécution et l'envie, changer de séjour sans changer de patrie, sûr de rencontrer toujours dans le palais hospitalier de quelque prince, des juges éclairés et des protecteurs généreux.

C'est ainsi que *Dante*, proscrit, trouva un honorable asile à la cour du grand *Cane della Scala*, et que *Pétrarque*, couronné au Capitole (1341), fut réclamé par les papes d'Avignon, justes admirateurs de son génie et de ses vers.

Les républiques et surtout Florence s'associèrent au patronage des pontifes et des princes. Leurs opulents citoyens s'aperçurent que la richesse, appliquée aux seuls besoins de la vie, est un avantage vulgaire, et qu'un autre emploi de l'or ouvre une source inépuisable de plus nobles jouissances. L'architecture embellit leurs demeures; la peinture les décora; l'esprit et la science y introduisirent les charmes de la vie sociale. L'Italie seule nous offre ce consolant spectacle dans le siècle qui s'écoula des croisades au grand Schisme.

§ 2. — *Origine de la langue italienne ; poésie toscane.*

La corruption qu'éprouva le latin rustique, parlé par le bas peuple d'Italie, donna naissance à divers dialectes, qui, quoique très-différents les uns des autres sous plusieurs rapports, avaient encore assez d'analogie pour que les habitants de la Péninsule, depuis le pied des Alpes jusqu'en Sicile, pussent s'entendre. Avant le XIV[e] siècle, il ne fut pas question d'une langue italienne ; il paraît que le peuple croyait toujours parler latin, et Dante qui écrit sur le langage des Italiens, l'appelle le latin, quoiqu'il ne le confonde pas avec le latin des gens de lettres ou la langue des anciens maîtres du monde.

Dante distingue le *roman italien* des deux langues romanes qui s'étaient formées en France, ou des langues d'*oil* et d'*oc* (1). Il nomme celui de l'Italie la langue de *si*, dans laquelle il reconnaît quatorze dialectes différents. Lorsque l'idiome provençal (langue d'*oc*), traversant les Alpes, fut connu dans la presqu'île, où il plut beaucoup, le mélange de cette langue qui avait déjà une littérature, avec l'idiome vulgaire, fit naître une manière de parler épurée et recherchée, qui devint celle des cours et des hautes classes de la société. C'est ce que Dante appelle le *vulgaire illustre*, différant à la fois de la langue originaire du pays latin et des seize idiomes romans. C'est en un mot

(1) Voyez l'*Histoire de France*, t. I, p. 471 et s

e qui, postérieurement à Dante, fut nommé *langue italienne.*

On fait remonter l'origine de la littérature italienne à deux poëtes toscans du XIIIe siècle, *Guittone* d'Arezzo, général des Florentins (1295), et *Guido Cavalcante de Cavalcanti* de Florence, zélé Gibelin (1309); mais l'éclat de la littérature italienne ne commence qu'avec Dante, Pétrarque et Boccace.

Dante ou *Durante*, de la maison guelfe des *Alighieri,* naquit en 1265, à Florence, centre de la politique italienne et champ de bataille des factions. Il servit sa patrie comme soldat dans ses guerres avec Arezzo et Pise : il lui consacra ensuite ses talents, ses lumières et son expérience. Quatorze fois il fut employé à des ambassades; enfin il fut nommé l'un des prieurs des arts (p. 471) sous l'administration gibeline des Blancs, pour lesquels il s'était prononcé, quoique sa famille fût originairement guelfe. Victime de la révolution que causa l'arrivée de *Charles de Valois* à Florence, Dante fut exilé avec tous ses amis, et sa maison détruite. Il ne revit pas ses foyers; après un exil de vingt ans, il mourut en 1321, auprès des *Polentini*, seigneurs de Ravenne.

Dante donna à l'idiome toscan une énergie dont il ne paraissait pas susceptible, dans sa *Divine comédie,* récit d'un voyage dans la semaine sainte de l'année 1300, voyage que le poëte, accompagné de Virgile et de sa défunte amie, *Béatrix*, a entrepris pour parcourir l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, les trois demeures de tous les trépassés : trente-trois chants sont consacrés à chacune; avec l'introduction, ils forment un tout composé de cent chants.

A son apparition, ce poëme fut regardé comme un *extrait de l'univers,* comme un *monde en abrégé;* il excita le plus vif enthousiasme. En 1313, la république de Florence ordonna que ce chef-d'œuvre devînt à l'université l'objet d'un cours particulier, et qu'il y fût expliqué. Boccace est le premier qui ait rempli cette fonction.

François Pétrarque naquit en 1301 à Arezzo. Ses pa-

rents, qui appartenaient au parti des Blancs, avaient été forcés de quitter Florence en 1300. Lorsque Pétrarque eut huit ans, son père alla se fixer à Avignon. C'est là que le jeune poëte fit connaissance de cette *Laura* qu'il a immortalisée dans ses *odes* et ses *sonnets*. Il donna à l'idiome toscan de la douceur et de la délicatesse; il le plia à tous les rhythmes de la poésie provençale. L'université de Paris et le sénat romain lui offrirent en même temps la couronne poétique. Il opta pour Rome, et, le jour de Pâques 1341, il fut couronné solennellement au Capitole. *Nicolas de Rienzi* dominait alors dans Rome. Il se lia avec lui, et lui fut toujours attaché.

A la même époque, un littérateur qui, comme poëte, est très-inférieur à Dante et à Pétrarque, donna à la prose une forme que les Italiens estiment encore aujourd'hui classique; c'était *Jean Boccacio* ou *Boccace*, né à Paris, en 1313, d'un Florentin réfugié. Dégoûté du monde et de ses plaisirs, il se voua à l'état monacal en 1371, et mourut en 1375.

Après ce triumvirat du premier siècle littéraire de la moderne Italie, on peut citer le florentin *Franco Sacchetti*, à cause de la grande pureté de sa diction toscane (1335-1400).

§ 3. — *Littérature classique; renaissance des arts.*

Le XIVe siècle est aussi l'époque où l'étude de la littérature ancienne, cette unique base d'une littérature classique, commença à renaître. Pétrarque fut le précurseur de la restauration des belles-lettres. Il copia lui-même un grand nombre de livres latins de la meilleure époque. Il achetait des livres partout où il pouvait en trouver, et n'épargnait pas de frais pour s'en procurer. On lui envoya de Grèce un manuscrit d'Homère, peut-être le premier qui ait existé en Italie; comme il ne savait pas le grec, il en fit faire à son usage une traduction latine. Un de ses élèves immédiats, *Jean de Ravenne*, enseigna avec un grand succès la grammaire et la rhétorique latine à Venise, à Padoue et à Florence.

La renaissance de la littérature romaine éveilla la cu-
osité pour celle des Grecs, qui est la source et le modèle
e l'autre. En 1393, deux savants grecs, *Démétrius Cydo-
ius* et *Manuel Chrysoloras*, fuyant les dangers dont
onstantinople était menacée, arrivèrent à Venise, où
uelques nobles Florentins, disciples de Jean de Ravenne,
llèrent apprendre le grec. Florence appela Chrysoloras
lans son sein en 1307; il professa ensuite à Paris, à
Rome, et dans toutes ces villes il forma des élèves qui, à
eur tour, devinrent des maîtres. Ainsi l'amour des lettres
grecques devint, au commencement du xv[e] siècle, géné-
ral en Italie et une affaire de mode avant la prise de
Constantinople; mais cet événement a beaucoup facilité
l'étude de la langue grecque et l'a fait connaître au delà
des Alpes, en France d'abord, et puis dans les autres
contrées.

Avec le goût de la littérature classique se forma celui des beaux-arts. De même qu'on fouillait les bibliothèques poudreuses des couvents pour y trouver quelque manuscrit d'un ouvrage latin ou grec; de même, dans l'espoir de découvrir des statues de marbre ou d'airain, des bas-reliefs, des vases, des monnaies, des pierres gravées, on remuait les monceaux de décombres des anciens édifices de Rome, qui ont formé un nouveau sol sur la terre classique; et c'est à cette activité qu'on doit la plupart des trésors que Rome et les musées renferment.

Nicolas de Pise, mort en 1270, est le premier architecte et sculpteur connu de cette époque. Pise, Florence, Sienne, Padoue, Venise et Naples, possèdent des édifices et des sculptures qui ont immortalisé son nom. Ses constructions appartiennent pour la plupart au genre gothique, dont on peut le regarder comme le premier promoteur, quoique les détails prouvent qu'en même temps il étudiait l'antique. Après lui viennent *Jean* et *André de Pise*, ses élèves, *Agostino* et *Angelo de Sienne*, et le célèbre *Giotto*, qui fut aussi un peintre illustre.

Le premier peintre italico-byzantin qui se soit efforcé de donner de la noblesse aux caractères est un Siennois,

Duccio di Boninsegno. Jean Cimabué, qui passe pour père de la peinture moderne, naquit à Florence en 12.. et mourut en 1300. *Giotto*, son disciple, effaça la gl... de son maître. Il renonça aux types grecs, auxquels Du... cio et Cimabué se conformaient encore; il voulut être régénérateur des arts, ou plutôt créer un art nouveau. forma de nombreux élèves, dont l'un d'eux, *Barna*, fl... rissait vers le commencement du grand Schisme. Les pein... tures qui décorent le Campo-Santo de Pise, sont un ... monuments les plus connus par lesquels les artistes ... XIVᵉ siècle se soient immortalisés.

ÉPILOGUE.

Une étrange fatalité sembla poursuivre le Saint-Siège pendant tout le cours du XIVᵉ siècle. Grégoire IX mourut peu de temps après son retour à Rome, et les cardinaux ne purent s'accorder sur le choix de son successeur. Les uns voulaient élire un prélat français; les autres, un italien. Deux cardinaux refusèrent successivement la tiare; enfin le cardinal *Donato* de Venise fut porté sur le trône pontifical, sous le nom d'URBAIN VI. Vieillard austère, il sévit avec vigueur contre les abus qui s'étaient introduits dans le clergé. Les prélats, mécontents, se retirèrent dans la ville d'Agnani, prétendirent que l'élection d'Urbain était nulle comme irrégulière, et réunirent leurs suffrages sur le cardinal Robert (1), qui prit Avignon pour résidence. Dès lors la chrétienté se divisa en deux obédiences, et le schisme d'Occident commença (1378) pour ne finir que vers l'époque où la religion de Mahomet arbora le croissant sur les murs de Constantinople.

Si l'on jette un coup d'œil rapide sur les derniers événements de l'histoire du moyen âge, on voit un schisme funeste troubler l'Église et l'empêcher de porter son attention sur les progrès des futurs conquérants de Constantinople. Les républiques maritimes de l'Italie se dispu-

(1) C'était le dernier rejeton de l'ancienne famille des comtes génevois.

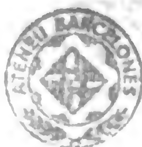
tent la possession des mers qui vont bientôt leur être enlevées; les autres villes de l'Italie sont déchirées par des factions. Les Deux-Siciles s'épuisent par leurs sanglants démêlés; l'Empire perd sa dignité et sa force, ici par des aliénations volontaires, là par des aliénations forcées; la Suisse est tout occupée de conquérir son indépendance; la France sort victorieuse d'une longue lutte avec les Anglais, pour en commencer bientôt une autre plus terrible; les chrétiens d'Espagne font des progrès continuels sur les Maures, qui les occupent cependant encore trop pour leur laisser le loisir de s'immiscer dans les affaires générales de l'Europe; les peuples scandinaves restent dans leurs limites naturelles; les Slaves luttent perpétuellement entre eux; partout tombent ou s'élèvent des maisons royales; une anarchie presque universelle s'étend sur les peuples civilisés; et voilà que, du fond de l'Asie, s'avance un peuple barbare qui viendra s'asseoir sur les derniers débris de la puissance romaine, et faire trembler presque tous les États auxquels un premier débris, l'empire d'Occident, a donné naissance. Ici, s'arrêtera l'abrégé de l'Histoire du Moyen Age; les derniers événements qui la signalent ont trop de connexion avec les commencements de l'Histoire moderne, pour qu'il soit possible de les en séparer, sans s'exposer à des redites, ou, ce qui pis est, à l'obscurité dans le récit (1).

(1) Les premiers chapitres de l'Histoire moderne présenteront le tableau de ces temps, qu'on peut appeler *temps de transition*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

QUATRIÈME PÉRIODE OU PÉRIODE DE DÉCADENCE,



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


Biblioteca Ateneu Barcelonès
1005501745




Biblioteca Ateneu Barcelonès
1005501745



COURS D'HISTOIRE DE M. E. LEFRANC.

Histoire ancienne, entièrement refondue....... 1 vol. in-12.

Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la destruction de l'empire d'Occident. 1 vol. in-12.

Histoire du moyen âge, depuis la chute de l'empire d'Occident (476) jusqu'au grand schisme d'Occident (1378), [illegible]. Nouvelle édition entièrement refondue....... 1 vol. in-12.

Histoire moderne, depuis le grand schisme d'Occident jusqu'à nos jours. Nouvelle édition entièrement refondue.......................... 1 vol. in-12.

Histoire de France, depuis la Gaule païenne jusqu'en [illegible]. Nouvelle édition entièrement refondue.......................... 1 vol. in-12.

Histoire d'Angleterre, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours, ornée d'une carte spéciale dans laquelle on distingue les divisions [illegible] du pays avec tous les noms des lieux cités dans l'ouvrage.................. 1 vol. in-12.

Histoire d'Espagne et de Portugal, ainsi que de leurs colonies [illegible], depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec une carte spéciale.......................... 1 vol. in-12.

Tableau chronologique de l'histoire universelle. 1 vol. in-12.

Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, par Bernard Overberg, traduit librement de l'allemand par M. l'abbé Didon.............. 1 vol. in-12.

Histoire sainte, suivie d'un Abrégé de la vie de N. S. J.-C., par M. l'abbé Didon.............. 1 vol. in-18.

Histoire ecclésiastique, par M. l'abbé Didon.... 1 vol. in-18.

ABRÉGÉ DU COURS D'HISTOIRE DE M. E. LEFRANC,

Spécialement destiné, par sa rédaction,

aux Commençants [illegible]

Histoire sainte.............................. 1 vol. in-18.
Histoire ancienne............................ 1 vol. in-18.
Histoire romaine............................. 1 vol. in-18.
Histoire [illegible]......................... 1 vol. in-18.
Histoire [illegible]......................... 1 vol. in-18.
Histoire [illegible]......................... 1 vol. in-18.
Histoire [illegible]......................... 1 vol. in-18.
Tableau chronologique........................ 1 vol. in-18.

ABRÉGÉ DU COURS D'HISTOIRE DE M. F. LEFRANC,

spécialement destiné, par sa rédaction,

aux élèves [illegible]

Histoire ancienne............................ 1 vol. in-18.
Histoire romaine............................. 1 vol. in-18.
Histoire du moyen âge........................ 1 vol. in-18.
Histoire moderne............................. 1 vol. in-18.
Histoire de France........................... 1 vol. in-18.
Histoire ecclésiastique...................... 1 vol. in-18.
Histoire sainte.............................. 1 vol. in-18.